UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01142684 8

ABRÉGÉ
DU
VOYAGE
DU
JEUNE ANACHARSIS
EN GRÈCE,
DANS
LE MILIEU DU QUATRIÈME SIÈCLE
AVANT L'ERE VULGAIRE.

Ouvrage de feu M. l'Abbé Barthélemi
arrangé à l'usage des Ecoles
par
Jean Henri Meynier.

SECONDE EDITION.

A NUREMBERG,
CHEZ GRATTENAUER.
1804.

DF
28
B2
1804

AVANT-PROPOS
DE L'EDITEUR.

L'accueil que le public a fait au voyage du jeune Anacharsis, me dispense d'en faire l'éloge. On sait que cet excellent ouvrage, le seul dans son genre, est également instructif pour les savans qui font profession de l'ancienne littérature, et pour les jeunes gens qui, se destinant à la carrière des lettres, cherchent à se mettre en état d'y paroître un jour avec honneur. C'est en faveur de cette dernière classe de lecteurs que j'ai entrepris d'en faire cet abrégé. On enseigne la langue françoise à peu près dans toutes les grandes écoles d'Allemagne. J'ai cru qu'en substituant ce voyage, aux livres qu'on y explique ordinairement on pourroit, en développant les principes et le génie de la langue, remplir en même temps leur esprit de tout ce que l'ancienne Grèce avoit de plus grand et de plus curieux.

Jusqu'à présent on s'est servi communément pour cet usage, des aventures de Télémaque, qui assurément passeront toujours pour un ouvrage inimitable; mais je laisse à juger, si celui de M. l'Abbé Barthélemi, qui peut lui être comparé pour la pureté et la douceur du style, n'est pas infiniment plus utile pour les choses qu'il contient.

Quoiqu'il en soit, je dois rendre compte ici des principes qui m'ont guidé dans mon travail. Il est clair que pour resserrer neuf volumes en un seul, on est obligé de retrancher bien des choses, qu'autrement on n'eût pas supprimées. Il s'agit donc uniquement de savoir si ce que j'ai conservé mérite d'être préféré au reste.

Comme j'ai eu les écoles en vue, je me suis attaché sur-tout à donner une connoissance parfaite des anciens écrivains. J'ai recueilli a peu près tout ce que l'auteur a dit sur la religion, les lois, les moeurs, les usages des Grecs; j'ai suivi le fil de leur histoire et de leurs progrès dans les arts et les sciences, parce que tout cela peut répandre des lumières sur les ouvrages qu'ils nous ont laissés. J'ai supprimé au contraire les détails

détails trop circonſtanciés des guerres et des batailles, la ſtérile topographie des villes, la deſcription des bâtimens, des ſtatues, des peintures et de tout ce qui n'intéreſſe que l'artiſte de profeſſion qui peut conſulter l'orginal. J'ai abrégé auſſi le detail des révolutions, parce qu'elles m'auroient entraîné trop loin, et c'eſt par une pareille raiſon que j'ai paſſé entièrement ſous ſilence la déſcription de certaines provinces de la Grèce qui n'offroient rien de trop remarquable.

Au reſte j'ai conſervé le ſtyle de mon original dans toute ſa pureté. Content d'élaguer ce qui ne répondoit point à mon but, je ne me ſuis permis preſque aucun changement pour le reſte. J'ai fait par fois quelques petites additions néceſſaires pour les tranſitions, mais comme elles ſont indiquées par des parenthéſes () on ne pourra les confondre avec le texte.

Cet abrégé peut donc étre regardé comme une ſuite de morceaux auſſi piquans qu'utiles tirés de l'ouvrage immortel de M. Barthélemi pour l'inſtruction de la jeuneſſe et l'uſage de ceux qui n'ont pas l'original dans les mains. Il ne me reſte qu'á ſouhai-

ter qu'il opère tout le bien que j'avois en vue y consacrant mes veilles.

En confrontant la seconde édition de cet Abrégé avec la première qui parut en 1794, on trouvera qu'elle a été augmentee en plusieurs endroits. J'etois dans l'intention d'y a jouter encore plusieurs chapitres que je navoirs d'abord supprimes qu' avec bien du regret; mais la crainte de renchéris l'ouvrage en augmentant le nombre des feuilles m'a fait renoncer à ce dessein. Je me suis appliqué avec d'autant plus de soin à corriger les fautes qui s'y étoient glissées, mais n'ayant pas revoir par moi-même les épreuves j'ai vu avec bien du déplaisir que de nouvelles incorrections ont remplacé les premières. Heureusement la plupart ne regardent que les accens qui pourront aisément être rectifiés par les maîtres qui se serviront de cet ouvrage avec leurs écoliers.

J. H. Meynier.

AVER-

AVERTISSEMENT
DE L'AUTEUR.

Je ſuppoſe qu'un Scythe, nommé Anacharſis, vient en Grèce quelques années avant la naiſſance d'Alexandre, et que d'Athènes, ſon ſéjour ordinaire, il fait pluſieurs voyages dans les provinces voiſines, obſervant par-tout les moeurs et les uſages des peuples, aſſiſtant à leurs fêtes, étudiant la nature de leurs gouvernemens, quelquefois conſacrant ſes loiſirs à des recherches ſur les progrès de l'eſprit humain, d'autres fois converſant avec les grands hommes qui floriſſoient alors, tels qu'Epaminondas, Phocion, Xénophon, Platon, Ariſtote, Démoſthène, &c. Dès qu'il voit la Grèce aſſervie à Philippe, père d'Alexandre, il retourne en Scythie; il y met en ordre la ſuite de ſes voyages; et pour n'être pas forcé d'in-

terrompre ſa narration, il rend compte dans une introduction des faits mémorables qui s'étoient paſſés en Grèce avant qu'il eût quitte la Scythie.

L'époque que j'ai choiſie, une des plus intéreſſantes que nous offre l'hiſtoire des nations, peut être enviſagée ſous deux aſpects. Du coté des lettres et des arts, elle lie le ſiècle de Périclès à celui d'Alexandre. Mon Scythe a fréquenté quantité d'Athéniens qui avoient vécu avec Sophocle, Euripide, Ariſtophane, Thucydide, Socrate, Zeuxis et Parrhaſius. Je viens de citer quelques-uns des écrivains célèbres qu'il a connus; il a vu paroître les chefs-d'oeuvre de Praxitèle, d'Euphranor et de Pamphile, ainſi que les premiers eſſais d'Apelle et de Protogène; et dans une des dernieres années de ſon ſéjour en Grèce, nâquirent Epicure et Ménandre.

Sous le ſecond aſpect, cette époque n'eſt pas moins remarquable. Anacharſis fut te-

moin

moin de la révolution qui changea la face de la Grèce, et qui, quelque temps après, détruisit l'Empire des Perses. A son arrivée, il trouva le jeune Philippe auprès d'Epaminondas; il le vit monter sur le trône de Macédoine, déployer pendant vingt-deux ans contre les Grecs toutes les ressources de son genie, et obliger enfin ces fiers républicains à se jeter entre ses bras.

J'ai composé un voyage plutôt qu'une histoire, parce que tout est en action dans un voyage, et qu'on y permet des détails interdits à l'historien. Ces détails, quand ils ont rapport à des usages, ne sont souvent qu'indiqués dans les auteurs anciens; souvent ils ont partagé les critiques modernes. Je les ai tous discutés avant que d'en faire usage. J'en ai même, dans une revision, supprimé une grande partie; et peut-être n'ai-je pas poussé le sacrifice assez loin.

J'ai commencé cet ouvrage en 1757; je n'ai ceſſé d'y travailler depuis. Je ne l'aurois pas entrepris, ſi moins ébloui de la beauté du ſujet, j'avois plus conſulté mes forces que mon courage.

TABLE

TABLE

DES CHAPITRES.

INTRODUCTION. - - - Page 1

Premiere Partie. - - - - 3

Guerre de Troie. - - - - 15

Réflexions sur les Siècles héroïques. - 19

Homère. - - - - 30

Seconde Partie. - - - - 36

Siècle de Solon. - - - - 37

Pisistrate. - - - - 43

Reflexions sur la législation de Solon. - 46

Siècle de Thémistocle et d'Aristide. - 49

Combat des Thermopyles. - - - 55

Bataille de Salamine. - - - 61

Réflexions sur le Siècle de Thémistocle et d'Aristide. - - - - 72

Siècle de Périclès. - - - - 76

Reflexions sur le Siècle de Péricles. - 83

CHA-

CHAPITRE I. Départ de Seythie. Le Pont-Euxin. Etat de la Grèce, depuis la prise d'Athènes, en 404 avant J. C. jusqu'au moment du voyage. Le Bosphore de Thrace. Arrivée à Byzance. Page 95

CHAP. II. Byzance. Voyage de cette ville à Lesbos. Le détroit de l'Hellespont. Colonies Grecques. - - - - 107

CHAP. III. Lesbos. Pittacus. Alcée, Sapho. 111

CHAP. IV. Séjour à Thèbes. Epaminondas. Philippe de Macédoine - - 116

CHAP. V. Départ de Thèbes. Arrivée à Athènes. Habitans de l'Attique. - 123

CHAP. VI. Séance à l'Académie - - 129

CHAP. VII. Isocrate. Gymnases. Palestres. Funérailles des Athéniens. - 140

CHAP. VIII. Xénophon. Bataille de Mantinée. Mort d'Epaminondas. - - 148

CHAP. IX. Du gouvernement actuel d'Athènes. - - - - - - - 152

CHAP. X. Des Magistratures d'Athènes. - 161

CHAP. XI. Tribunaux de justice à Athènes. L'Aréopage. Délits et peines. - 164

CHAP. XII. Moeurs et vie civile des Athéniens. - - - - - 170

CHAPI-

CHAPITRE. XIII. De la Religion, des Miniſtres ſacrés, des principaux crimes contre la Religion. - - - Page 178

CHAP. XIV. Voyage de la Phocide. Les Jeux Pythiques. Le Temple et l'Oracle de Delphes. Mort d'Agéſilas. Avènement de Philippe au trône de Macédoine. - 190

CHAP. XV. Des Fêtes des Athéniens. - 201

CHAP. XVI. Des maiſons et des repas des Athéniens. - - - - - 209

CHAP. XVII. De l'éducation des Athéniens. 215

CHAP. XVIII. Suite des moeurs des Athéniens. - - - - - - - 230

CHAP. XIX. Bibliothèque d'un Athénien. Claſſe de Philoſophie. - - - 239

CHAP. XX. Suite de la Bibliothèque. Aſtronomie. - - - - - - 252

CHAP. XXI. Ariſtippe. - - - 260

CHAP. XXII. Voyage de Beotie; l'Antre de Trophonius, Héſiode, Pindare. - - 267

CHAP. XXIII. Voyage de Theſſalie. Amphictyons. Magiciennes. Vallée de Tempé. - - - - - - 283

CHAP. XXIV. Voyage d'Epire. Oracle de Dodone. Saut de Leucade. - - 291

CHA-

CHAPITRE XXV. Voyage de Mégare, de Corinthe, de Sicyone et de l'Achaïe. Page 298

CHAP. XXVI. Voyage d'Elide. Les jeux Olympiques. - - - - - - 311

CHAP. XXVII. Voyage de Laconie. -

CHAP. XXVIII. Des habitans de la Laconie.

CHAP. XXIX. Idées générales sur la législation de Lycurgue. - - - -

CHAP. XXX. Vie de Lycurgue. - - 358

CHAP. XXXI. Du gouvernement de Lacédémone. - - - - - - 364

CHAP. XXXII. Des Locis de Lacédémone. 374

CHAP. XXXIII. De l'Education et du Mariage des Spartiates. - - - - 379

CHAP. XXXIV. Des Moeurs et des Uſages des Spartiates. - - - - - 388

CHAP. XXXV. De la Religion et des Fêtes des Spartiates. - - - - - 401

CHAP. XXXVI. Du Service militaire chez les Spartiates. - - - - - 407

CHAP. XXXVII. Défenſe des lois de de Lycurgue; cauſes de leur décadence. - 407

CHAP. XXXVIII. Voyage d'Arcadie. - 416

CHAP. XXXIX. Voyage d'Argolide. - 423

CHA-

CHAPITRE XL. La République de Platon. - - - - - - Page 434

CHAP. XLI. Des impositions et des finances chez les Athéniens. - - - 444

CHAP. LLII. Suite de la Bibliothèque d'un Athénien. La Rhétorique. - - 449

CHAP. XLII. Discours de Platon sur la formation du monde. - - - 467

CHAP. XLIII. Lettres sur les affaires générales de la Grèce, adressées à Anacharsis et à Philotas pendant leur voyage en Egypte et en Perse. - - - - 475

CHAP. XLIV. Denys Roi de Syracuse à Corinthe. - - - - - - 506

CHAP. XLV. Suite de la Bibliothèque. Histoire naturelle. - - - - - 511

CHAP. XLVI. Suite de la Bibliothèque. Histoire - - - - - - 526

CHAP. XLVII. Socrate. - - - 535

CHAP. XLVIII. Fêtes et Mystères d'Eleusis. 554

CHAP. XLIX. Histoire du Théatre des Grecs. 561

CHAP. L. Représentation des pièces de théatre à Athènes. - - - - - 582

CHAP. LI. Fragmens d'un voyage sur les côtes de l'Asie, et dans quelques-unes des îles voisines. - - - - - 594

La

Le Temple de Diane à Ephèse. - Page 594
La Vénus de Praxitèle. - - - 595
Myalasa. - - - - - 596
Timon le Misanthrope - - - 598
Hippocrate. - - - - - 601
Polycrate. - - - - - 604
Entretien sur l'Institut de Pythagore. - 607
CHAP. LII. Suite de la Bibliothèque. Poésie, Morale. - - - - - 623
CHAP. LIII. et dernier. Nouvelles entreprises de Philippe; bataille de Chéronée; portrait d'Alexandre. - - - 638

INTRO-

INTRODUCTION
AU
VOYAGE DE LA GRÈCE.

S'IL faut s'en rapporter aux traditions anciennes les premiers habitans de la Grèce n'avoient pour demeures que des antres profonds, et n'en sortoient que pour disputer aux animaux des alimens grossiers et quelquefois nuisibles. Réunis dans la suite sous des chefs audacieux, ils augmentèrent leurs lumières, leurs besoins et leurs maux. La guerre commença; de grandes passions s'allumèrent; les suites en furent effroyables. Il falloit des torrens de sang pour s'assurer la possession d'un pays. Les vainqueurs dévoroient les vaincus; la mort étoit sur toutes les têtes et la vengeance dans tous les coeurs.

Mais soit que l'homme se lasse enfin de sa férocité; soit que le climat de la Grèce adoucisse tôt ou tard le caractère de ceux qui l'habitent, plusieurs hordes de sauvages coururent au devant des législateurs qui entreprirent de les policer. Ces législateurs étoient des Egyptiens qui venoient d'aborder sur les côtes de l'Argolide. Ils y cherchoient un asyle: ils y fondèrent un empire: et ce fut sans doute un beau spectacle de voir des peuples agrestes et cruels, s'approcher en tremblant de la colonie étrangère, en admirer les travaux paisibles, abattre leurs forêts aussi anciennes que le monde, découvrir sous leurs pas même une terre inconnue, et la rendre fertile, se répandre avec leurs

troupeaux dans la plaine, et parvenir enfin à couler dans l'innocence ces jours tranquilles et sereins qui font donner le nom d'âge d'or à ces siècles reculés.

Cette revolution commença sous Inachus (en 1970 avant J. C.) qui avoit conduit la première colonie Egyptienne. Dans un court espace de temps, l'Argolide, l'Arcadie, et les régions voisines changèrent de face.

Environ trois siècles après, Cécrops, Cadmus et Danaüs (Cécrops, en 1657 avant J. C. Cadmus, en 1594. Danaüs, en 1586.) parurent l'un dans l'Attique, l'autre dans la Béotie, et le troisième dans l'Argolide. Ils amenoient avec eux de nouvelles colonies d'Egyptiens et de Phéniciens. L'industrie et les arts franchirent les bornes du Péloponèse, et leurs progrès ajoutèrent, pour ainsi dire, de nouveaux peuples au genre humain.

Depuis Cécrops jusqu' à la fin de la guerre du Péloponèse, il s'est écoulé environ 1250 ans. Je les partage en deux intervalles, l'un finit à la première des olympiades; l'autre à la prise d'Athènes par les Lacédémoniens. (Premiere olymp. en 776. avant. J. C. Prise d'Athènes en 404.) Je vais rapporter les principaux événemens qui se sont passés dans l'un et dans l'autre; je m'attacherai surtout à ceux qui regardent les Athéniens; et j'avertis que, sous la première de ces périodes, les faits véritables, les faits fabuleux, également nécessaires à connoître pour l'intelligence de la religion, des usages et des monumens de la Grèce, seront confondus dans ma narration, comme ils le sont dans les traditions anciennes. Peut-être même que mon style se ressentira de la lecture des auteurs que j'ai consultés. Quand on est dans le pays des fictions il est difficile de n'en pas emprunter quelquefois le langage.

PRE

PREMIERE PARTIE.

La colonie de Cécrops avoit quitté les bords fortunés du Nil, pour se soustraire à la loi d'un vainqueur inexorable; et après une longue navigation elle étoit parvenue aux rivages de l'Attique. Cécrops conçut le projet de faire le bonheur de la patrie qu'il venoit d'adopter.

Les anciens habitans de cette contrée voyoient renaître tous les ans les fruits sauvages du chêne, et se reposoient sur la nature d'une reproduction qui assuroit leur subsistance. Cécrops leur présenta une nourriture plus douce et leur apprit à la perpétuer. Différentes espèces de grains furent confiées à la terre. L'olivier fut transporté de l'Egypte dans l'Attique; des arbres, auparavant inconnus, étendirent sur de riches moissons leur branches chargées de fruit.

Le mariage fut soumis à des lois, et ces règlemens, sources d'un nouvel ordre de vertus et de plaisirs, firent connoître les avantages de la décence, les attraits de la pudeur, le désir de plaire, le bonheur d'aimer, la nécessité d'aimer toujours. Le père entendit, au fond de son coeur, la voix secrète de la nature; il l'entendit dans le coeur de son épouse et de ses enfans; il se surprit versant des larmes que ne lui arrachoit plus la douleur, et apprit à s'estimer en devenant sensible. Bientôt les familles se rapprochèrent par des alliances ou par des besoins mutuels; des chaînes sans nombre embrassèrent tous les membres de la société. Les biens dont ils jouissoient ne leur furent plus personnels; et les maux qu'ils n'éprouvoient pas ne leur furent plus étrangers.

D'autres motifs facilitèrent la pratique des devoirs. Les premiers Grecs offroient leurs hommages à des dieux dont ils ignoroient les noms. Les colonies étrangères donnèrent à ces divinités les noms qu'elles avoient en Egypte, en Libie en Phénicie et leur attribuèrent à chacune un empire limité et des fonctions particulières. La ville d'Argos fut spécialement consacrée à Junon; celle d'Athènes à Minerve, celle de Thèbes à Bacchus. Cécrops leur éleva de toutes parts des temples et des autels; mais il défendit d'y verser le sang des victimes. L'hommage qu'il leur offrit étoit plus digne de leur bonté; c'étoient des épis ou des grains, prémices des moissons dont ils enrichissoient l'Attique, et des gâteaux, tribut de l'industrie que ses habitans commençoient à connoître.

Tous les règlemens de Cécrops respiroient la sagesse et l'humanité. Il en fit pour procurer à ses sujets une vie tranquille, et leur attirer des respects au delà même du trépas. Il voulut qu'on déposât leurs dépouilles mortelles dans le sein de la mère commune des hommes, et qu'on ensemençât aussitôt la terre qui les couvroit, afin que cette portion de terrein ne fût point enlevée au cultivateur. Les parens, la tête ornée d'une couronne, donnoient un repas funèbre; et c'est là que, sans écouter la voix de la flatterie ou de l'amitié on honoroit la mémoire de l'homme vertueux, on flétrissoit celle du méchant.

La même sagesse brilloit dans l'établissement d'un tribunal qui paroît s'être formé vers les dernières années de ce prince, ou au commencement du règne de son successeur : c'est celui de l'Aréopage qui depuis son origine n'a jamais prononcé un jugement dont on ait pu se plaindre, et qui contribua le plus à donner aux Grecs les premières notions de la justice.

L'effet

L'effet que produisirent ces institutions fut si prompt, que l'Attique se trouva bientôt peuplée de vingt mille habitans qui furent divisés en quatre tribus.

Des progrès si rapides attirèrent l'attention des peuples qui ne vivoient que de rapines. Des corsaires descendirent sur les côtes de l'Attique ; des Béotiens en ravagèrent les frontières ; ils repandirent la terreur de tous côtés. Cécrops en profita pour persuader à ses sujets de rapprocher leurs demeures, alors éparses dans la campagne, et de les garantir, par une enceinte, des insultes qu'ils venoient d'éprouver. Les fondemens d'Athènes furent jetés sur la colline où l'on voit aujourd'hui la citadelle. Onze autres villes s'élévèrent en différens endroits, et les habitans saisis de frayeur, firent sans peine le sacrifice qui devoit leur coûter le plus. Ils renoncèrent à la liberté de la vie champêtre.

Cécrops mourut après un règne de cinquante ans. Les Athéniens conservent encore son tombeau et son souvenir est gravé, en caractères ineffaçables dans la constellation du verseau qu'ils lui ont consacrée.

Quelques années après Cécrops, les lumières de l'Orient pénétrèrent en Béotie. Cadmus, à la tête d'une colonie de Phéniciens, y porta le plus sublime de touts les arts, celui de retenir par de simples traits les sons fugitifs de la parole et les plus fines opérations de l'esprit. Le secret de l'écriture, introduit en Attique, y fut destiné, quelque tems après, à conserver le souvenir des événemens remarquables.

Nous ne pouvons fixer d'une manière précise le temps où les autres arts y furent connus ; et nous n'avons à cet égard que des traditions à rapporter. Sous le règne d'Erichtonius, la colonie de Cécrops accoutuma les chevaux, déjà dociles au frein, à traîner péniblement un chariot;

et profita du travail des abeilles dont elle perpétua la race sur le mont Hymète. Sous Pandion elle fit de nouveaux progrès dans l'agriculture.

Ces découvertes successives redoubloient l'activité du peuple, et en lui procurant l'abondance le préparoient à la corruption. A mesure que le royaume d'Athènes prenoit de nouvelles forces, on voyoit ceux d'Argos, d'Arcadie, de Lacédémoine, de Corinthe, de Sicyone, de Thèbes, de Thessalie et d'Epire, s'accroître par degrés, et continuer leur revolution sur la scène du monde.

Cependant l'ancienne barbarie reparoissoit, au mépris des lois et des moeurs; il s'élévoit par intervalles des hommes robustes qui se tenoient sur les chemins, pour attaquer les passans, ou des princes dont la cruauté froide infligeoit à des innocens des supplices lents et douloureux. Mais la nature qui balance sans cesse le mal par le bien, fit naître, pour les détruire, des hommes plus robustes que les premiers, aussi puissans que les seconds, plus justes que les uns et les autres. Ils parcouroient la Grèce; ils la purgeoient du brigandage des rois et des particuliers; ils paroissoient au milieu des Grecs, comme des mortels d'un ordre supérieur; et ce peuple enfant, aussi extrême dans sa reconnoissance que dans ses alarmes, répandoit tant de gloire sur leurs moindres exploits, que l'honneur de le protéger étoit devenu l'ambition des ames fortes.

Cette espèce d'héroïsme, inconnu aux siècles suivans germoit de toutes parts et s'exerçoit sur toutes sortes d'objets. Si un animal féroce, sorti du fond des bois, semoit la terreur dans les campagnes, le héros de la contrée se faisoit un devoir d'en triompher aux yeux d'un peuple qui regardoit encore la force comme la première des qualités, et le courage comme la première des vertus. Les souverains eux mêmes s'engageoint dans des combats qui, en manifestant leur bravoure, fem-

ſembloient légitimer encore leur puiſſance. Mais bientôt ils aimèrent les dangers qu'ils ſe contentoient auparavant de ne pas craindre. Ils allèrent les mendier au loin, ou les firent naître autour d'eux.

Pluſieurs d'entr'eux, ſous le nom d'Argonautes (vers l'an 1360 avant J. C.) formèrent le projet de ſe rendre dans un climat lointain, pour s'emparer des tréſors d'Æëtès, roi de Colchos. Parmi ces héros, on vit Jaſon qui ſéduiſit et enleva Médée, fille d'Æëtès, mais qui perdit, pendant ſon abſence le trône de Theſſalie, où ſa naiſſance l'appeloit; Caſtor et Pollux, fils de Tyndare, roi de Sparte, célèbres par leur valeur, plus célèbres par une union qui leur a mérité des autels; Pélée roi de Phtiotie qui paſſeroit pour un grand homme, ſi ſon fils Achille n'avoit pas été plus grand que lui; le poëte Orphée, qui partageoit des travaux qu'il adouciſſoit par ſes chants; Hercule, enfin, le plus illuſtre des mortels, et le premier des demi-dieux.

Toute la terre eſt pleine du bruit de ſon nom et des monumens de ſa gloire; il deſcendoit des rois d'Argos: on dit qu'il étoit fils de Jupiter et d'Alcmène, épouſe d'Amphitryon; qu'il fit tomber ſous ſes coups, et le lion de Némée, et le taureau de Crète, et le ſanglier d'Erymanthe, et l'hydre de Lerne, et des monſtres plus féroces encore; un Buſiris, roi d'Egypte, qui trempoit lâchement ſes mains dans le ſang des étrangers; un Anthée de Libye, qui ne les dévouoit à la mort, qu'après les avoir vaincus à la lutte, et les géans de Sicile, et les centaures de Theſſalie, et tous les brigands de la terre, dont il avoit fixé les limites à l'occident, comme Bacchus les avoit fixées à l'Orient: on ajoute qu'il ouvrit les montagnes, pour rapprocher les nations; qu'il creuſa des détroits, pour confondre les mers; qu'il triom-

pha des enfers, et qu'il fit triompher les dieux dans les combats qu'ils livrèrent aux géans.

Son hiſtoire eſt un tiſſu de prodiges, ou plutôt c'eſt l'hiſtoire de tous ceux qui ont porté le même nom et ſubi les mêmes travaux que lui. On a exagéré leurs exploits; et en les réuniſſant ſur un ſeul homme, et en lui attribuant toutes les grandes entrepriſes dont on ignoroit les auteurs, on l'a couvert d'un éclat qui ſemble rejaillir ſur l'eſpèce humaine: car Hercule qu'on adore, eſt un phantôme de grandeur, élevé entre le ciel et la terre comme pour en combler l'intervalle. Le véritable Hercule ne différoit des autres hommes que par ſa force, et ne reſſembloit aux dieux des Grecs, que par ſes foibleſſes: les biens et les maux qu'il fit dans ſes expéditions fréquentes, lui attirèrent pendant ſa vie une célébrité, qui valut à la Grèce un nouveau défenſeur en la perſonne de Théſée.

Ce prince étoit fils d'Egée, roi d'Athènes, et d'Ethra, fille du ſage Pitthée qui gouvernoit Trézène: il étoit élevé, dans cette ville, où le bruit des actions d'Hercule l'agitoit ſans ceſſe. Pour contenter ſon courage bouillant, Ethra découvre à ſon fils le ſecret de ſa naiſſance; elle le conduit vers un rocher énorme, et lui ordonne de le ſoulever: il y trouve une épée et d'autres ſignes auxquels ſon père devoit le reconnoître un jour. Muni de ce dépot il prend la route d'Athènes, et bientôt il ſe trouve en préſence de Sinnis. Cet homme cruel attachoit les vaincus à des branches d'arbres qu'il courboit avec effort, et qui ſe relevoient chargées des membres ſanglans de ces malheureux. Plus loin, Sciron occupoit un ſentier étroit ſur une montagne, d'où il précipitoit les paſſans dans la mer. Plus loin encore, Procruſte les étendoit ſur un lit, dont la longueur devoit être la juſte meſure de leur corps qu'il réduiſoit ou prolongeoit par d'affreux tourmens.

Thé-

Thésée attaque ces brigands et les fait périr par les supplices qu'ils avoient inventés,

Après des combats et des succès multipliés, il arrive à la cour de son père qui le reconnoît et le fait reconnoître à son peuple. Les Pallantides, famille puissante d'Athènes se révoltent : Thésée les dissipe et vole soudain aux champs de Marathon, qu'un taureau furieux ravageoit depuis quelques années ; il l'attaque, le saisit, et l'expose, chargé de chaînes, aux yeux des Athéniens non moins étonnés de la victoire qu'effrayés du combat.

Un autre trait épuisa bientôt leur admiration. Minos roi de Crète, les accusoit d'avoir fait périr son fils Androgée, et les avoit contraints par la force des armes, à lui livrer à des intervalles marqués, un certain nombre de jeunes garçons et de jeunes filles. Le sort devoit les choisir ; l'esclavage ou la mort devenir leur partage. C'étoit pour la troisième fois qu'on venoit arracher à de malheureux parens, les gages de leur tendresse. Athènes étoit en pleurs ; mais Thésée la rassure : il se propose de l'affranchir de ce tribut odieux ; et pour remplir un si noble projet, il se met lui même au nombre des victimes, et s'embarque pour la Crète.

Les Athéniens disent qu'en arrivant dans cette île, leurs enfans étoient renfermés dans un labyrinthe, et bientôt après, dévorés par le Minotaure, monstre moitié homme moitié taureau, issu des amours infâmes de Pasiphaé, reine de Crète ; ils ajoutent que Thésée ayant tué le Minotaure, ramena les jeunes Athéniens, et fut accompagné, à son retour par Ariadne, fille de Minos, qui l'avoit aidé à sortir du labyrinthe, et qu'il abandonna sur les rives de Naxos. Les Crétois disent au contraire, que les ôtages Athéniens étoient destinés aux vainqueurs dans les jeux célébrés en l'honneur d'Androgée ; que Thé-

sée ayant obtenu la permission d'entrer en lice, vainquit Taurus, général des troupes de Minos, et que ce prince fut assez généreux, pour rendre justice à sa valeur et pardonner aux Athéniens.

Le témoignage des Crétois est plus conforme au caractère d'un prince renommé par sa justice et sa sagesse : celui des Athéniens n'est peut-être que l'effet de leur haine éternelle pour les vainqueurs qui les ont humiliés : mais de ces deux opinions, il résulte également que Thésée délivra sa nation d'une servitude honteuse ; et qu'en exposant ses jours, il acheva de mériter le trône qui restoit vacant par la mort d'Egée.

A peine y fut-il assis, qu'il voulut mettre des bornes à son autorité, et donner au gouvernement une forme plus stable et plus régulière. Il fut réglé qu' Athènes deviendroit la métropole et le centre de l'empire ; que les sénats des villes seroient abolis : que la puissance législative résideroit dans l'assemblée générale de la nation etc. Par ces dispositions, le gouvernement d'Athènes devint essentiellement démocratique.

Tout sembloit alors favoriser ses voeux. Il jouissoit d'avance de cette vénération profonde que les siècles attachent par degré à la mémoire des grands hommes. Cependant il ne le fut pas assez lui-même pour achever l'ouvrage de sa gloire. Il se lassa des hommages paisibles qu'il recevoit, et des vertus faciles qui en étoient la source.

Hercule, Thésée, Pirithoüs (roi d'une partie de la Thessalie) amis et rivaux généreux, déchaînés tous trois dans la carrière, ne respirant que les dangers et la victoire, faisant pâlir le crime et trembler l'innocence, fixoient alors les regards de la Grèce entière. Tantôt à la suite du premier, tantôt suivi du second, quelquefois se mêlant dans la foule des héros, Thésée étoit appelé à toutes les expéditions éclatantes. Il triompha, dit-on, des Amazones ; il parut à la chasse de cet énorme san-

glier

glier de Calydon; il se signala contre les Centaures de Thessalie, ces hommes audacieux, qui s'étant exercés les premiers à combattre à cheval, avoient plus de moyens pour donner la mort et pour l'éviter.

Au milieu de tant d'actions glorieuses, mais inutiles au bonheur de son peuple, il résolut avec Pirithoüs, d'enlever la princesse de Sparte, et celle d'Epire, distinguées toutes deux par une beauté qui les rendit célèbres et malheureuses; l'une étoit cette Hélène, dont les charmes firent depuis couler tant de sang et de pleurs; l'autre étoit Proserpine, fille d'Aidonée, roi des Molosses.

Ils trouvèrent Hélène exécutant une danse dans le temple de Diane; et l'ayant arrachée du milieu de ses compagnes, ils se dérobèrent par la fuite au châtiment qui les ménaçoit à Lacédémone, et qui les attendoit à Epire: car Aidonée, instruit de leurs desseins, livra Pirithoüs à des dogues affreux qui le dévorèrent, et précipita Thésée dans les horreurs d'une prison dont il ne fut délivré que par les soins officieux d'Hercule.

De retour dans ses états, il trouva sa famille couverte d'opprobres, et la ville déchirée par des factions. Le peuple avoit perdu, dans l'exercice de l'autorité, l'amour de l'ordre et le sentiment de la reconnoissance. Il venoit d'être aigri par la présence et par les plaintes de Castor et de Pollux, frères d'Hélène, qui, avant de la retirer des mains auxquelles Thésée l'avoit confiée, avoient ravagé l'Attique et excité des murmures contre un roi qui sacrificit tout à ses passions et abandonnoit le soin de son empire, pour aller au loin tenter des aventures ignominieuses, et en expier la honte dans les fers.

Thésée chercha vainement à dissiper de si funestes impressions. On lui faisoit un crime de son absence, de ses exploits, de ses malheurs; et quand

il

il voulut employer la force, il apprit que rien n'eſt ſi foible qu'un ſouverain avili aux yeux de ſes ſujets.

Dans cette extrémité il ſe refugia auprès du roi Lycomède dans l'île de Scyros où il périt quelque temps après. — Ses actions, et l'impreſſion qu'elles firent ſur les eſprits, pendant ſa jeuneſſe, au commencement de ſon règne, et à la fin de ſes jours, nous l'offrent ſucceſſivement ſous l'image d'un héros, d'un roi, d'un aventurier, et ſuivant ces rapports différens, il mérita l'admiration, l'amour et le mépris des Athéniens. Ils ont depuis rougi de leur révolte. Cimon tranſporta par ordre de l'oracle ſes oſſemens dans les murs d'Athènes.

La colère des Dieux, qui l'avoit banni de ſes états, s'appeſantiſſoit ſur le royaume de Thèbes. Laïus, après avoir perdu et recouvré deux fois la couronne, épouſa Epicaſte ou Jocaſte, fille de Ménœcée ; c'eſt à cet hymen qu'étoient reſervées les plus affreuſes calamités. L'enfant qui en naîtra, diſoit un oracle, ſera le meurtrier de ſon père et l'époux de ſa mère. Le fils naquit, et les auteurs de ſes jours le condamnèrent à devenir la proie des bêtes féroces. Ses cris, ou le haſard, le firent découvrir dans un endroit ſolitaire. Il fut préſenté à la reine de Corinthe, qui l'éleva dans ſa cour, ſous le nom d'Oedipe, et comme ſon fils adoptif.

Au ſortir de l'enfance, inſtruit des dangers qu'il avoit courus, il conſulta les Dieux; et leurs miniſtres ayant confirmé, par leur réponſe, l'oracle qui avoit précédé ſa naiſſance, il fut entraîné dans le malheur qu'il voulut éviter. Réſolu de ne plus retourner à Corinthe, qu'il regardoit comme ſa patrie, il prit le chemin de la Phocide, et rencontra dans un ſentier, un vieillard qui lui preſcrivit avec hauteur de laiſſer le paſſage libre, et voulut l'y contraindre par la force. C'étoit Laïus;

Oedi-

Oedipe se précipita sur lui, et le fit périr sous ses coups.

Après ce funeste accident, le royaume de Thèbes, et la main de Jocaste, furent promis à celui qui délivreroit les Thébains des maux dont ils étoient affligés. Sphinge, fille naturelle de Laïus, s'étant associée à des brigands, ravageoit la plaine, arrêtoit les voyageurs par des questions captieuses, et les égaroit dans les détours du mont Phicée, pour les livrer à ses perfides compagnons. Oedipe démêla ses pièges, dissipa les complices de ses crimes; et en recueillant le fruit de sa victoire, il remplit l'oracle dans toute son étendue.

L'inceste triomphoit sur la terre; mais le ciel se hata d'en arrêter le cours. Des lumières odieuses vinrent effrayer les deux époux. Jocaste termina ses infortunes par une mort violente. Oedipe, à ce que rapportent quelques auteurs, s'arracha les yeux, et mourut dans l'Attique, ou Thésée lui avoit accordé un asile. Mais suivant d'autres traditions, il fut condamné à supporter la lumière du jour, pour voir encore des lieux témoins de ses forfaits: et la vie, pour la donner à des enfans plus coupables et aussi malheureux que lui. C'étoient Etéocle, Polynice, Antigone et Ismène, qu'il eut d'Euriganée, sa seconde femme.

Les deux princes ne furent pas plutôt en âge de régner, qu'ils reléguèrent Oedipe au fond de son palais, et convinrent ensemble de tenir, chacun à son tour, les rênes du gouvernement pendant une année entière. Etéocle monta le premier sur ce trône, sous lequel l'abîme restoit toujours ouvert, et refusa d'en descendre. Polynice se rendit auprès d'Adraste, roi d'Argos, qui lui donna sa fille en mariage, et lui promit de puissans secours.

Telle fut l'occasion de la première expédition où les Grecs montrèrent quelques connoissances de l'art militaire (en 1329. avant J. C.) Jusqu' alors

alors on avoit vu des troupes, sans soldats, inonder tout à coup un pays voisin, et se retirer après des hostilités et des cruautés passagères. Dans la guerre de Thèbes, on vit des projets concertés avec prudence, et suivis avec fermeté; des peuples différens, renfermés dans un même camp, et soumis à la même autorité, opposant un courage égal aux rigueurs des saisons, aux lenteurs d'un siège, et aux dangers des combats journaliers.

L'armée dont d'Adraste avoit partagé le commandement avec Polynice, força les troupes d'Etéocle à se renfermer dans les murs de Thèbes.

Les Grecs ne connoissoient pas encore l'art de s'emparer d'une place défendue par une forte garnison. Tous les efforts des assiégeans se dirigeoient vers les portes, toute l'espérance des assiégés consistoit dans leurs fréquentes sorties. Les actions qu'elles occasionnoient, avoient déjà fait périr beaucoup de monde, de part et d'autre; lorsque Etéocle et Polynice résolurent de terminer entr'eux leurs différends. Le jour pris, le lieu fixé, les peuples en pleurs, les armées en silence, les deux princes fondirent l'un sur l'autre; et après s'être percés de coups, ils rendirent les derniers soupirs, sans pouvoir assouvir leur rage.

Je passe sous silence les autres circonstances de cette guerre. Thersander, fils de Polynice, monta sur le trône, mais il fut tué quelques années après en allant à la guerre de Troie. Après sa mort deux princes de la même famille regnèrent à Thèbes; mais le second fut tout à coup saisi d'une noire frénésie; et les Thébains persuadés que les Furies s'attacheroient au sang d'Oedipe, tant qu'il en resteroit une goutte sur la terre, mirent une autre famille sur le trône.

Quelque temps après la guerre de Thèbes un événement subit fit éclater celle de Troie.

GUERRE DE TROIE.

Sur la côte de l'Asie, à l'opposite de la Grèce, vivoit paisiblement un prince, qui ne comptoit que des souverains pour aïeux et qui se trouvoit à la tête d'une nombreuse famille, presque toute composée de jeunes héros : Priam régnoit à Troie; et son royaume, autant par l'opulence et par le courage des peuples soumis à ses lois, que par ses liaisons avec les rois d'Assyrie, répandoit en ce canton de l'Asie, le même éclat que le royaume de Mycènes dans la Grèce.

La maison d'Argos, établie en cette dernière ville, reconnoissoit pour chef Agamemnon fils d'Atrée. Sa puissance augmentée de celle de Ménélas son frère, qui venoit d'épouser Hélène, héritière du royaume de Sparte, lui donnoit une grande influence sur cette partie de la Grèce, qui de Pélops, son aïeul, a pris le nom de Péloponèse.

Paris, fils de Priam, vint en Grèce et se rendit à la cour de Ménélas, où la beauté d'Hélène fixoit tous les regards. Aux avantages de la figure, le prince Troyen réunissoit le désir de plaire, et l'heureux concours des talens agréables. Ces qualités, animées par l'espoir du succès, firent une telle impression sur la reine de Sparte, qu'elle abandonna tout pour le suivre. Les Atrides voulurent en vain obtenir par la douceur une satisfaction proportionnée à l'offence; Priam ne vit dans son fils, que le réparateur des torts que sa maison et l'Asie entière avoient éprouvés auparavant de la part des Grecs, et rejeta les voies de conciliation qu'on lui proposoit.

A cette étrange nouvelle, ces cris tumultueux et sanguinaires, ces bruits avant-coureurs des combats et de la mort éclatent et se répandent de toutes parts. Les rois de la Grèce jurent de reconnoître Agamemnon pour chef de l'entreprise, de venger Ménélas, de réduire Ilium en cendres. Si

des

des princes refusent d'abord d'entrer dans la confédération, ils sont bientôt entraînés par l'éloquence persuasive du vieux Nestor, roi de Pylos; par les discours insidieux d'Ulysse, roi d'Ithaque; par l'exemple d'Ajax de Salamine, de Diomède d'Argos, d'Idoménée de Crète, d'Achille, fils de Pélée, qui regnoit dans un canton de la Thessalie, et d'une foule de jeunes guerriers, ivres d'avance des succès qu'ils se promettent.

Après de longs préparatifs, l'armée, forte d'environ cent mille hommes, se rassembla au port d'Aulide; et près de douze cens voiles la transportent sur les rives de la Troade.

La ville de Troie, défendue par des remparts et des tours, étoit encore protégée par une armée nombreuse, que commandoit Hector, fils de Priam; il avoit sous lui quantité de princes alliés qui avoient joint leurs troupes à celles des Troyens. Assemblées sur le rivage, elles présentoient un front redoutable à l'armée des Grecs qui, après les avoir repoussées, se renfermèrent dans un camp, avec la plus grande partie de leurs vaisseaux.

Troie étoit située au pied du mont Ida, à quelque distance de la mer; les tentes et les vaisseaux des Grecs occupoient le rivage; l'espace du milieu étoit le théatre de la bravoure et de la férocité: les Troyens et les Grecs, armés de piques, de massues, d'épées, de flèches et de javelots; couverts de casques, de cuirasses et de boucliers; les rangs pressés, les généraux à leur tête, s'avançoient les uns contre les autres; les premiers avec de grands cris; les seconds dans un silence plus effrayant; aussitôt les chefs devenus soldats, plus jaloux de donner de grands exemples que de sages conseils, se précipitoient dans le danger, et laissoient presque toujours au hasard le soin d'un succès qu'ils ne savoient ni préparer ni suivre; les troupes se heurtoient et se brisoient avec confusion,

fusion, comme les flots que le vent pousse et repousse dans le détroit de l'Eubée. La nuit séparoit les combattans; la ville ou les retranchemens servoient d'asyle aux vaincus; la victoire coûtoit du sang et ne produisoit rien.

Les jours suivans, la flamme du bûcher dévoroit ceux que la mort avoit moissonnés: on honoroit leur mémoire par des larmes et par des jeux funèbres. La trêve expiroit, et l'on en venoit encore aux mains.

Souvent, au plus fort de la mêlée, un guerrier élevoit sa voix, et défioit au combat un guerrier du parti contraire. Les troupes, en silence, les voyoient tantôt se lancer des traits ou d'énormes quartiers de pierre, tantôt se joindre l'épée à la main, et presque toûjours s'insulter mutuellement pour aigrir leur fureur. La haine du vainqueur survivoit à son triomphe: s'il ne pouvoit outrager le corps de son ennemi, et le priver de la sépulture, il tâchoit du moins de le dépouiller de ses armes. Mais dans l'instant, les troupes s'avançoient de part et d'autre, soit pour lui ravir sa proie, soit pour la lui assurer, et l'action devenoit générale.

Elle le devenoit aussi, lorsqu'une des armées avoit trop à craindre pour les jours de son guerrier, ou lorsque lui même cherchoit à les prolonger par la fuite. Les circonstances pouvoient justifier ce dernier parti: l'insulte et le mépris flétrissoient à jamais celui qui fuyoit sans combattre, parce qu'il faut dans tous les temps savoir affronter la mort, pour mériter de vivre. On réservoit l'indulgence pour celui qui ne se déroboit à la supériorité de son adversaire qu'après l'avoir éprouvée, et qui ne cédoit qu'à la nécessité.

Les associations d'armes et de sentimens entre deux guerriers ne furent jamais si communes que pendant la guerre de Troie. Achille et Patrocle, Ajax et Teucer, Diomède et Sthénélus Idoménée

et Mérion, tant d'autres héros dignes de suivre leurs traces, combattoient souvent l'un près de l'autre; et se jetant, dans la mêlée, ils partageoient entr'eux les périls et la gloire: d'autres fois, montés sur un même char, l'un guidoit les courſiers, tandis que l'autre écartoit la mort et la renvoyoit à l'ennemi. La perte d'un guerrier exigeoit une prompte satisfaction de la part de son compagnon d'armes; le sang versé demandoit du sang.

Toute la terre avoit les yeux fixés sur les campagnes de Troie. On voyoit les armées se détruire, et les guerriers disparoître: Hector, Sarpédon, Ajax, Achille lui même avoient, mordu la poussière. Enfin après dix ans de resistance et de travaux, après avoir perdu l'élite de sa jeunesse et de ses héros, la ville tomba sous les efforts des Grecs; et sa chûte fit un si grand bruit dans la Grèce, qu'elle sert encore de principale époque aux annales des nations. (L'an 1282 avant J. C.) Ses murs, ses maisons, ses temples réduits en poudre; Priam expirant au pied des autels; ses fils égorgés autour de lui; Hécube son épouse, Cassandre sa fille, Andromaque, veuve d'Hector, plusieurs autres princesses, chargées de fers, et traînées comme des esclaves, à travers le sang qui ruisseloit dans les rues, au milieu d'un peuple entier, dévoré par la flamme, ou détruit par le fer vengeur: tel fut le dénouement de cette fatale guerre. Les Grecs assouvirent leur fureur; mais ce plaisir cruel fut le terme de leur prospérité, et le commencement de leurs désastres.

Leur retour fut marqué par les plus sinistres revers. Mnesthée, roi d'Athènes, finit ses jours dans l'île de Mélos; Ajax, roi des Locriens, périt avec sa flotte; Ulysse plus malheureux, eut souvent à craindre le même sort, pendant les dix ans entiers qu'il erra sur les flots; d'autres, encore plus à plaindre, furent reçus dans leur famille, comme des étrangers revêtus de titres qu'une longue

gue abſence avoit fait oblier, qu'un retour imprévu rendoit odieux. Au lieu des tranſports que devoit exciter leur préſence, ils n'entendirent autour d'eux que les cris révoltans de l'ambition, de l'adultère et du plus ſordide intérêt: trahis par leurs parens et leurs amis, la plupart allèrent, ſous la conduite d'Idoménée, de Philoctète, de Diomède et de Teucer, en chercher de nouveaux en des pays inconnus.

La maiſon d'Argos ſe couvrit de forfaits, et déchira ſes entrailles de ſes propres mains; Agamemnon trouva ſon trône et ſon lit profanés par un indigne uſurpateur; il mourut aſſaſſiné par Clytemneſtre, ſon épouſe, qui, quelque temps après, fut maſſacrée par Oreſte ſon fils.

Dans l'eſpace de quelques générations, on vit tomber et s'éteindre la plupart des maiſons ſouveraines, qui avoient détruit celle de Priam; et quatre-vingts ans après la ruine de Troie, une partie du Péloponèſe paſſa entre les mains des Héraclides, ou deſcendans d'Hercule.

REFLEXIONS SUR LES SIECLES HEROIQUES.

On ne voyoit anciennement que des monarchies dans la Grèce; on n'y voit preſque partout aujourd'hui que des républiques. Les premiers rois ne poſſédoient qu'une ville, ou qu'un canton; quelques uns étendirent leur puiſſance, aux dépens de leurs voiſins, et ſe formèrent de grands états; leurs ſucceſſeurs voulurent augmenter leur autorité, au préjudice de leurs ſujets, et la perdirent.

S'il n'étoit pas venu dans la Grèce d'autres colonies que celle de Cécrops, les Athéniens, plus éclairés, et par conſéquent plus puiſſans que les autres ſauvages, les auroient aſſujétis par degrés; et la Grèce n'eût formé qu'un grand royaume, qui

subsisteroit aujourd'hui comme ceux d'Egypte et de Perse. Mais les diverses peuplades venues de l'Orient, la divisèrent en plusieurs états; et les Grecs adoptèrent partout le gouvernement monarchique, parce que ceux qui les policèrent n'en connoissoient pas d'autres.

Les rois exerçoient les fonctions de pontife de général et de juge; leur puissance qu'ils transmettoient à leurs descendans, étoit très étendue, et néanmoins tempérée par un conseil dont ils prenoient les avis, et dont ils communiquoient les décisions à l'assemblée générale de la nation.

Quelquefois, après une longue guerre, les deux prétendans au trône; ou les deux guerriers qu'ils avoient choisis, se présentoient les armes à la main; et le droit de gouverner les hommes, dépendoit de la force ou de l'adresse du vainqueur.

Rien ne donnoit plus d'éclat au rang suprême, et d'essor au courage, que l'esprit d'héroïsme; rien ne s'assortissoit plus aux mœurs de la nation, qui étoient presque par-tout les mêmes. Les corps robustes le devenoient encore plus par l'éducation; les ames sans souplesse et sans apprêt, étoient actives, entreprenantes, aimant ou haïssant à l'excès, toujours entraînées par les sens, toujours prêtes à s'échaper: la nature moins contrainte dans ceux qui étoient revêtus du pouvoir, se développoit chez eux avec plus d'énergie, que chez le peuple: ils repoussoient une offense par l'outrage, ou par la force; et plus foibles dans la douleur que dans les revers, si c'est pourtant une foiblesse de paroître sensible, ils pleuroient sur un affront dont ils ne pouvoient se venger: doux et faciles, dès qu'on les prévenoit par des égards; impétueux et terribles quand on y manquoit, ils passoient de la plus grande violence aux plus grands remords, et reparoient leur faute avec la même simplicité qu'ils en faisoient l'aveu.

Ces coeurs, mâles et altiers, ne pouvoient éprou-

éprouver des émotions languiſſantes. Deux grands ſentimens les agitoient à-la-fois: l'amour et l'amitié; avec cette différence que l'amour étoit pour eux une flamme dévorante et paſſagère; l'amitié une chaleur vive et continue: l'amitié produiſoit des actions regardées aujourd'hui comme des prodiges, autrefois comme des devoirs. Oreſte et Pylade, voulant mourir l'un pour l'autre, ne faiſoient que ce qu'avoient fait avant eux d'autres héros. L'amour, violent dans ſes tranſports, cruel dans ſa jalouſie, avoit ſouvent des ſuites funeſtes: ſur des coeurs plus ſenſibles que tendres, la beauté avoit plus d'empire que les qualités qui l'embelliſſent; elle faiſoit l'ornement de ces fêtes ſuperbes que donnoient les princes, lorsqu'ils contractoient une alliance. Là ſe raſſembloient avec les rois et les guerriers, des princeſſes dont la préſence et la jalouſie étoient une ſource de diviſions et de malheurs.

Aux noces d'un roi de Lariſſe, de jeunes Theſſaliens connus sous le nom de centaures inſultèrent les compagnes de la jeune reine, et périrent ſous les coups de Théſée, et de pluſieurs héros, qui dans cette occaſion prirent la défenſe d'un ſexe qu'ils avoient outragé plus d'une fois.

Les noces de Thétis et de Pélée furent troublées par les prétentions de quelques princeſſes qui, déguiſées ſuivant l'uſage, ſous les noms de Junon, de Minerve et des autres déeſſes, aſpiroient toutes aux prix de la beauté.

Un autre genre de ſpectacles réuniſſoit les princes et les héros: ils accouroient aux funérailles d'un ſouverain et déployoient leur magnificence et leur adreſſe dans les jeux qu'on célébroit pour honorer ſa mémoire. On donnoit les jeux ſur un tombeau, parce que la douleur n'avoit pas beſoin de bienſéances. Cette délicateſſe qui rejette toute conſolation eſt dans le ſentiment un excès, ou une perfection qu'on ne connoiſſoit pas encore; mais

ce qu'on savoit c'étoit de verser des larmes sincères, de les surpendre quand le nature l'ordonnoit et d'en verser encore quand le coeur se ressouvenoit de ses pertes.

Un certain extérieur ménaçant ne quittoit jamais les héros : les uns jettoient sur leurs épaules la dépouille des tigres et des lions dont ils avoient triomphé; les autres paroissoient avec de lourdes massues ou des armes de différentes espèces, enlevées aux brigands dont ils avoient délivré la Grèce. C'est dans cet appareil qu'ils se présentèrent pour jouir des droits de l'hospitalité, droits circonscrits aujourd'hui entre certaines familles, alors communs a toutes. A la voix d'un étranger toutes les portes s'ouvroient, tous les soins étoient prodigués; et pour rendre à l'humanité le plus beau des hommages, on ne s'informoit de son état et de la naissance qu'après avoir prévenu ses besoins.

Toutefois, dans les siècles où brilloient de si beaux exemples d'humanité, on vit éclore des crimes atroces et inouis. Quelques-uns de ces forfaits ont existé sans doute ; ils étoient les fruits de l'ambition et de la vengeance. Les autres ne durent leur origine qu'a la poésie qui, dans ses tableaux altère les faits de l'histoire, comme ceux de la nature. Nous détestons cette Médée que Jason emmena de Colchide, et dont la vie ne fut, dit-on, qu'un tissu d'horreurs. Peut être n'eut-elle d'autre magie que ses charmes, et d'autre crime que son amour; et peut être aussi la plupart de ces princes, dont la mémoire est aujourd'hui couverte d'opprobres, n'étoient pas plus coupables que Médée. Ce n'étoit pas la barbarie, qui régnoit le plus dans ces siècles reculés; c'étoit une certaine violence de caractère, qui souvent, à force d'agir à découvert, se trahissoit elle-même.

Ni le rang ni le sexe ne dispensoient des soins domestiques, qui cessent d'être vils, dès qu'ils sont communs à tous les états. On les associoit quelque-

quefois avec des talents agréables, tels que la muſique et la danſe; et plus ſouvent encore avec des plaiſirs tumultueux, tels que la chaſſe et les exercices qui entretiennent la force du corps, ou la développent.

Les lois étoient en petit nombre, et fort ſimples, parce qu'il falloit moins ſtatuer ſur l'injuſtice, que ſur l'inſulte; et plutôt reprimer les paſſions dans leur fougue, que pourſuivre les vices dans leurs détours.

Les grandes vérités de la morale, d'abord découvertes par cet inſtinct admirable, qui porte l'homme au bien, furent bientôt confirmées à ſes yeux par l'utilité qu'il retiroit de leur pratique.

Deux ſortes de connoiſſances éclairoient les hommes: la tradition dont les poëtes étoient les interprêtes, et l'expérience que les vieillards avoient acquiſe. De toutes les qualités de l'eſprit, l'imagination fut cultivée la première, parce que c'eſt celle qui ſe manifeſte le plutôt dans l'enfance des hommes et des peuples, et que chez les Grecs en particulier, le climat qu'ils habitoient, et les liaiſons qu'ils contractoient avec les orientaux contribuèrent à la développer.

En Egypte, où le ſoleil eſt toûjours ardent, où les vents, les accroiſſemens du Nil, et les autres phénomènes ſont aſſujétis à un ordre conſtant; où la ſtabilité et l'uniformité de la nature ſemblent prouver ſon éternité, l'imagination agrandiſſoit tout; et s'élançant de tous côtés dans l'infini, elle rempliſſoit le peuple d'étonnement et de reſpect.

Dans la Grèce, où le ciel, quelquefois troublé par des orages, étincelle preſque toujours d'une lumière pure, où la diverſité des aſpects et des ſaiſons offre ſans ceſſe des contraſtes frappans, où à chaque pas, à chaque inſtant, la nature paroît en action, parce qu'elle diffère toujours d'elle-

même, l'imagination, plus riche et plus active qu'en Egypte, embelliſſoit tout, et répandoit une chaleur auſſi douce que féconde, dans les opérations de l'eſprit.

Ainſi les Gres ſortis de leurs forêts, ne virent plus les objets ſous un voile effrayant et ſombre; ainſi les Egyptiens tranſportés en Grèce, adoucirent peu-à-peu les traits ſévères et fiers de leurs tableaux: les uns et les autres ne faiſant plus qu'un même peuple, ſe formèrent un langage qui brilloit d'expreſſions figurées; ils revêtirent leurs anciennes opinions de couleurs qui en altéroient la ſimplicité, mais qui les rendoient plus ſéduiſantes, et comme les êtres qui avoient du mouvement, leur parurent pleins de vie, et qu'ils rapportoient à autant de cauſes particulières les phénomènes dont ils ne connoiſſoient pas la liaiſon, l'univers fut à leurs yeux une ſuperbe décoration, dont les reſſorts ſe mouvoient au gré d'un nombre infini d'agens inviſibles.

Alors ſe forma cette philoſophie ou plutôt cette religion qui ſubſiſte encore parmi le peuple; mélange confus de vérités et de menſonges, de traditions reſpectables et de fictions riantes: ſyſtême qui flatte les ſens, et révolte l'eſprit; qui reſpire le plaiſir en préconiſant la vertu, et dont il faut tracer une légère eſquiſſe, parce qu'il porte l'empreinte du ſiècle qui l'a vu naître.

Quelle puiſſance a tiré l'univers du chaos? L'être infini, la lumière pure, la ſource de la vie: donnons-lui le plus beau de ſes titres: c'eſt l'amour même, cet amour dont la préſence rétablit par-tout l'harmonie, et à qui les hommes et les dieux rapportent leur origine.

Ces êtres intelligens ſe diſputèrent l'empire du monde: mais terraſſés dans ces combats terribles, les hommes furent pour toujours ſoumis à leurs vainqueurs.

La race des immortels s'eſt multipliée, ainſi que celle

celle des hommes. Saturne, issu du commerce du ciel et de la terre, eut trois fils qui se sont partagé le domaine de l'univers: Jupiter règne dans le ciel, Neptune sur la mer, Pluton dans les enfers, et tous trois sur la terre: tous trois sont environnés d'une foule de divinités chargées d'exécuter leurs ordres.

Jupiter est le plus puissant des dieux, car il lance la foudre: sa cour est la plus brillante de toutes; c'est le séjour de la lumière éternelle, et ce doit être celui du bonheur, puisque tous les biens de la terre viennent du ciel.

On implore les divinités des mers et des enfers, en certains lieux et en certaines circonstances; les dieux célestes par-tout, et dans tous les momens de la vie. Ils surpassent les autres en pouvoir, puisqu'ils sont au dessus de nos têtes; tandis que les autres sont à nos côtés, ou sous nos pieds.

Les dieux distribuent aux hommes la vie, la santé, les richesses, la sagesse et la valeur. Nous les accusons d'être les auteurs de nos maux; ils nous reprochent d'être malheureux par notre faute. Pluton est odieux aux mortels, parce qu'il est inflexible. Les autres dieux se laissent toucher par nos prières, et sur-tout par nos sacrifices, dont l'odeur est pour eux un parfum délicieux.

S'ils ont des sens comme nous, ils doivent avoir les mêmes passions. La beauté fait sur leur coeur l'impression qu'elle fait sur le nôtre. On les a vus souvent chercher sur la terre des plaisirs devenus plus vifs par l'oubli de la grandeur et l'ombre du mistère.

Les Grecs, par ce bizarre assortiment d'idées, n'avoient pas voulu dégrader la divinité. Accoutumés à juger d'après eux-mêmes de tous les êtres vivans, ils prêtoient leurs foiblesses aux dieux, et leurs sentimens aux animaux, sans prétendre abaisser les premiers, ni élever les seconds.

Quand ils voulurent se former une idée du bon-

heur du ciel, et des soins qu'on y prenoit du gouvernement de l'univers, ils jetèrent leurs regards autour d'eux et dirent:

Sur la terre un peuple est heureux, lorsqu'il passe ses jours dans les fêtes; un souverain lorsqu'il rassemble à sa table les princes et les princesses qui règnent dans les contrées voisines; lorsque de jeunes esclaves parfumées d'essences, y versent le vin à pleines coupes, et que des chantres habiles y marient leur voix au son de la lyre: ainsi dans les repas fréquens qui réunissent les habitans du ciel, la jeunesse et la beauté, sous les traits d'Hébé, distribuent le Nectar et l'Ambroisie; les chants d'Apollon et des Muses font retentir les voûtes de l'Olympe, et la joie brille dans tous les yeux.

Quelquefois Jupiter assemble les immortels auprès de son trône: il agite avec eux les intérêts de la terre, de la même manière qu'un souverain discute, avec les grands de son royaume, les intérêts de ses états. Les dieux proposent des avis différens; et pendant qu'ils les soutiennent avec chaleur, Jupiter prononce, et tout rentre dans le silence.

Les dieux revêtus de son autorité, impriment le mouvement à l'univers, et sont les auteurs des phénomènes qui nous étonnent.

Tous les matins une jeune déesse ouvre les portes de l'orient, et répand la fraîcheur dans les airs, les fleurs dans la campagne, les rubis sur la route du soleil. A cette annonce, la terre se reveille, et s'apprête à recevoir le dieu qui lui donne tous les jours une nouvelle vie: il paroît, il se montre avec la magnificence qui convient au souverain des cieux; son char, conduit par les Heures, vole, et s'enfonce dans l'espace immense qu'il remplit de flammes et de lumière. Dès qu'il parvient au palais de la souveraine des mers, la nuit qui marche éternellement sur ses traces, étend

ses

ſes voiles ſombres, et attache des feux ſans nombre à la voûte céleſte. Alors s'élève un autre char dont la clarté douce et conſolante porte les coeurs ſenſibles à la rêverie. Une déeſſe le conduit. Elle vient en ſilence recevoir les tendres hommages d'Endymion. Cet arc qui brille de ſi riches couleurs, et qui ſe courbe d'un point de l'horizon à l'autre, ce ſont les traces lumineuſes du paſſage d'Iris, qui porte à la terre les ordres de Junon. Ces vents agréables, ces tempêtes horribles, ce ſont des génies qui tantôt ſe jouent dans les airs, tantôt luttent les uns contre les autres, pour ſoulever les flots. Au pied de ce côteau, eſt une grotte, aſile de la fraîcheur et de la paix. C'eſt là qu'un Nymphe bienfaiſante verſe, de ſon urne intarriſſable, le ruiſſeau qui fertiliſe la plaine voiſine ; c'eſt de là qu'elle écoute les voeux de la jeune beauté qui vient contempler ſes attraits dans l'onde fugitive. Entrez dans ce bois ſombre ; ce n'eſt ni le ſilence, ni la ſolitude, qui occupe votre eſprit : vous êtes dans la demeure des Dryades et des Sylvains ; et le ſecret effroi que vous éprouvez, eſt l'effet de la majeſté divine.

De quelque côté que nous tournions nos pas, nous ſommes en préſence des dieux ; nous les trouvons au dehors, au dedans de nous ; ils ſe ſont partagé l'empire des ames, et dirigent nos penchans : les uns préſident à la guerre et aux arts de la paix ; les autres nous inſpirent l'amour de la ſageſſe, ou celui des plaiſirs ; tous chériſſent la juſtice, et protégent la vertu : trente mille divinités, diſperſées au milieu de nous, veillent continuellement ſur nos penſées et ſur nos actions. Quand nous faiſons le bien, le ciel augmente nos jours et notre bonheur ; il nous punit quand nous faiſons le mal. A la voix du crime, Néméſis et les noires Furies ſortent en mugiſſant du fond des enfers ; elles ſe gliſſent dans le coeur du coupable, et le tourmentent jour et nuit par des cris

funèbres

funèbres et perçans. Ces cris sont les remords. Si le scélérat néglige avant sa mort, de les appaiser par les cérémonies saintes, les Furies attachées à son ame, comme à leur proie, le traînent dans les gouffres du Tartare: car les anciens Grecs étoient généralement persuadés que l'ame est immortelle; et telle étoit l'idée que, d'après les Egyptiens, ils se faisoient de cette substance si peu connue.

L'ame spirituelle, c'est-à-dire, l'esprit ou l'entendement, est enveloppé d'une ame sensitive, qui n'est autre chose qu'une matière lumineuse et subtile, image fidèle de notre corps, sur lequel elle s'est moulée, et dont elle conserve à jamais la ressemblance et les dimensions. Ces deux ames sont étroitement unies pendant que nous vivons: la mort les sépare; et tandis que l'ame spirituelle monte dans les cieux, l'autre ame s'envole, sous la conduite de Mercure, aux extrémités de la terre, où sont les enfers, le trône de Pluton, et le tribunal de Minos. Abandonnée de tout l'univers, et n'ayant pour elle que ses actions, l'ame comparoît devant ce tribunal redoutable; elle entend son arrêt, et se rend dans les champs Elysées, ou dans le Tartare.

Les Grecs, qui n'avoient fondé le bonheur des dieux que sur les plaisirs des sens, ne purent imaginer d'autres avantages pour les champs Elysées, qu'un climat délicieux, et une tranquillité profonde, mais uniforme: foibles avantages qui n'empêchoient pas les ames vertueuses de soupirer après la lumière du jour, et de regretter leurs passions et leurs plaisirs.

Le Tartare est le séjour des pleurs et du désespoir: les coupables y sont livrés à des tourmens épouvantables; des vautours cruels leur déchirent les entrailles; des roues brûlantes les entraînent autour de leur axe. C'est là que Tantale expire à tout moment de faim et de soif, au

milieu

milieu d'une onde pure, et sous des arbes chargés de fruits; que les filles de Danaüs sont condamnées à remplir un tonneau, d'où l'eau s'échape à l'instant; et Sisyphe, à fixer sur le haut d'une montagne, un rocher qu'il soulève avec effort, et qui, sur le point de parvenir au terme, retombe aussitôt de lui-même. Des besoins insurmontables, et toujours aigris par la présence des objets propres à les satisfaire; des travaux toujours les mêmes, et éternellment infructueux; quels supplices!

Tels étoient à-peu-près les progrès de l'esprit chez les Grecs, lorsque Codrus sacrifia ses jours pour le salut de sa patrie. Ce prince, attaqué par les Héraclides, ayant appris que l'oracle promettoit la victoire à celle des deux armées qui perdroit son général dans la bataille, s'exposa volontairement à mort, et ce sacrifice enflamma tellement ses troupes, qu'elles mirent les ennemis en fuite.

Les Athéniens, frappés de ce trait de grandeur, abolirent le titre de roi; ils dirent que Codrus l'avoit élevé si haut, qu'il seroit désormais impossible d'y atteindre: en conséquence ils reconnurent Jupiter pour leur souverain; et ayant placé Médon, fils de Codrus, à côté du trône, ils le nommèrent Archonte, ou chef perpétuel, (en 1092 avant J. C.) en l'obligeant néanmoins de rendre compte de son administration au peuple. Ils bornèrent dans la suite l'exercice de cette dignité à l'espace de dix ans, (l'an 752 avant J. C.) et la partagèrent enfin entre neuf magistrats annuels (l'an 684 avant J. C.) qui portent encore le nom d'Archontes.

Ce sont là à peu près les mouvemens que nous présente l'histoire d'Athènes depuis la mort de Codrus, jusqu'à la première olympiade, pendant l'espace de 316 ans. Ces siècles s'écouloient dans le silence, ou plutôt ils furent remplis par trois

trois des plus grands hommes qui aient jamais existé; Homère, Lycurgue et Aristomène. C'est à Lacédémone et en Messénie, qu'on apprend à connoître les deux derniers; c'est dans tous les temps et dans tous les lieux, qu'on peut s'occuper du génie d'Homère.

HOMERE.

Homère florissoit environ quatre siècles après la guerre de Troie. Vers l'an 900 avant J. C.) De son temps la poésie étoit fort cultivée parmi les Grecs: la source des fictions, qui sont son essence ou sa parure devenoit de jour en jour plus abondante; la langue brilloit d'images, et se prêtoit d'autant plus aux besoins du poète, qu'elle étoit plus irrégulière. Deux événemens remarquables, la guerre de Thèbes et celle de Troie, exerçoient les talens: de toutes parts des chantres, la lyre à la main, annonçoient aux Grecs les exploits de leurs anciens guerriers.

On avoit déjà vu paroître Orphée, Linus, Musée, et quantité d'autres poètes, dont les ouvrages sont perdus, et qui n'en sont peut-être que plus célèbres; déjà venoit d'entrer dans la carrière cet Hésiode, qui fut, dit-on, le rival d'Homère, et qui dans un style plein de douceur et d'harmonie, décrivit les généalogies des dieux, les travaux de la campagne, et d'autres objets qu'il fut rendre intéressans.

Homère trouva donc un art qui, depuis quelque temps, étoit sorti de l'enfance, et dont l'émulation hâtoit sans cesse les progrès: il le prit dans son développement, et le porta si loin, qu'il paroît en être le créateur.

Il chanta, dit-on, la guerre de Thèbes; il composa plusieurs ouvrages, qui l'auroient égalé aux premiers poètes de son temps; mais l'iliade et l'odyssée le mettent au dessus de tous les poètes qui ont écrit avant et après lui.

Dans

Dans le premier de ces poèmes, il a décrit quelques circonſtances de la guerre de Troie; et dans le ſecond, le retour d'Ulyſſe dans ſes états.

Il s'étoit paſſé pendant le ſiège de Troie, un événement qui avoit fixé l'attention d'Homère. Achille, inſulté par Agamemnon ſe retira dans ſon camp: ſon abſence affoiblit l'armée des Grecs, et ranima le courage des Troyens, qui ſortirent de leurs murailles, et livrèrent pluſieurs combats, où ils furent preſque toujours vainqueurs: ils portoient déjà la flamme ſur les vaiſſeaux ennemis, lorſqu'ie Patrocle parut revêtu des armes d'Achille. Hector l'attaque, et lui fait mordre la pouſſière. Achille, que n'avoient pu fléchir les prières des chefs de l'armée, revole au combat, venge la mort de Patrocle, par celle du général des Troyens, ordonne les funérailles de ſon ami, et livre pour une rançon au malheureux Priam le corps de ſon fils Hector.

Ces faits, arrivés dans l'eſpace d'un très-petit nombre de jours, étoient une ſuite de la colère d'Achille contre Agamemnon, et formoient, dans le cours du ſiège un épiſode qu'on pouvoit en détacher aiſément et qu'Homère choiſit pour le ſujet de l'Iliade: en le traitant, il s'aſſujétit à l'ordre hiſtorique; mais pour donner plus d'éclat à ſon ſujet, il ſuppoſa ſuivant le ſyſtème reçu de ſon temps, que depuis le commencement de la guerre, les dieux s'étoient partagés entre les Grecs et les Troyens; et pour le rendre plus intéreſſant, il mit les perſonnes en action: artifice peut-être inconnu juſqu'à lui, qui a donné naiſſance au genre dramatique, et qu'Homère employa dans l'odyſſée avec le même ſuccès.

On trouve plus d'art et de ſavoir dans ce dernier poème. Dix ans s'étoient écoulés, depuis qu'Ulyſſe avoit quitté les rivages d'Ilium. D'injuſtes raviſſeurs diſſipoient ſes biens; ils vouloient contraindre ſon épouſe déſolée, à contracter un

ſecond

second hymen, et à faire un choix qu'elle ne pouvoit plus différer. Ceſt à ce moment que s'ouvre la ſcène de l'odyſſée. Télémaque, fils d'Ulyſſe, va dans le continent de la Grèce, interroger Neſtor et Ménélas ſur le ſort de ſon père. Pendant qu'il eſt à Lacédémone, Ulyſſe part de l'île de Calypſo, et, après une navigation pénible, il eſt jeté par la tempête, dans l'île des Phéaciens, voiſine d'Ithaque. Dans un temps où le commerce n'avoit pas encore rapproché les peuples, on s'aſſembloit autour d'un étranger, pour entendre le récit de ſes aventures. Ulyſſe, preſſé de ſatisfaire une cour, où l'ignorance et le goût du merveilleux régnoint à l'excès, lui raconte les prodiges qu'il a vus, l'attendrit par la peinture des maux qu'il a ſoufferts, et en obtient des ſecours pour retourner dans ſes états: il arrive, il ſe fait reconnoître à ſon fils, et prend avec lui des meſures efficaces pour ſe venger de leurs ennemis communs.

L'action de l'odyſſée ne dure que quarante jours; mais à la faveur du plan qu'il a choiſi, Homère a trouvé le ſecret de décrire toutes les circonſtances du retour d'Ulyſſe; de rappeler pluſieurs détails de la guerre de Troie, et de déployer les connoiſſances qu'il avoit lui-même acquiſes dans ſes voyages. Il paroît avoir compoſé cet ouvrage dans un âge avancé; on croit le reconnoître à la multiplicité des récits, ainſi qu'au caractère paiſible des perſonnages, et à une certaine chaleur douce, comme celle du ſoleil à ſon couchant.

L'iliade et l'odyſſée étoient à peine connues dans la Grèce, lorſque Lycurgue parut en Ionie: le génie du poète parla auſſitôt au génie du légiſlateur. Lycurgue découvrit des leçons de ſageſſe, où le commun des hommes ne voyoit que des fictions agréables: il copia les deux poèmes, et en enrichit ſa patrie. De là ils paſſèrent chez tous

les

les Grecs; on vit des acteurs connus sous le nom de Rhapsodes, en détacher des fragmens, et parcourir la Grèce, ravie de les entendre. Les uns chantoient la valeur de Diomède; les autres les adieux d'Andromaque; d'autres la mort de Patrocle, celle de Hector &c.

Les poèmes d'Homère, livrés à l'enthousiasme et à l'ignorance de ceux qui les chantoient ou les interprétoient publiquement, s'altéroient tous les jours dans leur bouche: ils y faisoient des pertes considérables; le tissu s'en détruisoit, ils se chargeoient de vers étrangers à l'auteur. Pisistrate et Hipparque son fils, entreprirent de rétablir le texte dans sa pureté; ils consultèrent des grammairiens habiles; ils promirent des récompenses à ceux qui rapporteroient des fragmens authentiques de l'iliade et de l'odyssée; et après un travail long en pénible, ils exposèrent ces deux magnifiques tableaux aux yeux des Grècs, également étonnés de la beauté des plans, et de la richesse des détails.

Les Grècs n'ont jamais été aussi instruits qu'aujourd'hui; jamais leur admiration pour ce poète ne fut si profonde. Ses vers retentissent dans toute la Grèce, et font l'ornement de ses brillantes fêtes. C'est là que la jeunesse trouve ses premières instructions; qu'Eschyle, Sophocle, Archiloque, Hérodote; Démosthène, Platon, et les meilleurs auteurs ont puisé la plus grande partie des beautés qu'ils ont semées dans leurs écrits; que le sculpteur Phidias et le peintre Euphranor, ont appris à représenter dignement le maître des dieux.

Je ne suis qu'un Scythe, et l'harmonie des vers d'Homère, cette harmonie qui transporte les Grecs, échappe souvent à mes organes trop grossiers; mais je ne suis plus maître de mon admiration quand je le vois s'élever et planer pour ainsi dire sur l'univers; lancant de toutes parts ses regards embrasés, recueillant les feux et les couleurs

dont les objets étincellent à ſa vue; aſſiſtant au conſeil des dieux; ſondant les replis du coeur humain; et, bientôt riche de ſes découvertes, ivre des beautés de la nature, et ne pouvant plus ſupporter l'ardeur qui le dévore, la répandre avec profuſion dans ſes tableaux et dans ſes expreſſions, mettre aux priſes le ciel avec la terre, et les paſſions avec elles-mêmes; nous éblouir par ces traits de lumière, qui n'appartiennent qu'au génie; nous entraîner par ces ſaillies de ſentiment, qui ſont le vrai ſublime, et toujours laiſſer dans notre ame une impreſſion profonde qui ſemble l'étendre et l'agrandir: car ce qui diſtingue ſur-tout Homère, c'eſt de tout animer, et de nous pénétrer ſans ceſſe des mouvemens qui l'agitent; c'eſt de tout ſubordonner à la paſſion principale; de la ſuivre dans ſes fougues, dans ſes écarts dans ſes inconſéquences; de la porter juſqu'aux nues, et de la faire tomber, quand il le faut, par la force du ſentiment et de la vertu, comme la flamme de l'Etna, que le vent repouſſe au fond de l'abîme: c'eſt d'avoir ſaiſi de grands caractères, d'avoir différencié la puiſſance, la bravoure, et les autres qualités de ſes perſonnages, non par des deſcriptions froides et faſtidieuſes, mais par des coups de pinceau rapides et vigoureux, ou par des fictions neuves et ſemées preſque au haſard dans ſes ouvrages. Je monte avec lui dans les cieux; je reconnois Vénus toute entière à cette ceinture d'où s'échapent ſans ceſſe les feux de l'amour, les déſirs impatiens, les grâces ſéduiſantes, et les charmes inexprimables du langage et des yeux; je reconnois Pallas et ſes fureurs, à cette égide où ſont ſuſpendues la terreur, la diſcorde la violence, et la tête épouvantable de l'horrible Gorgone: Jupiter et Neptune ſont les plus puiſſans des dieux; mais il faut à Neptune un trident pour ſecouer la terre; à Jupiter un clin d'oeil pour ébranler l'Olympe. Je deſcends

ſur

ſur la terre: Achille, Ajax et Diomède ſont les plus redoutables des Grecs; mais Diomède ſe retire à l'aſpect de l'armée Troyenne; Ajax ne cède qu'après l'avoir repouſſée pluſieurs fois; Achille ſe montre et elle diſparoît.

Platon ne trouvoit pas aſſez de dignité dans la douleur d'Achille, ni dans celle de Priam, lorſque le premier ſe roule dans la pouſſière, après la mort de Patrocle, lorſque le ſecond haſarde une démarche humiliante, pour obtenir le corps de ſon fils. Mais quelle étrange dignité que celle qui étouffe le ſentiment! Pour moi je loue Homère d'avoir, comme la nature, placé la foibleſſe à côté de la force, et l'abîme à côté de l'élévation; je le loue encore plus de m'avoir montré le meilleur des pères dans le plus puiſſant des rois, et le plus tendre des amis dans le plus fougueux des héros.

J'ai vu blâmer les diſcours outrageans que le poète fait tenir à ſes héros, ſoit dans leurs aſſemblées, ſoit au milieu des combats; alors j'ai jeté les yeux ſur les enfans qui tiennent de plus près à la nature que nous, ſur le peuple qui eſt toujours enfant, ſur les ſauvages qui ſont toujours peuple; et j'ai obſervé que chez eux tous, avant que de s'exprimer par des effets, la colère s'annonce par l'oſtentation, par l'inſolence et l'outrage. J'ai vu reprocher à Homère d'avoir peint, dans leur ſimplicité, les moeurs des temps qui l'avoient précédé; j'ai ri de la critique et j'ai gardé le ſilence.

Mais quand on lui fait un crime d'avoir dégradé les dieux, je me contente de rapporter la réponſe que me fit un jour un Athénien éclairé. Homère me diſoit-il ſuivant le ſyſtême poétique de ſon temps avoit prêté nos foibleſſes aux Dieux. Ariſtophane les a depuis joués ſur notre Théâtre, et nos pères ont applaudi à cette licence: les plus anciens théologiens ont dit que les hommes et les

dieux avoient une commune origine; et Pindare, preſque de nos jours a tenu le même langage. On n'a donc jamais penſé que ces dieux puiſſent remplir l'idée que que nous avons de la divinité; et en effet la vraie philoſophie admet au deſſus d'eux un Etre ſuprême, qui leur a confié ſa puiſſance. Les Gens inſtruits l'adorent en ſecret; les autres, adreſſent leurs voeux et quelque fois leurs plaintes à ceux qui les repréſentent, et la plupart des poètes ſont comme les ſujets du roi de Perſe, qui ſe proſternent devant le ſouverain et ſe déchainent contre ſes miniſtres.

Que ceux qui peuvent réſiſter aux beautés d'Homère, s'appeſantiſſent ſur ſes défauts. Car pourquoi le diſſimuler? il ſe repoſe ſouvent, et quelquefois il ſomeille; mais ſon repos eſt comme celui de l'Aigle, qui, après avoir parcouru dans les airs ſes vaſtes domaines, tombe, accablé de fatigue, ſur une haute montagne; et ſon ſommeil reſſemble à celui de Jupiter, qui, ſuivant Homère lui-même ſe reveille en lançant le tonnerre.

Quand on voudra juger Homère non par diſcuſſion, mais par ſentiment; non ſur les règles ſouvent arbitraires, mais d'après les lois immuables de la nature, on ſe convaincra, ſans doute, qu'il mérite le rang, que les Grecs lui ont aſſigné, et qu'il fut le principal ornement des ſiècles dont je viens d'abréger l'hiſtoire.

SECONDE PARTIE.

Ce n'eſt qu'environ 150 ans après la première Olympiade, que commence, à proprement parler, l'hiſtoire des Athéniens. Auſſi ne renferme-t-elle que

que 300 ans, si on la conduit jusqu' à nos jours; qu'environ 200, si on la termine à la prise d'Athènes. On y voit en des intervalles assez marqués, les commencemens, les progrès et la décadence de leur empire. Qu'il me soit permis de désigner ces intervalles par des caractères particuliers. Je nommerai le premier, le siècle de Solon, ou des lois: le second le siècle de Thémistocle ou d'Aristide; c'est celui de la gloire: le troisième, celui de Périclès; c'est celui du luxe et des arts.

SECTION PREMIERE.

SIECLE DE SOLON.

(Depuis l'an 630 jusqu' à l'an 490 avant. J. C.)

La forme du gouvernement établie par Thésée avoit éprouvé des altérations sensibles: le peuple avoit encore le droit de s'assembler: mais le pouvoir souverain étoit entre les mains des riches: la république étoit dirigée par neuf Archontes ou magistrats annuels, qui n'avoient pas assez d'autorité pour maintenir la tranquillité de l'état. La licence restoit sans punition, ou ne recevoit que des peines arbitraires: la vie et la fortune des particuliers étoient confiées à des magistrats, qui, n'ayant aucune règle fixe, n'étoient que trop disposés à écouter leurs prévention ou leurs intérêts.

Dans cette confusion, qui menaçoit l'état d'une ruine prochaine, Dracon fut choisi pour embrasser la législation dans son ensemble, et l'étendre jusqu' aux plus petits détails. Il fit un code de lois et de morale, il prit le citoyen au moment de sa naissance, prescrivit la manière dont on devoit le nourrir et l'élever, et le suivit dans les différentes époques de la vie.

Il avoit mis dans ses lois l'empreinte de son caractère; elles sont aussi sévères que ses moeurs l'avoient toujours été. La mort est le châtiment

dont il punit l'oiſiveté, et le ſeul qu'il deſtine aux crimes les plus légers, ainſi qu'aux forfaits les plus atroces. Il ſemble que ſon ame forte et vertueuſe à l'excès, n'étoit capable d'aucune indulgence pour des vices dont elle étoit révoltée, ni pour des foibleſſes dont elle triomphoit ſans peine. Peut-être auſſi penſa-t il que dans la carrière du crime les premiers pas conduiſent infailliblement aux plus grands précipices.

Comme il n'avoit pas touché à la forme du gouvernement, les diviſions inteſtines augmentèrent de jour en jour. On ſe vit bientôt réduit à cette extrêmité, où il ne reſte d'autre alternative à un état que de périr ou de s'abandonner au génie d'un ſeul homme. Solon fut, d'une voix unanime, élevé à la dignité de premier magiſtrat, de légiſlateur et d'arbitre ſouverain. (Vers l'an 684 avant J. C.)

Solon deſcendoit des anciens rois d'Athènes; il s'appliqua dès ſa jeuneſſe au commerce. Après avoir acquis dans cette profeſſion aſſez de bien pour ſe mettre à l'abri du beſoin, ainſi que des offres généreuſes de ſes amis, il ne voyagea plus que pour augmenter ſes connoiſſances.

Le dépôt des lumières étoit alors entre les mains de quelques hommes vertueux, connus ſous le nom de ſages. Leur unique étude avoit pour objet l'homme, ce qu'il eſt, ce qu'il doit être, comment il faut l'inſtruire et le gouverner. Ils recueilloient le petit nombre des vérités de la morale et de la politique, et les renfermoient dans des maximes aſſez claires pour être ſaiſies au premier aſpect, aſſez préciſes pour être ou pour paroître profondes. Chacun d'eux en choiſiſſoit une de préférence, qui étoit comme ſa deviſe et la règle de ſa conduite. „Rien de trop, diſoit l'un: „Connoiſſez-vous vous-même diſoit un autre.„ Cette préciſion que les Spartiates ont conſervée dans leur ſtyle, ſe trouvoit dans les réponſes que faiſo-

faisoient autrefois les sages aux questions fréquentes des rois et des particuliers. Liés d'une amitié qui ne fut jamais altérée par leur célébrité, ils se réunissoient quelquefois dans un même lieu, pour se communiquer leurs lumières, et s'occuper des intérêts de l'humanité.

Dans ces assemblées augustes paroissoient Thalés de Milet, Pittacus de Mitylène, Bias de Priène, Cléobule de Lindus, Myson de Chen, Chilon de Lacédémone, et Solon d'Athènes le plus illustre de tous. Les liens du sang ne me permettent pas d'oublier Anacharsis, que le bruit de leur réputation attira du fond de la Scythie. — Ce fut dans le commerce de ces sages que Solon puisa la plus grande partie de ses connoissances, auxquelles il joignoit des talens distingués.

Le premier acte d'autorité qu'il exerça, lors qu'il fut à la tête de la république, paroît caractériser un courage supérieur. Les pauvres, résolus de tout entreprendre pour sortir de l'oppression, demandoient à grands cris un nouveau partage de terres, précédé de l'abolition des dettes. Les riches s'opposoient avec chaleur à des prétentions, qui, suivant eux, ne pouvoient manquer de bouleverser l'état. Dans cette extrémité, Solon abolit les dettes des particuliers, et refusa la repartition des terres. Les riches et les pauvres crurent d'abord avoir tout perdu; mais bientôt les murmures furent remplacés par des sentimens de reconnoissance; et le peuple frappé de la sagesse de son législateur, ajouta de nouveaux pouvoirs à ceux dont il l'avoit déjà revêtu.

Solon en profita pour revoir les lois de Dracon, dont les Athéniens demandoient l'abolition. Celles qui regardent l'homicide furent conservées en entier. A l'égard de la forme du gouvernement il fut réglé que la puissance suprême résideroit dans les assemblées où tous les citoyens auroient droit d'assister. Mais pour les diriger dans leurs juge-

mens, Solon établit un sénat composé de 400 personnes, qui furent comme les députés et les représentans de la nation. Il fut ordonné de plus, que dans ces assemblées générales les premiers opinans seroient agés de 50 ans, afin que des gens sans expérience n'entrainassent pas la multitude.

Après avoir pourvu à la manière dont la puissance suprême doit annoncer ses volontés, il falloit choisir des magistrats destinés à les exécuter. Solon jugea convenable de laisser les magistratures entre les mains des riches, qui en avoient joui jusqu' alors; mais il ordonna, qu'on les conféreroit tous les ans; que les principales seroient électives, et que les autres seroient tirées au sort. Pour dédommager la classe nombreuse des citoyens d'une telle exclusion, il voulut que tous, sans distinction, se présenteroient pour remplir les places de juges, et que le sort décideroit entr'eux.

Pour rendre ces réglemens durables Solon chargea l'Aréopage de veiller au maintien des lois et des moeurs; il l'établit comme une puissance supérieure qui devoit ramener sans cesse le peuple aux principes de la constitution et les particuliers aux règles de la bienséance et du devoir. Ainsi le sénat de l'Aréopage et celui des quatre cents devenoient deux contrepoids assez puissans pour garantir la république des orages qui menacent les états; le premier en reprimant par sa censure générale les entreprises des riches; le second en arrêtant par ses décrets et par sa présence les excès de la multitude.

De nouvelles lois vinrent à l'appui de ces dispositions. Solon décerna des peines contre ceux qui, dans un temps de troubles, ne se déclareroient pas ouvertement pour un des partis. Son objet, dans ce réglement admirable, étoit de tirer les gens de bien d'une inaction funeste; de les jeter au milieu des factieux, et de sauver la république par le courage et l'ascendant de la vertu. Une seconde loi condamne à la mort le citoyen

citoyen convaincu d'avoir voulu s'emparer de l'autorité souveraine.

Enfin dans le cas, où un autre gouvernement s'éléveroit sur les ruines du gouvernement populaire, il ne voit qu'un moyen pour réveiller la nation ; c'est d'obliger les magistrats à se démettre de leurs emplois ; et de là ce décret foudroyant : Il sera permis à chaque citoyen d'arracher la vie, non seulement à un tyran et à ses complices, mais encore au magistrat qui continuera ses fonctions après la destruction de la démocratie.

Telle est en abrégé la république de Solon. Voici le précis d'une partie de ses lois civiles :

Si quelqu' un insulte un enfant, une femme un homme libre ou esclave, il sera permis à tout Athénien de l'attaquer en justice. — Les citoyens ne pourront engager leur liberté ni pour dettes ni sous quelque prétexte que ce soit ; ils n'auront pas le droit de disposer de celle de leurs fils ; il leur sera permis de vendre leur fille ou leur soeur, mais seulement dans le cas, où chargés de leur conduite, ils auroient été témoins de leur déshonneur — Lorsqu'un Athénien attente à ses jours, il est coupable envers l'état qu'il prive d'un citoyen. On enterrera séparément sa main, et cette circonstance sera une flétrissure.

Mais s'il attente à la vie de son père, quel sera le châtiment prescrit par les lois ? Elles gardent le silence sur ce forfait. Pour en inspirer plus d'horreur, Solon a supposé qu'il n'étoit pas dans l'ordre des choses possibles.

Les autres lois de Dracon sur l'homicide furent conservées en entier, et on les suit encore dans les tribunaux.

Voyons à présent quels sont les devoirs du citoyen dans la plupart des obligations qu'il contracte.

Dans une république sagement réglée, il ne faut pas que le nombre des habitans soit trop grand ni trop petit. Pour conserver la propor-

tion requise Solon ne permet de naturaliser les étrangers que sous des conditions difficiles à remplir: pour éviter, d'un autre côté, l'extinction des familles, il faut que leurs chefs, après leur mort, soient représentés par des enfans légitimes ou adoptifs; et dans le cas, où un particulier meurt sans postérité, il ordonne qu'on substitué juridiquement au citoyen décédé un de ses héritiers naturels, qui prendra son nom et perpétuera sa famille.

Un Athénien qui a des enfans, ne peut disposer de ses biens qu'en leur faveur, s'il n'en a point, et qu'il meure sans testament, la succession va de droit a ceux, à qui le sang l'unissoit de plus près; s'il laisse une fille unique héritière de son bien, c'est au plus proche parent de l'épouser.

Une Orpheline, fille unique, ou ainée de ses soeurs peut, si elle n'a pas de bien, forcer son plus proche parent à l'épouser ou à lui constituer une dot.

Il est permis au citoyen qui meurt sans enfans de disposer de son bien à sa volonté.

L'infamie est assignée à l'oisiveté.

Un fils est obligé de nourrir dans leur vieillesse ceux dont il a reçu le jour. Mais les enfans qui sont nés d'une courtisane, sont dispensés de cette obligation à l'égard de leur père: car après tout, ils ne lui sont redevables que de l'opprobre de leur naissance.

L'Archonte qui, après avoir perdu sa raison dans les plaisirs de la table, ose paroître en public avec les marques de sa dignité, est condamné à la mort.

Tel fut le système général de Solon. Ses lois civiles et criminelles ont toujours été regardées comme des oracles par les Athéniens, comme des modèles par les autres peuples. Cependant elles ne devoient conserver leur force que pendant un siècle. Solon avoit fixé ce terme pour ne pas révol-

révolter les Athéniens par la perſpective d'un joug éternel.

Quand on les eut méditées à loiſir, Solon fut aſſiégé d'une foule d'importuns, qui l'accabloient de queſtions, de conſeils, de louanges ou de reproches. Ayant épuiſé les voies de la douceur, il comprit que le temps ſeul pouvoit conſolider ſon ouvrage : il partit, après avoir demandé ſa permiſſion de s'abſenter pendant dix ans, et engagé les Athéniens, par un ſerment ſolennel, à ne point toucher à ſes lois pendant ſon abſence.

A ſon retour, il trouva les Athéniens près de retomber dans l'anarchie. Ils deſiroient un changement dans la conſtitution, ſans autre motif qu'une inquiétude ſecrète, ſans autre objet que des eſpérances incertaines.

Solon, accueilli avec les honneurs les plus diſtingués, voulut profiter de ces diſpoſitions favorables, pour calmer des diſſentions trop ſouvent renaiſſantes : il ſe crut d'abord puiſſamment ſecondé par Piſiſtrate ; mais il ne tarda pas à s'appercevoir que ce profond politique cachoit, ſous une feinte modération, une ambition démeſurée.

PISISTRATE.

Jamais homme ne réunit plus de qualités pour captiver les eſprits. Une naiſſance illuſtre, des richeſſes conſidérables, une valeur brillante et ſouvent éprouvée, une figure impoſante, une éloquence perſuaſive, à laquelle le ſon de la voix prêtoit de nouveaux charmes, un eſprit enrichi des agrémens que la nature donne, et des connoiſſances que procure l'étude : jamais homme d'ailleurs, ne fut plus maître de ſes paſſions et ne fut mieux faire valoir les vertus qu'il poſſédoit en effet, et celles dont il n'avoit que les apparences.

Avec de ſi grands avantages, Piſiſtrate, acceſſible aux moindres citoyens, leur prodiguoit les conſo-

consolations et les secours qui tarissent la source des maux, ou qui en corrigent l'amertume. Solon, attentif à ses démarches, pénétra ses intentions; mais tandis qu'il s'occupoit du soin d'en prévenir les suites, Pisistrate parut dans la place publique, couvert de blessures qu'il s'étoit adroitement ménagées, implorant la protection de ce peuple qu'il avoit si souvent protégé lui-même. On convoque l'assemblée; il accuse le sénat et les chefs des autres factions d'avoir attenté à ses jours; et montrant ses plaies encore sanglantes: "Voilà s'écrie-t-il, "le prix de mon amour pour la démocratie, et du "zèle avec lequel j'ai défendu vos droits."

A ces mots des cris menaçans éclatent de toutes parts: les principaux citoyens étonnés, gardent le silence, ou prennent la fuite. Solon, indigné de leur lâcheté et de l'aveuglement du peuple, tâche vainement de ranimer le courage des uns, de dissiper l'illusion des autres: sa voix que les années ont affoiblie, est facilement étouffée par les clameurs qu'excitent la pitié, la fureur et la crainte. L'assemblée se termine par accorder à Pisistrate un corps redoutable de satellites, chargés d'accompagner ses pas, et de veiller à sa conservation. Dès ce moment, tous ses projets furent remplis: il employa bientôt ses forces à s'emparer de la citadelle; et après avoir désarmé la multitude, il se revêtit de l'autorité suprême. Solon ne survécut pas long-tems à l'asservissement de sa patrie.

Trente-trois années s'écoulèrent depuis la revolution jusqu'à la mort de Pisistrate. (L'an 528. avant J. C.) Tant qu'il fut à la tête de l'administration, ses jours consacrés à l'utilité publique, furent marqués ou par de nouveaux bienfaits, ou par de nouvelles vertus.

Ses lois, en bannissant l'oisiveté, encouragèrent l'agriculture et l'industrie: il ranima la valeur des troupes, en assignant aux soldats invalides une subsistance assurée pour le reste de leurs jours. Aux champs,

champs, dans la place publique, dans ſes jardins ouverts à tout le monde, il paroiſſoit comme un père au milieu de ſes enfans ; toujours prêt à écouter les plaintes des malheureux ; faiſant des remiſes aux uns, des avances aux autres, des offres à tous. Il embelliſſoit la ville par des temples, des gymnaſes, des fontaines ; et comme il ne craignoit pas les progrès des lumières, il publioit une nouvelle édition des ouvrages d'Homère, et formoit pour l'uſage des Athéniens, une bibliothèque compoſée des meilleurs livres que l'on connoiſſoit alors.

Ajoutons ici quelques traits qui manifeſtent plus particulièrement l'élévation de ſon ame. Jamais il n'eut la foibleſſe de ſe venger des inſultes qu'il pouvoit facilement punir.

Sa fille aſſiſtoit à une cérémonie religieuſe ; un jeune homme qui l'aimoit éperdûment, courut l'embraſſer, et quelque temps après entreprit de l'enlever. Piſiſtrate répondit à ſa famille qui l'exhortoit à la vengeance : "Si nous haïſſons ceux qui "nous aiment, que ferons nous à ceux qui nous "haïſſent ?" et ſans différer davantage, il choiſit ce jeune homme pour l'époux de ſa fille.

Des gens ivres inſultèrent publiquement ſa femme : le lendemain ils vinrent, fondant en larmes, ſolliciter un pardon qu'ils n'oſoient eſpérer. "Vous "vous trompez, leur dit Piſiſtrate, ma femme ne "ſortit point hier de toute la journée." Enfin, quelques-uns de ſes amis réſolus de ſe ſouſtraire à ſon obéiſſance, ſe retirèrent dans une place forte. Il les ſuivit auſſitôt, avec des eſclaves qui portoient ſon bagage ; et comme ces conjurés lui demandèrent quel étoit ſon deſſein : "Il faut, leur dit-il, "que vous me perſuadiez de reſter avec vous, ou "que je vous perſuade de revenir avec moi."

Ces actes de modération et de clémence multipliés pendant ſa vie et rehauſſés par l'éclat de ſon adminiſtration, adouciſſoient inſenſiblement l'humeur

l'humeur intraitable des Athéniens. Cependant il faut l'avouer : quoique dans une monarchie, Piſiſtrate eût été le modèle du meilleur des rois, dans la république d'Athènes, on fut en général plus frappé du vice de ſon uſurpation, que des avantages qui en réſultoient pour l'état.

Le joug que ſon fils Hippias appeſantiſſoit après ſa mort ſur les Athéniens, fut briſé (l'an 514. a. J. C.) par Cliſthène, chef des Alcméonides, maiſon puiſſante d'Athènes de tout temps ennemie des Piſiſtrates. Il raſſembla tous les mecontens auprès de lui et ayant obtenu le ſecours des Lacédémoniens il marcha contre Hippias et le força d'abdiquer la tyrannie. Il raffermit alors la conſtitution que Solon avoit établie et que les Piſiſtrates ne ſongèrent jamais à détruire.

Jamais, en effet, ces princes ne prirent le titre de Roi, quoiqu'ils ſe cruſſent iſſus des anciens ſouverains d'Athènes. Ils maintinrent les lois de Solon, autant par leur exemple, que par leur autorité. Piſiſtrate, accuſé d'un meurtre, vint comme le moindre citoyen ſe juſtifier devant l'Aréopage. Enfin, ils conſervèrent les parties eſſentielles de l'ancienne conſtitution, le ſénat, les aſſemblées du peuple, et les magiſtratures dont ils eurent ſoin de ſe revêtir eux-mêmes. C'etoit donc comme premiers magiſtrats, qu'ils agiſſoient, et qu'ils avoient tant d'influence ſur les délibérations publiques.

REFLEXIONS SUR LA LEGISLATION DE SOLON.

Il ne falloit pas attendre de Solon une Légiſlation ſemblable à celle de Lycurgue. Ils ſe trouvoient l'un et l'autre dans des circonſtances trop différentes.

La réforme de Lycurgue précéda celle de Solon d'environ deux ſiècles et demi. Les Spartiates bor-

bornés dans leurs arts, dans leurs connoiſſances, dans leurs paſſions mêmes, étoient moins avancés dans le bien et dans le mal que ne le furent les Athéniens du temps de Solon. Ces derniers, après avoir éprouvé toutes les eſpèces de gouvernemens, s'étoient dégoutés de la ſervitude et de la liberté, ſans pouvoir ſe paſſer de l'une et de l'autre. Induſtrieux, éclairés, vains et difficiles à conduire ; tous juſqu'aux moindres particuliers s'étoient familiariſés avec l'intrigue, l'ambition et toutes les grandes paſſions qui s'élèvent dans les fréquentes ſecouſſes d'un état; ils avoient deja les vices qu'on trouve dans les nations formées ; ils avoient de plus cette activité inquiète et cette légèreté d'eſprit qu'on ne trouve chez aucune autre nation.

La maiſon de Lycurgue occupoit depuis longtems le trône de Lacédémone. Solon ſimple particulier, revêtu d'une autorité paſſagère, entouré de factions puiſſantes, averti par l'exemple récent de Dracon que les voies de ſévérité ne convenoient point aux Athéniens, ne pouvoit haſarder de grandes innovations, ſans en occaſionner de plus grandes encore, et ſans replonger l'état dans des malheurs peut-être irréparables.

Je ne parle point des qualités perſonnelles des deux légiſlateurs. Rien ne reſſemble moins au génie de Lycurgue que les talens de Solon, ni à l'ame vigoureuſe du premier que le caractère de douceur et de circonſpection du ſecond. Mis à la place l'un de l'autre, Solon n'auroit pas fait de ſi grandes choſes que Lycurgue. On peut douter que Lycurgue en eut fait de plus belles que Solon.

Ce dernier ſentit le poids dont il s'étoit chargé, et lorſque, interrogé s'il avoit donné aux Athéniens les meilleures de toutes les lois, il répondit les meilleures qu'ils pouvoient ſupporter, il peignit d'un ſeul trait le caractére indiſciplinable des

des Athéniens et la funeste contrainte où il s'étoit trouvé.

Solon fut obligé de préférer le gouvernement populaire, parce que le peuple, qui se souvenoit d'en avoir joui pendant plusieurs siècles ne pouvoit plus supporter la tyrannie des riches. On reproche à Solon d'avoir hâté la corruption de cette constitution par la loi, qui attribue indistinctement à tous les citoyens le soin de rendre la justice, et de les avoir appelés à cette importante fonction par la voie du sort; mais 1°. elle est non seulement adoptée mais encore très utile dans les démocraties les mieux organisées 2°. Solon ne dut jamais présumer que le peuple abandonneroit ses travaux, pour le stérile plaisir de juger les différends des particuliers.

C'est principalement aux victoires que les Athéniens remportèrent sur les Perses, qu'on doit attribuer la ruine de l'ancienne constitution. Après la bataille de Platée, on ordonna que les citoyens des dernières classes, exclus par Solon des principales magistratures, auroient désormais le droit d'y parvenir. Le sage Aristide, qui présenta ce décret, donna le plus funeste des exemples à ceux qui lui succédèrent dans le commandement. Il leur fallut d'abord flatter la multitude, et ensuite ramper devant elle.

Auparavant elle dédaignoit de venir aux assemblées générales; mais dès que le gouvernement eut accordé une gratification de trois oboles à chaque assistant, elle s'y rendit en foule, en éloigna les riches par sa présence autant que par ses fureurs, et substitua insolemment ses caprices aux lois.

Périclès, le plus dangereux de ses courtisans, la dégoûta du travail, et d'un reste de vertu, par des libéralités qui épuisoient le trésor public, et qui, entre autres avantages, lui facilitoient l'entrée des spectacles; et comme s'il eût conjuré la ruine

des

des moeurs, pour accélérer celle de la constitution, il réduisit l'Aréopage au silence, en le dépouillant de presque tous ses privilèges.

Alors disparurent ou restèrent sans effets, ces précautions si sagement imaginées par Solon, pour soustraire les grands intérêts de l'état aux inconséquences d'une populace ignorante et forcenée. Elle brisa tous les freins; elle ne voulut plus obéir qu'à des chefs qui l'égarèrent, et recula si loin les bornes de son autorité, que cessant de les appercevoir lui-même, il crut qu'elles avoient cessé d'exister.

SECTION SECONDE.

SIECLE DE THEMISTOCLE ET D'ARISTIDE.

C'est avec peine que je me détermine à décrire des combats; mais l'exemple d'une nation qui préfère la mort à la servitude est trop grand et trop instructif, pour être passé sous silence.

Darius, roi de Perse ne dissimuloit pas le désir qu'il avoit de reculer les frontières de son empire du côté de la Grèce. Les Ioniens, et les peuples de Carie et de l'île de Chypre venoient de se soustraire à son obéissance, les Athéniens avoient favorisé leur révolte. Darius ne fut pas insensible à cette conduite; il jura d'en tirer une vengeance éclatante. Il fit embarquer une puissante armée, qui, sous prétexte de punir les Athéniens, devoit lui rendre la Grèce tributaire; mais une violente tempête écrasa une partie de ses vaisseaux et de ses soldats contre les rochers du mont Athos.

Ce désastre n'étoit pas capable de detourner l'orage qui menacoit la Grèce. Darius avant que d'en venir à une rupture ouverte, envoya par tout des hérauts, pour demander en son nom la terre et l'eau. C'est la formule que les Perses emploient

pour exiger l'hommage des nations. La plupart des îles et des peuples du continent le rendirent sans hésiter: les Athéniens et les Lacédémoniens, non seulement le refusèrent, mais, par une violation manifeste du droit des gens, ils jetèrent dans une fosse profonde, les ambassadeurs du roi. Les premiers poussèrent leur indignation encore plus loin, ils condamnèrent à mort l'interprète qui avoit souillé la langue Grecque, en expliquant les ordres d'un barbare.

A cette nouvelle Darius mit à la tête de ses troupes un Mède, nommé Datis: il lui ordonna de détruire la ville d'Athènes, et de lui en amener les habitans chargés de chaînes.

Cependant les Athéniens avoient envain imploré le secours des autres villes de la Grèce. Les unes s'étoient soumises à Darius; les autres tremblioient au seul nom des Mèdes ou des Perses. Les Lacédémoniens seuls promirent des troupes; mais divers obstacles ne leur permettoient pas de les joindre sur-le-champ à celles d'Athènes.

Heureusement il parut alors trois hommes destinés à donner un nouvel essor aux sentimens de la nation. C'étoient Miltiade, Aristide et Thémistocle. Il ne faut qu'un seul trait pour peindre Aristide; il fut le plus juste et le plus vertueux des Athéniens: il en faudroit plusieurs pour tracer le caractère des deux autres.

L'exemple et les discours de ces trois illustres citoyens enflammèrent les esprits. On fit des levées. Les dix tribus fournirent chacune 1000 hommes de pied. Dès que ces troupes furent rassemblées, elles sortirent de la ville, et descendirent dans la plaine de Marathon, où ceux de Platée en Béotie leur envoyèrent un renfort de 1000 hommes de pied.

A peine furent-ils en présence de l'ennemi que Miltiade proposa de l'attaquer. La bataille fut resolue; pour en assurer le succès Aristide et les autres

autres généraux, à son exemple, cédèrent à Miltiade l'honneur du commandement, qu'ils avoient chacun à leur tour. Miltiade rangea ses troupes au pied d'une montagne. Un intervalle de 8 stades (environ 760 toises séparoit l'armée Grecque de celle des Perses. Au premier signal, les Grecs franchirent en courant cet espace. Après quelques heures d'un combat opiniâtre, les deux ailes de l'armée Grecque commencent à fixer la victoire. La droite disperse les ennemis dans la plaine; la gauche les replie dans un marais. Toutes deux volent au secours d'Aristide et de Thémistocle, près de succomber sous les meilleures troupes que Darius avoit placées dans son corps de bataille. Dès ce moment, la déroute devient générale. Les Perses repoussés de tous côtés ne trouvent d'asyle que dans leur flotte qui s'étoit rapprochée du rivage. Datis fut obligé, de se retirer sur les côtes de l'Asie.

Le vainqueur les poursuit le fer et la flamme à la main; il prend, brûle ou coule à fond plusieurs de leurs vaisseaux; les autres se sauvent à force de rames.

L'armée persanne perdit environ 6400 hommes; celle des Athéniens 192 héros: car il n'y en eut pas un qui, dans cette occasion ne méritât ce titre. Miltiade y fut blessé et plusieurs autres généraux des Athéniens y périrent. (L'an 490 avant J C)

Darius n'apprit qu'avec indignation la défaite de son armée. Pour se venger des Grecs, il ordonna de nouvelles levées, et fit des préparatifs immenses.

Les Athéniens ne tardèrent pas eux-mêmes à le venger. Ils avoient élevé Miltiade si haut, qu'ils commencèrent à le craindre. La jalousie représentoit que pendant qu'il commandoit en Thrace, il avoit exercé tous les droits de la souveraineté. Le mauvais succès d'une expédition qu'il entreprit contre l'île de Paros, fournit un

nouveau prétexte à la haine de ſes ennemis. On l'accuſa de s'être laiſſé corrompre par l'argent des Perſes; et malgré les ſollicitations et les cris des citoyens les plus honnêtes, il fut condamné à être jeté dans la foſſe où l'on fait périr les malfaiteurs. Le magiſtrat s'étant oppoſé à l'exécution de cet infâme décret, la peine fut commuée en une amende de 50 talens (270,000 livres;) et comme il n'étoit pas en état de la payer, on vit le vainqueur de Darius expirer dans les fers, les bleſſures qu'il avoit reçues au ſervice de l'état.

Cependant Thémiſtocle, tourmenté jour et nuit par le ſouvenir des trophées de Miltiade, flattoit ſans ceſſe, par de nouveaux décrets, l'orgueil d'un peuple enivré de ſa victoire; Ariſtide ne s'occupoit qu'à maintenir les lois et les moeurs qui l'avoient préparée: tous deux oppoſés dans leurs principes et dans leurs projets, rempliſſoient tellement la place publique de leurs diviſions, qu'un jour Ariſtide, après avoir, contre toute raiſon, remporté un avantage ſur ſon adverſaire, ne put s'empêcher de dire que c'en étoit fait de la république, ſi on ne le jetoit lui et Thémiſtocle dans une foſſe profonde.

A la fin les talens et l'intrigue triomphèrent de la vertu. Comme Ariſtide ſe portoit pour arbitre dans les différends des particuliers, la réputation de ſon équité fit déſerter les tribunaux de juſtice. La faction de Thémiſtocle l'accuſa de s'établir une royauté d'autant plus rédoutable, qu'elle étoit fondée ſur l'amour du peuple, et conclut à la peine de l'exil: les tribus étoient aſſemblées et devoient donner leurs ſuffrages par écrit. Ariſtide aſſiſtoit au jugement. Un citoyen obſcur, aſſis à ſes côtés, le pria d'inſcrire le nom de l'accuſé ſur une petite coquille qu'il lui préſenta. „Vous a-t-il „fait quelque tort, répondit Ariſtide? — Non „dit cet inconnu; mais je ſuis ennuyé de l'entendre par-tout nommer le Juſte.„ Ariſtide écrivit

ſon

son nom, fut condamné, et sortit de la ville, en formant des voeux pour sa patrie.

Son exil suivit de près la mort de Darius. Son fils Xerxès fut l'héritier de son trône (l'an 485 a. J. C.) sans l'être d'aucune de ses grandes qualités. Il conçut le projet de réunir la Grèce et l'Europe entière à l'empire des Perses.

Aux préparatifs énormes qu'avoit fait Darius, on ajouta des préparatifs encore plus effrayans. Quatre années furent employées à lever des troupes, à établir des magasins sur la route, à transporter sur les ports de la mer, des provisions de guerre et de bouche, à construire dans tous les ports, des galères et des vaisseaux de charge.

Au printemps de la quatrième année de la soixante-quatorzième olympiade (en 480 avant J. C.), Xerxès se rendit sur les bords de l'Hellespont. Dans cet endroit la côte de l'Asie n'est séparée de celle de l'Europe que par un bras de mer de 7 stades de largeur (environ 375 toises.) Deux ponts de bateaux affermis sur leurs ancres, rapprochèrent les rivages opposés. Des Egyptiens et des Phéniciens avoient d'abord été chargés de les construire. Une tempête violente ayant détruit leur ouvrage, Xerxès fit couper la tête aux ouvriers ; et voulant traiter la mer en esclave révoltée, ordonna de la frapper à grands coups de fouet, de la marquer d'un fer chaud, et de jetter dans son sein une paire de chaînes.

Son armée employa sept jours et sept nuits à passer le détroit. Elle étoit forte de 1,700,000 hommes de pied, et de 80,000 chevaux; 20,000 Arabes et Libyens conduisoient les chameaux et les chariots. Sa flotte étoit composée, de 1207 galères à trois rangs de rames. Chacune pouvoit contenir 200 hommes, et toutes ensemble 241,400 hommes. Elles étoient accompagnées de 3000 vaisseaux de charge, dans lesquels on présume qu'il y avoit 240,000 hommes.

Telles étoient les forces qu'il avoit amenées de l'Asie : elles furent bientôt augmentées de 300,000 combattans tirés de la Thrace, de la Macédoine, de la Pæonnie, et de plusieurs autres régions Européennes soumises à Xerxès. Les îles voisines fournirent de plus 120 galères, sur lesquelles étoient 24,000 hommes. Si l'on joint à cette multitude immense un nombre presque égal de gens nécessaires ou inutiles, qui marchoient à la suite de l'armée, on trouvera que cinq millions d'hommes avoient été arrachés à leur patrie, et alloient détruire des nations entières, pour satisfaire l'ambition de leur chef.

Xerxès donna ses ordres et l'armée partit, divisée en trois corps. L'un suivoit les rivages de la mer, les deux autres marchoient à certaines distances, dans l'intérieur des terres. Trois mille vaisseaux chargés de vivres longeoient la côte et régloient leurs mouvemens sur ceux de l'armée.

Tandis que l'armée continuoit sa route vers la Thessalie, ravageant les campagnes, consumant dans un jour, les récoltes de plusieurs années ; entraînant au combat les nations qu'elle avoit réduites à l'indigence : la flotte de Xerxès traversoit le mont Athos, au lieu de le doubler.

Ce mont se prolonge dans une presqu'île, qui n'est attachée au continent que par un isthme de 12 stades de large (environ une demi-lieue). Xerxès avoit ordonné de le percer ; et quantité d'ouvriers furent pendant longtemps occupés à creuser un canal, où deux galères pouvoient passer de front. Xerxès le vit, et crut qu'après avoir jeté un pont sur la mer, et s'être ouvert un chemin à travers les montagnes, rien ne resisteroit plus à sa puissance.

Pendant que ce prince continuoit sa marche, il fut résolu dans une diète que les Grecs avoient assemblée à l'isthme de Corinthe, qu'un corps de troupes, sous la conduite de Léonidas, roi de Sparte,

Sparte, s'empareroit du passage des Thermopyles, situé entre la Thessalie et la Locride; que l'armée navale des Grecs attendroit celle des Perses aux parages voisins, dans un détroit formé par les côtes de Thessalie, et par celles de l'Eubée.

Léonidas, en apprenant le choix de la diète, prévit sa destinée, et s'y soumit avec cette grandeur d'ame qui caractérisoit alors sa nation: il ne prit pour l'accompagner, que 300 Spartiates, qui l'égaloient en courage, et dont il connoissoit les sentimens. Les Ephores lui ayant représenté qu'un si petit nombre de soldats ne pouvoit lui suffire. „Ils sont bien peu, répondit-il pour arrêter l'en„nemi; mais ils ne sont que trop pour l'objet, „qu'ils se proposent. Et quel est donc cet objet, „demandèrent les Ephores? Notre devoir, repli„qua-t-il, est de défendre le passage; notre réso„lution d'y périr. Trois cens victimes suffisent „à l'honneur de Sparte.„

COMBAT DES THERMOPYLES.

Avec ces 300 hommes Léonidas alla se camper aux Termopyles. Bientôt arrivèrent successivement 1000 soldats de Tégée, 120. d'Orchomène, 1000 des autres villes de l'Arcadie, 400 de Thèbes, 400 de Corinthe, 200 de Phlionte, 80 de Mycènes, 700 de Thespie, 1000 de la Phocide etc.

Ce détachement qui montoit à 7000 hommes environ, devoit être suivi de l'Armée Grecque. On croyoit que Xerxès étoit encore loin des Thermopyles. Ce pas est l'unique voie par laquelle une armée puisse pénétrer de la Thessalie dans la Locride, la Phocide, la Béotie, l'Attique et les régions voisines.

Dans ce pas le chemin n'offre d'abord que la largeur nécessaire pour le passage d'un chariot: il se prolonge ensuite entre des marais que forment les eaux de la mer, et des rochers presque inac-

ceſſibles qui terminent la chaîne des montagnes connues ſous le nom d'OEta. Plus loin eſt le bourg d'Anthéla. Au ſortir de la plaine qui l'entoure on trouve un chemin, ou plutôt une chauſſée qui n'a que 7 à 8 pieds de large. Ce point eſt à remarquer. Les Phocéens y conſtruiſirent autrefois un mur, pour ſe garentir des incurſions des Theſſaliens).

Après avoir paſſé le Phœnix, on rencontre un dernier défilé, dont la largeur eſt d'un demi-phlèthre (7 à 8 toiſes). La voie s'élargit enſuite juſqu'à la Thrachinie qui eſt habitée par les Maliens. Tout le détroit, depuis le premier défilé juſqu'au dernier, peut avoir 45 ſtades de long (environ 2 lieues).

Léonidas plaça ſon armée auprès d'Anthéla, rétablit le mur des Phocéens, et jeta en avant quelques troupes pour en défendre l'entrée. Mais il ne ſuffiſoit pas de garder le paſſage qui eſt au pied de la montagne: il exiſtoit ſur la montagne même, un ſentier qui commençoit à la plaine de Trachis et qui, après différens détours, aboutiſſoit auprès du premier défilé. Léonidas en confia la défenſe aux mille Phocéens qu'il avoit avec lui, et qui allèrent ſe placer ſur les hauteurs du mont OEta.

Ces diſpoſitions étoient à peine achevées, que l'on vit l'armée de Xerxès ſe répandre dans la Trachinie, et couvrir la plaine d'un nombre infini de tentes.

Alors parut un cavalier Perſe, envoyé par Xerxès pour reconnoître les ennemis. Le poſte avancé des Grecs étoit, ce jour là, compoſé des Spartiates: les uns s'exerçoient à la lutte; les autres peignoient leur chevelure; car leur premier ſoin dans ces ſortes de dangers, eſt de parer leurs têtes. Le cavalier eut le loiſir d'en approcher, de les compter, de ſe retirer ſans qu'on daignât prendre garde à lui. Comme le mur lui déroboit la vue du reſte de l'armée il ne rendit compte à Xerxès,

xès, que des trois cents hommes qu'il avoit vus à l'entrée du défilé.

Le roi étonné de la tranquillité des Lacédémoniens, attendit quelques jours pour leur laisser le temps de la réflexion. Le cinquième il écrivit à Léonidas: „Si tu veux te soumettre, je te donnerai l'empire de la Grèce.„ Léonidas répondit: „J'aime mieux mourir pour ma patrie que de l'asservir.„ Une seconde lettre du roi ne contenoit que ces mots: „Rends-moi tes armes.„ Léonidas écrivit au dessous: „Viens les prendre.„

Xerxès outré de colère fait marcher les Mèdes et les Cissiens, avec ordre de prendre ces hommes en vie, et de les lui amener sur-le-champ. Les Mèdes s'avancent en fureur: leurs premiers rangs tombent percés de coups. De nouvelles troupes se succèdent vainement pour les soutenir; ils sont repoussés, ils fuyent et Xerxès témoin de leur fuite s'élança, dit-on, plus d'une fois de son trône, et craignit pour son armée.

Le lendemain le combat recommença, mais avec si peu de succès de la part des Perses, que Xerxès désespéroit de forcer le passage. L'inquiétude et la honte agitoient son ame orgueilleuse et pusillanime, lorsqu'un habitant de ces cantons vint lui découvrir le sentier fatal, par lequel on pouvoit tourner les Grecs. Xerxès transporté de joie détacha aussitôt Hydarnès; avec le corps des Immortels: ils partent au commencement de la nuit; ils pénètrent le bois de chênes dont les flancs de ces montagnes sont couverts, et parviennent vers les lieux où Léonidas avoit placé un détachement de Phocéens. Hydarnès se préparoit au combat, lorsqu'il vit les derniers, après une légère défense, se refugier sur les hauteurs voisines. Les Perses continuerent leur route.

Léonidas, instruit de leur succès, conjura les chefs des Grecs de s'éloigner et de se réserver pour des temps plus heureux. Il déclara que quant

à lui et à ses compagnons, il ne leur étoit pas permis de quitter un poste que Sparte lui avoit confié. Les Thespiens protestèrent qu'ils n'abandonneroient point les Spartiates; les 400 Thébains prirent le même parti; le reste de l'armée eut le temps de sortir du défilé.

Cependant ce prince se disposoit à la plus hardie des entreprises: „Ce n'est point ici, dit-il à „ses compagnons, que nous devons combattre: „il faut marcher à la tente de Xerxès, l'immoler „ou périr au milieu de son camp.„ Ses soldats ne répondirent que par un cri de joie. Il leur fait prendre un répas frugal, en ajoutant: „Nous „en prendrons bientôt un autre chez Pluton.„ Toutes ces paroles laissoient une impression profonde dans les esprits. Près d'attaquer l'ennemi, il est ému sur le sort de deux Spartiates qui lui étoient unis par le sang et par l'amitié: il donne au premier une lettre, au second une commission secrète pour les magistrats de Lacédémone. „Nous „ne sommes pas ici lui, disent-ils, pour porter „des ordres, mais pour combattre; et sans attendre sa réponse, ils vont se placer dans les rangs qu'on leur avoit assignés.

Au milieu de la nuit, les Grecs, Léonidas à leur tête, sortent du défilé, avancent à pas redoublés dans la plaine, renversent les postes avancés, et pénètrent dans la tente de Xerxès qui avoit déjà pris la fuite; ils entrent dans les tentes voisines, se répandent dans le camp, et se rassasient de carnage. La terreur qu'ils inspirent, se reproduit à chaque pas, à chaque instant, avec des circonstances effrayantes. Des bruits sourds, des cris affreux annoncent que les troupes d'Hydarnès sont détruites; que toute l'armée le sera bientôt par les forces réunies de la Grèce. Les plus courageux des Perses ne pouvant entendre la voix de leurs généraux, ne sachant où porter leurs pas où diriger leurs coups, se jetoient au hazard dans

la

la mêlée, et périſſoient par les mains les uns des autres; lorſque les premiers rayons du ſoleil offrirent à leurs yeux le petit nombre des vainqueurs. Ils ſe forment auſſitôt et attaquent les Grecs de toutes parts. Léonidas tombe ſous une grêle de traits. L'honneur d'enlever ſon corps engage un combat terrible entre ſes compagnons, et les troupes les plus aguerries de l'armée Perſanne. Deux frères de Xerxès, quantité de Perſes, pluſieurs Spartiates y perdirent la vie. A la fin les Grecs, quoique épuiſés et affoiblis par leurs pertes, enlèvent leur général, repouſſent quatre fois l'ennemi dans leur retraite; et après avoir gagné le défilé, franchiſſent le retranchement, et vont ſe placer ſur la petite colline qui eſt auprès d'Anthéla; ils s'y défendirent encore quelques momens et contre les troupes qui les ſuivoient, et contre celles qu'Hydarnès amenoit de l'autre côté du détroit.

Lacédémone s'enorgueillit de la perte de ſes guerriers. Tout ce qui les concerne inſpire de l'intérêt. Pendant qu'ils étoient aux Thermopyles, un Trachinien voulant leur donner une haute idée de l'armée de Xerxès, leur diſoit que le nombre de leurs traits ſuffiroit pour obſcurcir le ſoleil. Tant mieux, répondit le Spartiate Diénécès, nous combattrons à l'ombre. Un autre envoyé par Léonidas à Lacédémone, étoit détenu au bourg d'Apénus, par une fluxion ſur les yeux. On vint lui dire que le détachement d'Hydarnès étoit deſcendu de la montagne, et pénétroit dans le défilé: il prend auſſitôt ſes armes, ordonne à ſon eſclave de le conduire à l'ennemi, l'attaque au haſard, et reçoit la mort qu'il en attendoit.

Le dévouement de Léonidas et de ſes compagnons, produiſit plus d'effet que la victoire la plus brillante: il apprit aux Grecs le ſecret de leurs forces, aux Perſes celui de leur foibleſſe.

Cependant l'armée des Grecs s'étoit placée à l'Iſthme de Corinthe, et ne ſongeoit plus qu'à diſpu-

disputer l'entrée du Péloponèse. Ce projet déconcertoit les vues des Athéniens, qui jusqu' alors s'étoient flattés que la Béotie, et non l'Attique seroit le théatre de la guerre. Abandonnés de leurs alliés ils se seroient peut-être abandonnés eux mêmes; mais Thémistocle avoit pris de si justes mésures que cet évènement même ne servit qu'à justifier le système de défense, qu'il avoit conçu dès le commencement de la guerre Médique.

En public, en particulier, il représentoit aux Athéniens qu'il étoit temps de quitter des lieux que la colère céleste livroit à la fureur des Perses; que la flotte leur offroit un asile assuré; qu'ils trouveroient une nouvelle patrie, par-tout où ils pourroient conserver leur liberté. Le peuple confirma enfin ce décret qu'il avoit proposé: „Que „la ville seroit mise sous la protection de Minerve: „que tous les habitans en état de porter les ar„mes, passeroient sur les vaisseaux; que chaque „particulier pourvoiroit à la sureté de sa femme, „de ses enfans et de ses esclaves.„

L'exécution de ce décret offrit un spectacle attendrissant. Les habitans de l'Attique, obligés de quitter leurs foyers, leurs campagnes, les temples de leurs Dieux, les tombeaux de leurs pères, faisoient retentir les plaines de cris lugubres. Les vieillards que leurs infirmités ne permettoient pas de transporter, ne pouvoient s'arracher des bras de leur famille désolée; les hommes en état de servir la république, recevoient sur les rivages de la mer les adieux et les pleurs de leurs femmes, de leurs enfans, et de ceux dont ils avoient reçu le jour. Ils les faisoient embarquer à la hâte sur des vaisseaux qui devoient les conduire à Egine, à Trézene, à Salamine; et ils se rendoient tout de suite sur la flotte, portant en eux-mêmes le poids d'une douleur qui n'attendoit que le moment de la vengeance.

Xerxès

Xerxès se disposoit alors à sortir des Thermopyles. Il entra dans la Phocide ; dont les habitans se refugièrent les uns sur le mont Parnasse, les autres chez une nation voisine: leurs campagnes furent ravagées, leurs villes détruites, par le fer et par la flamme. La Béotie se soumit à l'exception de Platée et de Thespies qui furent ruinées de fond en comble.

Après avoir dévasté l'Attique Xerxès entra dans Athènes : il y trouva quelques malheureux vieillards qui attendoient la mort et un petit nombre de citoyens qui sur la foi de quelques oracles mal interprétés avoient resolu de défendre la citadelle; ils repoussèrent pendant plusieurs jours les attaques redoublées des assiégeans ; mais à la fin les uns se précipitèrent du haut des murs, les autres furent massacrés dans les lieux saints où ils avoient vainement cherché un asyle. La ville fut livrée au pillage, et consumée par la flamme.

BATAILLE DE SALAMINE.

L'armée navale des Perses mouilloit dans la rade de Phalère, à 20 stades d'Athènes (une petite lieue); celle des Grecs, sur les côtes de Salamine. Cette île, placée en face d'Eleusis, forme une assez grande baie où l'on pénètre par deux détroits; l'un à l'est, du côté de l'Attique, l'autre à l'oueſt, du côté de Mégare. Le premier, à l'entrée duquel est la petite île de Psyttalie, peut avoir en certains endroits, 7 à 8 stades de large (7 à 800 toises), beaucoup plus en d'autres; le second est plus étroit.

Les Perses s'avancèrent; et après avoir bloqué les issues par où les Grecs auroient pu s'échapper, ils mirent 400 hommes dans l'île de Psyttalie, placée entre le continent et la pointe orientale de Salamine. Le combat devoit se donner en cet endroit.

Par

Par les nouveaux renforts que les deux flottes avoient reçus, celle des Perses montoit à 1207 vaisseaux ; celle des Grecs à 380.

Xerxès voulant animer son armée par sa présence, vint se placer sur une hauteur voisine, entouré de secrétaires qui devoient décrire toutes les circonstances du combat. Dès qu'il parut, les deux ailes des Perses se mirent en mouvement, et s'avancèrent jusqu'au-delà de l'île de Psyttalie. Elles conservèrent leurs rangs, tant qu'elles purent s'étendre; mais elles étoient forcées de les rompre, à mesure qu'elles approchoient de l'île et du continent. Outre ce désavantage, elles avoient à lutter contre le vent qui leur étoit contraire, contre la pesanteur de leurs vaisseaux qui se prêtoient difficilement à la manœuvre, et qui, loin de se soutenir mutuellement, s'embarrassoient, et s'entre-heurtoient sans cesse.

Le sort de la bataille dépendoit de ce qui se feroit à l'aile droite des Grecs, à l'aile gauche des Perses. C'étoit là que se trouvoit l'élite des deux armées. Les Phéniciens et les Athéniens se poussoient et se repoussoient dans le défilé. Ariabignès, un des frères de Xerxès, conduisoit les premiers au combat, comme s'il les eut menés à la victoire. Thémistocle étoit présent à tous les lieux, à tous les dangers. Pendant qu'il ranimoit ou modéroit l'ardeur des siens, Ariabignès s'avançoit, et faisoit déjà pleuvoir sur lui, comme du haut d'un rempart, une grêle de flèches et de traits. Dans l'instant même, une galère Athénienne fondit avec impétuosité sur l'Amiral Phénicien ; et le jeune prince indigné, s'étant élancé sur cette galère, fut aussitôt percé de coups.

La mort du général répandit la consternation parmi les Phéniciens; et la multiplicité des chefs y mit une confusion qui accéléra leur perte: leurs gros vaisseaux portés sur les rochers de côtes voisines, brisés les uns contre les autres, entrouverts dans

dans leurs flancs par les éperons des galères Athéniennes, couvroient la mer de leurs débris; les secours mêmes qu'on leur envoyoit ne servoient qu'à augmenter le désordre. Vainement les Cypriotes et les autres nations de l'orient voulurent rétablir le combat; après une assez longue résistance, ils se dispersèrent, à l'exemple des Phéniciens.

L'armée des Perses se retira au port de Phalère. Deux cents de leurs vaisseaux avoient péri; quantité d'autres étoient pris: les Grecs n'avoient perdu que 40 galères. (L'an 480 avant J C.)

Tant que dura le combat, Xerxès fut agité par la joie, la crainte le désespoir; tour à tour prodiguant des promesses, et dictant des ordres sanguinaires; faisant enrégistrer par ses secrétaires, les noms de ceux qui se signaloient dans l'action: faisant exécuter pas ses esclaves, les officiers qui venoient auprès de lui justifier leur conduite. Quand il ne fut plus soutenu par l'espérance; ou par la fureur, il tomba dans un abattement profond; et quoiqu'il eût encore assez de force pour soumettre l'univers, il vit sa flotte prête à se révolter, et les Grecs prêts à bruler le pont de bateaux qu'il avoit sur l'Hélespont.

Alors son général Mardonius, premier auteur de cette guerre, s'approchant de lui, „Seigneur, „lui dit-il, daignez rappeler votre courage. Vous „n'aviez pas fondé vos espérances sur votre flotte, „mais sur cette armée rédoutable que vous m'avez „confiée. Les Grecs ne sont pas plus en état de „vous résister qu'auparavant: rien ne peut les „dérober à la punition que méritent leurs anciennes offenses et le stérile avantage qu'il viennent „de remporter. Si nous prenions le parti de la „retraite, nous serions à jamais l'objet de leur „dérision; et vous feriés rejaillir sur vos fidèles „Perses, l'opprobre dont viennent de se couvrir „les Phéniciens, les Egyptiens, et les autres peuples

„ples qui combattoient sur vos vaisseaux. Je con-„çois un autre moyen de sauver leur gloire et la „vôtre; ce seroit de ramener le plus grand nom-„bre de vos troupes en Perse, et de me laisser „300,000 hommes, avec lesquels je réduirai toute „le Grèce en servitude.„

Xerxès, intérieurement pénétré de joie, assem-bla son conseil, qui fut aussi d'avis que le parti le plus sage qu'il pût prendre seroit de laisser à Mardonius le soin d'achever son ouvrage, et de retourner au plutôt dans ses états.

Alors il ne différa plus. Sa flotte eut ordre de se rendre incessamment à l'Hellespont, et de veiller à la conservation du pont de bateaux. Quelques jours après la bataille il prit le chemin de la Thessalie, où Mardonius mit en quartier d'hiver 300,000 hommes qu'il avoit demandés et choisis dans toute l'armée: de la continuant sa route, il arriva sur les bords de l'Hellespont, avec un très petit nombre de troupes; le reste faute de vivres, avoit péri par les maladies, ou s'étoit dispersé dans la Macédoine et dans la Thrace. Pour comble d'infortune, le pont ne subsistoit plus; la tempête l'avoit détruit. Le roi se jeta dans un bateau, passa la mer en fugitif, environ six mois après l'avoir traversée en conquérant, et se rendit en Phrygie, pour bâtir des palais superbes qu'il eut l'attention de fortifier.

Cependant Mardonius se disposoit à terminer une guerre si honteuse, pour la Perse; il ajoutoit de nouvelles troupes à celles que Xerxès lui avoit laissées, sans s'appercevoir, que c'étoit les affoiblir que de les augmenter; il sollicitoit tour à tour les oracles de la Grèce; il envoyoit des défis aux Grecs alliés et leur proposoit pour champ de bataille les plaines de la Béotie, ou celles de la Thessalie; enfin il résolut de détacher les Athéniens de la ligue, et fit partir pour Athénes Alexandre, roi de Macédoine qui leur étoit uni par

par les liens de l'hospitalité et qui se chargea de leur faire sentir qui n'étoient pas en état, de lutter contre la puissance des Perses.

Les Athéniens, ayant mis l'affaire en délibération, Aristide, leur général, répondit à Alexandre, en lui montrant le soleil: Dites à Mardonius que tant que cet astre suivra la route qui lui est prescrite les Athéniens poursuivront sur le roi de Perse la vengeance, qu'exigent leurs campagnes désolées, et leurs temples réduits en cendres. Pour rendre cet engagement, encore plus solennel, il fit sur le champ passer un décret par lequel les prêtres dévoueroient aux dieux infernaux tous ceux qui auroient des intelligences avec les Perses et qui se détacheroient de la confédération des Grecs.

Mardonius instruit de la résolution des Athéniens, fit marcher aussitôt ses troupes en Béotie, et de là fondit sur l'Attique dont les habitans s'étoient une seconde fois réfugiés dans l'île de Salamine.

Cependant les Grecs, au lieu d'envoyer une armée dans l'Attique, comme ils en étoient convenus, se fortifioient à l'isthme de Corinthe et ne paroissoient attentifs qu'à la défense du Péloponèse. Les Athéniens, allarmés de ce projet envoyèrent des ambassadeurs à Lacedémone, où l'on célébroit des fêtes qui devoient durer plusieurs jours; ils firent entendre leurs plaintes. On différoit de jour en jour d'y répondre. Offensés enfin d'une inaction et d'un silence qui ne les mettoit que trop en droit de soupçonner une perfidie ils se présentèrent pour la dernière fois aux Ephores, et leur déclarèrent qu' Athènes trahie par les Lacédémoniens et abandonnée des autres alliés étoit resolue de tourner les armes contre eux en faisant la paix avec les Perses.

Les Ephores répondirent que la nuit précédente, ils avoient fait partir sous la conduite de Pausanias, tuteur du jeune roi Plistarque 5000 Spar-

tiates, et 35000 esclaves ou Hilotes, armés à la légère. Ces troupes bientôt augmentées de 500 Lacédemoniens s'étant jointes avec celles des villes confédérées, partirent d'Eleusis, et se rendirent en Béotie, où Mardonius venoit de ramener son armée.

BATAILLE DE PLATEE.

Mardonius établit son camp dans la plaine de Thèbes, le long du fleuve Asopus dont il occupoit la rive gauche jusqu' aux frontières du pays des Platéens. Pour renfermer ses bagages et pour se ménager un asyle il faisoit entourer d'un fossé profond, ainsi que de murailles et de tours construites en bois, un espace de dix stades en toussens. Les Grecs étoient en face au pied, et sur le penchant du mont Cithéron. Aristide commandoit les Athéniens; Pausanias toute l'armée.

Mardonius voyant que les Grecs s'obstinoient à garder leurs hauteurs envoya contre eux toute sa cavalerie commandée par Masistius qui jouissoit de la plus haute faveur auprès de Xerxès et de la plus grande considération à l'armée. Les Perses, après avoir insulté les Grecs par des reproches de lâcheté, tombèrent sur les Mégariens qui campoient dans un terrain plus uni, et qui avec le secours de 300 Athéniens firent une assez longue résistance. La mort de Masistius les sauva d'une défaite entière et termina le combat. Cette perte fut un sujet de deuil pour l'armée Persanne, un sujet de triomphe pour les Grecs qui virent passer dans tous leurs rangs, le corps de Masistius qu'ils avoient enlevé à l'ennemi.

Malgré cet avantage la difficulté de se procurer de l'eau en présence d'un ennemi, qui écartoit à force de traits, tous ceux qui vouloient s'approcher du fleuve, les obligea de changer de position; ils défilèrent le long du mont Cithéron

et

et entrerent dans le pays des Platéens, où les Lacédémoniens s'établirent auprès d'une source abondante qu'on nomme Gargaphie et qui devoit suffire aux besoins de l'armée.

Mardonius n'eut pas plutôt appris que les Grecs s'étoient retirés dans le territoire de Platée, que faisant remonter son armée le long du fleuve, il la plaça une seconde fois en présence de l'ennemi. Elle etoit composée de 30, 000 hommes tirés des nations de l'Asie, et d'environ 50,000 Béotiens, Thessaliens et autres Grecs auxiliaires. Celle des confédérés etoit forte d'environ 110,000 hommes, dont 69, 500, n'etoient armés qu'à la légère. On y voyoit 10,000 Spartiates, et Lacédémoniens; 8000 Athéniens 5000 Corinthiens 3000 Mégariens, et différens petits corps fournis par plusieurs autres peuples ou villes de la Grèce. Il en venoit tous les jours de nouveaux. Les Mantinéens et les Eléens n'arrivèrent qu'après la bataille.

Les armées étoient en présence depuis huit jours, lors qu'un détachement de cavalerie persanne ayant passé l'Asopus pendant la nuit, s'empara d'un convoi qui venoit du Péloponèse et qui descendoit du Cithéron. Les Perses se rendirent maîtres de ce passage, et les Grecs ne reçurent plus de provisions. Leur cavalerie parvint aussi à combler la fontaine de Gargaphie.

Privés de ces ressources les Grecs résolurent de transporter leur camp un peu plus loin et dans une île formée par deux branches de l'Asopus, dont l'une s'appelle Péroé; de là ils devoient envoyer au passage du mont Cithéron la moitié de leurs troupes, pour en chasser les Perses qui interceptoient les convois.

Le camp fut levé pendant la nuit, avec la confusion qu'on devoit attendre de tant de nations indépendantes, refroidies par leur inaction, alarmées ensuite de leurs fréquentes retraites, ainsi que de la disette de vivres. Quelques-unes se

rendirent dans l'endroit assigné; d'autres égarées par leurs guides ou par une terreur panique se réfugièrent auprès de la ville de Platée.

Le départ des Lacédémoniens, et des Athéniens, fut retardé jusqu'au lever de l'aurore. Ces derniers prirent le chemin de la plaine; les Lacédemoniens suivis de 3000 Tégéates défilèrent au pied du Cithéron. Parvenus au temple de Cérès éloigné de dix stades tant de leur première position que de la ville de Platée, ils s'arrêtèrent pour attendre un de leurs corps, qui avoit longtemps refusé d'abandonner son poste, et ce fut là que les atteignit la cavalerie persanne détachée par Mardonius pour suspendre leur marche. Les voilà s'écrioit alors ce général au milieu de ses officiers, les voilà ces Lacédémoniens intrépides qui, disoit on, ne se retirent jamais en présence de l'ennemi: nation ville qui ne se distingue des autres Grecs que par un excès de lâcheté et qui va bientôt subir la juste peine qu' elle mérite.

Il se met ensuite à la tête de la nation guerrière des Perses, et de ses meilleures troupes; il passe le fleuve, et avance à grands pas dans la plaine. Les autres peuples de l'orient le suivent en tumulte en poussant des cris. Dans le même instant son aile droite composée de Grecs auxiliaires attaque les Athéniens, et les empêche de donner du secours aux Lacédémoniens.

Pausanias ayant rangé ses troupes dans un terrain en pente et inégal, auprès d'un petit ruisseau de l'enceinte consacrée á Cérès, les laissa long temps exposées aux traits et aux flèches sans quelles osassent se défendre. Les entrailles des victimes, n'anonçoient que des évenemens sinistres. Cette malheureuse superstition fit périr quantité de soldats qui regrettoient moins la vie qu' une mort inutile à la Grèce. A la fin les Tégéates, ne pouvant plus supporter l'ardeur qui les animoit, se mirent en mouvement et furent bientôt soutenus par les Spartiates

tiates qui venoient d'obtenir ou de se ménager des auspices favorables.

A leur approche, les Perses jettent leurs arcs, serrent leurs rangs se couvrent de leurs boucliers et forment une masse dont la pesanteur et l'impulsion arrêtent et repoussent la fureur de l'ennemi. Envain leurs boucliers construits d'une matière fragile volent en éclats; ils brisent les lances dont on veut les percer, et suppléent par un courage féroce au défaut de leurs armes. Mardonius à la tête de 1000 soldats d'élite, balança long-temps la victoire; mais bientôt il tombe atteint d'un coup mortel; ceux qui l'entourent veulent venger sa mort et sont immolés autour de lui. Dès ce moment les Perses sont ébranlés, renversés, réduits à prendre la fuite. La cavalerie persanne arrêta pendant quelque temps le vainqueur; mais ne l'empêcha pas d'arriver au pied du retranchement que les Perses avoient élevé auprès de l'Asopus, et qui reçut les débris de leur armée.

Les Athéniens avoient obtenu le même succès à l'aile gauche; ils avoient éprouvé une résistance très forte de la part des Béotiens, très foible de la part des autres alliés de Xerxès, blessés sans doute des hauteurs de Mardonius et de son obstination à donner la bataille dans un lieu si désavantageux. Les Béotiens dans leur fuite entraînèrent toute la droite des Perses.

Aristide, loin de les poursuivre, vint aussitôt rejoindre les Lacédémoniens qui peu versés encore dans l'art de conduire les siéges attaquoient vainement l'enceinte où les Perses étoient renfermés. L'arrivée des Athéniens et des autres troupes confédérées n'épouvanta point les assiégés; ils repoussoient avec fureur tous ceux qui se présentèrent à l'assaut; mais à la fin les Athéniens ayant forcé le retranchement, et détruit une partie du mur, les Grecs se précipitèrent dans le camp

et les Perſes ſe laiſſèrent égorger comme des victimes.

Dès le commencement de la bataille Artabaze qui avoit à ſes ordres un corps de 4000 hommes, mais qui depuis long-temps étoit ſecretement aigri du choix que Xerxès avoit fait de Mardonius pour commander l'armée, s'étoit avancé plutôt pour être ſpectateur du combat que pour en aſſurer le ſuccès; dès qu'il vit plier le corps de Mardonius il enjoignit à ſes troupes de le ſuivre; il prit en fuyant le chemin de la Phocide, traverſa la mer à Bysance et ſe rendit en Aſie, où on lui fit peut-être un mérite d'avoir ſauvé une partie de l'Armée. Tout le reſte à l'exception d'environ 3000 hommes périt dans le retranchement ou dans la bataille.

La terre étoit couverte des riches dépouilles des Perſes: l'or et l'argent brilloient dans leurs tentes; on en réſerva la dixième partie pour le temple de Delphes; une grande partie encore pour des monumens en l'honneur des dieux. Les vainqueurs partagèrent le reſte et portèrent chez eux le premier germe de la corruption.

La bataille de Platée fut donnée le 3 du mois boédromion, dans la ſeconde année de la ſoixante-quinzième olympiade (le 22 Septemb. de l'année 479 avant I. C.) Le même jour la flotte des Grecs, commandée par Leutychidas, roi de Lacédémone, et par Xanthippe, Athénien, remporta une victoire ſignalée ſur les Perſes, auprès du promontoire de Mycale en Ionie.

Telle fut la fin de la guerre de Xerxès, plus connue ſous le nom de guerre Médique: elle avoit duré deux ans; et jamais peut être dans un ſi court intervalle de temps, il ne s'eſt paſſé de ſi grandes choſes, et jamais auſſi de tels événemens n'ont opéré de ſi rapides révolutions dans les idées, dans les intérêts, et dans les gouvernemens des peuples. Ils produiſirent ſur les Lacédémoniens et ſur les

les Athéniens des effets différens, suivant la diversité de leurs caractères et de leurs institutions. Les premiers ne cherchèrent qu'à se reposer de leurs succès, et laissèrent à peine échapper quelques traits de jalousie contre les Athéniens. Ces derniers se livrèrent tout-à-coup à l'ambition la plus effrénée, et se proposèrent à la fois de dépouiller les Lacédémoniens de la prééminence qu'ils avoient dans la Grèce, et de protéger contre les Perses les Ioniens qui venoient de recouvrer leur liberté.

Tandis que les Athéniens relevoient les murailles de leur ville que Xerxès avoit rasées, les alliés se préparoient à délivrer les villes Grecques, où les Perses avoient laissé des garnisons. Une flotte nombreuse, sous les ordres de Pausanias et d'Aristide, obligea l'ennemi d'abandonner l'île de Chypre et la ville de Byzance, située sur l'Hellespont. Ces succès perdirent Pausanias, désormais incapable de porter le poids de sa gloire.

Ce n'étoit plus ce Spartiate rigide, qui, dans les champs de Platée, insultoit au faste et à la servitude des Mèdes; c'étoit un satrape entièrement subjugué par les moeurs des peuples vaincus, et sans cesse entouré de satellites étrangers qui le rendoient inaccessible. Les alliés qui n'en obtenoient que des réponses dures et humiliantes, que des ordres impérieux et sanguinaires, se revoltèrent enfin contre cette tyrannie. Les Lacédémoniens rappelèrent aussitôt Pausanias, accusé de vexation envers les villes de la Grèce, et soupçonné d'intelligence avec les Perses. On eut alors des preuves de ses vexations, et on lui ôta le commandement de l'armée; on en eut, quelque temps après, de sa trahison, et on lui ôta la vie.

Thémistocle eut à peu près le même sort. Il s'étoit attiré la haine des alliés par les exactions et les violences qu'il exerçoit dans les îles de la mer Egée. Une foule de particuliers se plaignoient

de ſes injuſtices; d'autres des richeſſes qu'il avoit acquiſes; tous du déſir extrême qu'il avoit de dominer. L'envie qui recueilloit les moindres de ſes actions et de ſes paroles, goûtoit le cruel plaiſir de répandre des nuages ſur ſa gloire. Lui-même la voyoit ſe flétrir de jour en jour; et pour en ſoutenir l'éclat, il s'abaiſſoit à fatiguer le peuple du récit de ſes exploits, ſans s'appercevoir qu'il eſt auſſi dangereux qu'inutile de rappeler des ſervices oubliés: il fit conſtruire auprès de ſa maiſon un temple conſacré à DIANE AUTEUR DES BONS CONSEILS. Cette inſcription, monument de ceux qu'il avoit donnés aux Athéniens pendant la guerre Médique, parut un reproche, et par conſéquent un outrage fait à la nation. Ses ennemis prévalurent: il fut banni, et ſe retira dans le Péloponèſe; mais bientôt accuſé d'entretenir une correſpondance criminelle avec Artaxerxes, ſucceſſeur de Xerxès, il fut pourſuivi de ville en ville, et contraint de ſe réfugier chez les Perſes. Ils honorèrent dans leur vainqueur ſuppliant des talens qui les avoient humiliés, mais qui n'étoient plus à craindre.

Les Athéniens s'appercurent à peine de cette perte: ils poſſédoient Ariſtide et Cimon, fils de Miltiade. Cimon réuniſſoit à la valeur de ſon père la prudence de Thémiſtocle, et preſque toutes les vertus d'Ariſtide dont il avoit étudié les exemples, et écouté les leçons.

REFLEXIONS SUR LE SIECLE DE THEMISTOCLE ET D'ARISTIDE.

Lorſque les Perſes parurent dans la Grèce, deux ſortes de craintes engagèrent les Athéniens à leur oppoſer une vigoureuſe réſiſtance; la crainte de l'eſclavage, qui, dans une nation libre, a toujours produit plus de vertus que les principes de l'inſtitution: et la crainte de l'opinion publique, qui chez toutes les nations ſupplée ſouvent aux vertus.

Il

Il régnoit alors dans les ames cette pudeur qui rougit de la lâcheté et qui fait que chaque citoyen se renferme dans les bornes de son état ou de ses talens.

On fuyoit les emplois, parce qu'on en étoit digne; on n'osoit aspirer aux distinctions, parce que la considération publique suffisoit pour payer les services rendus à l'état. Aristide et Thémistocle sauvèrent la république, qui ne leur décerna pas même une couronne de laurier. Miltiade, après la bataille de Marathon, sollicita cet honneur dans l'assemblée du peuple. Un homme se leva, et lui dit: „Miltiade, quand vous repousse„rez tout seul les barbares, vous aurez tout seul „une couronne.„

Comme chaque citoyen pouvoit être utile, ils savoient tous qu'ils pourroient acquérir une considération personnelle.

Je ne citerai point à l'avantage de ce siècle l'hommage éclatant que les Athéniens rendirent à la probité d'Aristide: ce fut à la représentation d'une pièce d'Eschyle. L'acteur ayant dit, qu' Amphiaraüs étoit moins jaloux de paroître homme de bien, que de l'être en effet, tous les yeux se tournèrent rapidement vers Aristide. Une nation corrompue pourroit faire une pareille application: mais les Athéniens eurent toujours plus de déférence pour les avis d'Aristide, que pour ceux de Thémistocle, et c'est ce qu'on ne verroit pas dans une nation corrompue.

Après leurs succès contre les Perses, l'orgueil que donne la victoire se joignit dans leurs coeurs aux vertus qui l'avoient procurée; et cet orgueil étoit d'autant plus légitime, que jamais on ne combattit pour une cause plus juste et plus importante.

Lors de la seconde invasion des Perses, Miltiade proposa de les combattre en rase campagne. Ce projet étoit digne du vainqueur de Marathon.

Celui de Thémiſtocle fut plus hardi peut être : il oſa conſeiller aux Athéniens de confier leur deſtinée au hazard d'une bataille navale. De puiſſantes raiſons s'élevoient contre ce plan de défenſe, Les Athéniens ſavoient à peine alors gouverner leurs foibles navires: ils n'étoient point exercés aux combats de mer. On ne pouvoit pas prévoir que Xerxès attaqueroit les Grecs dans un détroit. Enfin Thémiſtocle devoit-il ſe flatter, comme il l'aſſuroit, qu' à tout événement il s'ouvriroit un paſſage à travers la flotte ennemie, et tranſporteroit le peuple d'Athènes dans un pays éloigné? Quoiqu'il en ſoit, le ſuccès juſtifia ſes vues.

Mais ſi l'établiſſement de la marine fut le ſalut d'Athènes, elle devint bientôt l'inſtrument de ſon ambition et de ſa perte. Thémiſtocle, qui vouloit rendre ſa nation la plus puiſſante de la Grèce, pour en être le premier citoyen, fit creuſer un nouveau port, conſtruire un plus grand nombre de galères, deſcendre ſur ſes flottes les ſoldats, les ouvriers, les laboureurs, et cette multitude d'étrangers qu'il avoit attirés de tous côtés. Après avoir conſeillé d'épargner les peuples du continent, qui s'étoient unis à Xerxès, il attaque ſans ménagement les îles qui avoient été forcées de céder aux Perſes: il raviſſoit leurs tréſors; et, de retour dans ſa patrie, il en achetoit des partiſans qu'il retenoit et révoltoit par ſon faſte. Cimon et les autres généraux, enrichis par la même voie, étalèrent une magnificence inconnue juſqu' alors: ils n'avoient plus d'autre objet, à l'exemple de Thémiſtocle, que de concourir à l'agrandiſſement de la république. Cette idée dominoit dans tous les eſprits.

Le peuple, enorgueilli de voir ſes généraux mettre à ſes pieds les dépouilles et les ſoumiſſions volontaires ou forcées des villes réunies à ſon domaine, ſe répandoit avec impétuoſité ſur toutes les mers, et paroiſſoit ſur tous les rivages; ils multiplioient des conquêtes qui altéroient inſenſiblement

blement le caractère de leur valeur nationale; ils ne s'exerçoient, le plus souvent, qu'à tenter des descentes avec précaution, qu'à surprendre des villes sans défense, qu'à ravager des terres abandonnées.

Les moeurs reçurent l'atteinte funeste que le commerce des étrangers, la rivalité de puissance ou de crédit, l'esprit de conquêtes et l'espoir du gain portent à un gouvernement fondé sur la vertu. Cette foule de citoyens obscurs qui servoient sur les flottes, et auxquels la république devoit des égards, puisqu'elle leur devoit sa gloire, contractèrent dans leur courses les vices des pirates; et devenant tous les jours plus entreprenans, ils dominèrent dans la place publique, et firent passer l'autorité entre les mains du peuple, ce qui arrive presque toujours dans un état où la marine est florissante. Deux ou trois traits montreront avec quelle rapidité les principes de droiture et d'équité s'affoiblirent dans la nation.

Après la bataille de Platée, Thémistocle annonça publiquement qu'il avoit formé un projet important, et dont le succès ne pouvoit être assuré que par le secret le plus impénétrable. Le peuple répondit: „Qu' Aristide en soit le dépositaire, nous „nous en rapporterons à lui.„ Thémistocle tira ce dernier à l'écart, et lui dit: „La flotte de nos „alliés séjourne, sans défiance, dans le port de „Pagase; je propose de la brûler, et nous som„mes les maîtres de la Grèce. Athéniens, dit „alors Aristide, rien de si utile que le projet de „Thémistocle; mais rien de si injuste.„ Nous n'en voulons point, s'écria tout d'une voix l'assemblée.

Quelques années après, les Samiens proposèrent aux Athéniens de violer un article du traité qu'on avoit fait avec les alliés. Le peuple demanda l'avis d'Aristide: „Celui des Samiens est injuste „répondit-il, mais il est utile.„ Le peuple approuva

le

le projet des Samiens. Enfin, après un court intervalle de temps, et sous Périclès, les Athéniens, dans plus d'une occasion, eurent l'insolence d'avouer qu'ils ne connoissoient plus d'autre droit des gens que la force.

SECTION TROISIEME
SIECLE DE PERICLES.

(Depuis l'an 444 jusqu'à l'an 404 avant J. C.)

Périclès consacra ses premières années à l'étude de la philosophie, sans se mêler des affaires publiques, et ne paroissant ambitionner d'autre distinction que celle de la valeur.

Après la mort d'Aristide et l'exil de Thémistocle, Cimon prit les rênes du gouvernement; mais souvent occupé d'expéditions lointaines, il laissoit la confiance des Athéniens flotter entre plusieurs concurrens incapables de la fixer. On vit alors Périclès se retirer de la société, renoncer aux plaisirs, attirer l'attention de la multitude par une démarche lente, un maintien décent, un extérieur modeste et des moeurs irréprochables. Il parut enfin à la tribune, et ses premiers essais étonnèrent les Athéniens. Il devoit à la nature d'être le plus éloquent des hommes, et au travail d'être le premier des orateurs de la Grèce.

On trouvoit dans ses discours une majesté imposante, sous laquelle les esprits restoient accablés. On n'étoit pas moins frappé de la dextérité avec laquelle il pressoit ses adversaires, et se déroboit à leur poursuite. L'un des plus grands antagonistes de Périclès disoit souvent: „Quand je „l'ai terrassé, et que je le tiens sous moi, il s'écrie

„crie qu'il n'eſt point vaincu, et le perſuade à „tout le monde.„

On conçut une haute idée du pouvoir qu'il avoit ſur ſon ame, lorſqu'un jour que l'aſſemblée ſe prolongea juſqu'à la nuit, on vit un ſimple particulier ne ceſſer de l'interrompre et de l'outrager, le ſuivre avec des injures juſque dans ſa maiſon; et Périclès ordonner froidement à l'un de ſes eſclaves de prendre un flambeau, et de reconduire cet homme chez lui.

Quand on vit enfin que par tout il montroit, non-ſeulement le talent, mais encore la vertu propre à la circonſtance; dans ſon intérieur la modeſtie et la frugalité des temps anciens; dans les emplois de l'adminiſtration, un déſintéreſſement et une probité inaltérables; dans le commandement des armées, l'attention à ne rien donner au haſard, et à riſquer plutôt ſa réputation que le ſalut de l'état; on penſa qu'une ame, qui ſavoit mépriſer les louanges et l'inſulte, devoit avoir pour le bien public cette chaleur dévorante qui étouffe les autres paſſions, ou qui du moins les réunit dans un ſentiment unique. Ce fut ſur tout cette illuſion qui éleva Périclès; et il ſut l'entretenir pendant 40 ans.

Il partagea d'abord ſa faveur avant que de l'obtenir toute entière. Cimon étoit à la tête des nobles et des riches; Périclès ſe déclara pour la multitude qu'il mépriſoit, et qui lui donna un parti conſidérable. Cimon, qui, par des voies légitimes avoit acquis dans ſes expéditions une fortune immenſe, l'employoit à décorer la ville, et à ſoulager les malheureux; Périclès, par la force de ſon aſcendant, diſpoſa du tréſor public des Athéniens, et de celui des alliés, remplit Athènes des chefs-d'oeuvres de l'art, aſſigna des penſions aux citoyens pauvres, leur diſtribua une partie des terres conquiſes, multiplia les fêtes, accorda un droit de préſence aux juges, à ceux qui aſſiſteroient aux

aux ſpectacles et à l'aſſemblée générale. Le peuple ne voyant que la main qui donnoit, fermoit les yeux ſur la ſource où elle puiſoit. Il s'uniſſoit de plus avec Périclès, qui, pour ſe l'attacher plus fortement encore, le rendit complice de ſes injuſtices, et ſe ſervit de lui, pour frapper ces grands coups qui augmentent le crédit en ſe manifeſtant. Il fit bannir Cimon, fauſſement accuſé d'entretenir des liaiſons ſuſpectes avec les Lacédémoniens; et ſous de frivoles prétextes, il détruiſit l'autorité de l'Aréopage, qui s'oppoſoit avec vigueur à la licence des moeurs et des innovations.

Alors Périclès changea de ſyſtème: il avoit ſubjugué le parti des riches, en flattant la multitude: il ſubjugua la multitude, en réprimant ſes caprices, tantôt par une oppoſition invincible, tantôt par la ſageſſe de ſes conſeils, ou par les charmes de ſon éloquence. Tout s'opéroit par ſes volontés; tout ſe faiſoit en apparence ſuivant les régles établies; et la liberté raſſurée par le maintien des formes républicaines, expiroit, ſans qu'on s'en apperçut, ſous le poids du génie.

Périclès étendit, par des victoires éclatantes, les domaines de la république: mais quand il vit la puiſſance des Athéniens à une certaine élévation, il crut que ce ſeroit une honte de la laiſſer s'affoiblir, et un malheur de l'augmenter encore. Cette vue dirigea toutes ſes opérations; et le triomphe de ſa politique fut d'avoir, pendant ſi longtemps, retenu les Athéniens dans l'inaction, leurs alliés dans la dépendance, et ceux de Lacédémone dans le reſpect.

Cependant les Athéniens donnèrent tous les jours de nouvelles preuves du déſpotiſme qu'ils exerçoient ſur leurs alliés. Corcyre faiſoit depuis quelques années la guerre à Corinthe, dont elle tire ſon origine. Suivant le droit public de la Grèce, une puiſſance étrangère ne doit point ſe mêler des différends élevés entre une métropole et ſa

sa colonie. Mais il étoit de l'intérêt des Athéniens de s'attacher un peuple dont la marine étoit florissante, et qui pouvoit, par sa position, favoriser le passage de leurs flottes en Sicile et en Italie. Ils le reçurent dans leur alliance, et lui envoyèrent des secours. Les Corinthiens publièrent que les Athéniens avoient rompu la trêve, et suscitèrent contre eux une guerre générale.

Ce fut là l'origine de la fameuse guerre du Péloponèse, la plus longue et la plus funeste qui ait désolé la Grèce. Elle dura vingt-sept ans et finit par la prise d'Athènes qui fut entièrement subjuguée par la ligue du Péloponèse. Il seroit ennuyeux d'exposer toutes les circonstances de cette guerre. Elle n'offre qu'une continuité d'actions particulières, de courses rapides, d'entreprises qui sembloient étrangères à l'objet qu'on se proposoit de part et d'autre. Ce qu'il importe de savoir, c'est qu'au commencement de la seconde année la peste se déclara dans Athènes, et que Périclès en fut la victime avec un grand nombre de citoyens.

Après la prise de cette ville, les murailles furent abattues au son des instrumens, comme si la Grèce avoit recouvré sa liberté; et, quelques mois après, les vainqueurs permirent au peuple d'élire 30 magistrats, qui devoient établir une autre forme de gouvernement, et qui finirent par usurper l'autorité. (Vers l'été de l'an 404 avant J. C.)

Ils sévirent d'abord contre quantité de délateurs odieux aux gens de bien, ensuite contre leurs ennemis particuliers, bientôt après contre ceux dont ils vouloient envahir les richesses. L'exil, les fers, la mort étoient le partage de ceux qui se déclaroient contre la tyrannie. Elle ne subsista que pendant huit mois, et dans ce court espace de temps, plus de 1500 citoyens furent indignement massacrés et privés des honneurs funèbres.

La gloire de sauver enfin sa patrie étoit reservée à Trasybule. Ce généreux citoyen, placé à la tête de ceux qui avoient pris la fuite, s'empara du port et appela le peuple à la liberté. Quelques uns des tyrans périrent les armes à la main: d'autres furent condamnés à perdre la vie. Une amnistie générale rapprocha les deux partis et ramena la tranquillité dans Athènes.

Dans le cours de la guerre du Péloponèse se signala particulièrement Alcibiade.

Des historiens ont flétri la mémoire de cet Athénien; d'autres l'ont relevée par des éloges, sans qu'on puisse les accuser d'injustice ou de partialité. Il semble que la nature avoit essayé de réunir en lui tout ce qu'elle peut produire de plus fort en vices et en vertus.

Une origine illustre, des richesses considérables, la figure la plus distinguée, les graces les plus séduisantes, un esprit facile et étendu; l'honneur enfin d'appartenir à Périclès: tels furent les avantages qui éblouirent d'abord les Athéniens, et dont il fut ébloui le premier.

Il étonna ses maîtres par sa docilité, et les Athéniens par la licence de sa conduite. Quand il entra dans la carrière des honneurs, il voulut devoir ses succès moins à l'éclat de sa magnificence et de ses libéralités, qu'aux attraits de son éloquence: il parut à la tribune. Un léger défaut de prononciation prêtoit à ses paroles les graces naïves de l'enfance; et quoqu'il hésitât quelquefois pour trouver le mot propre: il fut regardé comme un des plus grands orateurs d'Athènes. Il avoit déjà donné des preuves de sa valeur; et d'après ses premières campagnes, on augura qu'il feroit un jour le plus habile général de la Grèce. Je ne parlerai point de sa douceur, de son affabilité, ni de tant d'autres qualités qui concoururent à le rendre le plus aimable des hommes.

Il

Il ne falloit pas chercher dans son coeur l'élévation que produit la vertu; mais on y trouvoit la hardiesse, que donne l'instinct de la supériorité. Aucun obstacle, aucun malheur ne pouvoit ni le surprendre, ni le décourager. Ses nombreux exploits ne furent jamais ternis par aucun revers.

Chez tous les peuples il s'attira les regards, et maîtrisa l'opinion publique. Les Spartiates furent étonnés de sa frugalité; les Thraces de son intempérence; les Béotiens de son amour pour les exercices les plus violens, les Ioniens, de son goût pour la paresse et la volupté; les satrapes de l'Asie d'un luxe qu'ils ne pouvoient égaler. Il se fût montré le plus vertueux des hommes, s'il n'avoit jamais eu l'exemple du vice, mais le vice l'entraînoit sans l'asservir. Les traits de légèreté, de frivolité, d'imprudence, échappés à sa jeunesse ou à son oisiveté, disparoissoient dans les occasions qui demandoient de la réflexion et de la constance. Alors il joignoit la prudence à l'activité; et les plaisirs ne lui déroboient aucun des instans qu'il devoit à sa gloire ou à ses intérêts.

Sa vanité auroit tôt ou tard dégénéré en ambition. Aussi fut-il toute sa vie suspect aux principaux citoyens, dont les uns redoutoient ses talens, les autres ses excès, et tour à tour adoré, craint et haï du peuple qui ne pouvoit se passer de lui.

Un jour qu'il avoit, du haut de la tribune, enlevé les suffrages du public, et qu'il revenoit chez lui escorté de toute l'assemblée, Timon, surnommé le Misanthrope, le rencontra, et lui serrant la main: „Courage mon fils, lui dit il, continue „de t'agrandir, et je te devrai la perte des Athé„niens.„ —

La guerre contre la Sicile étoit résolue, lorsque Alcibiade qui devoit commander la flotte avec deux autres généraux, fut dénoncé pour avoir, avec quelques compagnons de ses débauches, mutilé pendant la nuit les statues de Mercure, placées

dans les différens quartiers de la ville, et représenté à l'issue d'un souper, les cérémonies des redoutables mystères d'Eleusis. Le peuple, capable de lui tout pardonner en toute autre occasion, ne respiroit que la fureur et la vengeance. Alcibiade, d'abord effrayé du soulèvement des esprits, bientôt rassuré par les dispositions favorables de l'armée et de la flotte, se présente à l'assemblée; il détruit les soupçons élevés contre lui, et demande la mort, s'il est coupable; une satisfaction éclatante, s'il ne l'est pas. Ses ennemis font différer le jugement jusqu' après son retour. Mais à peine étoit il arrivé devant Syracuse qu'on fit partir une galère qui devoit le ramener à Athènes.

Alcibiade avoit d'abord formé le dessein d'aller confondre ses accusateurs; mais quand il fut à Thurium, ayant réfléchi sur les injustices des Athéniens, il trompa la vigilance de ses guides, et se retira dans le Péloponèse, où il servit avec le plus grand succès les ennemis de sa patrie.

La guerre du Péloponèse eût été bientôt finie si Alcibiade, poursuivi par Agis, roi de Lacédémone, dont il avoit séduit l'épouse, et par les autres chefs de la ligue à qui sa gloire faisoit ombrage, n'eût enfin compris qu'après s'être vengé de sa patrie, il ne lui restoit plus qu'à la garantir d'une perte certaine. Les Athéniens revoquèrent le décret de son bannissement et bientôt le proscrivirent une seconde fois. Il se retira alors dans une bourgade de Phrigie, où il fut assassiné dans la suite par ordre du satrape Pharnabaze. Sa mort est une tache pour Lacédémone, s'il est vrai, que ses magistrats ayent engagé Pharnabaze à commettre ce lâche attentat. Mais d'autres prétendent qu'il s'y porta de lui-même et pour des intérêts particuliers.

REFLEXI-

REFLEXIONS SUR LE SIECLE DE PERICLES.

Au commencement de la guerre du Péloponèſe les Athéniens durent être extrêmement ſurpris de ſe trouver ſi differens de leurs pères. Tout ce que pour la conſervation des moeurs, les ſiècles précédens avoient accumulés de lois, d'inſtitutions, de maximes et d'exemples, quelques années avoient ſuffi pour en détruire l'autorité. Jamais il ne fut prouvé d'une manière plus terrible, que les grands ſuccès ſon auſſi dangereux pour les vainqueurs que pour les vaincus.

Le gouvernement s'abandonnoit au délire d'un orgueil qui ſe croyoit tout permis parce qu'il pouvoit tout oſer; les particuliers, à ſon exemple, ſecouoient toutes les eſpèces de contraintes qu'imposent la nature et la ſociété.

Bientôt le mérite n'obtint que l'eſtime; la conſidération fut réſervée pour le crédit: toutes les paſſions ſe dirigèrent vers l'intérêt perſonnel; et toutes les ſources de corruption ſe répandirent avec profuſion dans l'état. L'amour, qui auparavant ſe couvroit des voiles de l'hymen et de la pudeur, brûla ouvertement de feux illégitimes. Les courtiſannes ſe multiplièrent dans l'Attique et dans toute la Grèce.

Périclès, témoin de l'abus, n'eſſaya point de le corriger. Plus il étoit ſévère dans ſes moeurs, plus il ſongeoit à corrompre celles des Athéniens, qu'il amolliſſoit par une ſucceſſion rapide de fêtes et de jeux.

La célèbre Aſpaſie, née à Milet en Ionie, ſeconda les vues de Périclès dont elle fut ſucceſſivement la maîtreſſe et l'épouſe. Elle eut ſur-lui un tel aſcendant, qu'on l'accuſa d'avoir plus d'une fois ſuſcité la guerre, pour venger ſes injures perſonnelles. Elle oſa former une ſociété de courtiſan-

nes, dont les attraits devoient attacher les jeunes Athéniens aux intérêts de leur fondatrice.

Périclès autorisa la licence : Aspasie l'étendit; Alcibiade la rendit aimable : sa vie fut tachée de toutes les dissolutions; mais elles étoient accompagnées de tant de qualités brillantes, et si souvent mêlées d'actions honnêtes, que la censure publique ne savoit où se fixer. D'ailleurs, comment résister à l'attrait d'un poison que les Graces elles mêmes sembloient distribuer? Comment condamner un homme à qui il ne manquoit rien pour plaire, et qui ne manquoit à rien pour séduire; qui étoit le premier à se condamner; qui réparoit les moindres offenses par des attentions si touchantes, et sembloit moins commettre des fautes que les laisser échapper.

Les jeunes Athéniens arrêtoient leurs yeux sur ce dangereux modèle, et n'en pouvant imiter les beautés, ils croyoient en approcher, en copiant, et sur tout en chargeant ses défauts. Ils devinrent frivoles, parce qu'il étoit léger; insolens, parce qu'il étoit hardi; indépendans des lois, parce qu'il l'étoit des moeurs. Quelques uns, moins riches que lui, aussi prodigues, étalèrent un faste qui les couvrit de ridicule, et qui ruina leurs familles : ils transmirent ces désordres à leurs descendans; et l'influence d'Alcibiade subsista longtems après sa mort.

La guerre du Péloponèse fut si longue, les Athéniens essuyèrent tant de revers que leur caractère en fut sensiblement altéré. Leur vengeance n'étoit pas satisfaite si elle ne surpassoit l'offense. Plus d'une fois ils lancèrent des décrets de mort contre les insulaires qui abandonnoient leur alliance; plus d'une fois leurs généraux firent souffrir des tourmens horribles aux prisonniers qui tomboient entre leurs mains. Ils ne se souvenoient donc plus alors d'une ancienne institution, suivant laquelle les Grecs célébroient par des chants d'allégresse,

greſſe, les victoires remportées ſur les barbares; par des pleurs et des lamentations, les avantages obtenus ſur les autres Grecs.

Des philoſophes qui remontent aux cauſes des grands événemens, ont dit que chaque ſiècle porte, en quelque manière, dans ſon ſein, le ſiècle qui va le ſuivre. Cette métaphore hardie couvre une vérité importante, et confirmée par l'hiſtoire d'Athènes. Le ſiècle des lois et des vertus prépara celui de la valeur et de la gloire, ce dernier produiſit celui des conquêtes et du luxe, qui a fini par la deſtruction de la république.

Détournons à préſent nos regards de ces ſcènes affligeantes, pour les porter ſur des objets plus agréables et plus intéreſſans. Vers le temps de la guerre du Péloponèſe, la nature redoubla ſes efforts et fit ſoudain éclore une foule de génies dans tous les genres. Athènes en produiſit pluſieurs: elle en vit un plus grand nombre venir chez elle briguer l'honneur de ſes ſuffrages.

Sans parler d'un Gorgias, d'un Parménide, d'un Protagoras et de tant d'autres ſophiſtes éloquens qui, en ſemant leurs doutes dans la ſociété, y multiplioient les idées; Sophocle, Euripide, Ariſtophane brilloient ſur la ſcène, entourés de rivaux qui partageoient leur gloire; l'aſtronome Méton calculoit les mouvemens des cieux, et fixoit les limites de l'année; les orateurs Antiphon, Andocide, Lyſias, ſe diſtinguoient dans les différens genres d'éloquence; Thucydide, encore frappé des applaudiſſemens qu'avoit reçu Hérodote, lorſqu'il lut ſon hiſtoire aux Athéniens, ſe préparoit à en mériter de ſemblables; Socrate transmettoit une doctrine ſublime à des diſciples, dont pluſieurs ont fondé des écoles; d'habiles généraux faiſoient triompher les armes de la république; les plus ſuperbes édifices s'élevoient ſur les deſſins des plus ſavans architectes, les pinceaux de Polygnote, de Parrhaſius et de Zeuxis, les ciſeaux de Phidias et

d'Alcamène, décoroient à l'envi les temples, les portiques et les places publiques. Tous ces grands hommes, tous ceux qui floriſſoient dans d'autres cantons de la Grèce, ſe reproduiſoient dans des élèves dignes de les remplacer; et il étoit aiſé de voir que le ſiècle le plus corrompu ſeroit bientôt le plus éclairé des ſiècles.

Ainſi, pendant que les différens peuples de cette contrée étoient menacés de perdre l'empire des mers et de la terre, une claſſe paiſible de citoyens travailloit à lui aſſurer pour jamais l'empire de l'eſprit: ils conſtruiſoient, en l'honneur de leur nation, un temple dont les fondemens avoient été poſés dans le ſiècle antérieur, et qui devoit réſiſter à l'effort des ſiècles ſuivans. Les ſciences s'annonçoient tous les jours par de nouvelles lumières, et les arts par de nouveaux progrès: la poéſie n'augmentoit pas ſon éclat; mais en le conſervant, elle l'employoit par préférence, à orner la tragédie et la comédie portées tout à coup à leur perfection: l'hiſtoire, aſſujettie aux lois de la critique, rejetoit le merveilleux, diſcutoit les faits, et devenoit une leçon puiſſante que le paſſé donnoit à l'avenir. A meſure que l'édifice s'élevoit, on voyoit au loin des champs à défricher, d'autres qui attendoient une meilleure culture. Les règles de la logique et de la rhétorique, les abſtractions de la métaphyſique, les maximes de la morale, furent développées dans des ouvrages qui réuniſſoient à la régularité des plans, la juſteſſe des idées, et l'élégance du ſtyle.

La Grèce dut en partie ces avantages à l'influence de la philoſophie, qui ſortit de l'obſcurité, après les victoires remportées ſur les Perſes. Zénon y parut, et les Athéniens s'exercèrent aux ſubtilités de l'école d'Elée. Anaxagore leur apporta les lumières de celle de Thalès; et quelques uns furent perſuadés que les éclipſes, les monſtres et les divers écarts de la nature, ne devoient plus

être

être mis au rang des prodiges: mais ils étoient obligés de se le dire en confidence; car le peuple, accoutumé à regarder certains phénomènes comme des avertissemens du ciel, sévissoit contre les philosophes qui vouloient lui ôter des mains cette branche de superstition. Persécutés, bannis, ils apprirent que la vérité, pour être admise parmi les hommes, ne doit pas se présenter à visage découvert, mais se glisser furtivement à la suite de l'erreur.

Les arts ne trouvant point de préjugés populaires à combattre, prirent tout à coup leur essor. Le temple de Jupiter, commencé par Pisistrate, celui de Thésée, construit sous Cimon, offroient aux architectes des modèles à suivre; mais les tableaux et les statues qui existoient, ne présentoient aux peintres et aux sculpteurs, que des essais à perfectionner.

Quelques années avant la guerre du Péloponèse, Panénus, frère de Phidias, peignit dans un portique d'Athènes, la bataille de Marathon; et la surprise des spectateurs fut extrême, lorsqu'ils crurent reconnoître dans ces tableaux les chefs des deux armées. Il surpassa ceux qui l'avoient devancé, et fut presque dans l'instant même effacé par Polygnote de Thasos, Apollodore d'Athènes, Zeuxis d'Héraclée, et Parrhasius d'Éphèse.

Polygnote fut le premier qui varia les mouvemens du visage, et s'écarta de la manière sèche et servile de ses prédécesseurs; le premier encore qui embellit les figures des femmes, et les revêtit de robes brillantes et légères. Ses personnages portent l'empreinte de la beauté morale, dont l'idée étoit profondément gravée dans son ame. On ne doit pas le blâmer de n'avoir pas assez diversifié le ton de sa couleur: c'étoit le défaut de l'art, qui ne faisoit pour ainsi dire que de naître.

Apollodore eut pour cette partie les ressources qui manquèrent à Polignote: il fit un heureux mélange des ombres et des lumières. Zeuxis aussitôt

perfectionna cette découverte; et Apollodore voulant conſtater ſa gloire, releva celle de ſon rival: il dit dans une pièce de poéſie qu'il publia: „J'a„vois trouvé pour la diſtribution des ombres, des „ſecrets inconnus juſqu'à nous; on me les a ravis. „L'art eſt entre les mains de Zeuxis.„

Ce dernier étudioit la nature avec le même ſoin qu'il terminoit ſes ouvrages: ils étincellent de beautés. Dans ſon tableau de Pénélope, il ſemble avoir peint les moeurs et le caractère de cette princeſſe; mais en général, il a moins réuſſi dans cette partie, que Polygnote.

Zeuxis accéléra les progrès de l'art, par la beauté de ſon coloris; Parrhaſius ſon émule, par la pureté du trait, et la correction du deſſin. Il poſſéda la ſcience des proportions; celles qu'il donna aux dieux et aux héros parurent ſi convenables, que les artiſtes n'héſitèrent pas à les adopter, et lui décernèrent le nom de législateur. D'autres titres durent exciter leur admiration: il fit voir pour la première fois, des airs de tête très piquans, des bouches embellies par les grâces, et des cheveux traités avec légereté.

A ces deux artiſtes ſuccédèrent Timanthe dont les ouvrages faiſant plus entendre qu'ils n'expriment, décèlent le grand artiſte, et encore plus l'homme d'eſprit; Pamphile, qui s'acquit tant d'autorité par ſon mérite, qu'il fit établir dans pluſieurs villes de la Grèce, des écoles de deſſin, interdites aux eſclaves; Euphranor, qui toujours égal à lui même, ſe diſtingua dans toutes les parties de la peinture. J'ai connu quelques-uns de ces artiſtes, et j'ai appris depuis, qu'un élève que j'avois vu chez Pamphile, et qui ſe nomme Apelle, les voit tous ſurpaſſés.

Les ſuccès de la ſculpture ne furent pas moins ſurprenans que ceux de la peinture. Il ſuffit pour le prouver, de citer en particulier les noms de Phidias, de Polyclète, d'Alcamène, de Scopas, de

Pra-

Praxitèle. Le premier vivoit du temps de Périclès. J'ai eu des Liaisons avec le dernier. Ainsi, dans l'espace de moins d'un siècle, cet art est parvenu à un tel degré d'excellence, que les anciens auroient maintenant à rougir de leurs productions et de leur célébrité.

Si à ces diverses générations de talens, nous ajoutons celles qui les précédèrent, en remontant depuis Périclès jusqu'a Thalès, le plus ancien des philosophes de la Grèce, nous trouverons que l'esprit humain a plus acquis dans l'espace d'environ 200 ans, que dans la longue suite des siècles antérieurs. Quelle main puissante lui imprima tout-à coup, et lui a conservé jusqu'à nos jours un mouvement si fécond et si rapide ?

Je pense que de temps en temps, peut-être même à chaque génération, la nature répand sur la terre un certain nombre de talens qui restent ensevelis, lorsque rien ne contribue à les développer, et qui s'éveillent comme d'un profond sommeil, lorsque l'un d'entre eux ouvre par hasard une nouvelle carrière. Ceux qui s'y précipitent les premiers, se partagent, pour ainsi dire, les provinces de ce nouvel empire; leurs successeurs ont le mérite de les cultiver, et de leur donner des lois. Mais il est un terme aux lumières de l'esprit, comme il en est un aux entreprises des conquérans et des voyageurs. Les grandes découvertes immortalisent ceux qui les ont faites, et ceux qui les ont perfectionées; dans la suite les hommes de génie n'ayant plus les mêmes ressources, n'ont plus les mêmes succès, et sont presque relégués dans la classe des hommes ordinaires.

A cete cause générale, il faut en joindre plusieurs particulières. Au commencement de la grande révolution dont je parle, le philosophe Phérécyde de Scyros, les historiens Cadmus et Hécatée de Milet, introduisirent dans leurs écrits l'usage de la prose, plus propre que celui de la poésie

au commerce des idées. Vers le même temps, Thalès, Pythagore et d'autres Grecs, rapportèrent d'Egypte et de quelques régions orientales, des connoiſſances qu'ils transmirent à leurs diſciples. Pendant qu'elles germoient en ſilence dans les écoles établies en Sicile, en Italie et ſur les côtes de l'Aſie, tout concouroit au dévéloppement des arts.

Ceux qui dépendent de l'imagination, ſont ſpécialement deſtinés parmi les Grecs, à l'embelliſſement des fêtes et des temples; ils le ſont encore à célébrer les exploits des nations, et les noms des vainqueurs aux jeux ſolennels de la Grèce. Diſpenſateurs de la gloire qu'ils partagent, ils trouvèrent dans les années qui ſuivirent la guerre des Perſes, plus d'occaſions de s'exercer qu'auparavant.

La Grèce, après avoir joui pendant quelque temps d'une proſpérité qui augmenta ſa puiſſance, fut livrée à des diſſentions qui donnèrent une activité ſurprenante à tous les eſprits. On vit à la fois ſe multiplier dans ſon ſein les guerres et les victoires, les richeſſes et le faſte, les artiſtes et les monumens: les fêtes devinrent plus brillantes, les ſpectacles plus communs; les temples ſe couvrirent de peintures; les environs de Delphes et d'Olympie, de ſtatues. Au moindre ſuccès, la piété, ou plutôt la vanité nationale, payoit un tribut à l'induſtrie, excitée d'ailleurs par une inſtitution qui tournoit à l'avantage des arts. Falloit-il décorer une place, un édifice public? pluſieurs artiſtes traitoient le même ſujet: ils expoſoient leurs ouvrages ou leurs plans; et la préférence étoit accordée à celui qui réuniſſoit en plus grand nombre les ſuffrages du public. Des concours plus ſolennels en faveur de la peinture et de la muſique, furent établis à Delphes, à Corinthe, à Athènes, et en d'autres lieux. Les villes de la Grèce qui n'avoient connu que la rivalité

des

des armes, connurent celle des talens: la plûpart prirent une nouvelle face, à l'exemple d'Athènes qui les surpassa toutes en magnificence.

Périclès, voulant occuper un peuple redoutable à ses chefs dans les loisirs de la paix, résolut de consacrer à l'embellissement de la ville une grande partie des contributions que fournissoient les alliés pour soutenir la guerre contre les Perses, et qu'on avoit tenues jusqu'alors en réserve dans la citadelle. Il représenta qu'en faisant circuler ces richesses, elles procureroient à la nation l'abondance dans le moment, et une gloire immortelle pour l'avenir. Aussitôt les manufactures, les ateliers, les places publiques se remplirent d'une infinité d'ouvriers et de manoeuvres, dont les travaux étoient dirigés par des artistes intelligens, d'après les dessins de Phidias. Ces ouvrages, qu'une grande puissance n'auroit osé entreprendre, et dont l'exécution sembloit exiger un long espace de temps, furent achevés par une petite république, dans l'espace de quelques années, sous l'administration d'un seul homme, sans qu'une si étonnante diligence nuisît à leur élégance ou à leur solidité. Ils coutèrent environ trois mille talens. (17,100,000 liv.)

Pendant qu'on y travailloit, les ennemis de Périclès lui reprochèrent de dissiper les finances de l'état. „Pensez-vous, dit-il un jour à l'assem„blée générale, que la dépense soit trop forte? „Beaucoup trop, répondit on.„ Eh bien, repri„il, elle roulera toute entière sur mon compte; „et j'inscrirai mon nom sur ces monumens. — „Non non, s'écria le peuple: qu'ils soient con„struits aux dépens du trésor; et n'épargnez rien „pour les achever.„

Le goût des arts commençoit à s'introduire parmi un petit nombre de citoyens; celui des tableaux et des statues, chez les gens riches. La multitude juge de la force d'un état par la magnificence qu'il étale. De-là cette considération pour

les

les artiſtes qui ſe diſtinguoient par d'heureuſes hardieſſes. On en vit qui travaillèrent gratuitement pour la république, et on leur décerna des honneurs; d'autres qui s'enrichirent, ſoit en formant des élèves, ſoit en exigeant un tribut de ceux qui venoient dans leur atelier admirer les chef-d'oeuvres ſortis de leurs mains. Quelques uns, enorgueillis de l'approbation générale, trouvèrent une récompenſe plus flatteuſe encore dans le ſentiment de leur ſupériorité, et dans l'hommage qu'ils rendoient eux-mêmes à leurs propres talens: ils ne rougiſſoient pas d'inſcrire ſur leurs tableaux: „Il ſera plus aiſé de le cenſurer que de l'imiter.„ Zeuxis parvint à une ſi grande opulence que ſur la fin de ſes jours, il faiſoit préſent de ſes tableaux, ſous prétexte que perſonne n'étoit en état de les payer. Parrhaſius avoit une telle opinion de lui-même qu'il ſe donnoit une origine céleſte. A l'ivreſſe de leur orgueil ſe joignoit celle de l'admiration publique.

Quoique les lettres aient été cultivées de meilleure heure, et avec autant de ſuccès que les arts, on peut avancer qu'à l'exception de la poéſie, elles ont reçu moins d'encouragement parmi les Grecs. Ils ont montré de l'eſtime pour l'éloquence et pour l'hiſtoire, parce que la première eſt néceſſaire à la diſcuſſion de leurs intérêts, et la ſeconde à leur vanité: mais les autres branches de la littérature doivent leur accroiſſement plutôt à la vigueur du ſol, qu'à la protection du gouvernement. On trouve en pluſieurs villes, des écoles d'Athlèthes entretenues aux dépens du public; nulle part des établiſſemens durables pour les exercices de l'eſprit. Ce n'eſt que depuis quelque temps, que l'étude de l'arithmétique et de la géométrie fait partie de l'éducation, et que l'on commence à n'être plus effarouché des notions de la phyſique.

Sous Périclès les recherches philoſophiques furent ſévèrement proſcrites par les Athéniens; et

et tandis que les devins étoient quelquefois entretenus avec distinction, les philosophes osoient à peine confier leurs dogmes à des disciples fidèles. Ils n'étoient pas mieux accueillis chez les autres peuples. Par-tout objets de la haine ou du mépris, ils n'échappoient aux fureurs du fanatisme qu'en tenant la vérité captive; et à celles de l'envie, que par une pauvreté volontaire ou forcée. Plus tolérés aujourd'hui, ils sont encore surveillés de si près, qu'à la moindre licence la philosophie éprouveroit les mêmes outrages qu'autrefois.

On peut conclure de ces réflexions, 1°. que les Grecs ont toujours plus honoré les talens qui servent à leurs plaisirs que ceux qui contribuent à leur instruction; 2°. que les causes physiques ont plus influé que les morales sur le progrès des lettres; les morales plus que les physiques, sur celui des arts; 3°. que les Athéniens ne sont pas fondés à s'attribuer l'origine ou du moins la perfection des arts et des sciences. Ils ont créé le genre dramatique; ils ont eu de célèbres orateurs, deux ou trois historiens, un très petit nombre de peintres, de sculpteurs et d'architectes habiles; mais, dans presque tous les genres, le reste de la Grèce peut leur opposer une foule de noms illustres. Je ne sais même si le climat de l'Attique est aussi favorable aux productions de l'esprit que ceux de l'Ionie et de la Sicile.

Athènes est moins le berceau que le séjour des talens. Ses richesses la mettent en état de les employer, et les lumières de les apprécier: l'éclat de ses fêtes, la douceur de ses lois, le nombre et le caractère facile de ses habitans suffiroient pour fixer dans son enceinte des hommes avides de gloire, et auxquels il faut un théatre, des rivaux et des juges.

Périclès se les attachoit par la supériorité de son crédit; Aspasie, par les charmes de sa conversation; l'un et l'autre, par une estime éclairée. On ne pouvoit comparer Aspasie qu'à elle même.

Les

Les Grecs furent encore moins étonnés de sa beauté, et de son éloquence, que de la profondeur et des agrémens de son esprit. Socrate, Alcibiade, les gens de lettres et les artistes les plus renommés, les Athéniens et les Athéniennes les plus aimables, s'assembloient auprès de cette femme singulière, qui parloit à tous leur langue, et qui s'attiroit les regards de tous.

Cette société fut le modèle de celles qui se sont formés depuis. L'amour des lettres, des arts et des plaisirs, qui rapproche les hommes et confond les états, fit sentir le mérite du choix dans les expressions et dans les manières. Ceux qui avoient reçu de la nature le don de plaire, voulurent plaire en effet; et ce désir ajouta de nouvelles grâces au talent. Bientôt on distingua le ton de la bonne compagnie. Comme il est fondé en partie sur des convenances arbitraires, et qu'il suppose de la finesse et de la tranquillité dans l'esprit, il fut longtems à s'épurer, et ne put jamais pénétrer dans toutes les conditions. Enfin la politesse, qui ne fut d'abord que l'expression de l'estime, le devint insensiblement de la dissimulation. On eut soin de prodiguer aux autres des attentions, pour en obtenir de plus fortes, et de respecter leur amour-propre, pour n'être pas inquiété dans le sien.

Fin de l'Introduction.

VOYA-

VOYAGE
DU JEUNE ANACHARSIS
EN GRECE.

DANS LE MILIEU DU 4e. SIECLE AVANT J. C.

CHAPITRE PREMIER.

Départ de Scythie. Le Pont-Euxin (la mer Noire). Etat de la Grèce, depuis la prise d'Athènes, en 404 avant J. C. jusqu'au moment du Voyage. Le Bosphore de Thrace. Arrivée a Byzance (Constantinople.)

Anacharsis, Scythe de nation, fils de Toxaris, est l'auteur de cet ouvrage qu'il adresse à ses amis. Il commence par leur exposer les motifs qui l'engagèrent à voyager.

Vous savez que je descends du sage Anacharsis, si célèbre parmi les Grecs et si indignement traité chez les Scythes. L'histoire de sa vie et de sa mort m'inspira dès ma plus tendre enfance de l'estime pour la nation qui avoit honoré ses vertus, et de l'éloignement pour celle qui les avoit méconnus.

Ce dégoût fut augmenté par l'arrivée d'un esclave Grec dont je fis l'acquisition. Il étoit d'une des principales familles de Thèbes en Béotie. Timagène, c'étoit le nom de ce Thébain, m'attiroit et m'humilioit par les charmes de sa conversation et par la supériorité de ses lumières. L'histoire des Grecs, leurs moeurs, leurs gouvernemens, leurs sciences, leurs arts, leurs fêtes, leurs spectacles

cles, étoient le sujet intarissable de nos entretiens. Je l'interrogeois, je l'écoutois avec transport: je venois d'entrer dans ma dix-huitième année; mon imagination ajoutoit les plus vives couleurs à ses riches tableaux. Je n'avois vu jusqu'alors que des tentes, des troupeaux et des déserts. Incapable désormais de supporter la vie errante que j'avois menée, et l'ignorance profonde à laquelle j'étois condamné, je résolus d'abandonner un climat, où la nature se prêtoit à peine aux besoins de l'homme, et une nation qui ne me paroissoit avoir d'autres vertus que de ne pas connoître tous les vices.

Vers la fin de la première année de la 104 e. olympiade, je partis avec Timagène à qui je venois de rendre la liberté. Après avoir traversé de vastes solitudes, nous arrivâmes sur les bords du Tanaïs, près de l'endroit où il se jette dans une espèce de mer, connue sous le nom de lac ou de Palus Méotide. Là nous étant embarqués, nous nous rendîmes à la ville de Panticapée capitale d'un petit empire gouverné alors par Leucon, prince magnifique et généreux, qui plus d'une fois avoit dissipé des conjurations, et remporté des victoires par son courage et son habileté.

On citoit de lui un mot dont je frisonne encore. Ses favoris, par de fausses accusations, avoient écarté plusieurs de ses amis, et s'étoient emparés de leurs biens. Il s'en apperçut enfin; et l'un d'eux ayant hasardé une nouvelle délation: „Malheureux, lui dit-il, je te ferois mourir, si des „scélérats tels que toi n'étoient nécessaires aux „despotes.„

Nous trouvâmes un vaisseau de Lesbos près de mettre à la voile. Cléomède, qui le commandoit, consentit à nous prendre sur son bord. En attendant le jour du départ, j'allois, je venois; je ne pouvois me rassasier de revoir la citadelle, l'arsenal, le port, les vaisseaux etc. Mes sensations étoient vives

vives, mes recits animés; j'en parlois à tout le monde: tout ce qui me frappoit, je courois l'annoncer à Timagène, comme une découverte pour lui, ainſi que pour moi; je lui demandois ſi le lac Méotide n'étoit pas la plus grande des mers; ſi Panticapée n'étoit pas la plus belle ville de l'univers.

Dans le cours de mes voyages, et ſur-tout au commencement, j'éprouvois de pareilles émotions, toutes les fois que la nature ou l'induſtrie m'offroient des objets nouveaux; et lorſqu'ils étoient faits pour élever une ame, mon admiration avoit beſoin de ſe ſoulager par les larmes que je ne pouvois retenir, ou par des excès de joie que Timagène ne pouvoit modérer. Dans la ſuite ma ſurpriſe, en s'affoibliſſant, a fait évanouir les plaiſirs dont elle étoit la ſource; et j'ai vu avec peine, que nous perdons du côté des ſenſations, ce que nous gagnons du côté de l'expérience.

Je ne décrirai point les mouvemens dont je fus agité, lorſque'à la ſortie du Boſphore Cimmérien, la mer qu'on nomme le Pont Euxin, ſe développa inſenſiblement à mes regards. C'eſt un immenſe baſſin, preſque par tout entouré de montagnes plus ou moins éloignées du rivage, et dans lequel près de 40 fleuves verſent les eaux d'une partie de l'Aſie et de l'Europe. Sa longueur eſt, dit-on de 11700 ſtades, (environ 419 lieues et demie,) ſa plus grande largeur de 3300. (124 lieues.) Sur ſes bords habitent des nations qui diffèrent entre elles d'origine, de moeurs et de langage. On y trouve par intervalles, et principalement ſur les côtes méridionales, des villes Grecques, fondées par ceux de Milet, de Mégare et d'Athènes; la plûpart conſtruites dans des lieux fertiles et propres au commerce. A l'eſt la Colchide, célebre par le voyage des Argonautes, que les fables ont embelli, et qui fit mieux connoître aux Grecs ces pays éloignés.

Les fleuves qui se jettent dans le Pont, le couvrent de glaçons dans les grands froids, adouciſſent l'amertume de ſes eaux, y portent une énorme quantité de limon et de ſubſtances végétales qui attirent et engraiſſent les poiſſons. Elle eſt ſouvent enveloppée de vapeurs ſombres et agitée par des tempêtes violentes. Elle n'eſt pas profonde, excepté vers ſa partie orientale où la nature a creuſé des abîmes dont la ſonde ne peu trouver le fond.

Pendant que nous voguions ſur cette mer, Cléomède nous dit un jour qu'il avoit lu autrefois l'hiſtoire de l expedition du jeune Cyrus. La Grèce s'eſt donc occupée de nos malheurs, dit Timagène, qui avoit été fait priſonnier dans cette expédition : ils ſont moins amers pour ceux qui ont eu la fatalité d'y ſurvivre. Et quelle eſt la main qui en traça le tableau? Ce fut, répondit Cléomède, l'un des généraux qui ramenèrent les Grecs dans leur patrie, Xénophon d'Athènes. Hélas! reprit Timagène, depuis environ 37 ans que le ſort me ſépara de lui, voici la première nouvelle que j'ai de ſon retour. Ah, qu'il m'eut été doux de le revoir après une ſi longue abſence ! mais je crains bien que la mort. ...

Raſſurez-vous, dit Cléomède, il vit encore. Que les dieux ſoient benis, reprit Timagène! Il vit, il recevra les embraſſemens d'un ſoldat, d'un ami dont il ſauva plus d'une fois les jours. Sans doute que les Athéniens l'ont comblé d'honneurs? Ils l'ont exilé, répondit Cléomède, parce qu'il paroiſſoit trop attaché aux Lacédémoniens. — Mais du moins dans ſa retraite il attire les regards de toute la Grèce? — Non, ils ſont tous fixés ſur Epaminondas de Thèbes. — Epaminondas ! Son âge, le nom de ſon père? — Il a près de 50 ans, il eſt fils de Polymnis, et frère de Caphiſias. C'eſt lui, reprit Timagène avec émotion ; c'eſt lui-même.

Je l'ai connu dès ſon enfance. Ses traits ſont encore

encore préſens à mes yeux: les liens du ſang nous unirent de bonne heure Je n'avois que quelques années de plus que lui: il fut élevé dans l'amour de la vertu. Iamais des progrès plus rapides dans les exercices du corps, dans ceux de l'eſprit. Ses maîtres ne ſuffiſoient pas au beſoin qu'il avoit de s'inſtruire. On prévoyoit l'aſcendant qu'il auroit un jour ſur les autres hommes. Excuſez mon importunité. Comment a-t-il rempli de ſi belles eſpérances?

Cléoméde répondit: Il a élevé ſa nation; et par ſes exploits, elle eſt devenue la première puiſſance de la Grèce. O Thèbes! s'ecria Timagène; o ma patrie! heureux ſéjour de mon enfance! plus heureux Epaminondas! . . . Un ſaiſiſſement involontaire l'empêcha d'achever.

Après quelques momens de ſilence, il demanda comment s'étoit opérée une revolutiou ſi glorieuſe aux Thébains. Vous n'attendez pas de moi, dit Cléomède, le détail circonſtancié de tout ce qui s'eſt paſſé depuis votre départ. Je m'attacherai aux principaux évènemens: ils ſuffiront pour vous inſtruire de l'état actuel de la Grèce.

Vous aurez ſu que par la priſe d'Athènes, toutes nos républiques ſe trouvèrent, en quelque manière, aſſervies aux Lacédémoniens; les unes furent forcées de ſolliciter leur alliance, et les autres de l'accepter. Les qualités brillantes et les exploits éclatans d'Agéſilas, roi de Lacédémone les ménaçoient d'un long eſclavage. Pour s'en affranchir, Thèbes, Corinthe, Argos, et d'autres peuples, formèrent une ligue puiſſante, et raſſemblèrent leurs troupes dans les champs de Coronée en Béotie (l'an 398. a J. C.) Elles en vinrent bientôt aux mains avec celles d'Agéſilas. Xénophon qui combattit auprès de ce prince, diſoit qu'il n'avoit jamais vu une bataille ſi meurtrière. Les Lacédémoniens eurent l'honneur de

la victoire; les Thébains, celui de s'être retirés sans prendre la fuite. Ces derniers furent obligés de reconnoître l'indépendance des villes de la Béotie.

Peu d'années après (l'an 382 a. J. C.), le Spartiate Phébidas passant dans la Béotie avec un corps de troupes, les fit camper auprés de Thèbes. La ville étoit divisée en deux factions, ayant chacune un des principaux magistrats à sa tête. Léontiadès, chef du parti devoué aux Lacédémoniens, engagea Phébidas à s'emparer de la citadelle, et lui en facilita les moyens. C'étoit en pleine paix, et dans un moment où, sans crainte, sans soupçons, les Thébains célébroient la fête de Cérès.

Un cri général s'eleva dans la Grèce. Les Lacédémoniens frémissoient d'indignation; ils demandoient avec fureur si Phébidas avoit reçu des ordres pour commettre un pareil attentat. Agésilas répond qu'il est permis à un général d'outrepasser ses pouvoirs quand le bien de l'état l'exige. Léontiadès se trouvoit alors à Lacédémone: il calma les esprits en les aigrissant contre les Thébains. Il fut décidé qu'on garderoit la citadelle de Thébes, et que Phébidas seroit condamné à une amende de 100,000 drachmes (90,000 livres).

Ainsi, dit Timagène en interrompant Cléomède, Lacédémone profita du crime, et punit le coupable. Et quelle fut alors la conduite d'Agésilas? On l'accusa, répondit Cléomède, d'avoir été l'auteur secret de l'entreprise, et du décret qui avoit consommé l'iniquité. Vous m'aviez inspiré de l'estime pour ce prince, reprit Timagène, mais après une pareille infamie. . .

Arrêtez, lui dit Cléomède, apprenez que le vertueux Xénophon n'a cessé d'admirer, d'estimer et d'aimer Agésilas. J'ai moi-même fait plusieurs campagnes sous ce prince. Je ne vous parle pas de ses talens militaires: vous verrez ses trophées ele-

élevés dans plusieurs provinces de la Grèce et de l'Asie. Mais je puis vous protester qu'il étoit adoré des Soldats dont il partageoit les travaux et les dangers; que dans son expédition d'Asie, il étonnoit les barbares par la simplicité de son extérieur, et par l'élévation de ses sentimens; que dans tous les temps il nous étonnoit par de nouveaux traits de desintéressement, de frugalité, de modération et de bonté; que sans se souvenir de sa grandeur, sans craindre que les autres l'oubliassent, il étoit d'un accès facile, d'une familiarité touchante, sans fiel, sans jalousie, toujours prêt à écouter nos plaintes: enfin le spartiate le plus rigide n'avoit pas de moeurs plus austères; l'Athénien le plus aimable n'eut jamais plus d'agrément dans l'esprit. Je n'ajoute qu'un trait à cet éloge: dans ces conquêtes brillantes qu'il fit en Asie, son premier soin fut toujours d'adoucir le sort des prisonniers, et de rendre la liberté aux esclaves.

Eh, qu'importent toutes ces qualités, répliqua Timagène, s'il les a ternies en souscrivant à l'injustice exercée contre les Thébains? Cependant, répondit Cléoméde, il regardoit la justice comme la première des vertus. J'avoue qu'il la violoit quelquefois; et sans prétendre l'excuser, j'observe que ce n'étoit qu'en faveur de ses amis, jamais contre ses ennemis. Il changea de conduite à l'égard des Thébains, soit que toutes les voies lui parussent légitimes pour abattre une puissance rivale de Sparte, soit qu'il crut devoir saisir l'occasion de venger ses injures personnelles. Il s'étoit rendu maître de toutes les passions, à l'exception d'une seule qui le maîtrisoit, et qui, enrichie de la dépouille des autres, étoit devenue tyrannique, injuste, incapable de pardonner une offense: c'étoit un amour excessiv de la gloire; et ce sentiment, les Thébains l'avoient bleſſé plus d'une fois, sur-tout lorsqu'ils déconcertérent le projet qu'il avoit conçu de détrôner le roi de Perse.

Le

Le décret des Lacédémoniens fut l'époque de leur décadence. La plupart de leurs alliés les abandonnèrent; et trois ou quatre ans après, les Thébains brisèrent un joug odieux. Quelques citoyens intrépides détruisirent dans une nuit, dans un instant les partisans de la tyrannie; et le peuple ayant secondé leurs premiers efforts, les Spartiates évacuèrent la citadelle. Le jeune Pélopidas fut un des premiers auteurs de cette conjuration.

Toute voie de conciliation se trouvoit desormais interdite aux deux nations. Agésilas conduisit deux fois en Béotie ses soldats accoutumés à vaincre sous ses ordres. Les Thébains, après avoir d'abord laissé ravager leurs campagnes, essayerent leurs forces dans de petits combats qui bientôt se multiplièrent. Pélopidas les menoit chaque jour à l'ennemi, et leur apprenoit lentement à braver ces Spartiates, dont ils redoutoient la valeur et encore plus la réputation. Lui-même instruit par ses fautes et par les exemples d'Agésilas, s'approprioit l'expérience du plus habile général de la Grèce: il recueillit dans une des campagnes suivantes, le fruit de ses travaux et de ses réflexions.

Il étoit dans la Béotie; il s'avançoit vers Thèbes (l'an 375 a. J, C.), un corps de Lacédémoniens, beaucoup plus nombreux que le sien, retournoit par le même chemin; un cavalier Thébain, qui s'étoit avancé et qui les apperçut sortant d'un défilé, court à Pélopidas: „Nous sommes tombés, „s'écria-t-il, entre les mains de l'ennemi. Et pour- „quoi ne seroient-ils pas tombés entre les nôtres? „répondit le général.„ Jusqu'à ce moment aucune nation n'avoit osé attaquer les Lacédémoniens avec de forces égales, encore moins avec des forces inférieures. La mêlée fut sanglante, la victoire long tems indecisé. Les Lacédémoniens ayant perdu leurs deux généraux et l'élite de leurs guerriers, s'ouvrent enfin, sans perdre leurs rangs, pour laiſ-

laiſſer paſſer l'ennemi: mais Pélopidas, qui veut reſter maître du champ de bataille, fond de nouveau ſur eux, et goûte enfin le plaiſir de les diſperſer dans la plaine.

Ce ſuccès inattendu étonna Lacédémone, Athènes et toutes les républiques de la Grèce. Fatiguées des malheurs de la guerre, elles réſolurent de terminer leurs différends à l'amiable; mais les Lacédémoniens, entraînés vers leur ruine par un eſprit de vertige, donnèrent ordre au roi Cléombrote, qui commandoit en Phocide l'armée du Péloponèſe de la conduire en Béotie. Elle étoit forte de 10000 hommes de pied, et de 1000 chevaux. Les Thébains ne pouvoient leur oppoſer que 6000 hommes d'Infanterie, et un petit nombre de chevaux, mais Epaminondas étoit à leur tête et avoit Pelopidas ſous lui.

On citoit des augures ſiniſtres: il répondit que le meilleur des préſages étoit de defendre ſa patrie. On rapportoit des oracles favorables: il les accrédita tellement, qu'on le ſoupçonnoit d'en être l'auteur. Ses troupes étoient aguerries et pleines de ſon eſprit. La cavalerie de l'ennemi, ramaſſée preſque au haſard n'avoit ni expérience ni émulation.

Les deux armées étoient dans un endroit de la Béotie, nommé Leuctres. La veille de la bataille, pendant qu'Epaminondas faiſoit ſes diſpoſitions, inquiet d'un évènement qui alloit décider du ſort de ſa patrie, il apprit qu'un officier de diſtinction venoit d'expirer tranquillement dans ſa tente: „Eh, bons dieux, s'écria t-il, comment „a-t-on le temps de mourir dans une pareille cir„conſtance!„

Le lendemain (371. a. J. C.), ſe donna une bataille que les talens du général Thébain rendront à jamais mémorable. Cléombrote périt dans le combat; ſon armée fut battue et obligée de ſe retirer dans ſon camp.

Le premier bruit de cette victoire n'excita dans Athènes qu'une jalousie indécente contre les Thébains. A Sparte il reveilla ces sentimens extraordinaires que les lois de Lycurgue impriment dans tous les coeurs. Le peuple assistoit à des jeux solennels où les hommes de tout âge disputoient le prix de la lutte et des autres exercices du gymnase. A l'arrivée du courier, les magistrats prévirent que c'en étoit fait de Lacédémone; et sans interrompre le spectacle, ils firent instruire chaque famille de la perte qu'elle venoit d'essuyer, en exhortant les mères et les épouses à contenir leur douleur dans le silence. Le lendemain on vit ces familles, la joie peinte sur le visage, courir aux temples, à la place publique, remercier les dieux, et se féliciter mutuellement d'avoir donné à l'état des citoyens si courageux. Les autres n'osoient s'exposer aux regards du public, ou ne se montroient qu'avec l'appareil de la tristesse ou du deuil. La douleur de la honte et l'amour de la patrie prévalurent tellement dans la plupart d'entre elles, que les époux ne pouvoient soutenir les regards de leurs épouses, et que les mères craignoient le retour de leurs fils.

Les Thébains furent si enorguellis de ce succès, que le philosophe Antisthène disoit: „Je „crois voir des écoliers tout fiers d'avoir battu „leur maître.„

Deux ans après, Epaminondas et Pélopidas furent nommés Béotarques ou chefs de la ligue Béotienne. Ce fut avec ce fidèle compagnon de ses travaux et de sa gloire, qu'Epaminondas entra dans le Péloponèse, portant la terreur et la désolation chez les peuples attachés aux Spartiates. Il conduisit son armée à Lacédémone, résolu d'attaquer ses habitans jusque dans leurs foyers; mais Agésilas avoit garni les eminences de la ville de ses troupes, l'hiver étoit fort avancé, les Thébains manquoient de vivres, les Athéniens et d'autres peuples faisoient

des

des levées en faveur de Lacédémone: toutes ces raisons engagèrent Epaminondas à se retirer.

Les chefs de la ligue Béotienne ne sont en exercice que pendant une année, au bout de laquelle ils doivent remettre le commandement à leurs successeurs. Epaminondas et Pélopidas l'avoient conservé quatre mois entiers au delà du terme prescrit par la loi. Ils furent accusés et traduits en justice. Le dernier se défendit sans dignité: il eut recours aux prières. Epaminondas parut devant ses juges, avec la même tranquillité qu'a la tête de son armée. „La loi me condamne, leur dit-il; „je mérite la mort; je demande seulement qu'on „grave cette inscription sur mon tombeau: Les „Thébains on fait mourir Epaminondas, parce qu'à „Leuctres il les força d'attaquer et de vaincre ces „Lacédémoniens qu'ils n'osoient pas auparavant „regarder en face; parce que sa victoire, sauva sa „patrie, et rendit la liberté à la Grèce; parce que „sous sa conduite, les Thébains assiégèrent La„cédémone, qui s'estima trop heureuse d'échap„per à sa ruine; parce qu'il rétablit Messène, et „l'entoura de fortes murailles.„ Les assistans applaudirent au discours d'Epaminondas et les juges n'osèrent pas le condamner.

L'envie qui s'accroît par ses défaites, crut avoir trouvé l'occasion de l'humilier. Dans la distribution des emplois, le vainqueur de Leuctres fut chargé de veiller à la propreté des rues, et à l'entretien des égoûts de la ville. Il releva cette commission, et montra, comme il l'avoit dit lui-même, qu'il ne faut pas juger des hommes par les places, mais des places par ceux qui les rempliſſent.

Pendant six années qui se sont écoulées depuis, nous avons vu plus d'une fois Epaminondas faire respecter les armes Thébaines dans le Péloponese et Pélopidas les faire triompher dans la Thessalie. Ce dernier a péri depuis dans un combat; mais Epaminondas

ſe propoſe de porter les derniers coups à Lacédémone. Toutes les républiques de la Grèce ſe partagent et forment des ligues; le printemps prochain décidera de cette grande querelle. Tel fut le récit de Cléomède.

Après pluſieurs jours de navigation heureuſe, nous arrivâmes au Bosphore de Thrace qui ſépare l'Europe de l'Aſie. De chaque côté de ce canal le terrain s'élève en Amphithéatre, et préſente les aſpects les plus agréables et les plus diverſifiés. On voit ſur les hauteurs des monumens de la piété des peuples; ſur le rivage des maiſons riantes, des ports tranquilles, des villes et des bourgs enrichis par le commerce, des ruiſſeaux qui apportent le tribut de leurs eaux. En certaines ſaiſons, ces tableaux ſont animés par quantité de bateaux deſtinés à la pêche, et de vaiſſeaux qui vont au Pont-Euxin, ou qui en rapportent les dépouilles.

Vers le milieu du canal, on nous montra l'endroit où Darius, roi de Perſe, fit paſſer ſur un pont de bateaux 700,000 hommes qu'il conduiſoit contre les Scythes. Le détroit qui n'a plus que cinq ſtades de large (472 toiſes et demie), s'y trouve reſſerré par un promontoire, ſur lequel eſt un temple de Mercure. Là, deux hommes placés, l'un en Aſie, l'autre en Europe, peuvent s'entendre facilement. Bientôt après, nous apperçumes la citadelle et les murs de Byzance, et nous entrâmes dans ſon port.

CHAPITRE II.

Byzance. Voyage de cette ville à Lesbos. Le détroit de l'helleſpont. Colonies Grecques.

Byzance eſt ſituée ſur un promontoire dont la forme eſt à peu près triangulaire et dont la citadelle occupe la pointe.

Outre un gymnaſe et pluſieurs eſpèces d'édifices publics, on trouve dans cette ville toutes les commodités qu'un peuple riche et nombreux peut ſe procurer. Il s'aſſemble dans une place aſſez vaſte pour y mettre une petite armée en bataille. Il y confirme ou rejette les décrets d'un ſénat plus éclairé que lui. Cette inconſéquence m'a frappé dans pluſieurs villes de la Grèce; et je me ſuis ſouvent rappelé le mot d'Anacharſis à Solon: „Parmi vous, ce ſont les ſages qui diſcutent et „les fous qui décident.„

Après que Cléomède eut terminé ſes affaires dans cette ville, nous ſortimes du port, et nous entrâmes dans la Propontide.

Les mers que nous avions parcourues, offroient ſur leurs rivages pluſieurs établiſſemens formés par les peuples de la Grèce. J'en devois trouver d'autres dans l'Helleſpont, et ſans doute dans des mers plus éloignées. Quels furent les motifs de ces émigrations? De quel coté furent-elles dirigées? Les colonies ont-elles conſervé des rélations avec leurs métropoles? Cléomede étendit quelques cartes ſous mes yeux; et Timagène s'empreſſa de répondre à mes queſtions.

La Grèce, me dit-il, eſt une preſqu'île bornée, à l'occident, par la mer Ionienne; à l'orient par la mer Egée. Elle comprend aujour d'hui le Pélo-

loponèſe, l'Attique, la Phocide, la Béotie, la Theſſalie, l'Etholie, l'Acarnanie, une partie de l'Epire, et quelques autres petites provinces. C'eſt là que parmi pluſieurs villes floriſſantes, on diſtingue Lacédémone, Corinthe, Athènes et Thèbes.

Ce pays eſt d'une très mediocre étendue (environ 1909 lieues quarrées), en général ſtérile, et preſque par-tout hériſſé de montagnes. Les ſauvages qui l'habitoient autrefois ſe réunirent par le beſoin, et dans la ſuite des temps ſe répandirent en différentes contrées. Jettons un coup d'oeil rapide ſur l'état actuel de nos poſſeſſions.

A l'occident nous occupons les îles voiſines, telles que Zacynthe, Céphalénie, Corcyre; nous avons même quelques établiſſemens ſur les côtes de l'Illyrie. Plus loin, nous avons formé des ſociétés nombreuſes et puiſſantes dans la partie méridionale de l'Italie, et dans preſque toute la Sicile. Plus loin encore, au pays des Celtes, vous trouverez Marſeille fondée par les Phocéens, mére de pluſieurs colonies établies ſur les côtes voiſines.

En Afrique, l'opulente ville de Cyrène, capitale d'un royaume de même nom, et celle de Naucratis, ſituée à l'une des embouchures du Nil, ſont ſous notre domination.

En revenant vers le Nord, vous nous trouverez en poſſeſſion de preſque toute l'île de Chypre, de celles de Rhodes et de Grèce, de celles de la mer Egée, d'une grande partie des bords de l'Aſie oppoſés à ces îles, de ceux de l'Helleſpont, de pluſieurs côtes de la Propontide et du Pont-Euxin.

Les habitans de l'Ionie et de pluſieurs îles de la mer Egée ſont Athéniens d'origine. Pluſieurs villes ont eté fondées par les Corinthiens en Sicile, et par les Lacédémoniens dans la grande Grèce.

L'excès de population dans un canton, l'ambition

bition dans les chefs, l'amour de la liberté dans les particuliers, des maladies contagieuſes et fréquentes, des oracles impoſteurs, des voeux indiſcrets, donnèrent lieu à pluſieurs émigrations; des vues de commerce et de politique occaſionnèrent les plus récentes. Les unes et les autres ont ajouté de nouveaux pays à la Grèce, et introduit dans le droit public les lois de la nature et du ſentiment.

Les liens qui uniſſent des enfans à ceux dont ils tiennent le jour ſubſiſtent entre les colonies et les villes qui les ont fondées.

La métropole doit naturellement protéger ſes colonies, qui, de leur côté ſe font un devoir de voler à ſon ſecours, quand elle eſt attaquée. C'eſt de ſa main que ſouvent elles reçoivent leurs prêtres, leurs magiſtrats, leurs généraux; elles adoptent ou conſervent ſes lois, ſes uſages et le culte de ſes dieux: elles envoient tous les ans dans ſes temples, les prémices de leurs moiſſons. Ses citoyens ont chez elles la première part dans la diſtributions des victimes, et les places les plus diſtinguées, dans les aſſemblées du peuple. Cependant les colonies ſont libres dans leur dépendance, comme les enfans le ſont dans les hommages qu'ils rendent à des parens dignes de leur tendreſſe. Mais les mêmes cauſes qui, parmi les particuliers, éteignent les ſentimens de la nature, jettent tous les jours le trouble dans ces familles de villes.

Les lois, dont je viens de parler, n'obligent que les colonies qui ſe ſont expatriées par ordre ou de l'aveu de leur métropole: les autres, et ſurtout celles qui ſont éloignées, ſe bornent à conſerver un tendre ſouvenir pour les lieux de leur origine. Voilà ce que Timagène eut à me dire ſur l'etat des colonies Grecques.

L'Helleſpont étoit le troiſième détroit que je trouvois ſur ma route depuis que j'avois quitté la Scythie. Sa longueur eſt de 400 ſtades (15 lieues

lieues 300 toises) Nous le parcourumes en peu de temps. Le vent étoit favorable, le courant rapide: les bords de la rivière, car c'est le nom qu'on peut donner à ce bras de mer, sont entrecoupés de collines, et couverts de villes et de hameaux. Près de la ville de Sestos est la tour de Héro. C'est là, me dit-on, qu'une jeune prêtresse de Vénus se précipita dans les flots. Ils venoient d'engloutir Léandre son amant, qui, pour se rendre auprès d'elle, étoit obligé de traverser le canal à la nage.

Ici, disoit-on encore, le détroit n'a plus que 7 stades de largeur. Xerxès, à la tête de la plus formidable des armées, y traversa la mer sur un double pont qu'il avoit fait construire. Il y repassa peu de temps après, dans un bateau de pêcheur. De ce coté ci, est le tombeau d'Hécube; de l'autre, celui d'Ajax. Voici le port d'où la flotte d'Agamemnon se rendit en Asie; et voila les côtes du royaume de Priam.

Nous étions alors à l'extrémité du détroit: j'étois tout plein d'Homère et de ses passions: je demandai avec instance que l'on me mit à terre. je m'élançai sur le rivage. Je vis Vulcain verser des torrens de flammes sur les vagues écumantes du Scamandre soulevé contre Achille. Je m'approchai des portes de la ville et mon coeur fut déchiré des tendres adieux d'Andromaque et d'Hector. Je vis sur le mont Ida Paris adjuger le prix de la beauté à la mère des amours. I'y vis arriver Junon: la terre fourioit en sa présence; les fleurs naissoient sous ses pas: elle avoit la ceinture de Vénus. Jamais elle ne mérita mieux d'être appelée la reine des dieux.

Mais une si douce illusion ne tarda pas à se dissiper, et je ne pus reconnoître les lieux immortalisés par les poémes d'Homère. Il ne reste aucun vestige de la ville de Troie; ses ruines mêmes ont disparu. Des atterrissemens et des tremble-

mens

mens de terre ont changé toute la face de cette contrée.

Je remontai sur le vaisseau, et je tressaillis de joie en apprenant que notre voyage alloit finir. En effet le lendemain nous nous trouvâmes en face de Mytilène, une des principales villes de Lesbos, et bientôt après nous entrâmes dans le port. Cléomède trouva sur le rivage ses parens et ses amis qui le reçurent avec des transports de joie.

CHAPITRE III.

Lesbos. Pittacus, Alcée, Sapho.

Lesbos est le sejour des plaisirs, ou plutôt de la licence la plus effrénée. Les habitans ont sur la morale des principes qui se courbent à volonté. Rien peut-être ne m'a autant surpris dans le cours de mes voyages qu'une pareille dissolution, et les changemens passagers qu'elle opéra dans mon ame. J'avois reçu sans examen les impressions de l'enfance; et ma raison, formée sur la foi et sur l'exemple de celle des autres, se trouva tout à coup étrangère chez un peuple plus éclairé. Il régnoit dans ce nouveau monde une liberté d'idées et de sentimens qui m'affligea d'abord; mais insensiblement les hommes m'apprirent à rougir de ma sobriété, et les femmes de ma retenue. Mes progrès furent moins rapides dans la politesse des manières et du langage; j'étois comme un arbre qu'on transporteroit d'une forêt dans un jardin, et dont les branches ne pourroient qu'à la longue se plier au gré du jardinier.

Pendant le cours de cette éducation, je m'occupois des personnages célèbres que Lesbos à produits

duits. Je placerai à la tête des noms les plus distingués, celui de Pittacus, que la Grèce a mis au nombre de ses sages.

Plus de deux siècles écoulés depuis sa mort, n'ont fait qu'ajouter un nouvel éclat à sa gloire. Par sa valeur et par sa prudence, il délivra Mytilène, sa patrie, des tyrans qui l'opprimoient, de la guerre qu'elle soutenoit contre les Athéniens, et des divisions intestines dont elle étoit déchirée. Quand le pouvoir qu'elle exerçoit sur elle même et sur toute l'île, fut déposé entre ses mains il ne l'accepta que pour rétablir la paix dans son sein, et lui donner les lois dont elle avoit besoin. Il en est une qui à mérité l'attention des philosophes; c'est celle qui inflige une double peine aux fautes commises dans l'ivresse. Elle ne paroissoit pas proportionée au délit; mais il étoit nécessaire d'ôter le prétexte de l'ignorance aux excès où l'amour du vin précipitoit les Lesbiens. L'ouvrage de sa législation étant achevé, il résolut de consacrer le reste de ses jours à l'étude de la sagesse, et abdiqua sans faste le pouvoir souverain. On lui en demanda la raison. Il répondit: J'ai été effrayé de voir Périandre de Corinthe devenir le tyran de ses sujets, après en avoir été le père. Il est trop difficile d'être toujours vertueux.

La musique et la poésie ont fait de grands progrès à Lesbos: Cette île possède une école de musique qui remonteroit aux siècles les plus reculés s'il en falloit croire une certaine tradition que j'ai quelque honte de rapporter. Orphée, dit on, dont les chants opéroient tant de prodiges, ayant été mis en pièces par les bacchantes, sa tête et sa lyre furent jettées dans l'Hébre, fleuve de Thrace, et transportées par les flots de la mer, jusqu'aux rivages de Méthymne. Pendant le trajet, la voix d'Orphée faisoit entendre des sons touchans, et soutenus par ceux de la lyre, dont le vent agitoit doucement les cordes. Les habitans de Methymne

ne enſevelirent cette tête dans un endroit qu'on me montra, et ſuſpendirent la lyre au temple d'Apollon. Le Dieu pour les récompenſer leur inſpira le goût de la muſique, et fit éclore parmi eux une foule de talens.

Lesbos a produit une ſucceſſion de bons muſiciens, qui ſe ſont transmis l'honneur de ſurpaſſer les autres Grecs dans l'art de jouer la cythare. Les noms d'Arion de Méthymne et de Terpandre d'Antiſſa, décorent cette liſte nombreuſe.

Le premier, qui vivoit il y a environ 300 ans, a laiſſé un recueil de poéſies qu'il chantoit au ſon de ſa lyre. Après avoir inventé, ou du moins perfectionné les dithyrambes, il les accompagna de danſes en rond, uſage qui s'eſt conſervé juſqu'à nos jours Périandre, tyran de corinthe l'arrêta long-temps dans cette ville. Il en partit pour ſe rendre en Sicile.

S'étant enſuite embarqué à Tarente ſur un vaiſſeau Corinthien, les matelots réſolurent de le jeter à la mer, pour profiter de ſes dépouilles. Il s'y précipita lui-même après avoir vainement tenté de les fléchir par la beauté de ſa voix. Un dauphin plus ſenſible le tranſporta, dit-on, au promontoire de Ténare.

Terpandre vivoit à peu près dans le même temps qu'Arion. Il ajouta trois cordes à la lyre, qui auparavant n'en avoit que quatre; compoſa pour divers inſtrumens des airs qui ſervirent de modèles; introduiſit de nouveaux rhythmes dans la poéſie, et mit une action, et par conſéquent un interêt, dans les hymnes qui concouroient aux combats de muſique. On lui doit ſavoir gré d'avoir fixé par des notes le chant qui convenoit aux poéſies d'Homère. Les Lacédémoniens l'appellent par excellence le Chantre de Lesbos et les autres Grecs conſervent pour lui l'eſtime profonde dont ils honorent les talens qui contribuent à leurs plaiſirs.

Environ 50 ans après Terpandre, floriſſoient à Mytilène Alcée et Sapho, tous deux placés au premier rang des poètes lyriques. Alcée étoit né avec un eſprit inquiet et turbulent, qui lui attira toute ſorte de disgraces. La poéſie, l'amour et le vin l'en conſolèrent. Il avoit dans ſes premiers écrits exhalé ſa haine contre la tyrannie. Il chanta depuis les dieux, et ſur-tout ceux qui préſident aux plaiſirs; il chanta ſes amours, ſes travaux guerriers, ſes voyages et les malheurs de l'exil. Son génie avoit beſoin d'être excité par l'intempérance; et c'étoit dans une ſorte d'ivreſſe qu'il compoſoit ces ouvrages qui ont fait l'admiration de la poſtérité. Son ſtyle, toujours aſſorti aux matières qu'il traite, n'a d'autres défauts que ceux de la langue qu'on parle à Lesbos. Il réunit la douceur à la force, la richeſſe à la préciſion et à la clarté; il s'élève preſque à la hauteur d'Homère, lorſqu'il s'agit de decrire des combats, et d'épouvanter un tyran.

Alcée avoit conçu de l'amour pour Sapho. Il lui écrivit un jour: je voudrois m'expliquer, mais la honte me retient. Votre front n'auroit pas à rougir, lui répondit-elle, ſi votre coeur n'étoit pas coupable.

Sapho diſoit: J'ai reçu en partage l'amour des plaiſirs et de la vertu. Sans elle, rien de ſi dangereux que la richeſſe; et le bonheur conſiſte dans la réunion de l'une et de l'autre. Elle diſoit encore: Cette perſonne eſt diſtinguée par ſa figure, celle-ci par ſes vertus. L'une paroît belle au premier coup d'oeil; l'autre ne le paroît pas moins au ſecond.

Je rapportois un jour ces expreſſions, et beaucoup d'autres ſemblables, à un citoyen de Mytilène, et j'ajoutois: L'image de Sapho eſt empreinte ſur vos monnoies: vous êtes remplis de vénération pour ſa mémoire. Comment concilier les ſentimens qu'elle a dépoſés dans ſes écrits, et hon-

neurs

honneurs que vous lui décernés en public, avec les moeurs infames qu'on lui attribue ſourdement? il me répondit: Nous ne connoiſſons pas aſſez les détails de ſa vie, pour en juger *). A parler exactement, on ne pourroit rien conclure en ſa faveur, de la juſtice qu'elle rend à la vertu, et de celle que nous rendons à ſes talens. Quand je lis quelques uns de ſes ouvrages, je n'oſe pas l'abſoudre; mais elle eut des ennemis; je n'oſe pas la condamner.

Sapho étoit extrêmement ſenſible. Elle étoit donc extrêmement malheureuſe, lui dis-je. Elle le fut ſans doute, reprit-il. Elle aima Phaon dont elle fut abandonnée: elle fit de vains efforts pour le ramener; et deſeſperant d'être deſormais heureuſe avec lui et ſans lui, elle tenta le ſaut de Leucade et périt dans les flots. La mort n'a pas encore effacé la tache imprimée ſur ſa conduite: et peut-être, ajouta-t-il, ne ſera-t-elle jamais effacée: car l'envie, qui s'attache aux noms illuſtres, meurt à la vérité, mais elle laiſſe après elle la calomnie qui ne meurt jamais.

Sapho a fait des hymnes, des odes, des élégies et quantité d'autres pièces, la plupart ſur des rhythmes qu'elle avoit introduits elle-même, toutes brillantes d'heureuſes expreſſions dont elle enrichit la langue.

Pluſieurs femmes de la Grèce ont cultivé la poéſie avec ſuccès; aucune n'a pu juſqu'à préſent égaler Sapho; et parmi les autres poètes, il en eſt très-peu qui méritent de lui être préférés. Quelle attention dans le choix des ſujets et des mots! Elle a peint tout ce que la nature offre de plus riant. Elle l'a peint avec les couleurs les mieux

*) Il faut obſerver que tout ce qu'on raconte des moeurs diſſolues de Sapho, ne ſe trouve que dans des écrivains fort poſtérieurs au temps où elle vivoit.

assorties; et ces couleurs, elle sait au besoin tellement les nuancer, qu'il en résulte toujours un heureux mêlange d'ombres et de lumières. Son goût brille jusques dans le mécanisme de son style. Là, par un artifice qui ne sent jamais le travail, point de heurtemens pénibles, point de chocs violens entre les élémens du langage; et l'oreille la plus délicate trouveroit à peine dans une pièce entière, quelques sons qu'elle voulût supprimer. Cette harmonie ravissante fait que, dans la plupart de ses ouvrages, ses vers coulent avec plus de grâce et de molleſſe que ceux d'Anacréon et de Simonide.

Mais avec quelle force de génie nous entraîne-t-elle, lorsqu'elle décrit les charmes, les transports et l'ivresse de l'amour! Quels tableaux! quelle chaleur! Dominée, comme la Pythie, par le dieu qui l'agite, elle jette sur le papier des expressions enflammées. Ses sentimens y tombent comme une grêle de traits, comme une pluie de feu qui va tout consumer. Tous les symptômes de cette passion s'animent et se personnifient pour exciter les plus fortes émotions dans nos ames. Nous la voyons foible, tremblante, frappée comme d'un coup de tonnerre, qui la prive de l'usage de son esprit et des sens, rougir, palir, respirer à peine, et ceder tour a tour aux mouvemens divers et tumultueux de sa passion, ou plutôt de toutes les passions qui s'entrechoquoient dans son ame. Telle est l'éloquence du sentiment.

CHAPITRE IV.

Séjour à Thèbes. Epaminondas. Philippe de Macedoine.

Nous quittâmes Mytilene avec regrêt. Après un trajet des plus heureux nous arrivâmes à Chalcis;

cis; et de là continuant notre route, nous approchâmes bientôt de la grande ville de Thèbes. A l'aſpect de la citadelle, Timagène ne pouvoit plus retenir ſes ſanglots. L'eſpérance et la crainte ſe peignoient tour-à-tour ſur ſon viſage. Voici ma patrie, diſoit-il; voilà ou je laiſſai un père, une mère, qui m'aimoient ſi tendrement. Je ne puis pas me flatter de les retrouver. Mais j'avois un frère et une ſoeur: la mort les aura-t-elle épargnés? Ces reflexions, auxquelles nous revenions ſans ceſſe, dechiroient ſon ame et la mienne. Ah! combien il m'intéreſſoit dans ce moment! combien il me parut à plaindre le moment d'après! Nous arrivâmes à Thèbes, et les premiers éclairciſſemens plongèrent le poignard dans le ſein de mon ami. Les regrets de ſon abſence avoient précipité dans le tombeau les auteurs de ſes jours. Son frère avoit péri dans un combat; ſa ſoeur avoit été mariée à Athènes: elle n'étoit plus, et n'avoit laiſſé qu'un fils et une fille. Sa douleur fut amère; mais les marques d'attention et de tendreſſe qu'il reçut des citoyens de tous les états et ſur-tout d'Épaminondas, adoucirent ſes peines et le dédommagèrent en quelque façon, de ſes pertes.

Nous vîmes tous les jours cet illuſtre Thébain. Nous aſſiſtions aux entretiens qu'il avoit avec les hommes les plus éclairés, avec les officiers les plus habiles. Quoiqu'il eût enrichi ſon eſprit de toutes les connoiſſances, il aimoit mieux écouter que de parler. Ses réflexions étoient toujours juſtes et profondes. Dans les occaſions d'éclat, lorſqu'ils s'agiſſoit de ſe défendre, ſes réponſes étoient promptes, vigoureuſes et préciſes. La converſation l'intéreſſoit infiniment lorſqu'elle rouloit ſur des matières de philoſophie et de politique.

Je me ſouviens avec un plaiſir mêlé d'orgueil, d'avoir vécu familièrement avec le plus grand hom-

me peut-être que la Grèce ait produit. Et pourquoi ne pas accorder ce titre au général qui perfectionna l'art de la guerre, qui effaça la gloire des généraux les plus célèbres, et ne fut jamais vaincu que par la fortune; à l'homme d'état qui donna aux Thébains une supériorité qu'ils n'avoient jamais eue, et qu'ils perdirent à sa mort; au negociateur qui prit toujours dans les diètes l'ascendant sur les autres députés de la Grèce, et qui sut retenir dans l'alliance de Thèbes sa patrie les nations jalouses de l'accroissement de cette nouvelle puissance; à celui qui fut aussi éloquent que la plupart des orateurs d'Athènes, aussi dévoué à sa patrie que Léonidas, et plus juste peutêtre qu'Aristide lui-même.

Le portrait fidèle de son esprit et de son coeur seroit le seul éloge digne de lui; mais qui pourroit développer cette philosophie sublime qui éclairoit et dirigeoit ses actions, ce génie si étincelant de lumière, si fecond en ressources; ces plans concertés avec tant de prudence, exécutés avec tant de promptitude? Comment représenter encore cette égalité d'ame, cette intégrité de moeurs, cette dignité dans les manières, son attention à respecter la vérité jusques dans les moindres choses, sa douceur, sa bonté, la patience avec laquelle il supportoit les injustices du peuple, et celles de quelques uns de ses amis?

Dans une vie, où l'homme privé n'est pas moins admirable que l'homme public, il suffira de choisir au hasard quelques traits qui serviront à caractériser l'un et l'autre. J'ai rapporté ses principaux exploits dans le premier chapitre de cet ouvrage.

Sa maison étoit moins l'asile que le sanctuaire de la pauvreté. Elle y régnoit avec la joie pure de l'innocence, avec la paix inaltérable du bonheur. Elle y régnoit dans un dénuement si absolu, qu'on auroit de la peine à le croire. Prêt à faire

faire une irruption dans le Péloponèse, Epaminondas fut obligé, de travailler à son équipage. Il emprunta 50 drachmes (45 livres); et c'étoit à peu prés dans le temps qu'il rejetoit avec indignation 50 pièces d'or qu'un prince de Thessalie avoit osé lui offrir. Quelques Thébains essayèrent vainement de partager leur fortune avec lui; mais il leur faisoit partager l'honneur de soulager les malheureux.

Nous le trouvames un jour avec plusieurs de ses amis qu'il avoit rassemblés. Il leur disoit : Sphondrias a une fille en âge d'être mariée, et est trop pauvre pour lui constituer une dot. Je vous ai taxés chacun en particulier suivant vos facultés. Je suis obligé de rester quelques jours chez moi; mais à ma première sortie je vous présenterai cet honnête citoyen. Il est juste qu'il reçoive de vous ce bienfait, et qu'il en connoisse les auteurs. Tous souscrivirent à cet arrangement, et le quittèrent en le remerciant de sa confiance. Timagène inquiet de ce projet de retraite, lui en demanda le motif. Il répondit simplement: Je suis obligé de faire blanchir mon manteau. En effet il n'en avoit qu'un.

Un moment après entra Micythus. C'étoit un jeune homme qu'il aimoit beaucoup. Diomédon de Cyzique est arrivé, dit Micythus; il s'est adressé à moi pour l'introduire auprès de vous. Il a des propositions à vous faire de la part du roi de Perse, qui l'a chargé de vous remettre une somme considérable. Il m'a même forcé d'accepter cinq talens. Faites le venir, dit Epaminondas. „Ecou„tez, Diomédon, lui-dit il; si les vues d'Artaxer„xès sont conformes aux intérêts de ma patrie, „je n'ai pas besoin de ses présens. Si elles ne le „sont pas, tout l'or de son empire ne me feroit „pas trahir mon devoir. Vous avez jugé de mon „coeur par le vôtre; je vous le pardonne; mais „sortez au plutôt de cette ville, de peur que vous

„ne corrompiez les habitans. Et vous, Micythus, „si vous ne rendez à l'instant même l'argent que „vous avez reçu, je vais vous livrer au magistrat.„ Nous nous étions écartés pendant cette conversation, et Micythus nous en fit le recit le moment d'après.

Zélé disciple de Pythagore, il en imitoit la frugalité. Il s'étoit interdit l'usage du vin, et prenoit souvent un peu de miel pour toute nourriture. La musique qu'il avoit apprise sous les plus habiles maîtres, charmoit quelquefois ses loisirs. Il excelloit dans le jeu de la flûte; et dans les repas où il étoit prié, il chantoit à son tour en s'accompagnant de la lyre.

Plus il étoit facile dans la société, plus il étoit sévère lorsqu'il falloit maintenir la décence de chaque état. Un homme de la lie du peuple, et perdu de débauche, étoit détenu en prison. Pourquoi, dit Pélopidas à son ami, m'avez-vous refusé sa grace pour l'accorder à une courtisane? „C'est, „répondit Epaminondas, qu'il ne convenoit pas „à un homme tel que vous, de vous intéresser à „un homme tel que lui „

Jamais il ne brigua ni ne refusa les charges publiques. Plus d'une fois il servit comme simple soldat, sous des généraux sans expérience, que l'intrigue lui avoit fait préférer. Plus d'une fois les troupes assiégées dans leur camp, et réduites aux plus fâcheuses extrémités, implorèrent son secours. Alors il dirigeoit les opérations, repoussoit l'ennemi et ramenoit tranquillement l'armée, sans se souvenir de l'injustice de sa patrie, ni du service qu'il venoit de lui rendre.

Il ne négligeoit aucune circonstance pour relever le courage de sa nation et la rendre redoutable aux autres peuples. Avant sa première campagne du Péloponèse, il engagea quelques Thébains à lutter contre des Lacédémoniens qui se trouvoient à Thèbes. Les premiers eurent l'avantage; et, dès ce moment, ses soldats commencerent á

ne

ne plus craindre les Lacédémoniens. Il campoit en Arcadie, c'étoit en hiver. Les députés d'une ville voiſine vinrent lui propoſer d'y entrer et d'y prendre des logemens. „Non, dit Epaminondas „à ſes officiers; s'ils nous voyoient aſſis auprès „du feu, ils nous prendroient pour des hommes „ordinaires. Nous reſterons ici malgré la rigueur „de la ſaiſon. Témoins de nos luttes et de nos „exercices, ils ſeront frappés d'étonnement.„

Daïphantus et Jollidas, deux officiers généraux qui avoient mérité ſon eſtime, diſoient un jour à Timagène: Vous l'admireriez bien plus, ſi vous l'aviez ſuivi dans ſes expéditions, ſi vous aviez étudié ſes marches, ſes campemens, ſes diſpoſitions avant la bataille, ſa valeur brillante, et ſa préſence d'eſprit dans la mêlée; ſi vous l'aviez vu toujours actif, toujours tranquille, pénétrer d'un coup d'oeil les projets de l'ennemi, lui inſpirer une ſécurité funeſte, multiplier autour de lui des pièges preſque inévitables, maintenir en même temps la plus exacte diſcipline dans ſon armée, reveiller par des moyens imprévus l'ardeur de ſes ſoldats, s'occuper ſans ceſſe de leur conſervation, et ſur-tout de leur honneur.

C'eſt par des attentions ſi touchantes, qu'il s'eſt attiré leur amour. Excédés de fatigue, tourmentés de la faim, ils ſont toujours prêts à exécuter ſes ordres, à ſe précipiter dans le danger. Ces terreurs paniques, ſi fréquentes dans les autres armées, ſont inconnues dans la ſienne. Quand elles ſont près de s'y gliſſer, il ſait d'un mot les diſſiper, ou les tourner à ſon avantage. Nous étions ſur le point d'entrer dans le Péloponèſe: l'armée ennemie vint ſe camper devant nous. Pendant qu'Epaminondas en examine la poſition, un coup de tonnerre repand l'alarme parmi ſes ſoldats. Le devin ordonne de ſuſpendre la marche. On demande avec effroi au général ce qu'annonce un pareil préſage: Que l'ennemi a choiſi un mauvais camp, s'écrie-t-il

avec assurance. Le courage des troupes se ranima; et le lendemain elles forcèrent le passage.

J'omets plusieurs autres faits qui se sont passés sous mes yeux; et je n'ajoute qu'une réflexion. Epaminondas, sans ambition, sans vanité, sans intérêt, éleva en peu d'années sa nation au point de grandeur où nous avons vu les Thébains. Il opéra ce prodige, d'abord par l'influence de ses vertus et de ses talens. En même temps qu'il dominoit sur les esprits par la supériorité de son génie et de ses lumières, il disposoit à son gré des passions des autres, parce qu'il étoit maître des siennes. Mais ce qui accéléra ses succès, ce fut la force de son caractère; son ame indépendante et altière fut indignée de bonne heure de la domination que les Lacédémoniens et les Athéniens avoient exercée sur les Grecs en général, et sur les Thébains en particulier. Il leur voua une haine qu'il auroit renfermée en lui-même: mais dès que sa patrie lui eut confié le soin de sa vengeance, il brisa les fers des nations, et devint conquerant par devoir; il forma le projet aussi hardi que nouveau d'attaquer les Lacédémoniens jusques dans le centre de leur empire, et de les dépouiller de cette prééminence dont ils jouissoient depuis tant de siècles; il le suivit avec obstination, au mépris de leur puissance, de leur gloire, de leurs alliés, de leurs ennemis qui voyoient d'un oeil inquiet les progrès rapides des Thébains. Si la mort n'avoit terminé ses jours au milieu d'un triomphe qui ne laissoit plus de ressource aux Lacédemoniens, il auroit demandé raison aux Athéniens des victoires qu'ils avoient remportées sur les Grecs, et enrichi, comme il le disoit lui-même, la citadelle de Thèbes, des monumens qui décorent celle d'Athènes.

Nous avions souvent occasion de voir Polymnis, père d'Epaminondas. Les Thébains l'avoient chargé de veiller sur le jeune Philippe, frère de Perdicas, roi de Macédoine. Pélopidas ayant paci-

pacifié les troubles de ce royaume, avoit reçu pour ôtages ce prince et 30 jeunes seigneurs Macédoniens. Philippe agé d'environ 18 ans, réuniſſoit déja le talent au deſir de plaire. En le voyant, on étoit frappé de ſa beauté; en l'écoutant, de ſon eſprit, de ſa mémoire, de ſon éloquence et des graces qui donnoient tant de charmes à ſes paroles. Sa gaieté laiſſoit quelquefois échapper des ſaillies qui n'avoient jamais rien d'offenſant. Doux, affable, généreux, promt à diſcerner le merite, perſonne ne connut mieux que lui l'art et la néceſſité de s'inſinuer dans les coeurs. Le Pythagoricien Nauſithoüs, ſon inſtituteur, lui avoit inſpiré le goût des lettres qu'il conſerva toute ſa vie, et donné des leçons de ſobriété qu'il oublia dans la ſuite. L'amour du plaiſir perçoit au milieu de tant d'excellentes qualités, mais il n'en troubloit pas l'exercice; et l'on préſumoit d'avance que ſi ce jeune prince montoit un jour ſur le trône, il ne ſeroit gouverné ni par les affaires, ni par les plaiſirs.

Philippe étoit aſſidu auprès d'Epaminondas: il étudioit dans le génie d'un grand homme le ſecret de le devenir un jour; il recueillit avec empreſſement ſes diſcours, ainſi que ſes exemples, et ce fut dans cette excellente école, qu'il apprit à ſe modérer, à entendre la verité, à revenir de ſes erreurs, à connoître les Grecs, et à les aſſervir.

CHAPITRE V.

Départ de Thèbes. Arrivée à Athènes. Habitans de l'Attique.

Nous prîmes congé d'Epaminondas avec une douleur qu'il daigna partager, et nous nous rendîmes à Athènes.

J'ai dit plus haut qu'il ne reſtoit à Timagène qu'un

qu'un neveu et une nièce établis à Athènes. Le neveu s'appeloit Philotas, et la nièce Epicharis. Elle avoit épousé un riche Athénien nommé Apollodore. Nous trouvâmes dans sa maison tous les agrémens et les secours que nous devions attendre de ses richesses et de son crédit.

Athènes est comme divisée en trois parties, savoir la citadelle construite sur un rocher; la ville située autour de ce rocher; les ports de Phalère, de Munychie et du Pirée. C'est sur le rocher de la citadelle que s'établirent les premiers habitans d'Athènes, c'est là que se trouvoit l'ancienne ville.

Le circuit de la nouvelle ville est de 60 stades (2 lieues 670 toises). De la ville partent deux longues murailles, dont l'une, qui est de 45 stades (une lieue 870 toises et demie) aboutit au port de Phalère; et l'autre qui est de 40 stades (une lieue 1230 toises), à celui du Pirée. Elles sont presque entièrement fermées à leur extrémité par une troisième, qui a 60 stades: et comme elles embrassent non-seulement ces deux ports, et celui de Munychie qui est au milieu, mais encore une foule de maisons, de temples et de monumens de toute espèce, on peut dire que l'enceinte totale de la ville est de près de 200 stades (7 lieues 1400 toises).

Les rues en général n'ont point d'alignement. La plupart des maisons son petites et peu commodes. Quelques unes plus magnifiques, laissent à peine entrevoir leurs ornemens à travers une cour, ou plutôt une avenue longue et étroite. Au dehors tout respire la simplicité; et les étrangers, au premier aspect, cherchent dans Athènes, cette ville si célèbre dans l'univers; mais leur admiration s'accroît insensiblement, lorsqu'ils examinent à loisir ces temples, ces portiques, ces édifices publics que tous les arts se sont disputé la gloire d'embellir. L'Ilius et le Céphise serpentent autour de la ville et près de leurs bords on a ménagé des promenades publiques.

L'At-

L'Attique eſt une eſpèce de pres qu'île de forme triangulaire. Sa ſurface eſt de 53200 ſtades quarrés (environ 4 lieues quarrées) Ce petit pays entrecoupé de montagnes et de rochers eſt très ſtérile de lui même et ce n'eſt qu'à force de culture qu'il rend au laboureur le fruit de ſes peines; mais les lois, l'induſtrie, le commerce et l'extrême puréte de l'air y ont tellement favoriſé la population que l'Attique eſt aujourd'hui couverte de hameaux et bourgs dont Athènes eſt la capitale. On divise les habitans de l'Attique en trois claſſes. Dans la premiere ſont les citoyens; dans la ſeconde, les étrangers domiciliés; dans la troiſième, les eſclaves.

On diſtingue deux ſortes d'eſclaves; les uns Grecs d'origine; les autres étrangers: les premiers en général ſont ceux que le ſort des armes a fait tomber entre les mains d'un vainqueur irrité d'une trop longue reſiſtance; les ſeconds viennent de Thrace, de Carie et des pays habités par les barbares.

Les eſclaves de tout âge, de tout ſexe et de toute nation, ſont un objet conſidérable de commerce dans toute la Grèce. Des négocians avides en tranſportent ſans ceſſe d'un lieu dans un autre, les entaſſent comme de viles marchandiſes dans les places publiques; et lorſqu'il ſe préſente un acquereur, ils les obligent de danſer en rond, afin qu'on puiſſe juger de leur forces et de leur agilité. Le prix qu'on en donne, varie ſuivant leurs talens. Les uns ſont eſtimés 300 drachmes (270 livres); les autres 600 (540 livres). Mais il en eſt qui coutent bien davantage. Les Grecs qui tombent entre les mains des pirates, ſont mis en vente dans des villes grecques, et perdent leur liberté, juſqu'à ce qu'ils ſoient en état de payer une forte rançon. Platon et Diogène éprouvèrent ce malheur, les amis du premier donnèrent 3000 drachmes pour le racheter (2700 livres); le ſecond reſta dans les fers

fers et apprit aux fils de son maître à être vertueux et libres.

Dans presque toute la Grèce le nombre des esclaves surpasse infiniment celui des citoyens. Presque par-tout on s'épuise en efforts pour les tenir dans la dépendance. On en compte environ quatre cent mille dans l'Attique. Ce sont eux qui cultivent les terres, font valoir les manufactures, exploitent les mines, travaillent aux carrières, et sont chargés dans les maisons de tous les détails du service. On voit des fabricans en employer plus de 50 dont ils tirent un profit considérable. Dans telle manufacture, un esclave rend de produit net 100 drachmes par an (90 livres); dans telle autre 120 drachmes (108 livres).

Il s'en est trouvé qui ont mérité leur liberté, en combattant pour la république, et d'autres fois en donnant à leurs maîtres des preuves d'un zèle et d'un attachement qu'on cite encore pour exemples. Lorsqu'ils ne peuvent l'obtenir par leurs services, ils l'achètent par un pécule qu'il leur est permis d'acquérir, et dont ils se servent pour faire des présens à leurs maîtres, dans des occasions d'éclat; par exemple lorsqu'il naît un enfant dans la maison, ou lorsqu'il s'y fait un mariage.

Quand ils manquent essentiellement à leurs devoirs, leurs maîtres peuvent les charger de fers, les condamner à tourner la meule du moulin, leur interdire le mariage, ou les séparer de leurs femmes; mais on ne doit jamais attenter à leur vie: quand on les traite avec cruauté, on les force à déserter, ou du moins à chercher un asyle dans le temple de Thésée. Dans ce dernier cas, ils demandent à passer au service d'un maître moins rigoureux, et parviennent quelquefois à se soustraire au joug du tyran qui abusoit de leur foiblesse.

Il est défendu sous de très grandes peines, d'infliger des coups à l'esclave d'un autre, parce que

la

la violence eſt un crime contre l'état, parce que les eſclaves n'ayant preſque rien qui les caractériſe à l'extérieur *), l'outrage, ſans cette loi, pourroit tomber ſur le citoyen, dont la perſonne doit être ſacrée.

Quand un eſclave eſt affranchi, il ne paſſe pas dans la claſſe des citoyens, mais dans celle des domiciliés, qui tient à cette dernière par la liberté, et à celle des eſclaves par le peu de conſidération dont elle jouit.

Les domiciliés, au nombre d'environ dix mille, ſont des étrangers établis avec leurs familles dans l'Attique, la plupart exerçant des métiers, ou ſervant dans la marine, protégés par le gouvernement, ſans y participer, libres et dépendans, utiles à la république qui les redoute, parce qu'elle rédoute la liberté ſéparée de l'amour de la patrie, mépriſés du peuple fier et jaloux des diſtinctions attachées à l'état de citoyen.

Ils doivent ſe choiſir parmi les citoyens un patron qui reponde de leur conduite, et payer au tréſor public un tribut annuel de 12 drachmes (10 livres 16 ſols) pour les chefs de famille, et de 6 drachmes (5 livres 8 ſols) pour leurs enfans. Ils perdent leurs biens quand ils ne rempliſſent pas le premier de ces engagemens, et leur liberté quand ils violent le ſecond; mais s'ils rendent des ſervices ſignalés à l'état, ils obtiennent l'exemption du tribut.

Dans les cérémonies réligieuſes, des fonctions particulières les diſtinguent des citoyens. Les hommes doivent porter une partie des offrandes, et leurs femmes étendre des paraſols ſur les femmes libres;

*) Les eſclaves étoient obligés de raſer leur tête; mais ils la couvroient d'un bonnet. Leurs habillemens devoient n'aller que juſqu'aux genoux; mais bien des citoyens en portoient de ſemblables.

libres ; ils ſont enfin expoſés aux inſultes du peuple et aux traits ignominieux, qu'on lance contre eux ſur la ſcène.

Les affranchis, inſcrits dans la même claſſe, ſont ſujets au même tribut, à la même dépendance, au même aviliſſement. Ceux qui ſont nés dans la ſervitude, ne ſauroient devenir citoyens ; et tout patron qui peut en juſtice reglée, convaincre d'ingratitude à ſon égard l'eſclave qu'il avoit affranchi, eſt autoriſé à le remettre ſur le champ dans les fers, en lui diſant : Sois eſclave, puiſque tu ne ſais pas être libre.

On eſt citoyen de naiſſance, lorſqu'on eſt iſſu d'un père et d'une mère qui le ſont eux mêmes ; et l'enfant d'un Athénien qui épouſe une étrangère, ne doit avoir d'autre état que celui de ſa mére.

Les Athéniens par adoption, jouiſſent preſque des mêmes droits que les Athéniens d'origine. Lorſque dans les commencemens il fallut peupler l'Attique, on donna le titre de citoyens à tous ceux qui venoient s'y établir. Lorſqu'elle fut ſuffiſſament peuplée, Solon ne l'accorda qu'à ceux qui s'y tranſportoient avec leur famille, ou qui, pour toujours exilés de leur pays, cherchoient ici un aſyle aſſuré. Dans la ſuite on le promit à ceux qui rendroient des ſervices à l'état ; et comme rien n'eſt ſi honorable que d'exciter la reconnoiſſance d'une nation éclairée, dès que ce titre fut devenu le prix du bienfait, il devint l'objet de l'ambition des ſouverains, qui lui donnèrent un nouveau luſtre en l'obtenant, et un plus grand encore lorſqu'ils ne l'obtenoient pas. Refuſé autrefois à Perdicas, roi de Macédonie qui en étoit digne ; accordé depuis avec plus de facilité à Evagoras, roi de Chypre, à Denys, roi de Siracuſe, et d'autres princes, il fut extrêmement recherché tant que les Athéniens ſuivirent à la rigueur les lois faites pour empêcher qu'on ne le prodiguât : car il ne ſuffit pas qu'on ſoit adopté par un decret

décret du peuple; il faut que ce décret soit confirmé par une assemblée où six mille citoyens donnent secrètement leurs suffrages; et cette double élection peut être attaquée par le moindre des Athéniens, devant un tribunal qui a le droit de réformer le jugement du peuple même.

On compte parmi les citoyens de l'Attique 20,000 hommes en état de porter les armes, et la ville d'Athènes contient, outre les esclaves, plus de 30,000 habitans.

CHAPITRE VI.

Séance à l'Académie.

J'étois depuis quelques jours à Athènes; j'avois déja parcouru rapidement les singularités qu'elle renferme. Quand je fus plus tranquille, Apollodore, mon hôte, me proposa de tourner à l'Académie, qui n'est éloignée de la ville que de six stades (un quart de lieue.) C'est un grand emplacement qu'un citoyen d'Athènes, nommé Académus, avoit autrefois possédé, et où l'on voit maintenant un gymnase et un jardin entouré de murs.

Nous y trouvâmes Platon au milieu de ses disciples; je me sentis pénétré du respect qu'inspire sa présence

Quoique âgé d'environ soixante-huit ans, il conservoit encore de la fraîcheur: il avoit reçu de la nature un corps robuste. Ses longs voyages altérèrent sa santé; mais il l'avoit rétablie par un regime austère; et il ne lui restoit d'autre incommodité qu'une habitude de mélancolie: habitude qui lui fut commune avec Socrate, Empédocle et d'autres hommes illustres.

Il avoit les traits réguliers, l'air sérieux, les yeux pleins de douceur, le front ouvert et dépouillé de cheveux, la poitrine large, les épaules hautes, beacoup de dignité dans le maintien, de gravité dans la démarche, et de modestie dans l'extérieur.

Il me reçut avec autant de politesse que de simplicité, et me fit un si bel éloge du philosophe Anacharsis, que je rougissois de porter le même nom. Il s'exprimoit avec lenteur; mais les graces de la persuasion semblolent couler de ses lèvres. Comme je le connus plus particulièrement dans la suite, son nom paroîtra souvent dans ma relation Je vais seulement ajouter ici quelques détails que m'apprit alors Apollodore.

La mère de Platon, me dit-il, etoit de la même famille que Solon, notre legislateur; et son père rapportoit son origine à Codrus, le dernier de nos rois, mort il y a environ 700 ans. Dans sa jeunesse, la peinture, la musique, les différens exercices du gymnase remplirent tous ses momens. Comme il étoit né avec une imagination forte et brillante, il fit des dithyrambes, s'exerça dans le genre épique, compara ses vers à ceux d'Homère, et les brula. Il crut que le théatre pourroit le dédommager de ce sacrifice: il composa quelques tragédies; et pendant que les acteurs se préparoient à les représenter, il connut Socrate, supprima ses pieces, et se dévoua tout entier à la philosophie.

Il sentit alors un violent besoin d'être utile aux hommes, il résolut d'augmenter ses connoissances et de les consacrer à notre instruction. Dans cette vue il se rendit à Mégare, en Italie, à Cyrène, en Egypte, par-tout où l'esprit humain avoit fait quelques progrès.

Il avoit environ 40 ans quand il fit le voyage de Sicile pour voir l'Etna. Denys, tyran de Syracuse, desira de l'entretenir. La conversation roula sur le bonheur, sur la justice, sur la veritable grandeur

deur. Platon ayant soutenu que rien n'est si lâche et si malheureux qu'un prince injuste, Denys en colère lui dit: „Vous parlez comme un radoteur. Et vous comme un tyran, répondit Platon. Cette réponse pensa lui couter la vie. Denys ne lui permit de s'embarquer sur une galère qui retournoit en Grèce, qu'après avoir exigé du commandant qu'il le jetteroit à la mer, ou qu'il s'en deferoit comme d'un vil esclave. Il fut vendu, racheté et ramené dans sa patrie. Quelque temps après, le roi de Syracuse, incapable de remords, mais jaloux de l'estime des Grecs, lui écrivit; et l'ayant prié de l'épargner dans ses discours, il n'en reçut que cette reponse mepriſante. „Je „n'ai pas assez de loisir pour me souvenir de „Denys.„

A son retour Platon se fit un genre de vie dont il ne s'est plus écarté. Il a continué de s'abstenir des affaires publiques, parce que suivant lui, nous ne pouvons plus être conduits au bien, ni par la persuasion, ni par la force; mais il a recueilli les lumières éparses dans les contrées qu'il avoit parcourues; et conciliant, autant qu'il est possible, les opinions des philosophes qui l'avoient précédé, il en composa un système qu'il developpa dans ses écrits et dans ses conférences. Ses ouvrages sont en forme de dialogues. Socrate en est le principal interlocuteur: et l'on pretend qu'à la faveur de ce nom il accrédite les idées qu'il a conçues ou adoptées.

Son mérite lui a fait des ennemis; il s'en est attiré lui-même en versant dans ses écrits une ironie piquante contre plusieurs auteurs célèbres. Cependant ils ne troublent point le repos qu'entretiennent dans son coeur ses succès ou ses vertus. Il a des vertus en effet. Les unes qu'il a reçues de la nature, d'autres, qu'il a eu la force d'acquerir. Il étoit né violent; il est à présent le plus doux et le plus patient des hommes. L'amour de la gloi-

re ou de la célébrité me paroît être sa première, ou plutôt son unique passion. Ie pense qu'il éprouve cette jalousie dont il est si souvent l'objet. Difficile et reservé pour ceux qui courent la même carrière que lui, ouvert et facile pour ceux qu'il y conduit lui même, il a toujours vécu avec les autres disciples de Socrate, dans la contrainte ou l'inimitié, avec ses propres disciples, dans la confiance et la familiarité, sans cesse attentif à leurs progrès ainsi qu'à leurs besoins, dirigeant sans foiblesse et sans rigidité leurs penchans vers des objets honnêtes, et les corrigeant par ses exemples plutôt que par sés leçons.

De leur coté, ses disciples poussent le respect jusqu'a l'hommage, et l'admiration jusqu'au fanatisme. Vous en verrez même, qui affectent de tenir les épaules hautes et arrondies pour avoir quelque ressemblance avec lui. Voilà les principaux traits de sa vie et de son caractère. Vous serez dans la suite en état de juger de sa doctrine, de son éloquence et de ses écarts.

Apollodore en finissant s'appercut que je regardois avec surprise deux assez jolies femmes qui s'étoient glissées parmi les disciples de Platon. Il me dit que l'amour de la philosophie les avoit conduites en ces lieux. Il me fit remarquer en même temps une jeune fille, qui s'appelloit Axiothée et qui après avoir lu un dialogue de Platon avoit tout quitté jusqu'aux habillemens de son sexe pour venir entendre les leçons de ce philosophe.

Je lui demandai ensuite: Quel est ce jeune homme maigre et sec que je vois auprès de Platon; qui grasseye, et qui a les yeux petits et pleins de feu? C'est, me dit-il, Aristote de Stagire, fils de Nicomaque, le médecin et l'ami d'Amyntas, roi de Macédoine. Je ne connois personne qui ait autant d'esprit, et d'application. Platon le distin-

gue

gue de ſes autres diſciples, et ne lui reproche que d'être trop recherché dans ſes habits.

Celui que vous voyez auprès d'Ariſtote, continua Apollodore, eſt Xénocrate de Chalcédonie. C'eſt un eſprit lent et ſans aménité. Platon l'exhorte ſouvent à ſacrifier aux Grâces. Il dit de lui et d'Ariſtote que l'un a beſoin de frein, et l'autre d'éperon. Un jour on vint dire à Platon que Xénocrate avoit mal parlé de lui. Je ne le crois pas, répondit-il. On inſiſta; il ne céda point: on offrit des preuves. „Non répliqua-t-il; il eſt impoſſible „que je ne ſois pas aimé de quelqu'un que j'aime „ſi tendrement.„

Comment nommez-vous, dis-je alors, cet autre jeune homme qui me paroit d'une ſanté ſi delicate, et qui remue les épaules par intervalles? C'eſt Demoſthène, me dit Apollodore. Il vient de gagner un procès contre ſes tuteurs qui vouloient le fruſtrer d'une partie de ſon bien: il a plaidé lui-même ſa cauſe, quoiqu'il ait à peine dix-ſept ans. Ses camarades, ſans doute jaloux du ſuccès, lui donnent aujourd'hui le nom de ſerpent, et lui prodiguent d'autres épithètes deshonorantes qu'il paroît s'attirer par la dureté qui perce dans ſon caractère. Il veut ſe conſacrer au barreau; et dans ce deſſein, il fréquente l'école d'Iſée, plutôt que celle d'Iſocrate, parce que l'éloquence du premier lui paroît plus nerveuſe que celle du ſecond. La nature lui a donné une voix foible, une reſpiration embarraſſée, une prononciation deſagréable; mais elle l'a doué d'un de ces caractères fermes qui s'irritent par les obſtacles. S'il vient dans ce lieu, c'eſt pour y puiſer à la fois des principes de philoſophie, et des leçons d'éloquence.

Le même motif attire les trois élèves que vous voyez auprès de Demoſthene. L'un s'appelle Eſchyne; c'eſt ce jeune homme ſi brillant de ſanté: né dans une condition obſcure, il exerça

dans son enfance des fonctions assez viles; et comme sa voix est belle et sonore, on le fit ensuite monter sur le théatre, où cependant il ne joua que des rôles subalternes. Il a des graces dans l'esprit, et cultive la poésie avec quelque succés. Le second s'appelle Hypéride, et le troisième Lycurgue.

Tous ceux qu'Apollodore venoit de nommer, se sont distingués dans la suite, les uns par leur éloquence, les autres par leur conduite, presque tous par une haine constante pour la servitude.

Quelquefois Platon lisoit ses ouvrages à ses disciples; d'autres fois il leur proposoit une question, leur donnoit le temps de la méditer, et les accoutumoit à définir avec exactitude les idées qu'ils attachoient aux mots. C'étoit communément dans les allées de l'Académie, qu'il donnoit ses leçons, car il regardoit la promenade comme plus utile à la santé, que les exercices violens du gymnase.

J'y vis arriver un homme âgé d'environ 45 ans. Il etoit sans souliers, sans tunique avec une longue barbe, un bâton à la main, une béface sur l'épaule, et un manteau, sous lequel il tenoit un coq en vie et sans plumes. Il le jeta au milieu de l'assemblée, en disant: „Voilà l'homme de Platon.„ Il disparut aussitôt. Platon sourit. Ses disciples murmurèrent. Apollodore me dit: Platon avoit défini l'homme, un animal à deux pieds sans plumes; Diogène a voulu montrer que sa définition n'est pas exacte. J'avois pris cet inconnu, lui dis-je, pour un de ces mendians importuns qu'on ne trouve que parmi les nations riches et policées. Il mendie en effet quelquefois, me répondit il; mais ce n'est pas toujours par besoin. Comme ma surprise augmentoit, il me dit: Allons nous asseoir sous ce platane; je vous raconterai son histoire en peu de mots. Nous nous assîmes

en

en face d'une tour qui porte le nom de Timon le misanthrope.

Vers le temps où Platon ouvroit son école à l'Académie, reprit Apollodore, Antisthène, autre disciple de Socrate, établissoit la sienne sur une colline placée de l'autre coté de la ville. Ce philosophe cherchoit, dans sa jeunesse, à se parer des dehors d'une vertu sévère; et ses intentions n'échappèrent point à Socrate, qui lui dit un jour: Antisthène, j'apperçois votre vanité à travers les trous de votre manteau. Instruit par son maître que le bonheur consiste dans la vertu, il fit consister la vertu dans le mépris des richesses et de la volupté; et pour accréditer sa maxime, il parut en public, un baton à la main, une besace sur les épaules comme un de ces infortunés qui exposent leur misère aux passans.

Diogène parut alors dans cette ville. Il avoit été banni de Sinope sa patrie, avec son père accusé d'avoir altéré la monnoie. Après beaucoup de resistance, Antisthène lui communiqua ses principes, et Diogène ne tarda pas à les étendre. Antisthène cherchoit a corriger les passions, Diogène voulut les détruire. Le sage, pour être heureux, devoit selon lui, se rendre indépendant de la fortune, des hommes, et de lui-même; de la fortune en bravant ses faveurs et ses caprices; des hommes en secouant les préjugés, les usages et jusqu'aux lois, quand elles n'étoient pas conformes à ses lumières; de lui même, en travaillant à endurcir son corps contre les rigueurs des saisons, et son ame contre l'attrait des plaisirs. Il dit quelquefois: „Je suis pauvre, errant, sans pa„trie, sans asyle, obligé de vivre au jour la „journée; mais j'oppose le courage à la fortune, „la nature aux lois, la raison aux passions.„

De ces principes, dont les différentes conséquences peuvent conduire à la plus haute perfection, ou aux plus grands desordres, resulte le

mépris des richeſſes, des honneurs, de la gloire, de la diſtinction des états, des bienſéances de la ſociété, des arts, des ſciences de tous les agrémens de la vie. L'homme dont Diogène s'eſt formé le modèle, et qu'il cherche quelquefois une lanterne à la main, cet homme étranger à tout ce qui l'environne, inacceſſible à tout ce qui flatte les ſens, qui ſe dit citoyen de l'univers, et qui ne le ſauroit être de ſa patrie, cet homme ſeroit auſſi malheureux qu'inutile dans les ſociétés policées, et n'a pas ſeulement exiſté avant leur naiſſance. Diogène a cru en appercevoir une foible eſquiſſe parmi les Spartiates. „Je n'ai vu, dit-il, „des hommes nulle part; mais j'ai vu des enfans „à Lacédémone.„

Pour retracer en lui-même l'homme dont il a conçu l'idée, il s'eſt ſoumis aux plus rudes épreuves, et s'eſt affranchi des plus légères contraintes. Vous le verrez lutter contre la faim, l'appaiſer avec les alimens les plus groſſiers, la contrarier dans les repas où règne l'abondance, tendre quelquefois la main aux paſſans, pendant la nuit s'enfermer dans un tonneau, s'expoſer aux injures de l'air ſous le portique d'un temple, ſe rouler en été ſur le ſable brulant, marcher en hiver pieds nus dans la neige, ſatisfaire à tous ſes beſoins en public et dans les lieux fréquentés par la lie du peuple, affronter et ſupporter avec courage le ridicule, l'inſulte et l'injuſtice, choquer les uſages établis juſques dans les choſes les plus indifférentes, et donner tous les jours de ſcènes, qui, en excitant le mépris des gens ſenſés, ne dévoilent que trop à leurs yeux les motifs ſecrets qui l'animent. Je le vis un jour pendant une forte gelée, embraſſer à demi nu une ſtatue de bronze. Un Lacédémonien lui demanda s'il ſouffroit. Non, dit le philoſophe. Quel mérite avez-vous donc répliqua le Lacédémonien?

Dio-

Diogène a de la profondeur dans l'esprit, de la fermeté dans l'ame, de la gaîté dans le caractère. Il expose ses principes avec tant de clarté, et les développe avec tant de force, qu'on a vu des étrangers l'écouter, et sur le champ abandonner tout pour le suivre. Comme il se croit appelé à reformer les hommes il n'a pour eux aucune espèce de ménagement. Son système le porte à déclamer contre les vices et les abus; son caractère à poursuivre sans pitié ceux qui les perpétuent. Il lance à tous momens sur eux les traits de la satire, et ceux de l'ironie mille fois plus redoutables. La liberté qui règne dans ses discours, le rend agréable au peuple. On l'admet dans la bonne compagnie, dont il modère l'ennui par des réparties promptes, quelquefois heureuses, et toujours fréquentes, parce qu'il ne se refuse rien. Les jeunes gens le recherchent pour faire assaut de plaisanteries avec lui, et se vengent de sa supériorité par des outrages qu'il supporte avec une tranquillité qui les humilie. Je l'ai vu souvent leur reprocher des expressions et des actions qui faisoient rougir la pudeur; et je ne crois pas que lui-même se soit livré aux excès dont ses ennemis l'accusent. Son indécence est dans les manieres plutôt que dans les moeurs. De grands talens, de grandes vertus, de grands efforts n'en feront qu'un homme singulier; et je souscrirai toujours au jugement de Platon, qui a dit de lui: „C'est Socrate en délire.„

Dans ce moment nous vîmes passer un homme qui se promenoit lentement auprès de nous. Il paroissoit âgé d'environ 40 ans. Il avoit l'air triste et soucieux, la main dans son manteau. Quoique son extérieur fût très simple, Apollodore s'empressa de l'aborder avec un respect mêlé d'admiration et de sentiment; et revenant s'asseoir auprès de moi, c'est Phocion, me dit-il, et ce nom doit à jamais reveiller dans votre esprit l'i-

dée de la probité même. Sa naiſſance eſt obſcure, mais ſon ame eſt infiniment élevée. Il fréquenta de bonne heure l'Académie; il y puiſa les principes ſublimes qui depuis ont dirigé ſa conduite, principes gravés dans ſon coeur, et auſſi invariables que la juſtice et la vérité dont ils émanent.

Au ſortir de l'Académie, il ſervit ſous Chabrias dont il modéroit l'impétuoſité, et qui lui dut en grande partie la victoire de Naxos. D'autres occaſions ont manifeſté ſes talens pour la guerre. Pendant la paix il cultive un petit champ, qui ſuffiroit à peine aux beſoins de l'homme le plus modéré dans ſes deſirs, et qui procure à Phocion un ſuperflu, dont il ſoulage les beſoins des autres. Il y vit avec une épouſe digne de ſon amour, parce qu'elle l'eſt de ſon eſtime; il y vit content de ſon ſort, n'attachant à ſa pauvreté ni honte, ni vanité; ne briguant point les emplois, les acceptant pour en remplir les devoirs.

Vous ne le verrez jamais ni rire ni pleurer, quoiqu'il ſoit heureux et ſenſible; c'eſt que ſon ame eſt plus forte que la joie et la douleur. Ne ſoyez point effrayé du nuage ſombre dont ſes yeux paroiſſent obſcurcis. Phocion eſt facile, humain, indulgent pour nos foibleſſes. Il n'eſt amer et ſévère que pour ceux qui corompent les moeurs par leurs exemples, ou qui perdent l'état par leurs conſeils.

Après Phocion venoient deux Atheniens, dont l'un ſe faiſant remarquer par une taille majeſtueuſe et une figure impoſante. Apollodore me dit: il eſt fils d'un cordonnier, et gendre de Cotys roi de Thrace. Il s'appelle Iphicrate. L'autre eſt fils de Conon, qui fut un des plus grands hommes de ce ſiècle, et s'appelle Timothée.

Tous deux, placés à la tête de nos armées, ont maintenu pendant une longue ſuite d'années la

gloire

gloire de la république; tous deux ont su joindre les lumières aux talens, les reflexions à l'expérience, la ruse au courage. Iphicrate se distingua surtout par l'exacte discipline qu'il introduisit parmi nos troupes, par la prudence qui dirigeoit ses entreprises, par une défiance scrupuleuse qui le tenoit toujours en garde contre l'ennemi. Il dut beaucoup à sa réputation; aussi disoit-il, en marchant contre les barbares: „Je n'ai qu'une crain„te, c'est qu'ils n'ayent pas entendu parler d'Iphi„crate.„

Timothée est plus actif, plus patient, moins habile peut-être à former des projets, mais plus constant et plus ferme quand il s'agit de l'exécution. Ses ennemis, pour ne pas reconnoître son mérite, l'accusèrent d'être heureux. Ils le firent représenter endormi sous une tente, la fortune planant au dessus de sa tête, et rassemblant auprès de lui des villes prises dans un filet. Timothée vit le tableau, et dit plaisamment: „Que ne fe„rois-je donc pas, si j'étois éveillé.„

Iphicrate a fait des changemens utiles dans les armes de l'infanterie: Timothée a souvent enrichi le trésor épuisé, des dépouilles enlevées à l'ennemi; il est vrai qu'en même temps il s'est enrichi lui-même. Le premier a rétabli des souverains sur leurs trônes; le second a forcé les Lacédémoniens à nous céder l'empire de la mer. Ils ont tous deux le talent de la parole. L'éloquence d'Iphicrate est pompeuse et vaine; celle de Timothée plus simple et plus persuasive. Nous leur avons élevé des statues, et nous les bannirons peut-être un jour.

CHA-

CHAPITRE VII.

Isocrate. Gymnases. Palestres. Funérailles des Athéniens.

Un autre jour, au moment qu'Apollodore entroit chez moi pour me proposer une promenade au Lycée, je cours à lui en m'écriant: Le connoissez-vous? — Qui? — Isocrate. Je viens de lire un de ses discours; j'en suis transporté. Vit-il encore? où est-il? que fait il? — Il est ici, répondit Apollodore. Il professe l'éloquence, et quoique plus agé que Platon, il est sain de corps et d'esprit autant qu'on peut l'être. Il s'est acquis de grands biens par ses talens. Un discours qu'il adressa à Nicoclès, roi de Chypre, lui attira de sa part une gratification de 20 talens (108000 livres.) Dans sa jeunesse, il savoit allier les maximes de la philosophie avec les raffinemens de la volupté.

La nature ne lui ayant donné qu'une voix foible et une excessive timidité, il est arrivé, que très capable de discerner les vrais intérêts de l'Etat, incapable de les défendre dans l'assemblée générale, il a toujours été violemment tourmenté de l'ambition et de l'impossibilité d'être utile, ou si vous voulez d'obtenir du crédit. L'aspect de la tribune qu'il s'est sagement interdite, l'afflige si fort, qu'il n'assiste plus à cette assemblée.

Il se croit entouré d'ennemis et d'envieux, parce que des auteurs qu'il méprise, jugent de ses écrits moins favorablement que lui. Sa destinée est, de courir sans cesse après la gloire, et de ne jamais trouver le répos.

Mal-

Malheureuſement pour lui, ſes ouvrages, remplis d'ailleurs de grandes beautés, fourniſſent des armes puiſſantes à la critique, ſon ſtyle eſt pur et coulant, plein de douceur et d'harmonie, quelquefois pompeux et magnifique, mais quelquefois auſſi traînant, diffus et ſurchargé d'ornemens qui le déparent.

Son éloquence n'eſt pas propre aux diſcuſſions de la tribune et du barreau, elle s'attache plus à flatter l'oreille qu'à émouvoir le coeur. On eſt ſouvent fâché de voir un auteur eſtimable s'abaiſſer à n'être qu'un écrivain ſonore, reduire ſon art au ſeul mérite de l'élégance, aſſervir péniblement ſes penſées aux mots, éviter le concours des voyelles avec une affectation puérile, n'avoir d'autre objet que d'arrondir des periodes, et d'autre reſſource pour en ſymétriſer les membres, que de les remplir d'expreſſions oiſeuſes et de figures déplacées. Comme il ne diverſifie pas aſſez les formes de ſon élocution, il finit par refroidir et dégoûter le lecteur. C'eſt un peintre qui donne à toutes ſes figures les mêmes traits, les mêmes vêtemens et les mêmes attitudes.

La plupart de ſes harangues roulent ſur les articles les plus importans de la morale et de la politique. Il ne perſuade ni n'entraine, parce qu'il n'écrit point avec chaleur, et qu'il paroit plus occupé de ſon art, que des vérités qu'il annonce. De là vient peut-être que les ſouverains dont il s'eſt, en quelque façon, conſtitué le légiſlateur, ont répondu á ſes avis par des récompenſes. Il a compoſé ſur les devoirs des rois, un petit ouvrage qu'il fait circuler de cour en cour. Denys, tyran de Syracuſe, le reçut. Il admira l'auteur, et lui pardonna facilement des leçons qui ne portoient pas le remord dans ſon ame.

Iſocrate a vieilli faiſant, poliſſant, repoliſſant, refaiſant un très-petit nombre d'ouvrages.

Son

Son panégyrique d'Athènes lui couta, dit-on, dix années de travail. Pendant tout le temps que dura cette laborieuſe conſtruction, il ne s'apperçut pas qu'il élevoit ſon édifice ſur des fondemens qui devoient en entraîner la ruine. Il poſe pour principe, que le propre de l'éloquence eſt d'agrandir les petites choſes, et d'apetiſſer les grandes; et il tâche de montrer enſuite que les Athéniens ont rendu plus de ſervices à la Grèce, que les Lacédémoniens.

Malgré ces defauts auxquels ſes ennemis en ajoutent encore beaucoup d'autres, ſes écrits préſentent tant de tours heureux et de ſaines maximes, qu'ils ſerviront de modèles à ceux qui auront le talent de les étudier.

Après qu'Apollodore eut achevé de parler nous nous rendîmes enſemble au Lycée.

Les Athéniens ont trois gymnaſes deſtinés à l'inſtruction de la jeuneſſe; celui du Lycée, celui du Cynoſarge, ſitué ſur une colline de ce nom, et celui de l'Académie. Ce ſont de vaſtes édifices entourés de jardins et d'un bois ſacré. Un magiſtrat ſous le nom de gymnaſiarque préſide aux différens gymnaſes d'Athenes.

Les exercices qu'on y pratique ſont ordonnés par les lois, ſoumis à des règles, animés par les éloges des maîtres et plus encore par l'émulation qui ſubſiſte entre les diſciples. Les jeunes élèves s'y exercent à la lutte, au ſaut, à la paume, à la courſe. Toute la Grèce regarde ces combats comme la partie la plus eſſéntielle de l'éducation, parce qu'ils rendent un homme agile, robuſte, capable de ſupporter les travaux de la guerre, et les loiſirs de la paix. Conſidérés par rapport à la ſanté, les médecins les ordonnent avec ſuccès. Rélativement à l'art militaire, on ne peut en donner une plus haute idée, qu'en citant l'exemple des Lacédémoniens. Ils leur durent autrefois les victoires qui les firent redouter des autres peuples; et

et dans ces derniers temps il a fallu, pour les vaincre, les égaler dans la gymnastique.

Mais si les avantages de cet art sont extrêmes, les abus ne le sont pas moins. La médecine et la philosophie condamnent de concert ces exercices lorsqu'ils épuisent le corps, ou qu'ils donnent à l'ame plus de férocité que de courage.

On a successivement augmenté et décoré le gymnase du Lycée. Ses murs sont enrichis de peintures. Apollon e la divinité tutélaire du lieu; on voit à l'entrée sa statue. Les jardins ornés de belles allées, furent renouvellés dans les dernières années de mon séjour en Grèce. Des sieges placés sous les arbres invitent à s'y reposer.

Après avoir assisté aux exercices des jeunes gens, et passé quelques momens dans des salles, où l'on agitoit des questions tour-à-tour importantes et frivoles, nous prîmes le chemin qui mène du Lycé à l'académie. Apollodore me conduisit par la rue de Hermès, et me fit entrer dans la Palestre de Tauréas.

Comme Athènes possède différens gymnases, elle renferme aussi plusieurs Palestres, qui sont à peu près de la même forme que les gymnases. On exerce les enfans dans les premieres de ces écoles, les Athlètes de profession dans les secondes.

La lutte, le saut, la paume, tous les exercices du Lycée, se retracèrent à nos yeux sous des formes plus variées, avec plus de force et d'adresse de la part des acteurs.

Parmi les differens groupes qu'ils composoient on distinguoit des hommes de la plus grande beauté et dignes de servir de modèles aux artistes; les uns avec des traits vigoureux et fortement prononcés, comme on represente Hercule; d'autres d'une taille plus fuelte et plus élégante, comme on peint Achille. Les premiers, se destinant aux combats de la lutte et du pugilat, n'avoient

voient d'autre objet que d'augmenter leurs forces; les seconds, dressés pour des exercices moins violens, tels que la course, le saut, etc., que de se rendre legers.

Leur regime s'assortit à leur destination. Il en est qui mènent une vie très frugale; mais ceux qui se soumettent à de laborieuses épreuves, ont besoin, pour se reparer, d'une grande quantité d'alimens substantiels, comme la chair rotie de boeuf et de porc. S'ils n'en exigent que deux mines par jour, avec du pain à proportion, ils donnent une haute idée de leur sobriété. Mais on en cite plusieurs qui en faisoient une consommation effrayante. On dit, par exemple, que Théagène de Thasos mangea dans un jour un boeuf tout entier. On attribue le même exploit à Milon de Crotone, dont l'ordinaire étoit de 20 mines de viande, autant de mines de pain (environ 18 livres), et de trois conges de vin (environ 15 pintes *). On ajoute enfin qu'Asydamas de Milet, se trouvant à la table du satrape Ariobarzan, dévora tout seul le souper qu'on avoit préparé pour neuf convives. Ces faits, exagérés sans doute, prouvent du moins l'idée qu'on se forme de la voracité de cette classe d'Athlètes. Quant ils peuvent la satisfaire sans danger, ils acquièrent une vigueur extrême: leur taille devient quelquefois giganteſque; et leurs adversaires, frappés de terreur, ou s'éloignent de la lice, ou succombent sous le poids de ces masses énormes.

L'excès de nourriture les fatigue tellement, qu'ils sont obligés de passer une partie de leur vie dans un sommeil profond. Bientôt un embonpoint excessif défigure tous leurs traits; il leur survient des maladies qui les rendent aussi malheureux qu'ils ont toujours été inutiles à leur patrie: car

*) La pinte pèse deux livres d'eau ordinaire.

car il ne faut pas le dissimuler, la lutte, le pugilat et tous ces combats livrés avec tant de fureur dans les solennités publiques ne sont plus que des spectacles d'ostentation depuis que la tactique s'est perfectionnée. L'Egypte ne les a jamais adoptés parce qu'ils ne donnent qu'une force passagère. Lacedemone en a corrigé les inconvéniens par la sagesse de son institution. Dans le reste de la Grèce on s'est apperçu qu'en y soûmettant les enfans, on risque d'altérer leurs formes et d'arrêter leur accroissement, et dans un âge plus avancé, les lutteurs de profession sont de mauvais soldats, parce qu'ils sont hors d'état de supporter la faim, la soif, les veilles, le moindre besoin et le plus petit dérangement.

En sortant de la Palestre, nous apprîmes que Télaïre, femme de Pyrrhus, parent et ami d'Apollodore, venoit d'être attaquée d'un accident qui menaçoit sa vie. On avoit vu à sa porte les branches de laurier et d'acanthe que, suivant l'usage, on suspend à la maison d'un malade. Nous y courûmes aussitôt. Les parens, empressés autour du lit, adressoient des prières à Mercure, conducteur des ames; et le malheureux Pyrrhus recevoit les derniers adieux de sa tendre épouse. On parvint à l'arracher de ces lieux. Nous voulûmes lui rappeler les leçons qu'il avoit reçues à l'Académie; leçons si belles quand on est heureux, si importunes quand on est dans le malheur. „O „philosophie! s'écria-t-il, hier tu m'ordonnois „d'aimer ma femme; aujourd'hui tu me défends „de la pleurer!„ Mais enfin, lui disoit-on, vos larmes ne la rendront pas à la vie. „Eh! c'est ce qui les redouble encore!„

Quand elle eut rendu les derniers soupirs, toute la maison retentit de cris et de sanglots. Le corps fut lavé, parfumé d'essences, et revêtu d'une robe précieuse. On mit sur sa tête, cou-

verte d'un voile, une couronne de fleurs; dans ſes mains un gateau de farine et de miel pour appaiſer Cerbère; et dans ſa bouche une pièce d'argent d'une ou deux oboles, qu'il faut payer à Caron: en cet état elle fut expoſée pendant tout un jour dans le veſtibule.

Le convoi fut indiqué. Il falloit s'y rendre avant le lever du ſoleil. Les parens et les amis furent invités. Nous trouvâmes auprès du corps, des femmes qui pouſſoient de longs gémiſſemens; quelques-unes coupoient des boucles de leurs cheveux, et les dépoſoient à coté de Télaïre, comme un gage de leur tendreſſe et de leur douleur. On la plaça ſur un chariot, dans un cercueil de cyprès. Les hommes marchoient avant, les femmes après; quelques-uns la tête raſée, tous baiſſant les yeux, vêtus de noir, précédés d'un chœur de muſiciens qui faiſoient entendre des chants lugubres. Nous nous rendîmes à une maiſon qu'avoit Pyrrhus auprès de Phalère. C'eſt là qu'étoient les tombeaux de ſes pères.

L'uſage d'inhumer les corps fut autrefois commun parmi les nations; celui de les brûler prévalut dans la ſuite chez les Grecs; aujourd'hui il paroit indifférent de rendre à la terre, ou de livrer aux flammes les reſtes de nous mêmes. Quand le corps de Télaïre eut été conſumé, les plus proches parens en recueillirent les cendres; et l'urne qui les renfermoit, fut enſevelie dans la terre.

Pendant la cérémonie on fit des libations de vin, on jeta dans le feu quelques unes des robes de Télaïre; on l'appeloit à haute voix; et cet adieu éternel redoubloit les larmes qui n'avoient ceſſé de couler de tous les yeux.

De là nous fûmes appelés au repas funèbre, où la converſation ne roula que ſur les vertus de Télaïre. Le 9e. et le 30e. jour, ſes parens, habillés

billés de blanc, et couronnés de fleurs, se réunirent encore pour rendre de nouveaux honneurs à ses mânes; et il fut réglé que, rassemblées tous les ans le jour de sa naissance, ils s'occuperoient de sa perte comme si elle étoit encore recente.

Les législateurs imprimèrent un caractère de sainteté à la sépulture; ils favorisèrent cette ancienne opinion, que l'ame dépouillée du corps qui lui sert d'enveloppe, est arrêtée sur les rivages du Styx, tourmentée du desir de se rendre à sa destination, apparoissant en songe à ceux qui doivent s'intéresser à son sort, jusqu'à ce qu'ils ayent soustrait ses dépouilles mortelles aux regards du soleil, et aux injures de l'air.

De-là cet empressement à lui procurer le repos qu'elle désire; l'injonction faite au voyageur, de couvrir de terre un cadavre qu'il trouve sur son chemin; cette vénération profonde pour les tombeaux, et les loix sevères contre ceux qui les violent.

De là encore l'usage pratiqué à l'égard de ceux que les flots ont engloutis, ou qui meurent en pays étranger, sans qu'on ait pu retrouver leurs corps. Leurs compagnons, avant de partir, les appellent trois fois à haute voix; et à la faveur des sacrifices et des libations, il se flattent de ramener leurs mânes, auxquels on élève quelquefois des cénothaphes, espèces de monumens funèbres, presque aussi respectés que les tombeaux.

CHAPITRE VIII.

Voyage à Corinthe. Xénophon. Bataille de Mantinée. Mort d'Epaminondas.

En arrivant dans la Grèce, nous apprîmes que les Eléens s'étant emparés d'un petit endroit du Péloponèse, nommé Scillonte, où Xénophon faisoit sa résidence, il étoit venu avec ses fils s'établir à Corinthe. Timagène étoit impatient de le voir. Nous partimes, et nous le trouvâmes en arrivant dans un temple, ou il offroit un sacrifice. La cérémonie étoit à peine achevée, que Timagène se jette à son cou; et ne pouvant s'en arracher, l'appelle d'une voix entrecoupée, son général, son sauveur, son ami. Xénophon le regardoit avec étonnement, et cherchoit à démêler des traits qui ne lui étoient pas inconnus, qui ne lui étoient plus familiers. Il s'écrie à la fin: C'est Timagène, sans doute? Eh, quel autre que lui pourroit conserver des sentimens si vifs après une si longue absence? Vous me faites éprouver dans ce moment, combien il est doux de voir renaître un des amis dont on s'est cru séparé pour toujours. De tendres embrassemens suivirent de près cette reconnoissance; et pendant tout le temps que nous passâmes a Corinthe, des éclaircissemens mutuels firent le sujet de leurs fréquens entretiens.

Né dans un bourg de l'Attique, élevé dans l'école de Socrate, Xénophon porta d'abord les armes pour sa patrie; ensuite il entra comme volontaire dans l'armée qu'assembloit le jeune Cyrus, pour détrôner son frère Artaxerxès, roi de Perse.

Après

Après la mort de Cyrus, il fut chargé conjointement avec quatre autres officiers, du commandement des troupes grecques; et c'eſt alors qu'ils firent cette belle retraite, auſſi admirée dans ſon genre que l'eſt dans le ſien la rélation qu'il nous en a donnée. A ſon retour il paſſa au ſervice d'Agéſilas, roi de Lacédémone, dont il partagea la gloire et mérita l'amitié. Quelque temps après, les Athéniens le condamnèrent à l'exil, jaloux ſans doute de la préférence qu'il accordoit aux Lacédémoniens. Mais ces derniers pour le dédommager, lui donnèrent une habitation à Scillonte. C'eſt dans cette heureuſe retraite qu'il avoit paſſé pluſieurs années et qu'il comptoit retourner dès que les troubles du Péloponèſe ſeroient appaiſés.

Nous quittâmes ce grand homme avec beaucoup de regret. Ses deux fils vinrent avec nous. Ils devoient ſervir dans le corps de troupes que les Athéniens envoyoient aux Lacédémoniens.

La Grèce touchoit alors au moment d'une révolution. Epaminondas étoit à la tête d'une armée; ſa victoire ou ſa défaite alloit enfin décider, ſi c'étoit aux Thébains ou aux Lacédémoniens de donner les lois aux autres peuples.

Il part; il tâche en vain de ſurprendre Lacédémone; Agéſilas ſecondé par le brave Archidamas ſon fils le repouſſe. Il falloit une victoire pour faire oublier le mauvais ſuccés de ſon entrepriſe. Il marche en Arcadie, où s'étoient réunies les principales forces de la Grèce. Les deux armées furent bientôt en préſence. On en vient aux mais (362 avant J. C.); les Lacédémoniens furent battus; mais Epaminondas après avoir long

temps écarté la mort, et fait mordre la poussière à une foule de guerriers, tomba percé d'un javelot dont le fer lui resta dans la poitrine.

Il respiroit encore. Ses amis, ses officiers, après l'avoir emporté dans sa tente, fondoient en larmes autour de son lit. Le camp retentissoit des cris de la douleur et du desespoir. Les médecins avoient déclaré qu'il expireroit dès qu'on ôteroit le fer de la plaie. Il parut inquiet sur le sort de la bataille; on lui dit que les Thébains l'avoient gagnée. „Voilà qui est bien, répondit-il; j'ai assez vécu.„ Il demanda ensuite Dïiphantus et Jollidas, deux généraux qu'il jugeoit dignes de le remplacer. On lui dit qu'ils étoient morts. „Persuadez donc aux Thébains, reprit il, de faire la „paix.„ Alors il ordonna d'arracher le fer; et l'un de ses amis s'étant écrié dans l'égarement de sa douleur: „Vous mourez, Epaminondas, si du „moins vous laissiez des enfans!„ „Je laisse, ré„pondit-il en expirant, deux filles immortelles: la „victoire de Leuctres et celle de Mantinée.„

Sa mort avoit été précédée par celle de Timagène, de cet ami si tendre qui m'avoit amené dans la Grèce. Huit jours avant la bataille, il disparut tout-à-coup. Une lettre laissée sur la table d'Epicharis sa nièce, nous apprit qu'il alloit joindre Epaminondas, avec qui il avoit pris des engagemens pendant son séjour à Thèbes. Il devoit bientôt se réunir à nous pour ne plus nous quitter. Si les dieux, ajoutoit-il, en ordonnent autrement, souvenez vous de tout ce qu'Anacharsis a fait pour moi, de tout ce que vous m'avez promis de faire pour lui.

Mon coeur se déchiroit a la lecture de cette lettre. Apollodore ne me permit pas de suivre mon ami, d'être témoin de ses exploits, de mourir avec lui. Son image est toujours presente à mes yeux. Il y a trente ans; il n'y a qu'un moment

ment que je l'ai perdu. J'ai deux fois entrepris de tracer son éloge; deux fois mes larmes l'ont effacé.

La bataille de Mantinée augmenta dans la suite les troubles de la Grèce; mais dans le premier moment, elle termina la guerre. Les Athéniens qui avoient envoyé du secours aux Lacédémoniens, eurent soin, avant leur départ, de retirer les corps de ceux qu'ils avoient perdus. On les fit consumer sur le bucher: les ossemens furent transportés à Athènes, et l'on fixa le jour où se feroit la cérémonie des funérailles, à laquelle préside un des principaux magistrats.

On commença par exposer sous une grande tente les cercueils de cyprès, où les ossemens étoient renfermés. Ceux qui avoient des pertes à pleurer, hommes et femmes, y venoient par intervalles faire des libations, et s'acquiter des devoirs imposés par la tendresse et par la religion. Trois jours après, les cercueils placés sur autant de chars qu'il y a de tribus, traversèrent lentement la ville, et parvinrent au Céramique extérieur, où l'on donna des jeux funèbres; on déposa les morts dans le sein de la terre, après que leurs parens et leurs amis les eurent, pour la dernière fois, arrosés de leurs larmes; un orateur choisi par la république, s'étant levé, prononça l'oraison funèbre de ces braves guerriers. Chaque tribu distingua les tombeaux de ses soldats par des pierres sépulcrales, sur lesquelles on avoit eu soin d'inscrire leurs noms et ceux de leurs pères, le lieu de leur naissance et celui de leur mort.

CHAPITRE IX.

Du gouvernement actuel d'Athènes.

Je passerai quelquefois d'un sujet à un autre sans en avertir. Je dois justifier ma marche. Athènes etoit le lieu de ma résidence ordinaire; j'en partois souvent avec Philotas mon ami, et nous y revenions après avoir parcouru des pays éloignés ou voisins. A mon retour je reprenois mes recherches. Je m'occupois. par préference, de quelque objet particulier. Ainsi l'ordre de cet ouvrage n'est en général que celui d'un journal dont j'ai déja parlé, et dans lequel j'ajoutois au recit de mes voyages, et à celui des évenemens remarquables, les éclaircissemens que je prenois sur certaines matieres.

J'ai donné, dans mon introduction, une légère ideé du gouvernement des Athéniens; j'entre ici dans de plus grands détails.

Les villes et les bourgs de l'Attique sont divisés en 174 departemens ou districts, qui, par leurs différentes réunions, forment dix tribus. Tous les ans, vers les derniers jours de l'année, les tribus s'assemblent séparément pour former un sénat composé de 500 députés, qui doivent être agés au moins de 30 ans. Chacune d'entre elles en présente 50, et leur en donne pour adjoints 50 autres, destinés à remplir les places que la mort ou l'irrégularité de conduite laisseront vacantes. Les uns et les autres sont tirés au sort. Les nouveaux sénateurs doivent subir un examen rigoureux; car il faut des moeurs irréprochables à des hommes destinés à gouverner les autres.

Le

Le ſénat formé par les repréſentans des dix tribus, eſt naturellement diviſé en dix claſſes, dont chacune à ſon tour a la prééminence ſur les autres. Cette prééminence ſe décide par le ſort, et le temps en eſt borné à l'eſpace de 36 jours pour les quatre premières claſſes, de 35 pour les autres.

Celle qui eſt à la tête des autres, s'apelle la claſſe des Prytanes. Elle eſt entretenue aux dépens du public, dans un lieu nommé le Prytanée. Mais comme elle eſt encore trop nombreuſe pour exercer en commun les fonctions dont elle eſt chargée, on la ſubdiviſe en cinq Décuries, compoſée chacune de dix Proèdres ou préſidens. Les ſept premiers d'entre eux occupent pendant ſept jours, la première place chacun à ſon tour; les autres en ſont formellement exclus.

Celui qui la remplit, doit être regardé comme le chef du Sénat. Ses fonctions ſont ſi importantes, qu'on n'a cru devoir les lui confier que pour un jour. Il propoſe communément les ſujets des délibérations; il appelle les ſénateurs au ſcrutin; et garde, pendant le court intervalle de ſon exercice, le ſceau de la république, les clefs de la citadelle, et celles du tréſor de Minerve.

Ces arrangemens divers; toujours dirigés par le ſort, ont pour objet de maintenir la plus parfaité égalité parmi les citoyens, et la plus grande ſureté dans l'Etat. Il n'y a point d'Athénien qui ne puiſſe devenir membre et chef du premier corps de la nation; il n'y en a point qui puiſſe à force de mérite ou d'intrigues, abuſer d'une autorité qu'on ne lui confie que pour quelques inſtans. — Les neuf autres claſſes, ou chambres du Sénat, ont de même un préſident a leur tête.

Le Sénat ſe renouvelle tous les ans. Si l'on eſt content de ſes ſervices, il obtient une couronne que lui décerne le peuple. Il eſt privé de cette récompenſe, quand il a négligé de faire con-

ſtruire des galères. Ceux qui le compoſent, reçoivent pour droit de préſence; une drachme par jour (18 ſols). Il s'aſſemble tous les jours, excepté les jours de fêtes et les jours regardés comme funeſtes. C'eſt aux Prytanes qu'il appartient de le convoquer, et de préparer d'avance les ſujets des délibérations. Comme il repréſente les tribus, il eſt repréſenté par les Prytanes, qui, toujours réunis en un même endroit, ſont à portée de veiller ſans ceſſe ſur les dangers qui ménacent la république, et d'en inſtruire le Sénat.

Pendant les 35 ou 36 jours que la claſſe des Prytanes eſt en exercice, le peuple s'aſſemble quatre fois; et ces quatre aſſemblées, qui tombent le 11, le 20, le 30 et le 33 de la Prytanie, ſe nomment aſſemblées ordinaires.

Dans la première on confirme ou on déſtitue les magiſtrats qui viennent d'entrer en place. On s'occupe des garniſons et des places qui ſont la ſureté de l'Etat, ainſi que de certaines dénonciations publiques, et l'on finit par publier le confiſcations des biens ordonnées par les tribunaux. Dans la deuxième tout citoyen qui a dépoſé ſur l'autel un rameau d'olivier entouré de bandelettes ſacrées, peut s'expliquer avec liberté ſur les objets rélatifs à l'adminiſtration et au gouvernement. La troiſième eſt deſtinée à recevoir les hérauts et les ambaſſadeurs, qui ont auparavant rendu compte de leur miſſion, ou préſenté leurs lettres de créance au Sénat. La quatrième enfin roule ſur les matières de religion telles que les fêtes, les ſacrifices etc. Outre ces aſſemblées il s'en tient d'extraordinaires quand l'Etat eſt menacé d'un prochain danger. On accorde au peuple un droit de préſence de trois oboles.

Les femmes ne peuvent pas aſſiſter à l'aſſemblée. Les hommes au deſſous de vingt ans n'en ont pas encore le droit. On ceſſe d'en jouir, quand on a une tache d'infamie; et un étranger qui l'uſur-

l'uſurperoit, ſeroit puni de mort, parce qu'il ſeroit cenſé uſurper la puiſſance ſouveraine, ou vouloir trahir le ſecret de l'Etat.

L'aſſemblée commence de très grand matin. Elle ſe tient au théatre de Bacchus, ou dans le marché public, ou dans une grande enceinte voiſine de la citadelle, et nommée le Pnyx. Il faut ſix mille ſuffrages pour donner force de loi à pluſieurs de ſes décrets. Cependant on n'eſt pas toujours en état de les avoir; et tant qu'a duré la guerre du Péloponèſe, on n'a jamais pu réunir plus de 5000 citoyens dans l'aſſemblée générale.

On propoſe le ſujet de la délibération ordinairement contenu dans un décret préliminaire du Senat, qu'on lit à haute voix et le héraut s'écrie. „Que les citoyens qui peuvent donner un avis „utile à la patrie, montent à la tribune.„

Quoique dès ce moment il ſoit libre à chacun des aſſiſtans de monter à la tribune, cependant on n'y avoit pour l'ordinaire que les orâteurs de l'état. Ce ſont dix citoyens diſtingués par leurs talens, et chargés ſpécialement de défendre les intérets de la patrie.

Le peuple donne quelquefois ſon ſuffrage par ſcrutin; mais plus ſouvent en tenant les mains élevées. Quand on s'eſt aſſuré de la pluralité des ſuffrages, et qu'on lui a relu une derniere fois le décret ſans réclamation, les préſidens congédient l'aſſemblée. Elle ſe diſſout avec le même tumulte qui, dès le commencement a régné dans ſes déliberations.

Le Sénat eſt le conſeil perpétuel du peuple. Les décrets en ſortant de ſes mains, et avant le conſentement du peuple, ont par eux mêmes aſſez de force pour ſubſiſter pendant que ce Sénat eſt en exercice; mais il faut qu'ils ſoient ratifiés par le peuple, pour avoir une autorité durable.

De

De simples particuliers ont, dans les délibérations publiques, l'influence que le Senat devroit avoir. Les uns sont des factieux de la plus basse extraction, qui, par leur audace, entraînent la multitude; les autres des citoyens riches, qui la corrompent par leurs largesses; les plus accrédités, des hommes éloquens qui renonçant à toute autre occupation, consacrent tout leur temps à l'administration de l'Etat.

Ils commencent pour l'ordinaire à s'essayer dans les tribunaux de justice; et quand ils s'y distinguent par le talent de la parole, alors sous prétexte de servir leur patrie, mais le plus souvent pour servir leur ambition, ils entrent dans une plus noble carrière, et se chargent du soin pénible d'éclairer le Sénat et de conduire le peuple.

Il faut que l'orateur monte à la tribune avec la sécurité et l'autorité d'une vie irréprochable. Autrefois ceux qui parloient en public, n'accompagnoient leurs discours que d'une action noble, tranquille et sans art, comme les vertus qu'ils pratiquoient, comme les vérités qu'ils venoient annoncer; et l'on se souvient encore que Thémistocle, Aristide et Périclès, presque immobiles sur la tribune, et les mains dans leurs manteaux, imposoient autant par la gravité de leur maintien que par la force de leur éloquence. Loin de suivre ces modèles, la plupart des orateurs ne laissent voir dans leurs traits, dans leurs cris, dans leurs gestes et dans leurs vêtemens, que l'assemblage effrayant de l'indécence et de la fureur.

Mais cet abus n'est qu'un leger symptôme de l'infamie de leur conduite. Les uns vendent leurs talens et leur honneur à des puissances ennemies d'Athènes; d'autres ont à leurs ordres des citoyens riches qui, par un asservissement passager, espèrent s'elever aux premieres places; tous se faisant une guerre de réputation et d'intérêt, ambitionnent

la gloire et l'avantage de conduire le peuple le plus éclairé de la Grèce et de l'univers.

De là ces intrigues et ces divisions qui fermentent sans cesse dans le sein de la république, et qui se developpent avec éclat dans ses assemblées tumultueuses. Car le peuple, si rampant quand il obéit, si terrible quand il commande, y porte avec la licence de ses moeurs, celle qu'il croit attachée à sa souveraineté. Toutes ses affections y sont extrêmes, tous ses excès impunis. Les orateurs comme flattant de chefs de parti, y viennent secondés, tantôt par des officiers militaires dont ils ont obtenu la protection, tantôt par des factieux subalternes dont ils gouvernent la fureur. A peine sont-ils en présence qu'ils s'attaquent par des injures qui animent la multitude, ou par des traits de plaisanterie qui la transportent hors d'elle même. Bientôt les clameurs, les applaudissemens, les éclats de rire étouffent la voix des sénateurs qui préfident à l'assemblée, des gardes dispersés de tous les cotés pour y maintenir l'ordre, de l'orateur enfin qui voit tomber son décret par ces mêmes petits moyens qui font si souvent échouer une pièce au théatre de Bacchus.

Ce peuple qui a des sensations très vives et très passagères, réunit plus que tous les autres peuples, les qualités les plus opposées, et celles dont il est le plus facile d'abuser pour le séduire.

L'histoire nous le présente, tantôt comme un vieillard qu'on peut tromper sans crainte, tantôt comme un enfant qu'il faut amuser sans cesse; quelquefois déployant les lumières et les sentimens des grandes ames; aimant à l'excès les plaisirs et la liberté, le repos et la gloire, s'enivrant des éloges qu'il reçoit; applaudissant aux reproches qu'il mérite; assez pénétrant pour saisir aux pre-

premiers mots les projets qu'on lui communique, trop impatient pour en écouter les détails et en prévoir les suites; faisant trembler ses magistrats dans l'instant même qu'il pardonne à ses plus cruels ennemis; passant avec la rapidité d'un éclair, de la fureur à la pitié, du découragement à l'insolence, de l'injustice au repentir; mobile sur-tout, et frivole, au point que dans les affaires les plus graves, et quelquefois les plus desespérées, une parole dite au hasard, une saillie heureuse, le moindre objet, le moindre accident, pourvu qu'il soit inopiné, suffit pour le distraire de ses craintes, ou le détourner de son intérêt.

C'est ainsi qu'on vit autrefois presque toute une assemblée se lever, et courir après un petit oiseau qu'Alcibiade jeune encore, et parlant pour la première fois en public, avoit par mégarde laissé echapper de son sein.

C'est ainsi que, vers le même temps, l'orateur Cléon, devenu l'idole des Athéniens qui ne l'estimoient guères, se jouoit impunément de la faveur qu'il avoit acquise. Ils étoient assemblés, et l'attendoient avec impatience; il vint enfin pour les prier de remettre la délibération à un autre jour, parce que devant donner à diner à quelques étrangers de ses amis, il n'avoit pas le loisir de s'occuper des affaires de l'état. Le peuple se leva, battit des mains, et l'orateur n'en eut que plus de crédit.

Je l'ai vu moi-même un jour, très inquiet de quelques hostilités que Philippe venoit d'exercer, et qui sembloient annoncer une rupture prochaine. Dans le temps que les esprits étoient le plus agités, parut sur la tribune un homme très petit et tout contrefait. C'étoit Léon, ambassadeur de Byzance, qui joignoit aux désagrémens de la figure cette gaîte et cette présence d'esprit qui plaisent tant aux Athéniens. A cette vue ils firent de

de ſi grands éclats de rire, que Léon ne pouvoit obtenir un moment de ſilence. „Eh, que feriez-„vous donc, leur dit-il enfin, ſi vous voyiez „ma femme? Elle vient à peine à mes genoux. „Cependant, tout petits que nous ſommes, quand „la diviſion ſe met entre nous, la ville de Byzance „ne peut pas nous contenir.„ Cette plaiſanterie eut tant de ſuccès, que les Athéniens accordèrent ſur le champ les ſecours qu'il étoit venu demander.

Enfin on les a vus faire lire en leur préſence des lettres de Philippe, qu'on avoit interceptées, en être indignés, et néanmoins ordonner qu'on reſpectât celles que le prince écrivoit à ſon épouſe, et qu'on les renvoyât ſans les ouvrir.

Si quelque choſe peut maintenir la démocratie, ce ſont les haines particulières, c'eſt la facilité qu'on a de pourſuivre un orateur qui abuſe de ſon crédit. On l'accuſe d'avoir transgreſſé des lois; et comme cette accuſation peut être rélative à la perſonne ou à la nature de ſon décret, de là deux ſortes d'accuſations auxquelles il eſt ſans ceſſe expoſé.

La prémiere a pour objet de le flétrir aux yeux de ſes concitoyens. S'il a reçu des préſens pour trahir ſa patrie, ſi ſa vie ſe trouve ſouillée de quelque tache d'infamie ou de crimes, alors il eſt permis à tout particulier d'intenter contre lui une action publique. Quand la faute eſt légère, le magiſtrat le condamne à une foible amende; quand elle eſt grave, il le renvoie à un tribunal ſupérieur; ſi elle eſt avérée l'accuſé convaincu ſubit, entr'autres peines, celle de ne plus monter à la tribune.

Les orateurs, qu'une conduite reguliére met à l'abri de cette premiére eſpéce d'accuſation, n'en

ont

ont pas moins à redouter la seconde, qu'on appelle accusation pour cause d'illégalité.

Parmi cette foule de décrets qu'on voit éclore de temps à autre avec la sanction du Senat et du peuple, il s'en trouve qui sont manifestement contraires au bien de l'état; et qu'il est important de ne pas laisser subsister. Dans ce cas, les lois autorisent le moindre citoyen à les attaquer publiquement devant les Archontes mais le peuple ne pouvant être cité en justice, on ne peut avoir d'action que contre l'orateur qui a proposé ces décrets; et c'est contre lui, en effet, que se dirige l'accusation pour cause d'illégalité. On tient pour principe, que s'étant mêlé de l'administration sans y être contraint, il s'est exposé à l'alternative d'être honoré quand il réussit, d'être puni quand il ne réussit pas. Cependant il faut intenter cette action dans l'année pour que l'orateur soit puni: au-delà de ce terme il ne répond plus de son décret.

Si l'accusateur n'obtient pas la cinquième parties des suffrages, il est obligé de payer 500 drachmes au trésor public, et l'affaire est finie. Si l'accusé succombe, il peut demander qu'on modère la peine, mais il n'évite guères ou l'exil, ou l'interdiction, ou de fortes amendes. Il n'est point d'orateur qui ne frémisse à l'aspect de cette accusation, et point de ressorts qu'il ne fasse jouer pour en prévenir les suites. Les prières, les larmes, un extérieur négligé, la protection des officiers militaires, les détours de l'éloquence; tout est mis en usage par l'accusé, ou par ses amis. Ces moyens ne réussissent que trop; et nous avons vu l'orateur Aristophon se vanter d'avoir subi 75 accusations de ce genre, et d'en avoir toujours triomphé.

Un particulier qui propose d'abroger une ancienne loi doit en même temps lui en substituer une

une autre. Si elle paroît en effet devoir être revoquée, on nomme d'avance cinq orateurs, pour prendre sa défense. En attendant, on affiche tous les jours cette loi, ainsi que celle qu'on veut mettre à sa place sur des statues exposées à tous les yeux. Chaque particulier compare à loisir les avantages et les inconvéniens de l'une et de l'autre. Elles sont l'entretien des sociétés: le vœu du public se forme par degrés, et se manifeste ordinairement à l'assemblée générale.

Cependant elle ne peut rien décider encore. On nomme des commissaires quelquefois au nombre de 1001, qui forment un tribunal, devant lequel comparoissent, et celui qui attaque la loi ancienne, et ceux qui la défendent. Ces commissaires, après avoir murement examiné la nouvelle loi, la confirment eux-mêmes, ou la présentent au peuple qui lui imprime par ses suffrages le sceau de l'autorité.

CHAPITRE X.

Des Magistrats d'Athènes.

Quoique par la loi d'Aristide le peuple puisse conférer les Magistratures au moindre des Athéniens, on le voit presque toujours n'accorder qu'aux citoyens les plus distingués celles, qui peuvent influer sur le salut de l'état. Il déclare ses volontés par la voie des suffrages ou par la voie du sort.

La première de la plus importante de magistratures est celle des Archontes; ce sont neuf des principaux citoyens, chargés non seulement d'exercer la police; mais encore de recevoir en pre-

mière instance les dénonciations publiques, et les plaintes des citoyens opprimés.

Deux examens subis, l'un dans le Sénat, et l'autre dans le tribunal des Héliastes, doivent précéder ou suivre immédiatement leur nomination. On exige entre autres conditions, qu'ils soient fils et petits fils de citoyens, qu'ils ayent toujours respecté les auteurs de leurs jours, et qu'ils ayent porté les armes pour le service de la patrie. Ils jurent ensuite de maintenir les lois et d'être inaccessibles aux présens.

Leur personne, comme celle de tous les magistrats, doit être sacrée. Quiconque les insulteroit par des violences ou des injures, lorsqu'ils ont sur leur tête une couronne de myrte, symbole de leur dignité, seroit exclu de la plupart des privilèges des citoyens ou condamné à payer une amende; mais il faut aussi qu'ils méritent par leur conduite, le respect qu'on accorde à leur place.

Les trois premiers Archontes ont chacun en particulier un tribunal, où ils siègent accompagnés de deux assesseurs qu'ils ont choisis, eux-mêmes. Les six derniers, nommés Thesmothètes, ne forment qu'une seule et même jurisdiction. A ces divers tribunaux sont commises diverses causes.

Les Archontes ont le droit de tirer au sort les juges des cours supérieures. Ils ont des fonctions et des prérogatives qui leur sont communes. Ils en ont d'autres qui ne regardent qu'un Archonte en particulier. Par exemple le premier, qui s'appelle Eponime, parce que son nom paroît à la tête des actes et des décrets qui se font pendant l'année de son exercice, doit spécialement étendre ses soins sur les veuves et sur les pupilles; le second, ou le Roi, écarter des mystères ou des cérémonies religieuses ceux qui sont coupables d'un meurtre; le troisième ou le Polémarque, exercer une sorte de jurisdiction sur les étrangers

gers établis à Athènes. Tous trois préſident ſéparément à des fêtes et à des jeux ſolennels. Les ſix derniers fixent les jours où les cours ſupérieurs doivent s'aſſembler; font leur ronde pendant la nuit pour maintenir dans la ville l'ordre et la tranquillité; et préſident à l'élection de pluſieurs magiſtratures ſubalternes.

Après l'élection des Archontes, ſe fait celle des Stratèges ou généraux d'armée, des Hipparques ou généraux de la cavalerie, des officiers prépoſés à la perception et à la garde des deniers publics, de ceux qui veillent à l'approviſionnement de la ville, de ceux qui doivent entretenir les chemins, et de quantité d'autres qui ont des fonctions moins importantes. Les magiſtrats de preſque tous ces départemens ſont au nombre de dix, et on en tire un de chaque tribu.

Un des plus utiles établiſſemens en ce genre eſt une chambre de compte qui eſt auſſi compoſée de dix officiers. Les Archontes, les membres du Sénat, les Aréopagites, les miniſtres même des autels, tous ceux en un mot qui ont eu quelque commiſſion relative à l'adminiſtration, doivent s'y préſenter, les uns en ſortant de place, les autres en des temps marqués, ceux-ci pour rendre compte des ſommes qu'ils ont reçues, ceux-là pour juſtifier leurs opérations, d'autres enfin pour montrer ſeulement qu'ils n'ont rien à redouter de la cenſure.

Ceux qui refuſent de comparoître ne peuvent ni teſter, ni s'expatrier, ni remplir une ſeconde magiſtrature, ni recevoir de la part du public la couronne qu'il décerne à ceux qui le ſervent avec zèle; ils peuvent même être déféré au Sénat ou á d'autres tribunaux qui leur impriment des taches d'infamie encore plus redoutables.

Dès qu'ils ſont ſortis de place il eſt permis à tous les citoyens de les pourſuivre en juſtice.

CHAPITRE XI.

Tribunaux de justice à Athènes. L'Aréopage. Délits et Peines.

Le droit de protéger l'innocence ne s'acquiert point ici par la naissance ou par les richesses. C'est le privilège de chaque citoyen. Comme ils peuvent tous assister à l'assemblée de la nation, et décider des intérêts de l'état, ils peuvent tous donner leurs suffrages dans les cours de justice, et règler les intérêts des particuliers. La qualité de juge n'est donc ni une charge, ni une magistrature; c'est une commission passagère, respectable par son objet, mais avilie par les motifs qui déterminent la plupart des Athéniens à s'en acquitter. L'appas du gain les rend assidus aux tribunaux, ainsi qu'a l'assemblée générale. On leur donne à chacun 3 oboles (9 sols) par séance; et cette légère rétribution forme pour l'état une charge annuelle d'environ 150 talens (810.000 livres); car le nombre des juges est immense, et se monte à six mille environ.

Un Athénien qui a plus de trente ans, qui a mené une vie sans reproche, qui ne doit rien au trésor public, a les qualités requises pour exercer les fonctions de la justice. Le sort décide tous les ans du tribunal où il doit se placer.

C'est par cette voie que les tribunaux sont remplis. On en compte 10 principaux: 4 pour les meurtres, 6 pour les autres causes tant criminelles que civiles. Ces dix cours souveraines, composées la plupart de 500 juges, et quelques-unes d'un plus grand nombre encore, n'ont aucune activité par elles mêmes, et sont mises en mouvement

mert par les neuf Archontes. Chacun de ces magiſtrats y porte les cauſes dont il a pris connoiſſance, et y préſide pendant qu'elles y ſont agitées.

Le plus celebre de ces différens tribunaux eſt celui des Héliaſtes, où ſe portent toutes les grandes cauſes qui intéreſſent l'état ou les particuliers. Il eſt compoſé pour l'ordinaire de 500 juges; et en certaines occaſions, les magiſtrats ordonnent à d'autres tribunaux de ſe réunir à celui des Héliaſtes, de manière que le nombre des juges va quelquefois à 6000. Ils promettent ſous la foi du ſerment de juges ſuivant les lois et ſuivant les decrets du ſénat et du peuple, de ne recevoir aucun preſent, d'entendre egalement les deux parties, de s'oppoſer de toutes leurs forces à ceux qui feroient la moindre (tentative) contre la forme actuelle du gouvernement.

Le ſénat de l'Aréopage eſt le plus ancien, et néanmoins le plus intègre des tribunaux d'Athènes. Les places des Sénateurs ſont à vie; le nombre en eſt illimité. Les Archontes, après leurs années d'exercice, y ſont admis; mais ils doivent montrer dans un examen ſolennel, qu'ils on rempli leurs fonctions avec autant de zèle que de fidélité.

La réputation dont jouit ce tribunal depuis tant de ſiècles, eſt fondée ſur des titres qui la tranſmettront aux ſiècles ſuivans. L'innocence obligée d'y comparoître, s'en approche ſans crainte; et les coupables convaincus et condamnés ſe retirent ſans oſer ſe plaindre.

Il veille ſur la conduite de ſes membres, et les juge ſans partialité, quelquefois même pour des fautes légères. Un ſénateur fut puni pour avoir étouffé un petit oiſeau qui, ſaiſi de frayeur, s'etoit refugié dans ſon ſein. C'étoit l'avertir qu'un coeur fermé à la pitié ne doit pas diſpoſer

 de

de la vie des citoyens. Auſſi les déciſions de cette cour ſont elles regardées comme des règles, non ſeulement de ſageſſe, mais encore d'humanité. J'ai vu traîner en ſa préſence une femme accuſée d'empoiſonnement. Elle avoit voulu s'attacher un homme qu'elle adoroit, par un philtre dont il mourut. On la renvoya, parce qu'elle étoit plus malheureuſe que coupable.

On rapporte ſa première origine au temps de Cécrops; mais il en dut une plus brillante à Solon, qui le chargea du maintien des moeurs. Il connut alors de preſque tous les crimes, tous les vices, tous les abus. L'homicide volontaire, l'empoiſonnement, le vol, les incendies, le libertinage, les innovations, ſoit dans le ſyſtème religieux, ſoit dans l'adminiſtration publique, excitèrent tour à tour ſa vigilance. Il pouvoit en pénétrant dans l'intérieur des maiſons, condamner comme dangereux tout citoyen inutile, et comme criminelle toute dépenſe qui n'étoit pas proportionnée aux moyens. Comme il mettoit la plus grande circonſpection à reformer les moeurs; comme il n'employoit les chatimens qu'après les avis et les ménaces, il ſe fit aimer en exercant le pouvoir le plus abſolu.

L'éducation de la jeuneſſe devint le premier objet de ſes ſoins. Il montroit aux enfans des citoyens la carrière qu'ils devoient parcourir, et leur donnoit des guides pour les y conduire. On le vit ſouvent augmenter par ſes libéralités l'émulation des troupes, et décerner des recompenſes à des particuliers qui rempliſſoient dans l'obſcurité les devoirs de leur état. Pendant la guerre des Perſes, il mit tant de zèle et de conſtance à maintenir les lois, qu'il donna plus de reſſort au gouvernement.

Cette inſtitution trop belle pour ſubſiſter long-temps, ne dura qu'environ un ſiècle. Péricles

clès réuſſit à affoiblir une autorité qui contraignoit la ſienne. Il n'exerce à préſent une juriſdiction proprement dite, qu'à l'égard des bleſſures et des homicides prémédités, des incendies, de l'empoiſonnement et de quelques délits moins graves.

Les jugemens de l'Aréopage ſont précédés par des cérémonies effrayantes. Les deux parties, placées au milieu des débris ſanglans des victimes, font un ſerment, et le confirment par des imprécations terribles contre elles-mêmes et contre leurs familles. Elles prennent à témoin les redoutables Euménides, qui d'un temple voiſin, où elles ſont honorées, ſemblent entendre leurs voix, et ſe diſpoſer à punir les parjures.

Après ces préliminaires, on diſcute la cauſe. Ici la vérité a ſeule le droit de ſe préſenter aux juges. Ils redoutent l'éloquence autant que le menſonge. Les avocats doivent ſévèrement bannir de leurs diſcours les ornemens du ſtyle, et le ton même du ſentiment. La paſſion ſe peindroit vainement dans les yeux et dans les geſtes de l'orateur, l'Aréopage tient preſque toutes ſes ſéances pendant la nuit.

La queſtion étant ſuffiſamment éclairée, les juges dépoſent en ſilence leurs ſuffrages dans deux urnes, dont l'une s'appelle l'urne de la mort, l'autre celle de la miſéricorde. En cas de partage un officier ſubalterne ajoute, en faveur de l'accuſé le ſuffrage de Minerve. On le nomme ainſi, parce que, ſuivant une ancienne tradition, cette déeſſe, aſſiſtant dans le même tribunal au jugement d'Oreſte, donna ſon ſuffrage pour départager les juges.

Le peuple qui n'a plus rien à craindre de l'autorité des Aréopagites, mais qui reſpecte encore leur ſageſſe, leur laiſſe quelquefois la liberté de revoir ſes propres jugemens. Les faits que je vais rapporter, ſe ſont paſſés de mon temps.

Un citoyen, banni d'Athènes, osoit y reparoître. On l'accusa devant le peuple, qui crut devoir l'absoudre à la persuasion d'un orateur accrédité. L'Aréopage ayant pris connoissance de cette affaire, ordonna de saisir le coupable, le traduisit de nouveau devant le peuple, et le fit condamner.

Il étoit question de nommer des députés à l'assemblée des amphictions. Parmi ceux que le peuple avoit choisis, se trouvoit l'orateur Eschine, dont la conduite avoit laissé quelques nuages dans les esprits. L'Aréopage, sur qui les talens sans la probité en font aucune impression, s'informa de la conduite d'Eschine, et prononca que l'orateur Hypéride lui paroissoit plus digne d'une si honorable commission. Le peuple nomma Hypéride.

Quant aux peines que ces divers tribunaux infligent, tous les Athéniens peuvent sans distinction être privés de la vie, de la liberté, de leur patrie, de leurs biens et de leurs privilèges.

On punit de mort le sacrilège, la profanation des mystères, les entreprises contre l'état, et sur-tout contre la démocratie; les déserteurs, ceux qui livrent à l'ennemi une place, une galère, un détachement de troupes: enfin tous les attentats qui attaquent directement la religion, le gouvernement, ou la vie d'un particulier.

On soumet à la même peine le vol commis de jour, quand il s'agit de plus de 50 drachmes (plus de 45 livres); le vol de nuit, quelque leger qu'il soit; celui qui se commet dans les bains, dans les gymnases, quand même la somme seroit extrêmement modique.

C'est avec la corde, le fer et le poison, qu'on ôte, pour l'ordinaire, la vie aux coupables; quelquefois on les fait expirer sous le baton; d'autres

tres fois on les jette dans la mer, ou dans un gouffre hériſſé de pointes tranchantes, pour hâter leur trépas; car c'eſt une eſpèce d'impiété de laiſſer mourir de faim les criminels.

Certaines fautes ſont expiées par pluſieurs années ou par quelques jours de priſon; d'autres doivent l'être par une priſon perpétuelle.

L'exil eſt un ſupplice d'autant plus rigoureux pour un Athénien, qu'il ne retrouve nulle part les agrémens de ſa patrie, et que les reſſources de l'amitié ne peuvent adoucir ſon infortune. Un citoyen qui lui donneroit un aſyle ſeroit ſujet a la même peine.

Cette proſcription a lieu dans deux circonſtances remarquables. 1°. Un homme abſous d'un meurtre involontaire, doit s'abſenter pendant une année entière, et ne revenir à Athènes qu'après avoir donné des ſatisfactions aux parens du mort; qu'après s'être purifié par des cérémonies ſaintes. 2°. Celui qui, accuſé devant l'Aréopage, d'un meurtre prémédité deſeſpère de ſa cauſe, après un premier plaidoyer, peut, avant que les juges aillent au ſcrutin, ſe condamner à l'exil, et ſe retirer tranquillement.

On confiſque ſes biens; et ſa perſonne eſt en ſureté, pourvu qu'il ne ſe montre ni ſur les terres de la république, ni dans les ſolennités de la Grèce: car dans ce cas, il eſt permis à tout Athenien de le traduire en juſtice, ou de lui donner la mort. Cela eſt fondé ſur ce qu'un meurtrier ne doit pas jouir du même air et des mêmes avantages dont jouiſſoit celui à qui il a ôté la vie.

Les confiſcations tournent en grande partie au profit du tréſor public: on y verſe auſſi les amendes, après en avoir prélevé le dixième pour le

cul'e de Minerve, et le cinquième pour celui de quelques autres divinités.

La dégradation prive un homme de tous les droits, ou d'une partie des droits du citoyen. Tantôt elle ne permet pas au coupable de monter à la tribune, d'assister à l'assemblée générale, de s'asseoir parmi les sénateurs ou parmi les juges; tantôt elle lui interdit l'entrée des temples, et toute participation aux choses saintes, quelquefois elle lui défende de paroître dans la place publique ou de voyager en certains pays; d'autres fois en le dépouillant de tout, et le faisant mourir civilement, elle ne lui laisse que le poids d'une vie sans attrait et d'une liberté sans exercice.

Les lois éloignent des charges et des emplois celui qui a maltraité les auteurs de ses jours, et celui qui a lâchement abandonné son poste, ou son bouclier, et par là elles le couvrent publiquement d'une infamie qui le force à sentir le remords.

CHAPITRE XII.

Moeurs et vie civile des Athéniens.

Au chant du coq les habitans de la campagne entrent dans la ville avec leurs provisions, et chantent de vieilles chansons. En même temps les boutiques s'ouvrent avec bruit, et tous les Athéniens sont en mouvement.

Parmi le peuple, ainsi qu'à l'armée, on fait deux repas par jour; mains les gens d'un certain ordre se contentent d'un seul, qu'ils placent, les uns

uns à midi, la plupart avant le coucher du soleil. L'après-midi ils prennent quelques momens de sommeil, ou bien ils jouent aux dés et à d'autres jeux de commerce. Dans les intervalles de la journée, sur-tout le matin, avant midi, et le soir, avant souper, on va sur les bords de l'Ilissus et tout autour de la ville, jouir de l'extrême pureté de l'air et des aspects charmants qui s'offrent de tous cotés; mais pour l'ordinaire, on se rend à la place publique, qui est l'endroit le plus fréquenté de la ville. Comme c'est là que se tient souvent l'assemblée générale, et que se trouvent le palais du Sénat, et le tribunal du premier des Archontes, presque tous y sont entrainés par leurs affaires ou par celles de la république.

Autour de la place sont des boutiques de parfumeurs, d'orfèvres. de barbiers etc. ouvertes à tout le monde, ou l'on discute avec bruit les intérêts de l'Etat, les anecdotes des familles, les vices et les ridicules des particuliers. Du sein de ces assemblées, qu'un mouvement confus sépare et renouvelle sans cesse, partent mille traits ingénieux ou sanglans, contre ceux qui paroissent à la promenade avec un extérieur négligé, ou qui ne craignent pas d'y étaler un faste révoltant; car ce peuple, railleur à l'excès, emploie une espèce de plaisanterie d'autant plus redoutable, qu'elle cache avec soin sa malignité. On trouve quelquefois une compagnie choisie, et des conversations instructives aux différens portiques distribués dans la ville. Ces sortes de rendez-vous ont du se multiplier parmi les Athéniens. Leur goût insatiable pour les nouvelles, suite de l'activité de leur esprit et de l'oisiveté de leur vie, les force à se rapprocher les uns des autres.

Leurs momens sont quelquefois remplis par la chasse et par les exercices du gymnase. Outre les bains publicques, où le peuple aborde en foule,

et

et qui ſervent d'aſyle aux pauvres contre les rigueurs de l'hiver, les particuliers en ont dans leurs maiſons. L'uſage leur en eſt devenu ſi néceſſaire, qu'ils l'ont introduit juſque ſur leurs vaiſſeaux. Ils ſe mettent au bain ſouvent après la promenade, preſque toujours avant le repas. Ils en ſortent parfumés d'eſſences; et ces odeurs ſe mêlent avec celles dont ils ont ſoin de pénétrer leurs habits, qui prennent divers noms, ſuivant la différence de leur forme et de leurs couleurs.

La plupart ſe contentent de mettre par deſſus une tunique qui deſcend juſqu'a mi-jambe, un manteau qui les couvre preſque en entier. Il ne convient qu'aux gens de la campagne, ou ſans éducation, de relever au-deſſus des genoux les diverſes pièces de l'habillement.

Beaucoup d'entre eux vont pieds nus; d'autres, ſoit dans la ville, ſoit en voyage, quelquefois même dans les proceſſions, couvrent leur tête d'un grand chapeau à bords détrouſſés.

Dans la manière de diſpoſer les parties du vêtement, les hommes doivent ſe propoſer la décence, les femmes y joindre l'élégance et le goût. Elles portent, 1°. une tunique blanche qui s'attache avec des boutons ſur les épaules, qu'on ſerre au deſſous du ſein avec une large ceinture, et qui deſcend à plis ondoyans juſqu'aux talons; 2°. une robe plus courte, aſſujétie ſur les reins par un large ruban, terminée dans ſa partie inférieure, ainſi que la tunique, par des bandes ou raies de differentes couleurs, garnie quelquefois de manches qui ne couvrent qu'une partie des bras; 3°. un manteau qui tantôt eſt ramaſſé en forme d'écharpe, et tantôt ſe déployant ſur le corps, ſemble par ſes heureux contours, n'être fait que pour le deſſiner. On le remplace trés ſouvent par un leger mantelet. Quand elles ſortent, elles mettent un voile ſur leur tête.

Le

Le lin, le coton, et sur-tout la laine sont les matières le plus souvent employées pour l'habillement des Athéniens. La tunique étoit autrefois de lin; elle est maintenant de coton. On fait pour l'été des vêtemens très légers. En hiver, quelques uns se servent de grandes robes qu'on fait venir de Sardes, et dont le drap fabriqué à Ecbatane en Médie, est hérissé de gros flocons de laine propres à garantir du froid.

On voit des étoffes que réhausse l'éclat de l'or; d'autres, où se retracent les plus belles fleurs avec leurs couleurs naturelles; mais elles ne sont destinées qu'aux vêtemens dont on couvre les statues des dieux, ou dont les acteurs se parent sur le théâtre. Pour les interdire aux femmes honnêtes, les lois ordonnent aux femmes de mauvaise vie de s'en servir.

Les Athéniennes peignent leurs sourcils en noir, et appliquent sur leur visage une couleur de blanc de céruse avec de fortes teintes de rouge. Elles répandent sur leurs cheveux couronnés de fleurs, une poudre de couleur jaune, et suivant que leur taille l'exige, elles portent des chaussures plus ou moins hautes.

Renfermées dans leur appartement, elles sont privées du plaisir de partager et d'augmenter l'agrément de sociétés que leurs époux rassemblent. La loi ne leur permet de sortir pendant le jour que dans certaines circonstances; et pendant la nuit qu'en voiture et avec un flambeau qui les éclaire. Mais cette loi défectueuse, en ce qu'elle ne peut être commune à tous les états, laisse les femmes du dernier rang dans une entière liberté, et n'est dévenue pour les autres qu'une simple règle de bienséance, règle que des affaires pressantes, ou de legers prétextes font violer tous les jours. Elles ont d'ailleurs bien des motifs légitimes pour sortir de leurs retraites. Des fêtes particulieres, inter-

interdites aux hommes, les raſſemblent ſouvent entre elles. Dans les fêtes publiques, elles aſſiſtent aux ſpectacles ainſi qu'aux cérémonies du temple. Mais en général elles ne doivent paroître qu'accompagnées d'eunuques ou de femmes eſclaves qui leur appartiennent, et qu'elles louent même pour avoir un cortège plus nombreux. Si leur extérieur n'eſt pas décent, des magiſtrats chargés de veiller ſur elles, les ſoumettent à une forte amende, et font inſcrire leur ſentence ſur une tablette qu'ils ſuſpendent à l'un des platanes de la promenade publique.

Des témoignages d'un autre genre les dédommagent quelquefois de la contrainte où elles vivent. Je rencontrai un jour la jeune Leucippe, dont les attraits naiſſans et juſqu'alors ignorés brilloient à travers un voile que le vent ſoulevoit par intervalles. Elle revenoit du temple de Cérès, avec ſa mère et quelques eſclaves.

La jeuneſſe d'Athènes, qui ſuivoit ſes pas, ne l'apperçut qu'un inſtant; et le lendemain je lus ſur la porte de ſa maiſon, au coin des rues, ſur l'écorce des arbres, dans les endroits les plus expoſés, ces mots tracés par des mains différentes: „Leucippe eſt belle; rien n'eſt ſi beau que Leucippe.„

Les Athéniens étoit autrefois ſi jaloux qu'ils ne permettoient pas à leurs femmes de ſe montrer à la fenêtre. On a reconnu depuis que cette extrême ſévérité ne ſervoit qu'à hater le mal qu'on cherchoit à prévenir. Un mari obligé de repudier ſa femme, doit auparavant s'adreſſer à un tribunal auquel préſide un des principaux magiſtrats. Le même tribunal reçoit les plaintes des femmes qui veulent ſe ſéparer de leurs maris. C'eſt là qu'après de longs combats entre la jalouſie et l'amour, comparut autrefois l'épouſe d'Alcibiade, la vertueuſe et trop ſenſible Hypparète. Tandis

que

que d'une main tremblante elle préſentoit le placet qui contenoit ſes griefs, Alcibiade ſurvint tout-à-coup. Il la prit ſous le bras ſans qu'elle fit la moindre reſiſtance, et traverſant avec elle la place publique, aux applaudiſſemens de tout le peuple, la ramena tranquillement dans ſa maiſon.

Le grand nombre de courtiſanes qui les lois protègent ſont très dangereuſes aux moeurs des jeunes gens. Outre cet écueil ils ont encore à regretter le temps qu'ils paſſent dans ces maiſons fatales où l'on donne à jouer, où ſe livrent des combats de coqs, qui ſouvent occaſionnent de gros paris. Ils ont de riches équipages; ils entretiennent un grand nombre de chiens et de chevaux; et ces dépenſes jointes au faſte de leurs habits, détruiſent bientôt entre leurs mains l'héritage de leurs pères.

On va communement à pied, ſoit dans la ville, ſoit aux environs. Les gens riches tantôt ſe ſervent de chars et de litières, dont les autres citoyens ne ceſſent de blamer et d'envier l'uſage, tantôt ſe font ſuivre par un domeſtique qui porte un pliant, afin qu'ils puiſſent s'aſſeoir dans la place publique, et toutes les fois qu'ils ſont fatigués de la promenade. Les hommes paroiſſent preſque toujours avec une canne à la main; les femmes très ſouvent avec un paraſol.

Le peuple eſt naturellement frugal. Les ſalaiſons et les légumes ſont ſa principale nourriture. Tous ceux qui n'ont pas de quoi vivre, reçoivent tous les jours du tréſor public une ou deux oboles, que leur accorde l'aſſemblée de la nation; mais ils obtiennent encore d'autres ſoulagemens à leur misère. A chaque nouvelle lune les riches expoſent dans les carrefours, en l'honneur de la déeſſe Hécate, des repas qu'on laiſſe enlever au petit peuple.

J'avois

J'avis pris une note exacte de la valeur des denrées; je l'ai perdue: je me rappelle seulement que le prix ordinaire dublé étoit des 5 drachmes par médimnes (4 boisseaux à 4 livres 10 sols). Un boeuf de la première qualité valoit environ 80 drachmes (72 livres) un mouton la cinquième partie d'un boeuf, c'est á dire environ 16 drachmes (14 liv. 8 sols); un agneau 10 drachmes (9 livres.)

On ne trouve point ici des fortunes aussi éclatantes que dans la Perse. Quelques familles, en petit nombre, se sont enrichies par le commerce etc. les autres citoyens croient jouir d'une fortune honnête lorsqu'ils ont en biens-fonds 15 ou 20 talens 90000livres.)

Quoique les Athéniens ayent l'insupportable défaut d'ajouter foi à la calomnie, avant que de l'éclaircir, ils ne sont méchans que par légereté; et l'on dit communément que, quand ils sont bons, ils le sont plus que les autres Grecs, parce que leur bonté n'est pas une vertu d'éducation.

Le peuple est ici plus bruyant qu'ailleurs. Dans la première classe des citoyens, règnent cette bienséance qui fait croire qu'un homme s'estime lui-même, et cette politesse qui fait croire qu'il estime les autres. La bonne compagnie exige de la decence dans les expressions et dans l'extérieur; elle fait proportionner au temps et aux personnes les égards par lesquels on se prévient mutuellement, et regarde une démarche afectée ou précipitée, comme un signe de vanité on de légereté; un ton brusque, sententieux, trop élevé, comme une preuve de mauvaise éducation ou de rusticité. Elle condamne aussi les caprices de l'humeur, l'empressement affecté, l'accueil dédaigneux et le goût de la singularité. Elle exige une certaine facilité de moeurs, également éloignée de cette complaisance qui approuve tout, et de cette austérité chagrine

grine qui n'approuve rien. Mais ce qui la caractérise le plus, est une plaisanterie fine et légère qui réunit la décence à la liberté, qu'il faut savoir pardonner aux autres, et se faire pardonner à soi-même, que peu de gens savent employer, que peu de gens même savent entendre.

On trouve dans cette ville plusieurs sociétés dont les membres s'engagent à s'assister mutuellement. L'un d'eux est-il traduit en justice? est-il poursuivi par des créanciers? il implore le secours de ses associés. Dans le premier cas, ils l'accompagnent au tribunal et lui servent, quand ils en sont requis, d'avocats ou de témoins; dans le second ils lui avancent les fonds nécessaires, sans exiger le moindre intérêt, et ne lui prescrivent d'autre terme pour le remboursement, que le retour de sa fortune ou de son crédit. S'il manque à ses engagemens, pouvant les remplir, il ne peut être traduit en justice; mais il est deshonoré. Ces associations que formèrent autrefois des motifs nobles et généreux, ne se soutiennent aujourd'hui que par l'injustice et par l'intérêt. Le riche s'y mêle avec les pauvres, pour les engager à se parjurer en sa faveur; le pauvre avec les riches, pour avoir quelque droit à leur protection.

Parmi ces sociétés, il s'en est établi un dont l'unique objet est de recueillir toutes les espèces de ridicules, et de s'amuser par des saillies et des bons mots. Ils sont au nombre de 60, tous gens fort gais et de beaucoup d'esprit; ils se réunissent de temps en temps dans le temple d'Hercule, pour y prononcer des décrets en présence d'une foule de témoins attirés par la singularité du spectacle. Les malheurs de l'état n'ont jamais interrompu leurs assemblées.

Deux sortes de ridicules, entre autres, multiplient les décrets de ce tribunal. On voit ici des gens qui outrent l'élégance attique, et d'autres

la simplicité spartiate. Les premiers ont soin de se raser souvent, de changer souvent d'habits, de faire briller l'émail de leurs dents, de se couvrir d'essences. Ils portent des fleurs aux oreilles, des cannes torses à la main, et des souliers à l'Alcibiade. C'est une espèce de chaussure, dont Alcibiade a donné la première idée, et dont l'usage subsiste encore parmi les jeunes gens [illegible] ux de leur parure. Les seconds affectent les moeurs des Lacédémoniens, et sont en conséquence taxés de Laconomanie Leurs cheveux tombent confusément sur leurs épaules; ils se font remarquer par un manteau grossier, une chaussure simple, une longue barbe, un gros baton, une démarche lente, et si je l'ose dire, par tout l'appareil de la modestie. Les efforts des premiers, bornés a s'attirer l'attention, revoltent encore moins que ceux des seconds, qui en veulent directement à notre estime. J'ai vu des gens d'esprit traiter d'insolence cette fausse simplicité. Ils avoient raison. Toute prétention est une usurpation; car nous avons pour prétentions les droits des autres.

CHAPITRE XII.

De la Religion, des Ministres sacrés, des principaux crimes contre la Religion.

Le culte public est fondé sur cette loi: „Honorez en public et en particulier les dieux et les heros du pays. Que chacun leur offre tous les ans „suivant ses facultés, et suivant les rits établis, „les prémices de ses moissons.„

Dès les plus anciens temps, les objets du culte s'étoient multipliés parmi les Athéniens. Les

Les douze principales divinités leur furent communiqués par les Egyptiens ; et d'autres par les Libyens et par différens peuples. On défendit enſuite, ſous peine de mort, d'admettre des cultes étrangers ſans un décret de l'Aréopage ſollicité par les orateurs publics. Depuis un ſiècle, ce tribunal étant devenu plus facile, les dieux de la Thrace, de la Phrygie, et de quelques autres nations barbares, ont fait une irruption dans l'Attique.

Ce fut anciennement une belle inſtitution, de conſacrer par des monumens et par des fêtes, le ſouvenir des rois et des particuliers qui avoient rendu de grands ſervices à l'humanité. Telle eſt l'origine de la profonde vénération que l'on conſerve pour les héros. Les Athéniens mettent dans ce nombre Théſée, premier auteur de leur liberté ; Erechtée, un de leurs anciens rois ; ceux qui méritèrent de donner leurs noms aux dix tribus ; d'autres encore, parmi leſques il faut diſtinguer Hercule, qu'on range indifféremment dans la claſſe des dieux et dans celle des héros.

Le culte de ces derniers diffère eſſentiellement de celui des dieux, tant par l'objet qu'on ſe propoſe, que par les cérémonies qu'on y pratique. Les Grecs ſe proſternent devant la divinité, pour reconnoître leur dépendance, implorer ſa protection, ou la remercier de ſes bienfaits. Ils conſacrent des temples, des autels, des bois et célèbrent des fêtes et des jeux en l'honneur des héros, pour éterniſer leur gloire et rapeller leurs exemples. On brule de l'encens ſur leurs autels, en même temps qu'on repand ſur leurs tombeaux des libations deſtinées à procurer du repos à leurs ames. Auſſi les ſacrifices dont on les honore, ne ſont, à proprement parler, adreſſés qu'aux dieux des enfers.

On enſeigne des dogmes ſecrets dans les myſtères d'Eleuſis, de Bachus, et de quelques autres

tres divinités. Mais la religion dominante consiste toute dans l'extérieur. Elle ne présente aucun corps de doctrine, aucune instruction publique, point d'obligation étroite de participer, à des jours marqués, au culte établi. Il suffit, pour la croyance, de paroître persuadé que les dieux existent, et qu'ils recompensent la vertu, soit dans cette vie, soit dans l'autre; pour la pratique, de faire par intervalles quelques actes de religion, comme, par exemple, de paroître dans les temples aux fêtes solennelles, et de présenter ses hommages sur les autels publics.

Le peuple fait uniquement consister la piété dans la prière, dans les sacrifices et dans les purifications.

Quelques-uns prononcent leurs prières à voix basse. Pythagore vouloit qu'on les récitât tout-haut, afin de ne rien demander dont on eut à rougir. En effet la meilleure de toutes les règles seroit de parler aux dieux, comme si on étoit en présence des hommes, et aux hommes comme si on étoit en présence des dieux.

J'étois souvent frappé de la beauté des cérémonies. Le spectacle en est imposant. La place qui précède le temple, les portiques qui l'entourent, sont remplis de monde. Les prêtres s'avancent sous le vestibule près de l'autel. Après que l'officiant a dit d'une voix sonore. „Faisons les libations, et prions„ un des ministres subalternes, pour exiger de la part des assistans, l'aveu de leurs dispositions saintes, demande: „Qui sont „ceux qui composent cette assemblée? Des gens „honnêtes, repondent-ils de concert. Faites donc silence, ajoute-t-il.„ Alors on recite les prières assorties à la circonstance. Bientôt des choeurs de jeunes gens chantent des hymnes sacrés. Leurs voix sont si touchantes, et tellement secondées par le talent du poëte attentif à choisir des sujets propres à émouvoir, que la plupart des assistans fondent

dent en larmes. Mais pour l'ordinaire, les chants religieux ſont brillans et plus capables d'inſpirer la joie que la triſteſſe.

Autrefois on ne préſentoit aux dieux que les fruits de la terre; et l'on voit encore dans la Grèce pluſieurs autels ſur leſquels il n'eſt pas permis d'immoler des victimes. Les ſacrifices ſanglans s'introduiſirent avec peine. L'homme avoit horreur de porter le fer dans le ſein d'un animal deſtiné au labourage, et devenu le compagnon de ſes travaux: Une loi expreſſe le lui défendoit ſous peine de mort; et l'uſage général l'engageoit à s'abſtenir de la chair des animaux.

Le reſpect qu'on avoit pour les traditions anciennes, eſt atteſté par une cérémonie qui ſe renouvelle tous les ans. Dans une fête conſacrée à Jupiter, on place des offrandes ſur un autel, auprès duquel on fait paſſer des boeufs. Celui qui touche à ces offrandes doit être immolé. De jeunes filles portent de l'eau dans des vaſes; et les miniſtres du Dieu les inſtrumens du ſacrifice. A peine le coup eſt-il frappé, que le victimaire ſaiſi d'horreur laiſſe tomber la hache, et prend la fuite. Cependant ſes complices goûtent de la victime, en couſent la peau, la rempliſſent de foin, attachent à la charrue cette figure informe, et vont ſe juſtifier devant les juges qui les ont cités à leur tribunal. Les jeunes filles qui ont fourni l'eau pour aiguiſer les inſtrumens, rejettent la faute ſur ceux qui les ont aiguiſés en effet; ces derniers ſur ceux qui ont égorgé la victime; et ceux-ci ſur les inſtrumens, qui ſont condamnés comme auteurs du meurtre, et jetés dans la mer.

Cette cérémonie myſtérieuſe eſt de la plus haute antiquité, et rapelle un fait qui ſe paſſa du temps d'Erechtée. Un laboureur ayant placé ſon offrande ſur l'autel, aſſomma un boeuf qui en

avoit devoré une partie. Il prit la fuite, et la hache fut traduite en juſtice.

Quand les hommes ſe nouriſſoient des fruits de la terre, ils avoient ſoin d'en reſerver une portion pour les dieux. Ils obſervèrent le même uſage, quand ils commencèrent à ſe nourrir de la chair des animaux; et c'eſt peut être de là que viennent les ſacrifices ſanglans, qui ne ſont en effet que des repas deſtinés aux dieux, et auxquels on fait participer les aſſiſtans.

La connoiſſance d'une foule de pratiques et de détails conſtitue le ſavoir des prêtres. Tantôt on repand de l'eau ſur l'autel, ou ſur la tête de la victime; tantôt c'eſt du miel ou de l'huile, Plus communément on les arroſe avec du vin; et alors on brule ſur l'autel du bois de figuier, de myrte ou de vigne. Le choix de la victime n'exige pas moins d'attention. Elle doit être ſans tache, n'avoir aucun défaut, aucune maladie; mais tous les animaux ne ſont pas également propres aux ſacrifices. On n'offrit d'abord que ceux dont on ſe nouriſſoit, comme le boeuf, la brebis, la chèvre, le cochon &c. Enſuite on ſacrifia des chevaux au ſoleil, des cerfs à Diane, des chiens à Hécate. Chaque pays, chaque temple a ſes uſages.

On poſe ſur la tête de la victime un gateau pétri avec de la farine d'orge et du ſel; on lui arrache le poil du front, et on le jete dans le feu; on brule ſes cuiſſes avec du bois fendu &c.

On la partage entre les dieux, les prêtres, et ceux qui l'ont préſentée. La portion des dieux eſt dévorée par la flamme; celle des prêtres fait partie de leur revenu; la troiſième ſert de prètexte à ceux qui la reçoivent, de donner un repas à leurs amis. Chaque particulier peut offrir des ſacrifices ſur un autel placé à la porte de ſa maiſon, ou dans une chapelle domeſtique.

La ſuperſtition domine avec tant de violence ſur

ſur notre eſprit, qu'elle avoit rendu féroce le peuple le plus doux de la terre. Les ſacrifices humains étoient autrefois aſſez fréquens parmi les Grecs. Ils l'étoient chez preſque tous les peuples: et ils le ſont encore aujourd'hui chez quelques uns d'entre eux. Ils ceſſeront enfin, parce que les cruautés abſurdes et inutiles cèdent tôt ou tard à la nature et à la raiſon. Ce qui ſubſiſtera plus long-temps, c'eſt l'aveugle confiance que l'on a dans les actes extérieurs de religion, parce qu'il ſera toujours plus aiſé d'avoir des victimes que des vertus.

Un jour les Athéniens ſe plaignirent à l'oracle d'Ammon, de ce que les dieux ſe déclaroient en faveur des Lacédémoniens, qui ne leur préſentoient que des victimes en petit nombre, maigres et mutilées. L'oracle répondit; que tous les ſacrifices des Grecs ne valoient pas cette prière humble et modeſte, par laquelle les Lacédémoniens ſe contentent de demander aux dieux les vrais biens. L'oracle de Jupiter m'en rapele un autre qui ne fait pas moins d'honneur à celui d'Apollon. Un riche Theſſalien ſi trouvant à Delphes, offrit avec le plus grand appareil cent boeufs dont les cornes étoient dorées. En même temps un pauvre citoyen d'Hermione tira de ſa beſaçe, une pincée de farine qu'il jeta dans la flamme qui brilloit ſur l'autel. La Pythie déclara que l'hommage de cet homme étoit plus agréable aux dieux que celui du Theſſalien.

Comme l'eau purifie le corps, on a penſé qu'elle purifioit auſſi l'ame. De là deux ſortes de luſtrations les unes expiatoires, les autres préparatoires.

On a ſoin de purifier les enfans d'abord après leur naiſſance; ceux qui entrent dans les temples; ceux qui ont commis un meurtre, même involontaire; ceux qui ſont affligées de certains maux regardés comme des ſignes de la colère céleſte,

tels que la peſte, la frénéſie &c. tous ceux enfin qui veulent ſe rendre agréables aux dieux.

Cette cérémonie s'eſt inſenſiblement appliquée aux temples, aux autels, à tous les lieux que la divinité doit honorer de ſa préſence; aux villes, aux rues, aux maiſons, aux champs, à tous les lieux que le crime a profanés, ou ſur leſquels on veut attirer les faveurs du ciel.

On purifie tous les ans la ville d'Athènes. Toutes les fois que le courroux des dieux ſe déclare par la famine, par une épidémie ou d'autres fléaux, on tâche de le détourner ſur un homme et ſur une femme du peuple, entretenus par l'état pour être, au beſoin, des victimes expiatoires, chacun au nom de ſon ſexe. On les promène dans les rues au ſon des inſtrumens; et après leur avoir donné quelques coups de verges, on les fait ſortir de la ville. Autrefois on les condamnoit au flammes, et on jetoit leurs cendres au vent.

L'eau luſtrale dont on ſe ſert, eſt une eau commune dans laquelle on a plongé un tiſon ardent, pris ſur l'autel lorſqu'on y bruloit la victime.

Comme le feu purifie les métaux; que le ſel et le nitre ôtent les ſouillures, et conſervent les corps; que la fumée et les odeurs agréables peuvent garantir de l'influence du mauvais air, on a cru par degrés, que ces moyens et d'autres encore doivent être employés dans les différentes luſtrations. Ceſt ainſi qu'on attache une vertu ſecrete à l'encens qu'on brule dans les temples, et aux fleurs dont on ſe couronne; c'eſt ainſi qu'une maiſon recouvre ſa pureté par la fumée du ſoufre, et par l'aſperſion d'une eau, dans laquelle on a jeté quelques grains de ſel. Chaque particulier peut offrir des ſacrifices ſur un autél placé á la porte de ſa maiſon ou dans une chapelle domeſtique.

Dans les différens bourgs de l'attique et du reſte

reſte de la Grèce, un ſeul prêtre ſuffit pour deſſervir un temple; dans les villes conſidérables, les ſoins du miniſtère ſont partagés entre pluſieurs perſonnes qui forment une communauté. A la tête eſt le miniſtre du dieu, qualifié quelquefois du titre de grand prêtre. Au deſſous de lui ſont le Néocore, chargé de veiller à la décoration et à la propreté des lieux ſaints, et de jeter de l'eau luſtrale ſur ceux qui entrent-dans le temple; des ſacrificateurs qui égorgent les victimes; des aruſpices qui en examinent les entrailles; des héraults qui règlent les cérémonies, et congédient l'aſſemblée. En certains endroits on donne le nom de Père au premier des miniſtres ſacrés, et celui de Mère à la première des prêtreſſes.

Les prêtres officient avec de riches vêtemens, ſur leſquels ſont tracés en lettres d'or les noms des particuliers qui en ont fait préſent au temple. Cette magnificence eſt encore relevée par les attributs de la divinité dont ils ſont miniſtres. C'eſt ainſi que la prêtreſſe de Cérès paroit couronnée de pavots et d'épis; et celle de Minerve; avec l'égide, la cuiraſſe, et un caſque ſurmonté d'aigrettes. Pluſieurs ſacerdoces ſont attachés à des maiſons anciennes et puiſſantes, où ils ſe tranſmettent de père en fils. D'autres ſont conférés par le peuple.

A l'entretien des prêtres et des temples ſont aſſignées différentes branches de revenus. On prélive d'abord ſur les confiſcations et ſur les amendes le dixième pour Minerve, et le cinquantième pour les autres divinités. On conſacre aux dieux le dixième des dépouilles enlevées à l'ennemi. Dans chaque temple, deux officiers connus ſous le nom de paraſites, ont le droit d'exiger une méſure d'orge des différens ténanciers du diſtrict qui leur eſt attribué; enfin il eſt peu de temples qui ne poſſèdent des maiſons et des portions de terrain. Ces revenus auxquels il faut joindre

les offrandes des particuliers ſervent pour les réparations et la décoration des lieux ſaints, pour les dépenſes qu'entraînent les ſacrifices, pour l'entretien des prêtres, qui ont preſque tous des honoraires, un logement, et des droits ſur les victimes.

Outre ces avantages, les prêtres ſont intéreſſés à maintenir le droit d'aſyle, accordé non ſeulement aux temples, mais encore aux bois ſacrés qui les entourent, et aux maiſons ou chapelles qui ſe trouvent dans leur enceinte. On ne peut en arracher le coupable, ni même l'empêcher de recevoir ſa ſubſiſtance. Ce privilège, auſſi offenſant pour les dieux, qu'utile à leurs miniſtres, s'étend juſque ſur les autels iſolés.

Les prêtres ne forment point un corps particulier et indépendant. Nulle rélation d'intérêt entre les miniſtres des différens temples; les cauſes même qui les regardent perſonnellement, ſont portées aux tribunaux ordinaires.

A la ſuite des prêtres, on doit placer ces devins dont l'Etat honore la profeſſion, et qu'il entretient dans le Prytane. Ils ont la prétention de lire l'avenir dans le vol des oiſeaux, et dans les entrailles des victimes. Ils ſuivent les armées; et c'eſt de leurs déciſions, achetées quelquefois à un prix exceſſif, que dépendent ſouvent les révolutions des gouvernemens et les opérations d'une campagne.

Le règne de la ſuperſtition ſemble ſe perpétuer dans la Grèce. Le peuple découvre des ſignes frappans de la volonté des dieux, en tous temps, en tous lieux, dans les éclipſes, dans le bruit du tonnerre, dans les grands phénomènes de la nature, dans les accidens les plus fortuits. Les ſonges, l'aſpect imprévu de certains animaux, le mouvement convulſif des paupières, le tintement des oreilles, l'éternuement, quelques mots prononcés au haſard, tant d'autres effets indifférens, ſont

deve-

devenus des préſages heureux ou ſiniſtres. Trouvez-vous un ſerpent dans votre maiſon? éleves un autel dans le lieu même. Voyez-vous un milan planer dans les airs? tombez vite à genoux. Votre imagination eſt elle troublée par le chagrin ou par la maladie; c'eſt Empuſa qui vous apparoit, c'eſt un fantôme envoyé par Hécate, et qui prend toutes ſortes de formes pour tourmenter les malheureux. Dans toutes ces circonſtances ont court aux devins, aux interprêtes.

Les perſonnes inſtruites, quoique exemptes de la plupart de ces foibleſſes, n'en ſont pas moins attachés aux pratiques de la religion. Après un heureux ſuccès, dans une maladie, au plus petit danger, au ſouvenir d'un ſonge effrayant, elles offrent des ſacrifices; ſouvent même elles conſtruiſent, dans l'intérieur de leurs maiſons des chapelles.

Le culte public étant preſcrit par une des lois fondamentales, il eſt du devoir des magiſtrats de s'oppoſer aux innovations qui tendent viſiblement à le détruire. Ils ne ſoumettent à la cenſure, ni les hiſtoires fabuleuſes ſur l'origine des dieux, ni les opinions philoſophiques ſur leur nature, ni même les plaiſanteries indécentes ſur les actions qu'on leur attribue; mais ils pourſuivent et font punir de mort ceux qui parlent ou qui écrivent contre leur exiſtence; ceux qui briſent avec mépris leurs ſtatues; ceux enfin qui violent le ſecret des myſtères avoués par le gouvernement. Tout citoyen peut ſe porter pour accuſateur et dénoncer le coupable devant le ſecond des Archontes.

Il eſt arrivé, qu'en déclarant ſes complices l'accuſé a ſauvé ſes jours; mais on ne l'a pas moins rendu incapable de participer aux ſacrifices, aux fêtes, aux ſpectacles, aux droits des autres citoyens. A cette note d'infamie ſe joignent quelquefois des cérémonies effrayantes; ce ſont des impré-

imprécations que les prêtres de différens temples prononcent solennellement et par ordre des magistrats. Ils se tournent vers l'occident; et secouant leur robe de pourpre, ils dévouent aux dieux infernaux le coupable et sa postérité. On est persuadé que les furies s'emparent alors de son coeur et que leur rage n'est assouvie que lorsque sa race est éteinte.

Il ne me reste plus qu'à citer les principaux jugemens que les tribunaux d'Athènes ont prononcés contre le crime d'impiété, depuis environ un siècle.

Le poète Eschyle fut dénoncé, pour avoir, dans une de ses tragédies, revélé la doctrine des mystères. Son frère Aminias tâcha d'émouvoir les juges, en montrant les blessures qu'il avoit reçues à la bataille de Salamine. Ce moyen n'auroit peut-être pas suffi, si Eschyle n'eut prouvé clairement qu'il n'étoit pas initié. Le peuple l'attendoit à la porte du tribunal, pour le lapider.

Le philosophe Diagoras, de Mélos, accusé d'avoir révélé les mystères, et nié l'existence des dieux, prit la fuite. On promit des recompenses à ceux qui le livreroient mort ou vif; et le décret qui le couvroit d'infamie, fut gravé sur une colonne de bronze.

Protagoras, un des plus illustres sophistes de son temps, ayant commencé un de ses ouvrages par ces mots: „Je ne sais s'il y a des dieux ou s'il n'y en a point;„ fut poursuivi criminellement, et prit la fuite. On rechercha ses écrits dans les maisons des particuliers, et on les fit brûler dans la place publique.

Prodicus de Céos fut condamné à boire la ciguë, pour avoir avancé que les hommes avoient mis au rang des dieux les êtres dont ils retiroient de l'utilité, tels que le soleil, la lune, les fontaines.

La faction opposée à Périclès, n'osant l'attaquer

quer ouvertement, résolut de le perdre par une voie détournée. Il étoit ami d'Anaxagore qui admettoit une intelligence suprême. En vertu d'un décret porté contre ceux qui nioient l'existence des dieux, Anaxagore fut traîné en prison. Il obtint quelques suffrages de plus que son accusateur, et ne les dut qu'aux prières et aux larmes de Périclès, qui le fit sortir d'Athènes. Sans le crédit de son protecteur, le plus religieux des Philosophes auroit été lapidé comme un athée.

On se rapellera ici ce que j'ai dit plus haut de la condamnation d'Alcibiade. Quelque temps après arriva le jugement de Socrate, dont la religion ne fut que le prétexte, ainsi que je le montrerai dans la suite.

Les Athéniens ne sont pas plus indulgens pour le sacrilège. Les lois attachent la peine de mort à ce crime, et privent le coupable des honneurs de la sepulture. Cette peine que des philosophes, d'ailleurs éclairés, ne trouvent pas trop forte, le faux zèle des Athèniens l'étend jusqu'aux fautes les plus légères. Croiroit-on qu'on a vu des citoyens condamnés à périr, les uns pour avoir arraché un arbrisseau dans un bois sacré; les autres pour avoir tué je ne sais quel oiseau consacré à Esculape? Je rapporterai un trait plus effrayant encore. Une feuille d'or étoit tombée de la couronne de Diane. Un enfant la ramassa. Il étoit si jeune, qu'il fallut mettre son jugement à l'épreuve. On lui présenta de nouveau la feuille d'or, avec des dés, des hochets, et une grosse pièce d'argent. L'enfant s'étant jeté sur cette pièce, les juges déclarérent qu'il avoit assez de raison pour être coupable, et le firent mourir.

CHAPITRE XIV.

Voyage de la Phocide. Les Jeux Pythiques. Le temple et l'oracle de Delphes. Mort d'Agéſilas. Avénement de Philippe au trône de Macédoine

Les jeux Pythiques ſe célèbrent de quatre en quatre ans à Delphes en Phocide.

Curieux de voir cettte ſolennité nous allâmes à l'iſthme de Corinthe ; et nous étant embarqués à Pagæ : nous entrâmes dans le golfe de Criſſa le jour même où commençoit la fête *). Précédés et ſuivis d'un grand nombre de bâtimens legers, nous abordâmes à Cirrha, petite ville ſituée au pied du mont Cirphis. Entre ce mont et le Parnaſſe, s'étend une valée où ſe font les courſes des chevaux et des chars. Le Pliſtus y coule à travers des prairies riantes ; que le printemps paroit de ſes couleurs. Après avoir viſité l'Hippodrome, nous prîmes un des ſentiers qui conduiſent à Delphes.

La ville ſe préſentoit en Amphithéatre ſur le penchant de la montagne. Nous diſtinguions déja le temple d'Apollon, et cette prodigieuſe quantité de ſtatues qui ſont ſemées ſur différens plans, à travers les édifices qui embelliſſent la ville. L'or dont la plupart ſont couvertes, frappé des rayons naiſſans du ſoleil, brilloit d'un éclat qui ſe repandoit au loin. En même temps on voyoit s'avancer lentement dans la plaine et ſur les collines, des pro-

*) Les jeux ſe célébroient dans la troiſième année de chaque olympiade (vers le 14 April).

processions composées de jeunes garçons et de jeunes filles, qui sembloient se disputer le prix de la magnificence et de la beauté. Du haut des montagnes, des rivages de la mer, un peuple immense s'empressoit d'arriver à Delphes ; et la sérénité du jour, jointe à la douceur de l'air qu'on respire en ce climat, prêtoit de nouveaux charmes aux impressions que nos sens recevoient de toutes parts.

Le Parnasse est une chaîne de montagnes qui se prolonge vers le nord, et qui dans sa partie méridionale, se termine en deux pointes au dessous desquelles se trouve la ville de Delphes qui n'a que 16 stades de circuit. Elle n'est point défendue par des murailles, mais par des précipices qui l'environnent de trois cotés.

Nous montâmes au temple qui est situé dans la partie supérieure de la ville. Il est entouré d'une enceinte vaste et remplie d'offrandes précieuses faites à la divinité. Les peuples, et les rois qui reçoivent des réponses favorables, ceux qui remportent des victoires, ceux qui sont délivrés des malheurs qui les menaçoient, se croient obligés d'élever dans ces lieux des monumens de reconnoissance. Les particuliers couronnés dans les jeux publics de la Grèce, ceux qui sont utiles à leur patrie par des services, ou qui l'illustrent par des talens, obtiennent dans cette même enceinte des monumens de gloire. C'est là qu'on se trouve entouré d'un peuple de héros; c'est là que tout rappelle les évènemens les plus remarquables de l'histoire, et que l'art de la sculpture brille avec plus d'éclat que dans tous les autres cantons de la Grèce. On ne peut faire un pas sans être arrêté par des chef d'oeuvres de l'art.

Parmi un grand nombre de monumens, on a construit plusieurs petits édifices, où les peuples et les particuliers ont porté des sommes considérables, soit pour les offrir au dieu, soit pour les met-

mettre en dépôt, comme dans un lieu de sûreté. Quand ce n'est qu'un dépôt, on a soin d'y tracer le nom de ceux à qui il appartient, afin qu'ils puissent le retirer en cas de besoin.

Nous parcourûmes les trésors des Athéniens, des Thébains, des Cnidiens, des Syracusains; &c. nous fûmes convaincus qu'on n'avoit point exagéré, en nous disant que nous trouverions plus d'or et d'argent à Delphes, qu'il n'y en a peut-être dans toute la Grèce. Quelque temps après notre voyage à Delphes, les Phocéens s'emparèrent du temple; et les matières d'or et d'argent qu'ils firent fondre, furent estimées plus de 10,000 talens (plus de 54 millions).

De l'enceinte sacrée nous entrâmes dans le temple. Cet édifice est bati d'une très belle pierre; mais le frontispice est de marbre de Paros. Dans le sanctuaire est une statue d'Apollon en or et cet ancien oracle dont les réponses ont fait si souvent le destin des empires. On en dût la découverte au hasard. Des chevres qui erroient parmi les rochers du mont Patnasse, s'étant approchées du soupirail d'où sortoient des exhalaisons malignes, furent, dit-on, tout à coup agitées de mouvemens extraordinaires et convulsifs. Le berger et les habitans des lieux voisins, accourus à ce prodige, respirent la même vapeur, éprouvent les mêmes effets, et prononcent dans leur délire des paroles sans liaison et sans suite. Aussitot on prend ces paroles pour des prédictions, et la vapeur de l'antre pour un souffle divin qui dévoile l'avenir.

Plusieurs ministres sont employés dans le temple. Le premier qui s'offre aux yeux des étrangers, est un jeune homme, souvent élévé à l'ombre des autels, toujours obligé de vivre dans la plus exacte continence, et chargé de veiller à la propreté ainsi qu'à la décoration des lieux saints.

Les prophètes exercent un ministère plus relevé: ils se tiennent auprès de la Pythie, recueil-

lent

lent ſes réponſes, les arrangent, les interprètent, et quelquefois les confient à d'autres miniſtres qui les mettent en vers.

Ceux qu'on nomme les ſaints, partagent les fonctions des prophètes. Ils ſont au nombre de cinq. Ce ſacerdoce eſt perpétuel dans leur famille, qui prétend tirer ſon origine de Deucalion. Des femmes d'un certain âge ſont chargées de ne laiſſer jamais éteindre le feu ſacré qu'elles font obligées d'entretenir avec du bois de ſapin. Quantité de ſacrificateurs, d'augures, d'aruſpices et d'officiers ſubalternes, augmentent la majeſté du culte, et ne ſuffiſent qu'à peine à l'empreſſement des étrangers qui viennent à Delphes de toutes les parties du monde.

Pendant qu'on nous inſtruiſoit de ces détails, nous vîmes arriver au pied de la montagne, et dans le chemin, qu'on appelle la voie ſacrée, une grande quantité de chariots remplis d'hommes, de femmes et d'enfans, qui ayant mis pied à terre, formèrent leurs rangs, et s'avancèrent vers le temple, en chantant des cantiques. Ils venoient du Péloponèſe offrir au dieu les hommages des peuples qui l'habitent. La Théorie ou proceſſion des Athéniens, les ſuivoit de près, et étoit elle-même ſuivie des députations de pluſieurs autres villes, parmi leſquelles on diſtinguoit celle de l'île de Chio,, compoſée de cent jeunes garcons. Elles ſe rangèrent autour du temple, préſentèrent leurs offrandes, et chantèrent à l'honneur d'Apollon des hymnes accompagnées de danſes.

Chaque inſtant faiſoit éclore des ſcènes intéreſſantes et rapides. Comment les décrire? comment repréſenter ces mouvemens, ces concerts, ces cris, ces cérémonies auguſtes, cette joie tumultueuſe, cette foule de tableaux qui, rapprochés les uns des autres, ſe prêtoient de nouveaux charmes? Nous fûmes entrainés au théatre, où

ſe donnoient les combats de poéſie et de muſique. Les Amphictyons y préſidoient. Ce ſont eux qui, en différens temps, ont établi les jeux qu'on célèbre à Delphes. Ils en ont l'intendance; ils y entretiennent l'ordre; et décernent la couronne au vainqueur.

Pluſieurs poètes entrèrent en lice. Le ſujet du prix eſt un hymne pour Apollon, que l'auteur chante lui-même, en s'accompagnant de la cithare. La beauté de la voix, et l'art de la ſoutenir par des accords harmonieux, influent tellement ſur les opinions des juges et des aſſiſtans, que pour n'avoir pas poſſédé ces deux avantages, Héſiode fut autrefois exclu du concours; et que pour les avoir réunis dans un dégré eminent, d'autres auteurs ont obtenu le prix, quoiqu'ils euſſent produit des ouvrages qu'ils n'avoient pas compoſés. Les poèmes que nous entendîmes avoient de grandes beautés. Celui qui fut couronné reçut des applaudiſſemens ſi redoublés, que les hérauts furent obligés d'impoſer ſilence. Auſſitôt on vit s'avancer les joueurs de flûte.

Le ſujet qu'on a coutume de leur propoſer, eſt le combat d'Apollon contre le ſerpent Python. Il faut qu'on puiſſe diſtinguer dans leur compoſition les cinq principales circonſtances de ce combat. La première partie n'eſt qu'un prélude; l'action s'engage dans la ſeconde; elle s'anime et ſe termine dans la troiſième; dans la quatrième on entend les cris de victoire, et dans la cinquième les ſifflemens du monſtre avant qu'il expire. Les Amphictyons eurent à peine adjugé le prix, qu'ils ſe rendirent au ſtade, où les courſes à pied alloient commencer. On propoſa une couronne pour ceux qui parcouroient le plus tôt cette carrière; un autre pour ceux qui la fourniroient deux fois; une troiſième pour ceux qui la parcouroient juſqu'à douze fois ſans s'arrêter: c'eſt ce qu'on appelle la courſe ſimple, la double courſe, la longue courſe.

courſe. A ces différens exercices nous vîmes ſuccéder la courſe des enfans, celle des hommes armés, la lutte, le pugilat, et pluſieurs de ces combats que nous détaillerons en parlant des jeux olympiques.

Autrefois on préſentoit aux vainqueurs une ſomme d'argent. Quand on a voulu les honorer davantage, on ne leur a donné qu'une couronne de laurier.

Nous ſoupâmes avec les Théores ou députés des Athéniens. Quelques uns ſe propoſoient de conſulter l'oracle. C'étoit le lendemain qu'il devoit répondre à leurs queſtions; car on ne peut en approcher que dans certains jours de l'année; et la Pythie ne monte ſur le trépied qu'une fois par mois. Nous reſolûmes de l'interroger à notre tour, par un ſimple motif de curioſité, et ſans la moindre confiance dans ſes déciſions.

Pendant toute la nuit la jeuneſſe de Delphes, diſtribuée dans les rues, chantoit des vers à la gloire de ceux qu'on venoit de couronner. Tout le peuple faiſoit retentir les airs d'applaudiſſemens longs et tumultueux; la nature entière ſembloit participer au triomphe des vainqueurs. Ces échos ſans nombre qui repoſent aux environs du Parnaſſe, eveillés tout-à-coup au bruit des trompettes, et rempliſſant de leurs cris les antres et les vallées, ſe transmettoient et portoient au loin les expreſſions éclatantes de la joie publique.

Le jour ſuivant nous allâmes au temple; nous donnâmes nos queſtions par écrit, et nous attendîmes que la voix du ſort eut décidé du moment que nous pourrions approcher de la Pythie. A peine en fûmes-nous inſtruits, que nous la vîmes traverſer le temple, accompagnée de quelques uns des prophètes, des poètes et des ſaints qui entrèrent avec elle dans le ſanctuaire. Triſte, abattue, elle ſembloit ſe traîner comme une victime qu'on mène à l'autel. Elle mâchoit du laurier; elle en

jeta en paſſant ſur le feu ſacré, quelques feuilles mêlées avec de la farine d'orge ; elle en avoit couronné ſa tête ; et ſon front étoit ceint d'un bandeau.

Il n'y avoit autrefois qu'une Pythie à Delphes ; on en établit trois, lorſque l'oracle fut plus fréquenté ; et il fut décidé qu'elles ſeroient agées de plus de 50 ans, après qu'un Theſſalien eut enlevé une de ces prêtreſſes. Elles ſervent à tour de rôle. On les choiſit parmi les habitans de Delphes, et dans la condition la plus obſcure. Ce ſont pour l'ordinaire des filles pauvres, ſans éducation, ſans expérience, de moeurs très pures et d'un eſprit très borné. Elles doivent s'habiller ſimplement, ne jamais ſe parfumer d'eſſences, et paſſer leur vie dans l'exercice des pratiques religieuſes.

Quantité d'étrangers ſe diſpoſoient à conſulter l'oracle. Le temple étoit entouré de victimes qui tomboient ſous le couteau ſacré, et dont les cris ſe mêloient au chant des hymnes. Le deſir impatient de connoître l'avenir, ſe peignoit dans tous les yeux, avec l'eſpérance et la crainte qui en ſont inſéparables.

Un des prêtres ſe chargea de nous préparer. Après que l'eau ſainte nous eut purifiés, nous offrîmes un taureau et une chèvre. Pour que ce ſacrifice fût agréable aux dieux, il falloit que le taureau mangeât ſans héſiter la farine qu'on lui préſentoit ; il falloit qu'après avoir jeté de l'eau froide ſur la chèvre, on vît friſonner ſes membres pendant quelques inſtans. On ne nous rendit aucune raiſon de ces cérémonies ; mais plus elles ſont inexplicables, plus elles inſpirent de reſpect. Le ſuccès ayant juſtifié la pureté de nos intentions, nous rentrâmes dans le temple la tête couronnée de laurier, et tenant dans nos mains un rameau entouré d'une bandelette de laine blanche. C'eſt

avec

avec ce ſymbole que les ſuppilans approchent des autels.

On nous introduiſit dans une chapelle, où dans des momens qui ne ſont, à ce qu'on prétend, ni prévus, ni réglés par les prêtres, on reſpire tout à coup une odeur extrêmement douce. On a ſoin de faire remarquer ce prodige aux étrangers.

Quelque temps après, le prêtre vint nous chercher, et nous mena dans le ſanctuaire, eſpèce de caverne profonde, dont les parois ſont ornées de différentes offrandes. Nous eûmes d'abord de la peine à diſcerner les objets; l'encens et les autres parfums qu'on y bruloit continuellement, le rempliſſoient d'une fumée épaiſſe. Vers le milieu eſt un ſoupirail d'où ſort l'exhalaiſon prophétique. On s'en approche par une pente inſenſible; mais on ne peut pas le voir, parce qu'il eſt couvert d'un trépied tellement entouré de couronnes et de rameaux de laurier, que la vapeur ne ſauroit ſe repandre au dehors.

La Pythie, excédée de fatigue, refuſoit de répondre à nos queſtions. Les miniſtres, dont elle étoit environnée, employoient tour à tour les menaces et la violence. Cédant enfin à leurs efforts, elle ſe plaça ſur le trépied, après avoir bu d'une eau qui coule dans le ſanctuaire, et qui ſert, dit-on, à dévoiler l'avenir.

Les plus fortes couleurs ſuffiroient à peine pour peindre les tranſports dont elle fut ſaiſie un moment après Nous vîmes ſa poitrine s'enfler, et ſon viſage rougir et pâlir; tous ſes membres s'agitoient de mouvemens involontaires: mais elle ne faiſoit entendre que des cris plaintifs, et de longs gémiſſemens. Bientôt les yeux étincelans, la bouche écumante, les chevaux heriſſés, ne pouvant ni reſiſter à la vapeur qui l'opprimoit, ni s'élancer du trépied ou les prêtres la retenoient, elle déchira ſon bandeau; et, au milieu

des hurlemens les plus affreux, elles prononça quelques paroles que les prêtres s'empresserent de recueillir. Ils les mirent tout de suite en ordre, et nous les donnèrent par écrit. J'avois demandé si j'aurois le malheur de survivre à mon ami? Philotas sans se concerter avec moi, avoit fait la même question. La réponse étoit obscure et équivoque. Nous la mîmes en pièces en sortant du temple.

Nous étions alors rempli d'indignation et de pitié; nous nous reprochions avec amertume l'état funeste où nous avions reduit cette malheureuse. Elle exerce des fonctions odieuses qui ont déja couté la vie à plusieurs de ses semblables. Les ministres le savent; cependant nous les avons vu multiplier et contempler de sang froid les tourmens dont elle étoit accablée. Ce qui revolte encore, c'est qu'un vil intérêt endurcit leurs ames. Sans les fureurs de la Pythie elle seroit moins consultée, et les libéralités des peuples seroient moins abondantes: car il en coute pour obtenir la réponse du dieu. Ceux qui ne lui rendent qu'un simple hommage, doivent au moins déposer sur les autels des gateaux et d'autres offrandes; ceux qui veulent connoître l'avenir, doivent sacrifier des animaux. Il en est même qui, dans ces occasions, ne rougissent pas d'étaler le plus grand faste.

Cependant ce tribut, imposé pendant toute l'année à la crédulité des hommes, et sévèrement exigé par les prêtres dont il fait le principal revenu, ce tribut, dis-je, est infiniment moins dangereux que l'influence de leurs réponses sur les affaires publiques de la Grèce, et du reste de l'univers. On doit gemir sur les maux du genre humain, quand on pense qu'on peut obtenir à prix d'argent, les réponses de la Pithie; et qu'ainsi un mot dicté par des prêtres corrompus, et prononcé par une fille imbécille, suffit pour susciter des guerres sang-

ſanglantes, et porter la déſolation dans tout un royaume

Le lendemain nous deſcendîmes dans la plaine pour voir les courſes des chevaux et des chars. L'Hippodrome, c'eſt le nom qu'on donne à l'eſpace qu'il faut parcourir, eſt ſi vaſte, qu'on y voit quelquefois juſqu'à quarante chars ſe diſputer la victoire. Nous en vîmes partir dix à la fois de la barrière: il n'en revint qu'un très petit nombre; les autres s'étant briſés contre la borne, ou dans le milieu de la carrière.

Quelques jours après, nous montâmes à la ſource de la fontaine Caſtalie, dont les eaux pures et d'une fraîcheur délicieuſe, forment de belles caſcades ſur la pente de la montagne. Elle ſort à gros bouillons entre les deux cîmes de rochers qui dominent ſur la ville de Delphes.

De là continuant notre chemin vers le nord, nous entrevîmes auprès de Panopée, ville ſituée ſur les confins de la Phocide et de la Béotie, des chariots remplis de femmes qui mettoient pied à terre, et danſoient en rond.

Nos guides les reconnurent pour les Thyades Athéniennes. Ce ſont des femmes initiées aux myſtères du Bacchus: elles viennent tous les ans ſe joindre à celles de Delphes, pour monter enſemble ſur les hauteurs du Parnaſſe, et y célébrer avec une égale fureur les orgies de ce dieu.

Les excès auxquels elles ſe livrent, ne ſurprendront point ceux qui ſavent, combien il eſt aiſé d'exalter l'imagination vive et ardente des femmes Grecques. On en a vu plus d'une fois un grand nombre ſe repandre comme des torrens, dans les villes et dans des provinces entières, toutes échevelées et à demi nues, toutes pouſſant des hurlemens effroyables. Il n'avoit fallu qu'une étincelle pour produire ces embraſemens. Quelques unes d'entre elles, ſaiſies tout à coup d'un eſprit de

vertige, se croyoient poussées par une inspiration divine, et faisoient passer ces frénétiques transports à leurs compagnes. Quand l'accès du délire étoit près de tomber, les remedes et les expiations achevoient de ramener le calme dans leurs ames. Ces épidémies sont moins fréquentes depuis le progrès des lumières; mais il en reste encore des traces dans les fêtes de Bacchus.

En continuant de marcher entre des montagnes entassées les unes sur les autres, nous arrivâmes au pied du mont Lycorée, le plus haut de tous ceux du Parnasse, peut être de tous ceux de la Grèce. C'est là, dit on, que se sauvèrent les habitans de ces contrées, pour échapper au déluge arrivé du temps de Deucalion. Nous entreprîmes d'y monter; mais après des chûtes fréquentes nous reconnûmes que s'il est aisé de s'élever jusqu'à certaines hauteurs du Parnasse, il est très difficile d'en atteindre le sommet.

Pendant que nous étions aux jeux Pythiques nous entendîmes plus d'une fois parler de la dernière expédition d'Agésilas en Egypte; à notre retour nous apprîmes sa mort. Il avoit à l'âge de 84 ans trouvé la fin de ses jours sur une côte déserte de la Libye, où une tempête violente l'avoit obligé de relâcher avec sa flotte victorieuse après une expedition en Egypte qui l'avoit couvert de gloire.

Deux ans après, il se passa un évènement qui ne fixa point l'attention des Athéniens, et qui devoit changer la face de la Grèce et du monde connu.

Perdiccas, roi de Macédoine ayant péri avec la plus grande partie de son armée dans un combat qu'il avoit livré aux Illyriens; Philippe son frère que j'avois vu en ôtage chez les Thébains, fut nommé tuteur du fils de ce prince.

La Macédoine touchoit alors à sa ruine, elle étoit ménacée de toute part de puissans ennemis: Phi-

Philippe réuſſit à la ſauver par la force de ſon génie. Des oracles ſemés parmi le peuple annonçoient que ce royaume reprendroit ſa ſplendeur ſous un fils d'Amyntas. La nation perſuadée que de l'aveu même des dieux, celui-là ſeul devoit la gouverner, qui pouvoit la défendre, lui remit l'autorité ſouveraine, dont elle dépouilla le fils de Perdiccas.

Encouragé par ce choix, il réunit une partie de la Péonie à la Macédoine; battit les Illyriens, et les renferma dans leurs anciennes limites. Quelque temps après il s'empara d'Amphipolis qui étoit une colonie des Athéniens, et de quelques villes voiſines où ils avoient des garniſons. Athènes occupée d'une autre guerre, ne pouvoit ni prévenir, ni venger ces hoſtilités que Philippe ſavoit colorer de prétextes ſpécieux.

Mais rien n'augmenta plus ſa puiſſance, que la découverte de quelques mines d'or qu'il fit exploiter, et dont il retira par an plus de mille talens (plus de 5 millions 400,000 livres.) Il s'en ſervit dans la ſuite pour corrompre ceux qui étoient à la tête des républiques.

CHAPITRE XV.

Des Fêtes des Athéniens.

Les prèmieres fêtes des Grecs furent caractériſées par la joie et par la reconnoiſſance. Après avoir recueilli les fruits de la terre, les peuples s'aſſembloient pour offrir des ſacrifices, et ſe livrer aux tranſports qu'inſpire l'abondance. Pluſieurs fêtes des Athéniens ſe reſſentent de cette origine:

ils célèbrent le retour de la verdure, des moissons, de la vendange et des quatre saisons de l'année; et comme ces hommages s'adressent à Cérès ou à Bacchus, les fêtes de ces divinités sont en plus grand nombre que celles des autres. Dans la suite, le souvenir des évènemens utiles ou glorieux fut fixé à des jours marqués, pour être perpétué à jamais.

Les solennités publiques reviennent tous les ans, ou après un certain nombre d'années. On distingue celles qui, dès les plus anciens temps, furent établies dans le pays, et celles qu'on a récemment empruntées des autres peuples. Quelques unes se célèbrent avec une extrême magnificence. J'ai vu en certaines occasions jusqu'à à 300 boeufs, traînés pompeusement aux autels. Plus de 80 jours enlevés à l'industrie et aux travaux de la campagne, sont remplis par des spectacles qui attachent le peuple à la religion, ainsi qu'au gouvernement. Ce sont des sacrifices qui inspirent le respect par l'appareil pompeux des cérémonies; des processions où la jeunesse de l'un et de l'autre sexe étale tous ses attraits; des pièces de théatre, fruite des plus beaux génies de la Grèce: des danses, des chants, des combats où brillent tour à tour l'adresse et les talens.

Ces combats sont de deux espèces; les gymniques, qui se donnent au Stade, et les scéniques, qui se livrent au Théatre. Dans les premiers on se dispute le prix de la course, de la lutte et des autres exercices du Gymnase; dans les derniers, celui du chant et de la danse; les uns et les autres font l'ornement des principales fêtes. Je vais donnner une idée des scéniques.

Chacune des dix tribus fournit un choeur, et le chef qui doit le conduire. Ce chef qu'on nomme Chorège, doit être agé au moins de quarante ans. Il choisit lui même ses acteurs qui, pour l'or-

dinaire, ſont pris dans la claſſe des enfans et dans celle des adoleſcens. Son intérêt eſt d'avoir un excellent joueur de flûte, pour diriger leurs voix; un habile maître, pour règler leurs pas et leurs geſtes. Comme il eſt néceſſaire d'établir la plus grande égalité entre les concurrens, et que ces deux inſtituteurs décident ſouvent de la victoire, un des premiers magiſtrats de la république les fait tirer au ſort, en préſence des différentes troupes et des différens Chorèges. Chaque tribu s'empreſſe auſſi d'avoir le meilleur poète, pour compoſer les cantiques ſacrés.

Les choeurs paroiſſent dans les pompes ou proceſſions: ils ſe rangent autour des autels, et chantent des hymnes pendant les ſacrifices; ils ſe rendent au théatre, où, chargés de ſoutenir l'honneur de leur tribu, ils s'animent de la plus vive émulation. Leurs chefs emploient les brigues et la corruption, pour obtenir la victoire. Des juges ſont établis pour décerner le prix. C'eſt en certaines occaſions un trépied, que la tribu victorieuſe a ſoin de conſacrer dans un temple, ou dans un édifice qu'elle fait élever.

Le peuple preſque auſſi jaloux de ſes plaiſirs que de ſa liberté, attend la déciſion du combat avec la même inquiétude et le même tumulte que s'il s'agiſſoit de ſes plus grands intérêts. La gloire qui en reſulte, ſe partage entre le choeur qui a triomphé, la tribu dont il eſt tiré, le Chorège qui eſt à ſa tête et les maîtres qui l'ont dreſſé.

Tout ce qui concerne les ſpectacles, eſt prévu et fixé par les lois. Elles déclarent inviolables, pendant les temps des fêtes, la perſonne du Chorège et celle des acteurs; elles règlent le nombre des ſolennités où l'on doit donner au peuple les diverſes eſpeces de jeux dont il eſt ſi avide. Telles ſont, entre autres, les Panathénées et les grandes Dionyſiaques, ou Dionyſiaques de la ville.

Les

Les premières tombent au premier mois, qui commence au solstice d'été. Instituées dans les plus anciens temps, en l'honneur de Minerve, rétablies par Thésée, en mémoire de la réunion de tous les peuples de l'Attique, elles reviennent tous les ans ; mais dans la cinquième année, elles se célèbrent avec plus de cérémonies et d'éclat. Voici l'ordre qu'on y suit, tel que je le remarquai la première fois que j'en fus témoin.

Les peuples qui habitent les bourgs de l'Attique s'étoient rendus en foule à la capitale ; ils avoient amené un grand nombre de victimes qu'on devoit offrir à la déesse. J'allai le matin sur les bords de l'Ilissus, et j'y vis les courses des chevaux, où les fils des premiers citoyens de la république se disputoient la gloire du triomphe. Je remarquai la manière dont la plûpart montoient à cheval ; ils posoient le pied gauche sur une espèce de crampon attaché à la partie inférieure de leur pique, et s'élançoient avec légereté sur leurs courtiers. Non loin de là je vis d'autres jeunes gens concourir pour le prix de la lutte et des différens exercices du corps. J'allai à l'Odéum, et j'y vis plusieurs musiciens se livrer des combats plus doux et moins dangereux. Les uns exécutoient des pièces sur la flute ou sur la cithare ; d'autres chantoient et s'accompagnoient de l'un de ces instrumens. Une couronne d'olivier, un vase rempli d'huile, furent les prix décernés aux vainqueurs. Ensuite on couronna des particuliers, à qui le peuple, touché de leur zèle, avoit accordé des marques d'honneur.

J'allai aux Tuileries, pour voir passer la pompe qui s'étoit formée hors des murs, et qui commencoit à défiler. Elle étoit composée de plusieurs classes de citoyens couronnés de fleurs, et remarquables par leur beauté. C'étoient des vieillards dont la figure étoit imposante, et qui tenoient des rameaux d'oliviers ; des hommes faits,

qui

qui armés de lances et de boucliers; sembloient respirer les combats; des garçons qui n'étoient agés que de dix-huit à vingt ans, et qui chàntoient des hymnes en l'honneur de la déesse; de jolis enfans couverts d'une simple tunique, et parés de leurs graces naturelles; des filles enfin, qui appartenoient aux premières familles d'Athènes, et dont les traits, la taille et la démarche attiroient tous les regards. Leurs mains soutenoient sur leurs têtes des corbeilles, qui, sous un voile éclatant, renfermoient des instrumens sacrés, des gateaux, et tout ce qui peut servir aux sacrifices. Des suivantes, attachées à leurs pas, d'une main étendoient un parasol au-dessus d'elles, et de l'autre tenoient un pliant. C'est une servitude imposée aux filles des étrangers établis à Athènes: servitude que partagent leurs pères et leurs mères. En effet les uns et les autres portoient sur leurs épaules des vases remplis d'eau et de miel, pour faire des libations.

Ils étoient suivis de huit musiciens, dont quatre jouoient de la flûte, et quatre de la lyre. Après eux venoient des rhapsodes qui chantoient les poèmes d'Homère, et des danseurs armés de toutes pièces, qui s'attaquant par intervalles, représentoient au son de la flute, le combat de Minerve contre les Titans.

On voyoit ensuite paroître un vaisseau qui sembloit glisser sur la terre au gré des vents et d'une infinité de rameurs, mais qui se mouvoit par des machines qu'il renfermoit dans son sein. Sur le vaisseau se déployoit une voile d'une étoffe légère, où de jeunes filles avoient représenté en broderie la victoire de Minerve contre ces mêmes Titans. Elles y avoient aussi tracé par ordre du gouvernemens quelques héros dont les exploits avoient merité d'être confondus avec ceux des dieux, car parmi les Athéniens les institutions publiques sont des monumens pour ceux qui ont bien servi l'état,

et

et des leçons pour ceux qui doivent le servir. Cette pompe marchoit à pas lents, sous la direction de plusieurs magistrats. Quand elle fut parvenue au temple d'Apollon Pythien, on détacha la voile suspendue au navire, et l'on se rendit à la citadelle, où elle fut déposée dans le temple de Minerve. Sur le soir je me laissai entraîner à l'Académie pour voir la course du flambeau. La carrière n'a que six à sept stades de longueur, plusieurs jeunes gens sont placés dans cet intervalle à des distances égales. Quand les cris de la multitude ont donné le signal, le premier allume le flambeau sur l'autel et le porte en courant au second qui le transmet de la même manière au troisième et ainsi successivement. Ceux qui le laissent s'éteindre ne peuvent plus concourir. Ceux qui ralentissent leur marche, sont livrés aux railleries et même aux coups de la populace. Il faut, pour remporter le prix, avoir parcouru les différentes stations. Cette espéce de combats se renouvel la plusieurs fois. Il se diversifie suivant la nature des fêtes.

Plusieurs jours de l'année sont consacrés au culte de Bacchus. Son nom retentit tour-à-tour dans la ville, au port du Pirée, dans la campagne et dans les bourgs. J'ai vu plus d'une fois la ville entière plongée dans l'ivresse la plus profonde; j'ai vu des troupes de Bacchans et de Bacchantes couronnés de lierre, de fenouil, de peuplier, s'agiter, danser, hurler dans les rues, invoquer Bacchus par des acclamations barbares, déchirer de leurs ongles et de leurs dents les entrailles crues des victimes, serrer des serpens dans leurs mains, les entrelacer dans leurs cheveux, en ceindre leurs corps, et par ces espèces de prestiges, effrayer et intéresser la multitude.

Ces tableaux se retracent en partie dans une fête qui se celebre à la naissance du printemps. La ville se remplit alors d'étrangers qui viennent pour

pour être témoins des jeux et des ſpectacles, mais ſur-tout d'une proceſſion qui repréſente le triomphe de Bacchus. On y voit le même cortège qu'avoit, dit-on, ce dieu, lorſqu'il fit la conquête de l'Inde; des Satyres, des dieux Pans, des hommes traînant des boucs pour les immoler; d'autres, montés ſur des ânes, à l'imitation de Silène; d'autres déguiſés en femmes; d'autres qui portent des figures obſcènes ſuſpendues à de longues perches, et qui chantent des hymnes dont la licence eſt extrême, enfin, toutes ſortes de perſonnes de l'un et de l'autre ſexe, la plupart couverts de peaux de faons, cachées ſous un maſque, couronnées de lierre, ivres ou feignant de le paroître; mêlant ſans interruption leurs cris au bruit des inſtrumens; les uns s'agitant comme des inſenſés, et s'abandonnant à toutes les convulſions de la fureur; les autres exécutant des danſes regulières et militaires, mais tenant des vaſes au lieu de boucliers, et ſe lançant en forme de traits des thyrſes dont ils inſultent quelquefois les ſpectateurs.

Au milieu de ces troupes d'acteurs forcenées s'avancent dans un bel ordre les différens choeurs députés par les tribus: quantité de jeunes filles des plus diſtinguées de la ville, marchent les yeux baiſſés, parées de tous leurs ornemens, et tenant ſur leurs têtes des corbeilles ſacrées, qui outre les premices des fruits, renferment des gateaux de différentes formes, des grains de ſel, des feuilles de lierre, et d'autres ſymboles myſtérieux.

Les toits formées en terraſſes, ſont couverts de ſpectateurs, et ſur-tout de femmes, la plupart avec des lampes et des flambeaux, pour éclairer la pompe qui défile preſque toujours pendant la nuit, et qui s'arrête dans les carrefours, et les places, pour faire des libations, et offrir des victimes en l'honneur de Bacchus. Le jour eſt conſacré à différens jeux.

Tant que durent les fêtes, la moindre violence contre un citoyen eſt un crime, et toute pourſuite contre un créancier eſt interdite. Les jours ſuivans, les délits et les déſordres qu'on y a commis, ſont punis avec ſévérité.

Les femmes ſeules participent aux fêtes d'Adonis, et à celles qui, ſous le nom de Theſmophories, ſe célèbrent en l'honneur de Cérès et de Proſerpine: les unes et les autres ſont accompagnées des céremonies que j'ai déja décrites plus d'une fois. Je ne dirai qu'un mot des dernières; elles reviennent tous les ans en automne et durent pluſieurs jours.

Parmi les objets dignes de fixer l'attention, je vis les Athéniennes, femmes et filles, ſe rendre à Eleuſis, y paſſer une journée entière dans le temple, aſſiſes par terre, et obſervant un jeûne auſtère. Pourquoi cette abſtinence, dis-je à l'une de celles qui avoient préſidé à la fête? Elle me répondit: Parce que Cérès ne prit point de nourriture, pendant qu'elle cherchoit ſa fille Proſerpine. Je lui demandai encore: Pourquoi en allant à Eleuſis portiez-vous des livres ſur vos têtes? — Ils contiennent les lois que nous croyons avoir reçues de Cérès. — Pourquoi dans cette proceſſion brillante, où l'air retentiſſoit de vos chants, conduiſiez-vous une grande corbeille ſur un char attelé de quatre chevaux blancs? — Elle contenoit entre autres choſes des grains dont nous devons la culture à Cérès. C'eſt ainſi qu'aux fêtes de Minerve nous portons des corbeilles pleines de floccons de laine, parce que c'eſt elle qui nous apprit à la filer. Le meilleur moyen de reconnoître un bienfait, eſt de s'en ſouvenir ſans ceſſe et de le rappeler quelquefois à ſon auteur.

CHA-

CHAPITRE XVI.

Des Maiſons et des Repas des Athéniens.

La plupart des maiſons ſont compoſées de deux appartemens, l'un en haut pour les femmes, l'autre en bas pour les hommes. On en compte plus de dix mille à Athènes.

On en voit un aſſez grand nombre qui ont ſur le derriere un jardin, ſur le devant une petite cour, et plus ſouvent un eſpèce de portique, au fond duquel eſt la porte de la maiſon, confiée quelquefois aux ſoins d'un eunuque. C'eſt là qu'on trouve tantôt une figure de Mercure, pour écarter les voleurs, tantôt un chien qu'ils redoutent beaucoup plus; et preſque toujours un autel en l'honneur d'Apollon, où le maître de la maiſon vient en certains jours offrir des ſacrifices.

On montre aux étrangers les maiſons de Miltiade, d'Ariſtide, de Thémiſtocle et des grands hommes du ſiècle dernier. Rien ne les diſtinguoit autrefois: elles brillent aujourd'hui par l'oppoſition des hôtels, que des hommes ſans nom et ſans vertu ont eu le front d'élever auprès de ces demeures modeſtes. Depuis que le goût des batimens s'eſt introduit, les arts font tous les jours des efforts pour le favoriſer et l'etendre. On a pris le parti d'aligner les rues, de ſéparer les nouvelles maiſons en deux corps de logis, d'y placer au rez de chauſſée les appartemens du mari et de la femme; de les rendre plus commodes par de ſages diſtributions, et plus brillantes par les ornemens qu'on y multiplie.

Telle étoit celle qu'occupoit Dinias, un des plus riches et des plus voluptueux citoyens d'Athènes. Il étaloit un faste qui détruisit bientôt sa fortune. Sa femme Lysistrate ne se montroit que sur un char attelé de quatre chevaux blancs de Sicyone. Ainsi que d'autres Athéniens, il se faisoit servir par une femme de chambre, et entretenoit en ville une maîtresse.

Je le priai un jour de me montrer sa maison. Il me mena par une allée longue et étroite qui conduisoit directement à l'appartement des femmes. L'entrée en est interdite aux hommes, excepté aux parens et à ceux qui viennent avec le mari. Après avoir traversé un gazon entouré de trois portiques, nous arrivames à une assez grande pièce, ou se tenoit Lysistrate à qui Dinias me présenta.

Nous la trouvâmes occupée à broder une robe, plus occupée de deux colombes de Sicile, et d'un petit chien de Malte, qui se jouoit autour d'elle. Lysistrate passoit pour une de plus jolies femmes d'Athènes, et cherchoit à soutenir cette reputation par l'élegance de sa parure. Ses cheveux noirs parfumés d'essences, tomboient à grosses boucles sur ses épaules; des bijoux d'or se faisoient remarquer à ses oreilles, des perles à son cou et à ses bras, des pierres précieuses à ses doigts. Peu contente des couleurs de la nature, elle en avoit emprunté d'artificielles, pour paroître avec l'éclat des roses et des lys. Elle avoit une robe blanche, telle que la portent communément les femmes de distinction.

La toilette fixa mes regards. J'y vis des bassins et des aiguières d'argent, des miroirs de différentes matières, des aiguilles pour demêler les cheveux des fers pour les boucler; des bandelettes plus ou moins larges, pour les assujétir; des réseaux, pour les envelopper; de la poudre jaune, pour les en couvrir, diverses espèces de bracelets et

et de boucles d'oreilles; des boîtes contenant du rouge, du blanc de céruse, du noir pour teindre les sourcils, et tout ce qu'il faut pour tenir les dents propres &c. Dinias me montroit ensuite son portrait et celui de sa femme.

Je parus frappé de l'élégance des meubles. Dinias me dit qu'aimant à jouir de l'industrie et de la supériorité des ouvriers étrangers, il avoit fait faire les sièges en Thessalie, les matelats du lit à Corinthe, les oreillers à Carthage; et comme ma surprise augmentoit, il rioit de ma simplicité, et ajoutoit pour se justifier, que Xénophon paroissoit à l'armée avec un bouclier d'Argos, une cuirasse d'Athènes, un casque de Béotie, et un cheval d'Epidaure.

Nous passâmes à l'appartement des hommes, au milieu duquel nous trouvâmes une pièce de gazon entourée de quatre portiques dont les murs étoient enduits de stuc et lambrissés de menuiserie. Ces portiques servoient de communication à plusieurs chambres ou salles, la plupart décorées avec soin. L'or et l'ivoire rechaussoient l'éclat des meubles; les plafonds et les murs étoient ornés de peintures.

Le luxe que Dinias étaloit dans sa maison, regnoit aussi à sa table. Je vais tirer de mon journal la description du premier souper, auquel je fus invité avec Philotas mon ami.

Nous passâmes dans la salle à manger: on y bruloit de l'encens et d'autres odeurs. Sur le buffet on avoit étalé des vases d'argent et de vermeil; quelques-uns enrichis de pierres précieuses.

Des esclaves repandirent de l'eau pure sur nos mains, et posèrent des couronnes sur nos têtes. Nous tirâmes au sort le roi du festin. Il devoit écarter la licence, sans nuire à la liberté; fixer l'instant ou l'on boiroit à longs traits; nommer les santés qu'il faudroit porter, et faire exécuter

les lois établies parmi les buveurs. Le sort tomba sur Démochares.

Autour d'une table que l'éponge avoit essuyée à plusieurs reprises, nous nous plaçâmes sur des lits, dont les couvertures étoient teintes en pourpre. Après qu'on eut apporté à Dinias le menu du souper, nous en reservâmes les premices pour l'autel de Diane. Chacun de nous avoit amené son domestique. Dinias étoit servi par un nègre, par un de ces esclaves Ethiopiens que les gens riches acquièrent à grands frais, pour se distinguer des autres citoyens.

Je ne ferai point le détail d'un repas qui nous fournissoit à tous momens de nouvelles preuves de l'opulence et des prodigalités de Dinias. Il suffira d'en donner une idée générale.

On nous présenta d'abord plusieurs espèces de coquillages; les uns tels qu'ils sortent de la mer; d'autres cuits sur la cendre, ou frits dans la poële; la plupart assaisonnées de poivre et de cumin. On servit en même temps des oeufs frais, soit de poules, soit de paons; ces derniers sont plus estimés: des andouilles des pieds de cochon, un foie de sanglier, une tête d'agneau, de la fraise de veau, le ventre d'une truie, assaisonné de cumin, de vinaigre et de silphium; de petits oiseaux, sur lesquels on jeta une sauce toute chaude composée de fromage rapé, d'huile, de vinaigre et de silphium. On donna au second service ce qu'on trouve de plus exquis en gibier, en volaille, et surtout en poissons: des fruits composèrent le troisième service.

Parmi cette multitude d'objets qui s'offroient à nos yeux, chacun de nous eut la liberté de choisir ce qui pouvoit le plus flatter le goût de ses amis, et de le leur envoyer.

Dès le commencement du souper, Démocharès prit une coupe, l'appliqua légèrement à ses lèvres et la fit passer de main en main. Nous goutâmes,

de

la liqueur chacun à notre tour. Ce premier coup est regardé comme le symbole et le garant de l'amitié, qui doit unir les convives. D'autres le suivirent de prés, et se réglèrent sur les santés que Démochares portoit, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et que nous lui rendions sur le champ.

On aime en Grèce les vins doux et odoriférens. En certains endroits, on les adoucit en jetant dans le tonneau de la farine paitrie avec du miel, presque toujours on y mêle des aromates, des fruits et des fleurs.

Après le repas nous bûmes presque sans interruption. Démocharès après avoir porté différentes santés, prit une lyre; et pendant qu'il l'accordoit, il nous entretint de l'usage où l'on a toujours été de mêler le chant aux plaisirs de la table. Autrefois, disoit-il, tous les convives chantoient ensemble et à l'unisson. Dans la suite il fut établi que chacun chanteroit à son tour, tenant à la main une branche de myrte ou de laurier. La joie fut moins bruyante à la vérité; mais elle fut moins vive On la contraignit encore, lorsqu'on associa la lyre à la voix. Alors plusieurs convives furent obligés de garder le silence.

Les chansons de table ne renfermèrent d'abord que des expressions de reconnoissance, ou des leçons de sagesse. Nous y célébrions, et nous y célebrons encore les dieux, les héros, et les citoyens utiles à leur patrie. A des sujets si graves, on joignit ensuite l'éloge du vin; et la poésie, chargée de le tracer avec les couleurs les plus vives, peignit en même temps cette confusion d'idées, ces mouvemens tumultueux, qu'on éprouve avec ses amis, à l'aspect de la liqueur qui pétille dans les coupes. De là tant de chansons bachiques, semées de maximes, tantôt sur le bonheur et sur la vertu, tantôt sur l'amour et sur l'amitié. C'est en effet à ces deux sentimens, que l'ame se

plait à revenir quand elle ne peut plus contenir la joie qui la pénètre.

Plusieurs auteurs se sont exercés dans ce genre de poésie; quelques uns s'y sont distingués. Alcée et Anacréon l'ont rendu célèbre. Il n'exige point d'effort, parce qu'il est ennemi des prétentions. On peut employer pour louer les dieux et les héros la magnificence des expressions et des idées; mais il n'appartient qu'au délire et aux graces de peindre le sentiment et le plaisir.

Livrons-nous aux transports que cet heureux moment inspire, ajouta Démocharès; chantons tous ensemble, ou tour à tour, et prenons dans nos mains des branches de laurier ou de myrte.

Nous exécutâmes aussitôt ses ordres; et après plusieurs chansons assorties à la circonstance, tout le choeur entona celle d'Harmodius et d'Aristogiton. Démocharès nous accompagnoit par intervalles; mais saisi tout à coup d'un nouvel enthousiasme, il s'écrie: Ma lyre rebelle se refuse à de si nobles sujets: elle reserve ses accords pour le chantre du vin et des amours. Voyez comme au souvenir d'Anacréon ses cordes frémissent, et rendent des sons plus harmonieux! Oh mes amis! que le vin coule à grands flots; unissez vos voix à la mienne, et prêtez-vous à la variété des modulations.

Buvons, chantons Bacchus; il se plait à nos danses; il se plait à nos chants; il étouffe l'envie, la haine et les chagrins; aux graces séduisantes, aux amours enchanteurs, il donna la naissance. Aimons, buvons, chantons Bacchus.

Sages dans nos folies, riches de nos plaisirs, foulons aux pieds la terre et ses vaines grandeurs et dans la douce ivresse, que des momens si beaux font couler dans nos ames, buvons chantons Bacchus.

Cependant nous entendîmes un grand bruit à la porte, et nous vîmes entrer Calliclès, Nicoſtrate, et d'autres jeunes gens qui nous amenoient des danſeuſes et des joueuſes de flûte, avec leſquelles ils avoient ſoupé. Auſſitôt la plupart des convives ſortirent de table, et ſe mirent à danſer : car les Athéniens aiment cet exercice avec tant de paſſion, qu'ils regardent comme une impoliteſſe de ne pas s'y livrer quand l'occaſion l'exige.

Théotime qui étoit ſorti de la ſalle, revint un moment après ſuivi de joueurs de gobelets et de ces farceurs qui, dans les places publiques, amuſent la populace par leurs preſtiges. Après qu'on eut deſervi ils commencèrent les tours. Ces jeux dont quelques uns m'intéreſſoient ſans me plaire, s'exécutoient preſque tous au ſon de la flute. Il falloit pour y reuſſir joindre la grace à la préciſion des mouvemens.

CHAPITRE XVII.

De l'Education des Athéniens.

L'objet de l'éducation eſt de procurer au corps la force qu'il doit avoir ; à l'ame la perfection dont elle eſt ſuſceptible. Elle commence chez les Athéniens à la naiſſance de l'enfant et ne finit qu'à ſa vingtième année.

Epicharis, femme d'Apollodore, chez qui j'étois logé, devoit bientôt accoucher. Pendant les quarante premiers jours de groſſeſſe, il ne lui avoit pas été permis de ſortir. On lui avoit enſuite répété ſouvent que ſa conduite et ſa ſanté pouvant influer ſur la conſtitution de ſon enfant, elle de-

voir user d'une bonne nourriture, et entretenir ses forces par de légères promenades.

A la naissance du fils d'Apollodore, je vis la tendresse et la joie éclater dans les yeux de tous ses parens; je vis suspendre sur la porte de la maison une couronne d'olivier, symbole de l'agriculture à laquelle l'homme est destiné. Si c'avoit été une fille, une bandelette de laine, mise à la place de la couronne, auroit désigné l'espece de travaux dont les femmes doivent s'occuper. Cet usage qui retrace les moeurs anciennes, annonce à la république qu'elle vient d'acquerir un citoyen; il annonçoit autrefois les devoirs du père et de la mère de famille.

Le pere a le droit de condamner ses enfans à la vie ou à la mort. Dès qu'ils sont nés, on les étend à ses pieds. S'il les prend entre ses bras, ils sont sauvés. Quand il n'est pas assez riche pour les élever, ou qu'il desespère de pouvoir corriger en eux certains vices de conformation, il détourne les yeux, et l'on court au loin les exposer ou leur oter la vie. A Thèbes les lois défendent cette barbarie; dans presque toute la Grèce, elles l'autorisent ou la tolèrent. Des philosophes l'approuvent; d'autres, contredits à la vérité par des moralistes plus rigides, ajoutent qu'une mère, entourée déja d'une famille trop nombreuse, est en droit de détruire l'enfant qu'elle porte dans son sein.

Pourquoi des nations éclairés et sensibles outragent-elles ainsi la nature? C'est que chez elles, le nombre des citoyens étant fixé par la constitution même, elles ne sont pas jalouses d'augmenter la population; c'est que, chez elles encore, tout citoyen étant soldat, la patrie ne prend aucun intérêt au sort d'un homme qui ne lui seroit jamais utile, et à qui elle seroit souvent nécessaire.

On lava l'enfant avec de l'eau tiède, conformément

mément au conseil d'Hippocrate. Ensuite on le déposa dans une de ces corbeilles d'osier, dont on se sert pour séparer le grain de la paille. C'est le présage d'une grande opulence, ou d'une nombreuse postérité.

Autrefois le rang le plus distingué ne dispensoit pas une mère de nourrir son enfant; aujourd'hui elle se repose de ce devoir sacré sur une esclave. Cependant, pour corriger le vice de sa naissance, on l'attache à la maison, et la plupart des nourrices deviennent les amies et les confidentes des filles qu'elles ont élevées.

Comme les nourrices de Lacédémone sont très renommées dans la Grèce, Apollodore en avoit fait venir une à laquelle il confia son fils. En le recevant elle se garda bien de l'emmailloter, et d'enchaîner ses membres par des machines dont on use en certains pays, et qui ne servent souvent qu'à contrarier la nature.

Pour l'accoutumer de bonne heure au froid elle se contenta de le couvrir de quelques vêtemens legers; pratique recommandée par les philosophes, et que je trouve en usage chez les Celtes.

Le cinquieme jour fut destiné à purifier l'enfant. Une femme le prit entre ses bras; et suivie de tous ceux de la maison, elle courut à plusieurs reprises autour du feu qui bruloit sur l'autel.

Comme beaucoup d'enfans meurent de convulsions d'abord après leur naissance, on attend le septième, et quelquefois le dixième jour, pour leur donner un nom. Apollodore ayant assemblé ses parens, ceux de sa femme, et leurs amis, dit en leur présence qu'il donnoit à son fils le nom de de son père Lysis; car suivant l'usage, l'ainé d'une famille porte le nom de son aïeul. Cette cérémonie fut accompagnée d'un sacrifice et d'un repas. Elle précéda de quelques jours une cérémonie

plus sainte; celle de l'initiation aux mystères d'Eleusis. Persuadés qu'elle procure de grands avantages après la mort, les Athéniens se hâtent de la faire recevoir à leurs enfans.

Le quarantième jour, Epicharis releva de couches. Ce fut un jour de fête dans la maison d'Apollodore. Ces deux époux, après avoir reçu de leurs amis de nouvelles marques d'intérêt, redoublèrent de soin pour l'éducation de leur fils.

Dès que l'enfant put se tenir sur les jambes, Déidamie (c'étoit le nom de la nourrice ou gouvernante) le fit marcher, toujours prête à lui tendre une main secourable. Jamais la force ne fut employée pour empêcher ses pleurs. Elle étoit sur-tout attentive aux premières impressions qu'il recevroit: impressions quelquefois si fortes et si durables, qu'il en reste pendant toute la vie des traces dans le caractère; et en effet il est difficile qu'une ame qui dans l'enfance et toujours agitée de vaines frayeurs, ne devienne pas de plus en plus susceptible de la lâcheté dont elle a fait l'apprentissage. Déidamie épargnoit à son élève tous les sujets de terreur, au lieu de les multiplier par les coups. On s'opposoit à ses goûts, sans lui rappeler sa dépendance et on le punissoit de ses fautes sans ajouter l'insulte à la correction.

Suivant le conseil de personnes sages, il ne faut prescrire aux enfans, pendant les cinq premières années, travail qui les applique. Leurs jeux doivent seuls les intéresser et les animer. Ce temps accordé à l'accroissement et à l'affermissement du corps, Apollodore le prolongea d'une année en faveur de son fils; et ce ne fut qu'à la fin de la sixième, qu'il le mit sous la garde d'un conducteur ou pédagogue. C'étoit un esclave de confiance, chargé de le suivre en tous lieux, et sur tout chez les maîtres destinés à lui donner les premiers élémens des sciences. Mais avant que de le remettre entre ses mains, il eut soin de lui assurer l'état

de

citoyen en le faisant inscrire dans l'une des trois curies ou confraternités dont chaque tribu est composée.

Apollodore envoya tous les jours son fils aux écoles. La loi ordonne de les ouvrir au lever du soleil, et de les fermer à son coucher. Son conducteur l'y menoit le matin, et alloit le prendre le soir.

Parmi les instituteurs auxquels on confie la jeunesse d'Athènes, il n'est pas rare de rencontrer des hommes d'un mérite distingué. Tel fut autrefois Damon, qui donna des leçons de musique à Socrate, et de politique à Périclès. Tel étoit de mon temps Philotime. Il avoit fréquenté l'école de Platon, et joignoit à la connoissance des arts, les lumières d'une saine philosophie.

Le cours des études comprend la musique et la gymnastique, c'est à dire tout ce qui a rapport aux exercices de l'esprit et à ceux du corps. Dans cette division, le mot musique est pris dans une acception très étendue.

Connoître la forme et la valeur des lettres, les tracer avec élégance et facilité, donner aux syllabes le mouvement et les intonations qui leur conviennent, tels furent les premiers travaux du jeune Lysis. On lui recommandoit d'observer exactement la ponctuation, en attendant qu'on pût lui en donner des règles. Il lisoit souvent les fables d'Esope; souvent il récitoit les vers qu'il savoit par coeur.

Dans les commencemens, lorsque Lysis parloit, qu'il lisoit, ou qu'il déclamoit quelque ouvrage, j'étois surpris de l'extrême importance qu'on mettoit à diriger sa voix, tantôt pour en varier les inflexions, tantôt pour l'arrêter sur une syllabe, ou la précipiter sur une autre. Philotime à qui je témoignai ma surprise, la dissipa de cette manière:

Nos

Nos premiers législateurs comprirent aiſément que c'étoit par l'imagination qu'il falloit parler aux Grecs, et que la vertu ſe perſuadoit mieux par le ſentiment que par les préceptes. Ils nous annoncérent des vérités parées des charmes de la poéſie et de la muſique. Nous apprenions nos devoirs dans les amuſemens de notre enfance: nous chantions les bienfaits des dieux, les vertus des héros. Nos moeurs s'adoucirent à force de ſéductions; et nous pouvons nous glorifier aujourd'hui de ce que les Graces elles-même ont pris ſoin de nous former.

La langue que nous parlons paroît être leur ouvrage. Quelle douceur! quelles richeſſes! quelle harmonie! Fidèle interprète de l'eſprit et du coeur, en même temps que par l'abondance et la hardieſſe de ſes expreſſions elle ſuffit à toutes nos idées, et fait au beſoin les revêtir de couleurs brillantes, ſa mélodie fait couler la perſuaſion dans nos ames. Je veux moins vous expliquer cet effet que vous le laiſſer entrevoir.

Nous remarquons dans cette langue trois propriétés eſſentielles; la réſonnance, l'intonation, le mouvement,

Chaque lettre, ou ſéparément, ou jointe avec une autre lettre, fait entendre un ſon; et ces ſons diffèrent par la douceur et la dureté, la force et la foibleſſe, l'éclat et l'obſcurité. J'indique à Lyſis ceux qui flattent l'oreille, et ceux qui l'offenſent: je lui fais obſerver qu'un ſon ouvert, plein, volumineux; produit plus d'effet qu'un ſon qui vient expirer ſur les lèvres ou ſe briſer contre les dents; et qu'il eſt une lettre dont le fréquent retour opère un ſifflement ſi deſagréable, qu'on a vu des auteurs la bannir avec ſévérité de leurs ouvrages.

Dans l'écriture les accens ſe trouvant attachés aux mots, Lyſis diſtingue ſans peine les ſyllabes ſur leſquelles la voix doit monter ou deſcendre; ma-

mais comme les dégrés précis d'élévation et d'abaissement ne peuvent être déterminés par des signes, je l'accoutume à prendre les inflexions les plus convenables au sujet et aux circonstances. Vous avez dû vous appercevoir que son intonation acquiert de jour en jour de nouveaux agrémens, parce qu'elle devient plus juste et plus variée.

La durée des syllabes se mésure par un certain intervalle de temps. Les unes se traînent avec plus ou moins de lenteur, les autres s'empressent de courir avec plus ou moins de viteſſe. Réuniſſez pluſieurs ſyllabes brèves, vous ſerez malgré vous entraîné par la rapidité de la diction; ſubſtituez-leur des ſyllabes longues, vous ſerez arrêté par ſa peſanteur: combinez-les entre elles; ſuivant les rapports de leur durée vous verrez votre ſtyle obéir à tous les mouvemens de votre ame, et figurer toutes les impreſſions que je dois partager avec elle. Voilà ce qui conſtitue ce rhythme, cette cadence, à laquelle on ne peut donner atteinte ſans révolter l'oreille; c'eſt ainſi que des variétés que la nature, les paſſions et l'art on miſes dans l'exercice de la voix, il reſulte des ſons plus ou moins agréables, plus ou moins éclatans, plus ou moins rapides.

Quand Lyſis ſera plus avancé; je lui montrerai que le meilleur moyen de les aſſortir eſt de les contraſter, parce que le contraſte, d'où nait l'équilibre, eſt dans toute la nature et principalement dans les arts imitatifs, la première ſource de l'ordre et de la beauté. Je lui montrerai par quel heureux balancement on peut les affoiblir et les fortifier. A l'appui des règles viendront les exemples. Il diſtinguera dans les ouvrages de Thucydide, une mélodie auſtère, impoſante, pleine de nobleſſe, mais la plûpart du temps dénuée d'aménité; dans ceux de Xénophon,

phon, une ſuite d'accords, dont la douceur et la moleſſe caractériſent les Graces qui l'inſpirent; dans ceux d'Homère, une ordonnance toujours ſavante, toujours variée. Vojez, lorſqu'il parle de Pénélope, comme les ſons les plus doux, et les plus brillans ſe réuniſſent pour déployer l'harmonie et la lumière de la beauté. Faut il repreſenter le bruit des flots qui ſe briſent contre le rivage, ſon expreſſion ſe prolonge, et mugit avec éclat. Veut-il peindre les tourmens de Siſyphe, éternellement occupé à pouſſer un rocher ſur le haut d'une montagne d'où il retombe auſſitôt, ſon ſtyle, après une marche lente, peſante, fatigante, court et ſe précipite comme un torrent; c'eſt ainſi que ſous la plume du plus harmonieux des poètes les ſons deviennent des couleurs, et les images des vérités.

Nous n'enſeignons point à nos élèves les langues étrangères, ſoit par mépris pour les autres nations, ſoit parce qu'ils n'ont pas trop de temps pour apprendre la nôtre. Lyſis connoit les propriétés des élémens qui la compoſent. Ses organes fléxibles ſaiſiſſent avec facilité les nuances qu'une oreille exercée remarque dans la nature des ſons, dans leur durée, dans les différens degrés de leur élévation et de leur renflement.

Des notions qui vous paroîtront peut être frivoles, ſont néceſſaires dans un gouvernement où le talent de la parole reçoit un prix infini des qualités acceſſoires qui l'accompagnent; chez un peuple ſurtout, dont l'eſprit eſt très leger, et les ſens très délicats; qui pardonne quelquefois à l'orateur de s'oppoſer à ſes volontés, et jamais d'inſulter ſon oreille.

Ce fut vers ce temps là que je partis pour l'Egypte: avant mon départ, je priai Philotime de me mettre par écrit les ſuites de cette éducation, et c'eſt d'après ſon journal que je vais en continuer l'hiſtoire.

Lyſis

Lysis passa successivement sous différens maîtres. Il apprit à chanter avec goût, en s'accompagnant de la lyre. Apollodore estimoit l'arithmétique, parce qu'entre autres avantages elle augmente la sagacité de l'esprit, et le prépare à la connoissance de la géométrie et de l'astronomie. Lysis étudia la prémière es ces sciences, et prit une teinture des deux autres.

Ce jeune homme bruloit du desir de s'instruire ; mais Apollodore ne perdoit pas de vue cette maxime d'un roi de Lacédémone; qu'il ne faut enseigner aux enfans que ce qui pourra leur être utile dans la suite ; ni cette autre maxime : que l'ignorance est préférable à une multitude de connoissances confusément entassées dans l'esprit.

En même temps Lysis apprenoit à traverser les rivières à la nage et à dompter un cheval. La danse réglóit ses pas, et donnoit de la Grace à tous ses mouvemens. Il se rendoit assidûment au gymnase du Lycée. Les enfans commencent leurs exercices de très bonne heure, quelquefois même à l'âge de sept ans. Ils les continuent jusqu'à celui de vingt. On les accoutume d'abord à supporter le froid, le chaud, toutes les intempéries des saisons ; ensuite à pousser des balles de différentes grosseurs, à se les renvoyer mutuellement. Ce jeu et d'autres semblables ne sont que les préludes des épreuves laborieuses qu'on leur fait subir, à mesure que leurs forces augmentent. Ils courent sur un sable profond, lancent des javelots, sautent au-delà d'un fossé ou d'une borne, tenant dans leurs mains des masses de plomb ; jetant en l'air, ou devant eux, des palets de pierre ou de bronze ; ils fournissent en courant une ou plusieurs fois la carrière du Stade, souvent couverts d'armes pésantes. Ce qui les occupe le plus, c'est la lutte, le pugilat et les divers combats que je décrirai en parlant des jeux olympiques. Lysis qui s'y livroit avec passion, étoit obligé d'en user sobre-

ment, et d'en corriger les effets par les exercices de l'esprit auxquels son père le ramenoit sans cesse.

Le soir de retour à la maison, tantôt il s'accompagnoit de la lyre, tantôt il s'occupoit à dessiner; car depuis quelques années, l'usage s'est introduit presque par-tout de faire apprendre le dessin aux enfans de condition libre. Souvent il lisoit en présence de son père et de sa mère les livres qui pouvoient l'instruire ou l'amuser. Apollodore rempliſſoit auprès de lui les fonctions de ces grammairiens qui sous le nom de critiques enseignent à resoudre les difficultés que présente le texte d'un auteur; Epicharis celles d'une femme de goût qui en fait apprécier les beautés. Lysis demandoit un jour comment on juge du mérite d'un livre. Aristote qui étoit présent répondit: „Si l'auteur dit tout ce qu'il faut, s'il ne „dit que ce qu'il faut, s'il le dit comme il faut.„

Ses parens le formoient à cette politesse noble dont ils étoient les modèles. Desir de plaire, facilité dans le commerce de la vie, égalité dans le caractère, attention à ceder sa place aux personnes agées, decence dans le maintien, dans l'exterieur, dans les expressions, dans les manières, tout étoit prescrit sans contrainte, exécuté sans effort.

Son père le menoit souvent à la chasse des bêtes à quatre pieds, parce qu'elle est l'image de la guerrre; quelquefois à celle des oiseaux, mais toujours sur des terres incultes pour ne pas détruire les espérances du laboureur.

Il prit quelques leçons d'un maître d'armes, il s'instruisit de la tactique. Mais s'il devoit défendre sa patrie, il devoit aussi l'éclairer. La logique, la rhétorique, la morale, l'histoire, le droit civil, la politique l'occupérent successivement.

Des

Des maîtres mercenaires se chargent de les enseigner, et mettent leurs leçons à très haut prix. On raconte ce trait d'Aristippe. Un Athenien le pria d'achever l'éducation de son fils. Aristippe demanda mille drachmes (900 livres). „Mais répondit le père j'aurois un esclave pour „une pareille somme. Vous en auriez deux, répli„que le philosophe: votre fils d'abord, ensuite l'escla„ve que vous placeriez auprès de lui.„

L'étude de la morale ne coûta jamais de larmes à Lysis. Son père avoit mis auprès de lui des gens qui l'instruisoient par leur conduite, et non par des remontrances importunes. Il étoit très difficile dans le choix des livres qui en traitent, parce que leurs auteurs, pour la plupart, sont mal affermis dans leurs principes, ou n'ont que de fausses idées de nos devoirs. Un jour Isocrate nous lut une lettre qu'il avoit autrefois adressée a Démonicus. C'étoit un jeune homme qui vivoit à la cour du roi de Chypre. La lettre pleine d'esprit, mais surchargée d'antithèses, contenoit des règles de mœurs et de conduite, rédigées en forme de maximes, et rélatives aux différentes circonstances de la vie. J'en citerai quelques traits.

„Soyez envers vos parens, comme vous vou„driez que vos enfans fussent un jour à votre „égard. Dans vos actions les plus secretes, figu„rez-vous que vous avez tout le monde pour té„moin. N'esperez pas que des actions repréhen„sibles puissent rester dans l'oubli; vous pourrez „peut-être les cacher aux autres, mais jamais à „vous même. Dépensez votre loisir à écouter les „discours des sages. Délibérez lentement, exé„cutez promtement. Soulagez la vertu malheu„reuse; les bienfaits bien appliqués sont le tré„sor de l'honnête homme. Quand vous serez re„vêtu de quelque charge importante, n'employez „jamais de malhonnêtes gens; quand vous la

„quitterez, que ce soit avec plus de gloire que de „richesses.

Quelques jours après, Aristote eut la complaisance d'apporter plusieurs ouvrages qu'il avoit ébauchés ou finis, et dont la plupart traitoient de la science des moeurs. Il les éclaircissoit en les lisant. Voici ce qu'il dit sur les motifs qui doivent nous attacher inviolablement a la vertu.

Considérons-la, dit-il, dans ses rapports avec nous, et avec les autres. L'homme vertueux fait ses délices d'habiter et de vivre avec lui-même. Vous ne trouverez dans son ame ni les remords, ni les séditions qui agitent l'homme vicieux. Il est heureux par le souvenir des biens qu'il a faits, par l'espérance du bien qu'il peut faire. Il jouit de son estime, en obtenant celle des autres; il semble n'agir que pour eux, il leur cédera les emplois les plus brillans, s'il est persuadé, quils peuvent mieux s'en acquiter que lui. Toute sa vie est en action, et toutes ses actions naissent de quelque vertu particulière. Il possede donc le bonheur, qui n'est autre chose qu'une continuité d'actions conformes à la vertu.

Je viens de parler du bonheur qui convient à la vie active et consacrée aux devoirs de la société. Mais il en est un autre d'un ordre supérieur, exclusivement reservé au petit nombre des sages, qui loin du tumulte des affaires s'abandonnent à la vie contemplative. Comme ils se sont depouillés de tout ce que nous avons de mortel, et qu'ils n'entendent plus que de loin le murmure des passions, dans leur ame tout est paisible, tout est en silence, excepté la partie d'elle même qui a le droit d'y commander, portion divine, soit qu'on l'appelle intelligence, ou de tout autre nom, sans cesse occupée à méditer sur la nature divine et sur l'essence des êtres. Ceux qui n'écoutent que sa voix, sont spécialement

chéris

chéris de la divinité; car s'il eſt vrai, comme tout nous porte à le croire, qu'elle prend quelque ſoin des choſes humaines, de quel oeil doit-elle regarder ceux qui à ſon exemple, ne placent leur bonheur que dans la contemplation des vérités éternelles?

Dans les entretiens qu'on avoit en préſence de Lyſis, Iſocrate flattoit ſes oreilles, Ariſtote éclairoit ſon eſprit, Platon enflammoit ſon ame. Ce dernier, tantôt lui expliquoit la doctrine de Socrate, tantôt lui développoit le plan de ſa république; d'autres fois, il lui faiſoit ſentir qu'il n'exiſte de véritable élévation, d'entière indépendance, que dans une ame vertueuſe. Plus ſouvent encore il lui montroit en détail que le bonheur conſiſte dans la ſcience du ſouverain bien, qui n'eſt autre choſe que Dieu. Ainſi, tandis que d'autres philoſophes ne donnent pour récompenſe à la vertu que l'eſtime publique et la félicité paſſagère de cette vie, Platon lui offroit un plus noble ſoutien. La vertu diſoit-il, vient de Dieu. Vous ne pouvez l'aquerir qu'en vous connoiſſant vous-même, qu'en obtenant la ſageſſe, qu'en vous préferant á ce qui vous appartient. Suivez-moi Lyſis. Votre corps, votre beauté, vos richeſſes ſont à vous, mais ne ſont pas vous. L'homme eſt tout entier dans ſon ame. Pour ſavoir ce qu'il eſt, et ce qu'il doit faire, il faut qu'il ſe regarde dans ſon intelligence, dans cette partie de l'ame où brille un rayon de la ſageſſe divine, lumière pure qui conduira inſenſiblement ſes regards à la ſource dont elle eſt émanée. Quand ils y ſeront parvenus, et qu'il aura contemplé cet exemplaire éternel de toutes les perfections, il ſentira qu'il eſt de ſon plus grand interêt de les retracer en lui-même, et de ſe rendre ſemblable à la divinité, du moins autant qu'une ſi foible copie peut approcher d'un ſi beau modèle. Dieu eſt la méſure de chaque choſe; rien de bon, ni d'eſtimable dans

le monde, que ce qui a quelque conformité avec lui. Il eſt ſouverainement ſage, ſaint et juſte. Le ſeul moyen de lui reſſembler et de lui plaire eſt de ſe remplir de ſageſſe, de juſtice et de ſainteté.

Appellé à cette haute deſtinée, placez-vous, au rang de ceux qui, comme le diſent les ſages, uniſſent par leurs vertus les cieux avec la terre, les dieux avec les hommes. Que votre vie préſente le plus heureux des ſyſtèmes pour vous, le plus beau des ſpectacles pour les autres, celui d'une ame, où toutes les vertus ſont dans un parfait accord.

Je vous ai parlé ſouvent des conſéquences qui dérivent de ces vérités liées enſemble, ſi j'oſe parler ainſi, par des raiſons de fer et de diamans; mais je dois vous rappeler, avant de finir, que le vice, outre qu'il degrade notre ame, eſt tôt ou tard livré au ſupplice qu'il a mérité.

Dieu, comme on l'a dit avant vous, parcourt l'univers, tenant dans ſa main le commencement, le milieu et la fin de tous les êtres. La Juſtice ſuit ſes pas, prête à punir les outrages faits à la loi divine. L'homme humble et modeſte trouve ſon bonheur à la ſuivre; l'homme vain s'éloigne d'elle, et Dieu l'abandonne à ſes paſſions. Pendant un temps il paroît être quelque choſe aux yeux du vulgaire; mais bientôt la vengeance fond ſur lui: et ſi elle l'épargne dans ce monde, elle le pourſuit avec plus de fureur dans l'autre. Ce n'eſt donc point dans le ſein des honneurs, et dans l'opinion des hommes, que nous devons chercher à nous diſtinguer; c'eſt devant ce tribunal redoutable qui nous jugera ſévèrement après notre mort.

Lyſis avoit dix-ſept ans: ſon ame étoit pleine de paſſions; ſon imagination vive et brillante. Il s'exprimoit avec autant de grace que de facilité. Ses amis ne ceſſoient de relever ces avanta-

ges,

ges, et l'avertissoient, autant par leurs exemples, que par leurs plaisanteries, de la contrainte dans laquelle il avoit vécu jusqu'alors. Philotime lui demandoit un jour, ce qu'il pensoit d'un jeune homme qui dans ses paroles et dans son habillement n'observoit aucun des égards dus à la société. Tous ses camarades l'approuvent, dit Lysis. Et tous les gens sensés le condamnent, répliqua Philotime. Mais, reprit Lysis, par ces personnes sensées, entendez-vous ces vieillards qui ne connoissent que leurs anciens usages, et qui, sans pitié pour nos foiblesses, voudroient que nous fussions nés à l'âge de quatrevingt ans? Ils pensent d'une façon, et leurs petits enfans d'une autre. Qui les jugera? Vous même, dit Philotime. Sans rappeler ici nos principes sur le respect et la tendresse que nous devons aux auteurs de nos jours, je suppose que vous êtes obligé de voyager en des pays lointains; choisirez-vous un chemin, sans savoir s'il est praticable, s'il ne traverse pas des déserts immenses, s'il ne conduit pas chez des nations barbares, s'il n'est pas en certains endroits infesté par des brigands? — Il seroit imprudent de s'exposer à de pareils dangers. Je prendrois un guide. — Lysis, observez que les vieillards sont parvenus au terme de la carrière que vous allez parcourir, carrière si difficile et si dangereuse. Je vous entends, dit Lysis. J'ai honte de mon erreur.

Lysis bruloit du desir de parvenir un jour à la tête du gouvernement. Son père loua ce projet, mais il lui fit entrevoir en même temps la grande étendue des connoissances nécessaires a l'homme d'état. Lysis en fut effrayé, mais il ne fut pas découragé. Aristote l'instruisit de la nature des diverses espèces de gouvernemens dont les législateurs avoient conçu l'idée; Apollodore de l'administration, des forces et du commerce, tant de sa nation que des autres peuples. Il fut déci-

dé qu'après avoir achevé son education, il voyageroit chez tous ceux qui avoient quelque rapport d'intérêt avec les Athéniens. —

Je ne dirai qu'un mot sur l'éducation des filles. Suivant la différence des états, elles apprenent à lire, écrire, coudre, filer, préparer la laine dont on fait les vêtemens, et veiller au soin du ménage. Celles qui appartiennent aux prémières familles de la république, sont élevées avec plus de récherches. Comme dès l'âge de dix ans, et quelquefois de sept, elles paroissent dans les cérémonies religieuses, les unes portant sur leurs têtes les corbeilles sacrées, les autres chantant des hymnes, ou exécutant des danses, divers maîtres les accoutument auparavant à diriger leur voix et leurs pas. En général, les mères exhortent leurs filles à se conduire avec sagesse; mais elle insistent beaucoup plus sur la nécessité de se tenir droites, d'effacer leurs épaules, de serrer leur sein avec un large ruban, d'être extrêmement sobres, et de prévenir, par toutes sortes de moyens un embonpoint qui nuiroit à l'élégance de la taille, et à la grace des mouvemens.

CHAPITRE XVIII.

Suite des moeurs des Athéniens.

J'ai dit plus haut qu'en certaines heures de la journée, les Athéniens s'assembloient dans la place publique, ou dans les boutiques dont elle est entourée. Je m'y rendois souvent, soit pour apprendre quelque nouvelle, soit pour étudier le caractère de ce peuple.

J'y

J'y rencontrai un jour un des principaux de la ville qui se promenoit à grands pas. Sa vanité ne pouvoit être égalée que par sa haine contre la démocratie; de tous les vers d'Homère il n'avoit retenu que cette sentence: Rien n'est dangereux que d'avoir tant de chefs.

Il venoit de recevoir une légère insulte: Non, disoit-il en fureur, il faut que cet homme ou moi abandonnions la ville; car, aussi bien n'y a-t-il plus moyen d'y tenir: si je siège à quelque tribunal, j'y suis accablé par la foule des plaideurs, ou par les cris des avocats. A l'assemblée générale, un homme du néant, sale et mal vêtu, a l'insolence de se placer auprès de moi. Nos orateurs sont vendus à ce peuple, qui tous les jours met à la tête de ses affaires, des gens que je ne voudrois pas mettre à la tête des miennes. Dernièrement il étoit question d'élire un général; je me lève, je parle des emplois que j'ai remplis à l'armée; je montre mes blessures, et l'on choisit un homme sans expérience et sans talens. C'est Thésée qui, en établissant l'égalité, est l'auteur de tous ces maux. Homère avoit bien plus de raison; rien n'est si dangereux que d'avoir tant de chefs. En disant cela, il repoussoit fièrement ceux qu'il trouvoit sur ses pas, refusoit le salut presque à tout le monde; et s'ils permettoit à quelqu'un de ses cliens de l'aborder, c'étoit pour lui rappeler hautement les services qu'il lui avoit rendus.

Je parcourus les différens cercles que je voyois autour de la place. Ils étoient composés de gens de tout âge et de tout état. Des tentes les garantissoient des ardeurs du soleil.

Je m'assis auprès d'un riche Athénien, nommé Philandre. Son parasite Criton cherchoit à l'intéresser par des flatteries outrées, et à l'égayer par des traits de méchanceté. Il imposoit silence, il applaudissoit avec transport quand Philandre

parloit, et mettoit un pan de sa robe sur sa bouche pour ne pas éclater, quand il échappoit à Philandre quelque fade plaisanterie. Voyez, lui disoit-il, comme tout le monde a les yeux fixés sur vous: hier dans le portique, on ne tarissoit point sur vos louanges; il fut question du plus honnête homme de la ville, nous étions plus de trente; tous les suffrages se réunirent en votre faveur. . Cet homme, dit alors Philandre, que je vois là bas, vêtu d'une robe si brillante, et suivi de trois esclaves, n'est ce pas Apollodore fils de Pasion, ce riche banquier? C'est lui même, répondit le parasite. Son faste est revoltant; et il ne se souvient plus que son père a été esclave. Et cet autre reprit Philandre qui marche après lui la tête levée? Son père s'appelloit d'abord Sosie, et comme il avoit été à l'armée il se fit nommer Sosistrate*). Sa mère est de Thrace. Le fils est un fripon, moins cependant qu'Hermogène, Corax et Thersite, qui causent ensemble à quatre pas de nous. Le premier est si avare, que même en hiver sa femme ne peut se baigner qu'à l'eau froide etc.

Pendant que je me tournois pour voir une partie de dés, un homme vint à moi d'un air empressé; Savez-vous la nouvelle me dit il? Non répondis-je. — Quoi vous l'ignorez? Je suis ravi de vous l'apprendre. Je la tiens de Nicératès, qui arrive de Macédoine. Le roi Philippe a été battu par les Illyriens; il est prisonnier, il est mort. — Comment! est il possible? — Rien n'est si certain. Je viens de rencontrer deux de nos Archontes, j'ai vu la joie peinte sur leurs visages. Cependant n'en dites rien, et sur-tout ne me citez pas. Il me quitta aussitôt pour communiquer ce secret à tout le monde.

Cet

*) Sosie est le nom d'un esclave, Sosistrate celui d'un homme libre.

Cet homme passe sa vie à forger des nouvelles, me dit alors un gros Athénien qui étoit assis auprès de moi. Il ne s'occupe que de choses qui ne le touchent point. Pour moi, mon intérieur me suffit. J'ai une femme que j'aime beaucoup; et il me fit l'éloge de sa femme. Hier je ne pus pas souper avec elle, j'étois prié chez un de mes amis; et il me fit la description du répas. Je me retirai chez moi assez content. Mais j'ai fait cette nuit un rêve qui m'inquiète; et il me raconta son rêve; ensuite il me dit pésamment, que la ville fourmilloit d'étrangers; que les hommes d'aujourd'hui ne valoient pas ceux d'autrefois; que les denrées étoient à bas prix; qu'on pourroit esperer une bonne recolte, s'il venoit à pleuvoir. Après m'avoir demandé le quantième du mois, il se leva pour aller souper avec sa femme.

Eh quoi! me dit un Athenien qui survint tout à coup, et que je cherchois depuis longtemps; vous avez la patience d'écouter cet ennuyeux personnage! Que ne faisiez-vous comme Aristote? Un grand parleur s'empara de lui, et le fatiguoit par des recits étrangers. Eh bien, lui disoit-il, n'êtes vous pas étonné? Ce qui m'étonne, répondit Aristote, c'est qu'on ait des oreilles pour vous entendre, quand on a des pieds pour vous échapper. Je lui dis alors que j'avois une affaire à lui communiquer, et je voulus la lui expliquer. Mais lui, de m'arrêter à chaque mot. Oui, je sais dequoi il s'agit; je pourrois vous le raconter au long; continuez, n'omettez aucune circonstance, fort bien; vous y êtes, c'est cela même. Voyez combien il étoit néceſſaire d'en conférer ensemble. A la fin je l'avertis qu'il ne cessoit de m'interrompre: Je le sais, répondit-il; mais j'ai un extrême besoin de parler. Cependant je ne ressemble point à l'homme qui vient de vous quitter. Il parle sans reflexion, et je crois être à l'abri de ce reproche; témoin le discours que je

fis dernièrement à l'assemblée: vous n'y étiez pas; je vais vous le réciter. A ces mots, je voulus profiter du conseil d'Aristote. Mais il me suivit toujours parlant, toujours déclamant.

Je me jetois au milieu d'un groupe formé autour d'un devin qui se plaignoit de l'incrédulité des Athéniens, lorsque nous vîmes paroître Diogène. Il arrivoit de Lacédémone. „D'où ve„nez-vous, lui demanda quelqu'un? De l'appar„tement des hommes à celui des femmes, répon„dit-il. Y avoit-il beaucoup de monde aux jeux „olimpiques, lui dit un autre? — Beaucoup de „spectateurs et peu d'hommes.„ Ces réponses furent applaudies; et à l'instant il se vit entouré d'une foule d'Athéniens qui cherchoient à tirer de lui quelque répartie. „Pourquoi, lui disoit „celui-ci, mangez-vous dans le marché? — C'est „que j'ai faim dans le marché.„ „Un autre lui „fit cette question: Comment puis-je me venger „de mon ennemi? — En devenant plus ver„tueux. — Diogène, lui dit un troisième, on „vous donne bien des ridicules. — Mais je ne „les reçois pas.„ — Un étranger né à Mynde, voulant savoir comment il avoit trouvé cette ville; „J'ai conseillé aux habitans, répondit-il, d'en „fermer les portes, de peur qu'elle ne s'enfuie.„ C'est qu'en effet cette ville, qui est très petite, a de très grandes portes. Le parasite Criton étant monté sur une chaise, lui demanda pourquoi on l'appeloit chien; — „Parce que je caresse ceux „qui me donnent de quoi vivre, que j'aboie con„tre ceux dont j'essuie des refus, et que je mords „les méchans. Et quel est, reprit le parasite, „l'animal le plus dangereux? — Parmi animaux „sauvages, le calomniateur; parmi les domesti„ques le flatteur.„

A ces mots les assistans firent des éclats de rire; le parasite disparut, et les attaques continuèrent avec plus de chaleur. „Diogène, d'où „êtes-

„êtes-vous, lui dit quelqu'un? Je ſuis citoyen de „l'univers, répondit il. Eh non, reprit un au„tre, il eſt de Sinope; les habitans l'ont condam„né à ſortir de leur ville. — Et moi je les ai „condamnés à y reſter.„ Un jeune homme, d'une jolie figure, s'étant avancé, ſe ſervit d'une expreſſion d'ont l'indécence fit rougir un des ámis de même âge que lui. Diogène dit au ſecond: Courage, mon enfant, voilà les couleurs de la vertu. „Et s'adreſſant au premier:„ N'avez-vous point de honte de tirer une lame de plomb d'un fourreau d'ivoire. Le jeune homme en fureur lui ayant appliqué un ſoufflet: „Eh bien! re„prit-il ſans s'émouvoir, vous m'apprenez une „choſe; c'eſt que j'ai beſoin d'un caſque. Quel „fruit, lui demanda-t-on tout de ſuite, avez vous „retiré de votre philoſophie? — Vous le voyez, „d'être préparé à tous les évènemens.„

Dans ce moment, Diogène, ſans vouloir quitter ſa place, recevoit, ſur la tête, de l'eau qui tomboit du haut d'une maiſon; comme quelques-uns des aſſiſtans paroiſſoient le plaindre, Platon qui paſſoit par haſard leur dit; „Voulez-vous que votre pitié lui ſoit utile? faites ſemblant de ne le pas voir.

Je trouvai un jour, au portique de Jupiter, quelques Athéniens qui agitoient des queſtions de philoſophie. Non diſoit triſtement un vieux diſciple d'Héraclite, je ne puis contempler la nature ſans un ſecret effroi. Les êtres inſenſibles ne ſont que dans un état de guerre ou de ruine; ceux qui vivent dans les airs, dans les eaux et ſur la terre, n'ont reçu la force ou la ruſe, que pour ſe pourſuivre et ſe détruire. J'égorge et je dévore moi même l'animal que j'ai nourri de mes mains, en attendant que de vils inſectes me dévorent à leur tour.

Je repoſe ma vue ſur des tableaux plus rians, dit un jeune partiſan de Democrite. Le flux et le reflux

flux des générations ne m'afflige pas plus que la succeſſion périodique des flots de la mer ou des feuilles des arbres. Qu'importe que tels individus paroiſſent ou diſparoiſſent? La terre eſt une ſcène qui change à tous momens de décorations. Ne ſe couvre-t-elle pas tous les ans de nouvelles fleurs, de nouveaux fruits? Les atômes dont je ſuis compoſé, après s'être ſéparés, ſe réuniront un jour, et je revivrai ſous une autre forme.

Hélas! dit un troiſième, le degré d'amour ou de haîne, de joie ou de triſteſſe dont nous ſommes affectés, n'influe que trop ſur nos jugemens. Malade je ne vois dans la nature qu'un ſyſtème de deſtruction: en ſanté qu'un ſyſteme de reproduction.

Elle eſt l'un et l'autre, répondit un quatrième. Quand l'univers ſortit du chaos, les êtres intelligens durent ſe flatter que la ſageſſe ſuprême daigneroit leur dévoiler le motif de leur exiſtence; mais elle renferma ſon ſecret dans ſon ſein, et adreſſant la parole aux cauſes ſécondes, elle ne prononça que ces deux mots: Détruiſez, reproduiſez. Ces mots ont fixé pour jamais la deſtinée du monde.

Je ne ſais pas, reprit le premier, ſi c'eſt pour ſe jouer, ou pour un deſſein ſérieux, que les dieux nous ont formés; mais je ſais que le plus grand des malheurs eſt de naître; le plus grand des bonheurs, de mourir. La vie diſoit Pindare, n'eſt que le rêve d'une ombre; image ſublime, et qui d'un ſeul trait peint tout le néant de l'homme. La vie, diſoit Socrate, ne doit être que la méditation de la mort; paradoxe étrange, de ſuppoſer qu'on nous oblige de vivre pour nous apprendre à mourir.

L'homme nait, vit et meurt, dans un même inſtant; et dans cet inſtant ſi fugitif, qu'elle complication de ſouffrances. Son entrée dans la vie s'annonce par des cris et par des pleurs; dans l'enfance

fance et dans l'adoleſcence, des maîtres qui le tyrannifent, des devoirs qui l'accablent; vient enſuite une ſucceſſion effrayante de travaux pénibles, de ſoins dévorans, de chagrins amers, de combats de toute eſpèce; et tout cela ſe termine par une vieilleſſe qui le fait oublier.

Vous n'avez qu'à l'étudier. Ses vertus ne ſont que l'échange de ſes vices; il ne ſe ſouſtrait à l'un que pour obéir à l'autre. S'il neglige ſon expérience, c'eſt un enfant qui commence tous les jours à naître; s'il la conſulte, c'eſt un vieillard qui ſe plaint d'avoir trop vecu.

Il avoit par deſſus les animaux deux inſignes avantages, la prévoyance et l'eſpérance. Qu'a fait la nature? Elle les a cruellement empoiſonnées par la crainte.

Quel vuide dans tout ce qu'il fait! que de varietés et d'inconſéquences dans ſes penchans et dans ſes projets! je vous le demande: Qu'eſt ce que l'homme?

Je vais vous le dire, répondit un jeune étourdi qui entra dans ce moment. Il tira de deſſous ſa robe, une petite figure de bois, ou de carton, dont les membres obéiſſoient à des fils qu'il tendoit et relâchoit à ſon gré. Ces fils dit-il, ſont les paſſions qui nous entraînent tantôt d'un coté, tantôt de l'autre: voilà tout ce que j'en fais; et il ſortit.

Notre vie, diſoit un diſciple de Platon, eſt tout à la fois une comédie et une tragédie; ſous le premier aſpect, elle ne pouvoit avoir d'autre noeud que notre folie; ſous le ſecond d'autre dénouement que la mort; et comme elle participe de la nature de ces deux drames, elle eſt mêlée de plaiſir et de douleurs.

La converſation varioit ſans ceſſe. L'un niοit l'exiſtance du mouvement; l'autre celle des objets qui nous entourent. Tout au dehors de nous, diſoit-on, n'eſt que preſtige et menſonge; au dedans

dans qu'erreur et illusion. Nos sens, nos passions, notre raison nous égarent; des sciences, ou plutôt de vaines opinions, nous arrachent au repos de l'ignorance, pour nous livrer au tourment de l'incertitude; et les plaisirs de l'esprit ont des retours mille fois plus amers que ceux des sens.

J'osai prendre la parole. Les hommes, dis-je, s'éclairent de plus en plus. N'est-il pas à présumer qu'après avoir épuisé toutes les erreurs, ils découvriront enfin le secret de ces mystères qui les tourmentent? Et savez-vous ce qui arrive, me répondit-on? Quand ce secret est sur le point d'être enlevé, la nature est tout-à-coup attaquée d'une épouvantable maladie. Un déluge, un incendie détruit les nations avec les monumens de leur intelligence et de leur vanité. Ces fléaux terribles ont souvent bouleversés notre globe; le flambeau des sciences s'est plus d'une fois éteint et ralumé: A chaque révolution, quelques individus épargnés par hasard, renouent le fil des générations; et voilà une nouvelle race de malheureux, laborieusement occupée, pendant une longue suite de siècles, à se former en société, à se donner des lois, à inventer les arts et à perfectionner ses connoissances, jusqu'a ce qu'une autre catastrophe l'engloutisse dans l'abime de l'oubli.

Il n'étoit pas en mon pouvoir de soutenir plus long-temps une conversation si étrange et si nouvelle pour moi. Je sortis avec précipitation du portique; et sans savoir où porter mes pas, je me rendis sur les bords de l'Ilissus. C'étoit donc pour acquérir des lumières si odieuses que j'avois quitté mon pays et mes parens. Tous les efforts de l'esprit humain ne servent donc qu'a montrer que nous sommes les plus misérables des êtres! .... C'est ainsi que les pensées les plus tristes, les sentimens les plus douloureux agitoient mon ame avec violence, lorsque j'apperçus au loin Phocus, fils

fils de Phocion, Créſippe, fils de Chabrias, accompagnés de quelques jeunes gens avec qui j'avois des liaiſons. Je n'eus que le temps de reprendre l'uſage de mes ſens; ils s'approchèrent, et me forcèrent de les ſuivre.

Nous allâmes à la place publique; on nous montra des épigrammes et des chanſons contre ceux qui étoient à la tête des affaires, et l'on décida que le meilleur gouvernement étoit celui de Lacédémone. Nous nous rendîmes au théatre; on y jouoit des pièces nouvelles que nous ſifflâmes, et qui réuſſirent. Nous montâmes à cheval. Au retour, après nous être baignés, nous ſoupames avec des chanteuſes et des joueuſes de flûte. J'oubliai le portique et l'orage qui avoit agité mon eſprit; je m'abandonnai ſans reſerve au plaiſir et à la licence. Nous paſſâmes une partie de la nuit à boire, et l'autre moitié à courir les rues pour inſulter les paſſans.

CHAPITRE XIX.

Bibliothèque d'un Athénien. Claſſe de Philoſophie.

Piſiſtrate s'étoit fait, il y a deux ſiècles, une bibliothèque qu'il avoit rendue publique, et qui fut enſuite enlevée par Xerxès, et tranſportée en Perſe. De mon temps pluſieurs Athéniens avoient des collections de livres. La plus conſidérable appartenoit à Euclide. Il l'avoit reçue de ſes pères; il méritoit de la poſſéder, puiſqu'il en connoiſſoit le prix.

En

En y entrant, je friſſonnai d'étonnement et de plaiſir. Je me trouvois au milieu des plus beaux génies de la Grèce. Il vivoient, ils reſpiroient dans leurs ouvrages, rangés autour de moi. Leur ſilence même augmentoit mon reſpect. L'aſſemblée de tous les ſouverains de la terre m'eût paru moins impoſante. Quelques momens après je m'écriai: Hélas, que de connoiſſances refuſées aux Scythes! Dans la ſuite j'ai dit plus d'une fois: Que de connoiſſances inutiles aux hommes!

Je ne parlerai point ici de toutes les matières ſur leſquelles on a tracé l'écriture. Les peaux de chèvre et de mouton, les différentes eſpèces de toile furent ſucceſſivement employées; on a fait depuis uſage du papier tiſſu des couches intérieures de la tige d'une plante qui croît dans les marais de l'Egypte, ou au milieu des eaux dormantes que le Nil laiſſe après ſon inondation. On en fait des rouleaux, à l'extrémité deſquels eſt ſuſpendue une étiquette, contenant le titre du livre. L'écriture n'eſt tracée que ſur une des faces de chaque rouleau; et pour en faciliter la lecture, elle s'y trouve diviſée en pluſieurs compartimens ou pages.

Des copiſtes de profeſſion paſſent leur vie à tranſcrire les ouvrages qui tombent entre leurs mains; et d'autres particuliers, par le deſir de s'inſtruire, ſe chargent du même ſoin. Démoſthène me diſoit un jour, que pour ſe former le ſtyle, il avoit huit fois tranſcrit de ſa main l'hiſtoire de Thucydide. Par là les exemplaires ſe multiplient; mais à cauſe des frais de copie, ils ne ſont jamais fort communs, et c'eſt ce qui fait que les lumières ſe répandent avec tant de lenteur. Un livre devient encore plus rare, lorſquil paroît dans un pays éloigné, et lorſqu'il traite de matières qui ne ſont pas à la portée de tout le monde. J'ai vu Platon, malgré les correſpondances qu'il entretenoit en Italie, obtenir avec beau-

beaucoup de peine certains ouvrages de philosophie, et donner cent mines (9000 livres) de trois petits traités de Philolaüs.

Les libraires d'Athènes ne peuvent ni se donner les mêmes soins, ni faire de pareilles avances. Ils s'assortissent pour l'ordinaire en livres de pur agrément, dont-ils envoient une partie dans les contrées voisines, et quelquefois même dans les colonies Grecques établies sur les côtes du Pont-Euxin. La fureur d'écrire fournit sans cesse de nouveaux alimens à ce commerce. Les Grecs se sont exercés dans tous les genres de littérature. On en pourra juger par les diverses notices que je donnerai de la bibliothèque d'Euclide.

Je commencerai par la classe de philosophie. Elle ne remontoit qu'au siècle de Solon, qui florissoit il y a 250 ans environ. Auparavant les Grecs avoient des théologiens, et n'avoient point de philosophes. Peu soigneux d'étudier la nature, les poètes recueilloient et accréditoient par leurs ouvrages les mensonges et les superstitions qui régnoient parmi le peuple. Mais au temps de ce législateur, et vers la 5ome olympiade (vers l'an 580 avant J. C.) il se fit tout à coup une révolution surprenante dans les esprits. Thalès et Pythagore jetèrent les fondemens de leur philosophie; Cadmus de Milet écrivit l'histoire en prose; Thespis donna une première forme à la tragédie; et Susarion à la comédie.

Thalès de Milet en Ionie, l'un des sept sages de la Grèce, naquit dans la 1ere année de la 35me olympiade (vers l'an 640 avant J. C.) Il remplit d'abord avec distinction les emplois auxquels sa naissance et sa sagesse l'avoient appelé. Le besoin de s'instruire le força bientot de voyager parmi les nations étrangères. A son retour, s'étant dévoué sans partage à l'étude de la nature, il étonna la Grèce en prédisant une éclipse de soleil; il l'instruisit, en lui communiquant les lu-

mières qu'il avoit acquises en Egypte sur la géométrie et sur l'astronomie; Il vécut libre; il jouit en paix de sa réputation, et mourut sans regret. Dans sa jeunesse sa mère le pressa de se marier; elle l'en pressa de nouveau plusieurs années après. La première fois il dit: il n'est pas temps encore. La seconde: il n'est plus temps.

On cite de lui plusieurs réponses que je vais rapporter, parce qu'elles peuvent donner une idée de sa philosophie, et montrer avec quelle précision les sages de ce siècle tâchoient de satisfaire aux questions qu'on leur proposoit.

Qu'y a-t-il de plus beau? — L'univers; car il est l'ouvrage de Dieu. — De plus vaste? — L'espace, parce qu'il contient tout. — De plus fort? — La nécessité, parce qu'elle triomphe de tout. — De plus difficile? — De se connoître. — De plus facile? — De donner des avis. — De plus rare? — Un tyran qui parvient à la vieillesse. — Quelle différence y a-t-il entre vivre et mourir? — Tout cela est égal. — Pourquoi donc ne mourez vous pas? — C'est que tout cela est égal. — Qu'est-ce qui peut nous consoler dans le malheur? — La vue d'un ennemi plus malheureux que nous. — Que faut il pour mener une vie irréprochable? — Ne pas faire ce qu'on blâme dans les autres. — Que faut-il pour être heureux? — Un corps sain, une fortune aisée, un esprit éclairé &c.

Rien de si célèbre que le nom de Pythagore, rien de si peu connu que les détails de sa vie. Il paroît que dans sa jeunesse il prit des leçons de Thalès et de Phérécide de Syros, qu'il fit ensuite un long séjour en Egypte, et que s'il ne parcourut pas les royaumes de la haute Asie, il eut du moins quelques notions des sciences qu'on y cultivoit. La profondeur des mistères des Egyptiens, les longues méditations des sages de l'Orient, eurent autant d'attraits pour son imagination ardente,

dente, qu'en avoit pour ſon caractère ferme le régime ſévère que la plupart d'entre eux avoient embraſſé.

A ſon retour, ayant trouvé ſa patrie opprimée par un tyran, il alla loin de la ſervitude s'établir à Crotone en Italie. Ce fut là qu'il conçut un ſyſtème d'éducation, qui pour rendre le ames capables de la vérité, devoit les rendre indépendantes des liens. Il y forma ce fameux inſtitut qui juſqu'en ces derniers temps s'eſt diſtingué parmi les autres ſectes philoſophiques.

Sur la fin de ſes jours, et dans une extrême vieilleſſe, il eut la douleur de voir ſon ouvrage preſque anéanti par la jalouſie des principaux citoyens de Crotone. Obligé de prendre la fuite, il erra de ville en ville, juſqu'au moment, où la mort, en terminant ſes infortunes, fit taire l'envie, et reſtituer à ſa mémoire des honneurs que le ſouvenir de la perſécution, rendit exceſſifs.

L'école d'Ionie doit ſon origine à Thalès; celle d'Italie, à Pythagore: ces deux écoles, en ont formé d'autres, qui toutes ont produit de grands hommes, Euclide en raſſemblant leurs écrits, avoit eu ſoin de les diſtribuer rélativement aux différens ſyſtèmes de philoſophie.

A la ſuite de quelques traités peut être fauſſement attribués à Thalès on voyoit les ouvrages de ceux qui ſe ſont tranſmis ſa doctrine, et qui ont été ſucceſſivement placés à la tête de ſon école. Ce ſont Anaximandre, Anaximène, Anaxagore, qui le premier enſeigna la philoſophie à Athènes, Archélaüs qui fut le maître de Socrate. Leurs ouvrages traitent de la formation de l'univers, de la nature des choſes, de la géométrie et de l'aſtronomie.

Les traités ſuivans avoient beaucoup de rapport à la morale; car Socrate, ainſi que ſes diſciples ſe ſont moins occupés de la nature en général que de l'homme en particulier. Socrate n'a laiſſé par

écrit qu'un hymne en l'honneur d'Apollon, et quelques fables d'Esope, qu'il mit en vers pendant qu'il étoit en prison. Je trouvai chez Euclide ces deux petites pièces et les ouvrages qui sont sortis de l'école de ce philosophe. Ils sont presque tous en forme de dialogue, et Socrate en est le principal interlocuteur, parce qu'on s'est proposé d'y rappeler ses conversations. Je vis les dialogues de Platon, ceux d'Alexamène, antérieurs à ceux de Platon, ceux de Xénophon, ceux d'Eschine, ceux de Criton, de Simon, de Glaucon, de Simmias, de Cébès, de Phaedon et d'Euclide, qui a fondé l'école de Mégare, dirigée aujourd'hui par Eubulide son disciple.

Il est sorti de l'école d'Italie un beaucoup plus grand nombre d'écrivains que de celle d'Ionie, outre quelques traités qu'on attribue à Pythagore; et qui ne paroissent point authentiques, la bibliothèque d'Euclide renfermoit presque tous les écrits des philosophes qui ont suivi ou modifié sa doctrine.

Tel fut Empédocle d'Agrigente, à qui les habitans de cette grande ville offrirent la couronne, et qui aima mieux établir l'égalité parmi eux. Avec des talens qui le rapprochoient d'Homère, il prêta les charmes de la poésie aux matières les plus abstraites, et s'acquit tant de célébrité qu'il fixa sur lui les regards des Grecs assemblés aux jeux olympiques. Il disoit aux Agrigentins: „Vous courez „après les plaisirs, comme si vous devriez mourir „demain; vous bâtissez vos maisons, comme si vous „ne deviez jamais mourir.„

Tels furent encore Epicharme homme d'esprit, comme sont la plupart des Siciliens, qui s'attira la disgrace du roi Hiéron, pour s'être servi d'une expression indécente en présence de l'épouse de de ce prince, et l'inimitié des autres philosophes, pour avoir révélé le secret de leurs dogmes dans ses comédies; Ocellus de Lucanie, Timée de

Lo-

Locres, auteurs moins brillans, mais plus profonds et plus precis que les précedens; Archytus de Tarente, célèbre par des découvertes importantes dans les mécaniques; Philolaüs de Crotone, l'un des premiers parmi les Grecs, qui firent mouvoir la terre autour du centre de l'univers; Eudoxe que j'ai vu souvent chez Platon, et qui fut à la fois géomètre, astronome, médecin et législateur; sans parler d'un Ecphantus, d'un Almæon, d'un Hippasus et d'une foule d'autres, tant anciens que modernes, qui ont vécu dans l'obscurité, et sont devenus célèbres après leur mort.

Une des tablettes fixa mon attention. Elle renfermoit une suite de livres de philosophie, tous composés par des femmes, dont la plupart furent attachées à la doctrine de Pythagore. J'y trouvai le traité de la sagesse par Périctione, ouvrage où brille une métaphisique lumineuse. Euclide me dit, qu'Aristote en faisoit grand cas, et qu'il comptoit en emprunter des notions sur la nature de l'être et de ses accidens.

Il ajouta que l'école d'Italie avoit répandu sur la terre plus de lumières que celle d'Ionie; mais qu'elle avoit fait des écarts dont sa rivale devoit naturellement se garantir. En effet, les deux grands hommes qui les fondèrent, mirent dans leurs ouvrages l'empreinte de leur génie. Thalès distingué par un sens profond, eut pur disciples des sages qui étudièrent la nature par des voies simples. Son école finit par produire Anaxagore, et la plus saine Théologie; Socrate et la morale la plus pure. Pythagore dominé par une imagination forte, établit une secte de pieux enthousiastes qui ne virent d'abord dans la nature que des proportions et des harmonies, et qui passant ensuite d'un genre de fictions à un autre, donnèrent naissance à l'école d'Elée et à la métaphysique la plus abstraite.

Les philosophes de cette dernière école peuvent se diviser en deux classes; les uns, tels que Xénophanès, Parménide, Melissus et Zénon, s'attachèrent à la métaphisique; les autres, tels que Leucippe, Démocrite, Protagoras &c. se sont occupés de la phisique.

L'école d'Elée doit son origine à Xénophanès de Colophon en Jonie. Exilé de sa patrie qu'il avoit célébrée par ses vers, il vint s'établir en Sicile, où pour soutenir sa famille, il n'eut d'autre ressource, que de chanter ses poésies en public, comme faisoient les premiers philosophes. Il condamnoit les jeux de hasard, et quelqu'un l'ayant en conséquence traité d'esprit foible et plein de préjugés, il répondit: „Je suis le plus foible des hommes pour les actions dont j'aurois à rougir.„

Parménide son disciple, étoit d'une des plus anciennes et des plus riches familles d'Elée. Il donna des lois excellentes à sa patrie, que les magistrats obligent tous les ans chaque citoyen d'en jurer l'observation. Dans la suite, dégoûté du crédit et de l'autorité il se livra tout entier à la philosophie, et passa le reste de ses jours dans le silence et dans la méditation. La plupart de ses écrits sont en vers.

Zénon d'Elée qui fut son disciple, et qu'il adopta, vit un tyran s'élever dans une ville libre, conspira contre lui, et mourut sans avoir voulu déclarer ses complices. Ce philosophe estimoit le public autant qu'il s'estimoit lui même. Son ame si ferme dans le danger ne pouvoit soutenir la calomnie. Il disoit: „Pour être insensible au „mal qu'on dit de moi, il faudroit que je le fusse „au bien qu'on en dit.„

Leucippe s'écarta des principes de Zénon son maître et communiqua les siens à Démocrite d'Abdère en Thrace.

Ce

Ce dernier étoit né dans l'opulence; mais il ne se reserva qu'une partie de ses biens pour voyager, à l'exemple de Pythagore, chez les peuples que les Grecs traitent de barbares, et qui avoient le dépôt des sciences. A son retour, un de ses frères qu'il avoit enrichi de ses dépouilles, pourvut à ses besoins reduits au pur nécessaire; et pour prévenir l'effet d'une loi qui privoit de la sépulture le citoyen convaincu d'avoir dissipé l'héritage de ses pères, Démocrite lut, en presence des habitans d'Abdère, un ouvrage qui lui concilia leur estime et leur admiration. Il passa le reste de sa vie dans une retraite profonde; heureux, parce qu'il avoit une grande passion qu'il pouvoit toujours satisfaire, celle de s'instruire par ses réflexions, et d'instruire les autres par ses écrits.

Protagoras, né de parens pauvres, et occupés d'ouvrages serviles, fut découvert et élévé par Démocrite, qui démêla et étendit son génie. C'est ce même Protagoras qui devint un des plus illustres sophistes d'Athènes, où il s'étoit établi; il donna des lois aux Thuriens d'Italie, écrivit sur la philosophie, fut accusé d'Athéisme, et banni de l'Attique. Ses ouvrages dont on fit une perquisition sévère dans les maisons des particuliers, furent brûles dans la place publique.

Je ne sais si c'est aux circonstances des temps, ou à la nature de l'esprit humain, qu'on doit attribuer une singularité qui m'a toujours frappé. C'est que dès quil paroît dans une ville un homme de génie ou de talent, aussitôt on y voit des génies et des talens, qui, sans lui, ne se seroient peut-être jamais développés. Cadmus et Thalès dans Milet, Pythagore en Italie, Parménide dans la ville d'Elée, Eschyle et Socrate dans Athènes, ont crée, pour ainsi dire, dans ces différentes contrées, des générations d'esprits jaloux d'atteindre ou de surpasser leurs modèles. Abdère même, cette petite ville si renommée jusqu'ici pour la

ſtupidité de ſes habitans, eut à peine produit Démocrite, qu'elle vit paroître Protagoras; et ce dernier ſera remplacé par un citoyen de la même ville, par Anaxarque, qui annonce déja les plus grandes diſpoſitions.

Parmi les auteurs qui ont écrit ſur la philoſophie, je ne dois pas omettre le ténébreux Héraclite d'Ephèſe; car c'eſt le nom qu'il a mérité par l'obſcurité de ſon ſtyle. Cet homme, d'un caractère ſombre et d'un orgueil inſupportable, commença par avouer qu'il ne ſavoit rien, et finit par dire qu'il ſavoit tout. Les Ephéſiens voulurent le placer à la tête de leur republique; il s'y refuſa, outré de ce quils avoient exilé Hermodore ſon ami. Ils lui demandèrent des lois: il répondit qu'ils étoient trop corrompus. Devenu odieux à tout le monde, il ſortit d'Ephèſe, et ſe retira ſur les montagnes voiſines, ne ſe nourriſſant que d'herbes ſauvages, et ne retirant d'autre plaiſir de ſes méditations que de haïr plus vigoureuſement les hommes.

Socrate, ayant achevé la lecture d'un ouvrage d'Héraclite, dit à Euripide qui le lui avoit prêté: „Ce que j'en ai compris eſt excellent; je crois „que le reſte l'eſt auſſi mais on riſque de s'y no„yer, ſi l'on n'eſt auſſi habile qu'un plongeur de „Délos.„

Les ouvrages de ces écrivains célèbres étoient accompagnés de quantité d'autres, dont les auteurs ſont moins connus. Pendant que je félicitois Euclide d'une ſi riche collection, je vis entrer dans la bibliothèque un homme vénérable par la figure, l'âge et le maintien. Ses cheveux tomboient ſur ſes épaules; ſon front étoit ceint d'un diadème et d'une couronne de myrte. C'étoit Callias l'hiérophante ou le grand-prêtre de Cérès, l'intime ami d'Euclide, qui eut l'attention de me préſenter à lui, et de le prévenir en ma faveur. Après quelques momens d'entretien, je retournai à mes livres. Je les parcourois avec un ſaiſiſſement

ment dont Callias s'apperçut. Il me demanda si je ferois bien aise d'avoir quelques notions de la doctrine qu'ils renferment? Je vous répondrai, lui dis-je avec chaleur, comme autrefois un de mes ancêtres à Solon: „Je n'ai quitté la Scythie, „je n'ai traversé des régions immenses, et affronté „les tempêtes du Pont-Euxin, que pour venir „m'instruire parmi vous.„ C'en est fait, je ne sors plus d'ici; je vais dévorer les écrits de vos sages; car, sans doute il doit résulter de leurs travaux de grandes vérités pour le bonheur des hommes. Callias sourit de ma résolution, et peut-être en eut-il pitié.

En parcourant cet énorme recueil, me dit-il, où brillent les plus vives lumières au milieu de la plus grande obscurité, où l'excès du délire est joint à la profondeur de la sagesse, où l'homme a deployé la force et la foiblesse de sa raison, souvenez-vous, ô mon fils! que la nature est couverte d'un voile d'airain, que les efforts réunis de tous les siècles ne pourroient soulever l'extrémité de cette enveloppe, et que la science du philosophe consiste à discerner le point où commencent les mystères; et sa sagesse à le respecter.

Nous avons vu de nos jours rejeter ou révoquer en doute l'existence de la divinité, cette existence si long-temps attestée par le consentement de tous les peuples. Quelques philosophes la nient formellement; d'autres la détruisent par leurs principes: ils s'égarent, tous ceux qui veulent sonder l'essence de cet être infini, ou rendre compte de ses opérations.

Demandez leur: Qu'est-ce que Dieu? Ils répondront: C'est ce qui n'a ni commencement ni fin. — C'est un esprit pur; — c'est une matière très déliée, c'est l'air; c'est un feu doué d'intelligence, — c'est le monde. — Non c'est l'ame du monde auquel il est uni, comme l'ame l'est au corps. Il est principe unique. — Il l'est du

bien, la matière l'eſt du mal. — Tout ſe fait par des agens ſubalternes. . . . O mon fils! adorez Dieu, et ne cherchez pas à le connoître.

Demandez-leur: Qu'eſt-ce que l'univers? Ils répondront: Tout ce qui a toujours été. Ainſi le monde eſt éternel. — Non, il ne l'eſt pas, mais c'eſt la matière qui eſt éternelle. — Cette matière ſuſceptible de toutes les formes n'en avoit aucune en particulier. Elle en avoit une, elle en avoit pluſieurs, elle en avoit un nombre illimité; car elle n'eſt autre que l'eau, que l'air, que le feu que les élémens, qu'un aſſemblage d'atômes, qu'un nombre infini d'élémens incorruptibles, de parcelles ſimilaires dont la réunion forme toutes les eſpèces. Cette matière ſubſiſtoit ſans mouvement dans le chaos; l'intelligence lui communiqua ſon action, et le monde parut. Non, elle avoit un mouvement irrégulier; Dieu l'ordonna en la pénétrant d'une partie de ſon eſſence, et le monde fut fait. — Non, les atômes ſe mouvoient dans le vide, et l'univers fut le reſultat de leur union fortuite. — Non, il n'y a dans la nature que deux élémens qui ont tout produit et tout conſervé; la terre et le feu qui l'anime. — Non, il faut joindre aux quatre élémens l'amour qui unit ſes parties, et la haîne qui les ſépare. . . . O mon fils, n'uſez pas vos jours à connoître l'origine de l'univers, mais à remplir comme il faut la petite place que vous y occupez.

Demandez-leur enfin: Qu'eſt-ce que l'homme? Ils vous répondront: L'homme préſente les mêmes phénomènes et les mêmes contradictions que l'univers dont il eſt l'abrégé. Ce principe auquel on a donné de tout temps le nom d'ame et d'intelligence, eſt une nature toujours en mouvement. — C'eſt un nombre qui ſe meut par lui même. — C'eſt un eſprit, dit-on, qui n'a rien de commun avec les corps. — Mais ſi cela eſt, comment peut-il les connoître? — C'eſt

plutôt un air très subtil, — un feu très actif, — une flamme émanée du soleil, — une portion de l'éther, une eau très légère, — un mélange de plusieurs élémens. — C'est un assemblage d'atômes ignés et sphériques, semblable à ces parties subtiles de la matière qu'on voit s'agiter dans les rayons du soleil; c'est un être simple. — Non, il est composé; il l'est de plusieurs principes, il l'est de plusieurs qualités contraires. — C'est le sang qui circule dans nos veines; cette ame est répandue dans tout le corps; elle ne reside que dans le cerveau, que dans le coeur, que dans le diaphragme; elle périt avec nous. — Non elle ne périt pas, mais elle anime d'autres corps; — Mais elle se réunit à l'ame de l'univers. . . O mon fils! réglez les mouvemens de votre ame, et ne cherchez pas à connoître son essence.

Tel est le tableau général des opinions de la philosophie. Cette abondance d'idées n'est qu'une disette réelle, et cet amas d'ouvrages que vous aves sous les yeux, prétendu trésor de connoissances sublimes, n'est en effet qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs. N'y cherchez point des systêmes uniformes, et liés dans toutes leurs parties; des expositions claires, des solutions applicables à chaque phénomène de la nature. Presque tous ces auteurs sont inintelligibles, parce qu'ils sont trop précis; ils le sont, parce que craignant de blesser les opinions de la multitude, ils enveloppent leur doctrine sous des expressions métaphoriques ou contraires à leurs principes; ils le sont enfin, parce qu'ils affectent de l'être, pour échapper à des difficultés qu'ils n'ont pas prévues, ou qu'ils n'ont pu résoudre.

CHA-

CHAPITRE XX.

Suite de la Bibliothèque. Aſtronomie.

Après avoir achevé ſon diſcours (dont je ſupprime le reſte), Callias ſortit, et Euclide m'adreſſant la parole : Je fais chercher depuis long-temps en Sicile, me dit-il, l'ouvrage de Pétron d'Himère. Non ſeulement il admettoit la pluralité des mondes mais il oſoit en fixer le nombre. Savez-vous, combien il en comptoit? 183. Il comparoit, à l'exemple des Egyptiens, l'univers à un triangle : ſoixante mondes ſont rangés ſur chacun de ſes côtés ; les cent vingt-trois autres ſur les trois angles. Soumis au mouvement paiſible qui parmi nous règle certaines danſes, ils s'atteignent et ſe remplacent avec lenteur. Le milieu du triangle eſt le champ de la vérité ; là dans une immobilité profonde réſident les rapports et les exemplaires des choſes qui ont été et de celles qui ſeront. Autour de ces eſſences pures eſt l'éternité, du ſein de laquelle émane le temps qui, comme un ruiſſeau intarriſſable, coule et ſe diſtribue dans cette foule de mondes.

Ces idées tenoient au ſyſtème des nombres de Pythagore, et je conjecture. . . . J'interrompis Euclide. Avant que vos philoſophes euſſent produit au loin uné ſi grande quantité de mondes, ils avoient ſans doute connu, dans le plus grand détail celui que nous habitons? Je penſe qu'il n'y a pas dans notre ciel un corps dont ils n'ayent déterminé la nature, la grandeur, la figure et le mouvement.

Vous alez en juger, répondit Euclide. Imaginez un cercle, une eſpèce de roue, dont la circon-

conférence, 28 fois auſſi grande que celle de la terre, renferme un immenſe volume de feu dans ſa concavité. Du moyen, dont le diamètre n'eſt égal à celui de la terre, s'échappent les torrens de lumière qui éclairent notre monde. Telle eſt l'idée que l'on peut ſe faire du ſoleil. Vous aurez celle de la lune, en ſuppoſant ſa circonférence 19 fois auſſi grande celle de notre globe. Voulez-vous une explication plus ſimple ? Les parties de feu qui s'élèvent de la terre vont pendant le jour ſe réunir dans un ſeul point du ciel, pour y former le ſoleil ; pendant la nuit, dans pluſieurs points où elles ſe convertiſſent en étoiles. Mais comme ces exhalaiſons ſe conſument promptement, elles ſe renouvellent ſans ceſſe pour nous procurer chaque jour un nouveau ſoleil, chaque nuit de nouvelles étoiles. Il eſt même arrivé que, faute d'alimens, le ſoleil ne s'eſt pas rallumé pendant un mois entier. C'eſt cette raiſon qui l'oblige à tourner autour de la terre. S'il étoit immobile, il épuiſeroit bientôt les vapeurs dont il ſe nourrit.

J'écoutois Euclide : je le regardois avec étonnement, et je lui dis enfin : On m'a parlé d'un peuple de Thrace tellement groſſier, qu'il ne peut compter au delà du nombre quatre. Seroit-ce d'après lui que vous rapportez ces étranges notions ? Non, me répondit-il, c'eſt d'après pluſieurs de nos plus célèbres philoſophes, ent'autres, Anaximandre et Héraclite, dont le plus ancien vivoit deux ſiècles avant nous. On a vu depuis éclore des opinions moins abſurdes, mais également incertaines, et dont quelques-unes même ont ſoulevé la multitude. Anaxagore, du temps de nos pères, ayant avancé que la lune étoit une terre à peu près ſemblable à la nôtre, et le ſoleil une pierre enflammé, fut ſoupçonné d'impiété, et forcé de quitter Athènes.

Des opinions étranges ſe ſont élevées dans l'école de Pythagore. Vous verrez, dans cet ouvrage d'Hi-

d'Hicétas de Syracuſe, que tout eſt en repos dans le ciel, les étoiles, le ſoleil, la lune elle-même. La terre ſeule, par un mouvement rapide autour de ſon axe, produit les apparences que les aſtres offrent à nos regards. Mais d'abord l'immobilité de la lune ne peut ſe concilier avec ſes phénomènes; de plus, ſi la terre tournoit ſur elle même, un corps lancé à une très grande hauteur ne retomberoit pas au même point d'où il eſt parti. Cependant le contraire eſt prouvé par l'expérience. Enfin comment oſa-t-on, d'une main ſacrilège, troubler le repos de la terre, regardée de tout temps comme le centre du monde, le ſanctuaire des Dieux, l'autel, le noeud et l'unité de la nature? Auſſi dans cet autre traité Philolaüs commence-t-il par tranſporter au feu les privilèges ſacrés dont il dépouille la terre. Ce feu céleſte, devenu le foyer de l'univers, en occupe le centre. Tout autour roulent ſans interruption dix ſphères, celle des étoiles fixes, celle du ſoleil, de la lune et des cinq planètes, celle de notre globe et d'une autre terre inviſible à nos yeux, quoique voiſine de nous.

Le ſoleil n'a plus qu'un éclat emprunté; ce n'eſt qu'une eſpèce de miroir ou de globe de criſtal qui nous renvoie la lumière du feu céleſte.

Ce ſyſtême, que Platon regrette quelquefois de n'avoir pas adopté dans ſes ouvrages, n'eſt point fondé ſur des obſervations, mais uniquement ſur des raiſons de convenance. La ſubſtance du feu, diſent ſes partiſans, étant plus pure que celle de la terre, doit repoſer dans le milieu de l'univers, comme dans la place la plus honorable.

Nous avons fait de très longs raiſonnemens, pourſuivit Euclide, très peu d'obſervations, encore moins de découvertes. Si nous avons quelques notions exactes ſur le cours des aſtres, nous les devons aux Egyptiens et aux Chaldéens: ils nous ont appris à dreſſer des tables qui fixent le

mps

de nos solemnités publiques, et celui des travaux de la campagne. Ceſt de la compoſition de ces tables que les aſtronomes ſe ſon occupés depuis deux ſiécles.

Je témoignai à Euclide ma ſurpriſe de ce qu'avec tant d'eſprit les Grec étoient obligés d'aller au loin mendie les lumières des autres nations. Mais de quelque ſource, lui dis-je, que ſoient émanées vos connoiſſances, pourriez-vous me donner une idée générale de l'état actuel de votre aſtronomie?

Euclide prit alors une ſphère, et me rappela l'uſage des différens cercles dont elle eſt compoſée : il me montra un planiſphère céleſte, et nous reconnûmes les principales étoiles diſtribuées dans les différentes conſtellations. Tous les aſtres, ajouta-t-il tournent dans l'eſpace d'un jour, d'orient en occident, autour des pôles du monde. Outre ce mouvement, le ſoleil, la lune et les cinq planètes, en ont un qui les porte d'occident en orient dans certains intervalles de temps.

Le ſoleil parcourt les 360 degrès de l'écliptique dans une année, qui contient ſuivant les calculs de Méton 365 jours et $\frac{5}{19}$ parties d'un jour; mais Eudoxe nous a déjà prouvé d'après les aſtronomes Egyptiens que l'année ſolaire eſt de 365 jours $\frac{1}{4}$. Chaque lunaiſon dure 29 jours 12 heures, 45 m. &c. Les douze lunaiſons donnent en conſéquence 345 jours, et un peu plus du tiers d'un jour. Nous concilions notre année civile, la même que la lunaire, avec la ſolaire, par 7 mois intercalaires que, dans l'eſpace de 19 ans, nous ajoutons aux années 3e. 5e. 11e. 13e. 16e. et 19e.

Je ſupprime les queſtions que je fis à Euclide ſur le calendrier des Athèniens; je vais ſeulement rapporter ce qu'il me dit ſur les diviſions du jour, Ce fut des Babyloniens, reprit-il, que nous apprîmes à le partager en 12 parties, plus ou moins gran-

grandes ſuivant la différence des ſaiſons. Ces parties, ou ces heures, ſont marquées pour chaque mois, ſur les cadrans, avec les longueurs de l'ombre correſpondantes à chacune d'elles. Vous ſavez en effet que pour tel mois, l'ombre du ſtyle prolongée juſqu'à tel nombre de pieds, donne avant ou après midi, tel moment de la journée, que lorſqu'il s'agit d'aſſigner un rendez vous pour le matin ou pour le ſoir, nous nous contentons de renvoyer, par exemple, au 10e. 12e. pied de l'ombre, et que c'eſt enfin de là qu'eſt venue cette expreſſion : Quelle ombre eſt-il ?

La lune emprunte ſon éclat du ſoleil; elle nous cache la lumière de cet aſtre, quand elle eſt entre lui et nous: elle perd la ſienne, quand nous ſommes entre elle et lui. Les éclipſes de lune et de ſoleil n'épouvantent plus que le peuple, et nos aſtronomes les annoncent d'avance.

Les planètes ont des années inégales; et les aſtres qui errent dans le zodiaque, ne ſe meuvent pas par eux mêmes: ils ſe meuvent par les ſphères ſupérieures, ou par celles auxquelles ils ſont attachés.

On démontre en aſtronomie que certains aſtres ſont plus grands que la terre; mais je ne ſais pas, ſi le diamètre du ſoleil eſt neuf fois plus grand que celui de la lune, comme Eudoxe l'a prétendu &c.

Après de longues courſes dans le ciel, nous revinmes ſur la terre. Je dis à Euclide: Nous n'avons pas rapporté de grandes vérités d'un ſi long voyage; nous ſerons ſans doute plus heureux ſans ſortir de chez nous; car le ſéjour qu'habitent les hommes doit leur être parfaitement connu.

Euclide me demanda comment une auſſi lourde maſſe que la terre pouvoit ſe tenir en équilibre au milieu des airs ? Cette difficulté ne m'a jamais frappé, lui dis-je. Il en eſt peut être de la terre comme

comme des étoiles et des planètes. On a pris des précautions, reprit-il, pour les empêcher de tomber; on les a fortement attachées à des sphères plus solides, aussi transparentes que le cristal; les sphères tournent, et les corps célestes avec elles; mais nous ne voyons autour de nous aucun point d'appui, pour y suspendre la terre. Pourquoi donc ne s'enfonce-t elle pas dans le sein du fluide qui l'environne? C'est, disent les uns, que l'air ne l'entoure pas de tous côtés; la terre est comme une montagne dont les fondemens ou les racines s'étendent à l'infini dans le sein de l'espace; nous en occupons le sommet, et nous pouvons y dormir en sureté. D'autres applatissent la partie inférieure, afin qu'elle puisse reposer sur un plus grand nombre de colonnes d'air, ou surnager au-dessus de l'eau.

Mais d'abord il est presque démontré qu'elle est de forme sphérique. D'ailleurs si l'on choisit l'air pour la porter, il est trop foible; si c'est l'eau, on demande sur quoi elle s'appuie? Nos physiciens ont trouvé, dans ces derniers temps, une voie plus simple, pour dissiper nos craintes. En vertu, disent-ils, d'une loi générale, tous les corps pesans tendent vers un point unique; ce point est le centre de l'univers, le centre de la terre; il faut donc que les parties de la terre, au lieu de s'éloigner de ce milieu, se pressent les unes contre les autres, pour s'en rapprocher.

De là il est aisé de concevoir que les hommes qui habitent autour de ce globe, et ceux en particulier qui sont nommés antipodes, peuvent s'y soutenir sans peine, quelque position qu'on leur donne. Et croyez-vous, lui dis-je, qu'il en existe en effet dont les pieds soient opposés aux nôtres? Je l'ignore, répondit-il. Quoique plusieurs auteurs nous ayent laissé des descriptions de la terre, il est certain que personne ne l'a parcourue, et qu'on ne connoît encore qu'une légè-

re portion de ſa ſurface. On doit rire de leur préſomption, quand on les voit avancer ſans la moindre preuve, que la terre eſt de toutes parts entourée de l'Océan, et que l'Europe eſt auſſi grande que l'Aſie.

Je demandai à Euclide quels étoient les pays connus des Grecs? Il vouloit me renvoyer aux hiſtoriens que j'avois lus; mais je le preſſai tellement, qu'il continua de cette manière: Pythagore et Thalès diviſèrent d'abord le ciel en cinq zones; deux glaciales, deux tempérées, et une qui ſe prolonge le long de l'équateur. Dans le ſiècle dernier, Parménide tranſporta la même diviſion à la terre; on l'a tracée ſur la ſphère que vous avez ſous les yeux.

Les hommes ne peuvent ſubſiſter que ſur une petite partie de la ſurface du globe: l'excès du froid et de la chaleur ne leur a pas permis de s'établir dans les régions qui avoiſinent les pôles et la ligne équinoxiale: ils ne ſe ſont multipliés que dans les climats tempérés; mais c'eſt à tort que dans pluſieurs cartes géographiques on donne, à la portion de terrain qu'ils occupent, une forme circulaire: la terre habitée s'étend beaucoup moins du midi au nord, que de l'eſt à l'oueſt.

Nous avons au nord du Pont-Euxin des nations Scythiques, les unes cultivent la terre, les autres errent dans leurs vaſtes domaines: plus loin habitent différens peuples, et entre autres des antropophages . . . qui ne ſont pas Scythes, repris-je auſſitôt. Je le ſais, me répondit-il, et nos hiſtoriens les ont diſtingués. Au deſſus de ce peuple barbare, nous ſuppoſons des déſerts immenſes.

A l'eſt, les conquêtes de Darius nous ont fait connoître les nations qui s'étendent juſqu'à l'Indus. On prétend qu'au delà de ce fleuve eſt une région auſſi grande que le reſte de l'Aſie. C'eſt l'Inde, dont une très petite partie eſt ſoumiſe aux

aux rois de Perse, qui en retirent tous les ans un tribut considérable en paillettes d'or. Le reste est inconnu.

Vers le nord-est, au dessus de la mer Caspienne, existent plusieurs peuples dont on nous a transmis les noms, en ajoutant que les uns dorment six mois de suite, que les autres n'ont qu'un oeil, que d'autres enfin ont des pieds de chèvre; vous jugerez par ces récits, de nos connoissances en géographie.

Du côté de l'ouest, nous avons pénétré jusqu'aux Colonnes d'Hercule, et nous avons une idée confuse des nations qui habitent les côtes de l'Ibérie; l'intérieur du pays nous est absolument inconnu. Au delà des colonnes, s'ouvre une mer qu'on nomme Atlantique, et qui, suivant les apparences, s'étend jusqu'aux parties orientales de l'Inde; elle n'est fréquenté que par les vaisseaux de Tyr et de Carthage qui n'osent pas même s'éloigner de la terre; car après avoir franchi le détroit, les uns descendent vers le sud, et rangent les côtes de l'Afrique; les autres tournent vers le nord, et vont échanger leurs marchandises contre l'étain des îles Cassitérides, dont les Grecs ignorent la position.

Plusieurs tentatives ont été faites pour étendre la géographie du côté du midi. On prétend que par les ordres de Nécos, qui regnoit en Egypte, il y a environ 250 ans, des vaisseaux, montés d'équipages Phéniciens, partirent du golphe d'Arabie, firent le tour de l'Afrique, et revinrent deux ans après en Egypte, par le détroit de Cadix (aujourd'hui *Cadix*). On ajoute que d'autres navigateurs ont tourné cette partie du monde; mais ces entreprises en les supposant réelles, n'ont pas eu de suite: le commerce ne pouvoit multiplier des voyages si longs et si dangereux, que sur des espérances difficiles à réaliser. On se contenta depuis de fréquenter les côtes, tant orientales

tales qu'occidentales de l'Afrique: c'eſt ſur ces dernières que les Carthaginois établirent un aſſez grand nombre de colonies. Quant à l'intérieur de ce vaſte pays, nous avons oui parler d'une route qui le traverſe en entier depuis la ville de Thèbes en Egypte, juſqu'aux colonnes d'Hercule. On aſſure auſſi qu'il exiſte pluſieurs grandes nations dans cette partie de la terre, mais on n'en rapporte que les noms; et vous penſez bien, d'après ce que je vous ai dit, qu'elles n'habitent pas la zône torride.

Nos mathématiciens prétendent que la circonférence de la terre eſt de quatre cent mille ſtades: (15120 lieues *) j'ignore ſi le calcul eſt juſte, mais je ſais bien que nous connoiſſons à peine le quart de cette circonférence.

CHAPITRE XXI.

Ariſtippe.

Le lendemain de cet entretien, le bruit courut qu'Ariſtippe de Cyrène venoit d'arriver; je ne l'avois jamais vu. Après la mort de Socrate ſon maître, il voyagea chez différentes nations, où il ſe fit une réputation brillante; pluſieurs le regardoient comme un novateur en philoſophie, et l'accuſoient de vouloir établir l'alliance monſtrueuſe des vertus et des voluptés; cependant on en parloit comme d'un homme de beaucoup d'eſprit.

Dès qu'il fut à Athènes, il ouvrit ſon école: je m'y gliſſai avec la foule; je le vis enſuite en parti-

*) (On ne compte aujourd'hui que 5400 milles d'Allemagne).

particulier, et voici à peu près l'idée qu'il me donna de ſon ſyſtême et de ſa conduite.

Jeune encore, la réputation de Socrate m'attira auprès de lui, et la beauté de ſa doctrine m'y retint : mais comme elle exigeoit des ſacrifices dont je n'étois pas capable, je crus que, ſans m'écarter de ſes principes, je pourrois découvrir à ma portée, une voie plus commode pour parvenir au terme de mes ſouhaits.

Il nous diſoit ſouvent que ne pouvant connoître l'eſſence et la qualité des choſes qui ſont hors de nous, il nous arrivoit à tout moment de prendre le bien pour le mal, et le mal pour le bien. Cette réflexion étonnoit ma pareſſe; placé entre les objets de mes craintes et de mes eſpérances, je devois choiſir, ſans pouvoir m'en rapporter aux apparences de ces objets, qui ſont ſi incertaines, ni aux témoignages de mes ſens qui ſont ſi trompeurs.

Je rentrai en moi-même, et je fus frappé de cet attrait pour le plaiſir, de cette averſion pour la peine, que la nature avoit mis au fond de mon coeur, comme deux ſignes certains et ſenſibles qui m'avertiſſoient de ſes intentions. En effet, ſi ces affections ſont criminelles, pourquoi me les a-t-elle données? ſi elles ne le ſont pas, pourquoi ne ſerviroient-elles pas à régaler mes choix?

Je venois de voir un tableau de Parrhaſius, d'entendre un air de Timothée : falloit-il donc ſavoir en quoi conſiſtent les couleurs et les ſons pour juſtifier le raviſſement que j'avois éprouvé? et n'étois-je pas en droit de conclure que cette muſique et cette peinture avoient, du moins pour moi, un mérite réel?

Je m'accoutumai ainſi à juger de tous les objets par les impreſſions de joie ou de douleur qu'ils faiſoient ſur mon ame, à rechercher comme utiles ceux qui me procuroient des ſenſations agréa-

bles, à éviter comme nuisibles ceux qui produisoient un effet contraire. N'oubliez pas qu'en excluant et les sensations qui attristent l'ame, et celles qui la transportent hors d'elle-même, je fais uniquement consister le bonheur dans une suite de mouvemens doux, qui l'agitent sans la fatiguer; et que pour exprimer les charmes de cet état, je l'appelle volupté.

En prenant pour règle de ma conduite ce tact intérieur, ces deux espèces d'émotion dont je viens de vous parler, je rapporte tout à moi, je ne tiens au reste de l'univers que par mon intérêt personnel, et je me constitue centre et mesure de toutes choses; mais quelque brillant que soit ce poste, je ne puis y rester en paix, si je ne me résigne aux circonstances des temps, des lieux et des personnes. Comme je ne veux être tourmenté ni par des regrets, ni par des inquiétudes, je rejette loin de moi les idées du passé et de l'avenir, je vis tout entier dans le présent: quant j'ai épuisé les plaisirs d'un climat, j'en vais faire une nouvelle moisson dans un autre. Cependant, quoique étranger à toutes les nations, je ne suis ennemi d'aucune; je jouis de leurs avantages, et je respecte leurs lois: un philosophe éviteroit de troubler l'ordre public par la hardiesse de ses maximes, ou par l'irrégularité de sa conduite.

Je vais vous dire mon secret et vous dévoiler celui de presque tous les hommes. Les devoirs de la société ne sont à mes yeux qu'une suite continuelle d'échanges: je ne hasarde pas une démarche sans m'attendre à des retours avantageux; je mets dans le commerce mon esprit et mes lumières, mon empressement et mes complaisances; je ne fais aucun tort à mes semblables; je les respecte quand je le dois, je leur rends des services quand je le puis; je leur laisse leurs prétentions, et j'excuse leurs foiblesses. Ils ne sont

point

point ingrats: mes fonds me ſont toujours rentrés avec d'aſſez gros intérêts.

Seulement j'ai cru devoir écarter ces formes qu'on appelle délicateſſe de ſentimens, nobleſſe de procédés. J'eus des diſciples: j'en exigeai un ſalaire: l'école de Socrate en fut étonnée, et jeta les hauts cris, ſans s'appercevoir qu'elle donnoit atteinte à la liberté du commerce.

La première fois que je parus devant Denys roi de Syracuſe, il me demanda ce que je venois faire à ſa cour; je lui répondis: Troquer vos faveurs contre mes connoiſſances, mes beſoins contre les vôtres. Il accepta le marché, et bientôt il me diſtingua des autres philoſophes dont il étoit entouré.

J'interrompis Ariſtippe. De quel œil, lui dis-je, regardez-vous l'amitié? Comme le plus beau et le plus dangereux des préſens du ciel répondit-il; ſes douceurs ſont délicieuſes, ſes viciſſitudes effroyables; et voulés-vous qu'un homme ſage s'expoſe à des pertes dont l'amertume empoiſonneroit le reſte de ſes jours? Vous connoîtrez par les deux traits ſuivans, avec quelle modération je m'abandonne à ce ſentiment. J'étois dans l'île d'Egine: j'appris que Socrate, mon cher maître, venoit d'être condamné, qu'on le détenoit en priſon, que l'exécution ſeroit différée d'un mois, et qu'il étoit permis à ſes diſciples de le voir. Si j'avois pu, ſans inconvénient, briſer ſes fers, j'aurois volé à ſon ſecours; mais je ne pouvois rien pour lui, et je reſta à Egine. C'eſt une ſuite de mes principes; quand le malheur de mes amis eſt ſans remède, je m'épargne la peine de les voir ſouffrir.

Je m'étois lié avec Eſchine, diſciple comme moi de ce grand homme; je l'aimois à cauſe de ſes vertus, peut-être auſſi parce qu'il m'avoit des obligations, peut-être encore parce qu'il ſe ſentoit plus de goût pour moi que pour Platon.

Nous nous brouillâmes. Qu'eſt devenue, me dit quelqu'un, cette amitié qui vous uniſſoit l'un à l'autre ? Elle dort, répondis-je; mais il eſt en mon pouvoir de la réveiller. J'allai chez Eſchine: nous avons fait une folie, lui dis-je; me croyez-vous aſſez incorrigible pour être indigne de pardon? Ariſtippe, répondit-il, vous me ſurpaſſez en tout: c'eſt moi qui avois tort, et c'eſt vous qui faites les premiers pas. Nous nous embraſſâmes, et je fus délivré des petits chagrins que me cauſoit notre refroidiſſement.

Si je ne me trompe, repris-je, il ſuit de votre ſyſtême, qu'il faut admettre des liaiſons de convenance, et bannir cette amitié qui nous rend ſi ſenſibles aux maux des autres. Bannir, replique-t-il en héſitant? Eh bien! je dirai avec la Phèdre d'Euripide: C'eſt vous qui avez proféré ce mot, ce n'eſt pas moi.

Ariſtippe ſavoit, qu'on l'avoit perdu dans l'eſprit des Athéniens: toujours prêt à répondre aux reproches qu'on lui faiſoit, il me preſſoit de lui fournir les occaſions de ſe juſtifier.

On vous accuſe, lui dis-je, d'avoir flatté un tyran; ce qui eſt un crime horrible. Il me dit, je vous ai expliqué les motifs qui me conduiſirent à la cour de Syracuſe. J'y pris le rôle de courtiſan, ſans dépoſer celui d'honnête homme; j'applaudiſſois aux bonnes qualités du jeune Denys; je ne louois point ſes défauts, je ne les blâmois pas; je n'en avois pas le droit; je ſavois ſeulement qu'il étoit plus aiſé de les ſupporter que de les corriger.

Lorſqu'il ne s'agiſſoit pas de ſon adminiſtration, je parlois avec liberté, quelquefois avec indiſcrétion. Je le ſollicitois un jour pour un de mes amis; il ne m'écoutoit point. Je tombai à ſes genoux: on m'en fit un crime. Je répondis; Eſt-ce ma faute, ſi cet homme a les oreilles aux pieds?

Pen-

Pendant que je le preſſois inutilement de m'accorder une gratification, il s'aviſa d'en propoſer une à Platon qui ne l'accepta point. Je dis tout haut: Le roi ne riſque pas de ſe ruiner il donne a ceux qui refuſent, et refuſe à ceux qui demandent.

Souvent il nous propoſoit des problemes; et nous interrompant enſuite, il ſe hâtoit de les réſoudre lui-même. Il me dit une fois: Diſcutons quelque point de philoſophie; commencez. Fort-bien, lui dis je, pour que vous ayez le plaiſir d'achever, et de m'apprendre ce que vous voulez ſavoir. Il fut piqué, et à ſouper il me fit mettre au bas bout de la table. Le lendemain il me demanda comment j'avois trouvé cette place? Vous vouliez, ſans doute, répondis-je, qu'elle fût, pendant quelques momens la plus honorable de toutes.

On vous reproche encore, lui dis-je, le goût que vous avez pour les richeſſes; pour le faſte, la bonne chère, les femmes, parfumes, et toutes les eſpèces de ſenſualités. Je l'avois apporté en naiſſant, répondit-il, et j'ai cru, qu'en l'exerçant avec retenue, je ſatisferois à-la-fois la nature et la raiſon; j'uſe des agrémens de la vie; je m'en paſſe avec facilité: on m'a vu à la cour de Denys, revêtu d'une robe de pourpre: ailleurs tantôt avec un habit de laine de Milet, tantôt avec manteau un groſſier.

Denys nous traitoit ſuivant nos beſoins. Il donnoit à Platon des livres; il me donnoit de l'argent, qui ne reſtoit pas aſſez long-temps entre mes mains pour les fouiller. Je fis payer une perdrix 50 drachmes (45 livres), et je dis à quelqu'un qui s'en formaliſoit: N'en auriez-vous pas donné une obole (3 ſols)? — Sans doute. — Eh bien je ne fais pas plus de cas de ces 50 drachmes.

J'avois amaſſé une certaine ſomme pour mon voyage de Libye: mon eſclave qui en étoit chargé,

gé, ne pouvoit pas me suivre; je lui ordonnai de jeter dans le chemin une partie de ce métal si pesant et si incommode.

Un accident fortuit me priva d'une maison de campagne que j'aimois beaucoup: un de mes amis cherchoit à m'en consoler. Rassurez-vous, lui dis-je, j'en possede trois autres, et je suis plus content de ce qui me reste, que chagriné de ce que j'ai perdu; il ne convient qu'aux enfans de pleurer et de jeter tous leurs hochets, quand on leur en ôte un seul.

A l'exemple des philosophes les plus austères, je me présente à la fortune comme un globe qu'elle peut faire rouler à son gré, mais qui ne lui donnant point de prise, ne sauroit être entamé: vient elle se placer à mes côtés? je lui tends les mains; secoue-t-elle ses ailes pour prendre son essor? je lui remets ses dons, et la laisse partir: c'est une femme volage, dont les caprices m'amusent quelquefois, et ne m'affligent jamais.

Je ne puis mieux justifier ma doctrine que par mes actions. Denys fit venir trois belles courtisannes et me permit d'en choisir une. Je les emmenai toutes, sous prétexte qu'il en avoit trop coûté à Pâris, pour avoir donné la préférence à l'une des trois déesses. Chemin-faisant je pensai que leurs charmes ne valoient pas la satisfaction de me vaincre moi-même; je les renvoyai chez elles, et rentrai paisiblement chez moi.

Aristippe, dis-je alors, vous renversez toutes mes idées; on prétendoit que votre philosophie ne coûtoit aucun effort, et qu'un partisan de la volupté pouvoit s'abandonner sans réserve à tous les plaisirs de sens. Eh quoi, répondit-il, vous auriez pensé qu'un homme qui ne voit rien de si essentiel que l'étude de la morale, qui a négligé la géométrie et d'autres sciences encore, parce qu'elles ne tendent pas immédiatement à la direction des moeurs; qu'un auteur dont Platon n'a pas rougi

rougi d'emprunter plus d'une fois les idées et les maximes; enfin qu'un disciple de Socrate eût ouvert des écoles de prostitution dans plusieurs villes de la Grèce, sans soulever contre lui les magistrats et les citoyens, même les plus corrompus!

Je vous ai expliqué ma doctrine; J'admets, comme le seul instrument du bonheur, les émotions qui remuent agréablement notre ame; mais je veux qu'on les réprime, dès qu'on s'apperçoit qu'elles y portent le trouble et le desordre: et certes, rien n'est si courageux que de mettre à-la-fois des bornes aux privations et aux jouissances.

Antisthène prenoit en même temps que moi les leçons de Socrate: il étoit né triste et sévère; moi gai et indulgent. Il proscrivit les plaisirs, et n'osa point se mesurer avec les passions qui nous jettent dans une douce langueur: je trouvai plus d'avantage à les vaincre qu'à les éviter; et malgré leurs murmures plaintifs, je les trainai à ma suite comme des esclaves qui devoient me servir, et m'aider á supporter le poids de la vie. Nous suivîmes des routes opposées et voici le fruit que nous avons recueilli de nos efforts: Antisthène se crut heureux, parce qu'il se croyoit sage: je me crois sage parce que je suis heureux.

CHAPITRE XXII.

Voyage de Béotie; l'Antre de Trophonius, Hésiode, Pindare.

On voyage avec beaucoup de sûreté dans toute la Grèce; on trouve des auberges dans les principales villes, et sur les grandes routes; mais

on y eſt rançonne ſans pudeur. Comme le pays eſt preſque par-tout couvert de montagnes et de collines, on ne ſe ſert de voitures que pour les petits trajets; encore eſt on ſouvent obligé d'employer l'enrayure. Il faut préférer les mulets pour les voyages de long cours et mener avec ſoi quelques eſclaves, pour porter le bagage.

Outre que les Grecs s'empreſſent d'accueillir les étrangers, on trouve dans les principales villes des Proxènes chargés de ce ſoin: tantôt ce ſont des particuliers en liaiſon de commerce, ou d'hoſpitalité, avec des particuliers d'une autre ville; tantôt ils ont un caractère public, et ſont reconnus pour les agens d'une ville ou d'une nation qui, par un décret ſolemnel, les a choiſis avec l'agrément du peuple auquel ils appartiennent; enfin il en eſt qui gèrent à la fois les affaires d'une ville étrangère et de quelques-uns de ſes citoyens.

Le Proxène d'une ville en loge les députés; il les accompagne par-tout, et ſe ſert de ſon crédit pour aſſurer le ſuccès de leurs négociations; il procure à ceux de ſes habitans qui voyagent, les agrémens qui dépendent de lui. Nous éprouvâmes ce ſecours dans pluſieurs villes de la Grèce.

Nous partîmes d'Athènes dans les premiers jours du mois munychion, la 3e. année de la 105e. Olympiade. (Au printemps de l'année 357 avant J. C.) Nous arrivâmes le ſoir même à Orope par un chemin aſſez rude, mais ombragé en quelques endroits de bois de laurier. A la diſtance de 30 ſtades on trouve ſur une hauteur la ville de Tanagra, patrie de Corinne. Nous vîmes ſon tombeau dans le lieu le plus apparent de la ville, et ſon portrait dans le gymnaſe. Quand on lit ſes ouvrages, on demande pourquoi, dans les combats de poéſie, ils furent ſi ſouvent préférés a ceux de Pindare; mais quand on voit ſon

por-

portrait, on demande pourquoi ils ne l'ont pas toujours été?

Nous partîmes de Tanagra, et, après avoir fait 200 stades (7 lieues et demie), nous arrivâmes à Platée, ville autrefois puissante, aujourd'hui ensévelie sous ses ruines. De là continuant nôtre marche par la bourgade de Leuctres et la ville de Thespies jusque dans un lieu nommé Aïcra, un sentier étroit nous conduisit au bois sacré des Muses. Nous nous arrêtâmes, en y montant, sur les bords de la fontaine d'Aganippe, ensuite auprès de la statue de Linus, l'un des plus anciens poètes de la Grèce.

Bientôt pénétrant dans de belles allées, nous nous crûmes transportés à la cour brillante des Muses: c'est là en effet que leur pouvoir et leur influence s'annoncent d'une manière éclatante par les monumens qui parent ces lieux solitaires, et semblent les animer. Leurs statues, exécutées par différens artistes s'offrent souvent aux yeux du spectateur. Ici Apollon et Mercure se disputent une lyre; là, respirent encore des poètes et des musiciens célèbres, Thamyris, Arion, Hésiode et Orphée autour duquel sont plusieurs figures d'animaux sauvages, attirés par la douceur de sa voix.

De toutes parts s'élèvent quantité de trépieds de bronze, noble récompense des talens couronnés dans les combats de poésie et de musique. Ce sont les vainqueurs eux-mêmes qui les ont consacrés en ces lieux. On y distingue celui qu'Hésiode avoit remporté à Chalcis en Eubée. Autrefois les Thespiens y venoient tous les ans distribuer de ces sortes de prix, et célébrer des fêtes en l'honneur des Muses et de l'Amour.

Au dessus du bois coulent, entre des bords fleuris, une petite rivière nommée Permesse, la fontaine d'Hippocrène, et celle de Narcisse, où l'on prétend que ce jeune homme expira d'amour,

en

en s'obſtinant à contempler ſon image dans les eaux tranquilles de cette ſource.

Nous étions alors ſur l'Hélicon, ſur cette montagne ſi renommée pour la pureté de l'air, l'abondance des eaux, la fertilité des vallées la fraicheur des ombrages et la beauté des arbres antiques dont elle eſt couverte. Les payſans des environs nous aſſuroient que les plantes y ſont tellement ſalutaires, qu'après s'en être nourris, les ſerpens n'ont plus de venin.

Les Muſes règnent ſur l'Hélicon. Leur hiſtoire ne préſente que des traditions abſurdes: mais leurs noms indiquent leur origine. Il paroit en effet que les premiers poètes, frappés des beautés de la nature, ſe laiſſerent aller au beſoin d'invoquer les nymphes des bois, des montagnes, des fontaines, et que cédant au goût de l'allégorie, alors généralement repandu, ils les déſignerent par des noms rélatifs à l'influence qu'elles pouvoient avoir ſur les productions de l'eſprit. Ils ne reconnurent d'abord que trois Muſes, Mélété Mnémé, Aoedé: c'eſt-à-dire, la méditation ou la réflexion qu'on doit apporter au travail; la mémoire, qui écerniſe les faits éclatans, et le chant qui accompagne le récit. A meſure que l'art des vers fit des progrès, on en perſonnifia les caractères et les effets. Le nombre des Muſes s'accrut, et les noms qu'elles reçurent alors, ſe rapportèrent aux charmes de la poéſie, à ſon origine celeſte, à la beauté de ſon langage, aux plaiſirs et à la gaité qu'elle procure, aux chants et à la danſe qui relèvent ſon éclat, à la gloire dont elle eſt couronnée. Dans la ſuite on leur aſſocia les Graces qui doivent embellir la poéſie, et l'Amour qui en eſt ſouvent l'objet*).

Ces

*) Erato ſignifie *l'Aimable*; Uranie *la Céleſte*; Calliope, peut déſigner *l'élégance du langage*; Thalie

Ces idées naquirent dans un pays barbare, dans la Thrace, où, au milieu de l'ignorance parurent tout à-coup Orphée, Linus, et leurs disciples. Les Muses y furent honorées sur les monts de la Piérie; et de là étendant leurs conquêtes, elles s'établirent successivement sur le Pinde, le Parnasse, l'Hélicon, dans tous les lieux solitaires où les peintres de la nature, entourés des plus riantes images, éprouvent la chaleur de l'inspiration divine.

Nous quittâmes ces retraites délicieuses, et nous nous rendîmes à Lébadée pour voir l'antre de Trophonius, un des plus celèbres oracles de la Grèce. Une indiscrétion de Philotas nous empêcha d'y descendre.

Un soir que nous soupions chez un des principaux de la ville, la conversation roula sur les merveilles opérées dans cette caverne mystérieuse. Philotas témoigna quelques doutes, et observa que ces faits surprenans n'étoient pour l'ordinaire que des effets naturels. J'étois une fois dans un temple, ajouta-t-il; la statue du dieu paroissoit couverte de sueur: le peuple crioit au prodige: mais j'appris ensuite qu'elle etoit faite d'un bois qui avoit la propriété de suer par intervalles. A peine eut-il proféré ces mots, que nous vîmes un des convives pâlir, et sortir quelques momens après: c'étoit un des prêtres de Trophonius. On nous conseilla de ne point nous exposer à sa vengeance, en nous enfonçant dans un souterrain dont les détours n'étoient connus que de ces ministres.

Quel-

la joie vive, et surtout celle qui règne dans les festins; Melpomène, *celle qui se plait aux chants*; Polymnie, *la multiplicité des chants*: Terpsicore, *celle* qui se plait à la danse; Clio *la gloire*.

Quelques jours après, on nous avertit qu'un Thébain alloit descendre dans la caverne; nous prîmes le chemin de la montagne accompagnés de quelques amis, et à la suite d'un grand nombre d'habitans de Lébadée. Nous parvînmes bientôt au temple de Trophonius, placé au milieu d'un bois qui lui est également consacré.

Trophonius étoit un architecte qui, conjointement avec son frère Agamède, construisit le temple de Delphes. Les uns disent qu'ils y pratiquèrent une issue secrète, pour voler pendant la nuit les trésors qu'on y déposoit, et qu'Agamède ayant été pris dans un piège tendu à dessein; Trophonius, pour écarter tout soupçon, lui coupa la tete, et fut quelque temps après englouti dans la terre entrouverte sous ses pas. D'autres soutiennent que les deux frères ayant achevé le temple, supplièrent Apollon de leur accorder une récompense; que le dieu leur répondit qu'ils la recevroient sept jours après; et que le septième jour étant passé, ils trouvèrent la mort dans un sommeil paisible. On ne varie pas moins sur les raisons qui ont mérité les honneurs divins à Trophonius: presque tous les objets du culte des Grecs ont des origines qu'il est impossible d'approfondir, et inutile de discuter.

Le chemin qui conduit de Lébadée à l'antre de Trophonius, est entouré de temples et de statues. Cet antre creusé un peu au dessus du bois sacré, offre d'abord aux yeux une espèce de vestibule entouré d'une balustrade de marbre blanc, sur laquelle s'élèvent des obélisques de bronze. De-là on entre dans une grotte taillée à la pointe du marteau, haute de huit coudées, large de quatre: c'est là que se trouve la bouche de l'antre; on y descend par le moyen d'une échelle; et parvenu à une certaine profondeur, on ne trouve plus qu'une ouverture extrêmement étroite; il faut y passer les pieds, et quand avec bien de

la

la peine on a introduit le reste du corps, on se sent entraîner avec la rapidité d'un torrent, jusqu'au fond du souterrain. Est-il question d'en sortir? on est relancé, la tête en bas, avec la même force et la même vîtesse. Des compositions de miel qu'on est obligé de tenir, ne permettent pas de porter la main sur les ressorts employés pour accélérer la descente ou le retour: mais pour écarter tout soupçon de supercherie, les prêtres supposent que l'antre est rempli de serpens, et qu'on se garantit de leurs morsures en leur jetant ces gâteaux de miel.

On ne doit s'engager dans la caverne que pendant la nuit, qu'après de longues préparations, qu'à la suite d'un examen rigoureux. Tersidas, c'est le nom du Thébain qui venoit consulter l'oracle, avoit passé quelques jours dans une chapelle, consacrée à la Fortune et au Bon Génie, faisant usage du bain froid, s'abstenant de vin et de toutes les choses condamnées par le rituel, se nourrissant des victimes qu'il avoit offertes lui-même.

A l'entrée de la nuit on sacrifia un bélier, et les devins en ayant examiné les entrailles, comme ils avoient fait dans les sacrifices précédens, déclarèrent que Trophonius agréoit l'hommage de Tersidas, et repondroit à ses questions. On le mena sur les bords de la rivière d'Hercyne, où deux jeunes enfans, âgés de treize ans, le frottèrent d'huile, et firent sur lui diverses ablutions; de là il fut conduit à deux sources voisines, dont l'une s'appelle la fontaine de Léthé, et l'autre la fontaine de Mnémosyne: la première efface le souvenir du passé, la seconde grave dans l'esprit ce qu'on voit, ou ce qu'on entend dans la caverne. On l'introduisit ensuite tout-seul, dans une chapelle où se trouve une ancienne statue de Trophonius. Tersidas lui adressa ses prières, et s'avança vers la caverne, vêtu d'une robe de lin.

Nous le suivîmes à la foible lueur des flambeaux qui le précédoient : il entra dans la grotte et disparut à nos yeux.

En attendant son retour, nous étions attentifs aux propos des autres spectateurs : il s'en trouvoit plusieurs qui avoient été dans le souterrain ; les uns disoient qu'ils n'avoient rien vu, mais que l'oracle leur avoit donné sa réponse de vive voix ; d'autres au contraire n'avoient rien entendu, mais avoient eu des apparitions propres à éclaircir leurs doutes.

Nous passâmes la nuit et une partie du jour suivant à entendre leurs récits : en les combinant, il nous fut aisé de voir que les ministres du temple s'introduisoient dans la caverne par des routes secrètes, et qu'ils joignoient la violence aux prestiges pour troubler l'imagination de ceux qui venoient consulter l'oracle.

Ils restent dans la caverne plus ou moins de temps : il en est qui n'en reviennent qu'après y avoir passé deux nuits et un jour. Il étoit midi, Trophonius ne paroissoit pas, et nous errions autour de la grotte. Une heure après, nous vîmes la foule courir en tumulte vers la balustrade : nous la suivîmes, et nous aperçûmes ce Thébain que des prêtres soutenoient et faisoient asseoir sur un siège, qu'on nomme le siège de Mnémosyne ; c'étoit là qu'il devoit dire ce qu'il avoit vu, ce qu'il avoit entendu dans le souterrain. Il étoit saisi d'effroi, ses yeux éteints ne reconnoissoient personne : après avoir recueilli de sa bouche quelques paroles entrecoupées qu'on regarda comme la réponse de l'oracle, ses gens le conduisirent dans la chapelle du Bon-Génie et de la Fortune. Il y reprit insensiblement ses esprits ; mais il ne lui resta que des traces confuses de son séjour dans la caverne, et peut-être qu'une impression terrible du saisissement qu'il avoit éprouvé ; car on ne consulte pas cet oracle impunément. La plu-

plupart de ceux qui reviennent de la caverne, conservent toute leur vie un fonds de tristesse que rien ne peut surmonter, et qui a donné lieu à un proverbe; on dit d'un homme excessivement triste: Il vient de l'antre de Trophonius. Parmi ce grand nombre d'oracles qu'on trouve en Béotie, il n'en est point où la fourberie soit plus grossière et plus à découvert: aussi n'en est il point qui soit plus fréquenté.

De Lébadée nous nous rendîmes à Thèbes, après avoir traversé des bois, des collines, des campagnes fertiles, et plusieurs petites rivières. Cette ville est non seulement le boulevard de la Béotie, mains on peut dire encore qu'elle en est la capitale. Elle est entourée de murs, et defendue par des tours. On y entre par sept portes: son enceinte est de 43 stades (une lieue 1563 toises). La citadelle est placée sur une éminence, où s'établirent les premiers habitans de Thèbes, et d'où sort une source, que, dès les plus anciens temps on a conduite dans la ville par des canaux souterrains. On trouve ici de même que dans le plupart des villes de la Grèce un théâtre, un gymnase ou lieu d'exercice pour la jeunesse et une grande place publique. La ville est très peuplée; ses habitans sont, comme ceux d'Athènes, divisés en trois classes: la première comprend les citoyens, la seconde les étrangers régnicoles; la troisième les esclaves.

Parmi les lois des Thébains, il en est qui méritent d'être citées. L'une défend d'élever aux magistratures tout citoyen qui, dix ans auparavant, n'auroit pas renoncé au commerce de détail; une autre soumet à l'amende les peintres et les sculpteurs qui ne traitent pas leurs sujets d'une manière décente; par une troisième il est défendu d'exposer les enfans qui viennent de naître, comme on fait dans quelques autres villes de la Grèce. Il faut que le père les présente au magistrat;

en prouvant qu'il eſt lui-même hors d'état de les élever; le magiſtrat les donne pour une légère ſomme au citoyen qui en veut faire l'acquiſition, et qui dans la ſuite les met au nombre de ſes eſclaves. Les Thébains accordent la faculté du rachat aux captifs que le ſort des armes fait tomber entre leurs mains, à moins que ces captifs ne ſoient nés en Béotie; car alors ils les font mourir.

La Béotie eſt plus fertile que l'Attique, et produit beaucoup de blé d'une excellente qualité; par l'heureuſe ſituation de ſes ports les habitans ſont en état de commercer, d'un côté avec l'Italie, la Sicile et l'Afrique, et de l'autre avec l'Egypte l'île de Chypre, la Macédoine et l'Heleſpont.

L'air eſt très pur dans l'Attique, et très épais dans la Béotie, quoique ce dernier pays ne ſoit ſéparé du premier que par le mont Cythéron: cette différence paroît en produire une ſemblable dans les eſprits, et confirmer les obſervations des philoſophes ſur l'influence du climat; car les Béotiens n'ont en général, ni cette pénétration, ni cette vivacité qui caractériſent les Athéniens: mais peut-être faut-il en accuſer encore plus l'éducation que la nature. S'ils paroiſſent peſans et ſtupides, c'eſt qu'ils ſont ignorans et groſſiers: comme ils s'occupent plus des exercices du corps que de ceux de l'eſprit, ils n'ont ni le talent de la parole, ni les graces de l'élocution, ni les lumières qu'on puiſe dans le commerce des lettres, ni ces dehors ſéduiſans qui viennent plus de l'art que de la nature.

Cependant il ne faut pas croire que la Béotie ait été ſtérile en hommes de génie: pluſieurs Thébains ont fait honneur à l'école de Socrate; Epaminondas n'étoit pas moins diſtingué par ſes connoiſſances que par ſes talens militaires. J'ai vu dans mon voyage quantité de perſonnes très in-

inſtruites, entre autres Anaxis et Dionyſiodore, qui compoſoient une nouvelle hiſtoire de la Grèce. Enfin c'eſt en Béotie que reçurent le jour Héſiode, Corinne et Pindare.

Héſiode a laiſſé un nom célèbre et des ouvrages eſtimés. Comme on l'a ſuppoſé contemporain d'Homère, quelques-uns ont penſé qu'il étoit ſon rival: mais Homère ne pouvoit avoir de rivaux.

La Théogonie d'Héſiode, comme celle de pluſieurs anciens écrivains de la Grèce, n'eſt qu'un tiſſu d'idées abſurdes, ou d'allégories impénétrables.

La tradition des peuples ſitués auprès de l'Hélicon, rejette les ouvrages qu'on lui attribue, à l'exception néanmoins d'une épitre adreſſée a ſon frère Perſes, pour l'exhorter au travail. Il lui cite l'exemple de leur père qui pourvut aux beſoins de ſa famille, en expoſant pluſieurs fois ſa vie ſur un vaiſſeau marchand, et qui ſur la fin de ſes jours, quitta la ville de Cume en Eolide, et vint s'établir auprès de l'Hélicon. Outre des réflexions très ſaines ſur les devoirs des hommes, et très affligeantes ſur leur injuſtice, Héſiode a ſemé dans cet écrit beaucoup de préceptes rélatifs à l'agriculture. et d'autant plus intéreſſans, qu'aucun auteur avant lui n'avoit traité de cet art.

Il ne voyagea point, et cultiva la poéſie juſqu'à une extrême vieilleſſe. Son ſtyle élégant et harmonieux flatte agréablement l'oreille, et ſe reſſent de cette ſimplicité antique, qui n'eſt autre choſe qu'un raport exacte entre le ſujet, les penſées et les expreſſions.

Héſiode excella dans un genre de poéſie qui demande peu d'élévation; Pindare dans celui qui en exige le plus. Ce dernier floriſſoit au temps de l'expédition de Xerxès, et vécut environ 65 ans.

Il prit des leçons de poésie et de musique sous différens maîtres, et en particulier sous Myrtis, femme distinguée par ses talens, plus célèbre encore pour avoir compté parmi ses disciples Pindare et la belle Corinne. Ces deux élèves furent liés, du moins par l'amour des arts; Pindare plus jeune que Corinne, se faisoit un devoir de la consulter. Ayant appris d'elle que la poésie doit s'enrichir des fictions de la fable, il commença ainsi une de ses pièces: „Dois-je chanter le fleuve „Ismenus, la nymphe Mélie, Cadmus, Hercule, „Bacchus etc.?„ Tous ces noms étoient accompagnés d'épithètes. Corinne lui dit en souriant: „Vous avez pris un sac de grains pour ensemen„cer une pièce de terre; en lieu de semer avec „la main, vous avez, des les premiers pas, ren„versé le sac.„

Il s'exerça dans tous les genres de poésie, et dut principalement sa réputation aux hymnes qu'on lui demandoit, soit pour honorer les fêtes des dieux, soit pour relever le triomphe des vainqueurs aux jeux de la Grèce.

Rien peut-être de si pénible qu'une pareille tâche. Le tribut d'éloges qu'on exige du poète doit être prêt au jour indiqué; il a toujours les mêmes tableaux à peindre, et sans cesse il risque d'être trop au dessus, ou trop au dessous de son sujet: mais Pindare s'étoit pénétré d'un sentiment qui ne connoissoit aucun de ces petits obstacles, et qui portoit sa vue au delà des limites où la nôtre se renferme.

Son génie vigoureux et indépendant ne s'annonce que par des mouvemens irréguliers, fiers et impétueux. Les dieux sont-ils l'objet de ses chants? il s'élève, comme un aigle, jusqu'au pied de leurs trônes; si ce sont les hommes, il se précipite dans la lice comme un courtier fougueux: dans les cieux, sur la terre, il roule, pour ainsi dire, un torrent d'images sublimes de méta-

métaphores hardies, de penſées fortes, et de maximes étincelantes de lumière.

Pourquoi voit-on quelquefois ce torrent franchir ſes bornes, rentrer dans ſon lit, en ſortir avec plus de fureur, y revenir pour achever paiſiblement ſa carrière? C'eſt qu'alors ſemblable à un lion qui s'élance à pluſieurs repriſes en des ſentiers détournés, et ne ſe repoſe qu'après avoir ſaiſi ſa proie, Pindare pourſuit avec acharnement un objet qui paroît et diſparoit à ſes regards. Il court, il vole ſur les traces de la gloire; il eſt tourmenté du beſoin de la montrer à ſa nation. Quand elle n'éclate pas aſſez dans les vainqueurs qu'il célèbre, il va la chercher dans leurs aïeux, dans leur patrie, dans les inſtituteurs des jeux, par-tout où il en reluit des rayons qu'il a le ſecret de joindre à ceux dont il couronne ſes héros: à leur aſpect, il tombe dans un délire que rien ne peut arrêter; il aſſimile leur éclat à celui de l'aſtre du jour; il place l'homme qui les a recueillis au faîte du bonheur; ſi cet homme joint les richeſſes à la beauté, il le place ſur le trône même de Jupiter; et pour le prémunir contre l'orgueil, il ſe hate de lui rappeler, que revêtu d'un corps mortel, la terre ſera bientôt ſon dernier vêtement.

Un langage ſi extraordinaire étoit conforme à l'eſprit du ſiècle. Les victoires que les Grecs venoient de remporter ſur les Perſes, les avoient convaincus de nouveau, que rien n'exalte plus les ames que les témoignages éclatans de l'eſtime publique. Pindare profitant de la circonſtance, accumulant les expreſſions les plus énergiques, les figures les plus brillantes, ſembloit emprunter la voix du tonnerre, pour dire aux états de la Grèce: Ne laiſſez-point éteindre le feu divin qui embraſe nous coeurs; excitez toutes les eſpèces d'émulation; honorez tous les genres de mérite; n'attendez que des actes de courage et de gran-

deur de celui qui ne vit que pour la gloire. Aux Grecs assemblés dans les champs d'Olympie, il disoit: Les voilà ces athlètes qui, pour obtenir en votre présence quelques feuilles d'olivier, se sont soumis à de si rudes travaux. Que ne ferez-vous donc pas, quand il s'agira de venger votre patrie?

Malgré la profondeur de ses pensées et le désordre apparent de son style, ses vers dans toutes les occasions enlèvent les suffrages. La multitude les admire sans les entendre, parce qu'il lui suffit que des images vives passent rapidement devant ses yeux comme des éclairs, et que des mots pompeux et bruyans frappent à coups redoublés ses oreilles étonnées: mais les juges éclairés placeront toujours l'auteur au premier rang des poètes lyriques; et déjà les philosophes citent ses maximes, et respectent son autorité.

Il me reste à donner quelques notions sur sa vie et sur son caractère. J'en ai puisé les principales dans ses écrits, où les Thébains assurent qu'il s'est peint lui-même. „Il fut un temps, où „un vil intérêt ne souilloit point le langage de la „poésie. Que d'autres aujourd'hui soient eblouis „de l'éclat de l'or; qu'ils étendent au loin leurs „possessions: je n'attache de prix aux richesses, „que lorsque, tempérées et embellies par les ver„tus, elles nous mettent en état de nous couvrir „d'une gloire immortelle. Mes paroles ne sont „jamais éloignées de ma pensée. J'aime mes amis, „je hais mon ennemi, mais je ne l'attaque point „avec les armes de la calomnie et de la satire. „L'envie n'obtient de moi qu'un mépris qui l'hu„milie; pour toute vengeance, je l'abandonne à „l'ulcère qui lui ronge le coeur. Jamais les cris „impuissans de l'oiseau timide et jaloux n'arrête„ront l'aigle audacieux qui plane dans les airs.

„Au milieu du flux et reflux de joies et de „douleurs qui roulent sur la tête des mortels,

„qui

„qui peut se flatter de jouir d'une félicité con„stante? J'ai jeté les yeux autour de moi, et „voyant qu'on est plus heureux dans la médio„crité que dans les autres états, j'ai plaint la des„tinée des hommes puissans, et j'ai prié les dieux „de ne pas m'accabler sous le poids d'une telle „prospérité: je marche par des voies simples; „content de mon état, et chéri de mes conci„toyens, toute mon ambition est de leur plaire, „sans renoncer au privilège de m'expliquer libre„ment sur les choses honnêtes, et sur celles qui „ne le sont pas. C'est dans ces dispositions que „j'approche tranquillement de la vieillesse; heu„reux si, parvenu aux noirs confins de la vie, „je laisse à mes enfans le plus précieux des héri„tages, celui d'une bonne renommée.„

Les voeux de Pindare furent remplis, il vécut dans le sein du repos et de la gloire: il est vrai que les Thébains le condamnèrent à une amende, pour avoir loué les Atheniens leurs ennemis, et que dans les combats de poésie, les pièces de Corinne eurent cinq fois la préférence sur les siennes; mais à ces orages passagers succédoient bientôt des jours sereins. Les Athéniens et toutes les nations de la Grèce le comblèrent d'honneurs. Corinne elle même rendit justice à la supériorité de son génie. A Delphes, pendant les jeux Pythiques, forcé de céder à l'empressement d'un nombre infini de spectateurs, il se plaçoit, couronné de lauriers, sur un siége élevé, et prenant sa lyre, il faisoit entendre ces sons ravissans qui excitoient de toutes parts de cris d'admiration, et faisoient le plus bel ornement des fêtes. Dès que les sacrifices étoient achevés, le prêtre d'Apollon l'invitoit solemnellement au banquet sacré. En effet, par une distinction éclatante et nouvelle, l'oracle avoit ordonné de lui réserver une portion des prémices que l'on offroit au temple.

Les

Les Béotiens ont beaucoup de goût pour la musique; presque tous apprennent à jouer de la flûte. Depuis qu'ils ont gagné la bataille de Leuctres, ils se livrent avec plus d'ardeur aux plaisirs de la table: ils ont du pain excellent, beaucoup de légumes et de fruits, du gibier et du poisson en assez grande quantité pour en transporter à Athènes.

L'hiver est très froid dans toute la Béotie, et presque insupportable à Thèbes; la neige, le vent et la disette du bois en rendent alors le séjour aussi affreux qu'il est agréable en été, soit par la douceur de l'air qu'on y respire, soit par l'extrême fraicheur des eaux dont elle abonde, et l'aspect riant des campagnes qui conservent longtemps leur verdure.

Les Thébains sont courageux, insolens, audacieux et vains: ils passent rapidement de la colère à l'insulte, et du mépris des lois à l'oubli de l'humanité. Le moindre intérêt donne lieu à des injustices criantes, et le moindre prétexte a des assassinats. Les femmes sont grandes, bien faites, blondes pour la plupart: leur démarche est noble, et leur parure assez élégante. En public elles couvrent leur visage de manière à ne laisser voir que les yeux: leurs cheveux sont noués au dessus de la tête, et leurs pieds comprimés dans des mules teintes en pourpre, et si petites, qu'ils restent presque entièrement à découvert; leur voix est infiniment douce et sensible; celle des hommes est rude, désagréable, et en quelque façon assortie à leur caractère.

On chercheroit en vain ces traits dans un corps de jeunes guerriers, qu'on appelle le Bataillon sacré: ils sont au nombre de 300, élevés en commun, et nourris dans la citadelle aux dépens du public. Les sons mélodieux d'une flûte dirigent leurs exercices, et jusqu'à leurs amusemens. Pour empêcher que leur valeur ne dégénère

nère en une fureur aveugle, on imprime dans leurs ames le ſentiment le plus noble et le plus vif.

Il faut que chaque guerrier ſe choiſiſſe dans le corps un ami auquel il reſte inſéparablement uni. Toute ſon ambition eſt de lui plaire, de mériter ſon eſtime, de partager ſes plaiſirs et ſes peines dans le courant de la vie, ſes travaux et ſes dangers dans les combats. S'il étoit capable de ne pas ſe reſpecter aſſez, il ſe reſpecteroit dans un ami dont la cenſure eſt pour lui le plus cruel des tourmens; dont les éloges ſont ſes plus chères délices. Cette union preſque ſurnaturelle, fait préférér la mort a l'infamie et l'amour de la gloire à toutes les autres intérêts. Un de ces guerriers, dans le fort de la mêlée fut renverſé le viſage contre terre. Comme il vit un ſoldat ennemi prêt à lui enfoncer l'épée dans les reins: „Attendez, lui dit-il, en ſe ſoulevant, plongez ce „fer dans ma poitrine; mon ami auroit trop à rougir, ſi l'on pouvoit ſoupçonner que j'ai reçu „la mort en prenant la fuite.„ — Les Thébains durent à ce corps de guerriers preſque tous les avantages qu'il remportèrent ſur les Lacédémoniens.

CHAPITRE XXIII.

Voyage de Theſſalie; Amphictyons. Magiciennes. Vallée de Tempé.

En ſortant de la Béotie par le pas des Thermopyles, on entre dans la Theſſalie. Nous y trouvâmes d'abord le petit bourg d'Athéla, célèbre par un temple de Cérès, et par l'aſſemblée des Amphictyons qui s'y tient tous les ans.

Dans

Dans les temps les plus reculés, douze nations, telles que les Doriens, les Ioniens, les Phocéens, les Béotiens, les Theſſaliens etc. formèrent une confédération, pour prévenir les maux que la guerre entraîna à ſa ſuite. Il fut réglé qu'elles enverroient tous les ans des députés à Delphes; que les attentats commis contre le temple d'Apollon qui avoit reçu leurs ſermens, et tous ceux qui ſont contraires au droit des gens dont ils devoient être les défenſeurs, ſeroient déférés à cette aſſemblée; que chacune des douze nations auroit deux ſuffrages à donner par ſes députés et s'engageroit à faire exécuter les décrets de ce tribunal auguſte.

Cette ligue, dont ſuivant quelques uns, Amphictyon qui régnoit aux environs étoit l'auteur, fut cimentée par un ſerment qui s'eſt toujours renouvelé depuis. „Nous jurons, dirent les „peuples aſſociés, de ne jamais renverſer les vil„les amphictioniques, de ne jamais détourner, „ſoit pendant la paix, ſoit pendant la guerre, „les ſources néceſſaires à leurs beſoins; ſi quel„que puiſſance oſe l'entreprendre, nous marche„rons contre elle, et nous détruirons ſes villes. „Si des impies enlèvent les offrandes du temple „d'Apollon, nous jurons d'employer nos pieds, „nos bras, notre voix, toutes nos forces contre „eux et contre leurs complices.

Ce tribunal ſubſiſte encore aujourd'hui à peu près dans la même forme qu'il fut établi. Les députés des parties diſcutent l'affaire, et les juges prononcent à la pluralité des voix; ils décernent une amende contre les nations coupables: après les delais accordés intervient un ſecond jugement qui augmente l'amende du double. Si elles n'obéiſſent pas, l'aſſemblée eſt en droit d'appeler au ſecours de ſon décret, et d'armer contre elles tout le corps Amphictyonique, c'eſt à dire une grande partie de la Grèce. Elle a le droit auſſi

auſſi de les ſéparer de la ligue Amphictyonique, ou de la commune union du temple; mais les nations puiſſantes ne ſe ſoumettent pas toujours à de pareils décrets.

On nous avoit dit que nous trouverions beaucoup de magiciennes en Theſſalie, et ſur-tout à Hypate. Nous y vîmes en effet pluſieurs femmes du peuple, qui pouvoient, à ce qu'on diſoit arrêter le ſoleil, attirer la lune ſur la terre, exciter ou calmer les tempêtes, rappeler les morts à la vie, ou précipiter les vivans dans le tombeau.

Comment de pareilles idées ont-elles pu ſe gliſſer dans les eſprits? Ceux qui les regardent comme récentes, prétendent que dans le ſiècle dernier, une Theſſalienne nommée Aglaonice, ayant appris à prédire les éclipſes de lune, avoit attribué ce phénomène à la force de ſes enchantemens, et qu'on avoit conclu de-là, que le même moyen ſuffiroit pour ſuſpendre toutes les lois de la nature. Mais on cite une autre femme de Theſſalie, qui, dès les ſiècles héroïques, exerçoit ſur cet aſtre un pouvoir ſouverain; et quantité de faits prouvent clairement que la magie s'eſt introduite depuis long-temps dans la Grèce.

Peu jaloux d'en rechercher l'origine, nous voulûmes, pendant notre ſéjour à Hypate, en connoître les opérations. On nous mena ſecrètement chez quelques vieilles femmes, dont la miſère étoit auſſi exceſſive que l'ignorance: elles ſe vantoient d'avoir des charmes contre les morſures des ſcorpions et des vipères, d'en avoir pour rendre languiſſans les feux d'un jeune époux, ou pour faire périr les troupeaux et les abeilles. Nous en vîmes qui travailloient à des figures de cire; elles les chargeoient d'imprécations, leur enfonçoient des aiguilles dans le coeur, et les expoſoient enſuite dans les différens quartiers de la ville. Ceux dont on avoit copié les portraits, frap-

frappés de ces objets de terreur, se croyoient dévoués à la mort, et cette crainte abrégeoit quelquefois leurs jours. Nous surprîmes enfin plusieurs de ces femmes tournant rapidement un rouet, et prononçant des paroles mystérieuses, pour rappeler de jeunes amans qui avoient abandonné leur maîtresses.

La Thessalie fut le séjour des héros et le théatre des plus grands exploits. C'est là que parurent les Centaures et les Lapithes, que s'embarquèrent les Argonautes, que mourut Hercule, que nâquit Achille, que vécut Pyrithoüs, que les guerriers venoient des pays les plus lointains se signaler par des faits d'armes. Les Achéens, les Eoliens, les Doriens, de qui descendent les Lacédémoniens et d'autres puissantes nations de la Grèce, tirent leur origine de la Thessalie.

Les Thessaliens peuvent mettre sur pied 6000 chevaux et 10,000 hommes d'infanterie, sans compter les Archers qui sont excellens, et dont on peut augmenter le nombre à son gré: car ce peuple est accoutumé dès l'enfance à tirer de l'arc. Rien de si renommé que la cavallerie Thessalienne: elle n'est pas seulement redoutable par l'opinion; tout le monde convient qu'il est presque impossible d'en soutenir l'effort.

On dit qu'ils ont su les premiers imposer un frein au cheval, et le mener au combat; on ajoute que de là s'établit l'opinion qu'il éxistoit autrefois en Thessalie des hommes moitié hommes, moitié chevaux, qui furent nommés Centaures. Cette fable prouve du moins l'ancienneté de l'équitation parmi eux; et leur amour pour cet exercice est consacré par une cérémonie qu'ils observent dans leur mariage. Après les sacrifices et les autres rites en usage, l'époux présente à son épouse un coursier orné de tout l'appareil militaire.

Les

Les Theſſaliens reçoivent les étrangers avec beaucoup d'empreſſement, et les traitent avec magnificence. Le luxe brille dans leurs habits et dans leurs maiſons: ils aiment à l'excès le faſte et la bonne chère; leur table eſt ſervie avec autant de recherche que de profuſion, et les danſeuſes qu'ils y admettent, ne ſauroient leur plaire qu'en ſe dépouillant de preſque tous les voiles de la pudeur.

Dès les temps les plus anciens, ils cultivèrent la poéſie: ils prétendent avoir donné le jour à Thamyris, à Orphée, à Linus à tant d'autres qui vivoient dans le ſiècle des héros dont ils partageoient la gloire: mais depuis cette époque, ils n'ont produit aucun écrivain, aucun artiſte célèbre. Il y a environ un ſiècle et demi que Simonide les trouva inſenſibles aux charmes de ſes vers. Ils ont été dans ces derniers temps plus dociles aux leçons du rhéteur Gorgias; ils préfèrent encore l'éloquence pompeuſe qui les diſtinguoit, et qui n'a pas rectifié les fauſſes idées qu'ils ont de la juſtice et de la vertu.

Ils ont tant de goût et d'eſtime pour l'exercice de la danſe, qu'ils appliquent les termes de cet art aux uſages les plus nobles. En certaines endroits les généraux ou les magiſtrats ſe nomment les chefs de la danſe.

A la chaſſe ils ſont obligés de reſpecter les cigognes. Je ne releverois pas cette circonſtance, ſi l'on ne décernoit contre ceux qui tuent ces oiſeaux, la même peine que contre les homicides. Etonnés d'une loi ſi étrange, nous en demandâmes la raiſon; on nous dit que les cigognes avoient purgé la Theſſalie des ſerpens énormes qui l'infeſtoient auparavant, et que ſans la loi on ſeroit bientot forcé d'abandonner ce pays, comme la multiplicité des taupes avoit fait abandonner une ville de Theſſalie dont j'ai oublié le nom.

VALLÉE

VALLÉE DE TEMPÉ

Nous étions impatiens d'aller à Tempé. Ce nom, commun à pluſieurs vallées qu'on trouve en ce canton, déſigne plus particulierement celle que forment, en ſe rapprochant, le mont Olympe et le mont Oſſa: c'eſt le ſeul grand chemin pour aller de Theſſalie en Macédoine. Nous nous rendîmes à Lariſſe et nous nous embarquâmes ſur le Pénée.

La vallée s'étend du ſud-oueſt au nord-eſt; ſa longueur eſt de 40 ſtades (environ une lieue et demie), ſa plus grande largeur d'environ 2 ſtades ½ (environ 236 toiſes); mais cette largeur diminue quelquefois au point quelle ne paroît être que de 100 pieds.

Les montagnes ſont couvertes de peupliers, de platanes, de frênes d'une beauté ſurprenante. De leurs pieds jailliſſent des ſources d'une eau pure comme le criſtal; et des intervalles qui ſéparent leurs ſommets, s'échappe un air frais que l'on reſpire avec une volupté ſecrète. Le fleuve Pénée qui coule au milieu, préſente partout un canal tranquille, et dans certains endroits il embraſſe de petits îles, dont il éterniſe la verdure. Des grottes percées dans les flancs de montagnes, des pièces de gazon placées aux deux côtés du fleuve, ſemblent être l'aſyle du repos et du plaiſir. Ce qui nous étonnoit le plus, étoit une certaine intelligence dans la diſtribution des ornemens qui parent ces retraites. Ailleurs c'eſt l'art qui s'efforce d'imiter la nature; ici on diroit que la nature veut imiter l'art. Les lauriers, et différentes ſortes d'arbriſſeaux forment d'eux-mêmes des berceaux et des boſquets, et font un beau contraſte avec des bouquets de bois placés au pied de l'Olympe. Les rochers ſont tapiſſés d'une eſpèce de lierre, et les arbres, ornés de plantes qui ſerpen-

penteut autour de leur trône, s'entrelacent dans leurs branches, et tombent en festons et en guirlandes. Enfin tout présente en ces beaux lieux la décoration la plus riante. De tous côtés l'oeil semble respirer la fraîcheur, et l'ame recevoir un nouvel esprit de vie.

Les Grecs ont des sensations si vives, ils habitent un climat si chaud, qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect et même au souvenir de cette charmante vallée; au tableau que je viens d'en ébaucher, il faut ajouter que dans le printemps, elle est toute émaillée de fleurs et qu'un nombre infini d'oiseaux y font entendre des chants à qui la solitude et la saison semblent prêter une mélodie plus tendre et plus touchante.

Cependant nous suivions lentement le cours du Pénée; et mes regards, quoique distraits par une foule d'objets délicieux, revenoient toujours sur ce fleuve. Tantôt je voyois les flots étinceler à travers le feuillage dont ses bords sont ombragés; tantôt m'approchant du rivage, je contemplois le cours paisible de ses ondes, qui sembloient se soutenir mutuellement, et remplissoient leur carrière sans tumulte et sans effort. Je disois à Amyntor notre ami et notre guide: Telle est l'image d'une ame pure et tranquille; ses vertus naissent les unes des autres; elles agissent toutes de concert et sans bruit. L'ombre étrangère du vice les fait seule éclater par son opposition. Amyntor me répondit: Je vais vous montrer l'image de l'ambition, et les funestes effets qu'elle produit.

Alors il me conduisit dans une des gorges du mont Ossa, où l'on prétend que se donna le combat des Titans contre les Dieux. C'est là qu'un torrent impétueux se précipite sur un lit de rochers, qu'il ébranle par la violence de ses chûtes. Nous parvînmes en un endroit où ses vogues forte-

ment comprimées cherchoient à forcer un paſſage. Elles ſe heurtoient, ſe ſoulevoient, et tomboient, en mugiſſant, dans un gouffre, d'où elles s'élançoient avec une nouvelle fureur pour ſe briſer les unes contre les autres, dans les airs.

Mon ame étoit occupée de ce ſpectacle; lorſque je levai les yeux autour de moi, je me retrouvai reſerré entre deux montagnes noires, arides et ſillonnées dans toute leur hauteur par des abymes profonds. Près de leurs ſommets, des nuages erroient peſamment parmi des arbres funèbres, ou reſtoient ſuſpendus ſur leurs branches ſtériles. Au deſſous, je vis la nature en ruine: les montagnes écroulées étoient couvertes de leurs débris, et n'offroient que des rochers menaçantes et confuſément entaſſées. Quelle puiſſance a donc briſé les liens de ces maſſes énormes? Eſt ce la fureur des aquilons? Eſt-ce un bouleverſement du globe? Eſt-ce en effet la vengeance terrible des Dieux contre les Titans? Je l'ignore: mais enfin, c'eſt dans cette affreuſe vallée que les conquérans devroient venir contempler le tableau des ravages dont ils affligent la terre.

En ſortant de la vallée, le plus beau des ſpectacles s'offrit à nous. C'eſt une plaine couverte de maiſons et d'arbres, où le fleuve, dont le lit eſt plus large et le cours plus paiſible, ſemble ſe multiplier par des ſinuoſités ſans nombre. A quelques ſtades de diſtance paroît le golfe Thermaïque; au delà ſe préſente la preſqu'île de Pallène, et dans le lointain le mont Athos termine cette ſuperbe vue.

Nous retournâmes le lendemain à Lariſſe et quelques jours après nous eûmes occaſion de voir le combat des taureaux. J'en avois vu de ſemblables en différentes villes de la Grèce; mais les habitans de Lariſſe y montrent plus d'adreſſe, que les autres peuples. La ſcène étoit aux environs

rons de cette ville: on fit partir plusieurs taureaux, et autant de cavaliers qui les poursuivoient et les aiguillonnoient avec une espèce de dard. Il faut que chaque cavalier s'attache à un taureau, qu'il coure à ses côtés, qu'il le presse et l'évite tour à tour, et qu'après avoir épuisé les forces de l'animal, il le saisisse par les cornes, et le jette à terre sans descendre lui même de cheval. Quelquefois il s'élance sur l'animal écumant de fureur, et malgré les secousses violentes qu'il éprouve, il l'atterre aux yeux d'un nombre infini de spectateurs qui célèbrent son triomphe.

Nous étions déjà en automne; comme cette saison est ordinairement très belle en Thessalie, et qu'elle y dure long-temps, nous fîmes quelques courses dans les villes voisines: mais le moment de notre départ étant arrivé, nous résolumes de passer par l'Epire, et nous prîmes le chemin de Gomphi, ville située au pied du mont Pindus, qui sépare la Thessalie de l'Epire.

CHAPITRE XXIV.

Voyage d'Épire. Oracle de Dodone. Saut de Leucade.

Le mont Pindus au levant, et le golfe d'Ambracie au midi, séparent, en quelque façon, l'Epire du reste de la Grèce. Parmi les fleuves qui l'arrosent, on distingue l'Achéron qui se jette dans un marais de même nom, et le Cocyte dont les eaux sont d'un goût désagréable: non loin de là est un endroit nommé Aorne ou Averne, d'où s'exhalent des vapeurs dont les airs sont infectés. A ces traits on reconnoît aisément le pays, où, dans les temps les plus anciens, on a placé les

enfers. Comme l'Epire étoit alors la dernière des contrées connues du côté de l'occident, elle passa pour la région des ténèbres; mais à mesure que les bornes du monde se reculèrent du même côté, l'enfer changea de position, et fut placé successivement en Italie et en Ibérie, toujours dans les endroits où la lumière du jour sembloit s'éteindre.

Outre quelques colonies Grecques établies en divers cantons de l'Epire, on distingue dans ce pays quatorze nations anciennes dont la plus illustre est celle des Molosses qui depuis environ neuf siècles obéissent à des princes de la même nation.

Dans le dernier siècle il se fit une revolution éclatante dans le gouvernement des Molosses. Un de leurs rois en mourant ne laissa qu'un fils. La nation persuadée que rien ne pouvoit l'intéresser autant que l'éducation de ce jeune prince, en confia le soin à des hommes sages, qui conçurent le projet de l'élever loin des plaisirs et de la flatterie. Ils le conduisirent à Athènes, et ce fut dans une république qu'il s'instruisit des devoirs mutuels des souverains et des sujets. De retour dans ses états, il donna un grand exemple; il dit au peuple: J'ai trop de pouvoir, je veux le borner. Il établit un sénat, des lois et des magistrats. Bientôt les lettres et les arts fleurirent par ses soins et par ses exemples. Les Molosses, dont il étoit adoré, adoucirent leurs moeurs, et prirent sur les nations barbares de l'Epire la supériorité que donnent les lumières.

ORACLE DE DODONE.

Dans une des parties septentrionales de l'Epire est la ville de Dodone. C'est là que se trouve le temple de Jupiter, et l'oracle le plus ancien de la Grèce. Cet oracle subsistoit dès le temps où les

les habitans de ces cantons n'avoient qu'une idée confuse de la divinité: et cependant ils portoient déjà leurs regards inquiets sur l'avenir, tant il est vrai que le desir de le connoître est une des plus anciennes maladies de l'esprit humain, comme elle en est une des plus funestes! J'ajoute qu'il en est une autre qui n'est pas moins ancienne parmi les Grecs; c'est de rapporter à des causes surnaturelles, non seulement les effets de la nature, mais encore les usages et les établissemens dont on ignore l'origine. Quand on daigne suivre les chaînes de leurs traditions, on s'apperçoit quelles aboutissent toutes à des prodiges. Il en fallut un sans doute pour instituer l'oracle de Dodone, et voici comme les prêtresses du temple le racontent:

Un jour deux colombes noires s'envolèrent de la ville de Thèbes en Egypte, et s'arrêtèrent l'une en Libye, et l'autre à Dodone. Cette dernière s'étant posée sur un chêne, prononça ces mots d'une voix très distincte: „Etablissez en ces „lieux un oracle en l'honneur de Jupiter.„ L'autre colombe prescrivit la même chose aux habitans de la Libye, et toutes deux furent regardées comme les interprètes des dieux. Quelque absurde que soit ce récit, il paroit avoir un fondement réel. Les prêtres Egyptiens soutiennent que deux prêtresses portèrent autrefois leurs rites sacrés à Dodone, de même qu'en Libye; et dans la langue des anciens peuples de l'Epire, le même mot designe une colombe et une vieille femme.

Dodone est située au pied du mont Tomarus, d'ou s'échappent quantité de sources intarissables. Elle doit sa gloire et ses richesses aux étrangers qui viennent consulter l'oracle. Le temple de Jupiter et les portiques qui l'entourent sont décorés par des statues sans nombre.

Non loin de ce temple eſt une ſource qui tous les jours eſt à ſec à midi, et dans ſa plus grande hauteur à minuit; qui tous les jours croît et décroît inſenſiblement d'un de ces points à l'autre. On dit qu'elle préſente un phénomène plus ſingulier encore. Quoique ſes eaux ſoient froides, et éteignent les flambeaux allumés qu'on y plonge, elles allument les flambeaux éteints qu'on en approche juſqu'à une certaine diſtance.

Trois prêtreſſes ſont chargées du ſoin d'annoncer les déciſions de l'oracle; mais les Béotiens doivent les recevoir de quelques uns des miniſtres attachés au temple. Ce peuple ayant une fois conſulté l'oracle ſur une entrepriſe qu'il méditoit, la prêtreſſe répondit: „Commettez une „impiété, et vous réuſſirez.„ Les Béotiens qui la ſoupçonnoient de favoriſer leurs ennemis, la jetèrent auſſitôt dans le feu, en diſant: Si la prê„treſſe nous trompe, elle mérite la mort; ſi elle „dit la vérité, nous obéiſſons à l'oracle en faiſant „une action impie.„ Les deux autres prêtreſſes crurent devoir juſtifier leur malheureuſe compagne. L'oracle, ſuivant elles, avoit ſimplement ordonné aux Beotiens d'enlever les trépieds ſacrés qu'ils avoient dans leur temple, et de les apporter dans celui de Jupiter à Dodone. En même temps il fut décidé que déſormais elles ne répondroient plus aux queſtions des Béotiens.

Les dieux dévoilent de pluſieurs manières leurs ſecrets aux prêtreſſes de ce temple. Quelquefois elles vont dans la forêt ſacrée, et ſe plaçant auprès de l'arbre prophétique, elles ſont attentives ſoit au murmure de ſes feuilles agitées par le zéphir, ſoit au gémiſſement de ſes branches battues par la tempête. D'autres fois, s'arrêtant au bord d'une ſource qui jaillit du pied de cet arbre, elles écoutent le bruit que forme le bouillonnement de ſes ondes fugitives. Elles ſaiſiſſent habilement les gradations et les nuances des ſons qui

qui frappent leurs oreilles, et les regardant comme les préſages des événemens futures, elles les interprètent ſuivant les règles qu'elles ſe ſont faites, et plus ſouvent encore ſuivant l'intérêt de ceux qui les conſultent.

Elles obſervent la même méthode pour expliquer le bruit qui réſulte du choc de pluſieurs baſſins de cuivre ſuſpendus autour du temple. Ils ſont tellement rapprochés, qu'il ſuffit d'en frapper un pour les mettre tous en mouvement. La prêtreſſe, attentive au ſon qui ſe communique, ſe modifie et s'affoiblit, fait tirer une foule de prédictions de cette harmonie confuſe.

Ce n'eſt pas tout encore. Près du temple ſont deux colonnes; ſur l'une eſt un vaſe d'airain, ſur l'autre la figure d'un enfant qui tient un fouet à trois petites chaînes de bronze, flexibles et terminées chacune par un bouton. Comme la ville de Dodone eſt fort expoſée au vent, les chaînes frappent le vaſe preſque ſans interruption, et produiſent un ſon qui ſubſiſte long-temps; les prêtreſſes peuvent en calculer la durée, et le faire ſervir à leurs deſſeins.

On conſulte auſſi l'oracle par le moyen des ſorts. Ce ſont des bulletins ou dés, qu'on tire au haſard de l'urne qui les contient. Un jour que les Lacédémoniens avoient choiſi cette voie pour connoître le ſuccès d'une de leurs expéditions, le ſinge du roi des Moloſſes ſauta ſur la table, renverſa l'urne, éparpilla les ſorts, et la prêtreſſe effrayée s'écria: Que les Lacédémoniens, loin d'aſpirer à la victoire, ne devoient plus ſonger qu'á leur ſureté. Les députés de retour à Sparte, y publièrent cette nouvelle, et jamais événement ne produiſit tant de terreur parmi ce peuple de guerriers.

Tels étoient les récits qu'on nous faiſoit de cet oracle. Cependant l'hiver approchoit et nous penſions à quitter ce pays. Nous nous embarquâmes

mes à Ambracie sur un vaisseau marchand qui partoit pour Naupacte, située dans le golfe de Crissa. Nous trouvâmes bientôt la presqu'île de Leucade, séparée du continent par un isthme très étroit. Nous vîmes des matelots qui, pour ne pas faire le tour de la presqu'île, transportoient à force de bras leur vaisseau par dessus cette langue de terre. Comme le nôtre étoit plus gros nous prîmes le parti de raser les côtes occidentales de Leucade, et nous parvînmes à son extrémité formée par une montagne très élevée, taillée à pic, sur le sommet de laquelle est un temple d'Apollon que les matelots distinguent et saluent de loin. Ce fut là que s'offrit à nous une scène capable d'inspirer le plus grand effroi.

SAUT DE LEUCADE.

Pendant qu'un grand nombre de bateaux se rangeoient circulairement au pied du promontoire, quantité de gens s'efforçoient d'en gagner le sommet. Les uns s'arrêtoient auprès du temple, les autres grimpoient sur des pointes de rocher, comme pour être témoins d'un événement extraordinaire. Leurs mouvemens n'annonçoient rien de sinistre, et nous étions dans une parfaite sécurité, quand tout à coup nous vîmes sur une roche écartée plusieurs de ces hommes en saisir un d'entr'eux, et le précipiter dans la mer, au milieu des cris de joie qui s'élevoient, tant sur les montagnes que dans les bateaux. Cet homme étoit couvert de plumes; on lui avoit de plus attaché des oiseaux, qui en déployant leurs ailes, retardoient sa chute. A peine fut-il dans la mer que les bateliers empressés de le secourir, l'en retirèrent, et lui prodiguèrent tous les soins qu'on pouvoit exiger de l'amitié la plus tendre. J'avois été si frappé dans le premier moment, que je m'écriai: „Ah barbares, est-ce ainsi que vous

vous vous jouez de la vie des hommes ! Mais ceux du vaisseau s'étoient fait un amusement de ma surprise et de mon indignation. A la fin, un citoyen d'Ambracie me dit: Ce peuple qui célèbre tous les ans, à pareil jour, la fête d'Apollon, est dans l'usage d'offrir à ce dieu un sacrifice expiatoire, et de détourner sur la tête de la victime tous les fléaux dont il est menacé. On choisit pour cet effet un homme condamné à subir le dernier supplice. Il périt rarement dans les flots; et après l'en avoir sauvé, on le bannit à perpétuité des terres de Leucade.

Vous serez bien plus étonné, ajouta l'Ambraciote, quand vous connoîtrez l'étrange opinion qui s'est établie parmi les Grecs. C'est que le saut de Leucade est un puissant remède contre les fureurs de l'amour. On a vu plus d'une fois des amans malheureux venir à Leucade, monter sur ce promontoire, offrir des sacrifices dans le temple d'Apollon, s'engager par un voeu formel de s'élancer dans la mer, et s'y précipiter d'eux-mêmes.

On prétend que quelques-uns furent guéris des maux qu'ils souffroient. Cependant comme la plupart de ceux qui ont tenté cette épreuve ne prenoient aucune précaution pour rendre leur chûte moins rapide, presque tous y ont perdu la vie, et les femmes en ont été souvent les deplorables victimes.

On montre à Leucade le tombeau d'Artémise reine de Carie. Epriſe d'une passion violente pour un jeune homme qui ne répondoit pas à son amour, elle le surprit dans le sommeil, et lui créva les yeux. Bientôt les regrets et le désespoir l'amènèrent à Leucade, ou elle périt dans les flots, malgré les efforts que l'on fit pour la sauver.

Telle fut aussi la fin de la malheureuse Sapho. Abandonnée de Phaon son amant, elle vint ici

chercher un soulagement à ses peines, et n'y trouva que la mort. Ces exemples ont tellement décrédité le saut de Leucade, qu'on ne voit plus guères d'amans s'engager par des voeux indiscrets à les imiter.

Après quatre jours de navigation, nos arrivâmes à Naupacte. Le lendemain nous prîmes un petit navire qui nous conduisit à Pagae, et de là nous nous rendîmes à Athénes.

CHAPITRE XXV.

Voyage de Mégare, de Corinthe, de Sicyone et de l'Achaïe.

Nous passâmes l'hiver à Athènes, attendant avec impatience le moment de reprendre la suite de nos voyages. Nous avions vu les provinces septentrionales de la Grèce. Il nous restoit à parcourir celles du Péloponese: nous en primes le chemin au retour du printemps. (356 avant J. C.)

MÉGARE.

Après avoir traversé la ville d'Eleusis, nous entrâmes dans la Mégarie qui sépare les états d'Athènes de ceux de Corinthe. On y trouve un petit nombre de villes et de bourgs. Mégare qui en est la capitale, fut long-temps soumise à des rois. La démocratie y subsista, jusqu'à ce que les orateurs publics, pour plaire à la multitude, l'engagèrent à se partager les dépouilles des riches citoyens. Le gouvernement oligarchique y fut alors établi; de nos jours le peuple a repris son autorité.

Il

Il existe dans cette ville une célèbre école de philosophie. Euclide son fondateur, fut un des plus zélés disciples de Socrate; malgré la distance des lieux, malgré la peine de mort décernée par les Athéniens contre tout Mégarien qui oseroit franchir leurs limites, on le vit plus d'une fois partir le soir déguisé en femme, passer quelques momens avec son maître, et s'en retourner à la pointe du jour. Ils examinoient ensemble en quoi consiste le vrai bien. Socrate qui dirigeoit ses recherches vers cet unique point, n'employa pour l'atteindre, que des moyens simples; mais Euclide trop familiarisé avec les écrits de Parménide et de l'école d'Elée, eut recours dans la suite à la voie des abstractions; voie souvent dangereuse, et plus souvent impénétrable. Ses principes sont assez conformes à ceux de Platon; il disoit que le vrai bien doit être un, toujours le même, toujours semblable à lui-même. Il falloit ensuite définir ces différentes propriétés; et la chose du monde qu'il nous importe le plus de savoir, fut la plus difficile à entendre.

Ce qui servit à l'obscurcir, ce fut la méthode déjà reçue d'opposer à une proposition la proposition contraire, et de se borner à les agiter long-temps ensemble. Un instrument qu'on découvrit alors contribua souvent à augmenter la confusion; je parle des règles du syllogisme dont les coups aussi terribles qu'imprévus terrassent l'adversaire qui n'est pas assez adroit pour les détourner. Bientôt les subtilités de la métaphysique s'étayant des ruses de la logique, les mots prirent la place des choses, et les jeunes élèves ne puisèrent dans les écoles que l'esprit d'aigreur et de contradiction.

Euclide l'introduisit dans la sienne, peut-être sans le vouloir; car il étoit naturellement doux et patient: son frère qui croyoit avoir à s'en plaindre, lui dit un jour dans sa colère: Je veux mourir,

rir, si je ne me venge. „Et moi, répondit Eu„clide, si je ne te force à m'aimer encore.„ Mais il céda trop souvent au plaisir de multiplier et de vaincre les difficultés, et ne prévit pas que des principes souvent ébranlés perdent une partie de leurs forces.

Eubulide de Milet, son successeur, conduisit ses disciples par des sentiers encore plus glissans et plus tortueux. Euclide exerçoit les esprits, Eubulide les secouoit avec violence. Ils avoient l'un et l'autre beaucoup de connoissances et de lumières: je devois en avertir avant que de parler du second.

Nous les trouvâmes entouré de jeunes gens attentifs à toutes ses paroles, et jusqu'à ses moindres signes. Il nous entretint de la manière dont il les dressoit, et nous comprîmes qu'il préféroit la guerre offensive à la défensive. Nous le priâmes de nous donner le spectacle d'une bataille; et pendant qu'on en faisoit les apprêts, il nous dit qu'il avoit découvert plusieurs especes de syllogismes, tous d'un secours merveilleux pour éclairer les idées L'un s'appeloit le voilé, un autre le chauve, un troisième le menteur, et ainsi des autres.

Je vais en essayer quelques-uns en votre présence, ajouta t il; ils seront suivis d'un combat dont vous désirez être les témoins: ne les jugez pas légèrement: il en est qui arrêtent les meilleurs esprits, et les engagent dans des défilés d'où ils ont bien de la peine à sortir.

Dans ce moment parut une figure voilée depuis la tête jusqu'aux pieds. Il me demanda si je la connoissois. Je répondis que non. Eh bien, reprit il, voici comme j'argumente: Vous ne connoissez pas cet homme; or cet homme est votre ami: donc vous ne connoissez pas votre ami. Il abattit le voile, et je vis en effet un jeune Athénien avec qui j'étois fort lié. Eubulide s'adressant tout

tout de suite à Philotas : Qu'est-ce qu'un homme chauve lui dit-il ? c'est celui qui n'a point de cheveux. — Et s'il lui en restoit un, le seroit-il encore ? — Sans doute. — S'il en reste, 2, 3, 4 ? Il poussa cette série de nombres assez loin, augmentant toujours d'un unité, jusqu'a ce que Philotas finît par avouer que l'homme en question ne seroit plus chauve. Donc, reprit Eubulide, un seul cheveu suffit pour qu'un homme ne soit point chauve, et cependant vous aviez d'abord assuré le contraire. Vous sentez bien, ajouta-il, qu'on prouvera de même qu'un seul mouton suffit pour former un troupeau, un seul grain pour donner la mésure exacte d'un boisseau etc. Nous parûmes si étonnés de ces misérables équivoques, et si embarrassés de notre maintien, que tous les écoliers éclatèrent de rire.

Cependant l'infatigable Eubulide nous disoit : voici enfin le noeud le plus difficile à délier. Epiménide a dit que tous les Crétois sont menteurs ; or il étoit Crétois lui même : donc il a menti ; donc les Crétois ne sont pas menteurs ; donc Epiménide n'a pas menti ; donc les Crétois sont menteurs. Il achève à peine, et s'écrie tout à coup : Aux armes, aux armes, attaquez, défendez le mensonge d'Epiménide.

A ces mots l'oeil en feu, le geste ménaçant, les deux partis s'avancent, se pressent, se repoussent, font pleuvoir l'un sur l'autre une grêle de syllogismes, de sophismes, de paralogismes. Bientôt les ténèbres s'épaississent, les rangs se confondent, les vainqueurs et les vaincus se percent de leurs propres armes, ou tombent dans les mêmes pièges. Des paroles outrageantes se croisent dans les airs, et sont enfin étouffées par les cris perçans dont la salle retentit.

L'action alloit recommencer, lorsque Philotas dit à Eubulide, que chaque parti étoit moins attentif à établir une opinion qu'à détruire celle de l'en-

l'ennemi, ce qui eſt une mauvaiſe manière de raiſonner: de mon côté je lui fis obſerver que ſes diſciples paroiſſoient plus ardens à faire triompher l'erreur que la vérité; ce qui eſt une dangereuſe manière d'agir. Il ſe diſpoſoit à me répondre, lorſqu'on nous avertit que nos voitures étoient prêtes. Nous prîmes congé de lui, et nous déplorâmes, en nous retirant, l'indigne abus que les ſophiſtes faiſoient de leur eſprit et des diſpoſitions de leurs élèves.

Pour nous rendre à l'iſthme de Corinthe, notre guide nous conduiſit, par des hauteurs, ſur une corniche taillée dans le roc, très étroite, très rude, élevée au deſſus de la mer, ſur la croupe d'une montagne qui porte ſa tête dans les cieux; c'eſt le fameux défilé où l'on dit que ſe tenoit ce Sciron qui précipitoit les voyageurs dans la mer après les avoir dépouillés, et à qui Théſée fit ſubir le même genre de mort.

Rien de ſi effrayant que ce trajet, au premier coup d'oeil; nous n'oſions arrêter nos regards ſur l'abyme; les mugiſſemens des flots ſembloient nous avertir, à tous momens, que nous étions ſuſpendus entre la mort et la vie. Bientôt familiariſés avec les dangers, nous jouîmes avec plaiſir d'un ſpectacle intéreſſant. Des vents impétueux franchiſſoient le ſommet des rochers que nous avions à droite, grondoient au deſſus de nos têtes, et diviſés en tourbillons, tomboient à plomb ſur différens points de la ſurface de la mer, la bouleverſoient et la blanchiſſoient d'écume en certains endroits, tandis que dans les eſpaces intermédiaires elle reſtoit unie et tranquille.

Le ſentier que nous ſuivions ſe prolonge pendant environ 48 ſtades, s'inclinant et ſe relevant tour à tour juſqu' auprès de Cromyon, port et chateau des Corinthiens, éloigné de 120 ſtades de leur capitale. En continuant de longer la mer par

par un chemin plus commode et plus beau, nous arrivâmes aux lieux où la largeur de l'isthme n'est plus que de 40 stades (envir. 1 lieue $\frac{1}{2}$) c'est là que les peuples du Péloponèse ont quelquefois pris le parti de se retrancher, quand ils craignoient une invasion; c'est là aussi qu'ils célèbrent leurs jeux isthmiques, auprès d'un temple de Neptune et d'un bois de pin consacré à ce dieu.

La ville de Corinthe est située au pied d'une haute montagne, sur laquelle on a construit une citadelle. Au midi elle a pour défense la montagne elle même, qui en cet endroit est extrêmement escarpée. Des remparts très forts et très élevés la protègent des trois autres côtés. Son circuit est de 40 stades (environ 1 lieue $\frac{1}{2}$); mais comme les murs s'étendent sur les flancs de la montagne, et embrassent la citadelle, on peut dire que l'enceinte totale est de 85 stades (3 lieues 532 toises).

Un grand nombre d'édifices sacrés et profanes, anciens et modernes, embellissent cette ville. On nous montra le tombeau des deux fils de Médée. Les Corinthiens les arrachèrent des autels où cette mère infortunée les avoit déposés, et les assommèrent à coups de pierres. En punition de ce crime, une maladie épidémique enleva leurs enfans au berceau, jusqu'à ce que, dociles à la voix de l'oracle, ils s'engagèrent à honorer tous les ans la mémoire des victimes de leur fureur. Je croyois, dis-je alors, sur l'autorité d'Euripide, que cette princesse les avoit égorgés elle-même. J'ai oui dire, répondit un des assistans, que le poète se laissa gagner par une somme de cinq talens (27,000 livres), qu'il reçut de nos magistrats: quoiqu'il en soit, à quoi bon le dissimuler? un ancien usage prouve clairement que nos pères furent coupables; car c'est pour rappéler et expier leurs crimes, que nos enfans doi-

doivent jusqu'a un certain âge avoir la tête rasée, et porter une robe noire.

Corinthe est pleine de magasins et de manufactures; on y fabrique entre autres choses des couvertures de lit recherchées des autres nations. Elle rassemble à grands frais les tableaux et les statues des bons maîtres; mais elle n'a produit jusqu'ici aucun de ces artistes qui font autant d'honneur à la Grèce, soit qu'elle n'ait pour les chefs d'oeuvre de l'art qu'un goût de luxe, soit que la nature se réservant le droit de placer les génies, ne laisse aux souverains que le soin de les chercher et de les produire au grand jour. Cependant on estime certains ouvrages en bronze et en terre cuite qu'on fabrique en cette ville. Elle ne possede point de mines de cuivre. Ses ouvriers en mêlant celui qu'ils tirent de l'étranger avec une petite quantité d'or et d'argent en, composent un métal brillant et presque inaccessible à la rouille. Ils en font des cuirasses, des casques, de petits figures, des coupes des vases moins estimés encore pour la matière que pour le travail, le plupart enrichis de feuillages, et d'autres ornemens exécutes au ciselet. C'est avec une égale intelligence qu'ils retracent les mêmes ornemens sur les ouvrages de terre.

Cette ville est devenue l'entrepôt de l'Asie et de l'Europe. Nous vîmes étaler sur le rivage des rames de papier, et des voiles de vaisseaux apportées de l'Egypte, l'ivoire de la Libye, les cuirs de Cyrène, l'encens de la Syrie, les dattes de la Phénicie, les tapis de Carthage, du blé et des fromages de Syracuse, des poires et des pommes de l'Eubée, des esclaves de Phrygie et de Thessalie, sans parler d'une foule d'autres objets qui arrivent journellement dans les ports de la Grèce, et en particulier dans ceux de Corinthe L'appât du gain attire les marchands étrangers et sur-tout ceux de Phénicie; et les jeux solennels de

de l'isthme y rassemblent un nombre infini de spectateurs.

Les femmes de Corinthe se font distinguer par leur beauté; les hommes par l'amour du gain et des plaisirs. Ils ruinent leur santé dans les plaisirs de la table; l'amour n'est plus chez eux qu'une licence effrénée: ils se sont réduits à n'être plus que la plus riche, la plus efféminée et la plus foible nation de la Grèce.

Sicyone n'est qu'à une petite distance de Corinthe. Nous traversâmes plusieurs rivières pour nous y rendre: ce canton, qui produit en abondance du blé, du vin et de l'huile, est un des plus beaux et des plus riches de la Grèce.

Nous visitâmes la ville, le port et la citadelle. Sicyone figurera dans l'histoire des nations par les soins qu'elle a pris de cultiver les arts. Je voudrois fixer, d'une maniere précise, jusqu'a quel point elle a contribué à la naissance de la peinture, au développement de la sculpture; mais je l'ai déja insinué: les arts marchent pendant des siècles entiers dans des routes obscures; une grande découverte n'est que la combinaison d'une foule de petites decouvertes qui l'ont précédés; et comme il est impossible d'en suivre les traces, il suffit d'observer celles qui sont plus sensibles, et de se borner à quelques resultats.

Le dessin dut son origine au hasard, la sculpture à la religion, la peinture aux progrès de autres arts.

Dès les plus anciens temps, quelqu'un s'avisa de suivre et de circonscrire sur le terrein, ou sur un mur, le contour de l'ombre que projetoit un corps éclairé par le soleil ou par toute autre lumière; on apprit en conséquence à indiquer la forme des objets par de simples linéamens.

Dès les plus anciens temps encore, on voulut ranimer la ferveur du peuple, en mettant sous ses yeux le symbole ou l'image de son culte. On

exposa d'abord à sa vénération une pierre, ou un tronc d'arbre, bientôt on prit le parti d'en arrondir l'extrémité supérieure en forme de tête; enfin on y creusa des lignes pour figurer les pieds et les mains. Tel étoit l'état de la sculpture parmi les Egyptiens, lorsqu'ils la transmirent aux Grecs, qui se contentèrent pendant long-temps d'imiter leurs modèles. De là ces espèces de statues qu'on trouve si fréquemment dans le Péloponèse, et qui n'offrent qu'une gaîne, une colonne, une pyramide surmontée d'une tête, et quelquefois représentant des mains qui ne sont qu'indiquées, et des pieds qui ne sont pas séparés l'un de l'autre. Les statues de Mercure, qu'on appelle Hermès, sont un reste de cet ancien usage.

Les Egyptiens se glorifient d'avoir découvert la sculpture, il y a plus de dix mille ans; la peinture en même temps, ou au moins six mille ans avant qu'elle fût connue des Grecs. Ceux-ci, très-éloignés de s'attribuer l'origine du premier de ces arts, croient avoir des titres légitimes sur celle du second. Pour concilier ces diverses prétentions, il faut distinguer deux sortes de peintures: celle qui se contentoit de rehausser un dessin par des couleurs employées entières et sans ruption; et celle qui après de longs efforts est parvenue à rendre fidèlement la nature.

Les Egyptiens ont découvert la première. On voit en effet, dans la Thébaïde, des couleurs très-vives et très-anciennement appliquées sur le pourtour des grottes qui servoient peut être de tombeaux, sur les plafonds des temples, sur des hiéroglyhes et sur des figures d'hommes et d'animaux. Ces couleurs quelquefois enrichies de feuilles d'or attachées par un mordant, prouvent clairement qu'en Egypte l'art de peindre ne fut pour ainsi dire, que l'art d'enluminer.

Il paroit qu'à l'époque de la guerre de Troie les Grecs n'étoient guères plus avancés; mais vers la premiere olympiade (776 avant J. C.), les artiſtes de Sicyone et de Corinthe, qui avoient déja montré dans leurs deſſins plus d'intelligence, ſe ſignalèrent par des eſſais dont on a conſervé le ſouvenir, et qui étonnèrent par leur nouveauté. Pendant que Dédale de Sicyone détachoit les pieds et les mains des ſtatues, Cléophante de Corinthe colorioit les traits du viſage.

Il ſe ſervit de brique cuite et broyée; preuve que les Grecs ne connoiſſoient alors aucune des couleurs dont on ſe ſert aujourd'hui pour exprimer la carnation. Vers le temps de la bataille de Marathon, la peinture et la ſculpture ſortirent de leur longue enfance, et des progrès rapides les ont amenées au point de grandeur et de beauté où nous les voyons aujourd'hui.

Preſque de nos jours, Sicyone a produit Eupompe, chef d'une troiſième école de peinture; avant lui on ne connoiſſoit que celles d'Athènes et d'Ionie. De la ſienne ſont déjà ſortis des artiſtes célèbres, Pauſanias, entre autres, et Pamphile qui la dirigeoit pendant notre ſéjour en cette ville. Ses talens et ſa réputation lui attiroient un grand nombre d'elèves, qui lui payoient un talent (5400 livres) avant que d'être reçus; il s'engageoit de ſon côté à leur donner pendant dix ans des leçons fondées ſur une excellente théorie, et juſtifiées par le ſuccès de ſes ouvrages. Il les exhortoit à cultiver les lettres et les ſciences, dans leſquelles il étoit lui même très-verſé.

Ce fut d'après ſon conſeil que les magiſtrats de Sicyone ordonnèrent que l'étude du deſſin entreroit deſormais dans l'éducation des citoyens, et que les beaux arts ne ſeroient plus livrés à des mains ſervils; les autres villes de la Grèce, frappées de cet exemple, commencent à s'y conformer.

Nous connûmes deux de ſes élèves qui ſe ſont fait depuis un grand nom, Mélanthe et Apelle. Il concevoit de grandes eſpérances du premier, de plus grandes encore du ſecond, qui ſe félicitoit d'avoir un tel maître: Pamphile ſe félicita bientôt d'avoir formé un tel diſciple.

Après avoir paſſé quelques jours à Sicyone, nous entrâmes dans l'Achaie, et nous nous rendîmes à Egire, diſtante de la mer d'environ 12, ſtades (1134 toiſes). Pendant que nous en parcourions les monumens, on nous dit qu'autrefois les habitans, ne pouvant oppoſer des forces ſuffiſantes à ceux de Sicyone, qui étoient venus les attaquer, s'aviſèrent de raſſembler un grand nombre de chèvres, de lier des torches allumées à leurs cornes, et de les faire avancer pendant la nuit; l'ennemi crut que c'étoient des troupes alliées d'Egire, et prit le parti de ſe retirer.

Plus loin nous entrâmes dans une grotte, ſéjour d'un oracle qui emploie la voie du ſort pour manifeſter l'avenir. Auprès d'une ſtatue d'Hercule s'élève un tas de dés, dont chaque face a une marque particulière; on en prend quatre au haſard, et on les fait rouler ſur une table, où les mêmes marques ſont figurées avec leur interprétation: cet oracle eſt auſſi ſûr et auſſi fréquenté que les autres.

Plus loin encore, nous viſitâmes les ruines d'Hélice, autrefois éloignée de la mer de 12 ſtades (1134 toiſes), détruite de nos jours par un tremblement de terre. Ces terribles cataſtrophes ſe font ſentir ſur tout dans les lieux voiſins de la mer, et ſont aſſez ſouvent précédées de ſignes effrayans: on voit pendant pluſieurs mois les eaux du ciel inonder la terre, ou ſe refuſer à ſon attente; le ſoleil ternir l'éclat de ſes rayons, ou rougir comme un braſier ardent; des vents impétueux ravager les campagnes; des ſillons de flam-

flamme étinceler dans les airs, et d'autres phénomènes avant-coureurs d'un desastre épouvantable.

Après le malheur d'Hélice, on se rappela divers prodiges qui l'avoient annoncé. Quoiqu'il en soit, la ville, après des secousses violentes et rapides qui se multiplièrent jusqu'à la naissance du jour, fut renversée de fond en comble, et aussitôt ensevelie sous les flots de la mer qui venoit de franchir ses limites.

En allant à Patrae, nous traversâmes quantité de villes et de bourgs; car l'Achaie est fort peuplée. A Pharcae, nous vîmes dans la place publique trente pierres quarrées, qu'on honore comme autant de divinités dont j'ai oublié les noms. Près de ces pierres est un Mercure terminé en gaine, et affublé d'une longue barbe, en face d'une statue de Vesta, entourée d'un cordon de lampes de bronze. On nous avertit que le mercure rendoit des oracles, et qu'il suffisoit de lui dire quelques mots à l'oreille pour avoir sa réponse. Dans ce moment, un paysan vint le consulter; il lui fallut offrir de l'encens à la Déesse, verser de l'huile dans les lampes et les allumer, déposer sur l'autel une petite pièce de monnoie, s'approcher de Mercure, l'interroger tout bas, sortir de la place en se bouchant les oreilles, et recueillir ensuite les prémières paroles qu'il entendoit, et qui devoient éclairer ses doutes. Le peuple le suivit, et nous rentrâmes chez nous.

Avant que d'arriver à Patrae, nous mîmes pied à terre dans un bois charmant, où plusieurs jeunes gens s'exerçoient à la course. Dans une des allées, nous rencontrâmes un enfant de 12 à 13 ans, vêtu d'une jolie robe, et couronné d'épis de blé. Nous l'interrogeâmes; il nous dit: c'est aujourd'hui la fête de Bacchus Esymnète, c'est

son nom; *) tous les enfans de la ville se rendent sur le bord du Milichus. Là nous nous mettrons en procession, pour aller à ce temple de Diane que vous voyez là-bas, nous déposerons cette couronne aux pieds de la déesse, et après nous être lavés dans le ruisseau, nous en prendrons une de lierre, et nous irons au temple de Bacchus, qui est par delà. Je lui dis: pourquoi cette couronne d'épis? — C'est ainsi qu'on paroit nos têtes, quand on nous immoloit sur l'autel de Diane — Comment, on vous immoloit? — Vous ne savez donc pas l'histoire du beau Mélanippe et de la belle Cométho, prêtresse de la Déesse? Je vais vous la raconter.

Ils s'aimoient tant qu'ils se cherchoient toujours, et quand ils n'étoient plus ensemble ils se voyoient encore. Ils demandèrent enfin á leurs parens la permission de se marier, et ces méchans la leur refusèrent. Peu de temps après il arriva de grandes disettes, de grandes maladies dans le pays. On consulta l'oracle; il répondit que Diane étoit fâchée de ce que Mélanippe et Cométho s'étoient mariés dans son temple même, la nuit de sa fête, et que pour l'appaiser, il falloit lui sacrifier tous les ans un jeune garçon et une jeune fille de la plus grande beauté. Dans la suite, l'oracle nous promit que cette barbare coutume cesseroit, lorsqu'un inconnu apporteroit ici une certaine statue de Bacchus; il vint, on plaça la statue dans ce temple, et le sacrifice fut remplacé par la procession et les cérémonies dont je vous ai parlé. Adieu etranger.

Ce récit qui nous fut confirmé par des personnes éclairées, nous étonna d'autant moins, que pendant long-temps on ne connut pas de meilleure

*) Le nom d'Esymnète, dans les plus anciens temps signifioit Roi.

leure voie pour détourner la colère céleſte, que de répandre ſur les autels le ſang des hommes, et ſur-tout celui d'une jeune fille. Les conſéquences qui régloient ce choix étoient juſtes, mais elles découloient de ce principe abominable que les dieux ſont plus touchés du prix des offrandes, que de l'intention de ceux qui les préſentent. Cette fatale erreur une fois admiſe, on dut ſucceſſivement leur offrir les plus belles productions de la terre, et les plus ſuperbes victimes; et comme le ſang des hommes eſt plus précieux que celui des animaux, on fit couler celui d'une fille qui réuniſſoit la jeuneſſe, la beauté, la naiſſance, enfin tous les avantages que les hommes eſtiment le plus.

Après avoir examiné les monumens de Patrae et d'une autre ville nommée Dymé, nous paſſâmes le Lariſſus, et nous entrâmes dans l'Elide.

CHAPITRE XXVI.

Voyage d'Elide. Les jeux Olympiques.

L'Elide eſt de tous les cantons du Péloponèſe le plus abondant et le mieux peuplé. Ses campagnes, preſque toutes fertiles, ſont couvertes d'eſclaves laborieux; l'agriculture y fleurit, parce que le gouvernement a pour les laboureurs les égards que méritent ces citoyens utiles: ils ont chez eux des tribunaux qui jugent leurs cauſes en dernier reſſort, et ne ſont pas obligés d'interrompre leurs travaux pour venir dans les villes mendier un jugement inique ou trop longtemps différé.

En arrivant à Elis, nous rencontrâmes une proceſſion qui ſe rendoit au temple de Minerve.

Elle faiſoit partie d'une cérémonie où les jeunes gens de l'Elide s'étoient diſputé le prix de la beauté. Les vainqueurs étoient menés en triomphe; le premier, la tête ceinte de bandelettes, portoit les armes que l'on conſacroit à la Déeſſe; le ſecond conduiſoit la victime; un troiſième étoit chargé des autres offrandes.

J'ai vu ſouvent dans la Grèce de pareils combats, tant pour les garçons que pour les femmes et les filles. J'ai vu de même chez des peuples éloignés, les femmes admiſes à des concours publics, avec cette différence pourtant que les Grecs décernent le prix à la plus belle, et les barbares à la plus vertueuſe.

Rien ne donne plus d'éclat à cette province que les jeux Olympiques, célébrés de quatre en quatre ans en l'honneur de Jupiter. Chaque ville de la Grèce a des fêtes qui en réuniſſent les habitans; quatre grandes ſolemnités réuniſſent tous les peuples de la Grèce; ce ſont les jeux Pythiques ou de Delphes; les jeux Iſthmiques ou de Corinthe, ceux de Némée et ceux d'Olympie. J'ai parlé des premiers dans mon voyage de la Phocide; je vais m'occuper des derniers: je paſſerai les autres ſous ſilence, parce qu'ils offrent tous à peu près les mêmes ſpectacles.

Les jeux olympiques, inſtitués par Hercule, furent après une longue interruption, rétablis par les conſeils du célèbre Lycurgue, et par les ſoins d'Iphitus, ſouverain d'un canton de l'Elide. On les alloit célébrer pour la cent ſixième fois, lorſque nous arrivâmes à Elis. (Dans l'état de l'année 356 avant J. C.)

Tout les habitans de l'Elide ſe préparoient à cette ſolennité auguſte. On avoit déjà promulgué le décret qui ſuſpend toutes les hoſtilités. Des troupes qui entreroient alors dans cette terre ſacrée ſeroient condamnées à deux mines par ſoldat. (180 livres).

Les

Les Eléens ont l'adminiſtration des jeux Olympiques depuis quatre ſiècles. C'eſt à eux qu'il appartient d'écarter les manoeuvres et les intrigues, d'établir l'équité dans les jugemens, et d'interdire le concours aux nations étrangères à la Grèce, et même aux villes Grecques accuſées d'avoir violé les réglemens faits pour maintenir l'ordre pendant les fêtes. Ils ont une ſi haute idée de ces réglemens, qu'ils envoyèrent autrefois des députés chez les Egyptiens, pour ſavoir des ſages de cette nation, ſi, en les redigeant on n'avoit rien oublié? Un article eſſentiel, répondirent ces derniers: Dès que les juges ſont des Eléens, les Eléens devroient être exclus du concours. Malgré cette réponſe ils y ſont encore admis aujourd'hui, et pluſieurs d'entre eux ont remporté des prix, ſans que l'intégrité des juges ait été ſoupçonnée. Il eſt vrai que pour la mettre plus à couvert, on a permis aux athlètes d'appeler au ſénat d'Olympie du décret qui les prive de la couronne.

A chaque Olympiade, on tire au ſort les juges ou préſidens des jeux: ils ſont au nombre de huit, parce qu'on en prend un de chaque tribu. Ils s'aſſemblent à Elis avant la célébration des jeux, et pendant l'eſpace de dix mois ils s'inſtruiſent en détail des fonctions qu'ils doivent remplir; ils s'en inſtruiſent ſous des magiſtrats qui ſont les dépoſitaires et les interprètes des réglemens dont je viens de parler. Afin de joindre l'expérience aux préceptes, ils exercent, pendant le même intervalle de temps, les athlètes qui ſont venus ſe faire inſcrire pour diſputer le prix de la courſe et de la plupart des combats à pied.

Apres avoir vu tout ce qui pouvoit nous intéreſſer, ſoit dans la ville d'Elis, ſoit dans celle de Cillène, nous partîmes pour Olympie.

Le temple de Jupiter que cette ville renferme, fut conſtruit dans le ſiècle dernier par un archi-

tecte habile nommé Libon. Il eſt diviſé par des colonnes en trois nefs. On y trouve, de même que dans le veſtibule, quantité d'offrandes que la piété et la reconnoiſſance ont conſacrées au dieu; mais loin de ſe fixer ſur ces objets, les regards ſe portent rapidement ſur la ſtatue et ſur le trône de Jupiter. Ce chef d'oeuvre de Phidias et de la ſculpture fait au premier aſpect une impreſſion que l'examen ne ſert qu'à rendre plus profonde.

La figure de Jupiter eſt en or et en ivoire; et quoique aſſiſe, elle s'élève preſque juſqu'au plafond du temple. De la main droite, elle tient une victoire également d'or et d'ivoire, de la gauche, un ſceptre travaillé avec goût, enrichi de diverſes eſpeces de metaux, et ſurmonté d'un aigle. La chauſſure eſt en or, ainſi que le manteau, ſur lequel on a gravé des animaux, des fleurs, et ſur-tout des lis.

Le trône porte ſur quatre pieds, ainſi que ſur des colonnes intermédiaires de même hauteur que les pieds. Les matières les plus riches, les arts les plus nobles, concoururent à l'embellir. Il eſt tout brillant d'or, d'ivoire, d'ébène et de pierres précieuſes, partout décoré de peintures et de basreliefs.

Aux pieds de Jupiter on lit cette inſcription: *Je ſuis l'ouvrage de Phidias, Athénien, fils de Charmidès.* Outre ſon nom, l'artiſte pour éterniſer la mémoire et la beauté d'un jeune homme de ſes amis, appelé Pantarcès, grava ſon nom ſur un des doigts de Jupiter.

On ne peut approcher du trône autant qu'on le déſireroit. A une certaine diſtance on eſt arrêté par une baluſtrade qui règne tout autour, et qui eſt ornée de peintures excellentes de la main de Panénus, élève et parent de Phidias. C'eſt le meme qui, conjointement avec Coloïès, autre diſciple de ce grand homme, fut chargé des principaux détails de cet ouvrage ſurprenant. On dit qu'a-

qu'après l'avoir achevé, Phidias ôta le voile dont il l'avoit couvert, consulta le goût du public, et se conforma lui même d'après les avis de la multitude.

On est frappé de la grandeur de l'entreprise, de la richesse de la matière, de l'excellence du travail, de l'heureux accord de toutes les parties, mais on l'est bien plus encore de l'expression sublime que l'artiste a su donner à la tête de Jupiter. La divinité même y paroît empreinte avec tout l'éclat de la puissance, toute la profondeur de la sagesse, toute la douceur de la bonté. Auparavant les artistes ne représentoient le maître des dieux qu'avec des traits communs, sans noblesse et sans caractère distinctif: Phidias fut le premier qui atteignit, pour ainsi dire, la majesté divine, et sut ajouter un nouveau motif au respect des peuples, en leur rendant sensible ce qu'ils avoient adoré. Dans quelle source avoit-il donc puisé ces hautes idées? Des poètes diroient qu'il étoit monté dans le ciel, ou que le dieu étoit descendu sur la terre; mais il répondit d'une manière plus simple et plus noble, à ceux qui lui faisoient la même question: il cita les vers d'Homère, où ce poète dit qu'un régard de Jupiter suffit pour ébranler l'Olympe. Ces vers en reveillant dans l'ame de Phidias l'image du vrai beau, de ce beau qui n'est apperçu que par l'homme de génie, produisirent le Jupiter d'Olympie; et quel que soit le sort de la réligion qui domine dans la Grèce, le Jupiter d'Olympie servira toujours de modèle aux artistes qui voudront représenter dignement l'être suprême.

Les Elées connoissent le prix du monument qu'ils possédent; ils montrent encore aux étrangers l'atelier de Phidias. Ils ont repandu leurs bienfaits sur les descendans de ce grand artiste, et les ont chargés d'entretenir la statue dans tout son éclat.

Du

Du temple de Jupiter nous paſſâmes à celui de Junon; il eſt beaucoup plus ancien que le premier. La plupart des ſtatues qu'on y voit, ſoit en or, ſoit en ivoire, décèlent un art encore groſſier, quoiqu'elles n'ayent pas 300 ans d'antiquité.

On célèbre auprès de ce temple, des jeux auxquels préſident ſeize femmes choiſies parmi les huit tribus des Eléens, et reſpectables par leur vertu autant que par leur naiſſance. Ce ſont elles qui entretiennent deux choeurs de muſique, pour chanter des hymnes en l'honneur de Junon, qui brodent le voile ſuperbe qu'on déploie le jour de la fête, et qui décernent le prix de la courſe aux filles de l'Elide. Dès que le ſignal eſt donné, ces jeunes émules s'élancent dans la carrière, preſqu'à demi nues et les cheveux flottans ſur leurs épaules: celle qui remporte la victoire, reçoit une couronne d'olivier, et la permiſſion plus flatteuſe encore, de placer ſon portrait dans le temple de Junon.

En ſortant de là nous parcourûmes les routes de l'enceinte ſacrée. A travers les platanes, et les oliviers qui ombragent ces lieux, s'offroient à nous, de tous côtés, des colonnes, des trophées, des chars de triomphe, des ſtatues ſans nombre, en bronze, en marbre, les uns pour les dieux, les autres pour les vainqueurs, car le temple de la gloire n'eſt ouvert que pour ceux qui ont des droits à l'immortalité.

Pendant que nous admirions ces ouvrages de ſculpture, et que nous y ſuivions le développement et les derniers efforts de cet art, nos interprètes nous faiſoient de longs recits, et nous racontoient des anecdotes relatives à ceux dont ils nous montroient les portraits. Après avoir arrêté nos regards ſur deux chars de bronze, dans l'un deſquels étoit Gélon, roi de Syracuſe, et dans l'autre Hiéron ſon frère et ſon ſucceſſeur: Près de Gélon, ajoutoient-ils, vous voyez la ſtatue de

de Cléomède; cet athlète ayant eu le malheur de tuer son adversaire au combat de la lutte, les juges, pour le punir, le privèrent de la couronne: il en fut affligé au point de perdre la raison. Quelque temps après, il entra dans une maison destinée à l'éducation de la jeunesse, saisit une colonne qui soutenoit le toît, et la renversa. Près de soixante enfans périrent sous les ruines de l'édifice.

Voici la statue d'un autre athlète nommé Timanthe. Dans sa vieillesse il s'exerçoit tous les jours à tirer de l'arc; un voyage qu'il fit l'obligea de suspendre cet exercice: il voulut le reprendre à son retour; mais voyant que sa force étoit diminuée, il dressa lui-même son bûcher, et se jeta dans les flammes.

Cette jument que vous voyez, fut surnommée le vent à cause de son extrême légèreté. Un jour qu'elle couroit dans la carrière, Philotas qui la montoit se laissa tomber; elle continua sa course, doubla la borne, et vint s'arrêter devant les juges, qui décernèrent la couronne à son maître, et lui permirent de se faire représenter ici avec l'instrument de sa victoire.

Ce lutteur s'appeloit Glaucus; il étoit jeune et labouroit la terre. Son père s'apperçut avec surprise, que pour enfoncer le soc qui s'étoit détaché de la charrue, il se servoit de sa main comme d'un marteau. Il le conduisit dans ces lieux et le proposa pour le combat du ceste. Glaucus dressé par un adversaire qui employoit tour à tour l'adresse et la force, étoit sur le point de succomber, lorsque son père lui cria: Frappe, mon fils, comme sur la charrue; aussitôt le jeune homme redoubla ses coups, et fut proclamé vainqueur.

Voici Théagène qui dans les différens jeux de la Grèce, remporta, dit-on, 1200 fois le prix soit à la course, soit à la lutte, soit à d'autres exer-

exercices. Après sa mort, la statue qu'on lui avoit élevée dans la ville de Thasos sa patrie, excitoit encore la jalousie d'un rival de Théagène; il venoit toutes les nuits assouvir ses fureurs contre ce bronze, et l'ébranla tellement à force de coups, qu'il le fit tomber et en fut écrasé: la statue fut traduite en jugement, et jetée dans la mer. La famine ayant ensuite affligé la ville de Thasos, l'oracle consulté par les habitans, répondit qu'ils avoient négligé la mémoire de Théagène. On lui décerna des honneurs divins, après avoir retiré des eaux, et replacé le monument qui le représentoit.

Cet autre athlète porta sa statue sur ses épaules, et la posa lui même dans ces lieux. C'est le célèbre Milon; c'est lui qui dans la guerre des habitans de Crotone sa patrie, contre ceux de Sybaris, fut mis à la tête des troupes, et remporta une victoire signalée: il parut dans la bataille avec une massue et les autres attributs d'Hercule, dont il rappeloit le souvenir. Il triompha souvent dans nos jeux et dans ceux de Delphes; il y faisoit souvent des essais de sa force prodigieuse. Quelquefois il se plaçoit sur un palet qu'on avoit huilé pour le rendre plus glissant, et les plus fortes secousses ne pouvoient l'ébranler: d'autres fois il empoignoit une grenade, et sans l'écraser la tenoit si serrée, que les plus vigoureux athlètes ne pouvoient écarter ses doigts pour la lui arracher; mais sa maîtresse l'obligeoit à lâcher prise. On raconte encore de lui qu'il parcourut le stade, portant un boeuf sur ses épaules; que se trouvant un jour dans une maison avec les disciples de Pythagore; il leur sauva la vie en soutenant la colonne sur laquelle portoit le plafond qui étoit près de tomber: enfin que dans sa vieillesse, il devint la proie des bêtes feroces, parce que ses mains se trouverent prises dans un tronc d'ar-

d'arbre que des coins avoient fendu en partie, et qu'il vouloit achever de diviſer.

Nous vîmes enſuite des colonnes où l'on avoit gravé des traités d'alliance entre divers peuples de la Grèce: on les avoit depoſés dans ces lieux pour les rendre plus ſacrés. Mais tous ces traités ont été violés avec les ſermens qui en garantiſſoient la durée; et les colonnes qui ſubſiſtent encore, atteſtent une vérité effrayante, c'eſt que les peuples policés ne ſont jamais plus de mauvaiſe foi, que lorſquils s'engagent à vivre en paix les uns avec les autres.

Cependant les peuples abordoient en foule à Olympie. Par mer, par terre, de toutes les parties de la Grèce, des pays les plus éloignés on s'empreſſoit de ſe rendre à ces fêtes dont la célébrité ſurpaſſe infiniment celle des autres ſolennités, et qui néanmoins ſont privées d'un agrément qui les rendroit plus brillantes. Les femmes n'y ſont pas admiſes, ſans doute à cauſe de la nudité des athlètes. La loi qui les en exclut eſt ſi ſévère, qu'on precipite du haut d'un rocher celles qui oſent la violer. Cependant les prêtreſſes d'un temple ont une place marquée et peuvent aſſiſter à certains exercices.

Le premier jour des fêtes tombe au onzième jour du mois hécatombéon, qui commence à la nouvelle lune après le ſolſtice d'été: elles durent cinq jours: à la fin du dernier, qui eſt celui de la pleine lune, ſe fait la proclamation ſolennelle des vainqueurs. Elles s'ouvrirent le ſoir par pluſieurs ſacrifices que l'on offrit ſur des autels élevés en l'honneur de différentes divinités, ſoit dans le temple de Jupiter, ſoit dans les environs. Tous étoient ornés de feſtons et de guirlandes.

Les cérémonies ſe prolongèrent fort avant dans la nuit, et ſe firent au ſon des inſtrumens, a la clarté de la lune qui approchoit de ſon plein, avec un ordre et une magnificence qui inſpiroient

à-la-

à-la-fois de la surprise et du respect. A minuit, dès qu'elles furent achevées, la plupart des assistans, par un empressement qui dure pendant toutes les fêtes, allèrent se placer dans la carrière pour mieux jouir du spectacle des jeux qui devoient commencer avec l'aurore.

La carrière olympique se divise en deux parties, qui sont le Stade et l'Hippodrome. Le Stade est une chaussée de 600 pieds de long, et d'une largeur proportionnée; c'est là que se font les courses à pied, et que se donnent la plupart des combats. L'Hippodrome est destiné aux courses des chars et des chevaux.

L'ordre des combats a varié plus d'une fois; la régle generale qu'on suit à présent, est de consacrer les matinées aux exercices qu'on appelle légers, tels que les différentes courses; et les après midi à ceux qu'on nomme graves ou violens, tels que la lutte, le pugilat etc.

A la petite pointe du jour nous nous rendimes au Stade. Il étoit déjà rempli d'Athletes qui préludoient aux combats, et entouré de quantité de spectateurs; d'autres en plus grand nombre, se plaçoient confusément sur la colline qui se présente en amphithéatre au-dessus de la carrière. Des chars voloient dans la plaine; le bruit des trompettes, le hénnissement des chevaux se mêloient aux cris de la multitude; et lorsque nos yeux pouvoient se distraire de ce spectacle, et qu'aux mouvemens tumultueux de la joie publique nous comparions le répos et le silence de la nature, alors quelle impression ne faisoit pas sur nos ames la sérénité du ciel, la fraîcheur délicieuse de l'air, l'Alpée qui forme en cet endroit un superbe canal, et ces campagnes fertiles qui s'embellissoient des premiers rayons du soleil!

Un moment après, nous vîmes les athlètes interrompre leurs exercices, et prendre le chemin de

de l'enceinte sacrée. Nous les y suivîmes, et nous trouvâmes dans la chambre du Sénat les huit présidens de jeux, avec des habits magnifiques et toutes les marques de leur dignité. Ce fut là qu'au pied d'une statue de Jupiter, et sur les membres sanglans des victimes, les athlètes prirent les dieux à témoins qu'ils s'étoient exercés pendant dix mois aux combats qu'ils alloient livrer. Ils promirent aussi de ne point user de supercherie et de se conduire avec honneur: leurs parens et leurs instituteurs firent le même serment.

Après cette cérémonie, nous revînmes au Stade. Les athlètes entrèrent dans la barrière qui le précède, et s'y dépouillèrent entièrement de leurs habits, mirent à leurs pieds des brodequins, et se firent frotter d'huile par tout le corps. Des ministres subalternes se montroient de tous côtés, soit dans la carrière, soit à travers les rangs multipliés des spectateurs, pour y maintenir l'ordre.

Quand les présidens eurent pris leurs places, un héraut s'écria: „Que les coureurs du Stade se „présentent.„ Il en parut aussitôt un grand nombre, qui se placèrent sur une ligne, suivant le rang que le sort leur avoit assigné. Le héraut récita leurs noms et ceux de leur patrie. Si ces noms avoient été illustrés par des victoires précédentes, ils étoient accueillis avec des applaudissemens redoublés. Après que le héraut eut ajouté: „Quelqu'un peut-il reprocher à ces athlètes d'avoir été dans les fers, ou d'avoir mené une vie irrégulière?„ il se fit un silence profond, et je me sentis entraîné par cet intérêt qui remuoit tous les coeurs, et qu'on n'éprouve pas dans les spectacles des autres nations. Au lieu de voir au commencement de la lice, des hommes du peuple prêts à se disputer quelques feuilles d'olivier, je n'y vis plus que des hommes libres, qui, par le consentement unanime de toute la Grèce, chargés

de gloire ou de la honte de leur patrie, s'exposoient à l'alternative du mépris ou de l'honneur, en présence de plusieurs milliers de témoins qui rapporteroient chez eux les noms des vainqueurs et des vaincus. L'espérance et la crainte se peignoient dans les regards inquiets des spectateurs; elles devenoient plus vives, à mesure qu'on approchoit de l'instant qui devoit les dissiper. Cet instant arriva. La trompette donna le signal; les coureurs partirent, et dans un clin d'oeil, parvinrent à la borne où se tenoient les présidens des jeux. Le héraut proclama le nom de Porus de Cyrène; et mille bouches le repétèrent.

L'honneur qu'il obtenoit est le premier et le plus brillant de ceux qu'on décerne aux jeux Olympiques, parce que la course du Stade simple est la plus ancienne de celles qui ont été admises dans ces fêtes. Elle s'est dans la suite des temps diversifié de plusieurs manières. Nous la vîmes successivement exécuter par des enfans qui avoient à peine atteint leur douzième année, et par des hommes qui couroient avec un casque, un bouclier, et des espèces de bottines.

Les jours suivans d'autres champions furent appelés pour parcourir le double Stade, c'est-à-dire, qu'après avoir atteint le but et doublé la borne, ils devoient retourner au point du départ. Ces derniers furent remplacés par des athlètes qui fournirent douze fois la longueur du Stade. Quelques-uns concoururent dans plusieurs de ces exercices, et remportèrent plus d'un prix. Parmi les incidens qui réveillèrent, à diverses reprises, l'attention de l'assemblée, nous vîmes de coureurs s'éclipser et se dérober aux insultes des spectateurs; d'autres sur le point de parvenir au terme de leurs desirs, tomber tout à coup sur un terrein glissant. On nous en fit remarquer, dont les pas s'imprimoient à peine sur la poussière. Deux Crotoniates tinrent long-temps les esprits en suspens;

pens; ils devançoient leurs adverſaires de bien loin; mais l'un d'eux ayant fait tomber l'autre en le pouſſant, un cri général s'éleva contre lui, et il fut privé de l'honneur de la victoire; car il eſt expreſſément défendu d'uſer de pareilles voies pour ſe la procurer: on permet ſeulement aux aſſiſtans d'animer par leurs cris les coureurs auxquels ils s'intéreſſent.

Les vainqueurs ne pouvoient être couronnés que dans les derniers jours des fêtes; mais à la fin de leur courſe, iis reçurent, ou plutôt enlevèrent une palme qui leur étoit deſtinée. Ce moment fut pour eux une ſuite de triomphes. Tout le monde s'empreſſoit de les voir, de les féliciter; leurs parens, leurs amis, leurs compatriotes, verſant des larmes de tendreſſe et de joie, les ſoulevoient ſur leurs épaules pour les montrer aux aſſiſtans, et les livroient aux applaudiſſemens de toute l'aſſemblée, qui repandoit ſur eux des fleurs à pleine main.

Le lendemain nous allâmes de bonne heure à l'Hippodrome, où devoient ſe faire la courſe des chevaux et celle des chars. Les gens riches peuvent ſeuls livrer ces combats, qui exigent en effet la plus grande dépenſe. Comme ceux qui aſpirent aux prix, ne ſont pas obligés de les diſputer eux mêmes, ſouvent les ſouverains et les républiques ſe mettent au nombre des concurrens, et confient leur gloire à des écuyers habiles. On trouve ſur la liſte des vainqueurs, Théron, roi d'Agrigente; Gélon et Hiéron, rois de Syracuſe, Archélaüs, roi de Macédoine, Pauſanias roi de Lacédemone et quantité d'autres, ainſi que pluſieurs villes de la Grèce. Il eſt aiſé de juger que de pareils rivaux doivent exciter la plus vive émulation. Ils étalent une magnificence que les particuliers cherchent à égaler, et qu'ils ſurpaſſent quelquefois. On ſe rappelle encore que dans les jeux où Alcibiade fut couronné, ſept chars ſe

préſentèrent dans la carrière au nom de ce célèbre Athénien, et que trois de ces chars obtinrent le premier, le ſecond et le quatrième prix.

Pendant que nous attendions le ſignal, on nous dit de regarder attentivement un dauphin de bronze placé au commencement de la lice, et un aigle de même métal poſé ſur un autel au milieu de la barrière. Bientôt nous vîmes le dauphin s'abaiſſer et ſe cacher dans la terre, l'aigle s'élever, les ailes déployées, et ſe montrer aux ſpectateurs; un grand nombre de cavaliers s'élancer dans l'Hippodrome, paſſer devant nous avec la rapidité d'un éclair, tourner autour de la borne qui eſt à l'extrémité; les uns ralentir leur courſe, ſes autres la précipiter, juſqu'à ce que l'un d'entre eux redoublant ſes efforts eût laiſſé derrière lui ſes concurrens affligés.

Après que des athlètes, à peine ſortis de l'enfance, eurent fourni la même carrière, elle fut remplie par quantité de chars qui ſe ſuccédérent les uns aux autres. Ils étoient attelés de deux chevaux dans une courſe, de deux poulains dans une autre, enfin de quatre chevaux dans la dernière, qui eſt la plus brillante et la plus glorieuſe de toutes.

Pour en voir les préparatifs, nous entrâmes dans la barrière; nous y trouvâmes pluſieurs chars magnifiques, retenus par des cables qui s'étendoient le long de chaque file, et qui devoient tomber l'un après l'autre. Ceux qui les conduiſoient n'étoient vétus que d'une étoffe légère. Leurs courſiers dont ils pouvoient à peine modérer l'ardeur, attiroient tous les regards par leur beauté, quelques uns par les victoires qu'ils avoient déja remportées. Dès que le ſignal fut donné, ils s'avancèrent juſqu'à la ſeconde ligne, et s'étant ainſi réunis avec les autres lignes, ils ſe préſentèrent tous de front au commencement de

de la carrière. Dans l'instant on les vit couverts de poussière, se croiser, se heurter, entrainer les chars avec une rapidité que l'oeil avoit peine à suivre. Leur impétuosité redoubloit lorsqu'ils se trouvoient en présence de la statue d'un génie qui, dit on, les pénètre d'une terreur secrète; elle redoubloit lorsqu'ils attendoient le son bruyant des trompettes placées auprès d'une borne fameuse par les naufrages qu'elle occasionne. Posée dans la largeur de la carrière, elle ne laisse pour le passage des chars qu'un défilée assez étroit, où l'habileté des guides vint très souvent échouer. Le péril est d'autant plus redoutable, qu'il faut doubler la borne jusqu'à douze fois; car on est obligé de parcourir douze fois la longueur de l'Hippodrome, soit en allant, soit en revenant.

A chaque évolution, il survenoit quelque accident qui excitoit des sentimens de pitié, ou des rires insultans de la part de l'assemblée. Des chars avoient été emportés hors de la lice, d'autres s'étoient brisés en se choquant avec violence; la carrière étoit parsemée de débris qui rendoient la course plus périlleuse encore. Il ne restoit plus que cinq concurrens, un Thessalien, un Libyen, un Syracusain, un Corinthien et un Thébain. Les trois premiers étoient sur le point de doubler la borne pour la dernière fois. Le Thessalien se brise contre cet écueil; il tombe embarassé dans les rênes, et tandis que ses chevaux se renversent sur ceux du Libyen, qui le serroit de près; que ceux du Syracusain se précipitent dans une ravine qui borde en cet endroit la carrière; que tout rétentit des cris perçans et multipliés; le Corinthien et le Thébain arrivent, saisissent le moment favorable, dépassent la borne, pressent de l'aiguillon leurs coursiers fougueux, et se présentent aux juges, qui décernent le premier prix au Corinthien, et le second au Thébain.

Pendant que durèrent les fetes, et dans certains intervalles de la journée, nous quittions le spectacle, et nous parcourions les environs d'Olympie. Nous promenant un jour le long de l'Alphée, dont les bords ombragés d'arbres de toute espèce, étoient couverts de tentes de différentes couleurs, nous vîmes un jeune homme, d'une jolie figure, jeter dans le fleuve des fragmens d'une palme qu'il tenoit dans sa main, et accompagner cette offrande de vœux secrets: il venoit de remporter le prix à la course, et il avoit à peine atteint son troisième lustre. Nous l'interrogeâmes. Cet Alphée, nous dit-il, dont les eaux abondantes et pures fertilisent cette contrée, étoit un chasseur d'Arcadie; il soupiroit pour Aréthuse qui le fuyoit, et qui, pour se dérober à ses poursuites, se sauva en Sicile: elle fut métamorphosé en fontaine; il fut changé en fleuve; mais, comme son amour n'étoit point éteint, les deux, pour couronner sa constance, lui ménagèrent une route dans le sein des mers, et lui permirent enfin de se réunir avec Aréthuse. Le jeune homme soupira en finissant ces mots.

Nous revenions souvent dans l'enceinte sacrée. ici, des athlètes qui n'étoient pas encore entrés en lice, cherchoient dans les entrailles des victimes la destinée qui les attendoit. Là des trompettes, posés sur un grand autel, se disputoient le prix, unique objet de leur ambition. Plus loin une foule, d'étrangers rangés autour d'un portique, écoutoient un écho qui repétoit jusqu'à sept fois les paroles qu'on lui adressoit. Par-tout s'offroient à nous des exemples frappans de faste et de vanité; car les jeux attirent tous ceux qui ont acquis de la célébrité, ou qui veulent en acquérir par leurs talens, leur savoir ou leurs richesses. Après la bataille de Salamine Thémistocle parut au milieu du stade, qui retentit aussitot d'applaudissemens en son honneur. Loin de s'occuper des

jeux

jeux les regards furent arrêtés sur lui pendant toute la journée, on montroit aux etrangers avec des cris de joie et d'admiration cet homme qui avoit sauvé la Grèce; et Thémistocle fut forcé d'avouer que ce jour avoit été le plus beau de sa vie.

Nous fumes témoins d'une scène plus touchante encore. Un vieillard cherchoit à se placer; après avoir parcouru plusieurs gardins toujours repoussé par des plaisanteries offensantes il paroit à celui des Lacedémoniens.

Tous les jeunes gens et la plupart des hommes se levèrent avec respect et lui offrirent leurs places. Des battemens de mains sans nombre éclatèrent à l'instant; et le vieillard attendri ne put s'empêcher de dire: „Les Grecs connoissent les règles de la bienséance; les Lacedemoniens les pratiquent.

Je vis dans l'enceinte un peintre élève de Zeuxis, qui à l'exemple de son maître, se promenoit revêtu d'une superbe robe de pourpre, sur laquelle son nom étoit tracé en lettres d'or. On lui disoit de tous côtés: Tu imites la vanité de Zeuxis mais tu n'es pas Zeuxis.

Pendant que des sophistes étaloient avec complaisance leur vanité, des peintres exposoient à tous les yeux les tableaux qu'ils venoient d'achever; des rhapsodes chantoient des fragmens d'Homère et d'Hésiode; des poètes, des orateurs, des philosophes, des historiens placés aux péristyles des temples et dans tous les endroits éminens, récitoient leurs ouvrages: les uns traitoient des sujets de morale; d'autres faisoient l'éloge des jeux olympiques, ou de leur patrie, ou des princes dont ils mendioient la protection.

Nous suivions avec assiduité les lectures qui se faisoient. Les présidens des jeux y assistoient quelquefois, et le peuple s'y portoit avec empressement. Un jour qu'il paroissoit écouter avec une attention plus marquée, on entendit

retentir de tous côtés le nom de Polydamas. Auſſitôt la plupart des aſſiſtans coururent après Polydamas. C'étoit un athlète de Theſſalie, d'une grandeur et d'une force prodigieuſe. On racontoit de lui qu'étant ſans armes ſur le mont Olympe, il avoit abattu un lion enorme ſous ſes coups; qu'ayant ſaiſi un taureau furieux, l'animal ne put s'échapper qu'en laiſſant la corne de ſon pied entre les mains de l'athlète; que les chevaux les plus vigoureux ne pouvoient faire avancer un char qu'il retenoit par derriere d'une ſeule main. Il avoit remporté pluſieurs victoires dans les jeux publics; mais comme il étoit venu trop tard à Olympie, il ne put être admis au concours. Nous apprîmes dans la ſuite la fin tragique de cet homme extraordinaire: il étoit entré avec quelques uns de ſes amis dans une caverne pour ſe garantir de la chaleur; la voûte de la caverne s'entrouvrit; ſes amis s'enfuirent; Polydamas voulut ſoutenir la montagne et en fut écraſé.

Plus il eſt difficile de ſe diſtinguer parmi les nations policées, plus la vanité y devient inquiete, et capable des plus grands excès. Dans un autre voyage que je fis à Olympie, j'y vis un médecin de Syracuſe, appelé Ménécrate, traînant à ſa ſuite pluſieurs de ceux qu'il avoit guéris, et qui s'étoient obligés avant le traitement, de le ſuivre par-tout. L'un paroiſſoit avec les attributs d'Hercule; un autre avec ceux d'Apollon, d'autres avec ceux de Mercure ou d'Eſculape. Pour lui, revêtu d'une robe de pourpre, ayant une couronne d'or ſur la tête, et un ſceptre à la main, il ſe donnoit en ſpectacle ſous le nom de Jupiter, et couroit le monde eſcorté de ces nouvelles divinités. Il écrivit un jour au roi de Macédoine la lettre ſuivante:

„Ménécrate Jupiter à Philippe, ſalut. Tu „règnes dans la Macédoine, et moi dans la mé-

„decine;

„decine; tu donnes la mort à ceux qui se portent „bien, je rends la vie aux malades; ta garde est „formée de Macédoniens, les dieux composent la „mienne.„ Philippe lui répondit en deux mots qu'il lui souhaitoit un retour de raison. Quelque temps après, ayant appris qu'il étoit en Macédoine, il le fit venir, et le pria à souper. Ménécrate et ses compagnons furent placés sur des lits superbes et exhaussés; devant eux étoit un autel chargé des prémices des moissons; et pendant qu'on présentoit un excellent repas aux autres convives, on n'offrit que des parfums et des libations à ces nouveaux dieux, qui ne pouvant supporter cet affront, sortirent brusquement de la salle, et ne reparurent plus depuis.

Les traits suivans ne servent pas moins à peindre les mœurs des Grecs et la légereté de leur caractère. Il se donna un combat dans l'enceinte sacrée, pendant qu'on célébroit les jeux, il y a huit ans. Ceux de Pise en avoient usurpé l'intendance sur les Eléens, qui vouloient reprendre leurs droits. Les uns et les autres soutenus de leurs alliés, pénétrèrent dans l'enceinte: l'action fut vive et meurtrière. On vit les spectateurs sans nombre que les fêtes avoient attirés, et qui étoient presque tous couronnés de fleurs, se ranger tranquillement autour du champ de bataille, témoigner dans cette occasion la même espèce d'intérêt que pour les combats des athlètes, et applaudir tour à tour avec les mêmes transports aux succès de l'une et de l'autre armée.

Il me reste à parler des exercices qui demandent plus de force que les précédens, tels que la lutte, le pugilat, le pancrace et le pentathle. Je ne suivrai point l'ordre dans lequel ces combats furent donnés, et je commencerai par la lutte.

On se propose dans cet exercice de jeter son adversaire par terre, et de le forcer à se déclarer

vaincu. Les athlètes qui devoient concourir, ſe tenoient dans un portique voiſin; ils furent appelés à midi. Ils étoient au nombre de ſept: on jeta autant de bulletins dans une boite placée devant les préſidens des jeux. Deux de ces bulletins étoient marqués de la letre A, deux autres de la lettre B, deux autres d'un C, et le ſeptième d'un D: on les agita dans la boite; chaque athlète prit le ſien, et l'un des préſidens appareilla ceux qui avoient tiré la même lettre. Ainſi il y eut trois couples de lutteurs, et le ſeptième fut reſervé pour combattre contre les vainqueurs des autres. Ils ſe dépouillèrent de tout vêtement, et après s'être frotté d'huile, ils ſe roulèrent dans le ſable, afin que leurs adverſaires euſſent moins de priſe en voulant les ſaiſir.

Auſſitôt un Thébain et un Argien s'avancent dans le Stade; ils s'approchent, ſe meſurent des yeux et s'empoignent par les bras. Tantôt appuyant leur front l'un contre l'autre ils ſe pouſſent avec une action égale, paroiſſent immobiles, et s'épuiſent en efforts ſuperflus, tantôt ils s'ébranlent par des ſecouſſes violentes, s'entrelacent, comme des ſerpens, s'alongent, ſe raccourciſſent, ſe plient en avant, en arrière, ſur les côtés; une ſueur abondante coule de leurs membres affoiblis; ils reſpirent un moment, ſe prennent par le milieu du corps, et après avoir employé de nouveau la ruſe et la force, le Thébain enleve ſon adverſaire; mais il plie ſous le poids: ils tombent, ſe roulent dans la pouſſière, et reprennent tour à tour le deſſus. A la fin le Thébain, par l'entrelacement de ſes jambes et de ſes bras, ſuſpend tous les mouvemens de ſon adverſaire qu'il tient ſous lui, le ſerre à la gorge, et le force à lever la main pour marque de ſa défaite. Ce n'eſt pas aſſez néanmoins pour obtenir la couronne; il faut que le vainqueur terraſſe au moins deux fois ſon rival; et communément ils en

en viennent trois fois aux mains. L'Argien eut l'avantage dans la seconde action, et le Thébain reprit le sien dans la troisième.

Après que les deux autres couples de lutteurs eurent achevé leurs combats, les vaincus se retirèrent accablés de honte et de douleur. Il restoit trois vainqueurs, un Agrigentin, un Éphésien et le Thebain dont j'ai parlé. Il restoit aussi un Rhodien que le sort avoit reservé. Il avoit l'avantage d'entrer tout frais dans la lice; mais il ne pouvoit remporter le prix sans livrer plus d'un combat; Il triompha de l'Agrigentin, fut terrassé par l'Ephésien, qui succomba sous le Thébain: ce dernier obtint la palme. Ainsi une première victoire doit en amener d'autres; et dans un concours de sept athlètes, il peut arriver que le vainqueur soit obligé de lutter contre quatre antagonistes, et d'engager avec chacun d'eux jusqu'à trois actions différentes.

Il n'est pas permis dans la lutte de porter des coups à son adversaire; dans le pugilat il n'est permis que de le frapper. Huit athlètes se présentèrent pour ce dernier exercice, et furent, ainsi que les lutteurs, appareillés par le sort. Ils avoient la tête couverte d'une calotte d'airain, et leurs poings étoient assujettis par des especes de gantelets formés de lanières de cuir qui se croisoient en tout sens.

Les attaques furent aussi variées que les accidens qui les suivirent. Quelquefois on voyoit deux athlètes faire divers mouvemens pour n'avoir pas le soleil devant les yeux, passer des heures entières à s'observer, à épier chacun l'instant où son adversaire laisseroit une partie de son corps sans défense, à tenir leurs bras élevés et tendus de manière à mettre leur tête à couvert, à les agiter rapidement, pour empêcher l'ennemi d'approcher. Quelquefois ils s'attaquoient avec fureur, et faisoient pleuvoir l'un sur l'autre une grêle

grêle de coups. Nous en vîmes qui, ſe précipitant les bras levés ſur leur ennemi prompt à les éviter, tomboient peſamment ſur la terre, et ſe briſoient tout le corps; d'autres qui, épuiſés et couverts de bleſſures mortelles, ſe ſoulevoient tout-à-coup, et prenoient de nouvelles forces dans leur déſeſpoir; d'autres enfin, qu'on retiroit du champ de bataille, n'ayant ſur le viſage aucun trait qu'on pût reconnoître, et ne donnant d'autre ſigne de vie que le ſang qu'ils vomiſſoient à gros bouillons.

Je frémiſſois à la vue de ce ſpectacle, et mon ame s'ouvroit toute entière à la pitié, quand je voyois de jeunes enfans faire l'apprentiſſage de tant de cruautés. Car on les appeloit aux combats de la lutte et du ceſte avant que d'appeler les hommes faits. Cependant les Grecs ſe repaiſſoient avec plaiſir de ces horreurs; ils animoient par leurs cris ces malheureux, acharnés les uns contre les autres; et les Grecs ſont doux et humains. Certes les dieux nous ont accordé un pouvoir bien funeſte et bien humiliant, celui de nous accoutumer à tout, et d'en venir au point de nous faire un jeu de la barbarie ainſi que du vice. Les exercices cruels auxquels on élève ces enfans, les épuiſent de ſi bonne heure, que dans les liſtes des vainqueurs aux jeux Olympiques, on en trouve à peine deux ou trois qui ayent remporté le prix dans leur enfance et dans un age plus avancé.

Dans les autres exercices il eſt aiſé de juger du ſuccès: dans le pugilat il faut que l'un des combattans avoue ſa défaite. Tant qu'il lui reſte un degré de force, il ne déſeſpère pas de la victoire, parce qu'elle peut dépendre de ſes efforts et de ſa fermeté. On nous raconta qu'un athlète ayant eu les dents briſées par un coup terrible, prit le parti de les avaler; et que ſon rival, voyant

ſon

son attaque sans effet, se crut perdu sans ressource, et se déclara vaincu.

Cet espoir fait qu'un athlète cache ses douleurs sous un air menaçant et une contenance fière; qu'il risque souvent de périr, qu'il périt en effet quelquefois, malgré l'attention du vainqueur et la sévérité de lois, qui défendent à ce dernier de tuer son adversaire sous peine d'être privé de la couronne. La plupart en échappant à ce danger, restent estropiés toute leur vie, ou conservent des cicatrices qui les défigurent. De là vient peut-être que cet exercice est le moins estimé de tous, et qu'il est presque entièrement abandonné aux gens du peuple.

Ce fut dans le moment que ces hommes durs et féroces sembloient redoubler de violence que se donna le combat du pancrace, exercice composé de la lutte et du pugilat, à cette différence près, que les athlètes ne devant pas se saisir au corps, n'ont point les mains armées de gantelets, et portent des coups moins dangereux. L'action fut bientôt terminée: il étoit venu la veille un Sicyonien, nommé Sostrate, célèbre par quantité de couronnes qu'il avoit recueillies, et par les qualités qui les lui avoient procurées. La plupart de ses rivaux furent écartés par sa présence, les autres par ses premiers essais; car dans ces préliminaires, ou les athlètes préludent en se prenant par les mains, il serroit et tordoit avec tant de violence les doigts de ses adversaires, qu'il décidoit sur le champ la victoire en sa faveur.

Le pentathle comprend non seulement la course à pied, la lutte, le pugilat et le pancrace, mais encore le saut, le jet du disque et celui du javelot.

Dans ce dernier exercice, il suffit de lancer le javelot, et de frapper au but proposé. Les disques ou palets sont des masses de métal ou de pierre, de forme lenticulaire, c'est à dire, rondes, et plus épais-

épaiſſes dans le milieu que vers les bords, très lourdes, d'une ſurface très polie, et par-là même très difficile à ſaiſir. On en conſerve trois à Olympie, qu'on préſente à chaque renouvellement des jeux, et dont l'un eſt percé d'un trou pour y paſſer une courroie. L'athlète placé ſur une petite élevation pratiquée dans le ſtade, tient le palet avec ſa main, ou par le moyen d'une courroie, l'agite circulairement, et le lance de toutes ſes forces: le palet vole dans les airs, tombe et roule dans la lice. On marque l'endroit où il s'arrête; et c'eſt à le dépaſſer que tendent les efforts ſucceſſifs des autres athlètes.

Il faut obtenir le même avantage dans le ſaut, exercice dont tous les mouvemens s'exécutent au ſon de la flûte. Les athlètes tiennent dans leurs mains de contrepoids, qui, dit-on, leur facilitent les moyens de franchir un plus grand eſpace. Quelques-uns s'élancent au de-là de 50 pieds.

Les athlètes qui diſputent le prix du pentathle, doivent pour l'obtenir, triompher au moins dans les trois premiers combats auxquels ils s'engagent. Quoiqu'ils ne puiſſent pas ſe meſurer en particulier avec les athlètes de chaque profeſſion; ils ſont néanmoins très eſtimés, parce qu'en s'appliquant à donner au corps la force, la ſoupleſſe et la légèreté dont il eſt ſuſceptible, ils rempliſſent tous les objets qu'on s'eſt propoſé dans l'inſtitution des jeux et de la gymnaſtique.

Le dernier jour des fêtes fut deſtiné à couronner les vainqueurs. Cette cérémonie glorieuſe pour eux, ſe fit dans le bois ſacré, et fut précédée par des ſacrifices pompeux. Quand il furent achevés, les vainqueurs, à la ſuite des préſidens des jeux, ſe rendirent au théatre, parés de riches habits, et tenant une palme à la main. Ils marchoient dans l'ivreſſe de la joie, au ſon des flûtes,

tes, entourés d'un peuple immenſe, dont les applaudiſſemens faiſoient retentir les airs. On voyoit enſuite paroître d'autres athlètes montés ſur des chevaux et ſur des chars. Leurs courſiers ſuperbes ſe montroient avec toute la fierté de la victoire; ils étoient ornés de fleurs, et ſembloient participer au triomphe.

Parvenus au théâtre, les préſidens des jeux firent commencer l'hymne compoſé autrefois par le poète Archiloque, et deſtiné à relever la gloire des vainqueurs, et l'eclat de cette cérémonie. Après que les ſpectateurs eurent joint, à chaque repriſe, leurs voix à celle des muſiciens, le héraut ſe leva, et annonça que Porus de Cyrène avoit remporté le prix du ſtade. Cet athlète ſe préſenta devant le chef des préſidens, qui lui mit ſur la tête une couronne d'olivier ſauvage, cueillie comme toutes celles qu'on diſtribue à Olympie, ſur un arbre qui eſt derrière le temple de Jupiter, et qui eſt devenu par ſa deſtination l'objet de la vénération publique. Auſſitôt toutes ces expreſſions de joie et d'admiration, dont on l'avoit honoré dans le moment de ſa victoire, ſe renouvellèrent avec tant de force et de profuſion, que Porus me parut au comble de la gloire. C'eſt en effet à cette hauteur que tous les aſſiſtans l'avoient placé; et je n'étois plus ſurpris des épreuves laborieuſes, auxquelles ſe ſoumettoient les athlètes, ni des effets extraordinaires que ce concert de louanges a produit plus d'une fois. On nous diſoit, à cette occaſion, que le ſage Chilon expira de joie en embraſſant ſon fils, qui venoit de remporter la victoire, et que l'aſſemblée des jeux Olympiques ſe fit un devoir d'aſſiſter à ſes funérailles. Dans le ſiècle dernier, ajoutoit-on, nos pères furent témoins d'un ſcène plus intéreſſante.

Diagoras de Rhodes, qui avoit rehauſſé l'éclat de ſa naiſſance par une victoire remportée dans

nos

nos jeux, amena dans ces lieux deux de ses enfans, qui concoururent et méritèrent la couronne. A peine l'eurent ils reçue, qu'ils la posèrent sur la tête de leur père; et le prenant sur leurs épaules, le menèrent en triomphe au milieu des spectateurs, qui le félicitoient en jetant des fleurs sur lui, et dont quelques uns lui disoient: Mourez Diagoras; car vous n'avez plus rien à désirer. Le vieillard ne pouvant suffire à son bonheur, expira aux yeux de l'assemblée attendrie de ce spectacle, baigné des pleurs de ses enfans qui le pressoient entre leurs bras.

Ces éloges donnés aux vainqueurs sont quelquefois troublés, ou plutôt honorés par les fureurs de l'envie. Aux acclamations publiques, j'entendis quelquefois se mêler des sifflemens, de la part de plusieurs particuliers nés dans de villes ennemies de celles qui avoient donné le jour aux vainqueurs.

A ces traits de jalousie je vis succeder des traits non moins frappans d'adulation ou de générosité. Quelques uns de ceux qui avoient remporté le prix à la course des chevaux et des chars; faisoient proclamer à leur place des personnes dont ils vouloient se ménager la faveur, ou dont ils chérissoient l'amitié. Les athletes qui triomphent dans les autres combats, ne pouvant se substituer personne, ont aussi des ressources pour satisfaire leur avarice; ils se disent au moment de la proclamation, originaires d'une ville de laquelle ils ont reçu des présens, et risquent ainsi d'être exilés de leur patrie, dont ils ont sacrifié la gloire. Le roi Denys qui trouvoit plus facile d'illustrer sa capitale que de la rendre heureuse, envoya plus d'une fois des agens à Olympie, pour engager les vainqueurs des jeux à se déclarer Syracusains; mais comme l'honneur ne s'acquiert pas à prix d'argent, ce fut une égale honte pour lui

lui d'avoir corrompu les uns et de n'avoir pu corrompre les autres.

Le jour même du couronnement, les vainqueurs offrirent des sacrifices en actions de graces. Ils furent inscrits dans les registres publics des Eléens, et magnifiquement traités dans une des salles du Prytanée. Les jours suivans, ils donnèrent eux-mêmes des repas, dont la musique et la danse augmentèrent les agrémens. La poésie fut ensuite chargée d'immortaliser leurs noms, et la sculpture de les représenter sur le marbre ou sur l'airain, quelques uns dans la même attitude où ils avoient remporté la victoire.

Suivant l'ancien usage, ces hommes, déja comblés d'honneurs sur le champ de bataille, rentrent dans leur patrie avec tout l'appareil du triomphe, précédés et suivis d'un cortège nombreux, vêtus d'une robe teinte en pourpre, quelquefois sur un char à deux ou à quatre chevaux, et par une brèche pratique dans le mur de la ville. On cite encore l'exemple d'un citoyen d'Agrigente en Sicile, nommé Exénète, qui parut dans cette ville sur un char magnifique, et accompagné de quantité d'autres chars, parmi lesquels on en distinguoit 300 attelés de chevaux blancs.

En certains endroits, le trésor public leur fournit une subsistance honnête; en d'autres ils sont exempts de toute charge; à Lacédémone, ils ont l'honneur, dans un jour de bataille, de combattre auprès du Roi; presque par tout ils ont la préséance à la représentation des jeux; et le titre de vainqueur olympique ajouté à leur nom, leur concilie une estime et des égards qui font le bonheur de leur vie.

Quelques-uns font rejaillir les distinctions qu'ils reçoivent, sur les chevaux qui les leur ont procurées;

curées; ils leurs ménagent une vieilleſſe heureuſe; ils leur accordent une ſépulture honorable; et quelquefois même ils élèvent des pyramides ſur leurs tombeaux.

CHAPITRE XXVII.

Voyage de Laconie.

Nous partîmes d'Olympie et nous nous embarquames à Cypariſſa ſur un vaiſſeau qui faiſoit voile pour le port de Scandée, dans la petite île de Cythère ſituée à l'extrêmité de la Laconie.

Nous étions jeunes, et déjà familiariſés avec quelques paſſagers de notre âge. Le nom de Cythère reveilloit dans nos eſprits des idées riantes; c'eſt là que de temps immémorial, ſubſiſté avec éclat le plus ancien et le plus reſpecté des temples conſacrés à Vénus; c'eſt là qu'elle ſe montra pour la première fois aux mortels, et que les Amours prirent avec elle poſſeſſion de cette terre, embellie encore aujourd'hui des fleurs qui ſe hâtoient d'éclore en ſa préſence. Dès lors on y connur les charmes des doux entretiens et du tendre ſourire. Ah! ſans doute que dans cette région fortunée, les coeurs ne cherchent qu'à s'unir, et que ſes habitans paſſent leurs jours dans l'abondance et dans les plaiſirs.

Le capitaine qui nous écoutoit avec la plus grande ſurpriſe, nous dit froidement: Ils mangent des figues et des frommages cuits: ils ont auſſi du vin et du miel; mais ils n'obtiennent rien de la terre qu'à la ſueur de leur front; car c'eſt un ſol aride et hériſſé de rochers. D'ailleurs ils aiment ſi fort l'argent, qu'ils ne connoiſſent guères le

le tendre ſourire. J'ai vu leur vieux temple, bâti autrefois par les Phéniciens en l'honneur de Vénus Uranie: Sa ſtatue ne ſauroit inſpirer des deſirs: elle eſt couverte d'armes depuis la tête juſqu'aux pieds. On m'a dit comme à vous, qu'en ſortant de la mer, la déeſſe deſcendit dans cette île; mais on m'a dit de plus, qu'elle s'enfuit auſſitôt en Chypre.

De ces dernières paroles, nous conclûmes que des Phéniciens ayant traverſé les mers, abordèrent au port de Scandée; qu'ils y apportèrent le culte de Vénus; que ce culte s'étendit aux pays voiſins, et que de là naquirent ces fables abſurdes, la naiſſance de Vénus, ſa ſortie du ſein des flots, ſon arrivée à Cythère.

Au lieu de ſuivre notre capitaine dans cette île, nous le priâmes de nous laiſſer à Ténare, ville de Laconie, dont le port eſt aſſez grand pour contenir beaucoup de vaiſſeaux; elle eſt ſituée auprès d'un cap de même nom, ſurmonté d'un temple, comme le ſont les principaux promontoires de la Grèce. Ces objets de vénération attirent les voeux et les offrandes des matelots. Celui de Ténare, dédié à Neptune, eſt entouré d'un bois ſacré qui ſert d'aſyle aux coupables, la ſtatue du dieu eſt à l'entrée; au fond s'ouvre une caverne immenſe, et très renommée parmi les Grecs.

On préſume qu'elle fut d'abord le repaire d'un ſerpent énorme, qu'Hercule fit tomber ſous ſes coups, et que l'on avoit confondu avec le chien de Pluton, parce que ſes bleſſures étoient mortelles. Cette idée ſe joignit à celle où l'on étoit déjà, que l'antre conduiſoit aux royaumes ſombres, par des ſouterrains dont il nous fut impoſſible, en le viſitant, d'appercevoir les avenues.

Vous voyez, diſoit le prêtre, une des bouches de l'enfer. Il en exiſte de ſemblables en différens endroits; comme dans la ville d'Hermione

mione en Argolide, d'Héracle au Pont, d'Aornus en Thesprotie, de Cumes auprès de Naples; mais malgré les prétentions de ces peuples, nous soutenons que c'est par cet antre sombre qu'Hercule remmena le Cerbère, et Orphée son épouse.

Ces traditions doivent moins vous intéresser qu'un usage dont je vais parler. A cette caverne est attaché un privilège, dont jouissent plusieurs autres villes: nos devins y viennent évoquer les ombres tranquilles des morts, ou repousser au fond des enfers celles qui troublent le repos des vivans.

Des cérémonies saintes opèrent cet effet merveilleux; on emploie d'abord les sacrifices, les libations, les prières, les formules mystérieuses: il faut ensuite passer la nuit dans le temple, et l'ombre, à ce qu'on dit, ne manque jamais d'apparoître en songe.

On s'empresse sur tout de fléchir les ames que le fer ou le poison a séparées de leur corps. C'est ainsi que Callondas vint autrefois par ordre de la Pythie appaiser les mânes irritées du poète Archiloque, à qui il avoit arraché la vie. Je vous citerai un fait plus récent: Pausanias qui commandoit l'armée des Grecs à Platée, avoit, par une fatale mépriſe, plongé le poignard dans le sein de Cléonice dont il étoit amoureux; ce souvenir le déchiroit sans cesse; il la voyoit dans ses songes, lui adressant toutes les nuits ces terribles paroles: *Le supplice t'attend.* Il se rendit à l'Héraclée du Pont; les devins le conduisirent à l'antre où ils appellent les ombres; celle de Cléonice s'offrit à ses regards, et lui prédit qu'il trouveroit à Lacédémone la fin de ses tourmens; il y alla aussitôt, et ayant été jugé coupable, il se réfugia dans une petite maison, où tous les moyens de subsister lui furent refusés. Le bruit ayant ensuite couru qu'on entendoit son ombre gémir

gémir dans les lieux saints, on appela les devins de Thessalie, qui l'apaisèrent par les cérémonies usitées en pareilles occasions. Je raconte ces prodiges, ajouta le prêtre; je ne les garantis pas. Peut-être que ne pouvant inspirer trop d'horreur contre l'homicide, on a sagement fait de regarder le trouble que le crime traîne à sa suite, comme le mugissement des ombres qui poursuivent les coupables.

Je ne sais pas, dit alors Philotas, jusqu'à quel point on doit éclairer le peuple; mais il faut du moins le prémunir contre l'excès de l'erreur. Les Thessaliens firent dans le siècle dernier une triste expérience de cette vérité. Leur armée étoit en présence de celle des Phocéens qui, pendant une nuit assez claire, détachèrent contre le camp ennemi six cens hommes enduits de plâtre; quelque grossière que fût la ruse, les Thessaliens, accoutumés dès l'enfance au récit des apparitions de phantômes, prirent ces soldats pour des génies célestes, accourus au secours des Phocéens; ils ne firent qu'une foible résistance, et se laissèrent égorger comme des victimes.

Une semblable illusion, répondit le prêtre, produisit autrefois le même effet dans notre armée. Elle étoit en Messénie, et crut voir Castor et Pollux embellir de leur présence la fête qu'elle célébroit en leur honneur. Deux Messéniens brillans de jeunesse et de beauté, parurent à la tête du camp, montés sur deux superbes chevaux, la lance en arrêt, une tunique blanche, un manteau de pourpre, un bonnet pointu et surmonté d'une étoile, tels enfin qu'on représente les deux héros, objets de notre culte. Ils entrent et tombant sur les soldats prosternés à leurs pieds, ils en font un carnage horrible, et se retirent tranquillement.

Nous quittâmes Ténare pour nous rendre à Lacédémone. Nous logeâmes chez Damonax, à

qui on nous avoit recommandés. Philotas trouva chez lui des lettres qui le forcèrent de partir le lendemain pour Athènes. Je ne parlerai de Lacédémone, qu'après avoir donné une idée générale de la province.

Elle eſt bornée à l'eſt et au ſud par la mer, à l'oueſt et au nord, par de hautes montagnes, ou par des collines qui en deſcendent et qui forment entre elles des vallées agréables.

Du côté de la terre, la Laconie eſt d'un difficile accès; l'on n'y pénètre que par des collines eſcarpées, et des défilés faciles à garder. A Lacédémone la plaine s'élargit; et en avançant vers le midi, on trouve des cantons fertiles, quoiqu'en certains endroits, par l'inégalité du terrain, la culture exige de grands travaux.

Quant aux productions de la Laconie, nous obſerverons, qu'on y trouve quantité de plantes dont la médecine fait uſage; qu'on y recueille un blé leger et peu nourriſſant; qu'on y doit fréquemment arroſer les figuiers, ſans craindre de nuire à la bonté du fruit; que les figues y mûriſſent plutôt qu'ailleurs: enfin que ſur toutes les côtes de la Laconie, ainſi que ſur celles de Cythère, il ſe fait une pêche abondante de ces coquillages d'où l'on tire une teinture de pourpre fort eſtimée et approchante du couler de roſe.

La Laconie eſt ſujette aux tremblemens de terre. On prétend qu'elle contenoit autrefois 100 villes, mais c'étoit dans un temps où le plus petit bourg ſe paroit de ce titre; tout ce que nous pouvons dire, c'eſt qu'elle eſt fort peuplée. L'Eurotas la parcourt dans toute ſon étendue, et reçoit les ruiſſeaux ou plutôt les torrens qui deſcendent des montagnes voiſines.

A la droite de L'Eurotas, à une petite diſtance du rivage, eſt la ville de Lacédémone, autrement nommée Sparte. Elle n'eſt point entourée de murs, et n'a pour defenſe que la valeur de ſes

ſes habitans, et quelques éminences que l'on garnit de troupes en cas d'attaque. La plus haute de ces éminences tient lieu de citadelle.

Autour de cette colline ſont rangés cinq bourgades, ſéparées l'une de l'autre par des intervalles plus ou moins grands, et occupées chacune par une des cinq tribus des Spartiates. Telle eſt la ville de Lacédémone, dont les quartiers ne ſont pas joints comme ceux d'Athènes. Autrefois les villes du Péloponèſe n'étoient de même compoſées que de hameaux, qu'on a depuis rapprochés en les renfermant dans une enceinte commune.

La grande place, à laquelle aboutiſſent pluſieurs rues, eſt ornée de temples et de ſtatues: on y diſtingue de plus les maiſons où s'aſſemblent ſéparément le Sénat, les Ephores, d'autres corps de magiſtrats. Le reſte de la ville offre auſſi quantité de monumens en l'honneur des dieux et des anciens héros.

Sur la plus haute des collines, on voit un temple de Minerve qui jouit du droit d'aſyle, ainſi que le bois qui l'entoure, et une petite maiſon qui lui appartient, dans laquelle on laiſſa mourir de faim le roi Pauſanias. Ce fut un crime aux yeux de la déeſſe; et pour l'appaiſer l'oracle ordonna d'ériger à ce prince deux ſtatues qu'on remarque encore auprès de l'autel. Le temple eſt conſtruit en airain, comme l'étoit autrefois celui de Delphes.

Partout on trouve des monumens héroïques, c'eſt le nom qu'on donne à des édifices et des bouquets de bois dédiés aux anciens héros. Là ſe renouvelle avec dans rites ſacrés la mémoire d'Hercule, de Tyndare, de Caſtor, de Pollux, de Ménélas, de quantité d'autres plus ou moins connus dans l'hiſtoire, plus ou moins dignes de l'être. La reconnoiſſance des peuples, plus ſouvent les réponſes des oracles, leur valurent au-

trefois ces distinctions; les plus nobles motifs se réunirent pour consacrer un temple à Lycurgue.

De pareils honneurs furent plus rarement decernés dans la suite. J'ai vu des colonnes et des statues élevées pour des Spartiates couronnés aux jeux olympiques, jamais pour les vainqueurs des ennemis de la patrie. Il faut des statues à des lutteurs, l'estime publique à des soldats. De tous ceux qui, dans le siècle dernier, se signalèrent contre les Perses ou contre les Athéniens, quatre ou cinq reçurent en particulier, dans la ville, des honneurs funèbres; il est même probable qu'on ne les accorda qu'avec peine En effet ce ne fut que 40 ans après la mort de Léonidas, que ses ossemens, ayant été transportés à Lacédémone, furent déposés dans un tombeau placé auprès du théâtre. Ce fut alors aussi qu'on inscrivit pour la première fois sur une colonne, le nom des 300 Spartiates qui avoient péri avec ce grand homme.

La plupart des monumens que je viens d'indiquer, inspirent d'autant plus de vénération, qu'ils n'étalent point de faste, et sont presque tous d'un travail grossier.

Les maisons sont petites et sans ornemens. On a construit des salles et des portiques, où les Lacédémoniens viennent traiter de leurs affaires, ou converser ensemble. A la partie méridionale de la ville, est l'Hippodrome pour les courses à pied et à cheval. De là on entre dans le Plataniste, lieu d'exercices pour la jeunesse, ombragé par de beaux platanes, situé sur les bords de l'Eurotas et d'une petite rivière, qui l'enferment par un canal de communication. Deux ponts y conduisent; à l'entrée de l'un est la statue d'Hercule, ou de la force qui dompte tout; à l'entrée de l'autre, l'image de Lycurgue, ou de la loi qui règle tout.

CHA-

CHAPITRE XXVIII.

Des habitans de la Laconie.

Les descendans d'Hercule, soutenus d'un corps de Doriens, s'étant emparés de la Laconie, vécurent sans distinction avec les anciens habitans de la contrée. Peu de temps après, ils leur imposèrent un tribut, et les dépouillèrent d'une partie de leurs droits. Les villes qui consentirent à cet arrangement, conservèrent leur liberté; celle d'Hélos resista, et bientôt forcée de céder, elle vit ses habitans presque réduits à la condition des esclaves.

Ceux de Sparte se divisèrent à leur tour; et les plus puissans reléguèrent les plus foibles à la campagne, ou dans les villes voisines. On distingue encore aujourd'hui les Lacédémoniens de la capitale d'avec ceux de la province; les uns et les autres d'avec cette prodigieuse quantité d'esclaves dispersés dans le pays.

Les premiers, que nous nommons souvent Spartiates, forment ce corps de guerriers d'où dépend la destinée de la Laconie. Leur nombre à ce qu'on dit, montoit anciennement à 10000; du temps de l'expédition de Xerxès il étoit de 8000: Ces dernières guerres l'ont tellement réduit, qu'on trouve maintenant très peu d'anciennes familles à Sparte. J'ai vu quelquefois jusqu'à 4000 hommes dans la place publique, et j'y distinguois à peine 40 Spartiates, en comptant même les deux Rois, les Ephores et les Sénateurs.

La plupart des familles nouvelles ont pour auteurs des Hilotes qui méritèrent d'abord la liberté, ensuite le titre de citoyens. On ne les

appelle point Spartiates; mais suivant la différence des privilèges qu'ils ont obtenus, on leur donne divers noms, qui tous désignent leur premier état.

Ce titre s'accordoit rarement autrefois à ceux qui n'étoient pas nés d'un père et d'une mère Spartiates. Il est indispensable pour exercer des magistratures, et commander les armées; mais il perd une partie de ses privilèges, s'il est terni par une action malhonnête. Le gouvernement veille en général pour la conservation de ceux qui en sont revêtus; avec un soin particulier aux jours des Spartiates de naissance. On l'a vu, pour en retirer quelques-uns d'une île où la flotte d'Athènes les tenoit assiégés, demander à cette ville une paix humiliante, et lui sacrifier sa marine. En ces derniers temps, les rois Agésilas et Agésipolis, n'en menoient quelquefois que 30 dans leurs expéditions.

Malgré la perte de leurs anciens privilèges, les villes de la Laconie envoient leurs députés à l'assemblée générale, qui se tient toujours à Sparte. Là se règlent et les contributions qu'elles doivent payer, et le nombre des troupes qu'elles doivent fournir.

On trouve plus d'esclaves domestiques à Lacédémone, que dans aucune ville de la Grèce. Ils servent leurs maîtres à table; les habillent et les déshabillent; exécutent leurs ordres, et entretiennent la propreté dans la maison: à l'armée on en emploie un grand nombre au bagage. Comme les Lacédémoniennes ne doivent pas travailler, elles font filer la laine par des femmes attachées à leur service.

Les Hilotes ont reçu leur nom de la ville d'Hélos: on ne doit pas les confondre, comme ont fait quelques auteurs, avec les esclaves proprement dits; ils tiennent plutôt le milieu entre les esclaves et les hommes libres.

Une

Une cafaque, un bonnet de peau, un traitement rigoureux, des décrets de mort quelquefois prononcés contre eux fur de legers foupçons, leur rappellent à tout moment leur état: mais leur fort eft adouci par des avantages réels. Semblables aux ferfs de Theffalie, ils afferment les terres des Spartiates; et dans la vue de les attacher par l'appât du gain, on n'exige de leur part qu'une redevance fixée depuis long-temps, et nullement proportionnée au produit: il feroit honteux aux propriétaires d'en demander une plus confidérable.

Quelques-uns exercent les arts mécaniques avec tant de fuccès, qu'on recherche par-tout les clés, les lits, les tables et les chaifes qui fe font à Lacédémone. Ils fervent dans la marine en qualité de matelots; dans les armées, un foldat pefamment armé eft accompagné d'un ou de plufieurs Hilotes. A la bataille de Platée, chaque Spartiate en avoit fept auprès de lui.

Dans les dangers preffans, on reveille leur zèle par l'efpérance de la liberté; des détachemens nombreux l'ont quelquefois obtenue pour prix de leurs belles actions. C'eft de l'Etat feul qu'ils reçoivent ce bienfait, parce qu'ils appartiennent encore plus a l'Etat qu'aux citoyens dont ils cultivent les terres; et c'eft ce qui fait que ces derniers ne peuvent, ni les affranchir, ni les vendre en des pays étrangers. Leur affranchiffement eft annoncé par une cérémonie publique: on les conduit d'un temple à l'autre, couronnés de fleurs, expofés à tous les regards; il leur eft enfuite permis de demeurer où ils veulent. De nouveaux fervices les font monter au rang des citoyens.

Dès les commencemens les ferfs fe font fouvent revoltés. Le gouvernement cherche à les retenir dans le devoir par des recompenfes, plus fou-

fouvent par des rigueurs outrées; on dit même que, dans une occaſion, il en fit diſparoître 2000 qui avoient montré trop de courage, et qu'on n'a jamais ſu de quelle manière ils avoient péri; on cite d'autres traits de barbarie non moins exécrables, et qui ont donné lieu à ce proverbe: „A Sparte la liberté eſt ſans bornes ainſi que „l'eſclavage.„

Je n'en ai pas été témoin; j'ai ſeulement vu les Spartiates et les Hilotes, pleins d'une défiance mutuelle, s'obſerver avec crainte; et les premiers employer, pour ſe faire obéir, des rigueurs que les circonſtances ſembloient rendre néceſſaires.

CHAPITRE XXIX.

Idées générales ſur la législation de Lycurgue.

J'étois depuis quelques jours à Sparte. Perſonne ne s'étonnoit de m'y voir; la loi qui en tendoit autrefois l'accès difficile aux entrangers, n'étoit plus obſervée avec la même rigueur. Je fus introduit auprès des deux princes qui occupoient le trône; c'toient Cléomène, petit-fils de ce roi Cléombrote qui périt à la bataille de Leuctres; et Archidamus, fils d'Agéſilas. L'un et l'autre avoient de l'eſprit, le premier aimoit la paix; le ſecond ne reſpiroit que la guerre, et jouiſſoit d'un grand crédit. Mais de tous les Spartiates, Damonax chez qui j'étois logé, me parut le plus communicatif et le plus éclairé. Il avoit fréquenté les nations étrangères, et n'en connoiſſoit pas moins la ſienne.

Un

Un jour que je l'accablois de questions, il me dit: Juger de nos lois par nos moeurs actuelles, c'est juger de la beauté d'un édifice par un amas de ruines. Eh bien, répondis je, plaçons-nous au temps où ces lois étoient en vigueur; croyez-vous qu'on en puisse saisir l'enchaînement et l'esprit? Croyez-vous qu'il soit facile de justifier les réglemens extraordinaires et bizarres qu'elles contiennent? Respectez, me dit il, l'ouvrage d'un génie, dont les vues, toujours neuves et profondes, ne paroissent exagérées que parce que celles des autres législateurs sont timides et bornées: ils se sont contentés d'assortir leurs lois aux caractères des peuples; Lycurgue, par les siennes, donna un nouveau caractère à sa nation: ils se sont éloignés de la nature en croyant s'en approcher; plus il a paru s'en écarter, plus il s'est rencontre avec elle.

Un corps sain, une ame libre, voilà tout ce que la nature destine à l'homme solitaire pour le rendre heureux: voila les avantages, qui suivant Lycurgue, doivent servir de fondement à notre bonheur. Vous concevez dejà pourquoi il nous est défendu de marier nos filles dans un âge prématuré, pourquoi elles ne sont point élevées à l'ombre de leurs toits rustiques, mais sous les regards brûlans du soleil, dans la poussière du gymnase, dans les exercices de la lutte, de la course, du javelot et du disque: comme elles doivent donner des citoyens robustes à l'Etat, il faut qu'elles se forment une constitution assez forte pour la communiquer a leurs enfans.

Vous concevez encore pourquoi les enfans subissent un jugement solennel dès leur naissance, et sont condamnés à périr, lorsqu'ils paroissent malconformés. Que feroient-ils pour l'Etat, que feroient-ils de la vie, s'ils n'avoient qu'une existance douloureuse?

De-

Depuis notre plus tendre enfance, une suite non interrompue de travaux et de combats, donne à nos corps l'agilitée, la souplesse et la force. Un régime sévère prévient ou dissipe les maladies dont ils sont susceptibles. Ici les besoins factices sont ignorés, et les lois ont eu soin de pourvoir aux besoins réels. La faim, la soif, les souffrances, la mort, nous regardons tous ces objets de terreur avec une indifférence que la philosophie cherche vainement à imiter. Les sectes les plus austères n'ont pas traité la douleur avec plus de mépris que les enfans de Sparte.

Mais ces hommes auxquels Lycurgue veut restituer les biens de la nature, n'en jouiront peut-être pas long temps: ils vont se rapprocher; ils auront des passions, et l'édifice de leur bonheur s'écroulera dans un instant. C'est ici le triomphe du génie: Lycurgue fait qu'une passion violente tient les autres à ses ordres; il nous donnera l'amour de la patrie avec son énergie, sa plénitude, ses transportes, son délire même. Cet amour sera si ardent et si impétueux, qu'en lui seul il réunira tous les intérêts et tous les mouvemens de notre coeur. Alors il ne restera plus dans l'état qu'une volonté, et par conséquent qu'un esprit: en effet quand on n'a qu'un sentiment on n'a qu'une idée.

C'est la patrie elle-même qui prend soin de notre éducation; elle nous laisse pendant les premières années, entre les mains de nos parens; mais dès que nous sommes capables d'intelligence, elle fait valoir hautement les droits qu'elle a sur nous. Ses regards nous cherchent et nous suivent par-tout. C'est de sa main que nous recevons la nourriture et les vêtemens; c'est de sa part que les magistrats, les vieillards, tous les citoyens assistent à nos jeux, s'inquiètent de nos fautes, tâchent à démêler quelque germe de vertu dans nos paroles ou dans nos actions, nous apprennent

enfin

enfin par leur tendre sollicitude, que l'état n'a rien de si précieux que nous, et qu'aujourd'hui ses enfans, nous devons être dans la suite sa consolation et sa gloire.

De ce vif intérêt que la patrie prend à nous, de ce tendre amour que nous commençons à prendre pour elle, résulte naturellement, de son côté une sévérité extrême, du nôtre une soumission aveugle.

Un des principaux magistrats nous tient continuellement assemblés sous ses yeux: s'il est forcé de s'absenter pour un moment, tout citoyen peut prendre sa place, et se mettre à notre tête; tant il est essentiel de frapper notre imagination par la crainte de l'autorité.

Les devoirs croissent avec les années; la nature des instructions se mesure aux progrès de la raison, et les passions naissantes sont ou comprimées par la multiplicité des exercices, ou habilement dirigées vers des objets utiles à l'état.

Dans le temps même où elles commencent à déployer leur fureur, nous ne paroissons en public qu'en silence, la pudeur sur le front, les yeux baissés, et les mains cachées sous le manteau, dans l'attitude et la gravité des prêtres Egyptiens, et comme des initiés qu'on destine au ministère de la vertu.

Nous sommes tous les jours appelés à des repas publics, où régnent la décence et la frugalité. Par là sont bannis des maisons des particuliers, le besoin, l'excès, et les vices qui naissent de l'un et de l'autre.

Il m'est permis, quand les circonstances l'exigent, d'user des esclaves, des voitures, des chevaux, et de tout ce qui appartient à un autre citoyen; et cette espèce de communauté de biens est si générale, qu'elle s'étend, en quelque façon sur nos femmes et sur nos enfans: de-là, si des noeuds infructueux unissent un vieillard à une jeune

jeune femme, l'obligation preſcrite au premier de choiſir un jeune homme diſtingué par ſa figure et par les qualités de l'eſprit, de l'introduire dans ſon lit, et d'adopter les fruits de ce nouvel hymen; de-là ſi un célibataire veut ſe ſurvivre en d'autres lui-même, la permiſſion qu'on lui accorde d'emprunter la femme de ſon ami, et d'en avoir des enfans que le mari confond avec les ſiens, quoiqu'ils ne partagent pas ſa ſucceſſion. D'un autre côté, ſi mon fils oſoit ſe plaindre à moi d'avoir été inſulté par un particulier, je le jugerois coupable, parce qu'il auroit été puni; et je le châtierois de nouveau, parce qu'il ſe ſeroit révolté contre l'autorité paternelle partagée entre tous les citoyens.

En nous dépouillant des propriétés qui produiſent tant de diviſions parmi les hommes, Lycurgue n'en a été que plus attentif à favoriſer l'émulation. Ce goût de préférence et de ſupériorité qui s'annonce de ſi bonne heure dans la jeuneſſe, eſt regardé comme le germe dune utile rivalité. Trois officiers nommés par le magiſtrat, choiſiſſent trois cents jeunes gens diſtingués par leur mérite, en forment un ordre ſéparé, et annoncent au public le motif de leur choix. A l'inſtant même, ceux qui ſont exclus ſe liguent contre une promotion qui ſemble faire leur honte. Il ſe forme alors dans l'état deux corps, dont tous les membres occupés à ſe ſurveiller, dénoncent au magiſtrat les fautes de leurs adverſaires, ſe livrent publiquement des combats d'honnêtetés et de vertus, et ſe ſurpaſſent eux-mêmes, les uns pour s'élever au rang de l'honneur, les autres pour s'y ſoutenir. C'eſt par un motif ſemblable, qu'il leur eſt permis de s'attaquer et d'eſſayer leurs forces preſque à chaque rencontre. Mais ces démêlés n'ont rien de funeſte, car dès qu'on y diſtingue quelque trace de fureur, le moindre citoyen peut d'un mot les ſuſpendre; et ſi par haſard

fard ſa voix ne'ſt pas écoutée il traîne les combattans devant un tribunal, qui, dans cette occaſion, punit la colère comme une déſobéiſſance aux lois.

Les réglèmens de Lycurgue nous préparent à une ſorte d'indifférence pour les biens dont l'acquiſition coûte plus de chagrins, que la poſſeſſion ne procure de plaiſirs. Nos monnoies ne ſont que de cuivre; leur volume et leur peſanteur trahiroit l'avare qui voudroit les cacher aux yeux de ſes eſclaves. Nous regardons l'or et l'argent comme les poiſons les plus à craindre pour un état. Si un particulier en receloit dans ſa maiſon, il n'échapperoit ni aux perquiſitions continuelles des officiers publics, ni à la ſévérité des lois. Nous ne connoiſſons ni les arts, ni le commerce, ni tous ces autres moyens de multiplier les beſoins et les malheurs d'un peuple. Que ferions-nous après tout des richeſſes? D'autres legiſlateurs ont tâché d'en augmenter la circulation, et les philoſophes d'en modérer l'uſage. Lycurgue nous les a rendues inutiles. Nous avons des cabanes, des vêtemens et du pain; nous avons du fer et des bras pour le ſervice de la patrie et de nos amis; nous avons des ames libres, vigoureuſes, incapables de ſupporter la tyrannie des hommes, et celle de nos paſſions: voilà nos tréſors.

Nous regardons l'amour exceſſif de la gloire comme une foibleſſe et celui de la célébrité comme un crime. Nous n'avons aucun hiſtorien, aucun orateur, aucun panégyriſte, aucun de ces monumens qui n'atteſtent que la vanité d'une nation.

Nous croyons valoir autant que les autres hommes, dans quelque pays et dans quelque rang qu'ils ſoient, fût-ce le grand roi de Perſe lui-même. Cependant, dès que nos lois parlent,

toute notre fierté s'abbaiſſe, et le plus puiſſant de nos citoyens court à la voix du magiſtrat; avec la même ſoumiſſion que le plus foible. Nous ne craignons que nos lois, parce que Lycurgue les ayant fait approuver par l'oracle de Delphes, nous les avons reçues comme les volontés des dieux mêmes; parce que Lycurgue les ayant proportionnées à nos vrais beſoins, elles ſont le fondement de notre bonheur.

D'après cette première eſquiſſe, vous concevez aiſément que Lycurgue ne doit pas être regardé comme un ſimple legislateur, mais comme un philoſophe profond et un réformateur éclairé; que ſa législation eſt tout-à-la-fois un ſyſtême de morale et de politique; que ſes lois influent ſans ceſſe ſur nos moeurs et ſur nos ſentimens, et que tandis que les autres législateurs ſe ſont bornés à empêcher le mal, il nous à contraints d'opérer le bien, et d'être vertueux.

Le ſyſtême de Lcyurgue doit produire des hommes juſtes et paiſibles; mais, il eſt affreux de le dire, s'ils ne ſont exilés dans quelque île éloignée et inabordable, ils ſeront aſſervis par les vices ou par les armes des nations voiſines. Le législateur tâcha de prévenir ce double danger; il ne permit aux étrangers d'entrer dans la Laconie qu'en certains jours; aux habitans d'en ſortir que pour des cauſes importantes. La nature des lieux favoriſoit l'execution de la loi: entourés de mers et de montagnes, nous n'avons que quelques défilés à garder, pour arrêter la corruption ſur nos frontiéres: l'interdiction du commerce et de la navigation fut une ſuite de ce réglement; et de cette défenſe réſulta l'avantage ineſtimable, de n'avoir que très peu de lois; car on a remarqué qu'il en faut la moitié moins à une ville qui n'a point de commerce.

Il étoit encore plus difficile de nous ſubjuguer que de nous corrompre. Depuis le lever du ſoleil

leil jusqu'à son coucher, depuis nos premières années jusqu'à nos dernières, nous sommes toujours sous les armes, toujours dans l'attente de l'ennemi, observant même une discipline plus exacte que si nous étions en sa présence. Tournez vos regards de tous côtés, vous vous croirez moins dans une ville que dans un camp. Vos oreilles ne seront frappés que des cris de victoire, ou du récit des grandes actions. Vos yeux ne verront que des marches, des évolutions, des attaques et des batailles; ces apprêts redoutables non seulement nous délassent du repos, mais encore font notre sûreté, en repandant au loin la terreur et le respect du nom Lacédémonien.

C'est à cet esprit militaire que tiennent plusieurs de nos lois. Jeunes encore nous allons à la chasse tous les matins; dans la suite toutes les fois que nos devoirs nous laissent des intervalles de loisir. Lycurgue nous a recommandé cet exercice comme l'image du péril et de la victoire.

Pendant que les jeunes gens s'y livrent avec ardeur, il leur est permis de se répandre dans la campagne, et d'enlever tout ce qui est à leur bienséance. Ils ont la même permission dans la ville: innocens et dignes d'éloges, s'ils ne sont pas convaincus de larcin; blâmés et punis, s'ils le sont. Cette loi qui paroit empruntè des Egyptiens, à soulevé les censeurs contre Lycurgue. Il semble en effet qu'elle devroit inspirer aux jeunes gens le goût du desordre et du brigandage; mais elle ne produit en eux que plus d'adresse et d'activité; dans les autres citoyens, plus de vigilance; dans tous plus d'habitude à prévoir les desseins de l'ennemi, à lui tendre des pièges, à se garantir des siens.

Rappelons-nous, avant que de finir, les principes d'où nous sommes partis. Un corps sain et robuste, une ame exempte de chagrins et de

beſoins; tel eſt le bonheur, que la nature deſtine à l'homme iſolé: l'union et l'émulation entre les citoyens, celui où doivent aſpirer les hommes qui vivent en commun. Si les lois de Lycurgue ont rempli les vues de la nature et des ſociétés, nous jouiſſons de la plus belle des conſtitutions. Mais vous allez l'examiner en détail, et vous me direz ſi elle doit en effet nous inſpirer de l'orgueil.

Je demandai alors à Damonax, comment une pareille conſtitution pouvoit ſubſiſter; car, lui dis-je, dès qu'elle eſt également fondée ſur les lois et ſur les moeurs, il faut que vous infligiez les mêmes peines à la violation des unes et des autres. Des citoyens qui manqueroient à l'honneur, les puniſſez vous de mort, comme ſi c'étoient des ſcélérats?

Nous faiſons mieux, me répondit-il, nous les laiſſons vivre, et nous les rendons malheureux. Dans les états corrompus, un homme qui ſe déshonore eſt par-tout blâmé et par-tout accueilli; chez nous, l'opprobre le ſuit et le tourmente par-tout. Nous le puniſſons en détail, dans lui-même et dans ce qu'il a de plus cher. Sa femme condamnée aux pleurs, ne peut ſe montrer en public. S'il oſe y paroître lui-même, il faut que la négligence de ſon extérieur rappelle ſa honte, qu'il s'écarte avec reſpect du citoyen qu'il trouve ſur ſon chemin, et que dans nos jeux, il ſe relègue dans une place qui le livre aux regards et au mépris du public. Mille morts ne ſont pas comparables à ce ſupplice.

J'ai une autre difficulté, lui dis-je: Je crains qu'en affoibliſſant ſi fort vos paſſions, en vous ôtant tous ces objets d'ambition et d'intérêt qui agitent les autres peuples, Lycurgue n'ait laiſſé un vide immenſe dans vos ames. Que leur reſte-t-il en effet? L'enthouſiaſme de la valeur, me dit-

dit-il, l'amour de la patrie porté jusqu'au fanatisme, le sentiment de notre liberté, l'orgueil délicieux que nous inspirent nos vertus, et l'estime d'un peuple de citoyens souverainement estimables; pensez-vous qu'avec des mouvemens si rapides, notre ame puisse manquer de ressorts, et s'appesantir?

Je ne sais, repliquai-je, si tout un peuple est capable de sentimens si sublimes, et s'il est fait pour se soutenir dans cette grande élévation. Il me répondit: Quand on veut former le caractère d'une nation, il faut commencer par les principaux citoyens. Quand une fois ils sont ébranlés, et portés aux grandes choses, ils entraînent avec eux cette multitude grossière, qui se mène plutôt par les exemples que par les principes. Un soldat qui fait une lâcheté à la suite d'un général timide, feroit des prodiges s'il suivoit un héros.

Mais, repris-je encore, en bannissant le luxe et les arts, ne vous êtes-vous pas privés des douceurs qu'ils procurent? On aura toujours de la peine à se persuader que le meilleur moyen de parvenir au bonheur, soit de proscrire les plaisirs. Enfin pour juger de la bonté de vos lois, il faudroit savoir si avec toutes vos vertus, vous êtes aussi heureux que les autres Grecs. Nous croyons l'être beaucoup plus, me répondit-il, et cette persuasion nous suffit pour l'être en effet.

Damonax, en finissant me pria de ne pas oublier que, suivant nos conventions, notre entretien n'avoit roulé que sur l'esprit des lois de Lycurgue, et sur les moeurs des anciens Spartiates.

CHAPITRE XXIX.

Vie de Lycurgue.

Les descendans d'Hercule, bannis autrefois du Péloponèse, y rentrèrent 80 ans après la prise de Troie. Teménus, Crespbonte et Aristodème, tous trois fils d'Aristomaque, amenèrent une armée de Doriens, qui les rendit maîtres de cette partie de la Grèce. L'Argolide échut en partage à Teménus, et la Messénie à Cresphonte. Le troisième des frères étant mort dans ces circonstances, Eurysthène et Procles ses fils, possédèrent la Laconie. De ces deux princes viennent les deux maisons qui depuis environ neuf siécles règnent conjointement à Lacédémone.

Cet empire naissant fut souvent ébranlé par des factions intestines, ou par des entreprises éclatantes. Il étoit menacé d'une ruine prochaine, lorsque l'un des rois, nommé Polydecte, mourut sans enfans. Lycurgue son frère lui succéda. On ignoroit dans ce moment la grossesse de la reine. Dès qu'il en fut instruit, il déclara que si celle donnoit un héritier au trône, il seroit le premier à le reconnoître; et pour garant de sa parole, il n'administra le royaume qu'en qualité de tuteur du jeune prince.

Cependant la reine lui fit dire que s'il consentoit à l'épouser, elle n'hésiteroit pas à faire périr son enfant. Pour détourner l'exécution de cet horrible projet, il la flatta par de vaines espérances. Elle accoucha d'un fils; il le prit entre ses bras, et le montrant aux magistrats de Sparte: Voilà, leur dit-il, le roi qui vous est né.

La

La joie qu'il témoigna d'un évènement qui le privoit de la couronne, jointe à la sagesse de son administration, lui attira le respect et l'amour de la plupart des citoyens; mais ses vertus alarmoient les principaux de l'état: ils étoient secondés par la reine, qui cherchant à venger son injure, soulevoit contre lui ses parens et ses amis. On disoit qu'il étoit dangereux de confier les jours du jeune prince, à la vigilance d'un homme qui n'avoit d'autre intérêt que d'en abréger le cours. Ces bruits, foibles dans leur naissance, éclatèrent enfin avec tant de force, qu'il fut obligé, pour les détruire, de s'eloigner de sa patrie.

En Crète les lois du sage Minos fixèrent longtemps son attention. Il admira l'harmonie qu'elles entretenoient dans l'état et chez les particuliers. Parmi les personnes éclairées qui l'aidèrent de leurs lumières, il s'unit étroitement avec un poète nommé Thalès, qu'il jugea digne de seconder ses grands desseins qu'il rouloit dans sa tête. Thalès, docile à ses conseils, alla s'établir à Lacédémone, et fit entendre des chants qui invitoient et préparoient les esprits à l'obéissance et à la concorde.

Pour mieux juger des effets que produit la différence des gouvernemens et des mœurs, Lycurgue visita les côtes de l'Asie. Il n'y vit que des lois et des ames sans vigueur. Les Crétois avec un régime simple et sévère, étoient heureux: les Ioniens qui prétendoient l'être, gémissoient en esclaves sous le joug des plaisirs et de la licence. Une découverte précieuse le dédommagea du spectacle dégoûtant qui s'offroit à ses yeux. Les poésies d'Homère tombèrent entre ses mains: il y vit avec surprise, les plus belles maximes de la morale et de la politique, embellies par les charmes de la fiction, et il résolut d'en enrichir la Grèce.

Tandis qu'il continuoit à parcourir les régions éloignées, étudiant par-tout le génie et l'ouvrage des législateurs, recueillant les semences du bonheur qu'ils avoient répandues en différentes contrées, Lacédémone, fatiguée de ses divisions, envoya plus d'une fois à sa suite, des députés qui le pressoient de venir au secours de l'état. Lui seul pouvoit en diriger les rênes, tour à tour flottantes dans les mains des rois, et dans celles de la multitude. Il resista long-temps, et céda enfin aux voeux empressés de tous les Lacédémoniens.

De retour à Sparte, il s'apperçut bientôt qu'il ne s'agissoit pas de réparer l'édifice des lois, mais de le détruire, et d'en élever un autre sur de nouvelles proportions: il prévit tous les obstacles, et n'en fut pas effrayé. Il avoit pour lui le respect qu'on accordoit à sa naissance et à ses vertus; il avoit son génie, ses lumières, ce courage imposant qui force les volontés, et cet esprit de conciliation qui les attire, il avoit enfin l'aveu du ciel, qu'à l'exemple des autres législateurs, il eut toujours l'attention de se ménager. L'oracle de Delphes lui répondit: „Les dieux agréent „ton hommage, et sous leurs auspices, tu for„meras la plus excellente des constitutions poli„tiques.„ Lycurgue ne cessa depuis d'entretenir des intelligences avec la Pythie, qui imprima successivement à ses lois, le sceau de l'autorité divine. Avant que de commencer ses opérations, il les soumit à l'examen de ses amis et des citoyens les plus distingués. Il en choisit trente qui le devoient accompagner tout armés aux assemblées générales. Ce cortège ne suffisoit pas toujours pour empêcher le tumulte; dans une émeute excitée à l'occasion d'une loi nouvelle, les riches se soulevèrent avec tant de fureur, qu'il résolut de se réfugier dans un temple voisin; mais atteint dans sa retraite d'un coup violent qui, dit-on, le priva d'un

d'un oeil, il se contenta de montrer à ceux qui le poursuivoient son visage couvert de sang. A cette vue, la plupart saisis de honte, l'accompagnèrent chez lui, avec toutes les marques du respect et de la douleur, détestant le crime, et remettant le coupable entre ses mains, pour en disposer à son gré. C'étoit un jeune homme impétueux et bouillant. Lycurgue, sans l'accabler de reproches, sans proférer la moindre plainte, le retint dans sa maison, et ayant fait retirer ses amis et ses domestiques, lui ordonna de le servir, et de panser sa blessure. Le jeune homme obéit en silence; et témoin à chaque instant de la bonté, de la patience et des grandes qualités de Lycurgue, il changea sa haine en amour, et d'après un si beau modèle, réprima la violence de son caractère.

La nouvelle constitution fut enfin approuvée par tous les ordres de l'état; les parties en étoient si bien combinées, qu'aux premiers essais on jugea qu'elle n'avoit pas besoin de nouveaux ressorts. Cependant malgré son excellence, il n'étoit pas encore rassuré sur sa durée. „Il me reste, dit-il „au peuple assemblé, á vous exposer l'article le „plus important de notre législation; mais je veux „auparavant consulter l'oracle de Delphes. Pro„mettez que jusqu'à mon retour, vous ne tou„cherez point aux lois établies.„ Ils le promirent. „Faites en le serment.„ Les rois, les sénateurs, tous les citoyens prirent les dieux à témoins de leurs paroles. Cet engagement solennel devoit être irrévocable; car son dessein étoit de ne plus revoir sa patrie.

Il se rendit aussitôt à Delphes, et demanda, si les nouvelles lois suffisoient pour assurer le bonheur des Spartiates. La Pythie ayant répondu que Sparte seroit la plus florissante des villes, tant qu'elle se feroit un devoir de les observer, Lycurgue envoya cet oracle à Lacédémone, et se

condamna lui-même à l'exil. Il mourut loin de la nation dont il avoit fait le bonheur.

On a dit qu'elle n'avoit pas rendu assez d'honneur à sa mémoire, sans doute parce qu'elle ne pouvoit pas lui en rendre trop. Elle lui consacra un temple, où tous les ans il reçoit l'hommage d'un sacrifice. Ses parens et ses amis formèrent une société qui s'est perpétuée jusqu'à nous, et qui se réunit de temps en temps pour rappeler le souvenir de ses vertus. Un jour que l'assemblée se tenoit dans le temple, Euclidas adressa le discours suivant au génie tutélaire de ce lieu :

Nous vous célébrons, sans savoir quel nom vous donner: la Pythie doutoit si vous n'étiez pas un dieu plutôt qu'un mortel; dans cette incertitude, elle vous nomma l'ami des dieux, parce que vous étiez l'ami des hommes. Votre grande ame seroit indignée, si nous osions vous faire un mérite de n'avoir pas acheté la royauté par un crime; elle seroit peu flattée, si nous ajoutions que vous avez exposé votre vie, et immolé votre repos pour faire le bien: on ne doit louer que les sacrifices qui coûtent des efforts.

La plupart des législateurs s'étoient égarés en suivant les routes frayées; vous comprîtes que pour faire le bonheur d'une nation, il falloit la mener par des voies extraordinaires. Nous vous louons d'avoir, dans un temps d'ignorance, mieux connu le coeur humain que les philosophes ne le connoissent dans ce siecle éclairé.

Nous vous remercions d'avoir mis un frein à l'autorité des rois, à l'insolence du peuple, aux prétentions des riches, à nos passions et à nos vertus.

Nous vous remercions d'avoir placé au dessus de nos têtes un souverain qui voit tout, qui peut

peut tout, et que rien ne peut corrompre, vous mîtes la loi sur le trône, et nos magistrats à ses genoux, tandis qu'ailleurs, on met un homme sur le trône et la loi sous ses pieds. La loi est comme un palmier qui nourrit également de son fruit tous ceux qui se reposent sous son ombre; le despote, comme un arbre planté sur une montagne, et auprès duquel on ne voit que des vautours et des serpens.

Nous vous remercions de ne nous avoir laissé qu'un petit nombre d'idées justes et saines, et d'avoir empêché que nous eussions plus de desirs que de besoins. Nous vous remercions d'avoir assez bien présumé de nous, pour penser que nous n'aurions d'autre courage à demander aux dieux, que celui de supporter l'injustice lorsqu'il le faut.

Quand vous vîtes vos lois, éclatantes de grandeur et de beautés marcher pour ainsi dire, toutes seules, sans se heurter ni se disjoindre, on dit que vous éprouvâtes une joie pure, semblable à celle de l'Etre suprême, lorsqu'il vit l'univers à peine sorti de ses mains, exécuter ses mouvemens avec tant d'harmonie et de regularité.

Votre passage sur la terre ne fut marqué que par des bienfaits. Heureux, si en nous les rappelant sans cesse, nous pouvions laisser à nos neveux ce dépôt tel que nos pères l'ont reçu!

CHA-

CHAPITRE XXXI.

Du gouvernement de Lacédémone.

Lycurgue avoit trop de lumières, pour abandonner l'administration des affaires générales aux caprices de la multitude, ou pour la laisser entre les mains des deux maisons régnantes. Il cherchoit un moyen de tempérer la force par la sagesse; il crut le trouver en Crète; là un conseil suprême modéroit la puissance du souverain. Il en établit un à-peu-près semblable à Sparte; vingt-huit vieillards d'une expérience consommée furent choisis, pour partager avec les rois la plénitude du pouvoir. Il fut réglé que les grands intérêts de l'état seroient discutés dans ce Sénat auguste; que les deux rois auroient le droit d'y présider, et que la décision passeroit à la pluralité des voix; qu'elle seroit ensuite communiquée à l'assemblée générale de la nation, qui pourroit l'approuver ou la rejeter, sans avoir la permission d'y faire le moindre changement.

Le Sénat maintenoit l'équilibre entre les rois et le peuple: mais les places des sénateurs étant à vie ainsi que celles des rois, il étoit à craindre que dans la suite, les uns et les autres ne s'unissent étroitement, et ne trouvassent plus d'opposition à leurs volontés. On fit passer une partie de leurs fonctions entre les mains de cinq magistrats nommés éphores ou inspecteurs et destinés à défendre le peuple en cas d'oppression. Ce fut le roi Théopompe, qui, avec l'agrément de la nation, établit ce nouveau corps intermédiaire.*)

Jetons

*) Il régnoit environ un siècle après Lycurgue.

Jetons maintenant un coup d'oeil rapide sur les différentes parties de ce gouvernement, telles qu'elles sont aujourd'hui, et non comme elles étoient autrefois; car elles ont presque toutes éprouvé des changemens.

Les deux rois doivent être de la maison d'Hercule, et ne peuvent épouser une femme étrangère. Les éphores veillent sur la conduite des reines, de peur qu'elles ne donnent à l'état des enfans qui ne seroient pas de cette maison auguste. Si elles etoient convaincues ou fortement soupçonnées d'infidélité, leurs fils seroient relégués dans la classe des particuliers.

Dans chacune des deux branches régnantes la couronne doit passer à l'aîné des fils; et à leur défaut, au frère du roi. Si l'aîné meurt avant son père, elle appartient à son puîné; mais s'il laisse un enfant, cet enfant est préféré à ses oncles. Au defaut des plus proches héritiers dans une famille on appelle au trône les parens éloignés, et jamais ceux de l'autre maison.

Les différends sur la succession sont discutés et terminés dans l'assemblée générale. Lorsqu'un roi n'a point d'enfans d'une première femme, il doit la répudier. Anaxandride avoit épousé la fille de sa soeur; il l'aimoit tendrement; quelques années après, les éphores le citèrent à leur tribunal, et lui dirent: „Il est de notre devoir de „ne pas laisser éteindre les maisons royales. Ren„voyez votre épouse, et choisissez-en une qui „donne un héritier au trône.„ Sur le refus du prince, après en avoir délibéré avec les sénateurs, ils lui tinrent ce discours: „Suivez notre avis, et „ne forcez pas les Spartiates à prendre un parti „violent. Sans rompre des liens trop chers à vo„tre coeur, contractez-en de nouveaux qui rélè„vent nos espérances.„ Rien n'étoit si contraire aux lois de Sparte; néanmoins Anaxandride obéit;

il

il épousa une seconde femme dont il eut un fils; mais il aima toujours la première, qui quelque temps après, accoucha du célèbre Léonidas.

L'héritier présomtif n'est point élevé avec les autres enfans de l'état; on a craint que trop de familiarité ne les prémunît contre le respect qu'ils lui devront un jour. Cependant son éducation n'en est pas moins soignée; on lui donne une juste idée de sa dignité, une plus juste encore de ses devoirs.

Lycurgue a lié les mains aux rois: mais il leur a laissé des honneurs et des prérogatives dont ils jouissent comme chefs de la religion, de l'administration et des armées. Ils règlent tout ce qui concerne le culte public. L'un et l'autre a le droit d'attacher à sa personne deux magistrats ou augures, qui ne le quittent point, et qu'on nomme Pythiens. Le souverain les envoie au besoin consulter la Pythie, et conserve en dépot les oracles qu'ils rapportent. Ce privilège est peut-être un des plus importans de la royauté; il met celui qui en est revêtu dans un commerce secret avec les prêtres de Delphes, auteurs de ces oracles, qui souvent décident du sort d'un empire.

Comme chef de l'état, il peut, en montant sur le trône, annuller les dettes qu'un citoyen a contractées, soit avec son prédécesseur, soit avec la république.

Les deux Rois présidents au Sénat, et ils y proposent le sujet de délibération. Chacun d'eux donne son suffrage, et en cas d'absence, le fait remettre par un Sénateur de ses parens.

Les Rois ne doivent pas s'absenter pendant la paix, ni tous les deux à-la-fois pendant la guerre, à moins qu'on ne mette deux armées sur pied. Ils les commandent de droit, et Lycurgue a voulu qu'ils y parussent avec l'éclat et le pouvoir qui attirent le respect et l'obéissance.

C'est

C'eſt au Roi qu'il appartient de diriger les opérations de la campagne, de ſigner des trèves avec l'ennemi, d'entendre et de congédier les ambaſſadeurs des puiſſances étrangères. Les deux Ephores qui l'accompagnent, n'ont d'autre fonction que de maintenir les moeurs, et ne ſe mêlent que des affaires qu'il veut bien leur communiquer.

Dans ces derniers temps on a ſoupçonné quelquefois le général d'avoir conſpiré contre la liberté de ſa patrie, ou d'en avoir trahi les intérêts, ſoit en ſe laiſſant corrompre par des préſens, ſoit en ſe livrant à de mauvais conſeils. On décerne contre ces délits, ſuivant les circonſtances, ou de très fortes amendes, ou l'exil, ou même la perte de la couronne et de la vie.

Pendant la paix, les Rois ne ſont que les premiers citoyens d'une ville libre. Comme citoyens, ils ſe montrent en public ſans ſuite et ſans faſte; comme premiers citoyens, on leur cède la première place, et tout le monde ſe lève en leur préſence, à l'exception des Ephores ſiégeans à leur tribunal. Quand ils ne peuvent pas aſſiſter aux repas publics, on leur envoie une meſure de vin et de farine; quand ils s'en diſpenſent ſans néceſſité, elle leur eſt réfuſée.

La royauté a toujours ſubſiſté à Lacédémone; 1° parce qu'étant partagée entre les deux maiſons, l'ambition de l'une ſeroit bientôt reprimée par la jalouſie de l'autre, ainſi que par le zèle des magiſtrats; 2°. parce que les Rois n'ayant jamais eſſayé d'augmenter leur prérogative, elle n'a jamais cauſé d'ombrage au peuple. Cette modération excite ſon amour pendant leur vie, ſes regrets après leur mort. Dès qu'un des rois a rendu les derniers ſoupirs, des femmes parcourent les rues, et annoncent le malheur public, en frappant ſur des vaſes d'airain. On couvre le marché de paille, et l'on défend d'y rien expoſer en

en vente pendant trois jours. On fait partir des hommes à cheval, pour répandre la nouvelle dans la province, et avertir ceux des hommes libres et des esclaves qui doivent accompagner les funérailles.

Quand le Roi meurt dans une expédition militaire on expose son image sur un lit de parade, et il n'est permis pendant dix jours, ni de convoquer l'assemblée générale, ni d'ouvrir les tribunaux de justice. Quand le corps qu'on a pris soin de conserver dans le miel ou dans la cire, est arrivé, on l'inhume avec les cérémonies accoutumées dans un quartier de la ville où sont les tombeaux des Rois.

Le Sénat, composé des deux rois et de 28 Gérontes, ou vieillards, est le conseil suprême, où se traitent en première instance la guerre, la paix, les alliances, les hautes et importantes affaires de l'état.

Obtenir une place dans cet auguste tribunal, c'est monter au trone de l'honneur. On ne l'accorde qu'á celui qui, depuis son enfance, s'est distingué par une prudence éclairée, et par des vertus éminentes: il n'y parvient qu'à l'âge de soixante ans; il la possède jusqu'à sa mort.

L'élection des sénateurs se fait dans la place publique, ou le peuple est assemblé avec les Rois, les senateurs et les différentes classes des magistrats. Chaque prétendant paroît dans l'ordre assigné par le sort. Il parcourt l'enceinte les yeux baissés, en silence, honoré de cris d'approbation plus ou moins nombreux, plus ou moins fréquens. Ces bruits sont recueillés par des hommes qui, cachés dans une maison voisine d'où ils ne peuvent rien voir, se contentent d'observer quelle est la nature des applaudissemens qu'ils entendent, et qui, à la fin de la cérémonie, viennent déclarer qu'à telle reprise, le voeu du public s'est manifesté d'une maniere plus vive et plus soutenue.

Après

Après ce combat, où la vertu ne succombe que sous la vertu, le vainqueur suivi d'un cortège de jeunes garçons et de jeunes femmes, qui célèbrent ses vertus, et sa victoire, se rend aux temples et y offre ses encens. Dès ce moment, le nouveau sénateur est obligé de consacrer le reste de ses jours aux fonctions de son ministère. Les unes regardent l'état, et nous les avons indiquées plus haut; les autres concernent certaines causes particulières, dont le jugement est reservé au sénat. C'est de ce tribunal que dépend non seulement la vie des citoyens, mais encore leur fortune, je veux dire leur honneur; car le vrai Spartiate ne connoît pas d'autre bien.

Plusieurs jours sont employés à l'examen des délits qui entraînent la peine de mort, parce que l'erreur en cette occasion ne peut se réparer. On ne condamne pas l'accusé sur de simples présomptions; mais quoique absous une première fois, il est poursuivi avec plus de rigueur, si dans la suite on acquiert de nouvelles preuves contre lui.

Quand un Roi est accusé d'avoir violé les lois, ou trahi les intérêts de l'état, le tribunal qui doit l'absoudre ou le condamner, est composé de vingt-huit sénateurs, des cinq Ephores, et du Roi de l'autre maison. Il peut appeler du jugement à l'assemblée générale du peuple.

Les Ephores ou inspecteurs, ainsi nommés parce qu'ils étendent leurs soins sur toutes les parties de l'administration, sont au nombre de cinq. Dans la crainte qu'il n'abusent de leur autorité, on les renouvelle tous les ans. Ils entrent en place au commencement de l'année, fixé à la nouvelle lune qui suit l'équinoxe de l'automne. Le premier d'entre eux donne son nom à cette année; ainsi pour rappeler la date d'un événement, il suffit de dire qu'il s'est passé sous un tel Ephore.

Le peuple a le droit de les élire, et d'élever à cette dignité des citoyens de tous les états; dès qu'ils en ſont revêtus, il les regarde comme ſes defenſeurs, et c'eſt à ce titre qu'il n'a ceſſé d'augmenter leurs prérogatives. Succeſſivement enrichie des dépouilles du ſénat et de la royauté, cette magiſtrature réunit aujourd'hui les droits les plus eminens, tels que l'adminiſtration de la juſtice, le maintien des moeurs et des lois, l'inſpection ſur les autres magiſtrats, l'exécution des décrets de l'aſſemblée générale.

Le tribunal des Ephores ſe tient dans la place publique; ils s'y rendent tous les jours pour prononcer ſur certaines accuſations, et terminer les différends des particuliers.

Les Ephores prennent auſſi un ſoin extrême de l'éducation de la jeuneſſe. Ils s'aſſurent tous le jours par eux-mêmes, ſi les enfans de l'état ne ſont pas élevés avec trop de délicateſſe; ils leur choiſiſſent des chefs qui doivent exciter leur émulation, et paroiſſent à leur tête dans une fête militaire et religieuſe qu'on célèbre en l'honneur de Minerve.

D'autres magiſtrats veillent ſur la conduite des femmes; les Ephores ſur celle de tous les citoyens. Tout ce qui peut, même de loin, donner atteinte à l'ordre public et aux uſages reçus, eſt ſujet à leur cenſure. On les a vu ſouvent pourſuivre des hommes qui négligeoient leurs devoirs, ou qui ſe laiſſoient facilement inſulter: ils reprochoient aux uns d'oublier les égards qu'ils devoient aux lois; aux autres, ceux qu'ils ſe devoient à eux-mêmes.

Plus d'une fois ils ont reprimé l'abus que faiſoient de leur talens des étrangers, qu'ils avoient admis à leurs jeux. Un orateur offroit de parler un jour entier ſur toute ſorte de ſujets; ils le chaſſèrent de la ville. Archiloque ſubit autrefois le même ſort, pour avoir haſardé dans ſes

écrits

écrits une maxime de lâcheté; et preſque de nos jours, le muſicien Timothée ayant ravi les Spartiates par la beauté des ſes chants, un Ephore s'approcha de lui, tenant un couteau dans ſa main, et lui dit: „Nous vous avons condamné „à retrancher quatre cordes de votre lyre; de „quel côté voulez-vous que je les coupe?„

On peut juger par ces exemples de la ſévérité avec laquelle ce tribunal puniſſoit autrefois les fautes qui bleſſoient directement les lois et les moeurs. Aujourd'hui même, que tout commence à ſe corrompre, il n'eſt pas moins redoutable, quoique moins reſpecté.

Contraindre la plupart des magiſtrats à rendre compte de leur adminiſtration, ſuſpendre de leurs fonctions ceux d'entre eux qui violent les lois, les traîner en priſon, les déférer au tribunal ſupérieur, et les expoſer par des pourſuites vives à perdre la vie: tous ces droits ſont reſervés aux Ephores. Ils les exercent en partie contre les Rois, qu'ils tiennent dans leur dépendence par un moyen extraordinaire et bizarre. Tous les neuf ans, ils choiſiſſent une nuit où l'air eſt calme et ſerein; aſſis en rase campagne, ils examinent avec attention le mouvement des aſtres: voient ils une exhalaiſon enflamée traverſer les airs? c'eſt une étoile qui change de place; les Rois ont offenſé les dieux. On les traduit en juſtice, on les dépoſe; et ils ne recouvrent l'autorité qu'après avoir été abſous par l'oracle de Delphes.

Le ſouverain fortement ſoupçonné d'un crime contre l'état, peut à la vérité refuſer de comparoître devant les Ephores, aux deux premières ſommations; mais il doit obéir à la troiſième; du reſte ils peuvent s'aſſurer de ſa perſonne, et le traduire en juſtice. Quand la faute eſt moins grave, ils prennent ſur eux d'infliger la peine. En

dernier lieu, ils condamnèrent à l'amende le roi Agéſilas, parce qu'il envoyoit un préſent à chaque Sénateur qui entroit en place.

La puiſſance exécutrice eſt toute entière entre leurs mains. Ils convoquent l'aſſemblée générale, ils y recueillent les ſuffrages. C'eſt à eux que s'adreſſent les ambaſſadeurs des nations ennemies ou alliées. Chargés du ſoin de lever des troupes et de les faire partir, ils expédient au général les ordres qu'il doit ſuivre; le font accompagner de deux d'entre eux, pour épier ſa conduite; l'interrompent quelquefois au milieu de ſes conquêtes, et le rappellent, ſuivant que l'exige leur intérêt perſonnel ou celui de l'etat.

Tant de prérogatives leur attirent une conſidération qu'ils juſtifient par les honneurs qu'ils décernent aux belles actions, par leur attachement aux anciennes maximes, par la fermeté avec laquelle ils ont, en ces derniers temps, diſſipé des complots qui menaçoient la tranquilité publique.

Ils ont, pendant une longue ſuite d'années combattu contre l'autorité des Sénateurs et des Rois, et n'ont ceſſé d'être leurs ennemis, que lorſqu'ils ſont devenus leurs protecteurs. Ces tentatives, ces uſurpations auroient ailleurs fait couler des torrens de ſang. Par quel haſard n'ont-elles produit à Sparte que des fermentations légères? C'eſt que les Ephores promettoient au peuple la liberté, tandis que leurs rivaux, auſſi pauvres que le peuple, ne pouvoient lui promettre des richeſſes; c'eſt que l'eſprit d'union, introduit par les lois de Lycurgue, avoit tellement prévalu ſur les conſidérations particulières, que les anciens magiſtrats, jaloux de donner de grands exemples d'obeiſſance, ont toujours cru devoir ſacrifier leurs droits aux prétentions des Ephores.

Par

Par une suite de cet esprit, le peuple n'a cessé de respecter ces Rois et ces Sénateurs, qu'il a dépouillés de leur pouvoir. Une cérémonie imposante qui se renouvelle tous les mois lui rappelle ses devoirs. Les Rois en leur nom, les Ephores au nom du peuple, font un serment solennel, les premiers, de gouverner suivant les lois, les seconds, de défendre l'autorité royale, tant qu'elle ne violera pas les lois.

Les Spartiates ont des intérêts qui leur sont particuliers; ils en ont qui leur sont communs avec les habitans des différentes villes de la Laconie: de là, deux espèces d'assemblées auxquelles assistent toujours les Rois, le Sénat et les différentes classes des magistrats. Lorsqu'il faut régler la succession au trône, élire ou déposer des magistrats, prononcer sur les délits publics, statuer sur les grands objets de la religion ou de la législation, l'assemblée n'est composée que de Spartiates, et se nomme petite assemblée.

Elle se tient pour l'ordinaire tous les mois à la pleine lune; par extraordinaire, lorsque les circonstances l'exigent; la deliberation doit être précédée par un decret du Sénat, à moins que le partage des voix n'ait empêché cette compagnie de rien conclure. Dans ce cas, les Ephores portent l'affaire à l'assemblée.

Chacun des assistans a droit d'opiner, pourvu qu'il ait passé sa trentième année: avant cet âge il ne lui est pas permis de parler en public. On exige encore qu'il soit irréprochable dans ses moeurs; et l'on se souvient de cet homme qui avoit séduit le peuple par son éloquence: son avis étoit excellent; mais comme il sortoit d'une bouche impure, on vit un Sénateur s'élever, s'indigner hautement contre la faculté de l'assemblée, et faire aussitôt proposer le même avis par un homme vertueux. Qu'il ne soit pas dit, ajouta-t-il,

il, que les Lacédémoniens se laissent mener par les conseils d'un infame orateur.

On convoque l'assemblée générale, lorsqu'il s'agit de guerre, de paix et d'alliance; elle est alors composée des députés des villes de la Laconie; on y voit souvent ceux des peuples alliés, et des nations qui viennent implorer l'assistance de Lacédémone. Là se discutent leurs prétentions et leurs plaintes mutuelles, les infractions faites aux traités de la part des autres peuples, les voies de conciliation, les projets de campagnes, les contributions à fournir.

CHAPITRE XXXII.

Des lois de Lacédémone.

Les réglemens de Lycurgue different si essentiellement de ceux des autres peuples, qu'en arrivant à Lacédémone, un voyageur se croit transporté sous un nouveau ciel. Leur singularité l'invite a les méditer; et bientôt il est frappé de cette profondeur de vues et de cette élévation de sentimens qui éclatent dans l'ouvrage de Lycurgue.

Il fit choisir les magistrats, non par la voie du sort, mais par celle de suffrages. Il dépouilla les richesses de leur consideration, et l'amour de sa jalousie. S'il accorda quelques distinctions, le gouvernement, plein de son esprit, ne les prodigua jamais, et les gens vertueux n'osèrent les solliciter; l'honneur devint la plus belle des récompenses, et l'opprobre le plus cruel des supplices. La peine de mort fut quelquefois infligée; mais un rigoureux examen devoit la précéder, parce

parce que rien n'eſt ſi précieux que la vie d'un citoyen. L'exécution ſe fit dans la priſon pendant la nuit, de peur que la fermeté du coupable n'attendrit les aſſiſtans. Il fut décidé qu'un lacet termineroit ſes jours; car il parut inutile de multiplier les tourmens.

J'indiquerai dans la ſuite la plupart des réglemens de Lycurgue; je vais parler ici du partage des terres. La propoſition qu'il en fit, ſouleva les eſprits; mais après les plus vives conteſtations, le diſtrict de Sparte fut diviſé en 9000 portions de terre; le reſte de la Laconie, en 30,000. Chaque portion aſſignée à un chef de famille, devoit produire, outre une certaine quantité de vin et d'huile, 70 meſures d'orge pour le chef, et 12 pour ſon épouſe.

Pendant que j'etois à Sparte, l'ordre des fortunes des particuliers avoit été dérangé par un décret de l'éphore Epitades, qui vouloit ſe venger de ſon fils; et comme je négligeai de m'inſtruire de leur ancien état, je ne pourrai développer à cet égard les vues du Légiſlateur, qu'en remontant à ſes principes.

Suivant les lois de Lycurgue, un chef de famille ne pouvoit ni acheter ni vendre une portion de terrain: il ne pouvoit ni la donner pendant ſa vie, ni la léguer par ſon teſtament à qui il vouloit; il ne lui étoit pas même permis de la partager: l'aîné de ſes enfans recueilloit la ſucceſſion, comme dans la maiſon royale, l'aîné ſuccède de droit à la couronne. Quel étoit le ſort des autres enfans? Les lois qui avoient aſſuré leur ſubſiſtance pendant la vie du père, les auroient elles abandonnées après ſa mort?

1°. Il paroit qu'ils pouvoient hériter des eſclaves, des épargnes et des meubles de toute eſpèce. La vente de ces effets ſuffiſoit ſans doute pour leurs vêtemens; car le drap qu'ils emploi-

yoient étoit à si bas prix, que les plus pauvres se trouvoient en état de se le procurer. 2°. Chaque citoyen étoit en droit de participer aux repas publics, et fourniſſoit pour son contingent, une certaine quantité de farine d'orge, qu'on peut évaluer, à environ 12 médimnes : or, le Spartiate poſſeſſeur d'une portion d'héritage, en retiroit par an 70 médimnes, et sa femme 12, (excédent) du mari suffiſoit donc pour l'entretien de 5 enfans; et comme Lycurgue n'a pas du supposer que chaque père de famille en eût un si grand nombre, on peut croire que l'aîné devoit pourvoir aux beſoins, non seulement de ses enfans, mais encore de ses frères. 3°. Il eſt à présumer que les puînés pouvoient seules épouser les filles qui, au défaut des mâles héritoient d'une poſſeſſion territoriale. Sans cette précaution, les hérédités se feroient accumulées sur une même tête. 4°. Après l'examen qui suivoit leur naiſſance, les magiſtrats leur accordoient des portions de terre devenues vacantes par l'extinction de quelques familles. 5° Dans ces derniers temps, des guerres fréquentes en détruiſoient un grand nombre; dans les siècles antérieurs, ils alloient au loin fonder des colonies. 6°. Les filles ne coûtoient rien à établir, il étoit défendu de leur conſtituer une dot. 7°. L'eſprit d'union et de deſintéreſſement, rendant en quelque façon toutes choſes communes entre les citoyens, les uns n'avoient souvent au deſſus des autres que l'avantage de prévenir ou de seconder leurs deſirs.

Tant que cet eſprit s'eſt maintenu, la conſtitution réſiſtoit aux secouſſes qui commençoient à l'agiter. Mais qui la soutiendra déſormais, depuis que par le décret des Ephores dont j'ai parlé, il eſt permis à chaque citoyen de doter ses filles, et de diſpoſer à son gré de sa portion? Les hérédités paſſant tous les jours en différentes mains,

mains, l'équilibre des fortunes eſt rompu, ainſi que celui de l'égalité.

Je reviens aux diſpoſitions de Lycurgue. Les biens-fonds, auſſi libres que les hommes, ne devoient point être gravés d'impoſitions. L'état n'avoit point de tréſor; en certaines occaſions les citoyens contribuoient ſuivant leurs facultés; en d'autres, ils recouroient à des moyens qui prouvoient leur exceſſive pauvreté. Les députés de Samos vinrent une fois demander à emprunter une ſomme d'argent; l'aſſemblée générale n'ayant pas d'autre reſſource, indiqua un jeûne univerſel, tant pour les hommes libres, que pour les eſclaves et pour les animaux domeſtiques. L'épargne qui en reſulta fut remiſe aux députés.

Attentif au pouvoir irreſiſtible des impreſſions que l'homme reçoit dans ſon enfance et pendant toute ſa vie, Lycurgue s'étoit dès long-temps affermi dans le choix d'un ſyſtême que l'expérience avoit juſtifié en Crète. Elevez tous les enfans en commun, dans une même diſcipline, d'après des principes invariables, ſous les yeux des magiſtrats et de tout le public; ils apprendront leurs devoirs en les pratiquant; ils les cheriront enſuite, parce qu'ils les auront pratiqués, et ne ceſſeront de les reſpecter, parce qu'ils les verront toujours pratiqués par tout le monde. Les uſages en ſe perpétuant recevront une force invincible de leur ancienneté et de leur univerſalité; une ſuite non interrompue d'exemples donnés et reçus, fera que chaque citoyen, devenu le légiſlateur de ſon voiſin, ſera pour lui une règle vivante; on aura le mérite de l'obéiſſance, en cédant à la force de l'habitude; et l'on croira agir librement, parce qu'on agira ſans effort.

Il ſuffira donc à l'inſtituteur de la nation, de dreſſer pour chaque partie de l'adminiſtration, un petit nombre de lois qui diſpenſeront d'en deſirer

un plus grand nombre, et qui contribueront à maintenir l'empire des rites beaucoup plus puissant que celui des lois mêmes. Il défendra de les mettre par écrit, de peur qu'elles ne retréciſſent le domaine des vertus, et qu'en croyant faire tout ce qu'on doit, on ne s'abſtienne de faire tout ce qu'on peut. Mais il ne les cachera point; elles ſeront transmiſes de bouche en bouche, citées dans toutes les occaſions, et connues de tous les citoyens, témoins et juges des actions de chaque particulier. Il ne ſera pas permis aux jeunes gens de les blâmer, même de les ſoumettre à leur examen, puiſqu'ils les ont reçues, comme des ordres du ciel, et que l'autorité des lois n'eſt fondée que ſur l'extrême vénération qu'elles inſpirent. Il ne faudra pas non plus louer les lois et les uſages des nations étrangères, parce que ſi l'on n'eſt pas perſuadé qu'on vit ſous la meilleure des législations, on en deſirera bientôt une autre.

Ne ſoyons plus étonnés maintenant que l'obéiſſance ſoit pour les Spartiates la première des vertus, et que ces hommes fiers ne viennent jamais, le texte des lois à la main, demander compte aux magiſtrats des ſentences émanées de leur tribunal.

Ne ſoyons pas ſurpris non plus que Lycurgue ait regardé l'éducation, comme l'affaire la plus importante du législateur, et que pour ſubiuguer l'eſprit et le coeur des Spartiates, il les ait ſoumis de bonne heure aux épreuves dont je vais rendre compte.

CHA-

CHAPITRE XXXIII.

De l'éducation et du mariage des Spartiates.

Les lois de Lacédémone veillent avec un soin extrême à l'éducation des enfans. Elles ordonnent qu'elle soit publique et commune aux pauvres et aux riches. Elles préviennent le moment de leur naissance: quand une femme a déclaré sa grossesse, on suspend dans son appartement des portraits où brillent la jeunesse et la beauté, tels que ceux d'Apollon, de Narcisse, d'Hyacinthe, de Castor, de Pollux, afin que son imagination sans cesse frappée de ces objets, en transmette quelques traces à l'enfant qu'elle porte dans son sein.

A peine a-t-il reçu le jour, qu'on le présente à l'assemblée des plus anciens de la tribu à laquelle sa famille appartient. La nourrice est appelée: au lieu de le laver avec de l'eau, elle emploie des lotions de vin, qui occasionnent, à ce qu'on prétend, des accidens funestes dans les tempéramens foibles. D'après cette épreuve, suivie d'un examen rigoureux, la sentence de l'enfant est prononcée. S'il n'est expédient ni pour lui ni pour la république; qu'il jouisse plus longtemps de la vie, on le fait jeter dans un gouffre, auprès du mont Taygète. S'il paroît sain et bien constitué, on le choisit, au nom de la patrie, pour être quelque jour un de ses défenseurs.

Ramené à la maison, il est posé sur un bouclier, et l'on place auprès de cette espèce de berceau, une lance, afin que ses premiers regards se familiarisent avec cette arme.

On ne ſerre point ſes membres délicats avec des liens qui en ſuſpendroient les mouvemens; on n'arrête point ſes pleurs, s'ils ont beſoin de couler; mais on ne les excite jamais par des menaces ou par des coups. Il s'accoutume par degrés à la ſolitude, aux ténebres, à la plus grande indifférence ſur le choix des alimens. Point d'impreſſions de terreur, point de contraintes inutiles, ni de reproches injuſtes; livré ſans reſerve à ſes jeux innocens, il jouit pleinement des douceurs de la vie, et ſon bonheur hâte le développement de ſes forces et de ſes qualités.

Il eſt parvenu à l'âge de ſept ans, ſans connoître la crainte ſervile; c'eſt à cette époque que finit communément l'éducation domeſtique. On demande au père s'il veut que ſon enfant ſoit élevé ſuivant les lois: s'il le refuſe, il eſt lui-même privé des droits du citoyen; s'il y conſent, l'enfant aura déſormais pour ſurveillans non ſeulement les auteurs de ſes jours, mais encore les lois, les magiſtrats, et tous les citoyens autoriſés à l'interroger, à lui donner des avis, et à le châtier ſans crainte de paſſer pour ſévères; car ils ſeroient punis eux-mêmes, ſi témoins de ſes fautes, ils avoient la foibleſſe de l'épargner. On place à la tête des enfans, un des hommes les plus reſpectables de la république; il les diſtribue en différentes claſſes, à chacune deſquelles préſide un jeune chef diſtingué par ſa ſageſſe et ſon courage. Ils doivent ſe ſoumettre ſans murmurer aux ordres qu'ils en reçoivent, aux châtimens qu'il leur impoſe, et qui leur ſont infligés par des jeunes gens armés de fouets, et parvenus à l'âge de puberté. La règle devient de jour en jour plus ſévère. On les dépouille de leur cheveux; ils marchent ſans bas et ſans ſouliers, pour les accoutumer à la rigueur des ſaiſons, on les fait quelquefois combattre tout nus. A l'âge de douze ans, ils quittent la tunique, et ne ſe couvrent

plus

plus que d'un ſimple manteau qui doit durer toute une année. On ne leur permet que rarement l'uſage des bains et des parfums. Chaque troupe couche enſemble ſur des ſommités de roſeaux qui croiſſent dans l'Eurotas, et qu'ils arrachent ſans le ſecours du fer.

C'eſt alors qu'ils commencent à contracter ces liaiſons particulières, peu connues des nations étrangères, plus pures à Lacédemone que dans les autres villes de la Grèce. Il eſt permis à chacun d'eux de recevoir les attentions aſſidues d'un honnête jeune homme attiré auprès de lui par les attraits de la beauté, par les charmes plus puiſſans des vertus dont elle paroît être l'emblême. Ainſi la jeuneſſe de Sparte eſt comme diviſée en deux claſſes; l'une compoſée de ceux qui aiment; l'autre de ceux qui ſont aimés. Les premiers deſtinés à ſervir de modèles aux ſeconds, portent juſqu'à l'enthouſiaſme un ſentiment qui entretient la plus noble émulation, et qui avec les tranſports de l'amour, n'eſt au fond que la tendreſſe paſſionnée d'un père pour ſon fils, l'amitié ardente d'un frère pour ſon frère. Lorſqu'à la vue du même objet pluſieurs éprouvent l'inſpiration divine, c'eſt le nom qu'on donne au penchant qui les entraîne, loin de ſe livrer à la jalouſie, ils n'en ſont que plus unis entre eux, que plus intéreſſés aux progrès de ceux qu'ils aiment; car toute leur ambition eſt de le rendre auſſi eſtimable aux yeux des autres, qu'il l'eſt à leurs propres yeux. Un des plus honnêtes citoyens fut condamné à l'amende, pour ne s'être jamais attaché à un jeune homme: un autre, parce que ſon jeune ami avoit dans un combat pouſſé un cri de foibleſſe.

Ces aſſociations, qui ont ſouvent produit de grandes choſes, ſont communes aux deux ſexes, et durent quelquefois toute la vie. Elles étoient

depuis

depuis long-temps établies en Crète; Lycurgue en connut le prix et en prévint les dangers. Outre que la moindre tache imprimée sur une union qui doit être sainte, qui l'est presque toujours, couvriroit pour jamais d'infamie le coupable, et seroit même, suivant les circonstances, punie de mort, les élèves ne peuvent se dérober un seul moment aux regards des personnes âgées qui se font un devoir d'assister à leurs exercices, et d'y maintenir la décence, aux regards du président général de l'éducation, à ceux de l'Irène, ou chef particulier qui commande chaque division.

Cet Irène est un jeune homme de vingt ans, qui reçoit pour prix de son courage et de sa prudence, l'honneur d'en donner les leçons à ceux que l'on confie à ses soins. Il est à leur tête quand ils se livrent des combats, quand ils passent l'Eurotas à la nage, quand ils vont à la chasse, quand ils se forment à la lutte, à la course, aux différens exercices du gymnase. De retour chez lui ils prennent une nourriture saine et frugale; ils la préparent eux-mêmes. Les plus forts apportent le bois, les plus foibles des herbages et d'autres alimens qu'ils ont dérobés en se glissant furtivement dans les jardins et dans les salles des repas publics. Sont-ils découverts, tantôt on leur donne le fouet, tantôt on joint à ce châtiment la défense d'approcher de la table; quelquefois on les traîne auprès d'un autel, dont ils font le tour en chantant des vers contre eux-mêmes.

Le souper fini, le jeune chef ordonne aux uns de chanter, propose aux autres des questions d'après lesquelles on peut juger de leur esprit ou de leurs sentimens. „Quel est le plus honnête homme de la ville? Que pensez-vous d'une telle action?„ La réponse doit être précise et motivée. Ceux qui parlent sans avoir pensé, reçoivent de

de légers châtimens en présence des magistrats et des vieillards, témoins de ces entretiens, et quelquefois mécontens de la sentence du jeune chef. Mais dans la crainte d'affoiblir son crédit, ils attendent qu'il soit seul pour le punir lui-même de son indulgence et de sa sévérité.

On ne donne aux élèves qu'une légère teinture des lettres; mais on leur apprend à s'expliquer purement, à figurer dans les choeurs de danse et de musique, à perpétuer dans leurs vers le souvenir de ceux qui sont morts pour la patrie, et la honte de ceux qui l'ont trahie. Dans ces poesies, les grandes idées sont rendues avec simplicité, les sentimens élevés avec chaleur.

Tous les jours, les Ephores se rendent chez eux; de temps en temps, ils vont chez les Ephores, qui examinent si leur éducation est bien soignée, s'il ne s'est pas glissé quelque délicatesse dans leurs lits ou leurs vêtemens, s'ils ne sont pas trop disposés à grossir. Ce dernier article est essentiel; on a vu quelquefois à Sparte des magistrats citer au tribunal de la nation, et menacer de l'exil, des citoyens dont l'excessif embonpoint semblait être une preuve de molleſſe. Un visage efféminé feroit rougir un Spartiate; il faut que le corps dans ses accroissemens, prenne de la souplesse et de la force, en conservant toujours de justes proportions.

C'est l'objet qu'on se propose en soumettant les jeunes Spartiates à des travaux qui remplissent presque tous les momens de leur journée. Ils en passent une grande partie dans le gymnase, où l'on ne trouve point, comme dans les autres villes, de ces maitres qui apprennent à leurs disciples, l'art de supplanter adroitement un adversaire: ici la ruse souilleroit le courage, et l'honneur doit accompagner la défaite ainsi que la victoire. C'est pour cela que, dans certains exercices,

cices, il n'eſt pas permis au Spartiate qui ſuccombe, de lever la main, parce que ce ſeroit reconnoître un vainqueur.

J'ai vu des combats où le plus grand courage eſt aux priſes avec les plus vives douleurs. Dans une fête célébrée tous les ans en l'honneur de Diane ſurnommée Orthia, on place auprès de l'autel de jeunes Spartiates à peine ſortis de l'enfance, et choiſis dans tous les ordres de l'état; on les frappe à grands coups de fouet, juſqu'à ce que le ſang commence à couler. La prêtreſſe eſt préſente; elle tient dans ſes mains une ſtatue de bois très petite et très légère; c'eſt celle de Diane. Si les exécuteurs paroiſſent ſenſibles à la pitié, la prêtreſſe s'écrie qu'elle ne peut plus ſoutenir le poids de la ſtatue. Les coups redoublent alors; l'intérêt général devient plus preſſant. On entend les cris forcenés des parens qui exhortent ces victimes innocentes à ne laiſſer échapper aucune plainte: elles-mêmes provoquent et défient la douleur. La préſence de tant de témoins occupés à contrôler leurs moindres mouvemens, et l'eſpoir de la victoire décernée à celui qui ſouffre avec le plus de conſtance, les endurciſſent de telle manière qu'ils n'oppoſent à ces horribles tourmens qu'un front ſerein et une joie révoltante.

Surpris de leur fermeté, je dis à Damonax qui m'accompagnoit: Il faut convenir que vos lois ſont fidèlement obſervées. Dites plutôt, répondit-il, indignement outragés. La cérémonie que vous venez de voir fut inſtituée autrefois en l'honneur d'une divinité barbare, dont on prétend qu'Oreſte avoit apporté la ſtatue et le culte, de la Tauride à Lacédémone. L'oracle avoit ordonné de lui ſacrifier des hommes: Lycurgue abolit cette horrible coutume; mais pour procurer un dédommagement à la ſuperſtition, il voulut que les jeunes Spartiates condamnés pour leurs fautes

à la

à la peine du fouet, là ſubiſſent à l'autel de la déeſſe.

Il falloit s'en tenir aux termes et à l'eſprit de la loi: elle n'ordonnoit qu'une punition légère, mais nos éloges inſenſés excitent, soit ici ſoit au Platanifte, une déteſtable émulation parmi les jeunes gens. Leurs tortures ſont pour nous un objet de curioſité; pour eux un ſujet de triomphe. Si ces abus continuent, nos jeunes gens finiront par n'avoir qu'un courage d'oſtentation; ils braveront la mort à l'autel de Diane, et fuiront à l'aſpect de l'ennemi.

Rappelez-vous cet enfant, qui ayant l'autre jour caché dans ſon ſein un petit renard, ſe laiſſa déchirer les entrailles, plutôt que d'avouer ſon larcin: ſon obſtination parut ſi nouvelle que ſes camarades le blâmèrent hautement. Mais, dis-je alors, elle n'étoit que la ſuite de vos inſtitutions; car il répondit qu'il valoit mieux périr dans les tourmens, que de vivre dans l'opprobre. Ils ont donc raiſon, ces philoſophes qui ſoutiennent que vos exercices impriment dans l'ame des jeunes guerriers une eſpece de férocité.

Ils nous attaquent reprit Damonax, au moment que nous ſommes par terre. Lycurgue avoit prévenu le débordement de nos vertus par des digues qui ont ſubſiſté pendant quatre ſiècles, et dont il reſte encore des traces. Mais à meſure que nos moeurs s'altèrent, le faux honneur ne connoît plus de frein et ſe communique inſenſiblement à tous les ordres de l'état. Autrefois les femmes de Sparte, plus ſages et plus décentes qu'elles ne le ſont aujourdhui, en apprenant la mort de leurs fils tués ſur le champ de bataille, ſe contentoient de ſurmonter la nature: maintenant elles ſe font un mérite de l'inſulter; et de peur de paroître foibles, elles ne craignent pas de ſe montrer atroces. Telle fut la réponſe de

Damonax. Je reviens à l'éducation des Spartiates.

Dans plusieurs villes de la Grèce; les enfans parvenus à leur dix-huitième année, ne sont plus sous l'oeil vigilant des instituteurs. Lycurgue connoissoit trop le coeur humain, pour l'abandonner à lui-même dans ces momens critiques, d'où dépend presque toujours la destinée d'un citoyen, et souvent celle d'un état. Il oppose au développement des passions, une nouvelle suite d'exercices et de travaux. Les chefs exigent de leurs disciples plus de modestie, de soumission, de tempérance et de ferveur. C'est un spectacle singulier, de voir cette brillante jeunesse, à qui l'orgueil du courage et de la beauté devroit inspirer tant de prétentions, n'oser, pour ainsi dire, ni ouvrir la bouche, ni lever les yeux, marcher à pas lents et avec la décence d'une fille timide qui porte les offrandes sacrées. Cependant si cette régularité n'est pas animée par un puissant intérêt, la pudeur regnera sur leurs fronts; et le vice dans leurs coeurs. Lycurgue leur suscite alors un corps d'espions et de rivaux qui les surveillent sans cesse.

Les jeunes Spartiates quittent souvent leurs jeux pour se livrer à des mouvemens plus rapides. On leur ordonne de se répandre dans la province, les armes à la main, pieds nus, exposés aux intempéries des saisons, sans esclaves pour les servir, sans couverture pour les garantir du froid pendant la nuit. Tantôt ils étudient le pays, et les moyens de le préserver des incursions de l'ennemi. Tantôt ils courent après les sangliers et différentes bêtes sauves. D'autres fois, pour essayer les diverses manoeuvres de l'art militaire, ils se tiennent en embuscade pendant le jour, et la nuit suivante ils attaquent, et font succomber sous leurs coups les Hilotes, qui prévenus

venus du danger, ont eu l'imprudence de sortir et de se trouver sur leur chemin.

Les filles de Sparte ne sont point élevées comme celles d'Athènes; on ne leur prescrit point de se tenir renfermées, de filer la laine, de s'abstenir du vin et d'une nourriture trop forte: mais on leur apprend à danser, à chanter, à lutter entre-elles, à courir légèrement sur le sable, à lancer avec force le palet ou le javelot, à faire tous leurs exercices sans voiles et à demi nues, en présence des rois, des magistrats et de tous les citoyens, sans en excepter même les jeunes garçons, qu'elles excitent à la gloire, soit par leurs exemples, soit par des éloges flatteurs, ou par des ironies piquantes.

C'est dans ces jeux que deux coeurs destinés à s'unir un jour, commencent à se pénétrer des sentimens qui doivent assurer leur bonheur; mais les transports d'un amour naissant ne sont jamais couronnés par un hymen prématuré. Par-tout où l'on permet à des enfans de perpétuer les familles, l'espèce humaine se rapetisse et dégénère d'une manière sensible. Elle s'est soutenue à Lacédémone, parce qu'on ne s'y marie que lorsque le corps a pris son accroissement, et que la raison peut éclairer le choix.

Je supprime le détail des cérémonies du mariage; mais je dois parler d'un usage remarquable par sa singularité. Lorsque l'instant de la conclusion est arrivé, l'époux, après un léger repas qu'il a pris dans la salle publique, se rend au commencement de la nuit, à la maison de ses nouveaux parens; il enlève furtivement son épouse, la mène chez lui, et bientôt après vient au gymnase rejoindre ses camarades avec lesquels il continue d'habiter comme auparavant. Les jours suivans, il fréquente à l'ordinaire la maison paternelle; mais il ne peut accorder à sa passion que des in-

ſtans dérobés à la vigilance de ceux qui l'entourent; ce ſeroit une honte pour lui, ſi on le voyoit ſortir de l'apartement de ſa femme.

De très fortes raiſons peuvent autoriſer un Spartiate à ne pas ſe marier; mais dans la vieilleſſe, il ne doit pas s'attendre aux mêmes égards que les autres citoyens. On cite l'exemple de Dercyllidas, qui avoit commandé les armées avec tant de gloire. Il vient à l'aſſemblée; un jeune homme lui dit: Je ne me léve pas devant toi, „parce que tu ne laiſſeras point enfans qui puiſ„ſent un jour ſe lever devant moi.„ Les celibataires ſont expoſés à d'autres humiliations: ils n'aſſiſtent point aux combats qui ſe livrent les filles à demi nues; il dépend du magiſtrat de les contraindre à faire, pendant les rigueurs de l'hiver, le tour de la place, dépouillés de leurs habits, et chantant contre eux-mêmes des chanſons, où ils reconnoiſſent que leur déſobéiſſance aux lois mérite le châtiment qu'ils éprouvent.

CHAPITRE XXXIV.

Des moeurs et des uſages des Spartiates.

Ce chapitre n'eſt qu'une ſuite du précédent: car l'éducation des Spartiates continue, pour ainſi dire, pendant toute leur vie.

Dès l'age de vingt ans, ils laiſſent croitre leurs cheveux et leur barbe: les cheveux ajoutent à la beauté, et conviennent à l'homme libre, de même qu'au guerrier. A Lacédémone tout eſt inſtruction: un Spartiate interrogé pourquoi il entretenoit une ſi longue barbe; „Depuis que le temps l'a blanchie, „ré-

„répondit-il, elle m'avertit à tout moment de ne „pas deshonorer ma vieilleſſe.„

Les Spartiates, en banniſſant de leurs habits toute eſpèce de parure, ont donné un exemple admiré et nullement imité des autres nations. Chez eux, les rois, les magiſtrats, les citoyens de la dernière claſſe, n'ont rien qui les diſtingue à l'extérieur: ils portent tous une tunique très courte, et tiſſue d'une laine très groſſière; ils jettent par deſſus un manteau ou une groſſe cape. Leurs pieds ſont garnis de ſandales et d'autres eſpèces de chauſſures, dont la plus commune eſt de couleur rouge. Deux héros de Lacédémone, Caſtor et Pollux, ſont repréſentés avec des bonnets, qui joints l'un à l'autre par leur partie inférieure, reſſembleroient pour la forme à cet œuf dont on prétend qu'ils tirent leur origine. Prenez un de ces bonnets et vous aurez celui dont les Spartiates ſe ſervent encore aujourd'hui.

Ils paroiſſent en public avec de gros bâtons recourbés à leur extrémité ſupérieure; mais il leur eſt défendu de les porter à l'aſſemblée générale, parce que les affaires de l'état doivent ſe terminer par la force de la raiſon, et non par celle des armes.

Les maiſons ſont petites et conſtruites ſans art: on ne doit travailler les portes qu'avec la ſcie: les planchers, qu'avec la coignée: des troncs d'arbres à peine dépouillés de leurs écorces ſervent de poutres. Les meubles, quoique plus élégans, participent à la même ſimplicité; il ne ſont jamais confuſément entaſſés. Les Spartiates ont ſous la main tout ce dont ils ont beſoin, parce qu'ils ſe font un devoir de mettre chaque choſe à ſa place. Ces petites attentions entretiennent chez eux l'amour de l'ordre et de la diſcipline.

Leur régime eſt auſtère. Un étranger qui les avoit vus étendus autour d'une table et ſur le champ de bataille, trouvoit plus aiſé de ſupporter une telle mort qu'une telle vie. Cependant Lycurgue n'a retranché de leurs repas que le ſuperflu; et s'ils ſont frugals, c'eſt plutôt par vertu que par neceſſité. Ils ont de la viande de boucherie; le mont Taygète leur fournit une chaſſe abondante; leurs plaines des lièvres, des perdrix et d'autres eſpèces de gibier; la mer et l'Eurotas, du poiſſon. Leur fromage de Gythium eſt eſtimé. Ils ont de plus différentes ſortes de légumes, de fruits, de pains et de gâteaux.

La Laconie produit auſſi pluſieurs eſpèces de vin. Ils ont la permiſſion de boire tant qu'ils en ont beſoin; ils en uſent avec plaiſir et n'en abuſent jamais. Le ſpectacle dégoûtant d'un eſclave qu'on enivre, et qu'on jette quelquefois ſous leurs yeux, lorſq'ils ſont encore enfans, leur inſpire une profonde averſion pour l'ivreſſe, et leur ame eſt trop fière pour conſentir jamais à ſe dégrader; Tel eſt l'eſprit de la réponſe d'un Spartiate à quelqu'un qui lui demandoit pourquoi il ſe modéroit dans l'uſage du vin: „C'eſt, dit-il „pour n'avoir jamais beſoin de la raiſon d'au„trui.„ Outre cette boiſſon ils appaiſent ſouvent leur ſoif avec du petit lait.

Ils ont différentes eſpèces de repas publics: Les plus fréquens ſont les philities. Rois, magiſtrats, ſimples citoyens, tous s'aſſemblent pour prendre leurs repas, dans des ſalles où ſont dreſſées quantité de tables, le plus ſouvent de 15 couverts chacune. Les convives d'une table ne ſe mêlent point avec ceux d'une autre, et forment une ſociété d'amis, dans laquelle on ne peut être reçu que du conſentement de tous ceux qui la compoſent. Ils ſont durement couchés ſur des lits de bois de chêne, le coude appuyé ſur une

une pierre ou sur un morceau de bois. On leur sert du brouet (bouillon) noir, ensuite de la chair de porc bouillie, dont les portions sont égales, servies séparément à chaque convive, quelquefois si petites, qu'elles pèsent à peine un quart de mine (environ trois onces et demie). Ils ont du vin, des gâteaux ou du pain d'orge en abondance. D'autres fois on ajoute pour supplément à la portion ordinaire, du poisson et différentes espèces de gibier.

Pendant le repas, la conversation roule souvent sur des traits de morale, ou sur des exemples de vertu. Une belle action est citée comme une nouvelle digne d'occuper les Spartiates. Les vieillards prennent communément la parole; ils parlent avec précision et sont écoutés avec respect.

A la décence se joint la gaîté. Lycurgue en fit un précepte aux convives; et c'est dans cette vue qu'il ordonna d'exposer à leurs yeux une statue consacrée au dieu du rire. Mais les propos qui réveillent la joie, ne doivent avoir rien d'offensant; et le trait malin, si par hasard il en échappe à l'un des assistans, ne doit point se communiquer au dehors. Le plus ancien, en montrant la porte à ceux qui entrent, les avertit que rien de ce qu'ils vont entendre ne doit sortir par là.

Les différentes classes des élèves assistent aux repas, sans y participer; les plus jeunes, pour enlever adroitement des tables quelque portion qu'ils partagent avec leurs amis; les autres pour y prendre des leçons de sagesse et de plaisanterie.

Parmi les Spartiates, les uns ne savent ni lire ni écrire; d'autres savent à peine compter: nulle idée parmi eux de la géométrie, de l'astronomie et des autres sciences. Les plus instruits font leurs délices des poésies d'Homère, de Terpan-

dre, et de Tyrtée, parce qu'elles élèvent l'âme. Leur théâtre n'eſt deſtinée qu'à leurs exercices; ils n'y repréſentent ni tragédies ni comédies, s'étant fait une loi de ne point admettre chez eux l'uſage de ces drames. Quelques uns, en très petit nombre, ont cultivé avec ſuccès la poéſie lyrique. Alcman, qui vivoit il y a trois ſiècles environ, s'y eſt diſtingué; ſon ſtyle a de la douceur, quoiqu'il eût à combattre le dur dialecte Dorien qu'on parle à Lacédémone; mais il étoit animé d'un ſentiment qui adoucit tout. Il avoit conſacré toute ſa vie à l'amour, et il chanta l'amour toute ſa vie.

Ils aiment la muſique qui produit l'enthouſiaſme de la vertu; ſans cultiver cet art, ils ſont en état de juger de ſon influence ſur les moeurs, et rejettent les innovations qui pourroient altérer ſa ſimplicité.

On peut juger par les traits ſuivans de leur averſion pour la réthorique. Un jeune Spartiate s'étoit exercé, loin de la patrie, dans l'art oratoire. Il y revint, et les Ephores le firent punir, pour avoir conçu le deſſein de tromper ſes compatriotes. Pendant la guerre du Péloponèſe, un autre Spartiate fut envoyé vers le ſatrape Tiſſapherne, pour l'engager à préférer l'alliance de Lacédémone à celle d'Athènes. Il s'exprima en peu de mots; et comme il vit les ambaſſadeurs Athéniens déployer tout le faſte de l'éloquence, il tira deux lignes qui aboutiſſoient au même point, l'une droite, l'autre tortueuſe, et les montrant au ſatrape, il lui dit: Choiſis. Deux ſiècles auparavant, les habitans d'une île de la mer Egée, preſſés par la famine, s'adreſſèrent aux Lacédémoniens leurs alliés, qui répondirent à l'ambaſſadeur: Nous n'avons pas compris la fin de votre harangue, et nous en avons oublié le commencement. On en choiſit un ſecond en lui recommandant

mandant d'être bien concis. Il vient et commença par montrer aux Lacédémoniens un de ces ſacs où l'on tient la farine; le ſac étoit vide: l'aſſemblée réſolut auſſitôt d'approviſionner l'île; mais elle avertit le député de n'être plus ſi prolixe une autre fois. En effet il leur avoit dit qu'il falloit remplir le ſac.

Ils mépriſent l'art de la parole; ils en eſtiment le talent. Quelques-uns l'ont reçu de la nature, et l'ont manifeſté, ſoit dans les aſſemblées de leur nation et des autres peuples, ſoit dans les oraiſons funebres qu'on prononce tous les ans en l'honneur de Pauſanias et de Léonidas.

Ils ne rougiſſent pas d'ignorer les ſciences, qu'ils regardent comme ſuperflues; et l'un d'eux répondit à un Athénien qui leur en faiſoit des reproches: Nous ſommes en effet les ſeuls à qui vous n'avez pas pu enſeigner vos vices. N'appliquant leur eſprit qu'à des connoiſſances abſolument néceſſaires, leurs idées n'en ſont que plus juſtes et plus propres à s'aſſortir et à ſe placer; car les idées fauſſes ſont comme ces pierres irrégulières qui ne peuvent entrer dans la conſtruction d'un édifice.

Ainſi, quoique ce peuple ſoit moins inſtruit que les autres, il eſt beaucoup plus éclairé. On dit que c'eſt de lui que Thalès, Pittacus et les autres ſages de la Grèce, empruntèrent l'art de renfermer les maximes de la morale en de courtes formules. Ce que j'en ai vu m'a ſouvent étonné. Je croyois m'entretenir avec des gens innocens et groſſiers; mais bientôt il ſortoit de leurs bouches des réponſes pleines d'un grand ſens, et perçantes comme des traits. Accoutumés de bonne heure à s'exprimer avec autant d'énergie que de preciſion, ils ſe taiſent s'ils n'ont pas quelque choſe d'intéreſſant à dire. S'ils en ont trop, ils

font des excuſes : ils ſont avertis par un inſtinct de grandeur, que le ſtyle confus ne convient qu'a l'eſclave qui prie ; en effet comme la prière, il ſemble ſe trainer aux pieds et ſe replier autour de celui qu'on veut perſuader. Le ſtyle concis au contraire, eſt impoſant et fier : il convient au maître qui commande : il s'aſſortit au caractère des Spartiates qui l'emploient fréquemment dans leurs entretiens et dans leurs lettres. Des reparties auſſi promptes que l'éclair, laiſſent après elles, tantôt une lumière vive, tantôt la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes et de leur patrie.

On louoit la bonté du jeune roi Charilaüs : „Comment ſeroit-il bon, répondit l'autre roi, „puiſqu'il l'eſt même pour les méchans ?„ Dans une ville de la Grèce, le héraut, chargé de la vente des eſclaves, dit tout haut : „Je vends un „Lacédémonien. Dis plutôt un priſonnier ; „ s'écria celui-ci, en lui mettant la main ſur la bouche. Les généraux du roi de Perſe demandoient aux députés de Lacédémone, en quelle qualité ils comptoient ſuivre la négociation ? „Si elle „échoue, répondirent-ils, comme particuliers ; „ſi elle réuſſit comme ambaſſadeurs.„

On remarque la même preciſion dans les lettres qu'écrivent les magiſtrats, dans celles qu'ils reçoivent des généraux. Les Ephores, craignant que la garniſon de Décélie ne ſe laiſſât ſurprendre, ou n'interrompit ſes exercices accoutumés, ne lui écrivirent que ces mots : „Ne vous promenez point.„ La défaite la plus déſaſtreuſe, la victoire la plus éclatante, ſont annoncés avec la même ſimplicité. Lors de la guerre du Péloponèſe, leur flotte qui étoit ſous les ordres de Mindare, ayant été battue par celle des Athéniens, commandée par Alcibiade, un officier écrivit aux Ephores : „La bataille eſt perdue, Mindare eſt mort. Point „de vivres ni de reſſources.„ Peu de temps après ils

ils reçurent de Lyſander, général de leur armée, une lettre conçue en ces termes: „Athènes eſt „priſe.„ Telle fut la relation de la conquête la plus glorieuſe et la plus utile pour Lacédémone.

Qu'on n'imagine pas, d'après ces exemples que les Spartiates, condamnés à une raiſon trop ſévère, n'oſent dérider leur front. Ils ont cette diſpoſition à la gaîté que procurent la liberté de l'eſprit, et la conſcience de la ſanté. Leur joie ſe communique rapidement, parce qu'elle eſt vive et naturelle: elle eſt entretenue par des plaiſanteries qui, n'ayant rien de bas ni d'offenſant, diffèrent eſſentiellement de la bouffonnerie et de la ſatyre. Ils apprennent de bonne heure l'art de les recevoir et de les rendre. Elles ceſſent dès qué celui qui en eſt l'objet demande qu'on l'épargne.

C'eſt avec de pareils traits qu'ils repouſſent quelquefois les prétentions ou l'humeur. J'étois un jour avec le roi Archidamus; Périander ſon médecin, lui préſenta des vers qu'il venoit d'achever. Le prince les lut, et lui dit avec amitié: Eh, pourquoi de ſi bon médecin vous faites-vous ſi mauvais poète? Quelques années après, un vieillard ſe plaignant au roi Agis de quelques infractions faites à la loi, s'écrioit que tout étoit perdu; „Cela eſt ſi vrai répondit Agis en ſou„riant, que dans mon enfance, je l'entendois „dire à mon père, qui dans ſon enfance l'avoit „entendu dire au ſien.

Les arts lucratifs, et ſur-tout ceux de luxe ſont ſévèrement interdits aux Spartiates. Il leur eſt défendu d'altérer par des odeurs, la nature de l'huile, et par des couleurs, excepté celle de pourpre, la blancheur de la laine. Ainſi, point de parfumeurs, et preſque point de teinturiers parmi eux. Ils ne devroient connoître ni l'or ni l'argent, ni par conſéquent ceux qui mettent ces

ces métaux en oeuvre. A l'armée, ils peuvent exercer quelques professions utiles, comme celles de héraut, de trompette, de cuisinier, à condition que le fils suivra la profession de son père, comme cela se pratique en Egypte.

Ils ont une telle idée de la liberté qu'ils ne peuvent la concilier avec le travail des mains. Les lois du pays tendent à délivrer les ames des intérêts factices et des soins domestiques. Ceux qui ont des terres, sont obligés de les affermer à des Hilotes; ceux entre qui s'élèvent des différends, de les terminer à l'amiable, car il leur est défendu, de consacrer les momens précieux de leur vie à la poursuite d'un procès, ainsi qu'aux opérations du commerce, et autres moyens qu'on emploie communément pour augmenter sa fortune ou se distraire de son existence.

Les repas et les exercices publics, sont toujours honorés de la présence des vieillards. Je me sers de cette expression, parce que la vieillesse, dévouée ailleurs au mépris, élève un Spartiate au faite de l'honneur. Les autres citoyens, et surtout les jeunes gens ont pour lui les egards qu'ils exigeront á leur tour pour eux-mêmes. La loi les oblige de lui céder le pas à chaque rencontre, de se lever quand il paroît, de se taire quand il parle. On l'écoute avec déférence dans les assemblées de la nation, et dans les salles du gymnase; ainsi des citoyens qui ont servi leur patrie, loin de lui devenir étrangers à la fin de leur carrière, sont respectés les uns comme les dépositaires de l'expérience, les autres comme ces monumens dont on se fait une religion de conserver les débris.

Leurs tombeaux sans ornemens, ainsi que leurs maisons, n'annoncent aucune distinction entre les citoyens; il est permis de les placer dans la ville, et même auprès des temples. Les pleurs et les sanglots n'accompagnent ni les funérailles, ni les

les dernières heures du mourant: car les Spartiates ne sont pas plus étonnés de se voir mourir, qu'ils ne l'avoient été de se trouver en vie; persuadées que c'est à la mort de fixer le terme de leurs jours, ils se soumettent aux ordres de la nature avec la même résignation qu'aux besoins de l'état.

Les femmes sont grandes, fortes, brillantes de santé, presque toutes fort belles. Mais ce sont des beautés sévères et imposantes; elles auroient pu fournir à Phidias un grand nombre de modèles pour sa Minerve, à peine quelques uns à Praxitèle pour sa Venus.

Leur habillement consiste dans une tunique ou espèce de chemise courte, et dans une robe qui descend jusqu'aux talons. Les filles, obligées de consacrer tous les momens de la journée à la lutte, à la course, au saut, à d'autres exercices pénibles, n'ont pour l'ordinaire qu'un vêtement léger et sans manches, qui s'attache aux épaules avec des agrafes, et que leur ceinture tient relevé au dessus des genoux: sa partie inférieure est ouverte de chaque côté, de sorte que la moitié du corps reste à découvert; mais la pudeur dépouillée d'une partie de ses voiles, n'en est pas moins respectée de part et d'autre.

Une Spartiate paroit en public à visage découvert, jusqu'à ce qu'elle soit mariée. Après son mariage, comme elle ne doit plaire qu'à son époux, elle sort voilée; et comme elle ne doit être connue que de lui seul, il ne convient pas aux autres de parler d'elle avec éloge; mais ce voile sombre et ce silence respectueux, ne sont que des hommages rendus à la décence. Nulle part les femmes sont moins surveillées et moins contraintes; nulle part elles ont moins abusé de la liberté. L'idée de manquer à leurs époux, leur eût paru autrefois aussi étrange que celle d'étaler

la

la moindre recherche dans leur parure: quoiqu'elles n'aient plus aujourd'hui la même ſageſſe ni la même modeſtie, elles ſont beaucoup plus attachées à leurs devoirs que les autres femmes de la Grèce.

Elles ont auſſi un caractère plus vigoureux, et l'emploient avec ſuccès pour aſſujétir leurs époux, qui les conſulent volontiers, tant ſur leurs affaires que ſur celles de la nation. On a remarqué que les peuples guerriers ſont enclins à l'amour; l'union de Mars et de Vénus ſemble atteſter cette vérité; et l'exemple des Lacédémoniens ſert à la confirmer. Une étrangère diſoit un jour à la femme du roi Léonidas: „Vous êtes „les ſeules qui preniez de l'aſcendant ſur les hom„mes, nous ſommes les ſeules qui mettions des „hommes au monde.„

Elles ont une haute idée de l'honneur et de la liberté; elles la pouſſent quelquefois ſi loin, qu'on ne ſait alors quel nom donner au ſentiment qui les anime. Une d'entre elles écrivoit à ſon fils qui s'étoit ſauvé de la bataille: „Il court de „mauvais bruits ſur votre compte; faites-les ceſ„ſer, ou ceſſez de vivre.„ En pareille circonſtance, une Athénienne mandoit au ſien. „Je „vous ſais bon gré de vous être conſervé pour „moi.„ Ceux-mêmes qui voudroient excuſer la ſeconde, ne pourroient s'empêcher d'admirer la première; il ſeroient également frappés de la réponſe d'Argiléonis, mère du célèbre Braſidas: des Thraces, en lui apprenant la mort glorieuſe de ſon fils, ajoutoient que jamais Lacédémone n'avoit produit un ſi grand général. „Etrangers, „leur dit-elle, mon fils étoit un brave homme; „mais apprenez que Sparte poſſède pluſieurs ci„toyens qui valent mieux que lui.„

Ici la nature eſt ſoumiſe ſans être étouffée; et c'eſt en cela que réſide le vrai courage. Auſſi les

les Ephores décernèrent-ils des honneurs ſignalés à cette femme. Mais qui pourroit entendre, ſans friſonner, une mère à qui l'on diſoit: „Votre „fils vient d'être tué ſans avoir quitté ſon rang, „et qui répondit auſſitôt: Qu'on l'enterre et „qu'on mette ſon frère à ſa place?„ et cette autre qui attendoit au faubourg la nouvelle du combat? Le courrier arrive: elle l'interroge. „Vos „cinq enfans ont péri. — Ce n'eſt pas là ce que „je te demande; ma patrie n'a-t elle rien à craindre? — Elle triomphe. — Eh bien je me re„ſigne avec plaiſir à ma perte.„ Qui pourroit encore voir ſans terreur ces femmes qui donnent la mort à leurs fils convaincus de lacheté? et celles qui, accourues au champ de bataille, ſe font montrer le cadavre d'un fils unique, parcourent d'un oeil inquiet les bleſſures qu'il a reçues, comptent celles qui peuvent honorer ou déshonorer ſon trépas; et après cet horrible calcul, marchent avec orgueil à la tête du convoi, ou ſe confinent chez elles, pour cacher leur honte.

Ces excès, ou plutôt ces forfaits de l'honneur, outrepaſſent ſi fort la portée de la grandeur qui convient à l'homme, qu'ils n'ont jamais été partagés par les Spartiates les plus abandonnés au fanatiſme de la gloire. En voici la raiſon. Chez eux l'amour de la patrie eſt une vertu qui fait des choſes ſublimes; dans leurs épouſes une paſſion qui tente des choſes extraordinaires. La beauté, la parure, la naiſſance, les agrémens de l'eſprit n'étant pas aſſez eſtimés à Sparte, pour établir des diſtinctions entre les femmes elles furent obligées de fonder leur ſupériorité ſur le nombre et la valeur de leurs enfans. Pendant qu'ils vivent, elles jouiſſent des eſpérances qu'ils donnent; après leur mort elles héritent de la celebrité qu'ils ont acquiſe. C'eſt cette fatale ſucceſſion

qui

qui les rend feroces, et qui fait que leur dévouement à la patrie eſt quelquefois accompagné de toutes les fureurs de l'ambition et de la vanité.

À cette élévation d'ame qu'elles montrent encore par intervalles, ſuccéderont bientôt, ſans la détruire entièrement, des ſentimens ignobles, et léur vie ne ſera plus qu'un mélange de petiteſſe et de grandeur, de barbarie et de volupté. Déjà pluſieurs d'entr'elles ſe laiſſent entraîner par l'éclat de l'or, par l'attrait des plaiſirs. Les Athéniens qui blâmoient hautement la liberté qu'on laiſſoit aux femmes de Sparte, triomphent en voyant cette liberté dégénérer en licence. Les philoſophes même reprochent à Lycurgue de ne s'être occupé que de l'éducation des hommes.

Nous examinerons cette accuſation dans un autre chapitre, et nous remonterons en même temps aux cauſes de la décadence ſurvenue aux moeurs des Spartiates. Car il faut l'avouer, ils ne ſont plus ce qu'ils étoient il y a un ſiècle. Les uns s'enorgueilliſſent impunément de leurs richeſſes, d'autres courent après des emplois que leurs pères ſe contentoient de mériter. Il n'y a pas longtemps qu'on a découvert une courtiſane aux environs de Sparte; et ce qui n'eſt pas moins dangereux, nous avons vu la ſoeur du roi Agéſilas, Cyniſca, envoyer à Olympie un char attelé de quatre chevaux, pour y diſputer le prix de la courſe, des poètes célébrer ſon triomphe, et l'état élever un monument en ſon honneur.

Néanmoins dans leur dégradation, ils conſervent encore des reſtes de leur ancienne grandeur. Vous ne les verrez point recourir aux diſſimulations, aux baſſeſſes, à tous ces petits moyens qui aviliſſent les ames: ils ſont avides ſans avarice, ambitieux ſans intrigues. Les plus puiſſans ont aſſez de pudeur pour dérober aux yeux la licence de

de leur conduite; ce sont des transfuges qui craignent les lois qu'ils ont violées, et regrettent les vertus qu'ils ont perdues.

CHAPITRE XXXV.

De la Religion et des Fêtes des Spartiates.

Les objets du culte public n'inspirent à Lacédémone qu'un profond respect qu'un silence absolu. On ne s'y permet à leur égard ni discussions, ni doutes; adorer les dieux honorer les héros, voilà l'unique dogme des Spartiates.

Parmi ces héros auxquels ils ont élevé des temples on distingue Hercule, Castor, Pollux, Achille, Ulysse, Lycurgue etc. Ce qui doit surprendre ceux qui ne connoissent pas les différentes traditions des peuples, c'est de voir Hélène partager avec Ménélas des honneurs presque divins et la statue de Clytemnestre placée au près d'Agamemnon.

Les Spartiates sont fort crédules. Un d'entre eux crut voir pendant la nuit un spectre errant autour d'un tombeau, il le poursuivoit la lance levée, et lui crioit: Tu as beau faire, tu mourras une seconde fois. Ce ne sont pas les prêtres qui entretiennent la superstition, ce sont les Ephores; ils passent quelquefois la nuit dans le temple de Pasiphae, et le lendemain ils donnent leurs songes comme des realités.

Lycurgue qui ne pouvoit dominer sur les opinions religieuses, supprima les abus qu'elles avoient produits. Par-tout ailleurs, on doit se présenter aux dieux avec des victimes sans rache, quelque-

fois avec l'appareil de la magnificence; à Sparte avec des offrandes de peu de valeur, et la modestie qui convient à des supplians. Ailleurs on importune les dieux par des pières indiscrètes et longues; à Sparte on ne leur demande que la grace de faire de belles actions, après en avoir fait de bonnes, et cette formule est terminée par ces mots, dont les ames fières sentiront la profondeur: „Donnez-nous la force de supporter l'injustice.„ L'aspect des morts n'y blesse point les regards, comme chez les nations voisines. Le deuil n'y dure que onze jours; si la douleur est vraie, on ne doit pas en borner le temps; si elle est fausse il ne faut pas en prolonger l'imposture.

Il suit de là que si le culte des Lacédémoniens est, comme celui des autres Grecs, souillé d'erreurs et de préjugés dans la théorie; il est du moins plein de raison et de lumières et dans la pratique.

Les Athéniens ont cru fixer la victoire chez eux, en la représentant sans ailes; par la même raison les Spartiates ont représenté quelquefois Mars et Vénus chargés de chaînes. Cette nation guerrière a donné des armes à Vénus, et mis une lance entre les mains de tous les dieux et de toutes les déesses. Elle a placé la statue de la mort à coté de celle du sommeil, pour s'accoutumer à les regarder du même oeil. Elle a consacré un temple aux Muses, parce qu'elle marche aux combats aux sons mélodieux de la flûte ou de la lyre; un autre à Neptune qui ébranle la terre, parce qu'elle habite un pays sujet à de fréquentes secousses; un autre à la crainte, parce qu'il est des craintes salutaires, telles que celles des lois.

Un grand nombre de fêtes rempliſſent ses loisirs. J'ai vu dans la plupart trois choeurs mar-

marcher en ordre et faire retentir les airs de leurs chants; celui des vieillards prononcer ces mots:

Nous avons été jadis
Jeunes vaillans et hardis.

celui des hommes faits répondre:

Nous le sommes maintenant
A l'épreuve à tout venant.

et celui des enfans pourſuivre:

Et nous un jour le ſerons
Qui bien vous ſurpaſſerons.

La diſcipline des Spartiates eſt telle que leurs plaiſirs ſont toujours accompagnés d'une certaine décence; dans les fêtes même de Bacchus, ſoit à la ville, ſoit à la campagne, perſonne n'oſe s'écarter de la loi qui défend l'uſage immoderé du vin.

CHAPITRE XXXVI.

Du ſervice militaire chez les Spartiates.

Les Spartiates ſont obligés de ſervir depuis l'âge de 20 ans juſqu'à celui de 60; au-delà de ce terme on les diſpenſe de prendre les armes, à moins que l'ennemi n'entre dans la Laconie.

Quand il s'agit de lever des troupes, les Ephores, par la voix du héraut, ordonnent aux citoyens âgés depuis 20 ans juſqu'à l'âge porté dans la proclamation, de ſe préſenter pour ſervir dans l'infanterie peſamment armée, ou dans la ca-

valerie; la même injonction eſt faite aux ouvriers deſtinés à ſuivre l'armée.

Les principales armes du fantaſſin ſont la pique et le bouclier; je ne compte pas l'épée qui n'eſt qu'une eſpèce de poignard qu'il porte à ſa ceinture. C'eſt ſur la pique qu'il-fonde ſes eſpérances; il ne la quitte preſque point, tant qu'il eſt à l'armée. Un étranger diſoit à l'ambitieux Agéſilas: „Où fixez-vous donc les bornes de la Laconie? „Au bout de nos piques, répondit-il.„

Ils couvrent leur corps d'un bouclier d'airain, de forme ovale, échancré des deux côtés et quelquefois d'un ſeul, terminé en pointe aux deux extrêmités, et chargé des lettres initiales du nom de Lacédémone. A cette marque on reconnoit la nation; mais il en faut une autre pour reconnoitre chaque ſoldat, obligé ſous peine d'infamie, de rapporter ſon bouclier: il fait graver dans le champ le ſymbole qu'il s'eſt approprié. Un d'entre eux s'étoit expoſé aux plaiſanteries de ſes amis, en choiſiſſant pour emblême une mouche de grandeur naturelle. „J'approcherai „ſi fort de l'ennemi, leur dit-il, qu'il diſtinguera „cette marque.„

Le ſoldat eſt revêtu d'une caſaque rouge. On a préféré cette couleur, afin que l'ennemi ne s'apperçoive pas du ſang qu'il a fait couler.

Le roi marche à la tête de l'armée précédé du corps des ſcirites, ainſi que des cavaliers envoyés à la découverte. Il offre fréquemment des ſacrifices, auxquels aſſiſtent les chefs des troupes Lacédémoniennes, et ceux des alliés. Souvent il change de champ, ſoit pour protéger les terres de ces derniers, ſoit pour nuire à celles des ennemis.

Le jour du combat, le Roi, à l'imitation d'Hercule, immole une chèvre, pendant que les joueurs de flûte font entendre l'air de Caſtor. Il entonne enſuite l'hymne du combat; tous les ſol-

foldats, le front orné de couronnes, le repètent de concert. Après ce moment ſi terrible et ſi beau, ils arrangent leurs cheveux et leurs vêtemens, nettoient leurs armes, preſſent leurs officiers de les conduire au champ de l'honneur, s'animent eux-mêmes par des traits de gaîté, et marchent en ordre au ſon des flûtes, qui excitent et modèrent leur courage. Le roi ſe place dans le premier rang, entouré de 100 jeunes guerriers, qui doivent, ſous peine d'infamie, expoſer leurs jours pour ſauver les ſiens, et de quelques athlètes qui ont remporté le prix aux jeux publics de la Grèce, et qui regardent ce poſte comme la plus glorieuſe des diſtinctions.

Pour tout homme, c'eſt une honte de prendre la fuite; pour les Spartiates d'en avoir ſeulement l'idée. Cependant leur courage, quoique impétueux et bouillant, n'eſt pas une fureur aveugle; un d'entre-eux au plus fort de la mêlée, entend le ſignal de la retraite, tandis qu'il tient le fer levé ſur un ſoldat abattu à ſes pieds; il s'arrête auſſi-tôt, et dit que ſon premier devoir eſt d'obéir à ſon général.

Cette eſpèce d'hommes n'eſt pas fait pour porter des chaînes; la loi leur crie ſans ceſſe: Plutôt périr que d'être eſclaves. Bias qui commandoit un corps de troupes, s'étant laiſſé ſurprendre par Iphicrate, ſes ſoldats lui dirent: Quel parti prendre? „Vous, répondit-il, de vous re„tirer, moi de combattre et mourir.„

Ils aiment mieux garder leurs rangs que de tuer quelques hommes de plus; il leur eſt défendu non-ſeulement de pourſuivre l'ennemi, mais encore de le dépouiller, ſans en avoir reçu l'ordre; car ils doivent être plus attentifs à la victoire qu'au butin; 300 Spartiates veillent à l'obſervation de cette loi.

Si le général dans un premier combat a perdu quelques soldats, il doit en livrer un second pour les retirer.

Quand un Soldat a quitté son rang, on l'oblige de rester pendant quelque temps debout, appuyé sur son bouclier à la vue de toute l'armée.

Les exemples de lâcheté, si rares autrefois, livrent le coupable aux horreurs de l'infamie; il ne peut aspirer à aucun emploi; s'il est marié, aucune famille ne veut s'allier à la sienne; s'il ne l'est pas, il ne peut s'allier à une autre; il semble que cette tache souilleroit toute sa postérité.

Ceux qui périssent dans le combat, sont enterrés, ainsi que les autres citoyens, avec un vêtement rouge et un rameau d'olivier, symbole des vertus guerrières parmi les Spartiates. S'ils se sont distingués, leurs tombeaux sont décorés de leurs noms, et quelquefois de la figure d'un lion; mais si un soldat à reçu la mort en tournant le dos à l'ennemi, il est privé de la sépulture.

Aux succès de la bravoure, on préfère ceux que ménage la prudence. On ne suspend point aux temples les dépouilles de l'ennemi. Des offrandes enlevées à des lâches, disoit le roi Cléomène, ne doivent pas être exposées aux regards des dieux, ni à ceux de notre jeunesse. Autrefois la victoire n'excitoit ni joie ni surprise; de nos jours un avantage remporté par Archidiamus, fils d'Agésilas, produisit des transports si vifs parmi les Spartiates, qu'il ne resta plus aucun doute sur leur décadence.

On ne fait entrer dans la cavalerie que des hommes sans expérience, qui n'ont pas assez de vigueur ou de zèle. C'est le citoyen riche qui fournit les armes, et entretient le cheval. Si ce corps a remporté quelques avantages il les a dus aux cavaliers étrangers que Lacédémone prenoit à sa

à sa solde. En général les Spartiates aiment mieux servir dans l'infanterie; persuadés que le vrai courage se suffit à lui même, ils veulent combattre corps à corps. J'étois auprès du roi Archidamus, quand on lui présenta le modèle d'une machine à lancer des traits, nouvellement inventée en Sicile. Après l'avoir examinée avec attention: C'en est fait, dit il, de la valeur.

La Laconie pourroit entretenir 3000 hommes d'infanterie pesante, et 1500 hommes de cavalerie; mais soit que la population n'ait pas été assez favorisée, soit que l'état n'ait point ambitionné de mettre de grandes armées sur pied, Sparte qui a souvent marché en corps de nation contre les peuples voisins, n'a jamais employé dans les expéditions lointaines, qu'un petit nombre de troupes nationales. Elle avoit, il est vrai, 45000 hommes à la bataille de Platée; mais on n'y comptoit que 5000 Spartiates et autant de Lacédémoniens; le reste étoit composé d'Hilotes. On ne vit à la bataille de Leuctres que 700 Spartiates. Ce ne fut donc pas à ses propres forces qu'elle dut sa supériorité.

CHAPITRE XXXVII.

Défense des lois de Lycurgue: causes de leur décadence.

Avant de partir de Lacédémone je voulus avoir un second entretien avec Damonax; dans le premier il avoit considéré les lois de Lycurgue à l'époque de leur vigueur: je les voyois tous les jours céder avec si peu de résistance à des innovations dangereuses, que je commençois à dou-

ter de leur ancienne influence. Je saisis la première occasion de m'en expliquer avec Damonax.

Nous étions assis sur une montagne en face de la ville de Sparte. J'avois à ma droite Damonax, à ma gauche Philotas, (qui depuis quelques jours étoit de retour d'Athènes). La conversation nous ayant ramené insensiblement à la législation de Lycurgue, je dis à Damonax: Philotas m'a fait un portrait des Spartiates d'après les écrivains d'Athènes, priez le de vous le montrer. La fureur de mon ami alloit fondre sur moi; Damonax la prévint. Je vous excuse, dit-il, si ce n'est que d'après quelques Athéniens que vous en avez parlé; car je ne présume pas qu'ils aient tous conçu une si mauvaise idée de nous. Gardez-vous de le penser, répondit vivement Philotas; vous avez parmi eux des partisans qui vous regardent comme des demi-dieux, et qui cherchent à copier vos manières; mais je dois l'avouer, nos sages s'expliquent librement sur vos lois et sur vos mœurs — Ces personnes sont vraisemblablement instruites? — Comment, instruites! Ce sont les plus beaux génies de la Grèce, Platon, Isocrate, Aristote et tant d'autres. Damonax dissimula sa surprise, et Philotas après bien des excuses prit la parole.

Lycurgue ne connut pas l'ordre des vertus. Il assigna le premier rang à la valeur: de là cette foule de maux que les Lacédémoniens ont éprouvés, et qu'ils ont fait éprouver aux autres.

A peine fut-il mort, qu'ils essayèrent leur ambition sur les peuples voisins: ce fait est attesté par un historien que vous ne connoissez pas, et qui s'appelle Hérodote. Dévorés du desir de dominer, leur impuissance les a souvent obligés de recourir à des bassesses humiliantes, à des injustices atroces: ils furent les premiers à corrompre les généraux ennemis; les premiers à mendier la pro-

protection des Perſes, de ces barbares à qui, par la paix d'Antalcidas, ils ont dernièrement vendu la liberté des Grecs de l'Aſie.

Diſſimulés dans leurs démarches, ſans foi dans leurs traités, ils remplacent dans les combats la valeur par des ſtratagèmes. Les ſuccès d'une nation leur cauſent des déplaiſirs amers; ils lui ſuſcitent des ennemis, ils excitent ou fomentent les diviſions qui la déchirent: dans le ſiècle dernier, ils propoſèrent de détruire Athènes qui avoit ſauvé la Grèce, et allumèrent la guerre du Péloponèſe qui détruiſit Athènes.

En vain Lycurgue s'efforça de les préſerver du poiſon des richeſſes, Lacédémone en recèle une immenſe quantité dans ſon ſein; mais elles ne ſont entre les mains que de quelques particuliers qui ne peuvent s'en raſſaſier. Eux ſeuls parviennent aux emplois, refuſés au mérite qui gémit dans l'indigence. Leurs épouſes, dont Lycurgue négligea l'éducation, ainſi que des autres Lacédémoniennes, leurs épouſes qui les gouvernent en les trahiſſant, partagent leur avidité, et par la diſſolution de leur vie augmentent la corruption générale.

Les Lacédémoniens ont une vertu ſombre auſtère et fondée uniquement ſur la crainte. Leur éducation les rend ſi cruels, qu'ils voient ſans regret couler le ſang de leurs enfans, et ſans remords celui de leurs eſclaves.

Ces accuſations ſont bien graves, dit Philotas en finiſſant, et je ne ſais comment vous pourriez répondre. Par le mot de ce lion, dit le Spartiate, qui à l'aſpect d'un groupe, où un animal de ſon eſpèce cedoit aux efforts d'un homme, ſe contenta d'obſerver que les lions n'avoient point de ſculpteurs. Philotas ſurpris, me diſoit tout bas: Eſt ce qu'il auroit lu les fables d'Eſope?

Je n'en sais rien, lui dis-je; il tient peut-être ce conte de quelque Athénien. Damonax continua: croyez qu'on ne s'occupe pas plus ici de ce qui se dit dans la place d'Athènes, que de ce qui se passe au-delà des colonnes d'Hercule? Quoi, réprit Philotas, vous laisserez votre nom rouler honteusement de ville en ville de génération en génération? Les hommes étrangers à notre pays et à notre siecle, repondit Damonax, n'oseront jamais nous condamner sur la foi d'une nation toujours rivale et souvent ennemie. Qui sait même si nous n'aurons pas des defenseurs? — Juste ciel! et qu'oppoſeroient-ils au tableau que je viens de vous présenter? — Un tableau plus fidèle, et tracé par des mains également habiles. Le voici:

Ce n'est qu'à Lacédémone et en Crète qu'existe un véritable gouvernement; on ne trouve ailleurs qu'un assemblage de citoyens, dont les uns sont maitres, et les autres esclaves. A Lacédémone point d'autres distinctions entre le roi et le particulier, le riche et le pauvre, que celle qui furent réglées par un législateur inspiré des dieux-mêmes. C'est un dieu qui guidoit Lycurgue, lorsqu'il tempéra par un sénat la trop grande autorité des Rois.

Ce gouvernement, où les pouvoirs sont si bien contrebalancés, et dont la sagesse est généralement reconnue, a subsisté pendant quatre siècles, sans éprouver aucun changement essentiel, sans exciter la moindre division parmi les citoyens. Jamais dans ces temps heureux, la république ne fit rien dont elle eût à rougir; jamais dans aucun état, on ne vit une si grande soumission aux lois, tant de désintéressement, de frugalité, de douceur et de magnanimité, de valeur et de modestie. Ce fut alors que malgré les instances et nos alliés, nous refusâmes de détruire cette Athènes, qui

qui depuis. . . A ces mots Philotas s'écria: vous n'avez sans doute consulté que les écrivains de Lacédémone? Nous n'en avons point, répondit Damonax. — Ils s'étoient donc vendus à Lacédémone? — Nous n'en achetons jamais. Voulez-vous connoître mes garans? Les plus beaux génies de la Grèce, Platon, Thucydide, Isocrate, Xénophon, Aristote et tant d'autres. J'eus des liaisons étroites avec quelques-uns d'entre-eux, dans les fréquens voyages que je fis autrefois à Athènes par ordre de nos magistrats; je dois à leurs entretiens et à leurs ouvrages, ces foibles connoissances qui vous étonnent dans un Spartiate.

Damonax ne voyoit que de la surprise dans le maintien de Philotas; j'y voyois de plus la crainte d'être accusé dignorance ou de mauvaise foi; on ne pouvoit cependant lui reprocher que de la prévention et de la légèreté. Je demandai à Damonax pourquoi les écrivains d'Athénes s'étoient permis tant de variations et de licences en parlant de sa nation. Je pourrois vous répondre, dit-il, qu'ils cédèrent tour à tour à la force de la vérité et à celle de la haine nationale. Mais ne craignez rien, Philotas, je ménagerai votre délicatesse.

Pendant la guerre, vos orateurs et vos poètes, afin d'animer la populace contre nous, font comme ces peintres qui, pour le venger de leurs ennemis, les représentent sous un aspect hideux. Vos philosophes et vos historiens, plus sages, nous ont distribué le blâme et la louange, parce que suivant la différence des temps, nous avons mérité l'un et l'autre. Ils ont fait comme ces artistes habiles qui peignent successivement leurs héros dans une situation paisible, dans un accès de fureur, avec les traits de la jeunesse, avec les rides et les difformités de la vieillesse. Nous venons, vous

vous et moi, de placer ces différens tableaux devant nos yeux: vous en avez emprunté les traits qui pouvoient enlaidir le vôtre; j'aurois saisi tous ceux qui pouvoient embellir le mien, si vous m'aviez permis d'achever; et nous n'aurions tous deux présenté que des copies infidèles. Il faut donc revenir sur nos pas, et fixer nos idées sur des faits incontestables.

J'ai deux assauts à soutenir, puisque vos coups se sont également dirigés sur nos moeurs et sur notre gouvernement. Nos moeurs n'avoient reçu aucune atteinte pendant quatre siècles; vos écrivains l'ont reconnu. Elles commencèrent à s'altérer pendant la guerre du Péloponèse; nous en convenons: blâmez nos vices actuels, mais respectez nos anciennes vertus.

De deux points que j'avois à défendre, j'ai composé pour le premier; je ne saurois céder à l'égard du second, et je soutiendrai toujours que parmi les gouvernemens connus il n'en est pas de plus beau que celui de Lacédémone, où la loi seule règne. Il a toujours été inébranlable, toujours inaccessible aux factions qui ont désolé si souvent les autres villes de la Grèce.

Cette union est d'autant plus étrange, dis-je, que chez-vous la moitié des citoyens est asservie aux lois, et l'autre en l'est pas. C'est au moins ce qu'ont avancé les Philosophes d'Athènes; ils disent que votre législation ne s'étend pas jusqu'aux femmes, qui, ayant pris un empire absolu sur leurs époux, accélèrent de jour en jour les progrès de la corruption.

Damonax me répondit: apprenez à ces philosophes, que nos filles sont élevées dans la même discipline, avec la même rigueur que nos fils; qu'elles s'habituent comme eux aux mêmes exercices; qu'elles ne doivent porter pour dot à leurs

leurs maris qu'un grand fonds de vertus; que devenues mères, elles ſont chargées de la longue éducation de leurs enfans, d'abord avec leurs époux, enſuite avec les magiſtrats; que des cenſeurs ont toujours les yeux ouverts ſur leur conduite, que le ſoin des eſclaves et du ménage roule entièrement ſur elles, que Lycurgue eut ſoin de leur interdire toute eſpéce de parures; qu'il n'y a pas 50 ans encore qu'on étoit perſuadé à Sparte qu'un riche vêtement ſuffiſoit pour flétrir leur beauté, et qu'avant cette époque, la pureté de leurs moeurs étoit généralement reconnue: enfin demandez, s'il eſt poſſible que dans un état, la claſſe des hommes ſoit vertueuſe, ſans que celles des femmes le ſoit auſſi.

Vos filles, repris-je, s'habituent dès leur enfance à des exercices pénibles, et c'eſt ce que Platon approuve; elles y renoncent après leur mariage, et c'eſt ce qu'il condamne. Nous n'élevons ſi durement nos filles me répondit-il, que pour leur former un tempérament robuſte; nous n'exigeons de nos femmes que les vertus paiſibles de leur ſexe. Pourquoi leur donner des armes? nos bras ſuffiſent pour les défendre.

Ici Philotas rompit le ſilence, et d'un ton modeſte il dit à Damonax: Puiſque vos lois n'ont que la guerre pour objet, ne ſeroit-il pas eſſentiel de multiplier parmi vous le nombre des combattans? La guerre pour objet, s'écria le Spartiate; je reconnois le langage de vos écrivains; ils prêtent au plus ſage, au plus humain des légiſlateurs le projet le plus cruel et le plus inſenſé. Parcourez notre code militaire; ſes diſpoſitions, priſes dans le ſens littéral, ne tendent qu'à nous remplir de ſentimens généreux, qu'à réprimer notre ambition.

Par quels moyens en effet pourroit s'agrandir une nation dont on enchaine à chaque pas la valeur;

leur; qui du côté de la mer, privée par ses lois, de matelots et de vaisseaux, n'a pas la liberté d'étendre ses domaines, et du côté de la terre, celle d'assiéger les places dont les frontières de ses voisins sont couvertes; à qui l'on défend de poursuivre l'ennemi dans sa fuite, et de s'enrichir de ses dépouilles; qui ne pouvant faire souvent la guerre au même peuple, est obligée de préférer les voies de la négociation à celle des armes; qui ne devant pas se mettre en marche avant la pleine lune, ni combattre en certaines fêtes, risque quelquefois de voir échouer ses projets; et qui, par son extrême pauvreté, ne sauroit, dans aucun temps, former de grandes entreprises. Lycurgue n'a pas voulu établir parmi nous une pépinière de conquérans; mais de guerriers tranquilles qui ne respireroient que la paix, si l'on respectoit leur repos, que la guerre si on avoit l'audace de le troubler.

Telles ont toujours été nos dispositions; heureux, si les divisions qui se sont formées à Sparte, et les égards que nous devions à nos alliés, nous avoient toujours permis de nous y conformer! Elles se manifestèrent sensiblement à la prise d'Athènes. Les Corinthiens, les Thébains et d'autres peuples encore, proposèrent de la renverser de fond en comble. Nous rejetâmes cet avis, et en effet ce n'étoient ni ses maisons ni ses temples qu'il falloit ensevelir dans les entrailles de la terre; mais les trésors qu'elle renfermoit dans son sein, mais ces dépouilles précieuses; et ces sommes immenses que Lysander, général de notre flotte avoit recueillies dans le cours de ses expéditions, et qui servirent à nous corrompre. Mais, repris-je, puisque l'assemblée accepta le présent funeste que lui apportoit Lysander, il ne fut donc pas le premier auteur des changemens que vos moeurs ont éprouvés?

Le

Le mal venoit de plus loin, répondit-il. La guerre des Perſes nous jeta au milieu de ce monde dont Lycurgue avoit voulu nous ſéparer. Pendant un demi-ſiècle, au mépris de nos anciennes maximes, nous conduiſîmes nos armées en des pays éloignés, nous y formions des laiſons étroites avec leurs habitans. Nos moeurs, ſans ceſſe mêlées avec celles des nations étrangères, s'altéroient, comme des eaux pures qui traverſent un marais infect et contagieux. Nos généraux, vaincus par les préſens de ceux dont ils auroient du triompher par les armes, flétriſſoient de jour en jour leur gloire et la nôtre. Nous les puniſſions à leur retour; mais par le rang et le mérite des coupables; il arriva que le crime inſpira moins d'horreur, et que la loi n'inſpira plus que de la crainte. Plus d'une fois Périclès, achetoit le ſilence de quelques-uns de nos magiſtrats, aſſez accrédités pour fermer nos yeux ſur les entrepriſes des Athéniens.

Dans la ſuite Lyſander et Agéſilas aſſurés de la protection des Ephores, qu'ils flattèrent honteuſement, nous remplirent d'un eſprit de vertige, et par une continuité d'injuſtices et de violences, ſoulevèrent contre nous cet Epaminondas qui, après la bataille de Leuctres, et le rétabliſſement des Meſſéniens, nous reduiſit à l'état déplorable où nous ſommes encore aujourd'hui. Nous avons vu notre puiſſance s'écrouler avec nos vertus. Ils ne ſont plus ces temps où les peuples qui vouloient recouvrer leur liberté, demandoient à Lacédémone un ſeul de ſes guerriers, pour briſer leurs fers.

Cependant rendez un dernier hommage à nos loix. Ailleurs la corruption auroit commencé par amollir nos ames; parmi nous elle a fait éclater des paſſions grandes et fortes, l'ambition, la vengeance, la jalouſie du pouvoir, et la fureur de la

la célébrité. Il semble que les vices n'approchent de nous qu'avec circonspection. La soif de l'or ne s'est pas fait encore sentir dans tous les états, et les attraits de la volupté n'ont jusqu'à présent infecté qu'un petit nombre de particuliers. Plus d'une fois nous avons vu les magistrats et les généraux maintenir avec vigueur notre ancienne discipline, et de simples citoyens montrer des vertus dignes des plus beaux siècles.

Semblables à ces peuples qui, situés sur les frontières de deux empires, ont fait un mélange des langues et des moeurs de l'un et de l'autre, les Spartiates sont, pour ainsi dire, sur les frontières des vertus et des vices; mais nous ne tiendrons pas long-temps dans ce poste dangereux: chaque instant nous avertit qu'une force invincible nous entraîne au fond de l'abyme. Moi-même, je suis effrayé de l'exemple que je vous donne aujourd'hui. Que diroit Lycurgue s'il voyoit un de ses élèves discourir, discuter, disputer, employer des formes oratoires? Ah j'ai trop vécu avec les Athéniens; je ne suis plus qu'un Spartiate dégardé.

CHAPITRE XXXVIII.

Voyage d'Arcadie.

Quelques jours après cet entretien, nous quittâmes Damonax avec des regrêts qu'il daigna partager, et nous primes les chemins de l'Arcadie.

Cette province occupe le centre du Péloponèse. Elevée au dessus des régions qui l'entourent, elle est hérissée de montagnes, quelques unes d'une hau-

hauteur prodigieuse, presque toutes peuplées de bêtes sauves, et couvertes de forêts. Les campagnes sont fréquemment entrecoupées de rivières et de ruisseaux. En certains endroits leurs eaux trop abondantes ne trouvant point d'issues dans la plaine, se précipitent tout à coup dans des gouffres profonds; coulent pendant quelque temps dans l'obscurité, et après bien des efforts, s'élancent et reparoissent sur la terre. On a fait de grands travaux pour les diriger; on n'en a pas fait assez. A côté de campagnes fertiles, nous en avons vus que des inondations fréquentes condamnoient à une perpétuelle stérilité.

Les Arcadiens se regardent comme les enfans de la terre, parce qu'ils ont toujours habité le même pays, et qu'ils n'ont jamais subi un joug étranger. Leur climat froid et rigoureux donne au corps de la vigueur; à l'ame de l'âpreté. Pour adoucir ces caractères farouches, des sages d'un génie supérieur, résolus de les éclairer par des sensations nouvelles, leur inspirèrent le goût de la poésie, du chant, de la danse et des fêtes.

Invités journellement à chanter pendant le repas, ce seroit pour eux une honte d'ignorer ou de négliger la musique qu'ils sont obligés d'apprendre dès leur enfance, et pendant leur jeunesse. Dans les fêtes, dans les armées, les flutes règlent leurs pas et leurs évolutions. Les magistrats, persuadés que ces arts enchanteurs peuvent seuls garantir la nation de l'influence du climat, rassemblent tous les ans les jeunes élèves, et leur font exécuter des danses pour être en état de juger de leurs progrès.

Les Arcadiens sont humains, bienfaisans, attachés aux lois de l'hospitalité, patiens dans les travaux, obstinés dans leurs entreprises, au mépris des obstacles et des dangers. Ils ont souvent combattu avec succès, toujours avec gloire. Dans

les intervalles du repos, ils se mettent à la solde des puissances étrangères, sans choix et sans préférence, de manière qu'on les a vus quelquefois suivre des partis opposés, et porter les armes les uns contre les autres.

Soumis anciennement à des rois, ils se divisèrent dans la suite en plusieurs républiques, qui toutes ont le droit d'envoyer leurs députés à la diète générale. Mantinée et Tégée sont à la tête de cette confédération, qui seroit trop redoutable, si elle réunissoit ses forces; car le pays est très peuplé, et l'on y compte jusqu'à 300,000 esclaves.

Nous avions résolu de faire le tour de l'Arcadie. Ce pays n'est qu'une suite de tableaux, où la nature a déployé la grandeur et la fécondité de ses idées, et qu'elle a rapprochés négligemment, sans égard à la différence des genres. La main puissante qui fonda sur des bases éternelles tant de rochers énormes et arides, se fit un jeu de dessiner à leurs pieds ou dans leurs intervalles des prairies charmantes, asyles de la fraîcheur et du repos: par-tout des sites pittoresques, des contrastes imprévus, des effets admirables.

Combien de fois parvenus au sommet d'un mont sourcilleux, nous avons vu la foudre serpenter au dessous de nous! Combien de fois encore, arrêtés dans la région des nues, nous avons vu tout à coup la lumière du jour se changer en une clarté ténébreuse, l'air s'épaissir, s'agiter avec violence, et nous offrir un spectacle aussi beau qu'effrayant! Ces torrens de vapeurs qui passoient rapidement sous nos yeux, et se précipitoient dans des vallées profondes, ces torrens d'eau qui rouloient en mugissant au fond des abymes, ces grandes masses de montagnes, qui, à travers le fluide épais dont nous étions environ-

ronnés, paroiſſoient tendues de noir, les cris funèbres des oiſeaux, le murmure plaintif des vents et des arbres: voila l'enfer d'Empédocle, voilà cet océan d'air louche et blanchâtre qui pouſſe et repouſſe les ames coupables, ſoit à travers les plaines des airs, ſoit au milieu des globes ſemés dans l'eſpace.

Nous paſſâmes par Mégalopolis; et nous nous rendîmes à Lycoſure. Le lendemain parvenus au haut du mont Lycée, autrement dit Olympe, nous aſſiſtâmes à des jeux célébrés en l'honneur du dieu Pan, auprès d'un temple et petit bois qui lui ſont conſacrés. Après qu'on eut décerné les prix nous vîmes des jeunes gens tout nus pourſuivre avec des éclats de rire ceux qu'ils rencontroient ſur leur chemin: nous en vîmes d'autres frapper avec des fouets la ſtatue du dieu; ils le puniſſoient de ce qu'une chaſſe, entrepriſe ſous ſes auſpices, n'avoit pas fourni aſſez de gibier pour leur repas.

Cependant les Arcadiens n'en ſont pas moins attachés au culte de Pan. Ils ont multiplié ſes temples, ſes ſtatues, ſes autels, ſes bois ſacrés; ils le repréſentent ſur leurs monnoies. Ce dieu pourſuit à la chaſſe les animaux nuiſibles aux moiſſons; il erre avec plaiſir ſur les montagnes: de là il veille ſur les nombreux troupeaux qui paiſſent dans la plaine; et de l'inſtrument à ſept tuyaux, dont il eſt l'inventeur, il tire des ſons qui rétentiſſent dans les vallées voiſines.

Pan jouiſſoit autrefois d'une plus brillante fortune; il prédiſoit l'avenir dans un de ſes temples, où l'on entretient une lampe qui brûle jour et nuit. Les Arcadiens ſoutiennent encore qu'il diſtribue aux mortels, pendant leur vie, les peines et les recompenſes quils méritent: ils le placent, ainſi que les Egyptiens, au rang des principales divinités, et le nom qu'ils lui donnent, ſemble

ſignifier qu'il étend ſon empire ſur toute la ſubſtance matérielle. Malgré de ſi beaux titres, ils bornent aujourd'hui ſes fonctions à protéger les chaſſeurs et les bergers.

Le lendemain étant revenus par Lycoſure, nous prîmes le chemin de Pſophis, à travers pluſieurs villes et villages, à travers le bois de Soron, où l'on trouve, ainſi que dans les autres forêts d'Arcadie, des ours, des ſangliers et de très grandes tortues dont l'écaille pourroit ſervir à faire des lyres.

Pſophis l'une des plus grandes villes du Péloponèſe, eſt ſur les confins de l'Arcadie et de l'Elide. Deux objets y fixèrent notre attention: nous vîmes le tombeau de cet Alcméon, qui pour obéir aux ordres de ſon père Amphiaraüs, tua ſa mère Eriphile, fut pendant très long-temps pourſuivi par les furies, et termina malheureuſement une vie horriblement agitée.

Près de ſon tombeau, qui n'a pour ornement que des cyprès d'une hauteur extraordinaire, on nous montra un petit champ et une petite chaumière. C'eſt là que vivoit, il y a quelques ſiècles, un citoyen pauvre et vertueux: il ſe nommoit Aglaus. Sans crainte, ſans deſirs, ignoré des hommes, ignorant ce qui ſe paſſoit parmi eux, il cultivoit paiſiblement ſon petit domaine, dont il n'avoit jamais paſſé les limites. Il étoit parvenu à une extrême vieilleſſe lorſque des ambaſſadeurs du puiſſant roi de Lydie, Cygès ou Croeſus, furent chargés de demander à l'oracle de Delphes, s'il exiſtoit ſur la terre entière un mortel plus heureux que ce prince. La Pythie répondit Aglaüs de Pſophis.

En allant de Pſophis à Phénéos, nous entendîmes parler de pluſieurs eſpèces d'eaux qui avoient des propriétés ſingulières. Ceux de Clitor préten-

tendoient qu'une de leurs ſources inſpire une ſi grande averſion pour le vin, qu'on ne pouvoit plus en ſupporter l'odeur. Plus loin, vers le nord, entre les montagnes, près de la ville de Nonacris, eſt un rocher très élevé, d'où découle ſans ceſſe une eau fatale, qui forme le ruiſſeau du Styx. C'eſt le Styx ſi redoutable pour les dieux et pour les hommes; il ſerpente dans un vallon ou les Arcadiens viennent confirmer leur parole par le plus inviolable des ſermens; mais ils n'y étanchent pas la ſoif qui les preſſe, et le berger n'y conduit jamais ſes troupeaux. L'eau, quoique limpide et ſans odeur, eſt mortelle pour les animaux, ainſi que pour les hommes; ils tombent ſans vie dès qu'ils en boivent; elle diſſout tous les métaux; elle briſe tous les vaſes qui la reçoivent, excepté ceux qui ſont faits de la corne du pied de certains animaux.

Comme les Cynéthéens ravageoient alors ce canton, nous ne pumes nous y rendre pour nous aſſurer de la vérité de ces faits. Mais ayant rencontré en chemin deux députés d'une ville d'Achaïe, qui faiſoient route vers Phénéos, et qui avoient plus d'une fois paſſé le long du ruiſſeau, nous les interrogeâmes, et nous conclûmes de leurs réponſes, que la plupart des merveilles attribuées à cette fameuſe ſource, diſparoiſſoient au moindre examen.

De Phénéos, nous allâmes à Caphies, où l'on nous montra, auprès d'une fontaine, un vieux platane qui porte le nom de Ménélas. On diſoit que ce prince l'avoit planté lui-même, avant que de ſe rendre au ſiège de Troie. Dans un village voiſin, nous vîmes un bois ſacré et un temple en l'honneur de Diane *l'Etranglée*. Un vieillard reſpectable nous apprit l'origine de cet étrange ſurnom : des enfans qui jouoient tout auprès, nous dit-il, attachèrent autour de la ſtatue une

corde avec laquelle ils la traînoient, et s'écrioient en riant; „Nous étranglons la déesse.„ Des hommes qui survinrent dans le moment, furent si indignés de ce spectale, qu'ils les assommèrent à coups de pierre. Ils croyoient venger les dieux, et les dieux vengèrent l'innocence. Nous éprouvâmes leur colère, et l'oracle consulté nous ordonna d'élever un tombeau à ces malheureuses victimes, et de leur rendre tous les ans des honneurs funèbres.

Plus loin nous passâmes à côté d'une grande chaussée que les habitans de Caphyes ont construite, et nous prîmes le chemin de Mantinée.

Nos guides s'arrêtèrent devant une petite colline qu'ils montrent aux étrangers; et des Mantinéens qui se promenoient aux environs nous disoient: Vous avez entendu parler de Pénélope, de ses regrets, de ses larmes, et sur-tout de sa fidelité; apprenez qu'elle se consoloit de l'absence de son époux avec ces amans qu'elle avoit attirés auprès d'elle, qu'Ulysse à son retour la chassa de sa maison, qu'elle finit ici ses jours; et voilà son tombeau.

Mantinée se distingue par sa population, ses richesses et les monumens qui la décorent. Ses habitans sont les premiers, dit-on, qui dans leurs exercices, ayent imaginé de combattre corps à corps; on les a toujours regardés comme les plus braves des Arcadiens.

En allant de Mantinée à Tégée, nous avions à droite le mont Ménale, à gauche une grande forêt; dans la plaine renfermée entre ces barrières, se donna, il y a quelques années, cette bataille où Epaminondas remporta la victoire, et perdit la vie. On lui éleva deux monumens, un trophée et un tombeau; ils sont près l'un de l'autre, comme si la philosophie leur avoit assigné leurs places.

CHA-

CHAPITRE XXXIX.

Voyage d'Argolide.

De Tégée nous pénétrâmes dans l'Argolide par un défilé entre des montagnes assez élevées. En approchant de la mer, nous vîmes le marais de Lerna, autrefois le séjour de cette hydre monstrueuse dont Hercule triompha. De là nous prîmes le chemin d'Argos, à travers une belle prairie.

L'Argolide, ainsi que l'Arcadie, est entrecoupée de collines et de montagnes qui laissent dans leurs intervalles des vallées et des plaines fertiles. Nous n'étions plus frappés de ces admirables irrégularités; mais nous éprouvions une autre espèce d'intérêt. Cette province fut le berceau des Grecs, puisqu'elle reçut la première les colonies étrangères qui parvinrent à les policer. Elle devint le théâtre de la plupart des événemens qui remplissent les anciennes annales de la Grèce. C'est là que parut Inachus, qui donna son nom au fleuve dont les eaux arrosent le territoire d'Argos; là vécurent aussi Danaüs, Hypermnestre, Lyncée, Alcméon, Persée, Amphitryon, Pélops, Atrée, Thyeste, Agamemnon et tant d'autres fameux personnages.

Leurs noms qu'on a vu si souvent figurer dans les écrits des poètes, si souvent rétentir au théâtre, font une impression plus forte, lorsqu'ils semblent revivre dans les fêtes et dans les monumens consacrés à ces héros. L'aspect des lieux rapproche les temps, réalise les fictions et donne du mouvement aux objets les plus insensibles.

A Argos au milieu des débris d'un palais souterrain, où l'on disoit que le roi Acrisius avoit enfermé sa fille Danaé, je croyois entendre les plaintes de cette malheureuse princesse. Sur le chemin d'Hermione à Trézène, je crus voir Thésée soulever l'énorme rocher sous lequel on avoit déposé l'épée et les autres marques auxquelles son père devoit le reconnoître. Ces illusions sont un hommage que l'on rend à la célébrité, et appaisent l'imagination qui a plus souvent besoin d'alimens que la raison.

Argos est située au pied d'une colline sur laquelle on a construit la citadelle; c'est une des plus anciennes villes de la Grèce. Dès son origine elle répandit un si grand éclat, qu'on donna quelquefois son nom à la province, au Péloponèse, à la Grece entière. La maison des Pélopides s'étant établie à Mycènes, cette ville éclipsa la gloire de sa rivale. Agamemnon régnoit sur la premiere, Diomède et Sthénélus sur la seconde. Quelque-temps après, Argos reprit son rang, et ne le perdit plus.

Le gouvernement fut d'abord confié à des Rois qui opprimèrent leurs sujets, et à qui l'on ne laissa bientôt que le titre dont ils avoient abusé. Le titre même y fut aboli dans la fulte et la démocratie a toujours subsisté.

Les Argiens, ainsi que les Arcadiens, ont négligé les sciences, et cultivé les arts. Avant l'expédition de Xerxès, ils étoient plus versés dans la musique que les autres peuples; ils furent pendant quelque temps si fort attachés à l'ancienne qu'ils mirent à l'amende un musicien qui osa se présenter au concours avec une lyre enrichie de plus de sept cordes, et parcourir des modes qu'ils n'avoient point adoptés. On distingue parmi les musiciens nés dans cette province, Lasus, Sacadas et Aristonicus; parmi les sculpteurs, Agéla-

Agéladas et Polyclète; parmi les poètes Téléfilla.

Les trois premiers hâtèrent les progrès de la muſique; Agéladas et Polyclète ceux de la ſculpture. Ce dernier qui vivoit vers le temps de Périclès, a rempli de ſes ouvrages immortels le Péloponèſe et la Grèce. En ajoutant de nouvelles beautés à la nature de l'homme, il ſurpaſſa Phidias; mais en nous offrant l'image des dieux, il ne s'éleva point à la ſublimité des idées de ſon rival. Il choiſiſſoit ſes modèles dans la jeuneſſe ou dans l'enfance, et l'on eût dit que la vieilleſſe étonnoit ſes mains, accoutumées à repréſenter les Graces. Ce genre s'accommode ſi bien d'une certaine négligence, qu'on doit louer Polyclète de s'être ſi rigoureuſement attaché à la correction du deſſin; en effet on a de lui une figure, où les proportions du corps humain ſont tellement obſervées, que par un jugement irréfragable, les artiſtes l'ont eux-mêmes appelée le Canon ou la Règle; ils l'étudient, quand ils ont à rendre la même nature dans les mêmes circonſtances: car on ne peut imaginer un même modèle pour tous les âges.

Polyclète écoutoit les avis et ſavoit les apprécier. Il fit deux ſtatues pour le même ſujet, l'une en ſecret, ne conſultant que ſon génie et les règles approfondies de l'art; l'autre dans ſon atelier ouvert à tout le monde, ſe corrigeant et ſe réformant au gré de ceux qui lui prodiguoient leurs conſeils. Dès qu'il les eut achéves, il les expoſa au public. La première excita l'admiration, la ſeconde de éclats de rire; il dit alors: voici votre ouvrage, et voila le mien. Encore un trait qui prouve que de ſon vivant il jouit de ſa reputation. Hipponicus, l'un des premiers citoyens d'Athènes, voulant conſacrer une ſtatue à ſa patrie, on lui conſeilla d'employer le ci-

ſeau de Polyclète: je m'en garderai bien, répondit-il; le mérite de l'offrande ne ſeroit que pour l'artiſte.

Téléſilla qui floriſſoit il y a environ 150 ans, illuſtra ſa patrie par ſes écrits, et la ſauva par ſon courage. La ville d'Argos alloit tomber entre les mains des Lacédémoniens; elle venoit de perdre 6000 hommes, parmi leſquels ſe trouvoit l'élite de la jeuneſſe. Dans ce moment fatal, Téléſilla raſſemble les femmes les plus propres à ſeconder ſes projets, leur remet les armes dont elle a depouillé les temples et les maiſons des particuliers, court avec elles ſe placer ſur les murailles, et repouſſe l'ennemi, qui, dans la crainte qu'on ne lui reproche ou la victoire ou la défaite, prend le parti de ſe retirer.

A quarante ſtades d'Argos, (environ une lieue et demie,) eſt le temple de Junon, un des plus célèbres de la Grèce. Dans la liſte des prêtreſſes dont il eſt deſſervi, on trouve des noms illuſtres, tels que ceux d'Hipermneſtre fille de Danaûs, d'Admète fille du roi Euriſthée, de Cydippe qui dut ſa gloire encore moins à ſes aïeux qu'à ſes enfans. On nous raconta ſon hiſtoire, pendant qu'on célébroit la fête de Junon. Ce jour, qui attire une multitude infinie de ſpectateurs, eſt ſur-tout remarquable par une pompe ſolemnelle qui ſe rend d'Argos au temple de la déeſſe; elle eſt précédée par cent boeufs parés de guirlandes, qu'on doit ſacrifier, et diſtribuer aux aſſiſtans; elle eſt protégée par un corps de jeunes Argiens couverts d'armes étincelantes; qu'ils dépoſent par reſpect avant que d'approcher de l'autel; elle ſe termine par la prêtreſſe qui paroît ſur un char attelé de deux boeufs dont la blancheur égale ſa beauté. Or, du temps de Cydippe, la proceſſion ayant défilé et l'attelage n'arrivant point, Biton et Cléobis s'attachèrent au char de leur mère, et pen-

pendant 45 Stades, (environ deux lieues moins un quart,) la traînèrent en triomphe dans la plaine et jusque vers le milieu de la montagne, ou le temple étoit alors placé: Cydippe arriva au milieu des cris et des applaudissemens; et dans les transports de sa joie, elle supplia la déesse d'accorder à ses fils le plus grand des bonheurs. Ses voeux furent, dit-on, exaucés: un doux sommeil les saisit dans le temple même, et les fit tranquillement passer de la vie à la mort; comme si les dieux n'avoient pas de plus grand bien à nous accorder, que d'abréger nous jours.

Les exemples d'amour filial ne sont pas rares sans doute, dans les grandes nations; mais leur souvenir se perpétue à peine dans le sein de la famille qui les a produits: au lieu qu'en Grèce, une ville entière se les approprie, et les éternise comme des titres dont elle s'honore autant que d'une victoire remportée sur l'ennemi. Les Argiens envoyèrent à Delphes les statues de ces généreux frères, et j'ai vu dans un temple d'Argolide un groupe qui les représente attelés au char de leur mère.

Nous partîmes pour Pirynthe, éloignée d'Argos d'environ 50 stades, (environ deux lieues et demie.) Il ne reste de cette ville si ancienne que des murailles épaisses de plus de 20 pieds, et hautes à proportion. Pendant qu'on nous racontoit que les Argiens, épuisés par de longues guerres, avoient détruit Tyrinthe, Midée, Hysies et quelques autres villes, pour en transporter les habitans chez eux, Philotas regrettoit de ne pas trouver en ces lieux les anciens Tyrinthiens. Je lui en demandai la raison. Ce n'est pas, répondit-il, parce qu'ils aimoient autant le vin que les autres peuples de ce canton; mais l'espèce de leur folie m'auroit amusé. Voici ce que m'en a dit un Argien.

Ils

Ils s'étoient fait une telle habitude de plaisanter sur tout, qu'ils ne pouvoient plus traiter sérieusement les affaires les plus importantes. Fatigués de leur légèreté, ils eurent recours à l'oracle de Delphes. Il les assura qu'ils guériroient, si après avoir sacrifié un taureau à Neptune, ils pouvoient sans rire le jeter à la mer. Il étoit visible que la contrainte imposée ne permettoit pas d'achever l'épreuve. Cependant ils s'assemblèrent sur le rivage: ils avoient éloigné les enfans; et comme on vouloit en chasser un qui s'étoit glissé parmi eux: „Est ce que vous avez „peur, s'écria-t-il, que je n'avale votre taureau?„ A ces mots ils s'éclatèrent de rire, et persuadés que leur maladie étoit incurable, ils se soumirent à leur destinée.

Nous sortîmes de Pyrinthe, et nous étant rendus vers l'extrémité de l'Argolide, nous visitâmes Hermione et Trézène. Dans la première nous vîmes entre autres choses un temple de Cérès, derrière lequel on nous montroit trois places entourées de balustres de pierres. Dans l'une de ces places la terre s'ouvre, et laisse entrevoir un abyme profond: c'est une de ces bouches de l'enfer, dont j'ai parlé dans mon voyage de Laconie. Les habitans disoient que Pluton, ayant enlevé Proserpine, préféra de descendre par ce gouffre, parce que le trajet est plus court. Ils ajoutoient que dispensés, à cause du voisinage, de payer un tribut à Caron, ils ne mettoient point une pièce de monnoie dans la bouche des morts, comme on fait par-tout ailleurs.

A Trézène, nous vîmes avec plaisir les monumens qu'elle renferme; nous écoutâmes avec patience les longs récits qu'un peuple fier de son origine, nous faisoit de l'histoire de ses anciens rois, et des héros qui avoient paru dans cette contrée. On nous montroit le siège où Pitthée, fils

fils de Pélops rendoit justice, la maison où naquit Thésée, son petit fils et son élève; celle qu'habitoit Hippolyte; son temple, où les filles de Trézène déposent leur chevelure avant de se marier. Les Trézéniens, qui lui rendent des honneurs divins, ont consacré à Vénus l'endroit où Phèdre se cachoit pour le voir, lorsqu'il poussoit son char dans la carrière. Quelques uns prétendoient qu'il ne fut pas traîné par ses chevaux, mais placé parmi les constellations: d'autres nous conduisirent au lieu de sa sépulture, placée auprès du tombeau de Phèdre.

On nous montroit aussi un édifice en forme de tente, où fut relégué Oreste pendant qu'on le purifioit, et un autel fort ancien, où l'on sacrifie à-la-fois aux mânes et au sommeil; à cause de l'union qui règne entre ces divinités.

Nous ne voulions pas nous arrêter long-temps dans cette ville. Nous cotoyâmes la mer et nous arrivâmes à Epidaure, située au fond d'un golphe, en face de l'île d'Egine, qui lui appartenoit anciennement: de fortes murailles l'ont quelquefois protégée contre les efforts des puissances voisines; son territoire rempli de vignobles, est entouré de montagnes couvertes de chênes. Hors des murs, à 40 stades de distance, (environ un lieue et demie,) sont le temple et le bois sacré d'Esculape, où les malades viennent de toutes parts chercher leur guérison. Un conseil, composé de 180 citoyens, est chargé de l'administration de ce petit pays.

On ne sait rien de bien positif sur la vie d'Esculape, et c'est ce qui fait qu'on en dit tant de choses. Si l'on s'en rapporte aux récits des habitans, un berger, qui avoit perdu son chien et une de ses chèvres, les trouva sur une montagne voisine, auprès d'un enfant resplendissant de lumière, allaité par la chèvre, et gardé par le chien;

c'étoit

c'étoit Eſculape, fils d'Apollon et de Coronis. Ses jours furens conſacrés au ſoulagement des malheureux. Les bleſſures et les maladies les plus dangereuſes cédoient à ſes operations, à ſes remèdes; aux chants harmonieux, aux paroles magiques qu'il employoit. Les dieux lui avoient pardonné ſes ſuccès; mais il oſa rappeler des morts à la vie, et ſur les repréſentations de Pluton il fut écraſé par la foudre.

D'autres traditions laiſſent entrevoir quelques lueurs de vérité, et nous préſentent un fil que nous ſuivrons un moment, ſans nous engager dans ſes détours. L'inſtituteur d'Achile, le ſage Chiron, avoit acquis de légères connoiſſances ſur les vertus des ſimples, de plus grandes ſur la reduction des fracteurs et des luxations; il les transmit à ſes deſcendans qui exiſtent encore en Theſſalie, et qui de tout temps, ſe ſont généreuſement dévoués au ſervice des malades.

Il paroît qu'Eſculape fut ſon diſciple, et que, devenu le dépoſitaire de ſes ſecrets, il en inſtruiſit ſes fils Machaon et Podalire, qui régnèrent après ſa mort ſur une petite ville de Theſſalie. Pendant le ſiège de Troie, ils ſignalèrent leur valeur dans les combats, et leur habileté dans le traitement de bleſſés; car ils avoient cultivé avec ſoin la chirurgie, partie eſſentielle de la médecine, et la ſeule qui, ſuivant les apparences fut connue dans ces ſiècles éloignés. Machaon avoit perdu la vie ſous les murs de Troie. Ses cendres furent tranſportées dans le Péloponèſe, par les ſoins de Neſtor. Ses enfans attachés à la profeſſion de leur père, s'établirent dans cette contrée; ils élévèrent des autels à leur aïeul, et en méritèrent par les ſervices qu'ils rendirent à l'humanité.

L'auteur d'une famille ſi reſpectable devint bientôt l'objet de la vénération publique. Sa pro-

promotion au rang des dieux doit être postérieure au temps d'Homère, qui n'en parle que comme d'un simple particulier. Mais aujourd'hui, on lui décerne partout des honneurs divins. Son culte a passé d'Epidaure dans les autres villes de la Grèce, même en des climats éloignés; il s'étendra davantage, parce que les malades implorerons toujours avec confiance la pitié d'un dieu qui fut sujet à leurs infirmités.

En entrant dans son temple, on est d'abord frappé de ces belles paroles tracées au-dessus de la porte: „L'entrée de ces lieux n'est permise „qu'aux ames pures.„ La statue du dieu, ouvrage de Thrasymède de Paros, comme on le voit par son nom inscrit au bas, est en or et ivoire. Esculape, assis sur son trône ayant un chien à ses pieds, tient d'une main son baton, prolonge l'autre au-dessus d'un serpent qui semble se dresser pour l'atteindre. L'artiste a gravé sur le trône les exploits de quelques héros de l'Argolide: c'est Bellérophon qui triomphe de la Chimère; c'est Persée qui coupe la tête à Méduse.

Aux environs nous vîmes quantité de colonnes qui contiennent, non seulement les noms de ceux qui ont été guéris, et des maladies dont ils étoient affligés, mais encore le détail des moyens qui leur ont procuré la santé. De pareils monumens, dépositaires de l'experience des siècles, seroient précieux dans tous les temps; ils étoient necessaires avant qu'on eût écrit sur la médecine. On sait qu'en Egypte, les prêtres conservent dans leurs temples l'état circonstancié des cures qu'ils ont opérées. En Grèce les ministres d'Esculape ont introduit cet usage avec leurs autres rites, dans presque tous les lieux où ils se sont établis. Hippocrate en connut le prix, et puisa une partie de sa doctrine sur le régime, dans une suite d'anciennes inscriptions exposées

auprès

auprès du temple que les habitans de Cos ont élevé en l'honneur d'Eſculape.

Celui d'Epidaure eſt entouré d'un bois, dans lequel on ne laiſſe naître ni mourir perſonne. Car, pour éloigner de ces lieux l'image effrayante de la mort on en retire les malades qui ſont à toute extremité, et les femmes qui ſont au dernier terme de leur groſſeſſe.

Les prêtres pour attribuer des effets naturels à des cauſes ſurnaturelles ajoutent au traitement des malades quantité de pratiques ſuperſtitieuſes. On a conſtruit auprès du temple une grande ſalle où ceux qui viennent conſulter Eſculape, après avoir dépoſé ſur la table ſainte des gâteaux, des fruits et d'autres offrandes, paſſent la nuit couchés dans de petits lits: un des miniſtres leur ordonne de s'abandonner au ſommeil, de garder un profond ſilence, quand même ils entendroient du bruit, et d'être attentifs aux ſonges que le dieu va leur envoyer; enſuite il éteint les lumières, et a ſoin de ramaſſer les offrandes dont la table eſt couverte. Quelque temps après, les malades croient entendre la voix d'Eſculape, ſoit qu'elle leur parvienne par quelque artifice ingénieux, ſoit que le miniſtre, revenu ſur ſes pas prononce ſourdement quelques paroles autour de leur lit, ſoit enfin que, dans le calme des ſens, leur imagination réaliſe les récits et les objets qui n'ont ceſſé de les frapper depuis leur arrivée.

La voix divine leur preſcrit les remèdes deſtinés à les guérir, remèdes aſſez conformes à ceux des autres médecins. Elle les inſtruit en même temps des pratiques de dévotion qui doivent en aſſurer l'effet. Si le malade n'a d'autre mal que de craindre tous les maux, s'il ſe réſout à devenir inſtrument de la fourberie, il lui eſt ordonné de ſe préſenter le lendemain au temple; de paſſer d'un côté de l'autel à l'autre, d'y poſer la

la main, de l'appliquer sur la partie souffrante, et de déclarer hautement sa guérison, en présence d'un grand nombre de spectateurs que ce prodige remplit d'un nouvel enthousiasme. Quelquefois pour sauver l'honneur d'Esculape, on enjoint aux malades d'aller au loin exécuter ses ordonnances. D'autres fois ils reçoivent la visite du dieu, déguisé sous la forme d'un gros serpent, dont les caresses raniment leur confiance.

Les serpens en général sont consacrés à ce dieu, soit parce que la plupart ont des propriétés dont la médecine fait usage, soit pour d'autres raisons qu'il est inutile de rapporter: mais Esculape paroît chérir spécialement ceux qu'on trouve dans le territoire d'Epidaure, et dont la couleur tire sur le jaune. Sans venin, d'un caractère doux et paisible, ils aiment à vivre familièrement avec les hommes. Celui que les prêtres entretiennent dans l'intérieur du temple, se replie quelquefois autour de leur corps, ou se redresse sur sa queue pour prendre la nourriture qu'on lui présente dans une assiette; on le laisse rarement sortir; quand on lui rend sa liberté, il se promène avec majesté dans les rues; et comme son apparition est d'un heureux présage, elle excite une joie universelle. Les uns le respectent parce qu'il est sous la protection de la divinité tutélaire du lieu; les autres se prosternent en sa présence, parce qu'ils le confondent avec le dieu même.

On trouve de ces serpens familiers dans les autres temples d'Esculape, dans ceux de Bacchus et de quelques autres divinités. Ils sont très communs à Pella, capitale de la Macédoine. Les femmes s'y font un plaisir d'en élever. Dans les grandes chaleurs de l'été, elles les entrelacent autour de leur cou, en forme de collier, et dans leurs orgies elles s'en parent comme d'un ornement, ou les agitent au dessus de leur tête. Pendant

dant mon séjour en Grèce on disoit qu'Olympias, femme de Philippe, roi de Macédonie, en faisoit souvent coucher un auprès d'elle ; on ajoutoit même que Jupiter avoit pris la forme de cet animal, et qu'Alexandre étoit son fils.

Les Epidauriens sont crédules; les malades le sont encore plus. Ils se rendent en foule en Epidaure; ils s'y soumettent avec une entière résignation aux remèdes dont ils n'avoient jusqu'alors retiré aucun fruit, et que leur extrême confiance rend quelquefois plus efficaces. La plupart me racontoient avec une foi vive les songes dont le dieu les avoit favorisés; les uns étoient si bornés, qu'ils (s'effarouchoient) à la moindre discussion ; les autres si effrayés, que les plus fortes raisons ne pouvoient les distraire du sentiment de leurs maux: tous citoient des exemples de guérison, qu'ils n'avoient pas constatés, et qui recevoient une nouvelle force en passant de bouche en bouche.

Nous reprîmes bientôt le chemin d'Athènes où, dès mon arrivée je continuai mes recherches, tant sur les parties de l'administration, que sur les opinions des philosophes, et sur les différentes branches de la littérature.

CHAPITRE XL.

La république de Platon.

Deux grands objets occupent les philosophes de la Grèce: la manière dont l'univers est gouverné, et celle dont il faut gouverner les hommes. Nous verrons dans la suite comment Platon concevoit la formation du monde. J'expose ici

ici les moyens qu'il imaginoit pour former la plus heureuse des sociétés, et qu'il nous développa un jour à l'académie. Je vais le faire parler, mais j'aurai besoin d'indulgence: s'il falloit conserver à ses pensées les charmes dont il les fait embellir, ce seroit aux Grâces de tenir le pinceau.

Ce n'est ni d'une monarchie ni d'une démocratie que je dois tracer le plan. Je forme un gouvernement ou les peuples seroient heureux sous l'empire de la vertu.

J'en divise les citoyens en trois classes: celle des mercenaires ou de la multitude; celle des guerriers ou des gardiens de l'état; celle des magistrats ou des sages. Je ne prescris rien à la première; elle est faite pour suivre aveuglement les impressions des deux autres.

Je veux un corps de guerriers, qui aura toujours les armes à la main, et dont l'objet sera d'entretenir dans l'état une tranquillité constante, Il ne se mêlera pas avec les autres citoyens; il demeurera dans un champ, et sera toujours prêt à reprimer les factions du dedans, à repousser les attaques du dehors.

Mais comme des hommes si redoutables pourroient être infiniment dangereux, et qu'avec toutes les forces de l'état, il leur seroit facile d'en usurper la puissance, nous les contiendrons, non par des lois, mais par la vigueur d'une institution qui réglera leurs passions et leurs vertus mêmes. Nous cultiverons leur esprit et leur coeur par les instructions qui sont du ressort de la musique, et nous augmenterons leur courage et leur santé pas les exercices de la gymnastique.

Que leur éducation commence dès les premières années de leur enfance; que les impressions qu'ils recevront alors ne soient pas contraires à celles qu'ils doivent recevoir dans la suite, et qu'on évite sur-tout de les entretenir de ces vaines fictions déposées dans les écrits d'Homère,

d'Hésiode et des autres poètes. Les dissentions et les vengeances faussement attribuées aux dieux, n'offrent que de grands crimes justifiés par de grandes autorités; et c'est un malheur insigne que de s'accoutumer de bonne heure à ne trouver rien d'extraordinaire dans les actions les plus atroces.

Ne dégradons jamais la divinité par de pareilles images. Que la poésie l'annonce aux enfans des guerriers avec autant de dignité que de charmes; on leur dira sans cesse, que dieu ne peut être l'auteur que du bien; qu'il ne fait le malheur de personne; que ses châtimens sont des bienfaits, et que les méchans sont à plaindre, non quand ils les éprouvent, mais quand ils trouvent des moyens de s'y soustraire.

On aura soin de les élever dans le plus parfait mépris de la mort, et de l'appareil menaçant des enfers. Ces peintures effrayantes et exagérées du Cocyte et du Styx peuvent être utiles en certaines occasions, mais elles ne sont pas faites pour des hommes qui ne doivent connoître la crainte que par celle qu'ils inspirent.

Pénétrés de ces verités, que la mort n'est pas un mal, et que le sage se suffit à lui-même, ils verront expirer autour d'eux leurs parens et leurs amis, sans répandre une larme, sans pousser un soupir. Il faudra que leur ame ne se livre jamais aux excès de la douleur, de la joie ou de la colère; qu'elle ne connoisse ni le vil intérêt, ni le mensonge plus vil encore s'il est possible; qu'elle rougisse des foiblesses et des cruautés que les poètes attribuent aux anciens guerriers, et qu'elle fasse consister le véritable héroïsme à maîtriser ses passions, et à obéir aux lois.

C'est dans cette ame qu'on imprimera comme sur l'airain, les idées immortelles de la justice et de la vérité; c'est là qu'on gravera en traits ineffaçables, que les méchans sont malheureux dans

la

la prospérité, et que la vertu est heureuse dans la persécution et même dans l'oubli.

Mais ces vérités ne doivent pas être présentées avec des couleurs qui en altèrent la majesté. Loin d'ici ces acteurs qui les dégraderoient sur le théâtre, en y joignant la peinture trop fidelle des petitesses et des vices de l'humanité. Nous bannirons et les accens plaintifs de l'harmonie Lydienne, et la mollesse des chants de l'Ionienne. Nous conserverons le mode Dorien dont l'expression mâle soutiendra le courage de nos guerriers, et le Phrigien dont le caractère paisible et religieux pourra s'assortir à la tranquillité de leur ame.

Nous exigerons que la peinture, l'architecture et tous les arts offrent à leurs yeux cette beauté dont l'idée doit toujours être présente à nos jeunes élèves, afin qu'ils s'en pénètrent jusqu'au fond de l'ame, et s'accoutument à la reproduire dans leurs actions et dans leurs moeurs. Nourris de ces semences divines, ils s'effaroucheront au premier aspect du vice, parce qu'ils n'y reconnoîtront pas l'empreinte auguste qu'ils ont dans le cœur; ils tressailleront à la voix de la raison et de la vertu, parce qu'elles leur apparoîtront sous des traits connus et familiers. Ils aimeront la beauté, avec tous les transports, mais sans aucun des excès de l'amour.

Les mêmes principes dirigeront cette partie de leur éducation qui concerne les besoins et les exercices du corps. Ils apprendront à supporter la faim, la soif, le froid, le chaud, tous les besoins, toutes les fatigues, toutes les saisons. Ils trouveront dans une nourriture frugale, les trésors de la santé; et dans la continuité des exercices, le moyen d'augmenter leur courage plutôt que leurs forces.

Tout dans notre république dépendra de l'éducation des guerriers. Tout dans cette éduca-

tion dépendra de la sévérité de la discipline; ils regarderont la moindre observance comme un devoir, et la plus petite négligence comme un crime. Il faut que sous la main des chefs ils deviennent propres aux plus petites choses comme aux plus grandes; il faut qu'ils brisent sans cesse leur volonté, et qu'à force de sacrifices ils parviennent à ne penser, n'agir, ne respirer que pour le bien de la république.

Avant que d'aller plus loin, forçons nos élèves à jeter les yeux sur la vie qu'ils doivent mener un jour; ils seront moins étonnés de la sévérité de nos règles, et se prépareront mieux à la haute destinée qui les attend.

Si les guerriers possédoient des terres et des maisons, si l'or et l'argent souilloient une fois leurs mains, bientôt l'ambition, la haine et toutes les passions qu'entraînent les richesses, se glisseroient dans leur coeur, et ils ne seroient plus que des hommes ordinaires. Délivrons-les de tous ces petits soins qui les forceroient à se courber vers la terre. Ils seront nourris en commun aux dépens du public; la patrie à laquelle ils consacreront toutes leurs pensées et tous leurs désirs, se chargera de pourvoir à leurs besoins qu'ils réduiront au pur nécessaire.

Ils partageront avec leurs épouses le soin de pourvoir à la tranquillité de la ville, comme le chien fidèle partage avec sa compagne la garde du troupeau confié à sa vigilance. Les uns et les autres seront élevés dans les mêmes principes, dans les mêmes lieux et sous les mêmes maîtres. Ils recevront ensemble, avec les élémens des sciences, les leçons de la sagesse; et dans le gymnase, les jeunes filles, dépouillées de leurs habits, et parées de leurs vertus, comme du plus honorable des vêtemens, disputeront le prix des exercices aux jeunes garçons leurs émules.

Nous

Nous avons trop de décence et trop de corruption pour n'être pas blessés d'un règlement, qu'une longue habitude et des moeurs plus pures rendroient moins dangereux. Cependant les magistrats seront chargés d'en prévenir les abus. Dans des fêtes instituées pour former des unions légitimes et saintes, ils jetteront dans une urne les noms de ceux qui devront donner des gardiens à la république. Ce seront les guerriers depuis l'age de 30 ans jusqu'à celui de 55 et les guerrières depuis l'âge de 20 jusqu'à celui de 40 ans. Le hasard, en apparence, assortira les époux; mais les magistrats par des pratiques adroites, en corrigeront si bien les caprices, qu'ils choisiront toujours les sujets de l'un et de l'autre sexe les plus propres à conserver dans sa pureté la race de nos guerriers.

Ceux qui naîtront de ces mariages, seront aussitôt enlevés à leurs parens, et déposés dans un endroit où leurs mères, sans les reconnoître, iront distribuer, tantôt à l'un, tantôt à l'autre, ce lait qu'elles ne pourront plus réserver exclusivement pour les fruits de leur amour.

Dès que les deux époux auront satisfait aux voeux de la patrie, ils se sépareront, et resteront libres jusqu'à ce que les magistrats les appellent à un nouveau concours, et que le sort leur assigne d'autres liens. Cette continuité d'hymens et de divorces, fera que les femmes pourront appartenir successivement à plusieurs guerriers.

Mais quand les uns et les autres auront passé l'âge prescrit par la loi aux engagemens qu'elle avoue, il leur sera permis d'en contracter d'autres, pourvu toutefois que d'un côté ils ne fassent paroître aucun fruit de leur union, et que d'un autre côté, ils évitent de s'unir aux personnes qui leur ont donné ou qui leur doivent la naissance.

Mais comme ils ne pourroient pas les reconnoître, il leur suffira de compter parmi leurs fils et leurs filles tous les enfans nés dans le même temps que ceux dont ils sont véritablement les auteurs; et cette illusion sera le principe d'un accord inconnu aux autres états. En effet chaque guerrier se croira uni par les liens du sang avec tous ses semblables et par là se multiplieront tellement entre eux les rapports de parenté, qu'on entendra retentir par tout les noms tendres et sacrés de père et de mère, de fils et de fille, de frère et de soeur.

Cette tendresse précieuse, qui les rapprochera pendant la paix, se reveillera avec plus de force pendant la guerre. Qu'on place sur un champ de bataille un corps, de guerriers jeunes, pleins de courage, exercés depuis leur enfance aux combats, parvenus enfin au point de déployer les vertus qu'ils ont acquises, et persuadés qu'une lâcheté va les avilir, une belle action les élever au comble de l'honneur, et le trépas leur mériter des autels; que dans ce moment la voix puissante de la patrie frappe leurs oreilles, et les appelle à sa defense; qu'a cette voix se joignent les cris plaintifs de l'amitié, qui leur montre de rang en rang tous leurs amis en danger; enfin pour imprimer dans leur ame les émotions les plus fortes, qu'on jette au milieu d'eux leurs épouses, qui viennent combattre auprès d'eux, et les soutenir de leur voix et de leurs regards; leurs enfans à qui ils doivent des leçons de valeur, et qui vont peut être périr par le fer barbare de l'ennemi; croira-t-on que cette masse, embrasée par ces puissans intérêts, comme par une flamme dévorante, hésite un instant à ramasser ses forces et ses fureurs, à tomber comme la foudre sur les troupes ennemis, et à les écraser par son poids irresistible? —

Me

Me voila parvenu à la troisième et à la plus importante classe de nos citoyens: je vais parler de nos magistrats, de ce petit nombre d'hommes choisis parmi des hommes vertueux, de ces chefs en un mot, qui tirés de l'ordre des guerriers, seront autant au dessus d'eux, par l'excellence de leur mérite, que les guerriers sont au dessus des artisans et des laboureurs.

Quelle précaution ne faudra-t-il pas dans notre république pour choisir des hommes si rares! quelle étude pour les connoître! quelle attention pour les former! Entrons dans ce sanctuaire où l'on élève les enfans des guerriers, et où les enfans des autres citoyens peuvent mériter d'être admis. Attachons nous à ceux qui, réuniſſant les avantages de la figure aux graces naturelles, se distingueront de leurs semblables dans les exercices du corps et de l'esprit. Examinons si le désir de savoir, si l'amour du bien étincellent de bonne heure dans leurs regards et dans leurs discours; si à mésure que leurs lumières se développent, ils se pénètrent d'un plus vif intérêt pour leurs devoirs, et si, à proportion de leur âge, ils laissent de plus en plus échapper les traits d'un heureux caractère. Tendons des pièges à leur raison naissante. Si les principes qu'elle a reçus ne peuvent être altérés ni par le temps ni par des principes contraires, attaquons-les par la crainte de la douleur, par l'attrait du plaisir, par toutes les espèces de violences et de séduction. Plaçons ensuite ces jeunes élèves en présence de l'ennemi, non pour qu'ils s'engagent dans la mêlée mais pour n'être que spectateurs d'un combat, et remarquons bien l'impression que les travaux et les dangers feront sur leurs organes. Après les avoir vu sortir de ces épreuves aussi purs que l'or qui a passé par le creuset, après nous être assurés qu'ils ont naturellement de l'éloignement pour les plaisirs des sens, de l'horreur pour le mensonge,

qu'ils joignent la juſteſſe de l'eſprit à la nobleſſe des ſentimens, et la vivacité de l'imagination à la ſolidité du caractère; ſoyons plus attentifs que jamais à épier leur conduite, et à ſuivre les progrès de leur éducation.

Nous avons parlé plus haut des principes qui doivent régler leurs moeurs, il eſt queſtion à préſent des ſciences qui peuvent étendre leurs lumières. Telles ſeront d'abord l'arithmétique et la géométrie, toutes deux propres à augmenter les forces et la ſagacité de l'eſprit, toutes deux utiles au guerrier, pour le diriger dans ſes opérations militaires, et abſolument néceſſaires au philoſophe, pour l'accoutumer à fixer ſes idées, et à s'élever juſuqu'à la vérité. L'aſtronomie, la muſique; toutes les ſciences qui produiront le même effet, entreront dans le plan de notre inſtitution. Mais il faudra que nos élèves s'appliquent à ces études ſans efforts, ſans contrainte et en ſe jouant. Qu'ils les ſuſpendent à l'âge de 18 ans, pour ne s'occuper, pendant deux ou trois ans, que des exercices du gymnaſe, et qu'ils les reprennent enſuite pour mieux ſaiſir les rapports qu'elles ont entre elles; ceux qui continueront à juſtifier les eſpérances qu'ils nous avoient données dans leur enfance, obtiendront des diſtinctions honorables; et dès qu'ils ſeront parvenus à l'âge de trente ans, nous les initierons à la ſcience de la méditation, à cette dialectique ſublime qui doit être le terme de leurs premiers études, et dont l'objet eſt de connoître moins l'exiſtence que l'eſſence des choſes. *)

Pendant cinq ans entiers conſacrés à cette étude, ils méditeront ſur la nature du vrai, du juſte, de

*) Du temps de Platon, ſous le nom de dialectique on comprenoit à la fois la logique, la théologie naturelle et la métaphyſique.

de l'honnête. Peu contens des notions vagues et incertaines qu'on en donne maintenant, ils en rechercheront la vraie origine; ils liront leurs devoirs, non dans les préceptes des hommes, mais dans les instructions qu'ils recevront directement du premier des êtres. C'eſt dans les entretiens familiers qu'ils auront, pour ainſi dire, avec lui, qu'ils puiſeront des lumières infaillibles pour diſcerner la vérité, une fermeté inébranlable dans l'exercice de la juſtice, et cette obſtination à faire le bien, dont rien ne peut triompher, et qui à la fin triomphe de tout.

Mais pendant qu'étroitement unis avec le bien ſuprême (qui eſt Dieu) et que vivant d'une vie véritable, ils oublieront toute la nature, la république qui a des droits ſur leurs vertus, les rappellera, pour leur confier des emplois militaires et d'autres fonctions convenables à leur âge. Elle les éprouvera de nouveau, juſqu'à ce qu'ils ſoient parvenus à leur cinquantième année; alors revêtus, malgré eux, de l'autorité ſouveraine, ils ſe rapprocheront avec une nouvelle ferveur, de l'Etre ſuprême, afin qu'il les dirige dans leur conduite.

Ainſi tenant au ciel par la philoſophie, et à la terre par leurs emplois, ils éclaireront les citoyens et les rendront heureux &c.

Quand Platon eut achevé de parler, ſes diſciples entraînés par ſon éloquence, ſe livroient à leur admiration. Mais d'autres auditeurs, plus tranquilles, prétendoient qu'il venoit d'élever un édifice plus impoſant que ſolide, et que ſon ſyſtème ne devoit être regardé que comme le délire d'une imagination exaltée, et d'une ame vertueuſe. D'autres le jugeoient avec encore plus de ſévérité: Platon, diſoient-ils, n'eſt pas l'auteur de ce projet; il l'a puiſé dans les lois de Lycurgue, et dans les écrits de Protagoras, où il ſe trouve preſ-

preſque en entier. Pendant qu'il étoit en Sicile, il voulut le réaliſer dans un coin de cette île; le jeune Denys roi de Syracuſe, qui lui en avoit d'abord accordé la permiſſion, la lui refuſa enſuite. Il ſemble ne le propoſer maintenant qu'avec des reſtrictions, et comme une ſimple hypothèſe; mais en déclarant dans ſes diſcours, que l'exécution en eſt poſſible, il dévoile ſes ſentimens ſecrets.

CHAPITRE XLI.

Des impoſitions des finances chez les Athéniens.

Les revenus de la république ont monté quelquefois juſqu'à la ſomme de 2000 talens, (dix millions huit cens mille livres,) et ces revenus ſont de deux ſortes: ceux qu'elle perçoit dans le pays même, et ceux qu'elle tire des peuples tributaires.

Dans la première claſſe, il faut compter 1°. le produit des biens fonds qui lui appartiennent, c'eſt à dire des maiſons qu'elle loue, des terres et des bois qu'elle afferme. 2°. Le vingt-quatrième qu'elle ſe réſerve ſur le produit des mines d'argent, lorſqu'elle accorde à des particuliers la permiſſion de les exploiter. 3°. Le tribut annuel qu'elle exige des affranchis et des dix mille étrangers établis dans l'Attique. 4°. Les amendes et les confiſcations, dont la plus grande partie eſt deſtinée au tréſor de l'état. 5°. Le cinquantième prélevé ſur le bled et ſur les autres marchandiſes qu'on apporte des pays étrangers, de même que ſur pluſieurs de celles qui ſortent du Pirée. 6°. Quantité d'autres petits objets, tels que

que les droits établis sur certaines denrées exposées au marché, et l'impôt qu'on exige de ceux qui entretiennent chez eux des courtisannes.

On afferme la plupart de ces droits; l'adjudication s'en fait dans un lieu public, en présence de dix magistrats qui présidents aux enchères.

La seconde et principale branche des revenus de l'état, consiste dans les tributs que lui payent quantité de villes et d'îles qu'il tient dans sa dépendance. Ses titres à cet égard sont fondés sur l'abus du pouvoir. Après la bataille de Platée les vainqueurs, ayant résolu de venger la Grèce des insultes de la Perse, les insulaires qui étoient entrés dans la ligue consentirent à destiner tous les ans une somme considérable aux frais de la guerre. Les Athéniens chargés d'en faire la recette, recueillirent en différens endroits 460 talens, (2,484,000 livres) qu'ils respectèrent tant qu'ils n'eurent pas une supériorité marquée. Leur puissance s'étant accrue, ils changèrent en contributions humiliantes, les dons gratuits des villes alliées, et imposèrent aux unes l'obligation de fournir des vaisseaux, quand elles en seroient requises; aux autres, celle de continuer à payer le tribut annuel auquel elles s'étoient soumises autrefois. Ils taxèrent sur le même pied les nouvelles conquêtes, et la somme totale des contributions étrangères, monta au commencement de la guerre du Péloponese, à 600 talens (3,240,000 livres,) et vers le milieu de cette guerre à 1290 ou 1300. Pendant mon séjour en Grèce, les conquêtes de Philippe avoient réduit cette somme à 400 talens, mais on se flattoit de la ramener un jour à 1200. (6,480,000 livres).

Ces revenus, tout considérables qu'ils sont, n'étant pas proportionnés aux dépenses, on est souvent obligé de recourir à des moyens extraordinaires, tels que les dons gratuits et les contributions forcées.

Tarrot

Tantôt le Sénat expose à l'assemblée générale, les besoins pressans de l'état. A cette proposition les uns cherchent à s'échapper, les autres gardent le silence, et les reproches du public les font rougir de leur avarice ou de leur pauvreté; d'autres enfin annoncent tout haut la somme qu'ils offrent à la république, et reçoivent tant d'applaudissemens qu'on peut douter du mérite de leur générosité.

Tantôt le gouvernement taxe chacune des dix tribus, et tous les citoyens qui la composent à proportion de leurs biens, de sorte qu'un particulier qui a des possessions dans le district de plusieurs tribus, doit payer en plusieurs endroits. La recette est souvent très difficile; après avoir employé la contrainte par corps on l'a proscrite comme opposée à la nature du gouvernement. Pour l'ordinaire on accorde des délais; et quand ils sont expirés, on saisit les biens et on les vend à l'encan.

De toutes les charges la plus onéreuse, sans doute, est l'entretien de la marine. Il n'y a pas long-temps que deux ou trois riches particuliers armoient une galère à frais communs; il parut ensuite une loi qui subsistoit encore à mon arrivée en Gréce, et qui conformément au nombre des tribus, partageoit en 10 classes, de 120 personnes chacune, tous les citoyens qui possèdent des terres, des fabriques, de l'argent placé dans le commerce ou sur la banque. Comme ils tiennent dans leurs mains presque toutes les richesses de l'Attique, on les obligeoit de payer toutes les impositions, et surtout d'entretenir et d'augmenter au besoin les forces navales de la république. Chacun d'entre-eux ne devant fournir son contingent que de deux années l'une, les 1200 contribuables se subdivisoient en deux grandes classes, de 600 chacune, dont 300 des plus riches, et 300 de ceux qui l'étoient moins. Les premiers repon-

répondoient pour les seconds, et faisoient les avances dans un cas pressant.

Quand il s'agissoit d'un armement, chacune des dix tribus ordonnoit de lever dans son district, la même quantité de talens qu'elle avoit de galères à équiper, et les exigeoit d'un pareil nombre de compagnies composées quelquefois de 16 de ces contribuables. Ces sommes perçues étoient distribuées aux Triérarques; c'est ainsi qu'on appelle les capitaines des vaisseaux. On en nommoit deux pour chaque galère; ils servoient six mois chacun, et devoient pourvoir à la subsistance de l'équipage; car pour l'ordinaire la république ne fournissoit que les agrès et les matelots.

Cet arrangement étoit défectueux en ce qu'il rendoit l'exécution très lente, en ce que sans avoir égard à l'inégalité des fortunes, les plus riches ne contribuoient quelquefois que d'un seizième à l'armement d'une galère. Vers les dernières années de mon séjour en Grèce, Démosthène fit passer un décret qui rend la perception de l'impôt plus facile et plus conforme à l'équité: en voici la substance.

Tout citoyen dont la fortune est de 10 talens, doit au besoin fournir à l'état une galère; il en fournira deux s'il a 20 talens; mais possédât-il des richesses très considérables, on n'exigera de lui que trois galères et une chaloupe. Ceux qui auront moins de 10 talens, se réuniront pour contribuer d'une galère.

Cet impôt dont on n'exempte que les Archontes, est proportionné, autant qu'il est possible, aux facultés des citoyens; le poids en tombe toujours sur les plus riches, et c'est une suite de ce principe, que l'on doit asseoir les impositions, non sur les personnes, mais sur les biens.

L'obligation de fournir de vaisseaux et des contributions en argent, cesse avec la guerre; mais il est d'usage que les citoyens riches donnent,

nent, à certains jours, des repas à ceux de leur tribu, qu'ils concourent à l'entretien des gymnases, et procurent aux jeux publics les choeurs qui doivent se disputer le prix de la danse et de la musique. Les uns ses chargent volontairement de ces dépenses; les autres y sont condamnés par le choix de leur tribu, et ne peuvent s'y soustraire, à moins qu'ils n'en ayent obtenu l'exemption par des services rendus à l'état.

Plusieurs compagnies d'officiers élus par le peuple, sont chargées de veiller à l'administration des finances; et chacune des dix tribus nomme un officier à la plupart de ces compagnies.

Les diverses espèces de revenus sont déposés tous les ans dans autant de caisses différentes, régies chacune en particulier, par dix receveurs ou tréforiers. Les dépenses relatives à la guerre et à toutes les parties de l'administration, sont assignées sur ces différentes caisses. En temps de guerre, les lois ordonnent de verser dans la caisse militaire l'excédent des autres caisses.

Tous les ans on dépose, dans une caisse régie par des officiers particuliers, des fonds considérables, qui doivent être publiquement distribués, pour mettre les citoyens pauvres en état de payer leurs places aux spectacles. Le peuple ne veut pas qu'on touche à ce dépôt, et nous l'avons vu de nos jours statuer la peine de mort contre l'orateur qui proposeroit d'employer cet argent au service de l'état épuisé par une longue guerre. Les annales des nations n'offrent pas un second exemple d'un pareil délire.

CHAPITRE LVII.

Suite de la Bibliothèque d'un Athénien. La Rhétorique.

Avant mon voyage dans les provinces de la Grèce, j'avois passé plusieurs journées dans la bibliothèque d'Euclide; á mon retour nous reprîmes nos séances.

Il me montra dans un corps de tablettes les ouvrages qui traitent de la logique et de la rhétorique, placés les uns auprès des autres, parce que ces deux sciences ont beaucoup de rapport entre elles. Ils sont en petit nombre, me dit-il, car ce n'est que depuis un siècle environ qu'on a médité sur l'art de penser et de parler. Nous en avons l'obligation aux Grecs d'Italie et de Sicile, et ce fut une suite de l'essor que la philosophie de Pythagore avoit donné à l'esprit humain.

Nous devons cette justice à Zénon d'Elée, de dire qu'il a publié le premier un essai de dialectique; mais nous devons cet hommage à Aristote, d'ajouter qu'il a tellement perfectionné la méthode du raisonnement qu'il pourroit en être regardé comme l'inventeur.

Pendant qu'il construisoit avec effort l'édifice de la logique *), s'élevoit à côté celui de la rhétori-

*) Je supprime ce que l'auteur dit sur les principes de la logique. Je crois pouvoir supposer que tous ceux qui se serviront de cet Abrégé, ont fait ou feront encore un cours de cette science, dont le fond est toujours le même.

Note de l'Edit.

torique moins solide, à la vérité, mais plus élégant et plus magnifique.

Le premier, lui dis-je, pouvoit être necessaire; je ne conçois pas l'utile du second. L'éloquence n'exerçoit-elle pas auparavant son empire sur les nations de la Grèce? Dans les siècles héroïques, ne disputoit-elle pas le prix à la valeur? Toutes les beautés ne se trouvent-elles pas dans les écrits de cet Homère qu'on doit regarder comme le premier des orateurs ainsi que des poètes? Ne se montrent elles pas dans les ouvrages des hommes de génie, qui ont suivi ses traces? Quand on a tant d'exemples, pourquoi tant de préceptes? Ces exemples, répondit Euclide, il les falloit choisir; et c'est ce que fait la rhétorique. Je répliquai: se trompoient-ils dans le choix, les Pisistrates, les Solons, et ces orateurs qui, dans les assemblées de la nation ou dans les tribunaux de justice, s'abandonnoient aux mouvemens d'une éloquence naturelle? Pourquoi substituer l'art de parler au talent de la parole?

On a voulu seulement, reprit Euclide, arrêter les écarts du génie, et l'obliger, en le contraignant, à réunir ses forces. Vous doutez des avantages de la rhétorique, et vous savez qu'Aristote, quoique prévenu contre l'art oratoire, convient néanmoins qu'il peut être utile! Vous en doutez, et vous avez entendu Demosthène! Sans les leçons de ses maîtres, répondis je, Démosthène auroit par-tout maîtrisé les esprits. Peut-être que sans le secours des siens, Eschine ne se seroit pas exprimé avec tant de charmes. Vous avouez donc, reprit Euclide, que l'art peut donner au talent des formes plus agréables? Je ne serai pas moins sincère que vous; et je conviendrai que c'est à peu près là tout son mérite.

Alors s'approchant de ses tablettes: Voici, me dit-il, les auteurs qui nous fournissent des pré-

préceptes sur l'éloquence, et ceux qui nous en ont laissé des modèles. Presque tous ont vécu dans le siècle dernier ou dans le nôtre. Parmi les premiers sont Corax de Syracuse, Tisias, Thrasymaque, Protagoras, Prodicus, Gorgias; Polus, Lycimnius, Alcidamas, Théodore, Evénus, Callipe; etc. parmi les seconds, ceux qui jouissent d'une réputation méritée, tels que Lysias, Antiphon, Andocide, Isée, Callistrate, Isocrate; ajoutons-y ceux qui ont commencé à se distinguer, tels que Démosthène, Eschine, Hypéride, Lycurgue etc.

J'ai lu les ouvrages des orateurs lui dis je; je ne connois point ceux des rhéteurs. Dans nos précédens entretiens vous avez daigné m'instruire des progrès et de l'état actuel de quelques genres de littérature; oserois je exiger de vous la même complaisance par rapport à la rhétorique?

La marche des sciences exactes peut être facilement connue, répondit Euclide, parce que n'ayant qu'une route pour parvenir au terme, on voit d'un coup d'oeil le point d'où elles partent; et celui où elles arrivent. Il n'en est pas de même des arts de l'imagination: le goût qui les juge étant arbitraire, l'objet qu'ils se proposent souvent indéterminé, et la carrière qu'ils parcourent divisée en plusieurs sentiers voisins les uns des autres; il est impossible, ou du moins très difficile de mesurer exactement leurs efforts et leurs succès. Comment en effet découvrir les premiers pas du talent, et, la règle à la main, suivre le génie lorsqu'il franchit des espaces immenses? Comment encore séparer la lumière, des fausses lueurs qui l'environnent, définir ces graces légères qui disparoissent dès qu'on les analyse, apprécier enfin cette beauté suprême qui fait la perfection de chaque genre? Je vais, puisque vous l'exigez, vous donner des mémoires pour servir

à l'hiſtoire de la rhétorique; mais dans une matière ſi ſuſceptible d'agrémens, n'attendez de moi qu'un petit nombre de faits, et des notions aſſez communes.

Nos écrivains n'avoient, pendant pluſieurs ſiècles, parlé que le langage de la poéſie; celui de la proſe leur paroiſſoit trop familier, et trop borné pour ſatisfaire aux beſoins de l'eſprit, ou plutôt de l'imagination; car c'étoit la faculté que l'on cultivoit alors avec le plus de ſoin. Le philoſophe Phérécide de Scyros, et l'hiſtorien Cadmus de Milet commencèrent, il y a deux ſiècles environ, à s'affranchir des lois ſévères qui enchaînoient la diction. Quoiqu'ils euſſent ouvert une route nouvelle et plus facile, on avoit tant de peine à quitter l'ancienne, qu'on vit Solon entreprendre de traduire ſes lois en vers: et les philoſophes Empédocle et Parménide, parer leurs dogmes des charmes de la poeſie.

L'uſage de la proſe ne ſervit d'abord qu'a multiplier les hiſtoriens. Quantité d'écrivains publièrent les annales des différentes nations; et leur ſtyle préſente des défauts que les révolutions de notre goût rendent extrêmement ſenſibles. Il eſt clair et concis, mais denué d'agrémens et d'harmonie. De petites phraſes s'y ſuccèdent ſans ſoutien; et l'oeil ſe laſſe de les ſuivre, parce qu'il cherche vainement les liens qui devroient les unir. D'autres fois, et ſur tout dans les premiers hiſtoriens, elles fourmillent de tours poétiques, ou plutôt elles n'offrent plus que les débris des vers dont a rompu la meſure. Par-tout on reconnoit que ces auteurs n'avoient eu que des poètes pour modèles, et qu'il a fallu du temps pour former le ſtyle de la proſe, ainſi que pour découvrir les préceptes de la rhétorique.

C'eſt en Sicile qu'ont fit les premieres eſſais de cet art. Environ cent ans après la mort de Cad-

Cadmus, un Syracusain, nommé Corax, assembla des disciples, et composa sur la rhétorique un traité encore estimé de nos jours, quoiqu'il ne fasse consister le secret de l'éloquence que dans le calcul trompeur de certaines probabilités. Voici, par exemple comme il procède. Un homme fortement soupçonné d'en avoir battu un autre, est traduit en justice; il est plus foible ou plus fort que son accusateur: comment supposer, dit Corax, que dans le premier cas il puisse être coupable, que dans le second il ait pu s'exposer à le paroître? Ce moyen et d'autres semblables, Tisias, élève de Corax les étendit dans un ouvrage que nous avons encore, et s'en servit pour frustrer son maitre du salaire qu'il lui devoit.

De pareilles ruses s'étoient déja introduites dans la logique, dont on commençoit à rédiger les principes, et de l'art de penser elles passèrent sans obstacle dans l'art de parler. Ce dernier se ressentit aussi du goût des sophismes et de l'esprit de contradiction, qui dominoit dans les écarts du premier.

Protagoras, disciple de Démocrite, fut témoin, pendant son séjour en Sicile, de la gloire que Corax avoit acquise. Il s'étoit jusqu'alors distingué par de profonds recherches sur la nature des êtres, il le fut bientôt par des ouvrages qu'il publia sur la grammaire et sur les différentes parties de l'art oratoire. On lui fait honneur d'avoir le premier rassemblé ces propositions générales, qu'on appelle lieux communs, et qu'emploie un orateur, soit pour multiplier ses preuves, soit pour discourir avec facilité sur toutes sortes de matières.

Ces lieux, quoique très abondans, se réduisent à un petit nombre de classes. On examine, par exemple, une action relativement à la cause, à l'effet, aux circonstances, aux personnes, etc.

et de ces rapports naiſſent des ſéries de maximes et de propoſitions contradictoires, accompagnées de leurs preuves, et preſque toutes expoſées par demandes et par réponſes dans les écrits de Protagoras et des autres rhéteurs qui ont continué ſon travail.

Après avoir règlé la manière de conſtruire l'exorde, de diſpoſer la narration, et de ſoulever les paſſions des juges, ou étendit le domaine de l'éloquence, renfermé juſqu'alors dans l'enceinte de la place publique et du barreau. Rivale de la poéſie, elle célebra d'abord les dieux, les héros et les citoyens qui avoient péri dans les combats. Enſuite Iſocrate compoſa des éloges pour des particuliers d'un rang diſtingué. Depuis on a loué indifféremment des hommes utiles ou inutiles à leur patrie; l'encens a fumé de toutes parts, et l'on a de idé que la louange, ainſi que le blâme ne devoient garder aucune meſure.

Ces diverſes tentatives ont à peine rempli l'eſpace d'un ſiècle, et dans cet intervalle on s'appliquoit avec le même ſoin, à former le ſtyle. Non ſeulement on lui conſerva les richeſſes qu'il avoit, dès ſon origine, empruntées de la poéſie, mais on cherchoit encore à les augmenter; on le paroit tous les jours de nouvelles couleurs, et de ſons mélodieux. Ces brillans matériaux étoient auparavant jetés au haſard les uns auprès des autres comme ces pierres qu'on raſſemble pour conſtruire un édifice; l'inſtinct et le ſentiment prirent ſoin de les aſſortir et de les expoſer dans une belle ordonnance. Au lieu de ces phraſes iſolées qui, faute de nerf et d'appui, tomboient preſque à chaque mot, des groupes d'expreſſions choiſies formèrent, en ſe rapprochant, un tout dont les parties ſe ſoutenoient ſans peine. Les oreilles les plus délicates furent ravies d'entendre l'harmonie de la proſe; et les eſprits les plus juſtes,

de

de voir une penſée ſe développer avec majeſté dans une ſeule période.

Cette forme heureuſe, découverte par des rhéteurs eſtimables, tels que Gorgias, Alcidamas et Thraſymaque, fut perfectionnée par Iſocrate, diſciple du premier. Alors on diſtribua les périodes d'un diſcours en des intervalles à peu près égaux; leurs membres s'enchaînèrent et ſe contraſtèrent par l'entrelacement des mots ou des penſées, les mots eux-mêmes, par de fréquentes inverſions, ſemblèrent ſerpenter dans l'eſpace qui leur étoit aſſigné, de manière pourtant que, dès le commencement de la phraſe, ils en laiſſoient entrevoir la fin aux eſprits attentifs. Cet artifice adroitement ménagé, étoit pour eux une ſource de plaiſirs; mais trop ſouvent employé, il les fatiguoit au point qu'on a vu quelquefois, dans nos aſſemblées, des voix s'élever et achever avant l'orateur, la longue période qu'il parcouroit avec complaiſance.

Des efforts redoublés ayant enfin rendu l'élocution nombreuſe, coulante, harmonieuſe, propre à tous les ſujets, ſuſceptible de toutes les paſſions, on diſtingua trois ſortes de langage parmi les Grecs: celui de la poéſie noble et magnifique; celui de la converſation, ſimple et modeſte; celui de la proſe relevée, tenant plus ou moins de l'un ou de l'autre, ſuivant la nature des matières auxquelles on l'appliquoit.

On diſtingua auſſi deux eſpèces d'orateurs; ceux qui conſacroient l'éloquence à éclairer le peuple dans ſes aſſemblées, tels que Périclès, à défendre les intérêts des particuliers au barreau, comme Antiphon et Lyſias, à répandre ſur la philoſophie les couleurs brillantes de la poéſie, comme Démocrite et Platon; et ceux qui ne cultivant la rhétorique que par un ſordide intérêt, ou par une vaine oſtentation, déclamoient, en

 public,

public, sur la nature du gouvernement ou des lois, sur les moeurs, les sciences et les arts, des discours superbes, et dans lesquels les pensées étoient offusquées par le langage.

La plupart de ces derniers, connus sous le nom de sophistes, se répandirent dans la Grèce. Ils erroient de ville en ville par-tout accueillis, par-tout escortés d'un grand nombre de disciples, qui jaloux de s'élever aux premières places par le secours de l'éloquence, payoient chèrement leurs leçons, et s'approvisionnoient à leur suite, de ces notions générales, ou lieux communs, dont je vous ai déja parlé.

Leurs ouvrages que j'ai rassemblés, sont écrits avec tant de symetrie et d'élegance; on y voit une telle abondance de beautés, qu'on est soi-même fatigué des efforts qu'ils coutèrent à leurs auteurs. S'ils séduisent quelquefois, ils ne remuent jamais, parce que le paradoxe y tient lieu de la vérité, et la chaleur de l'imagination de celle de l'ame.

Ils considèrent la rhétorique, tantôt comme un instrument de persuasion, dont le jeu demande plus d'esprit que de sentiment; tantôt comme une espece de tactique, dont l'objet est de rassembler une grande quantité de mots, de les presser, les étendre, les soutenir les uns par les autres, et les faire marcher fièrement à l'ennemi. Ils ont aussi des ruses et des coups de reserve; mais leur principale ressource est dans le bruit et dans l'éclat des armes.

Vous jugerez, par l'exemple suivant, de l'enthousiasme que causoit autrefois l'éloquence factice. Pendant la guerre du Péloponèse il vint dans cette ville un Sicilien, qui remplit la Grèce d'étonnement et d'admiration: c'étoit Gorgias, que les habitans de Leonte sa patrie, nous avoient en-

envoyé pour implorer notre assistance. Il parut à la tribune, et récita une harangue dans laquelle il avoit entassé les figures les plus hardies, et les expressions les plus pompeuses. Ces frivoles ornemens étoient distribués dans les périodes, tantôt assujetties à la même mesure, tantôt distinguées par la même chûte; et quand ils étinceloient de devant la multitude, ce fut avec un si grand éclat, que les Athéniens éblouis, secoururent les Léontins, forcèrent l'orateur à s'établir parmi eux et s'empressèrent de prendre chez lui des leçons de rhétorique.

Une autrefois les Grecs assemblés aux jeux Pythiques, lui décernèrent une statue, qui fut placée en sa présence au temple d'Apollon. Un succès plus flatteur avoit couronné ses talens en Thessalie. Les peuples de ce canton ne connoissoient encore que l'art de dompter un cheval, ou de s'enrichir par le commerce; Gorgias parut au milieu d'eux, et bientôt ils cherchèrent à se distinguer par les qualités de l'esprit.

Gorgias acquit une fortune égale à sa réputation; mais la révolution qu'il fit dans les esprits ne fut qu'une ivresse passagère. Ecrivain froid, tendant au sublime par des efforts qui l'en éloignent, la magnificence de ses expressions ne sert bien souvent qu'à manifester la stérilité de ses idées. Cependant il étendit les bornes de l'art; et ses défauts mêmes ont servi de leçon.

Euclide, en me montrant plusieurs harangues de Gorgias, et différens ouvrages composés par ses disciples Polus, Lycimnius, Alcidamas etc. ajoutoit: je fais moins de cas du fastueux appareil qu'ils étalent dans leurs écrits, que de l'éloquence noble et simple qui caractérise ceux de Prodicus de Céos. Cet auteur a un grand attrait pour les esprits justes; il choisit presque toujours

le terme propre, et découvre des distinctions très fines entre les mots qui paroissent synonymes.

Cela est vrai, lui dis-je, mais il n'en laisse passer aucun sans le peser avec une exactitude aussi scrupuleuse que fatigante. Vous rappelez-vous ce qu'il disoit un jour à Socrate et à Protagoras dont il vouloit concilier les opinions? „Il „s'agit entre vous de *disputer* et non de *disputer;* „car on *dispute* avec ses amis, et l'on dispute „avec ses ennemis. Par là vous obtiendrez no„tre *eglime,* et non pas nos louanges; car l'esti„me est dans le coeur, et la louange n'est sou„vent que sur les lèvres. De notre côté nous en „ressentirons de la *satisfaction* et non du *plaisir;* „car la satisfaction est le partage de l'esprit qui „s'éclaire, et le plaisir celui des sens qui jouis„sent.„

Si Prodicus s'étoit exprimé de cette manière me dit Euclide, qui jamais eût eu la patience de l'ecouter et de le lire? Parcourez ses ouvrages, et vous ferez étonné de la sagesse ainsi que de l'élégance de son style. C'est Platon qui lui prêta la réponse que vous venez de citer. Il s'égayoit de même aux dépens de Protagoras, de Gorgias et de plus célèbres rhéteurs de son temps. Il les mettoit dans ses dialogues, aux prises avec son maître; et de ces prétendues conversations il tiroit des scènes assez plaisantes.

Est ce que Platon, lui dis-je, n'a pas rapporté fidèlement les entretiens de Socrate? Je ne le crois pas, répondit-il; je pense même que la plupart de ces entretiens n'ont jamais eu lieu. — Et comment ne se récrioit-on pas contre une pareille supposition? — Phaedon, après avoir lu le dialogue qui porte son nom, protesta qu'il ne se reconnoissoit pas aux discours que Platon mettoit dans sa bouche. Gorgias dit la même chose, en lisant le sien; il ajouta seulement que le jeune

auteur

auteur avoit beaucoup de talent pour la satire et remplaceroit bientôt le poète Archiloque. — Vous conviendrez du moins que ses portraits sont assez ressemblans. — Comme on ne juge pas de Périclès et de Socrate d'après les comédies d'Aristophane, on ne doit pas juger des trois sophistes dont j'ai parlé, d'après les dialogues de Platon.

Périclès, poursuivit Euclide, que je place sans hésiter à la tête des orateurs, dut aux leçons des rhéteurs et des philosophes cet ordre et ces lumières, qui, de concert avec les forces du génie, portèrent l'art otatoire presque à sa perfection. Alcibiade, Critias, Théraméne marchèrent sur ses traces. Ceux qui sont venus depuis, les ont égalés et quelquefois surpassés, en cherchant à les imiter; et l'on peut avancer que le goût de la vraie éloquence est maintenant fixé dans tous les genres

L'empire de cet art est très étendu; mais selon les philosophes, le mérite de la rhétorique ne consiste pas dans l'heureux enchaînement de l'exorde, de la narration et des autres parties du discours, ni dans les artifices du style, de la voix et du geste, avec lesquels on cherche à séduire un peuple corrompu. Ce ne sont là que des accessoires quelquefois utiles, presque toujours dangereux. Qu'exigeons nous de l'orateur? qu'aux dispositions naturelles, il joigne la science et la méditation.

Si la nature vous destine au ministère de l'éloquence, attendez que la philosophie vous y conduise à pas lents; qu'elle vous ait démontré que l'art de la parole devant convaincre avant de persuader, il doit tirer sa principale force de l'art du raisonnement; qu'elle vous ait appris en conséquence, à n'avoir que des idées saines, à ne les exprimer que d'une manière claire, à saisir tous les rapports et tous les contrastes de leurs objets,

objets, à connoître, à faire connoître aux autres ce que chaque chose est en elle-même. En continuant d'agir sur vous, elle vous remplira des lumières qui conviennent à l'homme d'état, au juge intègre, au citoyen excellent; vous étudierez sous ses yeux, les différentes espèces de gouvernement et de lois, les intérêts des nations, la nature de l'homme, et le jeu mobile de ses passions.

Mais cette science achetée par de longs travaux céderoit facilement au souffle contagieux de l'opinion, si vous ne la souteniez non seulement par une probité reconnue, et une prudence consommée, mais encore par un zèle ardent pour la justice, et un respect profond pour les dieux témoins de vos intentions et de vos paroles.

Alors votre discours, devenu l'organe de la vérité, aura la simplicité, l'énergie, la chaleur et l'imposante dignité qui la caractérisent; il s'embellira moins de l'éclat de votre éloquence, que de celui de vos vertus; et tous vos traits porteront, parce qu'on sera persuadé qu'ils viennent d'une main qui n'a jamais tramé de perfidies.

Nous venons de voir ce que pensent les philosophes à l'égard de la rhétorique; il faudroit à présent examiner la fin que se proposent les rhéteurs, et les règles qu'ils nous ont prescrites. Mais Aristote a entrepris de les recueillir dans un ouvrage, où il traitera son sujet avec cette supériorité qu'on a remarquée dans ses premiers écrits. Vous le lirez un jour, et je me crois dispensé de vous en dire davantage.

Je pressois vainement Euclide; à peine répondoit il à mes questions. Les rhéteurs adoptent-ils les principes des philosophes? — Ils s'en écartent souvent, et surtout quand ils préfèrent la vraisemblance à la vérité. — Quelle est la première

mière qualité de l'orateur? — D'être excellent logicien. — Son premier devoir? — De montrer qu'une chose est, ou n'est pas. — Sa principale attention? — De découvrir dans chaque sujet les moyens propres à persuader. — En combien de parties se divise le discours? — Les rhéteurs en admettent un grand nombre, qui se réduisent à quatre: l'exorde; la proposition, ou le fait; la preuve et la peroraison; on peut même retrancher la première et la derniere. J'allois continuer; mais Euclide me demanda grâce, et je ne pus obtenir qu'un petit nombre de remarques sur l'élocution.

Quelque riche que soit la langue Grecque, lui dis-je, vous avez du vous appercevoir que l'expression ne répond pas toujours à votre idée. Sans doute, reprit-il; mais nous avons le même droit que les premiers instituteurs des langues; il nous est permis de hasarder un nouveau mot, soit en le créant nous-mêmes, soit en le dérivant d'un mot déja connu. D'autres fois nous ajoutons un sens figuré au sens littéral d'une expression consacrée par l'usage, ou bien nous, unissons adroitement deux mots pour en composer un troisième etc.

La beauté d'une expression consiste dans le son qu'elle fait entendre; bannissez d'un ouvrage celle qui offense la pudeur ou qui mécontente le goût.

Nous avons des mots propres et des mots figurés; nous en avons de simples et de composés, d'indigènes et d'étrangers; il en est qui ont plus de noblesse, ou d'agrémens que d'autres, parce qu'ils éveillent en nous des idées plus élevées ou plus riantes; d'autres enfin qui sont si bas ou si dissonans, qu'on doit les bannir de la prose et des vers.

De

De leurs diverſes combinaiſons ſe forment les périodes, dont les unes ſont d'un ſeul membre, les autres peuvent acquérir juſqu'à quatre membres, et ne doivent pas en avoir davantage.

Que votre diſcours ne m'offre pas un tiſſu de périodes complètes et ſymétriques, comme ceux de Gorgias et d'Iſocrate, ni une ſuite de phraſes courtes et détachées, comme ceux des anciens. Les premiers fatiguent l'eſprit, les ſeconds bleſſent l'oreille. Variez ſans ceſſe les meſures des périodes, votre ſtyle aura tout-à-la fois le mérite de l'art et de la ſimplicité; il acquerra même de la majeſté, ſi le dernier membre de la période a plus d'étendue que les premiers, et s'il ſe termine par une de ces ſyllabes longues où la voix ſe repoſe en finiſſant.

Convenance et clarté, voila les deux principales qualités de l'élocution.

1°. *La convenance.* On reconnut de bonne heure que rendre les grandes idées par des termes abjects, et les petites par des expreſſions pompeuſes, c'étoit revêtir de haillons les maitres du monde, et de pourpre les gens de la lie du peuple. On reconnut auſſi que l'ame a différens langages, ſuivant qu'elle eſt en mouvement ou en repos; qu'un vieillard ne s'exprime pas comme un jeune homme, ni les habitans de la campagne comme ceux de la ville. De là il ſuit que la diction doit varier ſuivant le caractère de celui qui parle, et de ceux dont il parle, ſuivant la nature des matières qu'il traite, et des circonſtances où il ſe trouve. Il ſuit encore que le ſtyle de la poéſie, celui de l'éloquence, de l'hiſtoire et du dialogue, diffèrent eſſentiellement l'un de l'autre, et même que, dans chaque genre, les moeurs et les talens d'un auteur jettent ſur ſa diction des différences ſenſibles.

2°. *La*

2°. *La clarté.* Un orateur, un écrivain doit avoir fait une étude sérieuse de sa langue. Si vous négligez les règles de la grammaire, j'aurai souvent de la peine à pénétrer votre pensée. Employer des mots amphibologiques, ou des circonlocutions inutiles, placer mal-à propos les conjonctions qui lient les membres d'une phrase; confondre le pluriel avec le singulier; n'avoir aucun égard à la distinction établie dans ces derniers temps, entre les noms masculins et les noms féminins; désigner par le même terme les impressions que reçoivent deux de nos sens, et appliquer le verbe *voir* aux objets de la vue et de l'ouie; distribuer au hasard à l'exemple d'Héraclite, les mots d'une phrase, de manière qu'un lecteur ne puisse pas deviner la ponctuation de l'auteur; tous ces défauts concourent également à l'obscurité du style. Elle augmentera, si l'excès des ornemens, et la longueur des périodes égarent l'attention du lecteur, et ne lui permettent pas de respirer; si par une marche trop rapide, votre pensée lui échappe; comme des coureurs de la lice, qui, dans un instant, se dérobent aux yeux des spectateurs.

Rien ne contribue plus à la clarté que l'emploi des expressions usitées; mais si vous ne les détournez jamais de leur acception, votre style ne sera que familier et rampant; vous les relèverez par des tour nouveaux et des expressions figurées.

La prose doit régler ses mouvemens sur des rhythmes faciles à reconnoître, et s'abstenir de la cadence affectée à la poésie. La plupart en banniſſent les vers, et cette proscription est fondée sur un principe qu'il faut toujours avoir devant les yeux; c'est que l'art doit se cacher, et qu'un auteur qui veut m'émouvoir ou me persuader, ne doit pas avoir la maladresse de m'en avertir.

tir. Or des vers semés dans la prose annoncent la contrainte et les prétentions. Quoi, lui dis-je, s'il vous en échappoit un dans la chaleur de la composition, faudroit-il le rejetter au risque d'affoiblir la pensée? S'il n'a que l'apparence du vers, répondit Euclide, il faut l'adopter, et la diction s'en embellit; s'il est regulier il faut le briser, et en employer les fragmens dans la période qui en devient plus sonore. Plusieurs écrivains et Isocrate lui-même, se sont exposés à la censure, pour avoir négligé cette précaution.

L'éloquence du barreau diffère essentiellement de celle de la tribune. On pardonne à l'orateur des négligences et des repétitions dont on fait un crime à l'écrivain. Tel discours applaudi à l'assemblée générale n'a pas pu se soutenir à la lecture, parce que c'est l'action qui le faisoit valoir; tel autre, écrit avec beaucoup de soin, tomberoit en public, s'il ne se prêtoit pas à l'action. Le style de quelques orateurs est insoutenable par la multiplicité des vers et des mots composés qu'ils empruntent de la poésie. D'un autre côté, Alcidamas nous dégoûte par une profusion d'épithètes oiseuseuses, et Gorgias par l'obscurité de ses métaphores tirées de si loin.

La plupart des hyperboles répandent un froid mortel dans nos ames. Riez de ces auteurs qui confondent le style forcé avec le style fort, et qui se donnent des contorsions pour enfanter des expressions de génie. L'un d'entre eux, en parlant du rocher que Polyphème lança contre le vaisseau d'Ulysse, dit: „On voyoit paître tran„quillement les chèvres sur ce rocher, pendant „qu'il fendoit les airs.„

Je me suis souvent apperçu, dis-je, de l'abus des figures; et peut-être faudroit-il les bannir de la prose, comme font quelques auteurs modernes. Les mots propres, répondit Euclide, for-

ment

ment le langage de la raiſon; les expreſſions figurées celui de la paſſion. La raiſon peut deſſiner un tableau et l'eſprit y répandre quelques legers ornemens; il n'appartient qu'à la paſſion de lui donner le mouvement et la vie. Une ame qui veut nous forcer à partager ſes émotions, appelle toute la nature à ſon ſecours et ſe fait une langue nouvelle. En découvrant parmi les objets qui nous entourent, des traits de reſſemblance ou d'oppoſition, elle accumule rapidement des figures, dont les principales ſe reduiſent à une ſeule, que j'appelle ſimilitude. Si je dis: Achille s'élance comme un lion, je fais une comparaiſon. Si en parlant d'Achille, je dis ſimplement: le lion s'élance, je fais une métaphore. Achille plus léger que le vent, c'eſt une hyperbole. Oppoſez ſon courage à la lâcheté de Therſite, vous aurez une antithèſe. Ainſi la comparaiſon rapproche deux objets; la métaphore les confond; l'hyperbole et l'antithèſe ne les ſéparent qu'après les avoir rapprochés.

Les comparaiſons conviennent à la poéſie plutôt qu'à la proſe; l'hyperbole et l'antithèſe, aux oraiſons funèbres et aux panégyriques plutôt qu'aux harangues et aux plaidoyers. Les métaphores ſont eſſentielles à tous les genres et à tous les ſtyles. Elles donnent à la diction un air étranger; à l'idée la plus commune un air de nouveauté. Le lecteur reſte un moment ſuſpendu, et bientôt il ſaiſit, à travers ces voiles legers, les rapports qu'on ne lui cachoit, que pour lui donner la ſatisfaction de les découvrir. On fut étonné dernièrement de voir un auteur aſſimiler la vieilleſſe à la paille, à cette paille ci-devant chargée de grains, maintenant ſtérile et près de ſe réduire en poudre. Mais on adopta cet emblême, parce qu'il peint d'un ſeul trait le paſſage de la jeuneſſe floriſſante à l'infructueuſe et fragile décrépitude.

Comme les plaisirs de l'esprit ne sont que des plaisirs de surprise, et qu'ils ne durent qu'un instant, vous n'obtiendrez plus le même succès, en employant la même figure; bientôt elle ira se confondre avec les mots ordinaires, comme tant d'autres métaphores que le besoin a multipliées, dans toutes les langues et sur-tout dans la nôtre. Ces expressions, *une voix claire, des mœurs âpres, l'œil de la vigne etc.* ont perdu leur considération en se rendant familières.

Que la métaphore mette, s'il est possible, la chose en action. Voyez comme tout s'anime sous le pinceau d'Homère; la lance est *avide* du sang de l'ennemi, le trait *impatient* de le frapper.

Préférez dans certains cas, les métaphores qui rappellent des idées riantes. Homère a dit *l'aurore aux doigts de rose*, parce qu'il s'étoit peut-être apperçu que la nature répand quelquefois sur une belle main des teintes couleur de rose qui l'embellissent encore. Que deviendroit l'image s'il avoit dit: *L'Aurore aux doigts de pourpre?*

Que chaque figure présente un rapport juste et sensible. Rappelez-vous la consternation des Athéniens, lorsque Périclès leur dit: *Notre jeunesse a péri dans le combat; c'est comme si on avoit dépouillé l'année de son printemps.* Ici l'analogie est parfaite; car la jeunesse est aux différens périodes de la vie, ce que le printemps est aux autres saisons.

On condamne avec raison cette expression d'Euripide: *La rame souveraine des mers*, parce qu'un titre si brillant ne convient pas à un pareil instrument. On désaprouve aussi Platon, lorsque pour exprimer qu'une ville bien constituée ne doit point avoir de murailles, il dit qu'il faut en laisser dormir les murailles couchées par terre.

Je

Je demandai à Euclide quel étoit celui des auteurs qu'il proposoit pour modèle de style. Aucun en particulier, me répondit il, tous en général. Je ne cite aucun personnellement, parce que deux de nos écrivains, qui approchent le plus de la perfection, Platon et Démosthène, pèchent quelquefois, l'un par excès d'ornemens, l'autre par défaut de noblesse. Je dis tous en général, parce qu'en les méditant, en les comparant les uns avec les autres, non seulement on apprend à colorer sa diction, mais on acquiert encore ce goût exquis et pur qui dirige et juge les productions du génie; sentiment rapide et tellement répandu parmi nous, qu'on le prendroit pour l'instinct de la nation.

CHAPITRE XLII.

Discours de Platon sur la formation du monde.

Nous étions allés à Sunium avec Platon et quelques uns de ses disciples pour voir les mines d'argent qui rendent ce bourg célèbre.

Un jour ayant franchi le promontoire qui porte son nom, nous laissions nos yeux s'égarer sur les vastes plaines de la mer, et se reposer ensuite sur les tableaux que nous offroient les îles voisines. D'agréables souvenirs sembloient rapprocher de nous celles qui se déroboient à nos regards. Nous disions: De ce côté de l'horizon est Ténos, où l'on trouve des vallées si fertiles: et Délos ou l'on célèbre des fêtes si ravissantes. Alexis me dit tout bas: Voilà Céos où je vis Glycère pour la première fois. Philoxène me montroit, en

ſoupirant, l'île qui portoit le nom d'Hélène. C'étoit là que dix ans auparavant, ſes mains avoient dreſſé, entre des myrtes et des cyprès, un monument à la tendre Coronis; c'étoit là que depuis dix ans, il venoit à certains jours arroſer de larmes ces cendres éteintes, et encore chères à ſon coeur. Platon ſur qui les grands objets faiſoient toujours une forte impreſſion, ſembloit attacher ſon ame ſur les gouffres que la nature a creuſés au fond des mers.

Cependant l'horizon ſe chargeoit au loin de vapeurs ardentes et ſombres; le ſoleil commençoit a pâlir, la ſurface des eaux, unie et ſans mouvement, ſe couvroit de couleurs lugubres, dont les teintes varioient ſans ceſſe. Déja le ciel, tendu et fermé de toutes parts, n'offroit à nos yeux qu'une voûte ténébreuſe que la flamme pénétroit, et qui s'apéſantiſſoit ſur la terre. Toute la nature étoit dans le ſilence, dans l'attente, dans un état d'inquiétude qui ſe communiquoit juſqu'au fond de nos ames. Nous cherchâmes un aſyle dans le veſtibule d'un temple, et bientôt nous vîmes la foudre briſer à coups redoublés cette barrière de ténèbres et de feux ſuſpendue ſur nos têtes; des nuages épais rouler par maſſes dans les airs, et tomber en torrens ſur la terre, les vents déchaînés fondre ſur la mer, et la bouleverſer dans ſes abymes. Tout grondoit: le tonnère, les vents, les flots, les antres, les montagnes; et de tous ces bruits réunis, il ſe formoit un bruit épouvantable qui ſembloit annoncer la diſſolution de l'univers. L'aquilon ayant redoublé ſes efforts, l'orage alla porter ſes fureurs dans les climats brûlans de l'Afrique. Nous le ſuivîmes des yeux, nous l'entendîmes mugir dans le lointain; le ciel brilla d'une clarté plus pure; et cette mer, dont les vagues écumantes s'étoient élevées juſqu'aux cieux, traînoit à peine ſes flots juſque ſur le rivage.

A l'aſpect

A l'aſpect de tant de changemens inopinés et rapides, nous reſtâmes quelque temps immobiles et muets. Mais bientôt ils nous rappelèrent ces queſtions, ſur leſquelles la curioſité des hommes s'exerce depuis tant de ſiècles: Pourquoi ces écarts et ces revolutions dans la nature? Faut-il les attribuer au haſard? Mais d'où vient que ſur le point de ſe briſer mille fois, la chaine intime des êtres ſe conſerve toujours? Eſt-ce une cauſe intelligente qui excite et appaiſe les tempêtes? Mais quel but ſe propoſe-t-elle? D'où vient qu'elle foudroie les déſerts, et qu'elle épargne les nations coupables? De là nous remontions à l'exiſtence des dieux, au débrouillement du chaos, à l'origine de l'univers. Nous nous égarions dans nos idées et nous conjurions Platon de les rectifier. Il étoit dans un recueillement profond; on eût dit que la voix terrible et majeſtueuſe de la nature retentiſſoit encore autour de lui. A la fin preſſé par nos prières, et par les vérités qui l'agitoient intérieurement, il s'aſſit ſur un ſiège ruſtique, et nous ayant fait placer à ſes côtés, il commença par ces mots:

Foibles mortels que nous ſommes! eſt-ce à nous à pénétrer les ſecrets de la divinité? nous, dont les plus ſages ne ſont auprès d'elle, que ce qu'un ſinge eſt auprès de nous? Proſterné à ſes pieds, je lui demande de mettre dans ma bouche des diſcours qui lui ſoient agréables, et qui vous paroiſſent conformes à la raiſon.

Si j'étois obligé de m'expliquer en preſence de la multitude, ſur le premier auteur de toutes choſes, ſur l'origine de l'univers et ſur la cauſe du mal, je ſerois forcé de parler par énigmes; mais dans ces lieux ſolitaires, n'ayant que Dieu et mes amis pour temoins, j'aurai la douceur de rendre hommage à la vérité.

Le Dieu que je vous annonce eſt un Dieu unique, immuable, infini. Centre de toutes les perfections, ſource intarriſſable de l'intelligence et de l'être, avant qu'il eût fait l'univers il étoit; car il na point eu de commencement: il étoit en lui-même; il exiſtoit dans les profondeurs de l'étérnité. Non, mes expreſſions ne répondent pas à la grandeur des mes idées, ni mes idées à la grandeur de mon ſujet.

Egalement éternelle, la matière ſubſiſtoit dans une fermentation affreuſe, contenant les germes de tous les maux, pleine de mouvemens impétueux, qui cherchoient à réunir les parties, et de principes deſtructifs, qui les ſéparoient à l'inſtant; ſuſceptible de toutes les formes, incapable d'en conſerver aucune: l'horreur et la diſcorde erroient ſur ſes flots bouillonnans. La confuſion effroyable que vous venez de voir dans la nature, n'eſt qu'une foible image de celle qui régnoit dans le chaos.

De toute éternité, Dieu, par ſa bonté infinie, avoit réſolu de former l'univers, ſuivant un modèle toujours préſent à ſes yeux, modèle immuable, incrée, parfait; idée ſemblable à celle que conçoit un artiſte, lorſqu'il convertit la pierre groſſière en un ſuperbe édifice; monde intellectuel, dont ce monde viſible n'eſt que la copie et l'expreſſion: Tout ce qui dans l'univers tombe ſous nos ſens, tout ce qui ſe dérobe à leur activité, étoit tracé d'une maniere ſublime dans ce premier plan; et comme l'Etre ſuprême ne conçoit rien que de réel, on peut dire qu'il produiſoit le monde, avant qu'il l'eût rendu ſenſible.

Ainſi exiſtoient de toute éternité, Dieu, auteur de tout bien, la matière, principe de tout mal, et ce modèle ſuivant lequel Dieu avoit réſolu d'ordonner la matière.

Quand

Quand l'instant de cette grande opération fut arrivé, la sagesse éternelle donna ses ordres au chaos, et aussitôt toute la masse fut agitée d'un mouvement fécond et inconnu. Ses parties qu'une haine implacable divisoit auparavant, coururent se réunir, s'embrasser, s'enchaîner. Le feu brilla pour la premiere fois dans les ténèbres; l'air se sépara de la terre et de l'eau. Ces quatre élémens furent destinés à la composition de tous les corps.

Pour en diriger les mouvemens, Dieu qui avoit préparé une ame, composée en partie de l'essence divine, et en partie de la substance matérielle, la revêtit de la terre, des mers et de l'air grossier, au de là duquel il étendit les déserts des cieux. De ce principe intelligent, attaché au centre l'univers partent comme des rayons de flamme qui sont plus ou moins purs, suivant qu'ils sont plus ou moins éloignés de leur centre qui s'insinuent dans les corps et animent leurs parties et qui parvenus aux limites du monde se répandent sur sa circonference et forment tout autour une couronne de lumière.

A peine l'ame universelle eut-elle été plongée dans cet océan de matière qui la dérobe à nos regards, qu'elle essaya ses forces en ébranlant ce grand tout à plusieurs reprises, et que tournant rapidement sur elle-même, elle entraîna tout l'univers docile à ses efforts.

Si cette ame n'eût été qu'une portion pure de la substance divine, son action toujours simple et constante n'auroit imprimé qu'un mouvement uniforme à toute la masse; mais comme la matière fait partie de son essence, elle jeta de la variété dans la marche de l'univers. Ainsi pendant qu'une impression générale, produite par la partie divine de l'ame universelle, fait tout rouler d'orient en

occident dans l'eſpace de 24 heures, une impreſſion particulière, produite par la partie matérielle de cette ame, fait avancer d'occident en orient, ſuivant certains rapports de célérité, cette partie des cieux où nagent les planètes.

Cependant l'univers étoit plein de vie. Ce fils unique, ce Dieu engendré, avoit reçu la figure ſphérique, la plus parfaite de toutes. Il étoit aſſujéti au mouvement circulaire, le plus ſimple de tous, le plus convenable à ſa forme. L'Etre ſuprême jeta des regards de complaiſance ſur ſon ouvrage, et l'ayant rapproché du modèle qu'il ſuivoit dans ſes opérations, il reconnut avec plaiſir que les traits principaux de l'original ſe retraçoient dans la copie.

Mais il en étoit un qu'elle ne pouvoit recevoir, l'éternité, attribut eſſentiel du monde intellectuel, et dont ce monde viſible n'étoit pas ſuſceptible. Ces deux mondes ne pouvant avoir les mêmes perfections, Dieu voulut qu'ils en euſſent de ſemblables. Il fit le temps cette image mobile de l'immobile éternité; le temps qui commençant et achevant ſans ceſſe le cercle des jours et des nuits, des mois et des années, ſemble ne connoître dans ſa courſe ni commencement, ni fin, et meſurer la durée du monde ſenſible, comme l'éternité meſure celle du monde intellectuel; le temps enfin, qui n'auroit point laiſſé de traces de ſa préſence, ſi des ſignes viſibles n'étoient chargés de diſtinguer ſes parties fugitives, et d'enregiſtrer, pour ainſi dire, ſes mouvemens. Dans cette vue, l'Etre ſuprême alluma le ſoleil, et le lança avec les autres planètes dans la vaſte ſolitude des airs.

Il adreſſa la parole aux génies à qui il venoit de confier l'adminiſtration des aſtres. „Dieux, „qui me devez la naiſſance, écoutez mes ordres „ſouverains, Vous n'avez pas de droit à l'im-

„mor-

„mortalité: mais vous y participerez par le pou-
„voir de ma volonté, plus forte que les liens
„qui uniſſent les parties dont vous êtes compoſés.
„Il reſte pour la perfection de ce grand tout, à
„remplir d'habitans les mers, la terre et les airs.
„S'ils me devoient immédiatement le jour, ſous-
„traits à l'empire de la mort, ils deviendroient
„égaux aux dieux mêmes. Je me repoſe donc
„ſur vous du ſoin de les produire. Dépoſitaires
„de ma puiſſance, uniſſez à des corps périſſables
„les germes d'immortalité, que vous allez rece-
„voir de mes mains. Formez en particulier des
„êtres qui commandent aux autres animaux, et
„vous ſoient ſoumis; qu'ils naiſſent par vos or-
„dres, qu'ils croiſſent par vos bienfaits; et qu'a-
„près leur mort, ils ſe réuniſſent à vous, et par-
„tagent votre bonheur.„

Il dit, et ſoudain verſant dans la coupe où il avoit pétri l'ame du monde, les reſtes de cette ame tenus en reſerve, il en compoſa les ames particulières; et joignant à celles des hommes une parcelle de l'eſſence divine, il leur attacha des deſtinées irrévocables.

Alors il fut reglé qu'il naîtroit des mortels capables de connoître la divinité, et de la ſervir; que l'homme auroit la prééminence ſur la femme, que la juſtice conſiſteroit à triompher des paſſions, et l'injuſtice à y ſuccomber; que les juſtes iroient dans le ſein des aſtres, jouir d'une félicité inaltérable; que les autres ſeroient métamorphoſés en femmes; que ſi leur injuſtice continuoit, ils reparoîtroient ſous différentes formes d'animaux, et qu'enfin ils ne ſeroient rétablis dans la dignité primitive de leur être, que lorſqu'ils ſe ſeroient rendus dociles à la voix de la raiſon.

L'ame immortelle et raiſonnable fut placée dans le cerveau, dans la partie la plus éminente du corps, pour en régler les mouvemens. Mais

outre ce principe divin, les dieux inférieurs formèrent une ame mortelle, privée de raiſon, où devoient reſider la volupté qui attire les maux, la douleur qui fait diſparoître les biens; l'audace et la peur qui ne conſeillent que des imprudences, la colère ſi difficile à calmer, l'eſpérance ſi facile à ſéduire, et toutes les paſſions fortes, appanage néceſſaire de notre nature. Elle occupe dans le corps humain deux régions ſéparées par une cloiſon intermédiaire. La partie iraſcible, revêtue de force et de courage, fut placée dans la poitrine, où, plus voiſine de l'ame immortelle, elle eſt plus à portée d'écouter la voix de la raiſon; où d'ailleurs tout concourt à modérer ſes tranſports fougueux, l'air qne nous reſpirons, les boiſſons qui nous deſaltèrent, les vaiſſeaux même qui diſtribuent les liqueurs dans toutes les parties du corps.

Plus loin, et dans la région de l'eſtomac, fut enchaînée cette autre partie de l'ame mortelle qui ne s'occupe que des beſoins groſſiers de la vie; animal avide et féroce qu'on éloigna du ſejour de l'ame immortelle, afin que ſes rugiſſemens et ſes cris n'en troublaſſent point les opérations. Cependant elle conſerve toujours ſes droits ſur lui; et ne pouvant le gouverner par la raiſon, elle le ſubjugue par la crainte. Comme il eſt placé près du foie, elle peint dans ce viſcère brillant et poli, les objets les plus propres à l'épouvanter. Alors il ne voit dans ce miroir que des rides affreuſes et menaçantes, que des ſpectres effrayans qui le rempliſſent de chagrin et de dégoût.

Les qualités de la matière, les phénomènes de la nature, la ſageſſe qui brille en particulier dans la diſpoſition et dans l'uſage des parties du corps humain, tant d'autres objets dignes de la plus grande attention, me mèneroient trop loin, et

et je reviens à celui que je m'étois d'abord proposé.

Dieu n'a pu faire et n'a fait que le meilleur des mondes possibles, parce qu'il travailloit sur une matière brute et desordonnée, qui sans cesse opposoit la plus forte resistance à sa volonté. Cette opposition subsiste encore aujourd'hui; et de là les tempêtes, les tremblemens de terre, et tous les bouleversemens qui arrivent dans notre globe. Les dieux inférieurs, en nous formant, furent obligés d'employer les mêmes moyens que lui; et de là les maladies du corps et celles de l'ame encore plus dangereuses. Tout ce qui est bien dans l'univers en général, et dans l'homme en particulier, dérive du Dieu suprême; tout ce qui s'y trouve de défectueux, vient du vice inhérent à la matière.

CHAPITRE XLIII.

Lettres sur les affaires générales de la Grèce, adressées à Anacharsis et à Philotas, pendant leur voyage en Egypte et en Perse.

Pendant mon séjour en Grèce j'avois si souvent entendu parler de l'Egypte et de la Perse, que je ne pus resister au désir de parcourir ces deux royaumes. Apollodore me donna Philotas pour m'accompagner: il nous promit de nous instruire de tout ce qui se passeroit pendant notre absence; d'autres amis nous firent la même promesse. Leurs lettres que je vais rapporter en entier ou par fragmens, n'étoient quelquefois qu'un simple journal; quelquefois elles étoient accompagnées de réflexions.

Nous

Nous partîmes à la fin de la 2e. année de la 106e olympiade (l'an 354 avant J. C.) Le midi de la Grèce jouissoit alors d'un calme profond; le nord étoit troublé par la guerre des Phocéens, et par les entreprises de Philippe, Roi de Macédoine.

Philomèle, chef des Phocées, s'étoit fortifié à Delphes. Il envoyoit de tous cotés des ambassadeurs; mais l'on étoit bien loin de présumer que de si légères dissentions entraîneroient la ruine de cette Grèce qui, cent vingt-six ans auparavant, avoit resisté à toutes les forces de la Perse.

Philippe avoit de fréquens démêlés avec les Thraces, les Illyriens, et d'autres peuples barbares. Il méditoit la conquête des villes Grecques, situées sur les frontières de son royaume, et dont la plupart étoient alliées ou tributaires des Athéniens. Ceux-ci, offensés de ce qu'il retenoit Amphipolis, qui leur avoit appartenu, essayoient des hostilités contre lui, et n'osoient pas en venir à une rupture ouverte.

LETTRE D'APOLLODORE.

(De l'année 354—353 avant J. C.)

La Grèce est pleine de divisions. Les uns condamnent l'entreprise de Philomèle, les autres la justifient. Les Thébains avec tout le corps des Béotiens, les Locriens, les différentes nations de la Thessalie, tous ces peuples ayant des injures particulières à venger, menacent de venger l'outrage fait à la divinité de Delphes. Les Athéniens, les Lacédémoniens et quelques villes du Péloponèse, se déclarent pour les Phocéens, en haîne des Thébains. . .

Philomèle protestoit au commencement, qu'il ne toucheroit pas aux trésors du temple. Effrayé des

des préparatifs des Thébains, il s'eſt approprié une partie de ces richeſſes. Elles l'ont mis en état d'augmenter la ſolde de mercenaires, qui de toutes parts accourent à Delphes. Il a battu ſucceſſivement les Locriens, les Béotiens et les Theſſaliens.

Ces jours paſſés, l'armée des Phocées s'étant engagée dans un pays couvert, rencontra tout à-coup celle des Béotiens, ſupérieure en nombre. Les derniers ont remporté une victoire éclatante. Philomèle couvert de bleſſures, pouſſé ſur une hauteur, enveloppé de toutes parts, a mieux aimé ſe précipiter du haut d'un rocher, que de tomber entre les mains de l'ennemi.

LETTRE D'APOLLODORE.

(De l'année 353 — 352 avant J. C.)

La plupart ne parlent du roi de Macédoine qu'avec mépris. Ils ne voient pas, que depuis quelque temps ce prince n'a ceſſé de faire des incurſions dans nos états; qu'après s'être emparé de nos îles d'Imbros & de Lemnos, il a chargé de fers ceux de nos citoyens établis dans ces contrées; qu'il a pris pluſieurs de nos vaiſſeaux ſur les côtes de l'Eubée etc.

Philippe eſt préſent en tout temps, en tous lieux. A peine a-t-il quitté nos rivages, qu'il vole dans la Thrace maritime; il y prend la forte place de Méthone, la détruit, et en diſtribue les campagnes fertiles à ſes ſoldats dont il eſt adoré.

Pendant le ſiège de cette ville il paſſoit une rivière à la nage. Une flèche lancée par un archer ou par une machine, l'atteignit à l'oeil droit; et malgré les douleurs aiguës qu'il éprouvoit, il regagna tranquillement le rivage d'où il étoit parti. Son médecin Critobule a retiré très habilement

la

la flèche, l'oeil n'eſt pas difforme mais il eſt privé de la lumière.

Cet accident n'a point ralenti ſon ardeur; il aſſiège maintenant le château d'Hétée, ſur lequel nous avons des droits legitimes. Grande rumeur dans Athènes. Il en eſt réſulté un decret de l'aſſemblée générale; on doit lever une contribution de 60 talens, (324,000 livres,) armer 40 galères, enrôler ceux qui n'ont pas atteint leur 45e année. Ces préparatifs demandent du temps; l'hiver approche, et l'expédition ſera remiſe à l'été prochain.

Pendant qu'on avoit a redouter les projets de ce prince, il nous arrivoit des ambaſſadeurs du roi de Lacédémone, et d'autres de la part des Mégapolitains qu'il tient aſſiégés. Demoſthène a fait voir que notre ſureté dépendoit uniquement de l'équilibre que nous aurions l'art de maintenir entre ces deux républiques.

Cependant les Phocéens ont fourni des troupes aux Lacédémoniens, les Thébains et d'autres peuples aux Mégalopolitains; on a déja livré pluſieurs combats; on conclura bientôt la paix; et l'on aura repandu beaucoup de ſang.

On n'en aura pas moins verſé dans nos provinces ſeptentrionales. Les Phocéens, les Béotiens, les Theſſaliens, tour à tour vainqueurs et vaincus perpétuent une guerre que la religion et la jalouſie rendent extrêmement cruelle. Un nouvel accident ne laiſſe entrevoir qu'un avenir déplorable. Lycophron, tyran de Phères en Theſſalie, s'eſt ligué avec les Phocéens, pour aſſujettir les Theſſaliens. Ces derniers, en s'aſſociant avec Philippe, ont détruit les barrières qui s'oppoſoient à ſon ambition. Depuis quelques années il laiſſoit les Grecs s'affoiblir, et du haut de ſon trône, comme d'une guérite, il épioit le moment ou l'on

l'on viendroit mendier ſon aſſiſtance. Le voilà deſormais autoriſé à ſe mêler des affaires de la Grèce. Par-tout, le peuple qui ne pénètre pas ſes vues, le croit animé du zèle de la religion. Il a battu les Phocéens. Par-tout on s'écrie qu'il doit ſa victoire à la ſainteté de la cauſe qu'il ſoutient, et que les dieux l'ont choiſi pour venger leurs autels.

LETTRE D'APOLLODORE.

(De l'année 351 — 350 avant J. C.)

Artémiſe, reine de Carie, eſt morte. Elle n'a ſurvécu que deux ans à Mauſole ſon frère et ſon époux. Vous ſavez que Mauſole étoit un de ces rois que la cour de Suze tient en garniſon ſur les frontières de l'empire, pour en défendre les approches. On dit que ſon épouſe, qui le gouvernoit, ayant recueilli ſes cendres, les avoit, par un excès de tendreſſe, mêlées avec la boiſſon qu'elle prenoit. On dit que ſa douleur l'a conduite au tombeau.

Cette princeſſe, pour perpétuer la mémoire de ſon époux, a fait conſtruire un tombeau, qui, ſuivant les apparences, n'éterniſera que la gloire des artiſtes. J'en ai vu les plans. C'eſt un quarré long, dont le pourtour eſt de 411 pieds. La principale partie de l'édifice, entourée de 36 colonnes, ſera décorée, ſur ſes quatre faces, par quatre des plus fameux ſculpteurs de la Grèce, Briaxis, Scopas, Léocharès et Timothée. Au deſſus s'élevera une pyramide, ſurmontée d'un char à quatre chevaux. Ce char doit être de marbre de la main de Pythis. La hauteur totale du monument ſera de 140 pieds.

Il eſt déja fort avancé; et comme Idrieus, qui ſuccède à ſa ſœur Artémiſe, ne prend pas le même

me intérêt à cet ouvrage, les artiſtes ont déclaré, qu'ils ſe feroient un honneur et un devoir de le terminer ſans exiger aucun ſalaire. Les fondemens en ont été jettés au milieu d'une place conſtruite par les ſoins de Mauſole, ſur un terrain qui, naturellement diſpoſé en forme de théâtre, deſcend et ſe prolonge juſqu'à la mer. Quand on entre dans le port, on eſt frappé de l'aſpect impoſant des lieux. Vous avez d'un côté le palais du Roi; de l'autre le temple de Vénus et de Mercure, ſitué auprès de la fontaine Salmacis. En face le marché public s'étend le long du rivage, au deſſus eſt la place, et plus loin, dans la partie ſupérieure, la vue ſe porte ſur la citadelle, et ſur le temple de Mars, d'où s'élève une ſtatue coloſſale. Le tombeau de Mauſole, deſtiné à fixer les regards, après qu'ils ſe ſont repoſés un moment ſur ces magnifiques édifices, ſera ſans doute un des plus beaux monumens de l'univers; mais il devroit être conſacré au bienfaiteur du genre humain.

LETTRE DE NICÉTAS.

(De l'année 350 — 349 avant J. C.)

Nous reçumes les trois lettres ſuivantes dans le même jour.

Je ris des craintes qu'on veut nous inſpirer. La puiſſance de Philippe ne ſauroit être durable: elle n'eſt fondée que ſur le parjure, le menſonge et la perfidie. Il eſt déteſté de ſes alliés, qu'il a ſouvent trompés; de ſes ſujets et de ſes ſoldats, tourmentés par des expéditions qui les épuiſent et dont il ne retirent aucun fruit.

Son royaume eſt dans une ſituation déplorable. Plus de moiſſons, plus de commerce. Pauvre et foible de ſoi même, il s'affoiblit encore en s'agrandi-

grandiſſant. Le moindre revers détruira cette proſpérité, que Philippe ne doit qu'à l'incapacité de nos généraux, et à la voie de corruption qu'il a honteuſement introduite dans toute la Grèce.

Ses partiſans exaltent ſes qualités perſonnelles mais voici ce que m'en ont dit des gens qui l'ont vu de près.

La régularité des moeurs n'a point de droits ſur ſon eſtime; les vices en ont preſque toujours ſur ſon amitié; il dédaigne le citoyen qui n'a que des vertus, repouſſe l'homme éclairé qui lui donne des conſeils, et court après la flatterie, avec autant d'empreſſement, que la flatterie court après les autres princes. Voulez vous lui plaire, en obtenir des grâces, etre admis à ſa ſociété? ayez aſſez de ſanté pour partager ſes débauches, aſſez de talens pour l'amuſer et le faire rire. Des bons-mots, des traits de ſatire, des facéties, des vers, quelques couplets bien obſcenes, tout cela ſuffit pour parvenir auprès de lui à la plus haute faveur. Auſſi à l'exception d'Antipater, de Parménion, et de quelques gens de mérite encore, ſa cour n'eſt qu'un amas impur de brigands, de muſiciens, de poètes et de bouffons, qui l'applaudiſſent dans le mal et dans le bien. Ils accourent en Macédoine de toutes les parties de la Grèce.

Des hommes ſans principes et ſans moeurs, ſont publiquement appelés les amis du prince, et les fléaux de la Macédoine. Leur nombre eſt exceſſif, leur crédit ſans bornes. Peu contens des tréſors qu'il leur prodigue, ils pourſuivent les citoyens honnêtes, les dépouillent de leurs biens, ou les immolent à leur vengeance. C'eſt avec eux qu'il ſe plonge dans la plus horrible crapule, paſſant les nuits à table, preſque toujours ivre, preſque toujours furieux, frappant à droite et à

gauche, se livrant à des excès qu'on ne peut rappeler sans rougir.

Ce n'est pas seulement dans l'intérieur de son palais, c'est à la face des nations qu'il dégrade la majesté du trône. Dernièrement encore, chez les Thessaliens, si renommés pour leur intempérance, ne l'a-t-on pas vu les inviter à des repas fréquens, s'enivrer avec eux, les égayer par ses saillies, sauter, danser, et jouer tour à tour le rôle de bouffon et de pantomime.

Non je ne saurois croire, Anacharsis, qu'un tel histrion soit fait pour subjuguer la Grèce.

LETTRE D'APOLLODORE.

(Du même jour que la précédente).

Je ne puis me rassurer sur l'état de la Grèce. On a beau me vanter le nombre de ses habitans, la valeur de ses soldats, l'éclat de ses anciennes victoires, on a beau me dire que Philippe bornera ses conquêtes, et que ses entreprises ont été jusqu'à présent colorées de spécieux prétextes; je me méfie de nos moyens, et me dèfie de ses vues.

Les peuples de la Grèce sont affoiblis et corrompus. Plus de lois, plus de citoyens, nulle idée de la gloire, nul attachement au bien public. Par-tout de vils mercenaires pour soldats, et des brigands pour généraux.

Nos républiques ne se réuniront jamais contre Philippe. Les unes sont engagées dans une guerre qui acheve de les détruire; les autres n'ont de commun entre elles que des jalousies et des prétentions, qui les empêchent de se rapprocher. L'exemple d'Athènes pourroit peut-être leur faire plus d'impression que leurs propres intérêts; mais on ne se distingue plus ici que par des spectacles et des fêtes. Nous supportons les outrages de Phi-

Philippe avec le même courage que nos pères bravoient les périls. L'éloquence impétueuse de Démosthène ne sauroit nous tirer de notre assoupissement. Quand je le vois à la tribune, je crois l'entendre s'écrier, au milieu des tombeaux qui renferment les restes de nos anciens guerriers; Cendres éteintes, ossemens arides, levez-vous et venez venger la patrie.

D'un autre côté: observez que Philippe, unique confident de ses secrets, seul dispensateur de ses trésors, le plus habile général de la Grèce, le plus brave soldat de son armée, conçoit, prévoit, exécute tout lui même, prévient les événemens, en profite quand il le peut, et leur cède quand il le faut. Observez que ses troupes sont très bien disciplinées, qu'il les exerce sans cesse, qu'en temps de paix, il leur fait faire des marches de 300 stades (11 lieues), avec armes et bagages; que dans tout temps il est à leur tête; qu'il les transporte avec une célérité effrayante d'une extrémité de son royaume à l'autre; qu'elles ont appris de lui à ne pas mettre plus de différence entre l'hiver et l'été; qu'entre la fatigue et le repos. Observez que si l'intérieur de la Macédoine se ressent des malheurs de la guerre, il trouve des ressources abondantes dans les mines d'or qui lui appartiennent, dans les dépouilles des peuples qu'il subjugue, dans le commerce des nations qui commencent à fréquenter les ports dont il s'est emparé en Thessalie. Observez que depuis qu'il est sur le trône, il n'a qu'un objet; qu'il a le courage de le suivre, avec lenteur; qu'il ne fait pas une démarche sans la méditer, qu'il n'en fait pas une seconde sans s'être assuré du succès de la premiere; quil est de plus avide, insatiable de gloire; qu'il va la chercher dans la mêlée, dans les endroits où elle se vend à plus haut prix. Observez enfin que ses opérations sont dirigées suivant les temps et les lieux: il oppose aux fréquentes revoltes des Thraces, Illyriens et autres

barbares, des combats et des victoires; aux nations de la Grèce des tentatives pour essayer leurs forces; des apologies pour justifier ses entreprises; l'art de les diviser pour les affoiblir, et celui de les corrompre pour les soumettre.

Il a fait couler au milieu d'elles cette grande et fatale contagion, qui dessèche l'honneur jusque dans ses racines. Il y tient à ses gages et les orateurs publics, et les principaux citoyens, et des villes entières. Quelquefois il cède ses conquêtes à des alliés, qui par là deviennent les instrumens de sa grandeur, jusqu'à ce qu'ils en soient les victimes. Comme les gens à talens ont quelque influence sur l'opinion publique, il entretient avec eux une correspondance suivie, et leur offre un asyle à sa cour, quand ils ont à se plaindre de leur patrie.

Ses partisans sont en si grand nombre, et dans l'occasion si bien secondés par ses négociations secrètes, que malgré les doutes qu'on peut répandre sur la sainteté de sa parole et de ses sermens, malgré la persuasion où l'on devroit être que sa haine est moins funeste que son amitié; les Thessaliens n'ont pas hésité à se jeter entre ses bras; et plusieurs autres peuples n'attendent que le moment de suivre leur exemple.

Nous nous flattons en vain que sa vie s'écoule dans la débauche et la licence. C'est vainement que la calomnie nous le représente comme le plus méprisable et le plus dissolu des hommes. Le temps que les autres souverains perdent à s'ennuyer, il l'accorde au plaisir, celui qu'ils donnent aux plaisirs, il le consacre aux soins de son royaume.

Nos orateurs, pour inspirer de la confiance au peuple, lui disent sans cesse, qu'une puissance fondée sur l'injustice et la perfidie ne sauroit subsister. Sans doute, si les autres nations n'étoient pas aussi perfi-

perfides, auſſi injuſtes qu'elle. Mais le règne des vertus eſt paſſé, et c'eſt à la force qu'il appartient maintenant de gouverner les hommes.

LETTRE DE CALLIMÉDON.

(Du même jour que les deux précédentes).

J'adore Philippe. Il aime la gloire, les talens les femmes, et le vin. Sur le trône le plus grand des rois ; dans la ſociété le plus aimable des hommes. Comme il fait valoir l'eſprit des autres! comme les autres ſont enchantés du ſien! Quelle facilité dans le caractère! quelle politeſſe dans ſes manières! que de goût dans tout ce qu'il lit! que de graces dans tout ce qu'il fait.

Le roi de Macédoine eſt quelquefois obligé de traiter durement les vaincus; mais Philippe eſt humain, doux, affable, eſſentiellement bon: j'en ſuis certain, car il veut être aimé; et de plus, j'ai oui dire à je ne ſais qui, c'eſt peut être à moi, qu'on n'eſt pas méchant quand on eſt ſi gai.

Sa colère s'allume et s'éteint dans un moment. Sans fiel, ſans rancune, il eſt au deſſus de l'offenſe comme de l'éloge. Nos orateurs l'accablent d'injures à la tribune ; ſes ſujets mêmes lui diſent quelquefois des vérités choquantes. Il répond qu'il a des obligations aux premiers, parce qu'ils le corrigent de ſes foibleſſes; aux ſeconds parce qu'ils l'inſtruiſent de ſes devoirs. Une femme du peuple ſe préſente et le prie de terminer ſon affaire. — „Je n'en ai pas le temps. — „Pourquoi „donc reſtez-vous ſur le trône?„ Ce mot l'arrête, et ſur le champ il ſe fait rapporter tous les procès qui étoient en ſouffrance. Une autre fois il s'endort pendant la plaidoirie, et n'en condamne pas moins une des parties à payer une certaine ſomme. „J'en appelle, s'écria-t-elle auſſitôt! — „A qui donc? — Au Roi plus attentif„ A

A l'inſtant il revoit l'affaire, reconnoit ſon erreur et paye lui-même l'amende.

Voulez vous ſavoir s'il oublie les ſervices? Il en avoit reçu de Philon, pendant qu'il étoit en ôtage à Thèbes, il ya dix ans au moins. Dernièrement les Thébains lui envoyèrent des députés. Philon étoit du nombre. Le Roi voulut le combler de biens; et n'eſſuyant que des refus: pourquoi, lui dit il, m'enviez-vous la gloire et le plaiſir de vous vaincre en bienfaits?

A la priſe d'une ville un des priſonniers qu'on expoſoit en vente, réclamoit ſon amitié. Le Roi ſurpris le fit approcher; il étoit aſſis. L'inconnu lui dit à l'oreille: Laiſſez tomber votre robe, vous n'êtes pas dans une poſition décente. Il a raiſon, s'écria Philippe; il eſt de mes amis, qu'on lui ôte ſes fers.

J'aurois mille traits à vous raconter de ſa douceur et de ſa modération. Ses courtiſans vouloient qu'il ſévît contre Nicantor, qui ne ceſſoit de blâmer ſon adminiſtration et ſa conduite. Il leur répondit; „Cet homme n'eſt pas le plus méchant „des Macédoniens; c'eſt peut être moi qui ai tort „de l'avoir négligé.„ Il prit des informations; il ſut que Nicantor étoit aigri par le beſoin, et vint à ſon ſecours. Comme Nicanor ne parloit plus de ſon bienfaiteur qu'avec éloge, Philippe dit aux délateurs: „Vous voyez bien qu'il dépend „d'un Roi, d'exciter ou d'arrêter les plaintes de ſes „ſujets.„ Un autre ſe permettoit contre lui des plaiſanteries amères et pleines d'eſprit. On lui propoſoit de l'exiler. „Je n'en ferai rien, répondit-il; il iroit dire partout ce qu'il dit ici.

Au ſiège d'une place, il eut la clavicule caſſée d'un coup de pierre. Son chirurgien le panſoit, et lui demandoit une grace. „Je ne puis pas la „refuſer, lui dit Philippe en riant, tu me tiens à „la gorge.„

Sa

Sa cour eſt l'aſyle des talens, et des plaiſirs. La magnificence brille dans ſes fêtes, la gaieté dans ſes ſoupers. Voilà des faits. Je me ſoucie fort peu de ſon ambition. Croyez vous qu'on ſoit bien malheureux de vivre ſous un tel prince? S'il vient nous attaquer, nous nous battrons; ſi nous ſommes vaincus, nous en ſerons quittes pour rire et boire avec lui.

LETTRE D'APOLLODORE.

Vous ſavez qu'au voiſinage des états de Philippe, dans la Thrace maritime, s'étend le long de la mer la Chalcidique, où s'établirent autrefois pluſieurs villes grecques, dont Olynthe étoit la principale. C'étoit une ville forte, opulente, très peuplée, et qui, placée en partie ſur une hauteur, attiroit de loin les regards par la beauté de ſes édifices et la grandeur de ſon enceinte.

Ses habitans refuſoient depuis long-temps de livrer à Philippe deux de ſes frères d'un autre lit, qui s'étoient réfugiés chez eux, et qui pouvoient avoir des prétentions au trône de Macédoine. Il s'eſt ſervi de ce prétexte pour effectuer le deſſein conçu depuis long-temps, d'ajouter la Chalcidique à ſes états. Il a détruit la ville d'Olynthe; ſes richeſſes, ſes forces, ſes alliés, 14000 hommes que nous lui avions envoyés à diverſes repriſes, rien n'a pu la ſauver. Philippe avoit acheté ſes magiſtrats et ſes généraux. Les principaux d'entre eux, Euthycrate et Laſthène, lui livrèrent une fois 500 cavaliers qu'ils commandoient, et après d'autres trahiſons non moins funeſtes, l'introduiſirent dans la ville; qui fut auſſitôt abandonnée au pillage. Maiſons, portiques, temples, la flamme et le fer ont tout détruit; et bientôt on ſe demandera où elle étoit ſituée. Philippe a fait vendre les ha-

bitans, et mettre à mort ſes deux frères, retirés depuis pluſieurs années dans cet aſyle.

La Grèce eſt dans l'épouvante; elle craint pour ſa puiſſance et pour ſa liberté. On ſe voit partout entouré d'eſpions et d'ennemis. Comment ſe garantir de la vénalité des ames? Comment ſe défendre contre un prince, qui dit ſouvent, et qui prouve par les faits, qu'il n'y a point de murailles qu'une bête de ſomme, chargée d'or, ne puiſſe aiſément franchir? Les autres nations ont applaudi aux décrets foudroyans que nous avons portés contre ceux qui ont trahi les Olynthiens. Il faut rendre juſtice aux vainqueurs; indignés de cette perfidie, ils l'ont reprochée ouvertement aux coupables. Euthycrate et Laſthène s'en ſont plaints à Philippe, qui leur a répondu: „Les ſoldats Mace-„doniens ſont encore bien groſſiers, ils nomment „chaque choſe par ſon nom.

Je ne vous parle pas de la guerre des Phocéens. Elle ſe perpétue ſans incidens remarquables. Faſſe le ciel qu'elle ne ſe termine pas comme celle d'Olynthe.

LETTRE DE NICÉTAS.

La priſe d'Olynthe, au lieu de détruire nos eſpérances, ne ſert qu'à les relever. Nos orateurs ont enflammé les eſprits. Nous avons envoyé un grand nombre d'ambaſſadeurs. Ils iront par-tout chercher des ennemis à Philippe, et indiquer une diete générale, pour y délibérer ſur la guerre. Elle doit ſe tenir ici. Eſchine s'eſt rendu chez les Arcadiens, qui ont promis d'accéder à la ligue. Les autres nations commencent à ſe remuer; toute la Grèce ſera bientôt ſous les armes.

La république ne ménage plus rien. Outre les décrets portés contre ceux qui ont perdu Olynthe, nous avons publiquement accueilli ceux

de

de ses habitans qui avoient échappé aux flammes et à l'esclavage. A tant d'actes de vigueur, Philippe reconnoitra qu'il ne s'agit plus entre nous et lui d'attaques furtives, de plaintes, de négociations et de projets de paix.

LETTRE D'APOLLODORE.

(Du 25 mai 347 avant J. C.)

Vous partagerez notre douleur. Une mort imprévue vient de nous enlever Platon. Ce fut le 7 de ce mois (17 mai), le jour même de sa naissance. Il n'avoit pu se dispenser de se trouver à un repas de noce: j'étois auprès de lui: il ne mangea, comme il faisoit souvent, que quelques olives. Jamais il ne fut si aimable, jamais sa santé ne nous avoit donné de si belles espérances. Dans le temps que je l'en félicitois, il se trouve mal, perd connoissance, et tombe entre mes bras. Tous les secours furent inutiles; nous le fîmes transporter chez lui. Nous vîmes sur la table les dernieres lignes qu'il avoit écrites quelques momens auparavant, et les corrections qu'il faisoit par intervalles à son traité de la republique; nous les arrosâmes de nos pleurs. Les regrêts du public, les larmes de ses amis, l'ont accompagné au tombeau. Il est inhumé auprès de l'Académie. Il avoit 81 ans revolus.

La perte de Platon m'en occasionne une autre à laquelle je suis très sensible. Aristote nous quitte. C'est pour quelques dégouts que je vous raconterai à votre retour. Il se retire auprès de l'eunuque Hermias, à qui le roi de Perse a confié le gouvernement de la ville d'Atarnée en Mysie. Je regrette son amitié, ses lumières, sa conversation. Il m'a promis de revenir; mais quelle différence entre jouir et attendre! Hélas, il disoit

lui-même, d'après Pindare, que l'espérance n'est que le rêve d'un homme qui veille : j'applaudisois alors à sa définition ; je veux la trouver fausse aujourd'hui.

Je suis faché de n'avoir pas recueilli ses reparties. C'est lui qui, dans un entretien sur l'amitié, s'écria tout à-coup si plaisamment : „Oh „mes amis, il n'y a pas d'amis.„ On lui demandoit à quoi servoit la philosophie? „A faire li„brement, dit,il, ce que la crainte des lois obli„geroit de faire.„ „D'où vient, lui disoit hier „quelqu'un chez moi, qu'on ne peut s'arracher „d'auprès des belles personnes? Question d'a„veugle, répondit-il.„ Mais vous avez vécu avec lui, et vous savez que, bien qu'il ait plus de connoissances que personne au monde, il a peut-être encore plus d'esprit que de connoissances.

LETTRE DE CALLIMEDON.

(De l'année 347—346 avant J. C.)

Philippe instruit de la gaieté qui règne dans nos assemblées *), vient de nous faire remettre un talent. Il nous invite à lui communiquer le resultat de chaque séance. La société n'oubliera rien pour exécuter ses ordres. J'ai proposé de lui envoyer le portrait de quelques uns de nos ministres et de nos généraux. J'en ai fourni sur le champ nombre de traits. Je cherche à me les rappeler.

Dé-

*) Elles étoient composées de gens d'esprit et de goût, au nombre de 60, qui se réunissoient de temps en temps, pour porter des décrets sur les ridicules dont on leur faisoit le rapport. J'en ai parlé plus haut. (Voyez le chap. XII. pag. 177).

Démade a, pendant quelque temps, brillé dans la chiourme de nos galères; il manioit la rame avec la même adreſſe et la même force, qu'il manie aujourd'hui la parole. Il a retiré de ſon premier état l'honneur de nous avoir enrichi d'un proverbe. De la rame à la tribune, déſigne à préſent le chemin qu'a fait un parvenu.

Il a beaucoup d'eſprit, et ſurtout le ton de la bonne plaiſanterie, quoiqu'il vive avec la dernière claſſe des courtiſanes, on cite de lui quantité de bons mots. Tout ce qu'il dit ſemble venir par inſpiration; l'idée et l'expreſſion propre lui apparoiſſent dans un même inſtant: auſſi ne ſe donne-t-il pas la peine d'écrire ſes diſcours, et rare celle de les méditer. S'agit-il dans l'aſſemblée générale d'une affaire imprévue, où Démoſthene même n'oſe pas rompre le ſilence? on appelle Démade; il parle alors avec tant d'éloquence, qu'on n'héſite pas à le mettre au deſſus de tous nos orateurs. Il eſt ſupérieur dans d'autres genres: il pourroit défier tous les Athéniens de s'enivrer auſſi ſouvent que lui, et tous les Rois de la terre de le raſſaſier de biens.

Philocrate eſt moins éloquent, auſſi voluptueux et beaucoup plus intempérant. A table tout diſparoit devant lui, il ſemble s'y multiplier, et c'eſt ce qui fait dire au poète Eubulus, dans une de ſes pièces: Nous avons deux convives invincibles Philocrate et Philocrate. C'eſt encore un de ces hommes, ſur le front deſquels on croit lire, comme ſur la porte d'une maiſon, ces mots tracés en gros caractères: A louer, à vendre.

Il n'en eſt pas de même de Démoſthène. Il montre un zèle ardent pour la patrie. Il a beſoin de ces dehors pour ſupplanter ſes rivaux, et gagner la confiance du peuple. Il nous trahira peut-être quand il ne pourra plus empêcher les autres de nous trahir.

Son éducation fut négligée: il ne connut point

ces

ces arts agréables qui pouvoient corriger les disgrâces dont il étoit abondamment pourvu. Je voudrois pouvoir vous le peindre tel qu'il parut la première fois à la tribune. Figurez-vous un homme, l'air austère et chagrin, se grattant la tête, remuant les épaules, la voix aigre et foible, la respiration entrecoupée, des tons à déchirer les oreilles, une prononciation barbare, un style plus barbare encore, des périodes intarrissables, interminables, inconcevables, hérissées en outre de tous les argumens de l'école. Il nous excéda, nous le lui rendîmes; il fut sifflé, hué, obligé de se cacher pendant quelque temps; Mais il usa de son infortune en homme supérieur. Des efforts inouis ont fait disparoître une partie de ses défauts; et chaque jour ajoute un nouveau rayon à sa gloire. Elle lui coûte cher; il faut qu'il médite long-temps un sujet, et qu'il retourne son esprit de toutes les manières, pour le forcer à produire.

Ses ennemis prétendent que ses discours sentent la lampe. Les gens de goût trouvent quelque chose d'ignoble dans son action; ils lui reprochent des expressions dures, et des métaphores bizarres. Pour moi je le trouve aussi mauvais plaisant, que ridiculement jaloux de sa parure: la femme la plus délicate n'a pas de plus beau linge; et cette recherche fait un contraste singulier avec l'aprété de son caractère.

Je ne répondrois pas de sa probité. Dans un procès il écrivit pour les deux parties. Je citois ce fait à un de ses amis, homme de beaucoup d'esprit; il me dit en riant: Il étoit bien jeune alors.

Pendant les dernières fêtes de Bacchus, en qualité de chorège de sa tribu, il étoit à la tête d'une troupe de jeunes gens qui disputoient le prix de la danse. Au milieu de la cérémonie, Midias, homme riche et couvert de ridicules, lui en donna un des plus vigoureux, en lui appliquant un soufflet

soufflet en présence d'un nombre infini de spectateurs. Démosthène porta sa plainte au tribunal, l'affaire s'est terminée à la satisfaction de l'un et de l'autre. Midias a donné de l'argent; Démosthène en a reçu. On fait à présent qu'il n'en coute que 3000 drachmes (2700 livres), pour insulter la joue d'un Chorège.

Peu de temps après, il accusa un de ses cousins de l'avoir blessé dangereusement; il montroit une incision à la tête, qu'on le soupçonnoit de s'être faite lui-même. Comme il vouloit avoir des dommages et intérêts, on disoit que la tête de Démosthène etoit d'un excellent rapport.

Eschine s'accoutuma dès sa jeunesse à parler en public. Sa mère l'avoit mis de bonne heure dans le monde; il alloit avec elle dans les maisons initier les gens de la lie du peuple aux mystères de Bacchus, il paroissoit dans les rues à la tête d'un choeur de Bacchans couronnées de fénouil et des branches de peuplier, et faisoit avec eux, mais avec une grace infinie, toutes les extravagances de leur culte bizarre. Il chantoit, dansoit, hurloit, serrant dans ses mains des serpens qu'il agitoit au dessus de sa tête. La populace le combloit de bénédictions, et les vieilles femmes lui donnoient de petits gâteaux.

Ce succès excita son ambition; il s'enrola dans une troupe de comédiens, mais seulement pour les troisièmes rôles. Malgré la beauté de sa voix, le public lui déclara une guerre éternelle. Il quitta sa profession, fut greffier dans un tribunal subalterne, ensuite ministre d'état.

Sa conduite a depuis toujours été régulière et décente. Il apporte dans la société de l'esprit, du goût, de la politesse, la connoissance des égards. Son éloquence est distinguée par l'heureux choix des mots, par l'abondance et la clarté des idées par une grande facilité, qu'il doit moins à l'art qu'à

qu'à la nature. Il ne manque pas de vigueur, quoiqu'il n'en ait pas autant que Démoſthène. D'abord il éblouit, enſuite il entraîna; c'eſt du moins ce que j'entends dire à gens qui s'y connoiſſent. Il a la foibleſſe de rougir de ſon premier état, et la maladreſſe de le rappeler aux autres. Lorſqu'il ſe promène dans la place publique à pas comptés, la robe traînante, la tête levée, et bourſouffiant ſes joues, on entend de tous côtés: N'eſt-ce pas là ce petit greffier d'un petit tribunal; ce fils de Tromès le maître d'école, et de Glaucothée, qu'on nommoit auparavant le lutin? N'eſt-ce pas lui qui frottoit les bancs de l'école, quand nous étions en claſſe, et qui, pendant les bacchanales crioit de toutes ſes forces dans les rues: *Evoë, Saboé* *) ?

Perſonne n'a autant de ridicules que Phocion. Il n'a jamais ſu qu'il vivoit dans ce ſiècle et dans cette ville. Il eſt pauvre et n'en eſt pas humilié; il fait le bien et ne s'en vante point; il donne des conſeils, quoique très perſuadé qu'ils ne ſeront pas ſuivis. Il a des talens ſans ambition, et ſert l'état ſans intérêt. A la tête de l'armée, il ſe contente de retablir la diſcipline, et de battre l'ennemi; à la tribune il n'eſt ni ébranlé par les cris de la multitude, ni flattée de ſes applaudiſſemens. Dans une de ſes harangues, il propoſoit un plan de campagne; une voix l'interrompit et l'accabla d'injures. Phocion ſe tut, et quand l'autre eut achevé, il reprit froidement: „Je vous ai parlé de la ca„valerie et de l'infantérie; il me reſte à vous par„ler &c. Une autre fois il s'entendit applaudir. J'étois par haſard auprès de lui; il ſe tourna et me dit: Eſt-ce qu'il m'eſt échappé quelque ſottiſe?

Nous rions de ſes ſaillies; mais nous avons trouvé un ſecret admirable pour nous venger de ſes

*) Expreſſions barbares pour invoquer Bacchus.

ſes mépris. C'eſt le ſeul général qui nous reſte, et nous ne l'employons preſque jamais ; c'eſt le plus intègre et peut-être le plus éclairé de nos orateurs, et nous l'écoutons encore moins. Il eſt vrai que nous ne lui ôterons pas ſes principes mais par les dieux ! il ne nous ôtera pas les nôtres ; et certes il ne ſera pas dit qu'avec ce cortège de vertus ſurannées, et ces rapſodies de moeurs antiques, Phocion ſera aſſez fort pour corriger la plus aimable nation de l'univers.

Voyez ce Charès, qui, par ſes exemples, apprend à nos jeunes gens à faire profeſſion ouverte de corruption : c'eſt le plus fripon et le plus maladroit de nos généraux ; mais c'eſt le plus accrédité. Il s'eſt mis ſous la protection de Démoſthène et de quelques autres orateurs. Il donne des fêtes au peuple. Eſt-il queſtion d'équiper une flotte ; c'eſt Charès qui la commande et qui en diſpoſe à ſon gré. On lui ordonne d'aller d'un côté, il va d'un autre. Au lieu de garantir nos poſſeſſions, il ſe joint aux corſaires, et de concert avec eux, il rançonne les îles, et s'empare de tous les bâtimens qu'il trouve : en peu d'années, il nous a perdu plus de 100 vaiſſeaux, il a conſumé 1500 talens (8,100,000 livres) dans des expéditions inutiles à l'état, mais fort lucratives pour lui et pour ſes principaux officiers.

LETTRE D'APOLLODORE.

(Du 18 Mars 346 avant J. C.)

On a entamé des négociations de paix avec Philippe. Le peuple s'eſt aſſemblé. Avant de vous faire part de la délibération, je dois vous en rappeler les principaux objets.

La poſſeſſion d'Amphipolis eſt la première ſource

ce de nos différends avec Philippe. Cette ville nous appartient; il s'en eſt emparé; nous demandons qu'il nous la reſtitue.

Il a déclaré la guerre à quelques-uns de nos alliés; il ſeroit honteux et dangereux pour nous de les abandonner. De ce nombre ſont les villes de la Cherſonèſe de Thrace, et celles de la Phocide. Le roi Cotys nous avoit enlevé les premières. Cerſoplepte ſon fils nous les a rendues depuis quelques mois; mais nous n'en avons pas encore pris poſſeſſion. Il eſt de notre intérêt de les conſerver, parce qu'elles aſſurent notre navigation dans l'Helleſpont, et notre commerce dans le Pont-Euxin. Nous devons proteger les ſecondes, parce qu'elles défendent le pas des Thermopyles, et ſont le boulevard de l'Attique par terre, comme celles de la Thrace le ſont du côté de la mer &c.

(*Du 19 mars 346 avant J. C.*)

Démoſthène s'étant emparé de la tribune a dit que la république prendroit en vain des arrangemens, ſi ce n'étoit de concert avec les ambaſſadeurs de Macédoine; qu'on ne devoit pas arracher l'alliance de la paix; c'eſt l'expreſſion dont il s'eſt ſervi; qu'il ne falloit pas attendre les lenteurs des peuples de la Grèce; que c'étoit à eux de ſe déterminer chacun en particulier, pour la paix, ou pour la guerre. Les Ambaſſadeurs de Macédoine étoient préſens. Antipater a répondu conformément à l'avis de Démoſthène qui lui avoit adreſſé la parole. La matière n'a point été approfondie. Un décret précédent ordonnoit que dans la première aſſemblée, chaque citoyen pourroit s'expliquer ſur les objets de la délibération, mais que le lendemain, les préſidens prendroient tout de ſuite les ſuffrages. Ils les ont recueillis. Nous faiſons à la fois un traité de paix et un traité d'alliance.

En

En voici les principaux articles. Nous cédons à Philippe nos droits sur Amphipolis; mais on nous fait espérer en dédommagement, ou l'île d'Eubée, dont il peut, en quelque manière disposer, ou la ville d'Orope que les Thébains nous ont enlevée. Nous nous flattons aussi qu'il nous laissera jouir de la Chersonèse de Thrace. Nous avons compris tous nos alliés dans le traité, et par là nous sauvons le roi de Thrace, les habitans de Hale, et les Phocéens. Nous garantissons à Philippe tout ce qu'il possede actuellement, et nous regardons comme ennemis tous ceux qui voudroient l'en dépouiller.

Des objets si importans auroient du se régler dans une diète générale de la Grèce. Nous l'avions convoquée, et nos alliés la désiroient; mais l'affaire a pris tout à coup un mouvement si rapide, qu'on a tout précipité, tout conclu. Philippe nous avoit écrit, que si nous nous joignions à lui, il s'expliqueroit plus clairement sur les cessions qu'il pourroit nous faire. Cette promesse vague a séduit le peuple, et le desir de lui plaire, nos orateurs. Quoique ses ambassadeurs n'ayent rien promis, nous nous sommes hâtés de prêter serment entre leurs mains, et de nommer des députés, pour aller au plutôt recevoir le sien.

(Du 25 mars 346 avant J. C).

L'intérêt de Philippe est de différer la ratification du traité; le nôtre de la hâter; car nos préparatifs sont suspendus, et jamais il n'a été si actif. Il présume avec raison qu'on ne lui disputera pas les conquêtes qu'il aura faites dans l'intervalle. Démosthène a prévu ses desseins. Il a fait passer dans le Sénat, dont il est membre, un décret qui ordonne à nos députés de partir au plutôt.

(Du 25 Mars 346 avant J. C).

Philippe n'a pas encore signé le traité; nos députés ne se hâtent pas de le joindre ; ils sont en Macédoine, il est en Thrace. Malgré la parole qu'il avoit donnée de ne pas toucher aux états du roi Cersoblepte, il en a pris une partie et se dispose à prendre l'autre. Ils augmenteront considérablement ses forces et son revenu.

(Du 11 juin de la même année).

Rien de plus criminel et de plus révoltant que la conduite de nos députés, si l'on en croit Démosthène. Il les accuse de s'être vendus à Philippe, d'avoir trahi la république et ses alliés. Il les pressoit vivement de se rendre auprès de ce prince ; ils se sont obstinées à l'attendre pendant 27 jours à Pella, et ne l'ont vu que 50 jours après leur départ d'Athènes.

Il a trouvé les députés des premières villes de la Grèce réunis dans sa capitale, alarmés de ses nouvelles victoires, plus inquiets encore du dessein qu'il a de s'approcher incessamment des Thermopyles. Tous ignoroient ses vues, et cherchoient à les pénétrer. Les courtisans du prince disoient à quelques-uns de nos députés; que les villes de la Béotie seroient rétablies, et l'on en devoit conclure que celle de Thèbes étoit menacée. Les ambassadeurs de Lacédémone accréditoient ce bruit, et se joignant aux nôtres, pressoient Philippe de le réaliser. Ceux de Thessalie disoient que l'expedition les regardoit uniquement.

Pendant qu'ils se consumoient en craintes et en espérances, Philippe employoit pour se les attirer, tantôt des présens, qui ne sembloient être que des témoignages d'estime, tantôt des caresses, qu'on eût prises pour des épanchemens d'amitié. On soupçonne Eschine et Philocrate de n'a-

n'avoir pas été insensibles à ces deux genres de séduction.

Le jour de l'audience publique, il se fit attendre. Il étoit encore au lit. Les ambassadeurs murmuroient. „Ne soyez pas surpris, leur dit Parménion, que Philippe dorme pendant que vous veilles; il veilloit pendant que vous dormiez.„ Il parut enfin; et ils exposèrent chacun à leur tour, l'objet de leur mission. Eschine s'étendit sur la résolution qu'avoit prise le Roi, de terminer la guerre des Phocéens. Il le conjura, quand il seroit à Delphes, de rendre la liberté aux villes de Béotie, et de rétablir celles que les Thébains avoient détruites; de ne pas livrer à ces derniers indistinctement les malheureux habitans de la Phocide, mais de soumettre le jugement de ceux qui avoient profané le temple et le trésor d'Apollon, à la décision des peuples Amphictyoniques, de tous temps chargées de poursuivre ces sortes de crimes.

Philippe ne s'expliqua pas ouvertement sur ces demandes. Il congédia les autres députés, partit avec les nôtres pour la Thessalie; et ce ne fut que dans une auberge de la ville de Phères, qu'il signa le traité dont il jura l'observation. Il refusa d'y comprendre les Phocéens, pour ne pas violer le serment qu'il avoit prêté aux Thessaliens et aux Thébains; mais il donna des promesses et une lettre. Nos députés prirent congé de lui, et les troupes du Roi s'avancèrent vers les Thermopyles.

Le Sénat s'est assemblé ce matin. La salle étoit pleine de monde. Démosthène a tâché de prouver que ses collègues ont agi contre leurs instructions, qu'ils sont d'intelligence avec Philippe, et que notre unique ressource est de voler au secours des Phocéens, et de nous emparer du pas des Thermopyles.

La lettre du Roi n'étoit pas capable de calmer

les esprits. Elle ne dit pas un mot des Phocéens, ni des espérances qu'on nous avoit données de sa part, et qu'il nous laissoit entrevoir quand nous conclûmes la paix. Il nous mandoit alors que si nous consentions à nous allier avec lui, il s'expliqueroit plus clairement sur les services qu'il pourroit nous rendre. Mais dans sa derniere lettre il dit froidement qu'il ne sait en quoi il peut nous obliger. Le Sénat indigné a porté un décret conforme à l'avis de Démosthène.

(*Du 23 juin 346 avant J. C*).

C'en est fait de la Phocide et de ses habitans. L'assemblée générale se tenoit aujourd'hui au Pirée; c'étoit au sujet de nos arsenaux. Dercyllus, un de nos députés, a paru tout à coup. Il avoit appris à Chalcis en Eubée, que peu de jours auparavant les Phocéens s'étoient livrés à Philippe qui va les livrer aux Thébains. Je ne saurois vous peindre la douleur, la consternation et l'épouvante qui se sont emparées de tous les esprits.

(*Du 26 juin 346 avant J. C*).

Voici quelques détails sur les malheurs des Phocéens. Dans le temps qu'Eschine et Philocrate nous faisoient de magnifiques promesses de la part de Philippe, il avoit déja passé les Thermopyles. Les Phocéens, incertains de ses vues, et flottant entre la crainte et l'esperance, n'avoient pas cru devoir se saisir de ce poste important; ils occupoient les places qui sont à l'entrée du détroit; le Roi cherchoit à traiter avec eux; ils se défioient de ses intentions, et vouloient connoître les nôtres. Bientôt instruits par les députés qu'ils nous avoient envoyés récemment, de ce qui

qui s'étoit passé dans notre assemblée du 16 de ce mois *), ils furent persuadés que Philippe, d'intelligence avec nous, n'en vouloit qu'aux Thébains, et ne crurent pas devoir se défendre. Phalécus leur général, lui remit Nicée et les forts qui sont aux environs de Thermopyles. Il obtint la permission de se retirer de la Phocide avec les 8000 hommes qu'il avoit sous ses ordres. A cette nouvelle les Lacédémoniens, qui venoient sous la conduite d'Archidamus au secours des Phocéens, reprirent tranquillement le chemin du Péloponèse; et Philippe, sans le moindre obstacle, sans efforts, sans avoir perdu un seul homme, tient entre ses mains la destinée d'un peuple qui, depuis dix ans, résistoit aux attaques des Thébains et des Thessaliens acharnés à sa perte. Elle est résolue, sans doute; Philippe la doit, et l'a promise à ses alliés; il croira se la devoir à lui même. Il va poursuivre les Phocéens comme sacrilèges. S'il exerce contre eux des cruautés, il sera par tout condamné par un petit nombre de sages, mais par-tout adoré de la multitude.

Comme il nous a trompés! ou plutôt comme nous avons voulu l'être! Quand il faisoit attendre si long-temps nos députés à Pella, n'étoit il pas visible qu'il vouloit paisiblement achever son expédition de Thrace? quand il les retenoit chez lui après avoir congédié les autres, n'étoit il pas clair que son intention étoit de finir ses préparatifs et de suspendre les nôtres? il nous les renvoyoit avec des paroles qui promettoient tout, et une lettre qui ne promettoit rien; n'étoit il pas démontré qu'il n'avoit pris aucun engagement avec nous?

*) Eschine, dans cette assemblée, avoit répondu des dispositions favorables du Roi et du salut de la Phocide.

Nous n'avons à préſent d'autre reſſource que l'indulgence ou la pitié de ce prince. Dans le Péloponèſe, l'Elide, l'Arcadie et l'Argolide, pleines de ſes partiſans, ne ſauroient, non plus que les autres peuples de ces cantons, nous pardonner notre alliance avec les Lacédémoniens. Ces derniers, malgré l'ardeur bouillante d'Archidamus leur Roi préfèrent la paix à la guerre. De notre coté, quand je jette les yeux ſur l'état de la marine, de l'armée et des finances, je n'y vois que les débris d'une puiſſance autrefois ſi redoutable.

LETTRE D'APOLLODORE.

(*Du 1 août 346 avant J. C*).

Il nous eſt encore permis d'être libres. Philippe ne tournera point ſes armes contre nous. Les affaires de la Phocide l'ont occupé juſqu'à préſent, et bientôt d'autres intérêts le ramèneront en Macédoine.

Dès qu'il fut à Delphes, il aſſembla les Amphictyons. C'étoit pour décerner une peine éclatante contre ceux qui s'étoient emparés du temple et du tréſor ſacré. Comme les Thébains et les Theſſaliens, par le nombre de leurs ſuffrages, entraînent à leur gré les déciſions de ce tribunal, la haine et la cruauté devoient néceſſairement influer ſur le jugement. Les principaux auteurs du ſacrilège ſont dévoués à l'exécration publique; il eſt permis de les pourſuivre en tous lieux. La nation comme complice de leur crime, puiſqu'elle en a pris la défenſe, perd le double ſuffrage qu'elle avoit dans l'aſſemblée des Amphictions, et ce privilège eſt à jamais dévolu aux rois de Macédoine. A l'exception de trois villes, dont on ſe contente de détruire les fortifications, toutes ſeront raſées et réduites en des hameaux de cinquante petites maiſons

fons, placés à une certaine distance l'un de l'autre &c.

Philippe a fait exécuter le décret, suivant les uns, avec une rigueur barbare; suivant d'autres, avec plus de modération que n'en ont montré les Thébains et les Thessaliens.

Vint-deux villes entourées de murailles, faisoient l'ornement de la Phocide; la plupart ne présentent que des amas de cendres et de décombres. On ne voit dans les campagnes que des vieillards, des femmes, des enfans, des hommes infirmes, dont les mains foibles et tremblantes arrachent à peine de la terre quelques alimens grossiers. Leurs fils, leurs époux, leurs péres ont été forcés de les abandonner. Les uns vendus à l'encan, gémissent dans les fers; les autres proscrits ou fugitifs ne trouvent point d'asyle dans la Grèce.

(Du 23 octobre 346 avant J. C.)

Philippe, avant de retourner dans ses états, a rempli les engagemens qu'il avoit contractés avec les Thébains et les Thessaliens. Il a donné aux premiers, Orchomène, Coronée et d'autres villes de la Béotie, qu'ils ont démantelées; aux seconds Nicée et les places qui sont à l'issue des Thermopyles, et que les Phocéens avoient enlevées aux Locriens. Ainsi les Thessaliens restent maîtres du détroit, mais ils sont si faciles à tromper, que Philippe ne risque rien à leur en confier la garde. Pour lui, il a retiré de son expédition le fruit qu'il en attendoit: la liberté de passer les Thermopyles quand il le jugeroit à propos, l'honneur d'avoir terminé une guerre de religion, le droit de présider aux jeux Pythiques, et le droit plus important de séance et de suffrage dans l'assemblée des Amphictyons.

LET-

LETTRE DE CALLIMÉDON.

Pendant les dernières fêtes d'Eleusis, la jeune et charmante Phryné s'étant dépouillée de ses habits, et laissant tomber ses beaux cheveux sur ses épaules, entra dans la mer et se joua long-temps au milieu des flots. Un nombre infini de spectateurs couvroit le rivage; quand elle sortit ils s'écrièrent tous: c'est Vénus qui sort des eaux. Le peuple l'auroit prise pour la déesse, si elle n'étoit pas si connue, et peut être même si les gens éclairés avoient voulu favoriser une pareille illusion.

La scène qu'elle nous donna, et qui fut trop applaudie pour ne pas se réitérer, tournera sans doute à l'avantage des arts. Le peintre Apelle, et le sculpteur Praxitèle étoient sur le rivage. L'un et l'autre ont résolu de représenter la naissance de Vénus d'après le modèle qu'ils avoient sous les yeux.

Vous la verrez à votre retour, cette Phryné et vous conviendrez qu'aucune des beautés de l'Asie n'a offert à vos yeux tant de grâces à la fois Praxitèle en est éperdûment amoureux. Il se connoît en beauté; il avoue qu'il n'a jamais rien trouvé de si parfait. Elle vouloit avoir le plus bel ouvrage de cet artiste. Je vous le donne avec plaisir, lui dit il, à condition que vous le choisirez vous même. Mais comment se déterminer au milieu de tant de chefs d'oeuvres? Pendant qu'elle hésitoit, un esclave secrètement gagné vint en courant annoncer à son maitre, que le feu avoit pris à l'atelier, que la plupart des statues étoient détruites, que les autres étoient sur le point de l'être. Ah! c'en est fait de moi, s'écrie Praxitèle, Ô l'on ne sauve pas l'Amour et le Satyre. Rassurez vous, lui dit Phryné en riant; j'ai voulu par cette fausse nouvelle vous forcer à m'éclairer sur mon choix. Elle prit la figure

de

de l'Amour, et son projet est d'en enrichir la ville Thespies, lieu de sa naissance. On dit aussi que cette ville veut lui consacrer une statue dans l'enceinte du temple de Delphes, et la placer à côté de celle de Philippe. Il convient en effet qu'une courtisane soit auprès d'un conquérant.

Depuis quelque temps, la solde des troupes étrangères nous a coûté plus de 1000 talens (5,400,000 livres). Nous avons perdu soixante-quinze villes qui étoient dans notre dépendance, mais nous avons peut-être acquis autant de beautés plus aimables les unes que les autres. Elles augmentent sans doute les agrémens de la société; mais elles en multiplient les ridicules. Nos orateurs, nos philosophes, les personnages les plus graves se piquent de galanterie. Nos petites-maitresses apprennent les mathématiques. Gnathène n'a pas besoin de cette ressource pour plaire. Diphilas qui l'aime beaucoup, donna dernièrement une comédie dont il ne put attribuer la chûte à la cabale. J'arrivai un moment après chez son amie: il y vint pénétré de douleur; en entrant il la pria de lui laver les pieds. *). Vous n'en avez pas besoin, lui dit elle, tout le monde vous a porté sur les épaules.

Le même dinant un jour chez-elle, lui demanda comment elle faisoit pour avoir du vin si frais Je le fais rafraichir, répondit-elle, dans un puits où j'ai jeté les prologues de vos pièces.

Avant de finir, je veux vous rapporter un jugement que Philippe vient de prononcer. On lui avoit présenté deux scélérats également coupables; ils méritoient la mort: mais il n'aime pas à verser

*) Plusieurs Athéniens alloient pieds nuds.

le sang. Il a banni l'un de ses états, et condamné l'autre à poursuivre le premier, jusqu'à ce qu'il le ramène en Macédoine.

CHAPITRE XLIV.

Denys roide Syracuse à Corinthe.

De retour à Athènes, après onze ans d'absence, nous crûmes, pour ainsi dire, y venir pour la premiere fois. La mort nous avoit privés de plusieurs de nos amis, et de nos connoissances; des familles entieres avoient disparu; d'autres s'étoient élevés à leur place: on nous recevoit comme étrangers dans des maisons que nous frequentions auparavant; c'étoit par-tout la même scène et d'autres acteurs.

La tribune aux harangues retentissoit sans cesse de plaintes contre Philippe. Les uns en étoient alarmés, les autres les écoutoient avec indifférence. Démosthène avoit recemment accusé Eschine de s'être vendu à ce prince, lorsqu'il fut envoyé en Macédoine pour conclure la derniere paix; et comme Eschine avoit relevé la modestie des anciens orateurs, qui en haranguant le peuple ne se livroient pas à des gestes outrés: Non non, s'écria Démosthène ce n'est point à la tribune mais dans une ambassade, qu'il faut cacher ses mains sous son manteau. Ce trait réussit et cependant l'accusation n'eut pas de suite.

Nous fûmes pendant quelque temps accablés de questions sur l'Egypte et sur la Perse; je repris ensuite mes premieres recherches. Un jour que je traversois la place publique, je vis un grand nombre de nouvellistes qui alloient, venoient,

noient, s'agitoient en tumulte, et ne savoient comment exprimer leur surprise. Qu'est-il donc arrivé, dis-je en m'approchant? — Ce tyran de Syracuse, si puissant, et si redouté, Timoléon l'a chassé du trône *), et la fait jeter sur une galère qui vient de le mener à Corinthe. Il est arrivé sans escorte, sans amis, sans parens; il a tout perdu, excepté le souvenir de ce qu'il étoit.

Cette nouvelle me fut bientôt confirmée par Euryale, que je trouvai chez Apollodore. C'étoit un Corinthien avec qui j'avois des liaisons, et qui en avoit eu autrefois avec Denys: il devoit retourner quelques mois après à Corinthe; je résolus de l'accompagner, et de contempler à loisir un des plus singuliers phénomènes de la fortune.

En arrivant dans cette ville, nous trouvâmes à la porte d'un cabaret, un gros homme, enveloppé d'un méchant habit, à qui le maître de la maison sembloit accorder par pitié, les restes de quelques bouteilles de vin. Il recevoit et repoussoit en riant, les plaisanteries grossières de quelques femmes de mauvaise vie, et ses bons mots amusoient la populace assemblée autour de lui.

Euryale me proposa, je ne sais sous quel prétexte, de descendre de voiture, et de ne pas quitter cet homme. Nous le suivîmes en un endroit où l'on exerçoit des femmes qui devoient, à la prochaine fête, chanter dans les choeurs; il leur fai-

*) (Les Syracusains ne pouvant plus résister à leurs Tyrans qui les opprimoient, avoient imploré l'assistance des Corinthiens, dont ils tiroient leur origine. Ces derniers envoyèrent des troupes en Sicile qui la délivrèrent sous les ordres de Timoléon).

faiſoit repéter leur rôle, dirigeoit leurs voix, et diſputoit avec elles ſur la manière de rendre certains paſſages. Il fut enſuite chez un parfumeur, où s'offrirent d'abord à nos yeux, le philoſophe Diogène et le muſicien Ariſtoxène, qui, depuis quelques jours étoient arrivés à Corinthe. Le premier, s'approchant de l'inconnu lui dit: „Tu ne „méritois pas le ſort que tu éprouves. — Tu „compâtis donc à mes maux? répondit cet infor„tuné: je t'en remercie. — Moi compâtir à tes „maux, répondit Diogène! tu te trompes, vil eſcla„ve; tu devois vivre et mourir comme ton père, „dans l'effroi des tyrans, et je ſuis indigné de te „voir dans une ville où tu peux ſans crainte goû„ter encore quelques plaiſirs.„

Euryale, dis-je alors tout étonné, c'eſt donc là le roi de Syracuſe! C'eſt lui-même, répondit-il; il ne me reconnoît pas; ſa vue eſt affoiblie par les excès du vin. Ecoutons la ſuite de la converſation. Denys la ſoutint avec autant d'eſprit que de modération. Ariſtoxène lui demanda la cauſe de la diſgrace de Platon *). „Tous les maux aſſiègent „un tyran, répondit il; Le plus dangereux eſt „d'avoir des amis qui lui cachent la vérité. Je „ſuivis leurs avis; j'éloignai Platon. Qu'en „arriva-t il? J'étois roi de Syracuſe, je ſuis „maître d'école à Corinthe.„ En effet, nous le vîmes plus d'une fois, dans un carrefour, expliquer à des enfans les principes de la grammaire.

Nous eûmes pluſieurs converſations avec Denys. Il faiſoit ſans peine l'aveu de ſes fautes, apparemment parce qu'elles ne lui avoient guères, coû-

*) (La franchiſe de Platon qui avec d'autres philoſophes Grecs avoit brillé quelque temps à la cour de Syracuſe, lui attira cette diſgrace.)

coûté. Eryals voulut ſavoir ce qu'il penſoit des hommages qu'on lui rendoit à Syracuſe. J'entretenois, répondit il, quantité de ſophiſtes et de poètes dans mon palais ; je ne les eſtimois point, cependant ils me faiſoient une réputation. Mes courtiſans s'apperçurent que ma vue commençoit a s'affoiblir ; ils devinrent, pour ainſi dire tous aveugles ; ils ne diſcernoient plus rien ; s'ils ſe rencontroient en ma préſence, ils ſe heurtoient les uns contre les autres ; dans nos ſoupers j'étois obligé de diriger leurs mains, qui ſembloient errer ſur la table. Et n'étiez vous pas offenſé de cette baſſeſſe, lui dit Euryale ? Quelquefois, reprit Denys, mais il eſt ſi doux de pardonner !

Dans ce moment, un Corinthien, qui vouloit être plaiſant, et dont on ſoupçonnoit la probité, parut ſur le ſeuil de la porte ; il s'arrêta, et pour montrer qu'il n'avoit point de poignard ſous ſa robe, il affecta de la ſecouer à pluſieurs reprifes, comme font ceux qui abordent les tyrans. Cette épreuve ſeroit mieux placée, lui dit le prince, quand vous ſortirez d'ici.

Quelques momens après, un autre particulier entra, et l'excédoit par ſes importunités. Denys nous dit tout bas en ſoupirant : heureux ceux qui ont apris à ſouffrir dès leur enfance.

De pareils outrages ſe renouveloient à tous momens ; il cherchoit lui-même à ſe les attirer ; couvert de haillons, il paſſoit ſa vie dans les cabarets, dans les rues avec des gens du peuple, devenus les compagnons de ſes plaiſirs. On diſcernoit encore dans ſon ame, ce fonds d'inclinations baſſes qu'il reçut de la nature, et ces ſentimens élevés qu'il devoit à ſon premier état ; il parloit comme un fou ; je ne pouvois expliquer le miſtère de ſa conduite. Un Syracuſain, qui l'avoit étudié avec attention, me dit : Outre que ſon eſprit eſt trop foible et trop leger pour avoir plus de meſure dans l'adverſité que dans la proſpérité,

ſpérité, il s'eſt apperçu que la vue d'un tyran, même détrône, répand la défiance et l'effroi parmi des hommes libres. S'il préféroit l'obſcurité à l'aviliſſement, ſa tranquilité ſeroit ſuſpecte aux Corinthiens, qui favoriſent la révolte de la Sicile. Il craint qu'ils ne parviennent à le craindre, et ſe ſauve de leur haîne par leur mépris.

Il l'avoit obtenu tout entier pendant mon ſéjour à Corinthe ; et dans la ſuite il mérita celui de toute la Grèce. Soit miſère, ſoit dérangement d'eſprit, il s'enrôla dans une troupe de prêtres de Cybèle; il parcouroit avec eux les villes et les bourgs, un tympanon à la main, chantant, danſant autour de la figure de la déeſe, et tendant la main pour recevoir quelques foibles aumônes.

Avant de donner ces ſcènes humiliantes il avoit eu la permiſſion, de s'abſenter de Corinthe et de voyager dans la Grèce. Le roi de Macédoine le reçut avec diſtinction : dans leur premier entretien, Philippe lui demanda comment il avoit pu perdre cet empire que ſon père avoit conſervé pendant ſi long-temps: „C'eſt, répondit-il, que „j'héritai de ſa puiſſance, et non de ſa fortune.„ Un Corinthien lui ayant déja fait la même queſtion, il avoit répondu : „Quand mon père monta „ſur le trône, les Syracuſains étoient las de la „démocratie, quand on m'a forcé d'en deſcendre, „ils l'étoient de la tyrannie.„ Un jour qu'à la table du roi de Macédoine, on s'entretenoit des poéſies de Denys l'ancien : „Mais quel temps choi„ſiſſoit votre père, lui dit Philippe, pour compo„ſer un ſi grand nombre d'ouvrages? Celui, ré„pondit il, que vous et moi paſſons ici à boire.„

CHA-

CHAPITRE XLV.

Suite de la Bibliothèque. Physique. Histoire naturelle.

A mon retour de Perse, je retournai chez Euclide : Il me restoit à parcourir une partie de sa bibliothèque ; je l'y trouvai avec Méton et Anaxarque. Le premier étoit d'Agrigente en Sicile, et de la même famille que le célèbre Empédocle ; le second étoit d'Abdère en Thrace, et de l'école de Démocrite : tous deux un livre à la main, paroissoient ensevelis dans une méditation profonde.

Euclide me montra quelques traités sur les animaux, sur les plantes, sur les fossiles. Je ne suis pas fort riche en ce genre, me dit-il ; le goût de l'histoire naturelle et de la Physique proprement dite, ne s'est introduit parmi nous que depuis quelques années. Ce n'est pas que plusieurs hommes de génie ne se soient anciennement occupés de la nature ; mais ils cherchèrent à connoître les causes plutôt que les effets, la matière des êtres plutôt que leurs formes.

Aujourd'hui, on agite à la vérité ces questions générales qui avoient divisé les anciens philosophes ; mais on tâche en même temps de remonter des effets aux causes, du connu à l'inconnu. En conséquence on s'occupe des détails avec un soin particulier ; et l'on commence à recueillir les faits et à les comparer.

Aristote s'est emparé du dépôt des connoissances ; il l'augmentera par ses travaux ; et, en le fai-

faisant passer à la postérité, il élevera le plus superbe des monumens, non à la vanité d'une école en particulier, mais à la gloire de toutes nos écoles.

La nature qui ne dit rien à la plupart des hommes, l'avertit de bonne heure qu'elle l'avoit choisi pour son confident et son interprète. Je ne vous dirai pas que, né avec les plus heureuses dispositions, il fit les plus rapides progrès dans la carrière des sciences et des arts ; qu'on le vit, dès sa tendre jeunesse, dévorer les ouvrages des philosophes, se délaller dans ceux des poètes, s'approprier les connoissances de tous les pays et de tous les temps: ce seroit le louer comme on loue le commun des grands hommes. Ce qui le distingue, c'est d'allier dans les recherches l'activité la plus surprenante, avec la constance la plus opiniâtre; c'est encore cette vue perçante, cette sagacité extraordinaire ; qui le conduit dans un instant aux resultats, et qui feroit croire souvent que son esprit agit plutôt par instinct que par réflexion ; c'est enfin d'avoir conçu que tout ce que la nature et l'art présentent à nos yeux, n'est qu'une suite immense de faits, tenant tous a une chaîne commune, souvent trop semblables pour n'être pas facilement confondus, et trop différens pour ne devoir pas être distingués. De là le parti qu'il a pris, d'assurer sa marche par le doute, de l'éclairer par l'usage fréquent des définitions, des divisions, et subdivisions, et de ne s'avancer vers le séjour de la vérité, qu'après avoir reconnu les dehors de l'enceinte qui la tient renfermée.

Telle est la méthode qu'il suivra dans l'exécution d'un projet qui effraieroit tout autre que lui c'est l'histoire générale et particulière de la nature. Il prendra d'abord les grandes masses ; l'ori-

l'origine ou l'éternité du monde *), les causes le, principe et l'essence des êtres; la nature et l'action reciproque des élémens la composition et la décomposition des corps. Là seront rappelées et discutées les questions sur l'infini, sur le mouvement, le vide, l'espace et le tem s.

Il décrira, en tout ou en partie, ce qui existe, et ce qui s'opère dans les cieux, dans l'interieur et sur la surface de notre globe; dans les cieux, les météores, les distances et les revolution des planètes, la nature des astres et des sphères auxquelles ils sont attachés; dans le sein de la terre, les fossiles, les minéraux, les secousses violentes qui bouleversent le globe; sur la surface, les mers, les fleuves, les planètes, les animaux.

Comme l'homme est sujet à une infinité de besoins et de devoirs, il sera suivi dans tous ses rapports. L'anatomie du corps humain, la nature et les facultés de l'ame, les objets et les organes des sensations, les règles propres à diriger les plus fines operations de l'esprit, et les plus secrets mouvemens du coeur, les lois, les gouvernemens, les sciences, les arts; sur tous ces objets intéressans, l'historien joindra ses lumières à celles des siècles, qui l'ont précédé; et conformément à la méthode de plusieurs philosophes, appliquant toujours la physique à la morale, il nous rendra plus eclairés pour nous rendre plus heureux.

A peine Euclide eut achevé qu'Anaxarque prenant la parole, je pourrois, dit-il, attribuer à Démocrite, le même projet que vous prêtez à Aristote. Je vois ici les ouvrages sans nombre qu'il

a

*) Aristote soutient que le monde a toujours été, et sera toujours. Il admet un dieu immuable, intelligent. indivisible, sans étendue, residant au dessus de l'enceinte du monde, où il trouve son bonheur dans la contemplation de lui-même.

a publiés sur la nature et les différentes parties de l'univers; sur les animaux et les plantes; sur notre ame, nos sens, nos devoirs, nos vertus; sur la médecine, l'anatomie, l'agriculture, la logique, la géométrie, l'astronomie, la géographie; j'ajoute sur la musique et la poésie: et je ne parle pas de ce style enchanteur, qui répand des grâces sur les matières les plus abstraites. L'estime publique l'a placé au premier rang des physiciens qui ont appliqué les effets aux causes. On admire dans ses écrits une suite d'idées neuves, quelquefois trop hardies, souvent heureuses. Vous savez qu'à l'exemple de Leucippe son maître, dont il perfectionna le système, il admit le vide, les atômes, les tourbillons; qu'il regarda la lune comme une terre couverte d'habitans; qu'il prit la voie lactée pour une multitude de petites étoiles; qu'il réduisit toutes nos sensations à celle du toucher, et qu'il nia toujours que les couleurs et les autres qualités sensibles fussent inhérentes au corps. Si je pouvois soupçonner vos philosophes de jalousie, je dirois que dans leurs ouvrages, Platon affecte de ne le point nommer; et Aristote de l'attaquer sans cesse.

Euclide se recria contre ce reproche. On reprit des questions déja traitées; tantôt chaque athlète combattoit sans second; tantôt le troisiéme avoit à soutenir les efforts des deux autres. (En supprimant les discussions sur l'origine et l'administration de l'univers *), je vais exposer en peu de mots les opinions des philosophes sur l'état de notre

*) Voici l'opinion d'Empédocle sur l'origine du monde qui, selon Aristote a été de toute éternité.

Dans ce monde, dit-il, qui n'est qu'une petite portion du tout, et au delà duquel il n'y ni

notre globe après sa formation, et sur les révolutions qu'il a éprouvées jusqu'à présent.

Il fut long-temps enséveli sous les eaux de la mer, disoit Anaxarque; la chaleur du soleil en fit évaporer une partie, et la terre se manifesta: du limon resté sur la surface, et mis en fermentation par la même chaleur, tirèrent leur origine les diverses espèces d'animaux et de plantes. Nous en avons encore un exemple frappant en Egypte; après l'inondation du Nil, les matières déposées sur les campagnes produisent un nombre infini de petits animaux. Je doute de ce fait, dis-je alors,

mouvement ni vie, nous distinguons deux principes, l'un actif qui est dieu, l'autre passif qui est la matière. Dieu intelligence suprême, source de vérité ne peut être conçu que par l'esprit; la matière n'étoit qu'un assemblage de parties subtiles, similaires, rondes, immobiles, possédant par essence deux propriétés, que nous désignons sous le nom d'amour et de haine; destinées, l'une à joindre ces parties, l'autre à les séparer. Pour former le monde, dieu se contenta de donner de l'activité a ces deux forces motrices, jusqu'alors enchaînées: aussitôt elles s'agitèrent, et le chaos fut en proie aux horreurs de la haine et de l'amour. Dans son sein bouleversé de fond en comble, des torrens de matière rouloient avec impétuosité, et se brisoient les uns contre les autres les parties similaires, tour à tour attirées et repoussées, se réunirent enfin, et formèrent les quatre élémens, qui après de nouveaux combats, produisirent des natures informes, des êtres monstrueux, remplacés dans la suite par des corps dont l'organisation étoit plus parfaite &c.

on me l'avoit raconté dans la Thébaïde, et je ne pus jamais le vérifier. Nous ne ferions aucune difficulté de l'admettre, répondit Euclide, nous qui n'attribuons d'autre origine à certaines espèces de poissons, que la vase et les fables de la mer.

Anaxarque continua: J'ai dit que dans la suite des siècles, le volume des eaux qui couvroient la terre, diminua par l'action du soleil. La même cause subsistant toujours, il viendra un temps où la mer sera totalement épuisée. Je crois en vérité reprit Euclide, entendre Esope raconter à son pilote la fable suivante: Charybde a deux fois ouvert sa bouche énorme, et deux fois les eaux qui couvroient la terre se sont précipitées dans son sein: à la première les montagnes parurent; à la seconde les îles; à la troisiéme la mer disparoitra. Comment Démocrite a-t-il pu ignorer que si une immense quantité de vapeurs est attirée par la chaleur du soleil, elles se convertissent bientôt en pluies, retombent sur la terre, et vont rapidement restituer à la mer ce qu'elle avoit perdu? N'avouez-vous pas, dit Anaxarque, que des champs aujourd'hui chargés de moissons étoient autrefois cachés sous les eaux? Puisqu'elle a été forcée d'abandonner ces lieux-là, elle doit avoir diminué de volume. Si en certains endroits répondit Euclide, la terre a gagné sur la mer, en d'autres la mer a gagné sur la terre.

Anaxarque alloit insister, mais prenant aussitôt la parole, je comprends à présent, dis-je à Euclide, pourquoi on trouve des coquilles dans les montagnes et dans le sein de la terre, des poissons pétrifiés dans les carrières de Syracuse. La mer a une marche lente et réglée, qui lui fait parcourir successivement toutes les regions de notre globe; elle ensevelira sans doute un jour Athènes, Lacédémone et les plus grandes villes de la Grèce.

Si

Si cette idée n'eſt pas flatteuſe pour les nations qui comptent ſur l'éternité de leur renommée, elle rappelle du moins ces étonnantes révolutions des corps céleſtes, dont me parloient les prêtres Egyptiens. A-t-on fixé la durée de celle de la mer?

Votre imagination s'échauffe, me répondit Euclide, calmez-vous: la mer et le continent, ſuivant nous, ſont comme deux grands empires qui ne changent jamais de place, et qui ſe diſputent ſouvent la poſſeſſion de quelques petits pays limitrophes. Tantôt la mer eſt forcée de retirer ſes bornes par le limon et les ſables que les fleuves entraînent dans ſon ſein; tantôt elle les recule par l'action de ſes flots, et par d'autres cauſes qui lui ſont étrangères. Dans l'Arcanie, dans la plaine d'Ilion, auprès d'Ephèſe et de Milet, les atterriſſemens formés à l'embouchure des rivières, ont prolongé le continent.

Quand je paſſai, lui dis-je, au Palus-Méotide, on m'apprit que les dépots qu'y laiſſe journellement le Tanaïs, avoient tellement exhauſſé le fond de ce lac, que depuis quelques années, les vaiſſeaux qui venoient y trafiquer, étoient plus petits que ceux d'autrefois. J'ai un exemple plus frappant à vous citer, répondit-il: cette partie de l'Egypte qui s'étend du nord au midi, depuis la mer juſqu'à la Thébaïde, eſt l'ouvrage et un préſent du Nil. C'eſt là qu'exiſtoit dans les plus anciens temps, un golfe qui s'étendoit dans une direction à peu près parallele à celle de la mer rouge: le Nil l'a comblé par les couches de limon qu'il y dépoſe tous les ans. Il eſt aiſé de s'en convaincre, non ſeulement par les traditions des Egyptiens, par la nature du terrain, par les coquilles qu'on trouve dans les montagnes ſituées au deſſus de Memphis; mais encore par une obſervation, qui prouve que malgré ſon exhauſſement actuel, le ſol de l'Egypte n'a pas encore

atteint le niveau des régions voisines. Séfostris Nécos, Darius, et d'autres princes, ayant essayé d'établir des canaux de communication entre la mer rouge et le Nil, s'apperçurent que la surface de cette mer étoit plus haute que celle du sol de l'Egypte.

Pendant que la mer se laisse ravir sur ses frontières quelques portions de ses domaines, elle se dédommage de temps à autre par ses usurpations sur la terre. Ses efforts continuels lui ouvrent tout à coup des passages à travers des terrains qu'elle minoit sourdement, c'est elle qui suivant les apparences a séparé de l'Italie la Sicile; de la Béotie l'Eubée; du continent voisin quantité d'autres îles; de vastes régions ont été englouties par une soudaine irruption de ses flots.

Les eaux qui coulent ou restent stagnantes sur la terre, n'altèrent pas moins sa surface. Sans parler de ces fleuves, qui portent tour à tour l'abondance et la désolation dans un pays, nous devons observer que sous différentes époques, la même contrée est surchargée, suffisamment fournie, absolument dépourvue des eaux dont elle a besoin. Du temps de la guerre de Troie, on voyoit aux environs d'Argos un terrain marécageux, et peu de mains pour le cultiver; tandis que le territoire de Mycènes, renfermant encore tous les principes de la végétation, offroit de riches moissons et une nombreuse population; la chaleur du soleil ayant pendant huit siècles, absorbé l'humidité superflue du premier de ces cantons, et l'humidité necessaire au second renda stériles les champs de Mycènes et fécondé ceux d'Argos.

Ce que la nature a fait ici en petit, elle l'opère en grand sur toute la terre, elle la dépouille sans cesse par le ministère du soleil, des sucs qui, la fertilisent: mais comme elle finiroit par les épuiser, elle ramène de temps à autre des déluges qui semblables à de grands hivers, réparent en peut de temps

temps les pertes que certaines régions ont eſſuyées pendant une longue ſuite de ſiècles. C'eſt ce qui eſt indiqué par nos annales, où nous voyons les hommes ſans doute échappés au naufrage de leur nation, s'établir ſur des hauteurs, conſtruire des digues, et donner un écoulement aux eaux reſtées dans les plaines. C'eſt ainſi que dans les plus anciens temps, un roi de Lacédémone aſſervit dans un canal celles dont la Laconie étoit couverte, et fit couler l'Eurotas.

D'après ces remarques, nous pourrons préſumer que le Nil, le Tanaïs et tous les fleuves qu'on nomme éternels, ne furent d'abord que des lacs formés dans des plaines ſtériles, par des innondations ſubites, et contraints enſuite par l'induſtrie des hommes, ou par quelque autre cauſe, à ſe frayer une route à travers les terres. Telle eſt ſuivant Ariſtote, la diſtribution des eaux que la nature accorde aux différentes régions de la terre.

Mais où les tient elle en reſerve, avant que de ſes montrer à nos yeux? Où a-t-elle placé l'origine des fontaines et des rivières? Elle a creuſé, diſent les uns, d'immenſes reſervoirs dans les entrailles de la terre; c'eſt là que ſe rendent, en grande partie, les eaux du ciel; c'eſt de là qu'elles coulent avec plus ou moins d'abondance et de continuïté, ſuivant la capacité du vaſe qui les renferme. Mais, répondent les autres, quel eſpace pourroit jamais contenir le volume d'eau que les grands fleuves entraînent pendant toute une année? Admettons, ſi l'on veut, des cavités ſouterraines pour l'excédant des pluies: mais, comme elles ne ſuffiroient pas à la dépenſe journalière des fleuves et des fontaines, reconnoiſſons qu'en tout temps, en tout lieu, l'air ou plutôt les vapeurs dont il eſt chargé; condenſées par le froid, ſe convertiſſent en eau dans le ſein de la

terre et sur la surface, comme elles se changent en pluie dans l'atmosphère Cette opération se fait encore plus aisément sur les montagnes, parce que leur superficie arrête une quantité prodigieuse de vapeurs; aussi a-t-on remarqué que les plus grandes montagnes donnent naissance aux plus grands fleuves.

(Je ne vous dirai rien, continua Euclide, après qu'Anaxarque et Méton eurent pris congé, sur cette partie de la Physique qui considère en particulier l'essence, les propriétés et l'action réciproque des corps). Les effets de la nature étant infiniment variés, et leurs causes infiniment obscures, la physique n'a jusqu'à présent, hasardé que des opinions: point de vérité peut-être qu'elle n'ait entrevue, point d'absurdité qu'elle n'ait avancée.

Les anciens philosophes vouloient savoir comment les choses avoient été faites, avant que de savoir, comment elles sont. Le livre de la nature étoit ouvert devant leurs yeux: au lieu de le lire ils entreprirent de le commenter. Après de longs et inutiles détours, on comprit enfin que pour connoître les animaux, les plantes et les différentes productions de la nature, il falloit les étudier, avec une constance opiniâtre. Il est resulté de là un corps d'observations une nouvelle science, plus curieuse, plus féconde, plus intéressante que l'ancienne physique : (je veux dire l'histoire naturelle).

(Aristote qui a dessein d'écrire celle des animaux à l'étude desquels il a long-temps consacré ses veilles m'a fait part de quelques unes de ses observations) que je vais rapporter pour vous instruire de la maniere dont on étudie à présent la nature. 1° En envisageant les animaux par rapport au climat, on a trouvé que les sauvages sont plus farouches en Asie, plus forts en Europe, plus variés dans leurs formes en Afrique où, suivant

vant le proverbe, il paroît ſans ceſſe quelque nouveau monſtre; ceux qui vivent ſur les montagnes ſont plus méchans que ceux des plaines. Je ne ſais pourtant, ſi cette différence vient des lieux qu'ils habitent, plutôt que du défaut de vivres, car en Egypte où l'on pourvoit à la ſubſiſtance de pluſieurs ſortes d'animaux, les plus férôces et les plus doux vivent paiſiblement enſemble, et le crocodile flatte la main du prêtre qui le nourrit.

Le climât influe puiſſamment ſur leurs moeurs. L'excès du froid et de la chaleur, les rend agreſtes et cruels; les vents, les eaux, les alimens ſuffiſent quelquefois pour les altérer. Les nations du midi ſont timides et laches; celles du nord courageuſes et confiantes mais les premières ſont plus éclairées, peut-être, parce qu'elles ſont plus anciennes, peut être auſſi parce qu'elles ſont plus amollies. En effet les ames fortes ſont rarement tourmentées du déſir inquiet de s'inſtruire.

La même cauſe qui produit ces différences morales parmi les hommes, influe encore ſur leur organiſation. Entre autres preuves les yeux ſont communément bleus dans ſes pays froids, et noirs dans les pays chauds.

2°. Les oiſeaux ſont très ſenſibles aux rigueurs des ſaiſons. A l'approche de l'hiver ou de l'été, les uns deſcendent dans la plaine, ou ſe retirent ſur les montagnes; d'autres quittent leur demeure et vont au loin reſpirer un air plus tempéré.

Le temps du départ et du retour des oiſeaux eſt fixé vers les équinoxes. Les plus foibles ouvrent la marche, preſque tous voyagent enſemble et comme par tribus; ils ont quelquefois un long chemin à faire, avant de parvenir à leur deſtination; les grues viennent de Scythie, et ſe rendent vers des marais qui ſont au deſſus de l'E-

gypte, et d'où le Nil tire son origine ; c'est là qu'habitent les pygmées. Quoi repris je, vous croyez aux pygmées? sont-ils encore en guerre avec les grues, comme ils l'étoient du temps d'Homère? Cette guerre, repondit-il, est une fiction du poète, qui ne sera point adoptée par l'historien de la nature ; mais les pygmées existent ; c'est une race d'hommes très petits, ainsi que leurs chevaux ; ils sont noirs et passent leur vie dans des cavernes, à la manière des Troglodytes.

La même cause, ajouta Euclide, qui oblige certains oiseaux à s'expatrier, agit dans le sein des eaux. Quand on est à Byzance, on voit à des époques marquées, plusieurs espèces de poissons, tantôt remonter vers le Pont-Euxin, tantôt descendre dans la mer Egée : ils vont en corps de nation, comme les oiseaux ; et leur route, comme notre vie, est marquée par des pièges qui les attendent au passage.

3°. On a fait des recherches sur la durée de la vie des animaux, et l'on croit s'être apperçu que dans plusieurs espèces, les femmelles vivent plus long-temps que les mâles. Mais sans nous attacher à cette différence, nous pouvons avancer que les chiens vont pour l'ordinaire jusqu'à 14 ou 15 ans, et quelquefois juqu'à 20 ; les boeufs à peu près au même terme ; les chevaux communément à 18 ou 20, quelquefois à 30 et même à 50, quelques-uns jusques à cent ; les éléphans parviennent, suivant les uns, à 200 ans, suivant les autres à 300. On prétendoit anciennement que le cerf vivoit quatre fois l'âge de la corneille, et cette dernieré neuf fois l'âge de l'homme. Tout ce qu'on sait de certain aujourd'hui à l'égard des cerfs, c'est que le temps de la gestation et leur rapide accroissement, ne permettent pas de leur attribuer une très longue vie.

4°. On a remarqué que la nature passe d'un genre

genre et d'une espèce à l'autre par des gradations imperceptibles, et que depuis l'homme jusqu'aux êtres les plus insensibles, toutes ses productions semblent se tenir par une liaison continue. Prenons les minéraux qui forment le premier anneau de la chaîne.

Je ne vois qu'une matière passive, stérile, sans organes, et par conséquent sans besoins et sans fonctions. Bientôt je crois distinguer dans quelques plantes une sorte de mouvement, des sensations obscures, une étincelle de vie, dans toutes une reproduction constante, mais privée de soins maternels qui la favorisent. Je vais sur les bords de la mer, et je douterois volontiers, si les coquillages appartiennent au genre des animaux, ou à celui des végétaux. Je retourne sur mes pas, et les signes de vie se multiplient à mes yeux. Voici des êtres qui se meuvent, qui respirent, qui ont des affections et des devoirs. S'il en est qui, de même que les plantes dont je viens de parler, furent dès leur enfance abandonnés au hasard, il en est aussi dont l'éducation est plus ou moins soignée. Ceux-ci vivent en société avec le fruit de leurs amours; ceux-là sont devenus étrangers à leurs familles. Plusieurs offrent à mes regards l'esquisse de nos moeurs; je trouve parmi eux des caractères faciles; j'en trouve d'indomptables, j'y vois des traits de douceur, de courage, d'audace, de barbarie de crainte, de lâcheté, quelquefois même l'image de la prudence et de la raison. Nous avons l'intelligence, la sagesse et les arts; ils ont des facultés qui suppléent à ces avantages.

Cette suite d'analogies nous conduit enfin à l'extrémité de la chaîne, où l'homme est placé. Parmi les qualités qui lui assignent le rang suprême, j'en remarque deux essentielles: la première est cette intelligence qui, pendant sa vie l'élève la contemplation des choses célestes; la seconde est

eſt ſon heureuſe organiſation, et ſur-tout ce tact, le premier, le plus néceſſaire et le plus exquis de nos ſens, la ſource de l'induſtrie, et l'inſtrument le plus propre à ſeconder les opérations de l'eſprit. C'eſt à la main, diſoit le philoſophe Anaxagore, que l'homme doit une partie de ſa ſupériorité.

Pourquoi, dis-je alors, placez-vous l'homme à l'extrémité de la chaîne? L'eſpace immenſe qui le ſépare de la divinité, ne ſeroit-il qu'un vaſte déſert? Les Egyptiens, les mages de Chaldée, les Phrygiens, les Thraces, le rempliſſent d'habitans auſſi ſupérieurs à nous, que nous le ſommes aux brutes.

Je ne parlois, répondit Euclide, que des êtres viſibles. Il eſt à préſumer qu'il en exiſte au-deſſus de nous une infinité d'autres qui ſe dérobent à nos yeux. De l'être le plus groſſier nous ſommes remontés par des dégres imperceptibles, juſqu'à notre eſpèce; pour parvenir de ce terme juſqu'à la divinité, il faut ſans doute paſſer par divers ordres d'intelligences, d'autant plus brillantes et plus pures, qu'elles approchent plus du trône de l'Eternel.

Cette opinion, conforme à la marche de la nature, eſt auſſi ancienne que générale parmi les nations; c'eſt d'elles que nous l'avons empruntée. Nous peuplons la terre et les cieux de génies, auxquels l'Etre ſuprême a confié l'adminiſtration de l'univers; nous en diſtribuons par-tout où la nature paroît animée; mais principalement dans ces régions qui s'étendent autour et au deſſus de nous, depuis la terre juſqu'à la ſphère de la lune. C'eſt là qu'exerçant une immenſe autorité, ils diſpenſent la vie et la mort, les biens et les maux, la lumiere et les ténèbres.

Chaque peuple, chaque particulier trouve dans ces agens inviſibles, un ami ardent à le protéger,

un

un ennemi non moins ardent à le pourſuivre. Ils ſont revêtus d'un corps aérien; leur eſſence tient le milieu entre la nature divine et la nôtre; ils nous ſurpaſſent en intelligence; quelques uns ſont ſujets à nos paſſions, la plupart à des changemens qui les font paſſer à un rang ſupérieur. Car le peuple innombrable des eſprits eſt diviſé en quatre claſſes principales; la 1 e. eſt celle des dieux, que le peuple adore, et qui reſident dans les aſtres; la 2 e. celle de génies proprement dits; le 3 e. celle de héros qui pendant leur vie ont rendu de grands ſervices à l'humanité; la 4 e celle de nos ames après qu'elles ſont ſéparées de leurs corps. Nous décernons aux trois premieres claſſes, des honneurs qui deviendront un jour le partage de la nôtre, et qui nous élèveront ſucceſſivement à la dignité des héros, des génies et des dieux.

Euclide, qui ne comprenoit pas mieux que moi les motifs de ces promotions, ajouta que certains génies étoient, comme nous, dévorés de chagrins, comme nous deſtinés à la mort. Je demandai quel terme on aſſignoit à leur vie? Suivant Héſiode, répondit-il, les nymphes vivent des milliers d'années; ſuivant Pindare, une Hamadryade meurt avec l'arbre qui la renferme dans ſon ſein.

CHA-

CHAPITRE XLVI.

Suite de la Bibliothèque. L'Hiſtoire.

Le Lendemain, Euclide me voyant arriver de bonne heure: Vous me raſſurez, me dit-il, (je craignois que vus ne fuſſiez dégoûté de la longueur de nos ſéances): nous allons aujourd'hui nous occuper des hiſtoriens, et nous ne ſerons point arrêtés par des opinions et par des préceptes.

Pluſieurs auteurs ont écrit l'hiſtoire; aucun ne s'eſt expliqué ſur la manière de l'écrire, ni ſur le ſtyle qui lui convient.

Nous placerons à leur tête Cadmus, qui vivoit il y a environ deux ſiècles, et qui ſe propoſa d'éclaircir les antiquités de Milet ſa patrie; ſon ouvrage fut abrégé par Bion de Proconnèſe.

Depuis Cadmus, nous avons une ſuite non interrompue d'hiſtoriens. Je cite parmi les plus anciens, Eugéon de Samos, Deïochus de Proconnéle, Eudémus de Paros, Démoclès de Pygèle. Quand je lus ces auteurs, dis-je alors, non ſeulement je fus révolté des fables abſurdes qu'ils rapportent; mais à l'exception des faits dont ils ont été les témoins, je les rejetai tous. Car enfin, des qu'ils ont été les premiers à nous les tranſmettre, dans quelles ſources les avoient-ils puiſés?

Euclide me répondit: Ils ſubſiſtoient dans la tradition qui perpétue d'âge en âge le ſouvenir des révolutions qui ont affligé l'humanité; dans les écrits des poètes qui avoient conſervé la gloire des héros, les généalogies des ſouverains, l'origine

gine et les émigrations de plusieurs peuples; dans ces longues inscriptions qui contenoient des traités entre les nations, et l'ordre successif des ministres attachés aux principaux temples de la Grèce; dans les fêtes, les autels, les édifices consacrés à l'occasion de certains événemens que l'aspect continuel des lieux et des cérémonies sembloit renouveler tous les ans.

Il est vrai que le récit de ces évènemens s'étoit peu-à-peu, chargé de circonstances merveilleuses, et que nos premiers historiens adoptèrent sans examen cet amas confus de vérités et d'erreurs. Mais bientôt Acusilaüs, Phérécyde, Hécatée, Xanthus, Hellanicus, et d'autres encore, montrèrent plus de critique, et s'ils débrouillèrent pas entièrement le chaos, ils donnèrent au moins l'exemple du mépris que méritent les fictions des premiers siècles.

Tous ces historiens s'étoient bornés à tracer l'histoire d'une ville ou d'une nation; tous ignoroient l'art de lier à la même chaine les événemens qui intéressent les divers peuples de la terre, et de faire un tout regulier, de tant de parties détachées. Hérodote eut le mérite de concevoir cette grande idée, et de l'exécuter. Il ouvrit aux yeux des Grecs les annales de l'univers connu, et leur offrit sous un même point de vue tout ce qui s'étoit passé de mémorable dans l'espace d'environ 240 ans. On vit alors pour la première fois, une suite de tableaux qui placés les uns auprès des autres, n'en devenoient que plus effrayans: les nations toujours inquiètes et en mouvement, quoique jalouses de leur repos, désunies par l'intéret, et rapprochées par la guerre, soupirant pour la liberté, et gemissant sous la tyrannie; par-tout le crime triomphant, la vertu poursuivie, la terre abreuvée de sang, et l'empire de la destruction établi d'un bout du monde à l'autre. Mais la main qui peignit ces tableaux, fut tel-

tellement en adoucir l'horreur par les charmes du coloris, et par des images agréables, aux beautés de l'ordonnance elle joignit tant de graces, d'harmonie et de variété, elle excita si souvent cette douce sensibilité qui se rejouit du bien et s'afflige du mal, que son ouvrage fut regardé comme une des plus belles productions de l'esprit humain.

Permettez-moi de hasarder une réflexion. Il semble que dans les lettres, ainsi que dans les arts, les talens entrent d'abord dans la carriere, et luttent pendant quelque temps contre les difficultés. Après qu'ils ont épuisé leurs efforts, il paroît un homme de génie, qui va poser le modèle au delà des bornes connues, c'est ce que que fit Homère pour le poème épique, c'est ce qu'a fait Hérodote pour l'histoire générale. Ceux qui viendront après lui, pourront se distinguer par des beautés de détail, et par une critique plus éclairée: mais pour la conduite de l'ouvrage et l'enchaînement des faits ils chercheront sans doute moins à le surpasser qu'à l'égaler.

Quand à sa vie, il suffira d'observer qu'il naquit dans la ville d'Halicarnasse en Carie, vers la quatrième année de la 73e. Olympiade; qu'il voyagea dans la plupart des pays dont il vouloit écrire l'histoire; que son ouvrage lu dans l'assemblée des jeux Olympiques, en ensuite dans celle des Atheniens, y reçut des applaudissemens universels; et que forcée de quitter sa patrie déchirée par des factions, il alla finir ses jours dans une ville de la grande Grèce.

Dans le même siècle vivoit Thucydide, plus jeune qu'Hérodote d'environ 13 ans. Il étoit d'une des premieres familles d'Athènes: placé a la tête d'un corps de troupes, il tint pour quelque temps en respect celles de Brasidas, le plus habile général de Lacédémone; mais ce dernier ayant surpris la ville d'Amphidolis, Athènes se ven-

vengea sur Thucydide, d'un revers qu'il n'avoit pu prévenir.

Pendant son exil qui dura 20 ans, il rassembla des matériaux pour l'histoire de la guerre du Péloponèse; et n'épargna ni soins, ni dépenses, pour connoître non seulement les causes qui la produisirent; mais encore les intérêts particuliers qui la perpétuèrent. Il se rendit chez les différentes nations ennemies, consulta par-tout les chefs de l'administration, les généraux, les soldats, et fut lui-même témoin de la plupart des évènemens qu'il avoit à décrire. Son histoire qui comprend les 21 premières années de cette fatale guerre, se ressent de son amour extrême pour la vérité, et de son caractère qui le portoit à la réflexion. Des Athéniens qui l'avoient vu après son retour de l'exil, m'ont assuré qu'il étoit assez sérieux, pensant beaucoup et parlant peu.

Il étoit plus jaloux d'instruire que de plaire, d'arriver à son but que de s'en écarter par des digressions. Aussi son ouvrage n'est point, comme celui d'Hérodote, une espèce de poème, où l'on trouve des traditions des peuples sur leur origine, l'analyse de leurs usages et de leurs moeurs, la description des pays qu'ils habitent, et des traits d'un merveilleux qui réveille presque toujours l'imagination; ce sont des annales, ou, si l'on veut, les mémoires d'un militaire qui, tout à la fois homme d'état et philosophe, a mêlé dans ses récits et dans ses harangues, les principes de sagesse qu'il avoit reçus d'Anaxagore, et les leçons d'éloquence, qu'il tenoit de l'orateur Antiphon. Ses réflexions sont souvent profondes, toujours justes; son style énergique, concis, et par là même quelquefois obscur, offense l'oreille par intervalles, mais il fixe sans cesse l'attention, et l'on diroit que sa dureté fait sa majesté. Si cet auteur estimable emploie des expressions surannées, ou des mots nouveaux, c'est qu'un esprit tel que le sien,

commode ranement de la langue que tout le monde parle. On prétend qu'Hérodote, pour des raiſons perſonnelles, a rapporté des traditions injurieuſes à certains peuples de la Grèce. Thucydide n'a dit qu'un mot de ſon exil, ſans ſe défendre, ſans ſe plaindre, et a repréſenté comme un grand homme Braſidas dont la gloire éclipſa la ſienne, et dont les ſuccès cauſèrent ſa diſgrâce. L'hiſtoire de Thucydide fut continuée avec ſuccès par Xénophon, que vous avez connu.

Hérodote, Thucydide et Xénophon ſeront ſans doute regardés, à l'avenir, comme les principaux de nos hiſtoriens, quoiqu'ils différent eſſentiellement par le ſtyle; et ſurtout, dis-je alors, par la manière dont ils enviſagent communément les objets. Hérodote voit par-tout une divinité jalouſe, qui attend les hommes et les empires au point de leur élévation, pour les précipiter dans l'abyme; Thucydide ne découvre dans les revers que des fautes des chefs de l'adminiſtratiou ou de l'armée; Xénophon attribue preſque toujours à la faveur ou à la colère des dieux, les bons ou les mauvais ſuccès. Ainſi tout dans le monde dépend de la fatalité, ſuivant le premier; de la prudence ſuivant le ſecond; de la piété envers les dieux ſuivant le troiſieme: tant il eſt vrai que nous ſommes naturellement diſpoſés à tout rapporter à un petit nombre de principes favoris.

Euclide pourſuivit: Hérodote avoit ébauché l'hiſtoire des Aſſyriens et des Perſes; ſes erreurs ont été relevées par un auteur qui connoiſſoit mieux que lui ces deux célèbres nations: C'eſt Ctéſias de Cnide, qui a vécu de notre temps. Il fut médecin du roi Artaxerxès, et fit un long ſéjour à la cour de Suze: il nous a communiqué ce qu'il avoit trouvé dans les archives de l'empire, ce qu'il avoit vu, ce que lui avoient transmis des témoins oculaires; mais s'il eſt plus exact qu'Hé-

qu'Hérodote, il lui eſt inférieur quant au ſtyle, quoique le ſien ait beaucoup d'agrémens, et ſe diſtingue ſur tout par une extrême clarté. Entre pluſieurs autres ouvrages, Ctéſias a laiſſé une hiſtoire des Indes, où il traite des animaux et des productions naturelles de ces climats éloignés; mais comme il n'eut pas d'aſſez bons mémoires on commence à douter de la vérité de ſes recits.

Voici les antiquités de la Sicile, la vie de Denys l'ancien et celle de ſon fils, par Philiſtus, mort il y a quelques années après avoir vu diſſiper la flotte qu'il commandoit au nom du plus jeune de ces princes. Philiſtus avoit des talens qui l'ont, en quelque façon, rapproché de Thucydide; mais il n'avoit pas les vertus de Thucydide. C'eſt un eſclave qui n'écrit que pour flatter les tyrans, et qui montre, à chaque inſtant, qu'il eſt encore plus ami de la tyrannie, que des tyrans mêmes.

Nous poſſédons encore Ephore et Théopompe. — Ces deux hiſtoriens arrivèrent dans le moment. Eucliede qui les attendoit, me dit tout bas qu'ils devoient nous lire quelques fragmens des ouvrages dont ils s'occupoient alors. Ils amenoient avec eux deux ou trois de leurs amis; Euclide en avoit invité quelques-uns des ſiens. Avant qu'ils fuſſent tous réunis, Ephore dit: Je me ſuis propoſé d'écrire tout ce qui s'eſt paſſé parmi les Grecs et les Barbares, depuis le retour des Héraclides juſqu'à nos jours, pendant l'eſpace de 850 ans. Dans cet ouvrage diviſé en trente livres, précédés chacun d'un avant-propos, on trouvera l'origine des différens peuples, la fondation des principales villes, leurs colonies, leurs lois, leurs moeurs, la nature de leurs climats, et les grands hommes qu'elles ont produits. Ephore finit par reconnoître que les nations barbares étoient plus anciennes que celles de la Grèce, et cet aveu me prévint en ſa faveur.

Ce préambule fut suivi de la lecture d'un morceau de son histoire. Je me convainquis bientôt que l'auteur ne se piquoit pas d'exactitude, et que trop fidèle imitateur de la plupart de ceux qui l'ont précédé, il affectoit d'assaisonner sa narration, de fables consignées dans les traditions des peuples, et dans les recits des voyageurs.

Il me parut s'abandonner volontiers à des formes oratoires. Comme plusieurs écrivains placent l'orateur au dessus de l'historien, Ephore crut ne pouvoir mieux leur répondre, qu'en s'efforçant de réussir dans les deux genres.

Malgré ces défauts, son ouvrage sera toujours regardé comme un trésor d'autant plus précieux, que chaque nation y trouvera séparément et dans un bel ordre, tout ce qui peut l'intéresser: le style en est pur, élégant, fleuri, quoique trop souvent assujetti à certaines harmonies, et presque toujours dénué d'élévation et de chaleur.

Après cette lecture, tous les yeux se tournèrent vers Théopompe, qui commença par nous parler de lui. Mon père Damostrate, nous dit-il, ayant été banni de l'île de Chio, sa patrie, pour avoir montré trop d'attachement aux Lacédémoniens, m'amena dans la Grèce, et quelque temps après, je vins dans cette ville où je m'appliquai sans relâche à l'étude de la philosophie et de l'éloquence.

Je composai plusieurs discours; je voyageai chez différens peuples; je parlai dans leurs assemblées, et, après une longue suite de succès, je crois pouvoir me placer parmi les hommes les plus éloquens de ce siècle, au dessus des plus éloquens du siècle dernier: car tel qui jouissoit alors du premier rang, n'obtiendroit pas le second aujourd'hui.

Isocrate me fit passer de la carrière brillante où je m'étois signalé dans celle qu'avoient illustrée les talens d'Hérodote et de Thucydide; j'ai con-

ti-

tinué l'ouvrage de ce dernier; je travaille maintenant à la vie de Philippe de Macédoine; mais loin de me borner à décrire les actions de ce prince, j'ai soin de les lier avec l'hiſtoire de tous les peuples, dont je rapporté les mœurs et les lois. J'embraſſe un objet auſſi vaſte que celui d'Ephore; mon plan diffère du ſien,

A l'exemple de Thucydide, je n'ai rien épargné pour m'inſtruire des faits: pluſieurs des événemens que je raconte ſe ſont paſſés ſous mes yeux; j'ai conſulté ſur les autres, ceux qui en ont été les acteurs ou les temoins; il n'eſt point de canton dans la Grèce que je n'aie parcouru; il n'en eſt point où je n'aie contracté des liaiſons avec ceux qui ont dirigé les opérations politiques ou militaires. Je ſuis aſſez riche pour ne pas craindre la dépenſe, et trop ami de la vérité pour redouter la fatigue.

Une ſi ſotte vanité nous indiſpoſa contre l'auteur; mais il s'engagea tout a coup dans une route ſi lumineuſe, il developpa de ſi grandes connoiſſances ſur les affaires de la Grèce et des autres peuples, tant d'intelligence dans la diſtribution des faits, tant de ſimplicité, de clarté, de nobleſſe et d'harmonie dans ſon ſtyle, que nous fûmes forcés d'accabler d'éloges l'homme du monde qui méritoit le plus d'être humilié.

Cependant il continuoit de lire, et notre admiration commençoit à ſe refroidir; nous vîmes reparoître des fables, nous entendîmes des récits incroyables. Il nous dit qu'un homme qui, malgré la défenſe des dieux peut entrer dans un temple de Jupiter en Arcadie, jouit pendant toute ſa vie d'un privilège ſingulier: ſon corps frappé des rayons du ſoleil, ne projette plus d'ombre. Il nous dit encore que dans les premières années du règne de Philippe, on vit tout a coup en quelques villes de Macédoine, les figuiers, les vignes et les oliviers, porter des fruits mûrs au milieu du

printemps, et que depuis cette époque, les affaires de ce prince ne ceſſerent de proſpérer.

Ses digreſſions ſont ſi fréquentes qu'elles rempliſſent près de trois quarts de ſon ouvrage, et quelquefois ſi longues, qu'on oublie à la fin l'occaſion qui les a fait naître. Les harangues qu'il met dans la bouche des généraux, au moment du combat, impatientent le lecteur, comme elles auroient laſſé les ſoldats.

Son ſtyle, plus convenable à l'orateur qu'à l'hiſtorien, a de grandes beautés et de grands défauts: il n'eſt pas aſſez négligé quand il s'agit de l'arrangement des mots; il l'eſt trop quand il s'agit de leur choix; Vous voyez l'auteur quelquefois tourmenter ſes périodes pour les arrondir, ou pour en écarter le choc des voyelles; d'autres fois les défigurer par des expreſſions ignobles et des ornemens déplacés.

Pendant le cours de ces leſtures, je me convainquis ſouvent du mépris ou de l'ignorance des Grecs, à l'égard des peuples éloignés. Ephore avoit pris l'Ibérie *) pour une ville, et cette erreur ne fut point relevée; j'avois appris par un marchand Phénicien, dont le commerce s'étendoit juſqu'à Gadir, que l'Ibérie eſt une région vaſte et peuplée. Quelques momens après, Théopompe ayant cité la ville de Rome, on lui demanda quelques détails ſur cette ville. Elle eſt en Italie, répondit-il; tout ce que j'en ſais, c'eſt qu'elle fut priſe une fois par un peuple des Gaules.

*) L'Eſpagne.

CHAPITRE XLVII.

Socrate.

Socrate étoit fils d'un ſculpteur nommé Sophroniſque ; il quitta la profeſſion de ſon père, après l'avoir ſuivie pendant quelque temps. Phénarète, ſa mère, exerçoit celle de ſage-femme.

Ces belles proportions, ces formes élégantes que le marbre reçoit du ciſeau, lui donnèrent la première idée de la perfection ; et cette idée s'élevant par degré, il ſentit qu'il devoit régner dans l'univers une harmonie générale entre ſes parties et dans l'homme un rapport exact entre ſes actions et ſes devoirs.

Pour developper ces premières notions, il porta dans tous les genres d'études l'ardeur et l'obſtination d'une ame forte et avide d'inſtruction. L'examen de la nature, les ſciences exactes, et les arts agréables, fixèrent tour à tour ſon attention.

Il parut dans un temps où l'eſprit humain ſembloit tous les jours s'ouvrir de nouvelles ſources de lumières. Deux claſſes d'hommes ſe chargeoint du ſoin de les recueillir ou de les répandre ; les philoſophes, dont la plupart paſſoient leur vie à méditer ſur la formation de l'univers et ſur l'eſſence des êtres, et les ſophiſtes qui, à la faveur de quelques notions légères et d'une éloquence faſtueuſe, ſe faiſoient un jeu de diſcourir ſur tous les objets de la morale et de la politique, ſans en éclaircir aucun.

Socrate fréquenta les uns et les autres ; il admira leurs talens, et s'inſtruiſit par leurs écarts. A la ſuite des premiers, s'étant apperçu que plus

il avançoit dans la carrière, plus les ténèbres s'épaiſſiſſoient autour de lui, il prit le parti de renoncer à l'étude des premières cauſes, et de rejeter ces théories abſtraites qui ne ſervent qu'à tourmenter ou égarer l'eſprit.

S'il regarda comme inutiles les méditations des philoſophes, les ſophiſtes lui parurent d'autant plus dangereux que, ſoutenant toutes les doctrines, ſans en adopter aucune, ils introduiſoient la licence du doute dans les vérités les plus eſſentielles au repos des ſociétés.

De ſes recherches infructueuſes, il conclut que la ſeule connoiſſance néceſſaire aux hommes étoit celle de leurs devoirs; la ſeule occupation digne du philoſophe, celle de les en inſtruire; et ſoumettant à l'examen de ſa raiſon les rapports que nous avons avec les dieux et nos ſemblables, il s'en tint à cette théologie ſimple dont les nations avoient tranquillement écouté la voix depuis une longue ſuite de ſiècles.

La ſageſſe ſuprême conſerve dans une éternelle jeuneſſe, l'univers qu'elle a formé; inviſible en elle-même, les merveilles qu'elle produit l'annoncent avec éclat; les dieux étendent leur providence ſur la nature entiere; preſens en tous lieux, ils voient tout, ils entendent tout. Parmi cette infinité d'êtres ſortis de leur mains, l'homme diſtingué des autres animaux par des qualités éminentes et ſur tout par une intelligence capable de concevoir l'idée de la divinité, l'homme fut toujours l'objet de leur amour et de leur prédilection; ils lui parlent ſans ceſſe par ces lois ſouveraines qu'ils ont gravées dans ſon coeur: „Proſternez-vous devant les dieux; honorez vos parens; faites du „bien à ceux qui vous en font.„ Ils lui parlent auſſi par leurs oracles repandus ſur la terre, et par une foule de prodiges et de préſages, indices de leurs volontes.

Si leur puiſſance les élève au deſſus de nous, leur

leur bonté nous rapproche d'eux. Mais qu'exigent-ils? le culte établi dans chaque contrée; des prières qui ſe borneront à ſoliciter en général leur protection, des ſacrifices où la pureté du coeur eſt plus eſſentielle que la magnificence des offrandes. Ils exigent encore plus: c'eſt les honorer que de leur obéir; c'eſt leur obéir que d'être utile à la ſociété. L'homme d'état que travaille au bonheur du peuple, le laboureur qui rend la terre plus fertile, tous ceux qui s'aquittent exactement de leurs devoirs rendent aux dieux le plus beau des hommages. Leur préſence remplit les lieux les plus obſcurs et les plus ſolitaires.

Socrate ne s'expliqua point ſur la nature de la divinité; mais il s'énonça toujours clairement ſur ſon exiſtence et ſur ſa providence. Il reconnut un dieu unique, auteur et conſervateur de l'univers; au deſſous de lui des dieux inférieurs, formés de ſes mains, revêtus d'une partie de ſon autorité et dignes de notre vénération.

Il ne rechercha point l'origine du mal qui règne dans le moral ainſi que dans le phyſique; mais il connut les biens et les maux qui font le bonheur et le malheur de l'homme, et c'eſt ſur cette connoiſſance qu'il fonda ſa morale.

Placé entre des objets dont nous ignorons la nature, notre eſprit flottant et incertain ne diſcerne qu'à la faveur de quelques lueurs ſombres, le bon et le malhonnête. Mais les dieux nous ont accordé un guide pour nous diriger au milieu de ces routes incertaines; ce guide eſt la ſageſſe, qui eſt le plus grand des biens, comme l'ignorance eſt le plus grand des maux. La ſageſſe eſt une raiſon éclairée qui, dépouillant de leurs fauſſes couleurs les objets de nos craintes et de nos eſpérances, nous les montre tels qu'ils ſont en eux-mêmes, fixe l'inſtabilité de nos jugemens, et détermine notre volonté par la ſeule force de l'évidence.

A la faveur de cette lumière vive et pure, l'homme eſt juſte, parce qu'il eſt intimement perſuadé que ſon intérêt eſt d'obéir aux lois et de ne faire tort à perſonne; il eſt frugal et tempérant, parce qu'il voit clairement que l'excès des plaiſirs entraîne avec la perte de la ſanté, celle de la fortune et de la réputation; il a le courage de l'ame, parce qu'il connoît le danger et la néceſſité de le braver. Ses autres vertus émanent du même principe, ou plutôt elles ne ſont toutes que la ſageſſe appliquée aux différentes circonſtances de la vie.

Il ſuit de là que toute vertu eſt une ſcience qui s'augmente par l'exercice et la méditation; tout vice une erreur qui, par ſa nature, doit produire tous les autres vices.

Pénétré de cette doctrine, Socrate conçut le deſſein auſſi extraordinaire qu'intéreſſant, de détruire, s'il en étoit temps encore, les erreurs et les préjugés qui font le malheur et la honte de l'humanité.

Comme il ne devoit ni annoncer ſes projets de réforme, ni en précipiter l'exécution, il ne compoſa point d'ouvrages; il n'affecta point de réunir à des heures marquées, ſes auditeurs auprès de lui. Mais dans les places et les promonades publiques, dans les ſociétés choiſies, parmi le peuple, il profitoit de la moindre occaſion pour éclairer ſur leurs vrais intérêts, le magiſtrat, l'artiſan, le laboureur, tous ſes frères en un mot; car c'étoit ſous ce point de vue qu'ils enviſageoit tous les hommes.

Socrate attiroit les jeunes Athéniens par les charmes de ſa converſation, quelquefois en s'aſſociant à leurs plaiſirs, ſans participer à leurs excès; un d'entre eux, nommé Eſchine, après l'avoir entendu, s'écria; „Socrate, je ſuis pauvre, „mais je me donne entièrement à vous, c'eſt tout „ce que je puis vous offrir. „Vous ignorez, lui répon-

„répondit Socrate, la beauté du préſent que vous „me faites.„ Son premier ſoin étoit de démêler leur caractère; il les aidoit par ſes queſtions, à mettre au jour leurs idées, et les forçoit par ſes réponſes à les rejeter. Des définitions plus exactes diſſipoient par dégrés les fauſſes lumières qu'on leur avoit données dans une première inſtitution, et des doutes adroitement expoſés, redoubloient leur inquiétude et leur curioſité; car ſon grand art fut toujours de les amener au point où ils ne pouvoient ſupporter ni leur ignorance, ni leurs foibleſſes.

Tantôt il liſoit avec eux les écrits des ſages qui l'avoient précédé; tantôt il diſcutoit la nature de la juſtice, de la ſcience et du vrai bien, d'autres fois il leur montroit plus en détail les rapports qui lient les hommes entre eux, et ceux qu'ils ont avec les objets qui les entourent. Soumiſſion aux volontés des parens, quelques dures qu'elles ſoient; ſoumiſſion plus entière aux ordres de la patrie, quelque ſevères qu'ils puiſſent être; égalité d'ame dans l'une et l'autre fortune; obligation de ſe rendre utile aux hommes; néceſſité de ſe tenir dans un état de guerre contre ſes paſſions, dans un état de paix contre les paſſions des autres: ces points de doctrine, Socrate les expoſoit avec autant de clarté que de préciſion.

De là ce développement d'une foule d'idées nouvelles pour eux; de là ces maximes, priſes au haſard parmi celles qui nous reſtent de lui, que moins on a de beſoins, plus on approche de la divinité, que l'oiſiveté avilit, et non le travail; qu'un regard arrêté avec complaiſſance ſur la beauté introduit un poiſon mortel dans le coeur: que la gloire du ſage conſiſte à être vertueux, ſans affecter de le paroître, et ſa volupté à l'être tous les jours de plus en plus; qu'il vaut mieux mourir avec honneur que de vivre avec ignominie; qu'il

ne

ne faut jamais rendre le mal pour le mal; enfin, et c'étoit une de ces vérités effrayantes sur lesquelles il insistoit davantage, que la plus grande des impostures est de prétendre gouverner et conduire les hommes, sans en avoir le talent.

Des succès durables dédommageoient Socrate de ses travaux. Ecarter des emplois publics ceux de ses élèves qui n'avoient pas encore assez d'expérience; en rapprocher d'autres qui s'en éloignoient par indifférence ou par modestie; les réunir quand ils seroient divisés; établir le calme dans leurs familles, et l'ordre dans leurs affaires; les rendre plus religieux, plus justes plus tempérans: tels étoient les effets de cette persuasion douce qu'il faisoit couler dans les ames; tels étoient les plaisirs qui transportoient la sienne.

Il les dut encore moins à ses leçons qu'à ses exemples: les traits suivans montreront qu'il étoit difficile de le fréquenter, sans devenir meilleur. Né avec un extrême penchant pour le vice, sa vie entière fut le modèle de toutes les vertus. Il eut de la peine à réprimer la violence de son caractère, soit que ce défaut paroisse le plus difficile à corriger, soit qu'on se le pardonne plus aisément: dans la suite sa patience devint invincible. L'humeur difficile de Xantippe, son épouse, ne troubla plus le calme de son ame, ni la sérénité qui regnoit sur son front. Il leva le bras sur son esclave: Ah, si je n'étois en colère lui dit-il! et il ne le frappa point. Il avoit prié ses amis de l'avertir quand ils appercevroient de l'altération dans ses traits, ou dans sa voix.

Quoiqu'il fût très pauvre, il ne retira aucun salaire des ses instructions, et n'accepta jamais les offres de ses disciples. Cependant son extérieur n'étoit point négligé, quoiqu'il se ressentit de la

offres

médiocrité de sa fortune. Cette propreté tenoit aux idées d'ordre et de décence qui dirigèrent ses actions, et le soin qu'il prenoit de sa santé au desir qu'il avoit de conserver son esprit libre et tranquille.

Dans ces repas où le plaisir va quelquefois jusqu'à la licence, ses amis admirèrent sa frugalité; et dans sa conduite, ses ennemis respectèrent la pureté de ses moeurs.

Il fit plusieurs campagnes; dans toutes il donna l'exemple de la valeur et de l'obéissance: comme il s'étoit endurci depuis long-temps, contre les besoins de la vie et contre l'intempérie des saisons, on le vit au siège de Potidée, pendant qu'un froid rigoureux retenoit les troupes sous les tentes, sortir de la sienne avec l'habit qu'il portoit en tout temps, ne prendre aucune précaution, et marcher pieds nus sur la glace. Les soldats lui supposèrent les projet d'insulter à leur molleſſe; mais il en auroit agi de même s'il n'avoit pas eu de témoins.

Au même siège, pendant une sortie que fit la garnison, ayant trouvé Alcibiade couvert de blessures, il l'arracha des mains de l'ennemi, et quelque temps après, lui fit décerner le prix de la bravoure qu'il avoit mérité lui-même.

A la bataille de Délium, il se retira des derniers, à côte du général qu'il aidoit de ses conseils, marchant à petits pas, et toujours combattant, jusqu'à ce qu'ayant apperçu le jeune Xénophon, épuisé de fatigue et renversé de cheval, il le prit sur ses épaules et le mit en lieu de sureté. Lachès, c'étoit le nom du général, avoua depuis, qu'il auroit du compter sur la victoire; si tout le monde s'étoit comporté comme Socrate.

Ce

Ce courage ne l'abandonnoit pas dans des occasions peut être plus périlleuses. Le sort l'avoit élevé au rang de Sénateur; en cette qualité il présidoit avec quelques autres membres du Sénat à l'assemblée du peuple. Il s'agissoit d'une accusation contre des généraux qui venoient de remporter une victoire signalée; on proposoit une forme de jugement aussi vicieuse par son irrégularité, que funeste à la cause de l'innocence. La multitude se soulevoit à la moindre contradiction, et demandoit qu'on mît les opposans au nombre des accusés. Les autres présidens effrayés, approuvèrent le décret: Socrate seul, intrépide au milieu des clameurs et des menaces, protesta, qu'ayant fait le serment de juger conformément aux lois, rien ne le forceroit à le violer, et il ne le viola point.

Socrate plaisantoit souvent de la ressemblance de ses traits avec ceux auxquels on reconnoit le dieu Silène. Il avoit beaucoup d'agrément et de gaîté dans l'esprit, autant de force que de solidité dans le caractère, un talent particulier pour rendre la vérité sensible et intéressante; point d'ornemens dans ses discours, souvent de l'élévation, toujours la propriété du terme, ainsi que l'enchaînement et la justesse des idées.

Pendant qu'il conversoit avec ses disciples, il leur parloit fréquemment d'un génie qui l'accompagnoit depuis son enfance, et dont les inspirations ne l'engageoient jamais à rien entreprendre, mais l'arrêtoient souvent sur le point de l'exécution. Si on le consultoit sur un projet dont l'issue dût être funeste, la voix secrète se faisoit entendre; s'il devoit réussir, elle gardoit le silence. Un de ses disciples, étonné d'un langage si nouveau, le pressa de s'expliquer sur la nature de cette voix céleste, et n'obtint aucune réponse; un

auter

autre s'adreſſa pour le même ſujet à l'oracle de Trophonius, et ſa curioſité ne fut pas mieux ſatisfaite. Les auroit-il laiſſé dans le doute, ſi, par ce génie, il prétendoit déſigner cette prudence rare que ſon expérience lui avoit acquiſe? Vouloit-il les engager dans l'erreur, et s'accréditer dans leur eſprit, en ſe montrant à leurs yeux comme un homme inſpiré? Non me répondit Xénophon, à qui je propoſois un jour ces queſtions: jamais Socrate ne déguiſa la vérité; jamais il ne fut capable d'une impoſture: il n'étoit ni aſſez vain, ni aſſez imbécille pour donner de ſimples conjectures, comme de véritables prédictions; mais il étoit convaincu lui-même; et quand il nous parloit au nom de ſon génie, c'eſt qu'il en reſſentoit intérieurement l'influence.

Un autre diſciple de Socrate, nommé Simmias, que je connus à Thèbes, atteſtoit que ſon maître, perſuadé que les dieux ne ſe rendent pas viſibles aux mortels, rejetoit les apparitions dont on lui faiſoit le récit; mais qu'il écoutoit et interrogeoit avec l'intérêt le plus vif ceux qui croyoient entendre au dedans d'eux-mêmes les accens d'une voix divine.

Si l'on ajoute à ces témoignages formels, que Socrate a proteſté juſqu'à ſa mort que les dieux daignoient quelquefois lui communiquer une portion de leur preſcience; qu'il racontoit, ainſi que ſes diſciples, pluſieurs de ſes prédictions que l'événement avoit juſtifiées; que quelques unes firent beaucoup de bruit parmi les Athéniens, et qu'il ne ſongea point à les démentir: on verra clairement qu'il étoit de bonne foi, lorſqu'en parlant de ſon génie, il diſoit qu'il éprouvoit en lui-même ce qui n'étoit peut-être jamais arrivé à perſonne. Il prenoit quelquefois ſes preſſentimens pour des inſpirations divines, et rapportoit à une cauſe ſurnaturelle, les effets de la prudence ou du haſard.

Cepen-

Cependant on trouve dans l'hiſtoire de ſa vie des faits qui porteroient à ſoupçonner la droiture de ſes intentions. Que penſer en effet d'un homme qui, ſuivi de ſes diſciples, s'arrête tout à coup, ſe recueille long-tems en lui même, écoute la voix de ſon génie, et leur ordonne de prendre un autre chemin, quoiqu'ils n'euſſent rien à riſquer en ſuivant le premier *)?

Je cite un ſecond exemple. Au ſiège de Potidée, on s'apperçut que depuis le lever de l'aurore, il étoit hors de ſa tente, immobile, enſeveli dans une méditation profonde, expoſé à l'ardeur brûlante du ſoleil; car c'étoit en été. Les ſoldats s'aſſemblèrent autour de lui, et dans leur admiration ſe le montroient l'un à l'autre. Le ſoir, quelques-uns d'entre eux réſolurent de paſſer la nuit à l'obſerver. Il reſta dans la même poſition juſqu'au jour ſuivant. Alors il rendit ſon hommage au ſoleil, et ſe retira tranquillement dans ſa tente.

Vouloit-il ſe donner en ſpectacle à l'armée? Son eſprit pouvoit-il ſuivre pendant ſi long-temps le fil d'une vérité? Ses diſciples en nous tranſmettant ces faits, en ont-ils altéré les circonſtances? Convenons plutôt que la conduite des hommes les plus ſages et les plus vertueux, préſente quelquefois des obſcurités impénétrables.

Quoi-

*) Quelquel-uns de ſes diſciples, continuérent leur chemin malgré l'avis du génie, et rencontrèrent un troupeau de cochons qui les couvrirent de boue. C'eſt Théocrite, diſciple de Socrate, qui raconte ce fait dans Plutarque, et qui prend à témoin Simmias, autre diſciple de Socrate.

Quoiqu'il en soit, malgré les prédictions qu'on attribuoit à Socrate, les Athéniens n'eurent jamais pour lui la considération qu'il méritoit à tant de titres. Sa méthode devoit les aliéner ou les offenser. Les uns ne pouvoient lui pardonner l'ennui d'une discussion qu'ils n'étoient pas en état de suivre; les autres l'aveu qu'il leur arrachoit de leur ignorance.

(D'une foule de divers préjugés et de sentimens réunis,) il résulta l'opinion presque générale, que Socrate n'étoit qu'un sophiste plus habile, plus honnête, mais peut-être plus vain que les autres. J'ai vu des Athéniens éclairés lui donner cette qualification long-temps après sa mort, et de son vivant, quelques auteurs comiques l'employèrent avec adresse, pour se venger de ses mépris.

Aristophane, Eupolis, Amipsias le jouèrent sur le théâtre, comme ils se permirent de jouer Périclès. Alcibiade, et presque tous ceux qui furent à la tête du gouvernement.

Il falloit jeter du ridicule sur le prétendu génie de Socrate, et sur ses longues méditations; Aristophane le représente suspendu au dessus de la terre, assimilant ses pensées à l'air subtil et léger qu'il respire, invoquant les déesses tutélaires des sophistes, les Nuées, dont il croit entendre la voix au milieu des brouillards et des ténèbres qui l'environnent. Il falloit le perdre dans l'esprit du peuple; il l'accuse d'apprendre aux jeunes gens à mépriser les dieux, à tromper les hommes. La pièce d'Aristophane reçut des applaudissemens, mais ne fut pas couronnée.

Depuis la représentation des Nuees, il s'étoit écoulé environ 24 ans. Il sembloit que le temps de la persécution étoit passé pour-lui, lorsque tout à coup, il apprit qu'un jeune homme venoit de présenter au second des Archontes, une dénonciation conçue en ces termes: „Mélitus, fils de „Mélitus, du bourg de Pythos, intente une ac-

„cusation criminelle contre Socrate, fils de So-„phroniſque du bourg d'Alopèce. Socrate eſt „coupable en ce qu'il n'admet pas nos dieux, et „qu'il introduit parmi nous des divinités nou-„velles ſous le nom de génies: Socrate eſt cou-„pable en ce qu'il corrompt la jeuneſſe d'Athènes: „pour peine, la mort.„

Mélitus étoit un poète froid, et ſans talens; il compoſa quelques tragédies, dont le ſouvenir ne ſe perpétuera que par les plaiſanteries d'Ariſtophane. Deux accuſateurs plus pluiſſans que lui, Anytus et Lycon, qui avoient des griefs perſonnels contre Socrate, le firent ſervir d'inſtrument à leur haine. Lycon étoit un de ces orateurs publics qui dans les aſſemblées du ſénat et du peuple, diſcutent les intérêts de la patrie, et diſpoſent de l'opinion de la multitude, comme la multitude diſpoſe de tout.

(Il y a encore d'autres circonſtances qu'il faut développer) pour faire connoître la principale cauſe de l'accuſation contre Socrate.

Le peuple (à peine délivré du joug des Lacédémoniens(, ſe rappeloit avec frayeur qu'il pouvoit à tout moment perdre encore ſon autorité dont il avoit été dépouillé après la priſe d'Athènes. Les flatteurs de ce peuple redoubloient ſes alarmes; en lui repréſentant que des eſprits ardens s'expliquoient tous les jours avec une témérité révoltante contre la nature du gouvernement populaire; que Socrate le plus dangereux de tous, parce qu'il étoit le plus éclairé, ne ceſſoit d'infecter la jeuneſſe d'Athènes par des maximes contraires à la conſtitution établie; qu'on lui avoit entendu dire plus q'une fois, qu'il falloit être inſenſé pour confier les emplois et la conduit de l'état à des magiſtrats qu'un ſort aveugle choiſiſſoit parmi le plus grand nombre des citoyens; que docile à ſes leçons, Alcibiade, outre les maux dont il avoit accablé la république, avoit en dernier

dernier lieu conſpiré contre ſa liberté; que dans le même temps Critias et Théramène, deux autres de ſes diſciples, n'avoient pas rougi de ſe placer à la tête des trente tyrans: qu'il falloit enfin réprimer une licence dont les ſuites difficiles à prévoir, ſeroient impoſſibles à éviter.

Mais quelle action intenter contre Socrate? On n'avoit à lui reprocher que des diſcours ſur leſquels les lois n'avoient rien ſtatué, et qui par eux mêmes ne formoient pas un corps de délit, puiſqu'ils n'avoient pas une liaiſon néceſſaire avec les malheurs dont on avoit à ſe plaindre.

La trame ourdie par Anytus paroit à cet inconvénient, et ſervoit à la fois ſa haine perſonnelle et la vengeance du parti populaire. L'accuſateur, en pourſuivant Socrate comme un impie, devoit ſe flatter de le perdre, parce que le peuple recevoit toujours avec ardeur ces ſortes d'accuſations.

Pendant les premières procédures Socrate ſe tenoit tranquille. Un de ſes amis, nommé Hermogène, le prioit un jour de travailler à ſa défenſe. „Je m'en ſuis occupé depuis que je reſpire répondit Socrate; qu'on examine ma vie „entière: voilà mon apologie.„

„Cependant, reprit Hermogène, la vérité a „beſoin de ſoutien, et vous n'ignorez pas com„bien dans nos tribunaux, l'éloquence a perdu „de citoyens innocens, et ſauvé de coupables. „Je le ſais, repliqua Socrate; j'ai même deux „ſoin entrepris de mettre en ordre mes moyens „de defenſe; deux fois le génie qui m'éclaire m'en „a detourné, et j'ai reconnu la ſageſſe de ſes „conſeils.„

„J'ai vécu juſqu'à préſent le plus heureux „des mortels; j'ai compté ſouvent mon état à „celui des autres hommes, et je n'ai envié le „ſort de perſonne. Dois-je attendre que les in„firmités de la vieilleſſe me privent de l'uſage de

„mes sens, et qu'en affoiblissant mon esprit, el-„les ne me laissent que des jours inutiles, ou des-„tinés à l'amertume? Les dieux, suivant les ap-„parences, me préparent une mort paisible, ex-„empte de douleur, la seule que j'eusse pu desi-„rer. Mes amis, témoins de mon trépas, ne se-„ront frappés ni de l'horreur du spectacle, ni des „foiblesses de l'humanité; et dans mes derniers „momens, j'aurai encore assez de force pour le-„ver mes regards sur eux, et leur faire entendre „les sentimens de mon coeur.„

Telles étoient ses dispositions, lorsqu'il fut assigné pour comparoirre devant le tribunal des Héliastes auquel l'Archonte-roi venoit de renvoyer l'affaire, et qui dans cette occasion, fut composé d'environ cinq cens juges.

Mélitus et les autres accusateurs, avoient concerté leurs attaques à loisir; dans leurs plaidoyers soutenus de tout le prestige de l'eloquence, ils avoient rassemblé avec un art infini beaucoup de circonstances propres à prévenir les juges.

Plusieurs des amis de Socrate prirent hautement sa défense, d'autres écrivirent en sa faveur; et Mélitus auroit succombé, si Anytus et Lycon n'étoient venus à son secours. Le premier osa représenter aux juges, ou qu'on n'auroit pas du renvoyer l'accusé à leur tribunal, ou qu'ils devoient le faire mourir, attendu que s'il étoit absous, leurs enfans n'en feroient que plus attachés à sa doctrine.

Socrate se défendit pour obéir à la loi; mais ce fut avec la fermeté de l'innocence, et la dignité de la vertu. Il intervint un jugement qui le déclaroit atteint et convaincu. Ses ennemis ne l'emportèrent que de quelques voix; ils en eussent eu moins encore, et auroient été punis eux-mêmes s'il avoit fait le moindre effort pour fléchir ses juges.

Selon

Selon la jurisprudence d'Athènes, il falloit un second jugement pour statuer sur la peine. Mélitus dans son accusation concluoit à la mort. Socrate pouvoit choisir entre une amende, le bannissement, ou la prison perpetuelle. Il reprit la parole, et dit qu'il s'avoueroit coupable, s'il s'infligeoit la moindre punition; mais qu'ayant rendu de grands services à la republique il méritoit d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public. A ces mots, 80 des juges qui avoient d'abord opiné en sa faveur, adhérèrent aux conclusions de l'accusateur, et la sentence de mort fut prononcée; elle portoit que le poison termineroit les jours de l'accusé.

Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui pendant toute sa vie avoit appris à mourir. Quand il sortit du palais pour se rendre à la prison, on n'apperçut aucun changement sur son visage, ni dans sa démarche. Il dit à ses disciples, qui fondoient en larmes à ses côtés: „Eh pourquoi ne pleurez-vous que d'aujourd'hui? „ignoriez-vous qu'en m'accordant la vie, la natu„re m'avoit condamné à la perdre? Ce qui me „désespère, s'écrioit le jeune Appollodore dans „l'égarement de son affliction, c'est que vous mou„rez innocent: Aimeriez vous mieux, lui répon„dit Socrate en souriant, que je mourusse cou„pable?„ Il vit passer Anytus, et dit à ses amis: „Voyez comme il est fier de son triomphe; il ne „sait pas que la victoire reste toujours à l'homme „vertueux.„

Socrate passe trente jours dans la prison, entouré de ses disciples, qui, pour soulager leur doleur, venoient à tous momens recevoir ses regards et ses paroles, qui à tous momens croyoient les recevoir pour la dernière fois.

Le jour de l'exécution onze magistrats se rendirent de bonne heure à la prison, pour le délivrer de ses fers et lui annoncer le moment de

ſon trépas. Pluſieurs de ſes diſciples entrèrent enſuite; ils étoient à peu près au nombre de vingt; ils trouvèrent auprès de lui Xanthippe, ſon épouſe, tenant le plus jeune de ſes enfans entre ſes bras. Dès qu'elle les apperçut, elle s'ecria d'une voix entrecoupée de ſanglots: „Ah voilà vos amis et „c'eſt pour la dernière fois!„ Socrate ayant prié Criton de la faire remener chez elle, on l'arracha de ce lieu, jetant des cris douloureux, et ſe meurtriſſant le viſage.

Jamais il ne s'étoit montré à ſes diſciples avec tant de patience et de courage; ils ne pouvoient le voir ſans être oppreſſés par la douleur, l'écouter ſans être pénétrés de plaiſir. Dans ſon dernier entretien, il leur dit qu'il n'étoit permis à perſonne d'attenter à ſes jours, parce que, placés ſur la terre comme dans un poſte, nous ne devons le quitter que par la permiſſion des dieux, que pour lui, reſigné à leur volonté, il ſoupiroit après le moment qui le mettroit en poſſeſſion du bonheur qu'il avoit tâche de mériter par ſa conduite. De là paſſant au dogme de l'immortalité de l'ame, il l'établit par une foule de preuves qui juſtifioient ſes eſpérances: „Et quand même, diſoit-„il, ces eſpérances ne ſeroient pas fondées, outre „que les ſacrifices qu'elles exigent, ne m'ont pas „empêché d'être le plus heureux des hommes, „elles écartent loin de moi les amertumes de la „mort, et répandent ſur mes derniers momens une „joie pure et délicieuſe.„

„Ainſi, ajouta-t-il, tout homme qui renonçant „aux voluptés, a pris ſoin d'embellir ſon ame, „non d'ornemens étrangers, mais des ornemens „qui lui ſont propres, tels que la juſtice, la tem-„pérance et les autres vertus, doit être plein „d'une entière confiance, et attendre paiſiblement „l'heure de ſon trépas. Vous me ſuivrez quand „la vôtre ſera venue; la mienne approche, et,

„pour

„pour me ſervir de l'expreſſion d'un de nos poè-
„tes, j'entends déjà ſa voix qui m'appelle.„

Socrate, après ce diſcours paſſa dans une petite pièce pour ſe baigner; On lui préſenta ſes trois enfans; deux étoient encore dans un âge fort tendre; il donna quelques ordres aux femmes qui les avoient amenés, et après les avoir renvoyés, il vint joindre ſes amis.

Un moment après, le garde de la priſon entra. „Socrate, lui dit-il, je ne m'attends pas aux im-
„précations dont me chargent ceux à qui je viens
„annoncer qu'il eſt temps de prendre le poiſon.
„Comme je n'ai jamais vu perſonne ici, qui eût
„autant de force et de douceur que vous, je ſuis
„aſſuré que vous n'êtes pas fâché contre moi, et
„que vous ne m'attribuez pas votre infortune;
„vous n'en connoiſſez que trop les auteurs. Adieu,
„tâchez de vous ſoumettre à la néceſſité.„ Ses pleurs lui permirent à peine d'achever, et il ſe retira dans un coin de la priſon pour les répandre ſans contrainte. „Adieu, lui répondit Socra-
„te, je ſuivrai votre conſeil; „et ſe tournant vers
„ſes amis:„ Que cet homme a bon coeur, leur
„dit-il! Pendant que j'étois ici, il venoit quelque
„fois cauſer avec moi. . . Voyez comme il pleu-
re. . . Criton, il faut lui obéir: qu'on apporte
„le poiſon, s'il eſt prêt; et s'il ne l'eſt pas, qu'on
„le broie au plutôt.„

Criton voulut lui remontrer que le ſoleil n'étoit pas encore couché, que d'autres avoient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. „Ils avoient leurs raiſons, dit Socrate, et
„j'ai les miennes pour en agir autrement.„

Criton donna des ordres, et quand ils furent exécutés, un domeſtique apporta la coupe fatale; Socrate ayant demandé ce qu'il avoit a faire. „Vous promener, après avoir pris la potion,
„répondit cet homme, et vous coucher ſur le dos
„quand vos jambes commenceront à s'appeſantir.„

Alors, ſans changer de viſage, et d'une main aſſurée, il prit la coupe, et après avoir adreſſé ſes prières aux dieux, il l'approcha de ſa bouche.

Dans ce moment terrible, le ſaiſiſſement et l'effroi s'emparèrent de toutes les ames, et des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux; les uns pour les cacher, jetoient leur manteau ſur leur tête; les autres ſe levoient en ſurſaut pour ſe dérober à ſa vue; mais lorſqu'en ramenant leurs regards ſur lui, ils s'apperçurent qu'il venoit de renfermer la mort dans ſon ſein, leur douleur, trop long temps contenue, fut forcée d'éclater, et leurs ſanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore, qui, après avoir pleuré toute la journée, faiſoit retentir la priſon de hurlemens affreux. „Que faites-vous, mes amis, leur dit „Socrate ſans s'émouvoir? J'avois écarté ces fem„mes, pour n'être pas témoin de pareilles foi„bleſſes. Rappelez votre courage: j'ai toujours „oui dire que la mort devoit être accompagnée de „bons augures.„

Cependant il continuoit à ſe promener: dès qu'il ſentit de la peſanteur dans ſes jambes, il ſe mit ſur ſon lit, et s'enveloppa de ſon manteau. Le domeſtique montroit aux aſſiſtans les progrès ſucceſſifs du poiſon. Déja un froid mortel avoit glacé les pieds et les jambes, il étoit près de s'inſinuer dans le coeur, lorſque Socrate, ſoulevant ſon mantenu, dit à Criton: „Nous devons „un coq à Eſculape; n'oubliez pas de vous ac„quitter de ce voeu *). Cela ſera fait répondit „Criton: mais n'avez-vous pas encore quelque „ordre à nous donner?„ Il ne répondit point: un inſtant après, il fit un petit mouvement, le domeſtique l'avant découvert reçut ſon dernier regard, et Criton lui ferma les yeux.

*) On ſacrifioit cet animal à Eſculape.

Ainſi

Ainſi mourut le plus religieux, le plus vertueux et le plus heureux des hommes; le ſeul peut-être qui ſans crainte d'être démenti, pût dire hautement: Je n'ai jamais, ni par mes paroles, ni par mes actions, commis la moindre injuſtice.

CHAPITRE XLVIII.

Fêtes et mystères d'Eleusis.

Je vais parler du point le plus important de la religion des Athéniens, de ces mystères dont l'origine se perd dans la nuit des temps, dont les cérémonies n'inspirent pas moins de terreur que de vénération, et dont le secret n'a jamais été revelé que par quelques personnes dévouées aussitôt à la mort et à l'exécration publique: car la loi n'est pas satisfaite par la perte de leur vie, et la confiscation de leurs biens; une colonne exposée à tous les yeux, doit encore perpétuer le souvenir du crime et de la punition.

De tous les mystères établis en l'honneur de différentes divinités, il n'en est pas de plus célèbres que ceux de Cérès. C'est elle-même, dit-on qui en régla les cérémonies. Pendant qu'elle parcourit la terre sur les traces de Proserpine enlevée par Pluton, elle arriva dans la plaine d'Eleusis, et flattée de l'accueil qu'elle reçut des habitans, elle leur accorda deux bienfaits signalés, l'art de l'agriculture, et la connoissance de la doctrine sacrée.

On prétend que partout où les Athéniens ont introduit ce système religieux, il a répandu l'esprit d'union et d'humanité; qu'il purifie l'ame de son ignorance et de ses souillures; qu'il procure l'assistance particulière des dieux, les moyens de parvenir à la perfection de la vertu, les douceurs d'une vie sainte, l'espérance d'une mort paisible, et d'une félicité qui n'aura point de bornes. Les initiés occuperont une place distinguée dans les champs Elysées; ils jouiront d'une lumière pure

et

et vivront dans le sein de la divinité: tandis que les autres habiteront après leur mort, des lieux de ténèbres et d'horreur.

Pour éviter une pareille alternative, les Grecs viennent de toutes parts mendier à Eleusis le gage du bonheur qu'on leur annonce. Dès l'âge le plus tendre, les Athéniens sont admis aux cérémonies de l'initiation; et ceux qui n'y ont jamais participé, les demandent avant de mourir.

Cependant quelques personnes éclairées ne croient pas avoir besoin d'une telle association, pour être vertueuses. Socrate ne voulut jamais s'y faire agréger, et ce refus laissa quelques doutes sur sa religion. Un jour en ma présence on exhortoit Diogène à contracter cet engagement; il répondit: „Paloecion, ce fameux voleur, ob„tint l'initiation; Epaminondas et Agésilas ne la „sollicitèrent jamais. Puis je croire que le premier „sera heureux dans les champs Elysées, tandis „que les seconds seront traînés dans les bourbiers „des enfers?

Je n'ai jamais participé à ces mystères; je me suis contenté (d'être témoin des solennités dont ils sont accompagnés, et de faire quelques recherches à ce sujet). J'en ai appris des détails que je puis communiquer sans parjure.

Le temple de Cérès, et de Proserpine où se célèbrent ces mystères, est placé sur une colline au dessous de laquelle on voit la petite ville d'Eleusis. Parmi les ministres attachés au temple on en remarque quatre principaux. Le premier est l'Hiérophante; son nom désigne celui qui révèle les choses saintes, et sa principale fonction est d'initier aux mystères. Le second est chargé de porter le flambeau sacré dans les cérémonies, et de purifier ceux qui se présentent à l'initiation. Les deux autres sont le héraut sacré, et l'assistant à l'autel. On trouve encore à Eleusis des prêtresses consacrées à Cérès et à Proserpine.

Les

Les petits myſtères ſont célébrés tous les ans dans un petit temple ſitué auprès de l'Iliſſus, aux portes d'Athènes. C'eſt là qu'un des prêtres du ſecond ordre eſt chargé d'examiner et de préparer les candidats; il les exclut s'ils ſe ſont mêlés de preſtiges, s'ils ſont coupables de crimes atroces, et ſur tout s'ils ont commis un meurtre même involontaire; il ſoumet les autres à des expiations fréquentes, et leur faiſant ſentir la néceſſité de préférer la lumière de la vérité aux ténébres de l'erreur, il jette dans leur eſprit les ſemences de la doctrine ſacrée, et les exhorte à reprimer toute paſſion violente, à mériter par la pureté de l'eſprit et du coeur, l'ineffable bienfait de l'initiation.

Leur noviciat eſt quelquefois de pluſieurs années, il faut qu'il dure au moins une année entière. Pendant le temps de leurs épreuves, ils ſe rendent aux fêtes d'Eleuſis; mais ils ſe tiennent à la porte du temple, et ſoupirent aprés le moment qu'il leur ſera permis d'y pénétrer.

Il étoit enfin arrivé ce moment: l'initiation aux grands myſtères avoit été fixée à la nuit ſuivante. On s'y préparoit par des ſacrifices et des voeux que le ſecond des Archontes, accompagné de quatre aſſiſtans, nommés par le peuple, offroit pour la proſpérité de l'état. Nous vîmes entrer les novices couronnés de myrte, dans l'enceinte ſacrée. Le lendemain un de mes amis (qui étoit du nombre) me fit le récit de quelques cérémonies dont il avoit été le témoin.

Nous trouvâmes, me dit-il, les miniſtres du temple revêtus de leurs habits pontificaux. L'Hiérophante, qui dans ce moment repréſente l'auteur de l'univers, avoit des ſymboles qui déſignent la puiſſance ſuprême; le porte-flambeau, et l'aſſiſtant de l'autel paroiſſoient avec les attributs du ſoleil et de la lune; le héraut ſacré avec ceux de Mercure.

Nous

Nous étions à peine placés, que le héraut s'écria: „Loin d'ici les profanes, les impies et „tous ceux dont l'ame eſt ſouillée de crimes.„ Après cet avertiſſement, la peine de mort ſeroit décernée contre ceux qui auroient la témérité de reſter dans l'aſſemblée, ſans en avoir le droit. Le ſecond des miniſtres fit étendre ſous nos pieds les peaux des victimes offertes en ſacrifice, et nous purifia de nouveau. On lut à haute voix les rituels de l'initiation, et l'on chanta des hymnes en l'honneur de Cérès.

Bientôt un bruit ſourd ſe fit entendre. La terre ſembloit mugir ſous nos pas; la foudre et les éclairs ne laiſſoient voir que des phantômes et des ſpectres errans dans les ténèbres. Ils rempliſſoient les lieux ſaints de hurlemens qui nous glaçoient d'effroi, et de gémiſſemens qui déchiroient nos ames. La douleur meurtrière, les ſoins dévorans, la pauvreté, les maladies, la mort ſe préſentoient à nos yeux ſous des formes odieuſes et funèbres. L'Hiérophante expliquoit ces divers emblêmes, et ſes peintures vives redoubloient notre inquiétude et nos frayeurs.

Cependant à la faveur d'une foible lumière, nous avancions vers cette région des enfers, où les ames ſe purifient, juſqu'à ce qu'elles parviennent au ſéjour du bonheur. Au milieu de quantité de voix plaintives, nous entendîmes les regrets amers de ceux qui avoient attenté à leurs jours. „Ils ſont punis, diſoit l'Hiérophante, par„ce qu'ils ont quitté le poſte que les dieux leur „avoient aſſigné dans ce monde.„

A peine eut-il proféré ces mots, que des portes d'airain, s'ouvrant avec un fracas épouvantable, préſentèrent à nos regards les horreurs du Tartare. Il ne rétentiſſoit que du bruit des chaînes, et des cris des malheureux; et ces cris lugubres et perçans laiſſoient echapper par intervalles ces terribles paroles: „Apprenez par notre exemple

„ple à reſpecter les dieux, à être juſtes et recon-„noiſſans.„ Car la dureté du coeur, l'abandon des parens, toutes les eſpèces d'ingratitude ſont ſoumiſes à des châtimens, ainſi que les crimes qui échappent à la juſtice des hommes, où qui détruiſent le culte des dieux. Nous vîmes les Furies, armées de fouets, s'acharner impitoyablement ſur les coupables.

Ce tableaux effrayans, ſans ceſſe animés par la voix ſonore et majeſtueuſe de l'Hiérophante, qui ſembloit exercer le miniſtère de la vengeance céleſte, nous rempliſſoient d'épouvante, et nous laiſſoient à peine le temps de reſpirer, lorſqu'on nous fit paſſer en des boſquets délicieux ſur des prairies riantes, ſéjour fortuné, image des champs Elyſées, où brilloit une clarté pure, où des voix agréables faiſoient entendre des ſons raviſſans; lorſque introduits enſuite dans le lieu ſaint, nous jetâmes les yeux ſur la ſtatue de la déeſſe, reſplendiſſante de lumière, et parée de ſes plus riches ornemens. C'étoit là que devoient finir nos épreuves, et c'eſt là que nous avons vu, que nous avons entendu des choſes qu'il ne nous eſt pas permis de révéler. J'avouerai ſeulement que dans l'ivreſſe d'une joie ſainte, nous avons chanté des hymnes, pour nous féliciter de notre bonheur.

Tel fut le récit de l'initié. Parmi les perſonnes qui ne l'étoient pas, j'ai vu ſouvent des gens d'eſprit ſe communiquer leurs doutes ſur la doctrine qu'on enſeigne dans les myſteres de Cérès. Un diſciple de Platon propoſoit avec modeſtie une conjecture que je vais rapporter.

Il paroit certain, diſoit-il, qu'on établit dans les myſteres, la néceſſité des peines et des récompenſes qui nous attendent après la mort, et qu'on y donne aux novices la repréſentation des différentes deſtinées que les hommes ſubiſſent dans ce monde et dans l'autre. Je paroît auſſi que l'Hiérophan-

rophante leur apprend que parmi ce grand nombre de divinités, adorées par la multitude, les unes sont de purs génies qui, ministres des volontés d'un être suprême, règlent sous ses ordres les mouvemens de l'univers; et que les autres furent de simples mortels, dont on conserve encore les tombeaux en plusieurs endroits de la Grèce.

Des vues politiques favorisèrent sans doute l'établissement de cette association religieuse. Le polythéisme étoit généralement répandu, lorsqu'on s'apperçut des funestes effets qui résultoient pour la morale, d'un culte dont les objets ne s'étoient multipliés que pour autoriser toutes les espèces d'injustices et de vices; mais ce culte étoit agréable au peuple autant par son ancienneté que par ses imperfections mêmes. Loin de songer vainement à le détruire, on tâcha de le balancer par une religion plus pure, et qui repareroit le tort que le polythéisme faisoit à la société. Comme la multitude est plus aisément retenue par les lois que par les moeurs, on crut pouvoir l'abandonner à des superstitions, dont il seroit facile d'arrêter les abus; comme les citoyens éclairés doivent être plutôt conduits par les moeurs que par les lois, on crut devoir leur communiquer une doctrine propre à inspirer des vertus.

Vous comprenez déjà pourquoi les dieux sont joués sur le théâtre d'Athènes: les magistrats délivrés des fausses idées du polythéisme, sont très éloignés de reprimer une licence qui ne pourroit blesser que le peuple, et dont le peuple s'est fait un amusement.

Vous comprenez encore comment deux religions si opposées dans leurs dogmes, subsistent depuis si long-temps en un même endroit, sans trouble et sans rivalité; c'est qu'avec des dogmes différens, elles ont le même langage, et que la vérité

vérité conſerve pour l'erreur, les ménagemens qu'elle en devroit exiger.

Quoiqu'il en ſoit de la conjecture que viens de rapporter, l'initiation n'eſt preſque plus qu'une vaine cérémonie: ceux qui l'ont reçue ne ſont pas plus vertueux que les autres; ils violent tous les jours la promeſſe qu'ils ont faite de s'abſtenir de la volaille, du poiſſon, des grénades, des feves et de pluſieurs eſpèces de légumes et de fruits. Pluſieurs d'entre eux ont contracté cet engagement ſacré par des voies peu conformes à ſon objet; car, preſque de nos jours, on a vu le gouvernement, pour ſuppléer à l'épuiſement des finances, permettre d'acheter le droit de participer aux myſtères; et depuis long-temps, des femmes de mauvaiſe vie ont été admiſes à l'initiation. Il viendra donc un temps où la corruption défigurera entierement la plus ſainte des aſſociations.

CHA-

CHAPITRE XLIX.

Hiſtoire du théâtre des Grecs.

J'ai terminé mes recherches ſur l'art dramatique. Son origine et ſes progrès ont partagé les écrivains, et élevé des prétentions parmi quelque peuples de la Grèce. En compilant autant qu'il m'eſt poſſible l'eſprit de cette nation éclairée, je ne dois préſenter que des réſultats. J'ai trouvé de la vraiſemblance dans les traditions des Athéniens, et je les ai préférées.

C'eſt dans le ſein des plaiſirs tumultueux, et dans les égaremens de l'ivreſſe que ſe forma le plus regulier et le plus ſublime des arts. Transportons nous à trois ſiècles environ au delà de celui où nous ſommes *).

Aux fêtes de Bachus, ſolemniſées dans les villes avec moins d'appareil, mais avec une joie plus vive qu'elles ne le ſont aujourd'hui, on chantoit des hymnes enfantés dans les accès vrais ou ſimulés du délire poëtique; je parle de ces dithyrambes, d'où s'échappent quelquefois des ſaillies de génie, et plus ſouvent encore les éclairs ténébreux d'une imagination exaltée. Pendant qu'ils rétentiſſoient aux oreilles étonnées de la multitude, des choeurs de Bacchans et de Faunes, rangés autour des images obſcènes qu'on portoit en triomphe, faiſoient entendre des chanſons laſcives, et quelquefois immoloient des particuliers à la riſée du public.

Une

*) On ſuppoſe qu'Anacharſis finiſſoit ſes recherches ſur le théâtre des Grecs dans la 109e. Olympiade l'an 343 avant J. C.

Une licence plus effrénée régnoit dans le culte que les habitans de la campagne rendoient à la même divinité; elle y régnoit sur-tout lorsqu'ils recueilloient les fruits de ses bienfaits. Des vendangeurs barbouillés de lie, ivres de joie et de vin, s'élançoient sur leurs chariots, s'attaquoient sur les chemins par des impromptus grossiers, se vengeoient de leurs voisins en les couvrant de ridicules, et des gens riches en dévoilant leurs injustices.

Parmi les poètes qui florissoient alors, les uns chantoient les actions et les aventures des dieux et des héros; les autres attaquoient avec malignité les vices et les ridicules des personnes. Les premiers prenoient Homère pour modèle, les seconds s'autorisoient et abusoient de son exemple. Mais comme le charme de ses ouvrages dépend en grande partie, des passions et du mouvement dont il a su les animer, les poètes qui vinrent après lui, essayèrent d'introduire dans les leurs une action capable d'émouvoir et d'egayer les spectateurs; quelques-uns même tentèrent de produire ce double effet, et hasardèrent des essais informes, qu'on a depuis appellés indifféremment tragédies ou comédies, parce qu'ils réunissoient à la fois les caractères de ces deux drames.

On connoissoit déjà le besoin et le pouvoir de l'intérêt théatral; les hymnes en l'honneur de Bacchus, en peignant ses courses rapides et ses brillantes conquêtes, devenoient imitatifs; et dans les combats de jeux Pythiques, on venoit par une loi expresse d'ordonner aux joueurs de flûte, qui entroient en lice, de représenter successivement les circonstances qui avoient précédé, accompagné et suivi la victoire d'Apollon sur Python.

Quelques années après ce réglement, Susarion et Thespis, tous deux nés dans un petit bourg de l'Attique, nommé Icarie, parurent chacun à la tête d'une troupe d'acteurs, l'un sur des tréteaux, l'autre

l'autre sur un chariot *). Le premier attaqua les vices et les ridicules de son temps ; le second traita des sujets plus nobles, et puisés dans l'histoire.

Les comédies de Susarion étoient dans le goût de ces farces indécentes et satyriques qu'on joue encore dans quelques villes de la Grèce; elles furent long-temps les délices des habitans de la campagne. Athènes n'adopta ce spectacle qu'après qu'il eut été perfectionné en Sicile.

Thespis avoit vu plus d'une fois dans les fêtes où l'on ne chantoit encore que des hymnes, un des chanteurs monté sur une table, former une espèce de dialogue avec le choeur. Cet exemple lui inspira l'idée d'introduire dans ses tragédies, un acteur qui, avec de simples récits ménagés par intervalles, délasseroit le choeur, partageroit l'action et la rendroit plus intéressante.

On prit tout-à-coup un goût excessif pour les pièces de Thespis, et de Susarion. Les poètes qui jusqu'alors s'étoient exercés dans les dithyrambes et dans la satire licencieuse, frappés de formes heureuses dont ces genres commençoient à se revêtir, consacrèrent leurs talens à la tragédie et à la comédie.

Eschile trouva la première dans son enfance, enveloppée d'un vêtement grossier, le visage couvert de fausses couleurs, ou d'un masque sans caractère; n'ayant ni graces ni dignité dans ses mouvemens, inspirant le désir de l'intérêt qu'elle remuoit à peine, épritê encore des farces et des facéties qui avoient amusé ses premières années, s'exprimant quelquefois avec élégance et dignité, souvent dans un style foible, rampant, et souillé

*) Susarion présenta ses premieres pièces vers l'an 580 avant J. C. Quelques années après, Thespis donna des essais de tragédie: en 536 il fit représenter son Alceste.

d'obscénités grossières. Le père de la tragédie, car c'est le nom qu'on peut donner à ce grand homme, avoit reçu de la nature une ame forte et ardente. Son silence et sa gravité annonçoient l'austérité de son caractère. Il s'étoit nourri dès sa plus tendre jeunesse, de ces poètes qui, voisins des temps héroïques, concevoient d'aussi grandes idées, qu'on faisoit alors de grandes choses. L'histoire des siècles passés offroit à son imaginagination vive par tout l'empreinte de la grandeur, et souvent celle de la férocité.

Pour mieux assurer l'effet de ses tableaux, Eschyle employa, toutes les ressources de la représentation théatrale, pour ramener sous nos yeux le temps et le lieu de la scène. L'illusion devint alors une réalité.

Il introduisit un second acteur dans ses premières tragédies ; et dans la suite à l'exemple de Sophocle, qui venoit d'entrer dans la carriere du théâtre, il en établit un troisième, et quelquefois même un quatrième. Par cette multiplicité de personnages, un des acteurs devenoit le héros de la pièce ; il attiroit à lui le principal intérêt ; et comme le choeur ne rempliſſoit plus qu'une fonction subalterne, Eschyle eut la précaution d'abréger son rôle, et peut-être ne la poussa-t-il pas assez loin.

On lui reprochoit d'avoir admis des personnages muets. Achille après la mort de son ami, et Niobé après celle de ses enfans, se traînent sur le théâtre, et pendant plusieurs scènes y restent immobiles, la tête voilée, sans proférer une parole ; mais s'il avoit mis des larmes dans leurs yeux, et des plaintes dans leur bouche, auroit-il produit un aussi terrible effet que par ce voile, ce silence, et cet abandon à la douleur ?

Dans quelques-unes de ses pièces, l'exposition du sujet a trop d'étendue ; dans d'autres elle n'a pas assez de clarté : quoiqu'il pèche souvent contre

tre les règles qu'on a depuis établies, il les a presque toutes entrevues.

On peut dire d'Eschyle ce qu'il dit lui-même du héros Hippomédon: „L'épouvante marche devant „lui, la tête élevée jusqu'aux cieux.„ Il inspire par-tout une terreur profonde et salutaire; car il n'accable notre ame par des secousses violentes, que pour la relever aussitôt par l'idée qu'il lui donne de sa force. Ses héros aiment mieux être écrasés par la foudre que de faire une bassesse, et leur courage est plus inflexible que la loi fatale de la nécessité. Cependant il savoit mettre des bornes aux émotions qu'il étoit si jaloux d'exciter; il évita toujours d'ensanglanter la scène, parce que ses tableaux devoient être effrayans, sans être horribles.

Ce n'est que rarement qu'il fait couler des larmes, et qu'il excite la pitié; soit que la nature lui eût refusé cette douce sensibilité, qui a besoin de se communiquer aux autres; soit plutôt qu'il craignit de les amollir. Jamais il n'eût exposé sur la scène, des Phèdres et des Sthénobées; jamais il n'a peint les douceurs et les fureurs de l'amour; il ne voyoit dans les différens accès de cette passion que des foiblesses ou de crimes d'un dangereux exemple pour les moeurs, et il vouloit qu'on fût d'estimer, ceux qu'on est forcé de plaindre.

Continuons à suivre les pas immenses qu'il a faits dans la carriere. Examinons la manière dont il a traité les différentes parties de la tragédie, c'est à dire la fable, les moeurs, les pensées, les paroles, le spectacle et le chant.

Ses plans sont d'une extrême simplicité. Il négligeoit ou ne connoissoit pas assez l'art de sauver les invraisemblances, de nouer et denouer une action, d'en lier étroitement les différentes parties, de la presser ou de la suspendre par des reconnoissances et par d'autres accidens imprévus; il n'in-

téreſſe quelquefois que par le récit des faits, et par la vivacité du dialogne ; d'autres fois que par la force du ſtyle, ou par la terreur du ſpectacle. Il paroit qu'il regardoit l'unité d'action et de temps comme eſſentielle; celle de lieu comme moins néceſſaire.

Le choeur, chez-lui, ne ſe borne plus à chanter des cantiques; il fait partie du tout; il eſt l'appui du malheureux, le conſeil des rois, l'effroi des tyrans, le confident de tous; quelquefois il participe a l'action pendant tout le temps qu'elle dure.

Le caractère et les moeurs de ſes perſonnages ſont convenables et ſe démentent rarement. Il choiſit pour l ordinaire ſes modèles dans les temps héroiques, et les ſoutient à l'élévation où Homère avoit placé les ſiens. Il ſe plait à peindre des ames vigoureuſes, franches, ſupérieures à la crainte, dévouées à la patrie, inſatiables de gloire et de combats, plus grandes qu'elles ne ſont aujourd-hui, telles qu'il en vouloit former pour la défenſe de la Grèce; car il écrivoit dans le temps de la guerre des Perſes.

Comme il tend plus à la terreur qn'à la pitié, loin d'adoucir les traits de certains caractères; il ne cherche qu'à les rendre plus féroces, ſans nuire néanmoins à l'intérêt théatral.

De ſon temps, on ne connoiſſoit pour le genre héroique, que le ton de l'Epopée, et celui du dithyrambe. Comme ils s'aſſortiſſoient à la hauteur de ſes idées et de ſes ſentimens, Eſchyle les transſporta ſans les affoiblir, dans la tragédie. Entraîné par un enthouſiaſme qu'il ne peut plus gouverner, il prodigue les épithètes, les métaphores, toutes les expreſſions figurées des mouvemens de l'ame; tout ce qui donne du poids, de la force, de la magnificence au langage; tout ce qui peut l'animer et le paſſionner. Sous ſon pinceau vigoureux, les récits, les penſées, les maximes ſe changent

en images frappantes par leur beauté ou par leur singularité.

L'éloquence d'Eschyle étoit trop forte pour l'assujétir aux recherches de l'élégance, de l'harmonie et de la correction, son essor trop audacieux, pour ne pas l'exposer à des écarts et à des chûtes. C'est un style en général noble et sublime; en certains endroits grand avec excès, et pompeux jusqu'à l'enflure, quelquefois méconnoissable et révoltant par des comparaisons ignobles, des jeux et des mots puériles, et d'autres vices qui sont communs à cet auteur, avec ceux qui ont plus de génie que de goût. Malgré ces défauts, il mérite un rang très distingué parmi les plus célèbres poètes de la Grèce.

On étoit alors persuade que la nature, en donnant aux anciens héros une taille avantageuse, avoit gravé sur leur front, une majesté qui attiroit autant le respect de peuples, que l'appareil dont ils étoient entourés. Eschyle releva ses acteurs par une chaussure très haute; il couvrit leurs traits, souvent difformes, d'un masque qui en cachoit l'irrégularité, et les revêtit de robes traînantes et magnifiques, dont la forme étoit si décente, que les prêtres de Cérès n'ont pas rougi de l'adopter. Les personnages subalternes eurent des masques et des vetemens assortis à leurs rôles.

Au lieu de ces vils tréteaux qu'on dressoit autrefois à la hâte, il obtint un théâtre pourvu de machines, et embelli de décorations. Il y fit retentir le son de la trompette; on y vit l'encens brûler sur les autels, les ombres sortir du tombeau et les furies s'élancer du fond du Tartare. Dans une de ses pièces, ces divinites infernales parurent pour la première fois, avec des masques où la pâleur étoit empreinte, des torches à la main, et des serpens entrelacés dans les cheveux,

veux, ſuivies d'un nombreux cortège de ſpectres horribles.

Les ſpectateurs étonnés de l'illuſion que tant d'objets nouveaux faiſoient ſur leur eſprit, ne le furent pas moins de l'intelligence qui brilloit dans le jeu des acteurs. Eſchyle les exerçoit preſque toujours lui-même: il régloit leurs pas, et leur apprenoit à rendre l'action plus ſenſible par des geſtes nouveaux et expreſſifs. Son chant étoit plein de nobleſſe et de décence, toujours dans le genre diatonique, le plus ſimple et le plus naturel de tous.

Fauſſement accuſé d'avoir révelé dans une de ſes pièces, les myſtères d'Eleuſis, il n'échappa qu'avec peine à la fureur d'un peuple fanatique. Cependant il pardonna cette injuſtice aux Athéniens; mais quand il les vit couronner les pièces de ſes rivaux, préférablement aux ſiennes: C'eſt au temps, dit-il, à remettre les miennes à leur place; et ayant abandonné ſa patrie, il ſe rendit en Sicile, où le roi Hiéron le combla de bienfaits et de diſtinctions. Il y mourut peu de temps après, âgé d'environ 70 ans. (L'an 456 avant I. C).

Les progrès de l'art furent extrêmement rapides. Eſchyle eut pour contemporains et pour rivaux Choerilus, Pratinas, Phrynichus, dont il effaça la gloire, et Sophocle qui balança le ſienne.

Sophocle naquit d'une famille honnête d'Athènes, la 4e. année de la 70e. Olympiade, 27 ans environ après la naiſſance d'Eſchyle, environ 14 ans avant celle d'Euripide.

Il s'appliqua d'abord à la poéſie lyrique; mais ſon génie l'entraîne bientôt dans une route plus glorieuſe, et ſon premier ſuccès l'y fixa pour toujours. Il étoit âgé de 28 ans; il concouroit avec Eſchyle, qui étoit en poſſeſſion du théâtre. Après la repréſentation des pièces, la pluralité des ſuffra-

gs

ſe réunit en faveur de Sophocle; et ſon concurrent, bleſſé de cette préférence, ſe retira quelque temps après en Sicile.

Un ſi beau triomphe devoit aſſurer pour jamais à Sophocle l'empire de la ſcène: mais le jeune Euripide en avoit été témoin, et ce ſouvenir le tourmentoit, lors même qu'il prenoit des leçons d'éloquence ſous Prodicus, et de philoſophie ſous Anaxagore. Auſſi le vit-on, à l'âge de 18 ans entrer dans la carrière, et pendant une longue ſuite d'années, la parcourir de front avec Sophocle, comme deux ſuperbes courſiers qui d'une ardeur égale, aſpirent à la victoire.

Quoiqu'il eût beaucoup d'agrémens dans l'eſprit, la ſévérité, pour l'ordinaire, écartoit de ſon maintien, les graces du ſourire, et les couleurs brillantes de la joie. Il avoit, ainſi que Périclès, contracté cette habitude d'après l'exemple d'Anaxagore leur maître. Les facéties l'indignoient. „Je hais, dit-il dans une de ſes pièces, ces hom„mes inutiles, qui n'ont d'autre mérite que de „s'égayer aux dépens des ſages qui les mépriſent.„ Il falloit ſur-tout alluſion à la licence des auteurs de comédies qui, de leur côté, cherchoient à décrier ſes mœurs, comme ils décrioient celles des philoſophes. Pour toute réponſe, il eut ſuffi d'obſerver qu'Euripide étoit l'ami de Socrate, qui n'aſſiſtoit guere aux ſpectacles, que lorſqu'on donnoit les pièces de ce poète.

Il avoit expoſé ſur la ſcène des princeſſes ſouillées de crimes, et à cette occaſion, il s'étoit déchaîné plus d'une fois contre les femmes en général; on cherchoit à les ſoulever contre lui; les uns ſoutenoient qu'il les haïſſoit; d'autres, plus éclairés, qu'il les aimoit avec paſſion. „Il les dé„teſte, diſoit un jour quelqu'un: Oui, répondit „Sophocle, mais c'eſt dans ſes tragédies„

Diverſes raiſons l'engagèrent ſur la fin de ſes jours, à ſe retirer auprè d'Archélaüs, roi de Ma-

cédoine, où il mourut âgé d'environ 76 ans *). Les Athéniens envoyèrent des députés en Macédoine, pour obtenir que son corps fût transporté à Athènes: mais Archélaüs, qui avoit déjà donné des marques publiques de sa douleur, rejeta leurs prières, et regarda comme un honneur pour ses états, de conserver les restes d'un grand homme; il lui fit élever un tombeau magnifique, près de la capitale, sur les bords d'un ruisseau dont l'eau est si excellente, qu'elle invite le voyageur à s'arrêter, et à contempler en conséquence le monument exposé à ses yeux. En même temps les Athéniens lui dressèrent un cénotaphe sur le chemin qui conduit de la ville au Pirée.

L'opinion de la plupart des Athéniens assignoit le premier rang (entre les poètes tragiques), à Eschyle, le second à Sophocle, et le troisième à Euripide. Sans l'approuver, sans la combattre, je vais rapporter les changemens que les deux derniers firent à l'ouvrage du premier.

Sophocle réprochoit trois défauts à Eschyle: la hauteur excessive des idées, l'appareil gigantesque des expressions, la pénible disposition des plans; et ces défauts il se flattoit de les avoir évités.

Si les modèles qu'on nous présente au théâtre, se trouvoient à une trop grande élévation, leurs malheurs n'auroient pas le droit de nous attendrir, ni leurs exemples celui de nous instruire. Les héros de Sophocle sont à la distance précise où notre admiration et notre intérêt peuvent atteindre: comme ils sont au-dessus de nous, sans être loins de nous, tout ce qui les concerne ne nous est ni trop étranger, ni trop familier; et comme ils conservent de la foiblesse les plus affreux revers, il en résulte un pathétique sublime qui caractérise spécialement ce poète.

H

*) Sophocle mourut âgé de 91 ans.

Il reſpecte tellement les limites de la véritable grandeur, que dans la crainte de les franchir, il lui arrive quelquefois de n'en pas approcher. Au milieu d'une courſe rapide, au moment qu'il va tout embraſer, on le voit ſoudain s'arrêter et s'éteindre: on diroit alors qu'il préfère les chutes aux écarts.

En réduiſant l'héroiſme à ſa juſte meſure, Sophocle baiſſa le ton de la tragédie, et bannit ces expreſſions qu'une imagination furieuſe dictoit à Eſchyle, et qui jetoient l'épouvante dans l'ame des ſpectateurs: ſon ſtyle comme celui d'Homère, eſt plein de force, de magnificence, de nobleſſe et de douceur; juſque dans la peinture des paſſions les plus violentes, il s'aſſortit heureuſement à la dignité des perſonnages.

Eſchyle peignit les hommes plus grands qu'ils ne peuvent être; Sophocle comme ils devroient être; Euripide tels qu'ils ſont: les deux premiers avoient négligé des paſſions et des ſituations que le troiſieme crut ſuſceptibles des grands effets. Il repréſenta tantôt des princeſſes brûlantes d'amour, et ne reſpirant que l'adultère et les forfaits, tantôt des rois dégradés par l'adverſité, au point de ſe couvrir de haillons, et de tendre la main, à l'exemple des mendians. Ces tableaux, où l'on ne trouvoit plus l'empreinte de la main d'Eſchyle ni de celle de Sophocle, ſoulevèrent d'abord les eſprits; on diſoit qu'on ne devoit ſous aucun prétexte, ſouiller le caractère, ni le rang des héros de la ſcène; qu'il étoit honteux de décrire avec art, des images indécentes, et dangereux de prêter au vice l'autorité des grands exemples.

Mais ce poète eſt admirable lorſqu'il peint les fureurs de l'amour, ou qu'il excite les émotions de la pitié; c'eſt alors que ſe ſurpaſſant lui-même, il parvient quelquefois au ſublime pour lequel il ſemble que la nature l'avoit pas deſtiné. Les Athéniens s'attendrirent ſur le ſort de Phèdre coupable;

pable; ils pleurèrent sur celui du malheureux Télèphe; et l'auteur fut justifié.

(Pendant qu'on l'accusoit de dégrader la tragédie), il se proposoit d'en faire une école de sagesse: on trouve, dans ses écrits, le système d'Anaxagore, son maître, sur l'origine des êtres, et les préceptes de cette morale dont Socrate son ami, discutoit alors les principes. Mais comme les Athéniens avoient pris du goût pour cette éloquence artificielle dont Prodicus lui avoit donné des leçons, il s'attacha principalement à flatter leurs oreilles; ainsi les dogmes de la philosophie, et les ornemens de la rhétorique, furent admis dans la tragédie, et cette innovation servit encore a distinguer Euripide de ceux qui l'avoient précédé.

Dans les pièces d'Eschyle et de Sophocle, les passions, empressées d'arriver à leur but, ne prodiguent point des maximes qui suspendroient leur marche; le second sur-tout a cela de particulier, que tout en courant, et presque sans y penser, d'un seul trait il décide le caractère, et dévoile les sentimens secrets de ceux qu'il met sur la scène. C'est ainsi que dans son Antigone, un mot échappé comme par hasard à cette princesse, laisse éclater son amour pour le fils de Créon.

Euripide multiplia les sentences et les réflexions; il se fit un plaisir ou un devoir d'étaler ses connoissances, et se livra souvent à des formes oratoires; de là les divers jugemens qu'on porte de cet auteur, et les divers aspects sous lesquels on peut l'envisager. Comme philosophe, il eut un grand nombre de partisans; et comme il influoit avec force sur les dogmes importans de la morale, il fut mis au nombre des sages, et il sera toujours regardé comme le philosophe de la scène.

Son éloquence, qui quelquefois dégénère en une vaine abondance de paroles, ne l'a pas rendu moins

moins célèbre parmi les orateurs en général, et parmi ceux du barreau en particulier: il opère la persuasion par la chaleur de ses sentimens; et la conviction par l'adresse avec laquelle il amène les réponses et les repliques.

Les beautés que les philosophes et les orateurs admirent dans ses écrits, sont des défauts réels aux yeux de ses censeurs, ils soutiennent que tant de phrases de rhétorique, tant de maximes accumulées, de digressions savantes, et de disputes oiseuses, refroidissent l'intérêt, et mettent à cet égard Euripide fort au dessous de Sophocle qui ne dit rien d'inutile.

Eschyle avoit conservé dans son style, les hardiesses du dithyrambe; et Sophocle, la magnificence de l'épopée: Euripide fixa la langue de la tragédie; il ne retint presque aucune des expressions spécialement consacrées à la poésie: mais il fut tellement choisir et employer celles du langage ordinaire, que sous leur heureuse combinaison, la foiblesse de la pensée semble disparoître, et le mot le plus commun s'ennoblir. Telle est la magie de ce style enchanteur, qui dans un juste tempérament entre la bassesse et l'élévation, est presque toujours élégant et clair, presque toujours harmonieux, coulant et si flexible, qui paroît se prêter sans efforts à tous les besoins de l'ame.

C'étoit néanmois avec une extrême difficulté qu'il faisoit des vers faciles, de même que Platon, Zeuxis et tous ceux qui aspirent à la perfection. Il jugeoit ses ouvrages avec la sévérité d'un rival, et les soignoit avec la tendresse d'un père. „Il disoit une fois, que trois de ses vers lui avoient „coûté trois jours de travail: J'en aurois fait cent „à votre place, lui dit un poète médiocre. Je le „crois répondit Euripide, mais ils n'auroient subsisté que trois jours.„

Quant à la conduite des pièces, la supériorité de Sophocle est généralement reconnue; on pourroit

roit même démontrer que c'eſt d'après lui que les lois de la tragédie ont preſque toutes été rédigées; mais il ſuffira de dire en général, que cet auteur s'eſt garanti des fautes eſſentielles qu'on reproche à ſon rival.

Euripide reuſſit rarement dans la diſpoſition de ſes ſujets: tantôt il y bleſſe la vraiſemblance; tantôt les incidens y ſont amenés par force; d'autres fois ſon action ceſſe de faire un même tout; presque toujours les noeuds et les dénouemens laiſſent quelque choſe à deſirer, et ſes choeurs n'ont ſouvent qu'un rapport indirect avec l'action.

Il imagina d'expoſer ſon ſujet dans un prologue, ou long avant-propos entièrement détaché de la pièce: c'eſt là que pour l'ordinaire un des acteurs vient froidement rappeler tous les évènemens antérieurs et rélatifs à l'action; qu'il rapporte ſa généalogie ou celle d'un des principaux perſonnages; qu'il nous inſtruit du motif qui l'a fait deſcendre du ciel, ſi c'eſt un Dieu; qui l'a fait ſortir du tombeau, ſi c'eſt un mortel, c'eſt là que pour s'annoncer aux ſpectateurs, il ſe borne à décliner ſon nom: *Je ſuis la déeſſe Vénus*; *Je ſuis Mercure fils de Maia*; *Je ſuis Polydore fils d'Hécoube*; *Je ſuis Focaſte*; *Je ſuis Andromaque*.

Dans les pièces d'Eſchyle et de Sophocle, un heureux artifice éclaircit le ſujet dès les premières ſcènes; Euripide même ſemble leur avoir dérobé leur ſecret dans ſa Médée, et dans ſon Iphigénie en Aulide. Cependant quoique en général ſa manière ſoit ſans art, elle n'eſt point condamnée par d'habiles critiques.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt que dans quelques uns de ſes prologues, comme pour affoiblir l'intérêt qu'il veut inſpirer, il nous prévient ſur la plupart des évènemens qui doivent exciter notre ſurpriſe. Ce qui doit nous étonner encore, c'eſt de le voir tantôt prêter aux eſclaves le langage des philoſophes, et aux rois celui

des

des eſclaves; tantôt pour flatter le peuple, ſe livrer à des écarts, dont ſa pièce des Suppliantes offre un exemple frappant.

Je releverai dans le chapitre ſuivant d'autres défauts dont quelques uns lui ſont communs avec Sophocle; mais comme ils n'ont pas obſcurci leur gloire, on doit conclure de là que les beautés qui parent leurs ouvrages, ſont d'un ordre ſupérieur. Il faut même ajouter en faveur d'Euripide, que la plupart de ſes pièces, ayant une cataſtrophe funeſte, produiſent le plus grand effet, et le font regarder comme le plus tragique des poëtes dramatiques.

Le théâtre offroit d'abondantes moiſſons de lauriers aux talens qu'il falloit éclore. Depuis Eſchyle juſqu'à nos jours, dans l'eſpace d'environ un ſiècle et demi, quantité d'auteurs ſe ſont empreſſés d'aplanir ou d'embellir les routes que le génie s'étoit récemment ouvertes: c'eſt à leurs productions à les faire connoître à la poſtérité. Je citerai quelques-uns de ceux ſont les ſuccès ou les vains efforts peuvent éclaircir l'hiſtoire de l'art, et inſtruire ceux qui le cultivent.

Phrynichus, diſciple de Theſpis et rival d'Eſchyle, introduiſit les rôles de femmes ſur la ſcène. Sa tragédie, intitulée la priſe de Milet, eut un ſuccès étrange; les ſpectateurs fondirent en larmes, et condamnèrent l'auteur à une amende de 1000 drachmes (900 livres), pour avoir peint avec des couleurs trop vives, des maux que les Athéniens auroient pu prévenir.

Les ouvrages d'Jon ſont tellement ſoignés, que l'œil le plus ſévère n'y diſcerne aucune tache. Cependant tout ce qu'il a fait ne vaut pas l'Oedipe de Sophocle, parce que malgré ſes efforts, il n'atteignit que la perfection de la médiocrité.

Agathon, ami de Socrate et d'Euripide, haſarda le premier, des ſujets feints. Ses comédies

dies sont écrites avec élégance, ses tragédies avec la même profusion d'antithèses et d'ornemens symétriques, que les discours du rhéteur Gorgias.

Philoclès composa un très grand nombre de pièces, qui n'ont d'autre singularité qu'un style amer, qui l'a fait surnommer la bile. Cet écrivain si médiocre, l'emporta sur Sophocle, au jugement des Athéniens, dans un combat où ce dernier avoit présenté l'Oedipe, une de ses plus belles pièces, et le chef d'oeuvre peut être du théâtre Grec. Il viendra sans doute un temps, où par respect pour Sophocle, on n'osera pas dire qu'il étoit supérieur à Philoclès.

Astydamans, neveu de Philoclès, fut encore plus fécond que son oncle, et remporta quinze fois le prix. Son fils de même nom, a donné, de mon temps, plusieurs pièces; il a pour concurrens Aristépiade, Apharée, fils adoptifs d'Isocrate, Théodecte et d'autres encore, qui seroient admirés, s'ils n'avoient pas succédé à des hommes véritablement admirables.

J'oublois Denys l'ancien, roi de Syracuse; il fut aidé dans la composition de ses tragédies, par quelques gens d'esprit, et dut à leurs secours la victoire qu'il emporta dans ce genre de littérature. Ivre de ses productions, il sollicitoit les suffrages de tous ceux qui l'environnoient avec la bassesse et la cruauté d'un tyran. Il pria un jour Philoxène de corriger une pièce qu'il venoit de terminer; et ce poète l'ayant raturé depuis le commencement jusqu'à la fin, fut condamné aux carrières. Le lendemain Denys le fit sortir, et l'admit à sa table; sur la fin du dîné, ayant récité quelques-uns de ses vers: Eh bien, dit-il, qu'en pensez vous, Philoxène? Le poète, sans lui répondre, dit aux satellites de le remener aux carrières.

Eschyle, Sophocle et Euripide sont et seront toujours placés à la tête de ceux qui ont illustré

la

la scène. D'où vient donc que sur le grand nombre de pièces qu'ils présentèrent au concours, le premier ne fut couronné que treize fois, le second que dix huit fois, le troisième que cinq fois? C'est que la multitude décida de la victoire, et que le public à depuis fixé les rangs. La multitude avoit des protecteurs dont elle épousoit les passions, des favoris dont elle soutenoit les intérêts. De là tant d'intrigues, de violences et d'injustices, qui éclatèrent dans le moment de la décision: d'un autre côté le public, c'est à dire la plus saine partie de la nation, se laissa quelquefois éblouir par de légères beautés, éparses dans des ouvrages médiocres; mais il ne tarda pas à mettre les hommes de génie à leur place, lorsqu'il fut averti de leur supériorité; par les vaines tentations de leurs rivaux et de leurs successeurs.

Quoique la comédie ait la même origine que la tragédie, son histoire moins connue, indique des révolutions dont nous ignorons les détails et des découvertes dont elle nous cache les auteurs.

Née vers la 50e. olympiade, dans les bourgs de l'Attique, assortie aux moeurs grossières des habitans de la campagne, elle n'osoit approcher de la capitale; et si par hasard des troupes d'acteurs indépendans s'y glissoient pour jouer ses farces indécentes, ils étoient moins autorisés que tolerés par le gouvernment. Ce ne fut qu'après une longue enfance qu'elle prit tout à coup son accroissement en Sicile. Au lieu d'un recueil sans liaison et sans suite, le philosophe Epicharme établit une action, en lia toutes les parties, la traita dans une juste étendue, et la conduisit sans écart jusqu'à la fin. Ses pièces assujetties aux mêmes lois que la tragédie, furent connues en Grèce; elles y servirent de modèles, et la comédie y partagea bientôt avec sa rivale, les suffrages du public, et l'hommage que l'on doit aux

talens. Les Athéniens sur-tout l'accueillirent avec des transports qu'auroit excité la nouvelle d'une victoire.

Plusieurs d'entre eux s'exercèrent dans ce genre; et leurs noms décorent la liste nombreuse de ceux qui, depuis Epicharme jusqu'à nos jours s'y sont distingués. Tels furent parmi les plus anciens, Magnès, Cratinus, Cratès, Phérécrate, Eupolis Aristophane, mort environ trente ans avant mon arrivée en Grèce. Ils vécurent tous dans le siècle de Périclès.

Si l'on s'en rapportoit au titre des pièces qui nous restent de leur temps, il seroit difficile de concevoir l'idée qu'on se faisoit alors de la comédie. Voici quelques uns de ces titres; le ciel, les saisons; les oiseaux, les abeilles, les grenouilles, les nuées, les chèvres &c.

La lecture de ces pièces prouve clairement que leurs auteurs n'eurent pour objet que de plaire à la multitude, que tous les moyens leur parurent indifférens, et qu'ils employerent tour à tour la parodie, l'allégorie et la satire, soutenues des images les plus obscènes, et des expressions les plus grossières.

Nous avons vu que quelques-uns, traitant un sujet dans sa généralité, s'abstinrent de toute injure personnelle. Mais d'autres furent assez perfides pour confondre les défauts avec les vices, et le mérite avec le ridicule: espions dans la société, délateurs sur le théâtre, ils livrèrent les reputations éclatantes à la malignité de la multitude, les fortunes bien ou mal acquises à sa jalousie. Point de citoyen assez élevé, point d'assez méprisable qui fût à l'abri de leurs coups; quelquefois désigné par des allusions faciles à saisir, il le fut encore plus souvent par son nom, et par les traits de son visage empreints sur le masque de l'acteur. C'est ainsi que dans la personne de Socrate

crate la vertu fut plus d'une fois immolée sur le théâtre.

Les auteurs de ces satyres recouroient à l'imposture pour satisfaire leur haîne; à de sales injures pour satisfaire le petit peuple. Le poison à la main, ils parcouroient les différentes classes des citoyens et l'intérieur des maisons, pour exposer au jour des horreurs qu'il n'avoir pas éclairées.

La plus saine partie de la nation murmuroit, contre les entreprises de la comédie. Vers la fin de la guerre du Péloponèse, un petit nombre de citoyens s'étant emparés du pouvoir, leur premier soin fut de reprimer la licence des poètes, et de permettre à la personne lésée, de les traduire en justice. La terreur qu'inspirerent ces hommes puissans, produisit dans la comédie une revolution soudaine. Le choeur disparut parce que les gens riches effrayés, ne voulurent point se charger du soin de le dresser, et de fournir à son entretien; plus de satyre directe contre les particuliers, ni d'invectives contre les chefs de l'état; ni de portraits sur les masques. Aristophane lui même se soumit à la reforme dans ses dernieres pièces; ceux qui le suivirent de près, tels qu'Eubulus, Antiphane et plusieurs autres, respecterent les règles de la bienséance. Le malheur d'Anaxandride leur apprit à ne plus s'en écarter; il avoit parodié ces paroles d'une pièce d'Euride: *La nature donne ses ordres; et s'inquiete peu de nos lois.* Anaxandride ayant substitué le mot ville à celui de nature, fut condamné à mourir de faim.

C'est l'état où se trouvoit la comédie pendant mon séjour en Grèce. Les auteurs s'attachoient à peindre dans le général les singularités qui choquoient la société, ou les actions qui la déshonoroient; ils parloient une langue que les oreilles délicates pouvoient entendre; et des sujets bizarres n'exposoient plus à nos yeux des choeurs d'oi-

ſeaux, de guêpes et d'autres animaux revêtus de leur forme naturelle. On faiſoit tous les jours de nouvelles découvertes dans les égaremens de l'eſprit et du coeur, et il ne manquoit plus qu'un génie qui mit à profit les erreurs des anciens, et les obſervations des modernes *).

Après avoir ſuivi les progrès de la tragédie et de la comédie, il me reſte à parler d'un drame qui reunit à la gravité de la premiere, la gaieté de la ſeconde; il naquit de même dans les fêtes de Bacchus. Là des choeurs de Silènes et de ſatyres entremêloient de facéties les hymnes qu'ils chantoient en l'honneur de ce dieu.

Leurs ſuccès donnèrent la première idée de la ſatyre, poème où les ſujets les plus ſérieux ſont traités d'une manière à la fois touchante et comique.

Il eſt diſtingué de la tragédie, par l'eſpèce de perſonnages qu'il admet, par la cataſtrophe qui n'eſt jamais funeſte, par les traits, les bons mots, et les boufonneries qui font ſon principal mérite; il l'eſt de la comédie, par la nature du ſujet, par le ton de dignité qui règne dans quelques unes de ſes ſcènes, et par l'attention que l'on a d'en écarter les perſonnalités; il l'eſt de l'une et de l'autre par des rhythmes qui lui ſont propres, par la ſimplicité de la fable, par les bornes preſcrites à la durée de l'action: car la ſatyre eſt une petite pièce qu'on donne après la repréſentation des tragédies, pour délaſſer les ſpectateurs.

La ſcène offre aux yeux, des bocages, des montagnes, des grottes et des payſages de toute eſpèce. Les perſonnages du choeur, déguiſés ſous la forme bizarre qu'on attribue aux ſatyres, tantôt exécutent des danſes vives et ſautillantes, tantôt dialoguent ou chantent avec les dieux, ou les héros; et de la diverſité des penſées, des ſenti-

*) Ménandre naquit dans une des dernières années du ſéjour d'Anacharſis en Grèce.

entimens et des expreſſions, réſulte un contraſte frappant et ſingulier.

Eſchyle eſt celui de tous qui a le mieux réuſſi dans ce genre ; Sophocle et Euripide s'y ſont diſtingués, moins pourtant que les poètes Achéus et Hégémon. Ce dernier ajouta un nouvel agrément au drame ſatyrique, en parodiant de ſcène en ſcène des tragédies connues ; ces parodies que la fineſſe de ſon jeu rendoit très piquantes, furent extrêmement applaudies, et ſouvent couronnées. Un jour qu'il donnoit ſa Gigantomachie, pendant qu'un rire exceſſif s'étoit élevé dans l'aſſemblée, on apprit la défaite de l'armée en Sicile ; Hégémon voulut ſe taire ; mais les Athéniens, immobiles dans leurs places, ſe couvrirent de leurs manteaux, et après avoir donné quelques larmes à la perte de leurs parens, ils n'en écoutèrent pas avec moins d'attention le reſte de la pièce. Ils dirent depuis, qu'ils n'avoient point voulu montrer leur foibleſſe, et témoigner leur douleur en préſence des étrangers qui aſſiſtoient au ſpectacle.

CHAPITRE L.

Représentation des pièces de théâtre à Athènes.

Le théâtre eſt ouvert à la pointe du jour. Rien de ſi impoſant que le premier coup d'oeil; d'un côté la ſcène ornée de décorations exécutées par d'habiles artiſtes, de l'autre un vaſte amphithéâtre couvert de gradins qui s'élèvent les uns au deſſus des autres juſqu'à une très grande hauteur; des paliers et des eſcaliers qui ſe prolongent et ſe croiſent par intervalles, facilitent la communication, et diviſent les gradins en pluſieurs compartimens dont quelques uns ſont réſervés pour certains corps et certains états.

Pendant la repréſentation, il n'eſt permis à perſonne de reſter au paterre; l'expérience avoit appris que, s'il n'étoit pas abſolument vide, les voix ſe faiſoient moins entendre.

L'avant ſcène ſe diviſe en deux parties; l'une plus haute, où récitent les acteurs; l'autre plus baſſe, où le choeur ſe tient communément. Cette dernière eſt élevée de dix à douze pieds au deſſus du parterre, d'où l'on peut y monter. Il eſt facile au choeur placé en cet endroit, de ſe tourner vers les acteurs ou vers les aſſiſtans.

Comme le théâtre n'eſt pas couvert, il arrive quelquefois qu'une pluie ſoudaine force les ſpectateurs de ſe refugier ſous des portiques, et dans des édifices publics qui ſont au voiſinage.

Dans la vaſte enceinte du théatre, on donne ſouvent les combats, ſoit de poéſie, ſoit de muſique ou de danſe, dont les grandes ſolennités ſont accom-

accompagnées. Il eſt conſacré à la gloire, et cependant on y a vu, dans un même jour, une pièce d'Euripide ſuivie d'un ſpectacle de pantins.

On ne donne des tragédies et des comédies que dans trois fêtes conſacrées à Bacchus, dont les plus brillantes ſont les grandes Dionyſiaques qui commencent le 12 du mois élaphébolion, et durent pluſieurs jours, pendant leſquels on repréſente les pièces deſtinées au concours.

La victoire coûtoit plus d'efforts autrefois qu'aujourd'hui. Un auteur oppoſoit à ſon adverſaire trois tragédies, et une de ces petites pièces qu'on nomme ſatyres. Dans les fêtes qui ſe terminent en un jour, on repréſente maintenant cinq ou ſix drames, ſoit tragédies ſoit comédies. Mais dans les grandes Dionyſiaques qui durent plus longtemps, on en donne douze ou quinze, et quelquefois davantage; leur repréſentation commence de très bonne heure le matin, et dure quelquefois toute la journée.

C'eſt au premier des Archontes que les pièces ſont d'abord préſentées; c'eſt à lui qu'il appartient de les recevoir ou de les rejeter.

La couronne n'eſt pas décernée au gré d'une aſſemblée tumultueuſe; le magiſtrat qui préſide aux fêtes, fait tirer au ſort un petit nombre de juges, qui s'obligent par ſerment de juger ſans partialité; c'eſt ce moment que ſaiſiſſent les partiſans et les ennemis d'un auteur. Quelquefois en effet la multitude ſoulevée par leurs intrigues, annonce ſon choix d'avance, s'oppoſe avec fureur à la création du nouveau tribunal, ou contraint les juges à ſouſcrire à ſes déciſions.

Outre le nom du vainqueur, on proclame ceux des deux concurrens qui l'ont approché de plus près. Pour lui, comblé des applaudiſſemens qu'il a reçus au théâtre, et que le chœur avoit ſollicités à la fin de la pièce, il ſe voit ſouvent accompagné juſqu'à ſa maiſon, par une partie des ſpecta-

ſpectateurs; et pour l'ordinaire il donne une fête à ſes amis

On diſtingue deux ſortes d'acteurs; ceux qui ſont ſpécialement chargés de ſuivre le fil de l'action, et ceux qui compoſent le choeur. Pour mieux expliquer leurs fonctions réciproques, je vais donner une idée de la coupe des pièces.

Outre les parties qui conſtituent l'eſſence d'un drame, et qui ſont la fable, les moeurs, la diction, les penſées, la muſique et le ſpectacle, il faut conſidérer encore celles qui la partagent dans ſon étendue; et telles ſont le prologue, l'épiſode, l'exode et le choeur.

Le prologue commence avec la pièce, et ſe termine au premier intermède, ou entre-acte; l'épiſode, en général, va depuis le premier juſqu'au dernier des intermèdes; l'exode comprend tout ce qui ſe dit après le dernier intermède. C'eſt dans la première de ces parties que ſe fait l'expoſition, et que commence quelquefois le noeud, l'action ſe développe dans la ſeconde; elle ſe dénoue dans la troiſième. Ces trois parties n'ont aucune proportion entre elles; dans l'Oedipe à Colone de Sophocle, qui contient 1862 vers, le prologue ſeul en renferme 700.

Le théâtre n'eſt jamais vide: le choeur s'y préſente quelquefois à la première ſcène; s'il y paroît plus tard, il doit être naturellement amené; s'il en ſort, ce n'eſt que pour quelques inſtans, et pour une cauſe légitime.

L'action n'offre qu'un tiſſu de ſcènes coupées par des intermèdes, dont le nombre eſt laiſſé au choix des poètes; pluſieurs pièces en ont quatre; d'autres cinq ou ſix.

Ce qui caractériſe proprement l'intermède, c'eſt lorſque les choriſtes ſont cenſés être ſeuls, et chantent tous enſemble. Si, par haſard dans ces occaſions, ils ſe trouvent ſur le théâtre avec quelqu'un des perſonnages de la ſcène précédente, ils

ne

ne lui adreſſent point la parole, ou n'en exigent aucune réponſe.

Le choeur, ſuivant que le ſujet l'exige, eſt compoſé d'hommes ou de femmes, de vieillards ou de jeunes gens, de citoyens ou d'eſclaves, de prêtres, de ſoldats &c. toujours au nombre de 15 dans la tragédie, de 24 dans la comédie; toujours d'un état inférieur à celui des principaux perſonnages de la pièce. Comme, pour l'ordinaire, il repréſente le peuple, ou que du moins il en fait partie, il eſt défendu aux étrangers, même établis dans Athènes, d'y prendre un rôle, par la même raiſon qu'il leur eſt défendu d'aſſiſter à l'aſſemblée général de la nation.

Les choriſtes arrivent ſur le théâtre, précédés d'un jouer de flûte qui règle leurs pas, quelquefois l'un après l'autre, plus ſouvent ſur 3 de front et 5 de hauteur, ou ſur 5 de front et 3 de hauteur, quand il s'agit d'une tragédie; ſur quatre de front et 6 de hauteur, ou dans un ordre inverſe quand il eſt queſtion d'une comédie.

Dans le courant de la pièce, tantôt le choeur exerce la fonction d'acteur, tantôt il forme l'intermède. Sous le premier aſpect, il ſe mêle dans l'action; il chante ou déclame avec les perſonnages; ſon coryphée lui ſert d'interprète. En certaines occaſions il ſe partage en deux groupes, dirigés par deux chefs qui racontent quelques circonſtances de l'action, ou ſe communiquent leurs craintes et leurs eſpérances; ces ſortes de ſcènes, qui ſont preſque toujours chantées, ſe terminent quelquefois par la réunion des deux parties du choeur. Sous le ſecond aſpect, il ſe contente de gémir ſur les malheurs de l'humanité, ou d'implorer l'aſſiſtance des dieux en faveur du perſonnage qui l'intéreſſe.

Pendant les ſcènes, le choeur ſort rarement de ſa place; dans les intermèdes, et ſur-tout dans le premier, il exécute différentes évolutions au ſon

de la flûte. Les vers qu'il chante sont, comme ceux des odes, disposés en strophes, antistrophes, épodes &c. Les choristes, à la première strophe, vont de droite à gauche, à la première antistrophe de gauche à droite, dans un temps, égal, et repetant le même air sur d'autres paroles. Ils s'arrêtent ensuite, et, tournés vers les spectateurs, ils font entendre une nouvelle mélodie.

On donne des gages considérables aux acteurs qui ont acquis une grande célébrité. J'ai vu Polus gagner un talent en deux jours (5400 livres) leur salaire se règle sur le nombre des pièces qu'ils jouent.

Le premier acteur doit tellement se distinguer des autres, que ceux-ci, fussent-ils doués de la plus belle voix, sont obligés de la ménager, pour ne pas éclipser la sienne.

On chante dans les intermèdes; on déclame dans les scènes, toutes les fois que le choeur garde le silence, mais quand il dialogue avec les acteurs, alors, ou son coryphée récite avec eux, ou ils chantent eux-mêmes alternativement avec le choeur.

Dans le chant, la voix est dirigée par la flûte; elle l'est dans la déclamation par une lyre qui l'empêche de tomber, et qui donne successivement la quarte, la quinte et l'octave.

Le maître du choeur ne se borne pas à diriger la voix de ceux qui sont sous ses ordres; il doit encore leur donner des leçons des deux espèces de dances qui conviennent au théâtre. L'une est la danse proprement dite; les choristes ne l'exécutent que dans certaines pièces, dans certaines occasions, par exemple, lorsqu'une heureuse nouvelle les force de s'abandonner aux transports de leur joie. L'autre qui s'est introduite fort tard dans la tragédie, est celle qui en réglant les mouvemens et les diverses inflexions du corps, est parvenue à peindre, avec plus de précision que

la première, les actions les moeurs et les sentimens.

Cette sorte de danse n'étant, comme l'harmonie, qu'une suite de mouvemens cadencés et de repos expressifs, il est visible qu'elle a dû se diversifier, dans les différentes espèces de drames. Il faut que celle de la tragédie annonce des ames qui supportent leurs passions, leur bonheur, leur infortune, avec la décence et la fermeté qui conviennent à la hauteur de leur caractere; il faut qu'on reconnoisse, à l'attitude des acteurs, les modèles que suivent les sculpteurs pour donner de belles positions à leurs figures; que les évolutions des choeurs s'exécutent avec l'ordre et la discipline des marches militaires; qu'enfin tous les signes extérieurs concourent avec tant de précision à l'unité de l'intérêt, qu'il en résulte un concert aussi agréable aux yeux qu'aux oreilles.

La danse de la comédie est libre, familière, souvent ignoble, plus souvent deshonnorée par des licences si grossières, qu'elles révoltent les personnes honnêtes, et qu'Aristophane lui-même se fait un mérite de les avoir bannies de quelques unes de ses pièces.

Dans le drame qu'on appelle satyre, ce jeu est vif et tumultueux; mais sans expression et sans rélation avec les paroles.

(Le peuple ne pardonne point les défauts des acteurs). On le voit par degré murmurer sourdement, rire avec éclat, pousser des cris tumultueux contre eux, les accabler de sifflets, frapper des pieds pour les obliger de quitter la scène, leur faire ôter leur masque pour jouir de leur honte, ordonner au héraut d'appeller un autre acteur qui est mis à l'amende s'il n'est pas présent, quelquefois même demander qu'on inflige au premier des peines déshonorantes. Ni l'âge, ni la célébrité, ni de longs services ne sauroient le garantir de ces rigoureux traitements; de nouveaux succès peuvent seul l'en dédommager. Car dans l'occasion

sion on bat des mains, et l'on applaudit avec le même plaisir et la même fureur.

Cette alternative de gloire et de déshonneur lui est commune avec l'orateur qui parle dans l'assemblée de la nation, avec le professeur qui instruit ses disciples. Aussi n'est-ce que la médiocrité du talent qui avilit sa profession. Il jouit de tous les privilèges du citoyen; et comme il ne doit avoir aucune des taches d'infamie portées par les lois, il peut parvenir aux emplois les plus honorables. De nos jours, un fameux acteur, nommé Aristodème, fut envoyé en ambassade auprès de Philippe, roi de Macédoine. D'autres avoient beaucoup de crédit dans l'assemblée publique. J'ajoute qu'Eschyle, Sophocle, Aristophane, ne rougirent point de remplir un rôle dans leurs propres pièces.

J'ai vu d'excellens acteurs; j'ai vu Théodore au commencement de sa carrière, et Polus à la fin de la sienne. L'expression du premier étoit si conforme à la nature, qu'on l'eût pris pour le personnage même; le second avoit atteint la perfection de l'art. Jamais un plus bel organe ne fut réuni à tant d'intelligence et de sentiment. Dans une tragédie de Sophocle, il jouoit le rôle d'Electre. J'étois présent. Rien de si théatral que la situation de cette princesse, au qu'elle embrasse l'urne où elle croit que sont déposées les dépouilles de son frère. Ce n'étoient plus ici des cendres froides et indifférentes, c'étoient celles même d'un fils que Polus venoit de perdre. Il avoit tiré du tombeau l'urne qui les renfermoit; quand elle lui fut présentée, quand il la saisit d'une main tremblante, quand la serrant entre ses bras, il l'approcha de son coeur, il fit entendre des accens si douloureux, si touchans et d'une si terrible vérité, que tout le théâtre retentit de cris, et répandit des torrens de larmes sur la malheureuse

heureuſe deſtinée du fils, ſur l'affreuſe deſtinée du père.

Les acteurs ont des habits et des attributs aſſortis à leurs rôles. Les rois ceignent leur front d'un diadème; ils s'appuient ſur un ſceptre *) ſurmonté d'un aigle, et ſont revêtus de longues robes, ou brillent à-la fois l'or, la pourpre, et toutes les eſpèces de couleurs. Les héros paroiſſent ſouvent couverts d'une peau de lion ou de tigre, armés d'epées, de lances, de carquois, de maſſues; tous ceux qui ſont dans l'infortune, avec un vêtement noir, brun, d'un blanc ſale et tombant quelquefois en lambeaux; l'âge et le ſexe, l'état et la ſituation actuelle d'un perſonnage, s'annoncent preſque toujours par la forme et par la couleur de ſon habillement.

Mais ils s'annoncent encore mieux par une eſpèce de caſque dont leur tête eſt entièrement couverte, et qui ſubſtituant une phyſionomie étrangère à celle de l'acteur, opère pendant la durée de la pièce des illuſions ſucceſſives. Je parle de ces maſques qui diverſifient de pluſieurs manieres, ſoit dans la tragédie, ſoit dans la comédie et la ſatyre.

La tragédie employa le maſque preſqu'au moment où elle prit naiſſance; on ignore le nom de celui qui l'introduit dans la comédie. Il a remplace et les couleurs groſſières dont les ſuivans de Theſpis ſe barbouilloient le viſage, et les feuillages épais qu'ils laiſſoient tomber ſur leurs fronts, pour ſe livrer avec plus d'indiſcrétion, aux excès de la ſatyre et de la licence. Theſpis augmenta leur audace, en les voilant d'une pièce de toile; et d'après cet eſſai, Eſchyle qui, par lui même, ou par ſes imitateurs, a trouvé tous les ſecrets de l'art dramatique, penſa qu'un déguiſement conſacré par l'uſage, pouvoit être un nouveau moyen de

*) Le ſceptre étoit originairement un grand bâton,

de frapper les sens, et d'émouvoir les coeurs. Le masque s'arrondit entre ses mains, et devint un portrait enriche de couleurs, et copié d'après le modèle sublime que l'auteur s'étoit fait des dieux et des héros. Choerilus et ses successeurs étendirent et perfectionnèrent cette idée, au point qu'il en a résulté une suite de tableaux, où l'on a retracé, autant que l'art peut le permettre, les principales différences des états, des caractéres et des sentimens qu'inspirent l'une et l'autre fortune. Combien de fois en effet n'ai-je pas discerné au premier coup d'oeil la tristesse profonde de Niobé, les projets atroces de Médée, les terribles emportemens d'Hercule, l'abbattement déplorable ou se trouvoit réduit le malheureux Ajax, et les vengeances que venoient exercer les Euménides pâles et décharnées.

On ne voit point, à la vérité, les nuances des passions se succéder sur le visage de l'acteur; mais le plus grand nombre des assistans est si éloigné de la scène, qu'ils ne pourroient en aucune maniére, entendre ce langage éloquent. Venons à des reproches mieux fondes: le masque fait perdre à la voix une partie de ces inflexions qui lui donnent tant de charmes dans la conversation; ses passages sont quelquefois brusques, ses intonations dures et pour ainsi dire raboteuses; le rire s'altère, et s'il n'est ménagé avec art, sa grâce et son effet s'évanouissent à la fois; enfin comment soutenir l'aspect de cette bouche difforme, toujours immobile, toujours béante, lors même que l'acteur garde le silence?

Les Grecs sont blessés de ces inconvéniens; mais ils le seroient bien plus, si les acteurs jouoient à visage découvert. En effet, ils ne pourroient exprimer les rapports qui se trouvent, du doivent se trouver, entre la physionomie et le caractère, entre l'état et le maintien. Chez une nation qui ne permet pas aux femmes monter sur le théatre, et

et qui regarde la convenance comme une règle indispensable, et aussi essentielle à la pratique des arts, qu'à celle de la morale, combien ne seroit on pas choqué de voir Antigone et Phèdre se montrer avec des traits dont la dureté détruiroit toute illusion; Agamemnon et Priam, avec un air ignoble, Hyppolyte et Achille, avec des rides et des cheveux blancs! Les masques dont il est permis de changer à chaque scène, et sur lesquels on peut imprimer les symptômes des principales affections de l'ame, peuvent seuls entretenir et justifier l'erreur des sens, et ajouter un nouveau degré de vraisemblance à l'imitation.

C'est par le même principe que dans la tragédie, on donne souvent aux acteurs une taille de quatre coudées (5 pieds et 8 pouces), conforme à celle d'Hercule et des premiers héros. Ils se tiennent sur des cothurnes; c'est une chaussure haute quelquefois de quatre ou cinq pouces. Des gantelets prolongent leurs bras; la poitrine, les flancs, toutes les parties du corps s'épaississent à proportion; et lorsque, conformément aux lois de la tragédie qui exige une déclamation forte et quelquefois véhémente, cette figure presque colossale, revêtue d'une robe magnifique, fait entendre une voix dont les bruyans éclats retentissent au loin, il est peu de spectateurs qui ne soient frappés de cette majesté imposante, et ne se trouvent plus disposés à recevoir les impressions qu'on cherche à leur communiquer.

Les décorations dont la scène est embellie, ne frappent pas moins les yeux de la multitude. Un artiste, nommé Agatharcus, en conçut l'idée du temps d'Eschyle, et dans un savant commentaire, il développa les principes qui avoient dirigé son travail. Ces premiers essais furent ensuite perfectionnés, soit par les efforts des successeurs d'Eschyle, soit par les ouvrages qu'Anaxagore et Démocrite publièrent sur les règles de la perspective.

Suivant la nature du sujet, le théâtre représente une campagne riante, une solitude affreuse, le rivage de la mer entouré de rochers escarpés et de grottes profondes, des tentes dressées auprès d'une ville assiégé, auprès d'un port couvert de vaisseaux. Pour l'ordinaire l'action se passe dans le vestibule d'un palais, ou d'un temple; en face est une place; à côté paroissent des maisons, entre lesquelles s'ouvrent deux rues principales l'une dirigée vers l'orient, l'autre vers l'occident.

Le premier coup d'oeil est quelquefois très imposant: ce sont des vieillards, des femmes, des enfans, qui prosternés auprès d'un autel, implorent l'assistance des dieux, ou celle du souverain. Dans le courant de la pièce, le spectacle se diversifie de mille manières; ce sont de jeunes princes qui arrivent en équipage de chasse, et qui, environnés de leurs amis et de leurs chiens, chantent des hymnes en l'honneur de Diane; c'est un char, sur lequel paroît Andromaque avec son fils Astyanax; un autre char qui tantôt amène pompeusement, au camp des Grecs, Clytemnestre, entourée de ses esclaves, et tenant le petit Oreste qui dort entre ses bras, et tantôt la conduit à la chaumière où sa fille Electre vient de puiser de l'eau dans une fontaine &c.

Le merveilleux ajoute encore à l'attrait du spectacle. C'est un dieu qui descend dans une machine; c'est l'ombre de Polydore qui perce le sein de la terre, pour annoncer à Hécube les nouveaux malheurs dont elle est menacée; c'est celle d'Achille qui, s'élançant du fond du tombeau, apparoît à l'assemblée des Grecs, et leur ordonne de lui sacrifier Polyxène, fille de Priam; c'est Hélène qui monte vers la voûte céleste, où, transformée en constellation, elle deviendra un signe favorable aux matelots; c'est Médée qui traverse les airs sur char attelé de serpens.

Dec

Des entrepreneurs ſont chargés d'une partie de la dépenſe qu'occaſionne la repréſentation des pièces. Ils reçoivent en dédommagement, une légère retribution, de la part des ſpectateurs.

Dans l'origine, et lorſqu'on n'avoit qu'un petit théâtre de bois, il étoit défendu d'exiger le moindre droit à la porte: mais comme le deſir de ſe placer faiſoit naître des querelles fréquentes, le gouvernement ordonna que déſormais on payeroit une drachme par tête (18 ſols); les riches alors furent en poſſeſſion de toutes les places, dont le prix fut bientôt réduit à une obole (3 ſols), par le ſoin de Périclès. Il vouloit s'attacher les pauvres, et pour leur faciliter l'entrée aux ſpectacles, il fit paſſer un décret, par lequel un des magiſtrats devoit, avant chaque repréſentation, diſtribuer à chacun d'entre eux, deux oboles, l'une pour payer ſa place, l'autre pour l'aider à ſubvenir à ſes beſoins, tant que dureroient les fêtes.

L'entrepreneur donne quelquefois le ſpectacle *gratis;* quelquefois auſſi il diſtribue des billets que tiennent lieu de la paie ordinaire, fixée aujourd'hui à deux oboles.

CHAPITRE LI.

Fragmens d'un voyage sur les côtes de l'Asie, et dans quelques-unes des îles voisines.

Philotas avoit dans l'île de Samos des possessions qui exigeoient sa présence. Je lui proposai de partir avant le terme qu'il avoit fixé, de nous rendre à Chio, de passer dans le continent, de parcourir les principales villes Grecques établies en Ionie et en Doride; de visiter ensuite les îles de Rhodes et de Crète; enfin de voir à notre retour, celles qui sont situées vers les côtes de l'Asie, telles qu'Astypalée, Cos, Patmos, d'où nous irions à Samos. La relation de ce voyage seroit d'une longueur excessive, je vais simplement extraire de mon journal les articles qui m'ont paru convenir au plan général de cet ouvrage.

TEMPLE DE DIANE A EPHESE.

A Ephèse, on nous montroit avec regret les debris du temple de Diane, aussi célèbre par son antiquité que par sa grandeur. Quatorze ans auparavant il avoit été brûle, non par le feu du ciel, ni par les fureurs de l'ennemi, mais par les caprices d'un particulier nommé Hérostrate qui, au milieu des tourmens, avoua qu'il n'avoit eu d'autre dessein que d'éterniser son nom. La diète générale des peuples d'Ionie fit un décret pour condamner ce nom fatal à l'oubli; mais la défense doit en perpétuer le souvenir; et l'historien Théopompe me dit un jour, qu'en racontant le fait, il nommeroit le coupable.

Il

Il ne reſte de ce ſuperbe édifice que les quatre murs, et des colonnes qui s'élevent au milieu des décombres. La flamme a conſumé le toit et les ornemens qui décoroient la nef. On commence à le rétablir. Tous les citoyens ont contribué; les femmes ont ſacrifié leurs bijoux. Les parties dégradées par le feu, ſeront reſtaurées, celles qu'il a détruites, reparoîtront avec plus de magnificence, du moins avec plus de goût. La beauté de l'intérieur étoit rehauſſée par l'éclat de l'or, et les ouvrages de quelques célèbres artiſtes; elle le ſera beaucoup plus par les tributs de la peinture et de la ſculpture, perfectionnées en ces derniers temps. On ne changera point la forme de la ſtatue, forme anciennement empruntée des Egyptiens, et qu'on retrouve dans les temples de pluſieurs villes Grecques. La tête de la Déeſſe eſt ſurmontée d'une tour; deux tringles de fer ſoutiennent ſes mains: le corps ſe termine en une gaîne enrichie de figures d'animaux et d'autres ſymboles.

LA VENUS DE PRAXITELE.

Cnide, ſituée près du promontoire Triopium, donna le jour à l'hiſtorien Ctéſias, ainſi qu'à l'aſtronome Eudoxe, qui a vécu de nôtre temps. On nous montroit en paſſant la maiſon où ce dernier faiſoit ſes obſervations. Un moment après, nous nous trouvames en préſence de la célèbre Vénus de Praxitèle. Elle eſt placée au milieu d'un petit temple qui reçoit le jour de deux portes oppoſées, afin qu'une lumière douce l'éclaire de toutes parts. Comment peindre la ſurpriſe du premier coup d'oeil, les illuſions qui la ſuivirent bientôt? nous prêtions nos ſentimens au marbre; nous l'entendions ſoupirer. Deux élèves de Praxitèle, venus récemment d'Athènes pour étudier ce chef d'oeuvre, nous faiſoient entrevoir des beau-

tés dont nous reſſentions les effets ſans en pénétrer la cauſe. Parmi les aſſiſtans l'un diſoit; „Vénus a quitté l'Olympe, elle habite parmi nous.„ Un autre: „Si Junon et Minerve le voyoient maintenant, elles ne ſe plaindroient plus du jugement „de Paris.„ Un troiſième: La Déeſſe daigna autre„fois ſe montrer ſans voile aux yeux de Pâris, „d'Anchiſe et d'Adonis. A-t elle apparu de même „à Praxitèle? Oui, répondit un des élèves, et „ſous la figure de Phryné.„ En effet, au premier aſpect, nous avions reconnu cette fameuſe courtiſanne. Ce ſont de part et d'autre les mêmes traits, le même regard. Nos jeunes artiſtes y découvroient en même temps le ſourire enchanteur d'une autre maîtreſſe de Praxitèle, nommée Cratine.

C'eſt ainſi que les peintres et les ſculpteurs, prenant leurs maîtreſſes pour modèles, les ont expoſées à la vénération publique, ſous les noms de différentes divinités, c'eſt ainſi qu'ils ont repréſenté la tête de Mercure, d'après celle d'Alcibiade.

MYALASA.

Nous allâmes de Cnide à Myalaſa, l'une des principales villes de la Carie. Elle poſſède un riche territoire, et quantité de temples, quelques-uns très anciens, tous conſtruits d'un beau marbre tiré d'une carrière voiſine. Le ſoir Stratonicus, (célèbre muſicien qui nous accompagnoit, connu par ſes heureuſes reparties), nous dit qu'il vouloit jouer de la cithare en préſence du peuple aſſemblé, et n'en fut pas détourné par notre hôte, qui lui raconta un fait récemment arrivé dans une autre ville de ce canton, nommée Iaſus. La multitude étoit accourue à l'invitation d'un joueur de cithare. Au moment qu'il deployoit toutes les reſſources de ſon art, la trompette annonça l'inſtant

l'instant de la vente du poisson. Tout le monde courut au marché, à l'exception d'un citoyen qui étoit dur d'oreille; le musicien s'étant approché de lui, pour le remercier de son attention, et le féliciter de son goût: — Est-ce que la trompette a sonné, lui dit cet homme? Sans doute. — Adieu donc je m'enfuis bien vîte. Le lendemain Stratonicus se trouvant au milieu de la place publique, entourée d'édifices sacrés, et ne voyant autour de lui que très peu d'auditeurs, se mit à crier de toutes ses forces: *Temples, écoutez-moi*; et après avoir préludé pendant quelques momens, il congédia l'assemblée. Ce fut toute la vengeance qu'il tira du mépris que les Grecs de Carie ont pour les grands talens.

Il courut plus de risque à Caunus. Le pays est fertile; mais la chaleur du climat et l'abondance des fruits y occasionnent souvent des fièvres. Nous étions étonnés de cette quantité de malades pâles et languissans qui se traînoient dans les rues. Stratonicus s'avisa de leur citer un vers d'Homère, où la destinée des hommes est comparée à celle des feuilles. C'étoit en automne, lorsque les feuilles jaunissent. Comme les habitans s'offensoient de cette plaisanterie: „Moi, re„pondit il, je n'ai pas voulu dire que ce lieu fût „malsain, puisque je vois les morts s'y promener „paisiblement.“ Il fallut partir au plus vîte, mais ce ne fut pas sans gronder Stratonicus, qui, tout en riant, nous dit qu'une fois à Corinthe, il lui échappa quelques indiscretions que furent très mal reçus. Une vielle femme le regardoit attentivement; il voulut en savoir la raison. La voici, répondit-elle. Cette ville ne peut vous souffrir un seul jour dans son sein; comment se peut-il que votre mère vous ait porté dix mois dans le sien?

TIMON LE MISANTHROPE.

(Nous nous étions embarqués pour Samos). Nous formions une société de voyageurs qui ne pouvoient se lasser d'être ensemble. Tantôt rasant la côte, nous étions frappé de la ressemblance ou de la variété des aspects; tantôt moins distraits par les objets extérieurs, nous discutions avec chaleur des questions qui au fond ne nous intéressoient guères: quelquefois des sujets de philosophie, de littérature et d'histoire remplissoient nos loisirs.

Il fut un jour question de Timon qu'on surnomma le misanthrope, et dont l'histoire tient en quelque façon à celle des mœurs. Personne de la compagnie ne l'avoit connu; tous en avoient ouï parler diversement à leurs pères. Les un en faisoient un portrait avantageux, les autres le peignoient de noires couleurs. Au milieu de ces contradictions, on présenta une formule d'accusation, semblable à celles qu'on porte aux tribunaux d'Athènes et conçue en ces termes: „Stra„tonicus accuse Timon d'avoir haï tous les hom„mes; pour peine la haine de tous les hommes.„ On admit la cause, et Philotas fut constitué défenseur de Timon. Je vais donner l'extrait des moyens employés de part et d'autre

Je défere à votre tribunal, dit Stratonicus, un caractere feroce et perfide. Quelques amis de Timon, ayant, à ce qu'on prétend, payé ses bienfaits d'ingratitude, tout le genre humain devint l'objet de sa vengeance. Il l'exerçoit sans cesse contre les opérarions du gouvernement, contre les actions des particuliers. Comme si toutes les vertus devoient expirer avec lui, il ne vit plus sur la terre que des impostures et des crimes; et des ce moment, il fut révolté de la politesse des Athéniens, et plus flatté de leur mépris que de leur estime. Aristophane qui le connoissoit, nous

nous le repréſente comme entouré d'une enceinte d'épines qui ne permettoit pas de l'approcher; il ajoute qu'il fut déteſté de tout le monde, et qu'on le regardoit comme le rejeton des Furies.

Ce n'étoit pas aſſez encore; il a trahi ſa patrie; j'en fournis la preuve. Alcibiade venoit de faire approuver par l'aſſemblée générale des projets nuiſibles à l'état: „Courage mon fils, lui dit Ti-„mon. Je te félicite de tes ſuccès; continue et „tu perdras la république.„ Quelle horreur! et qui oſeroit prendre la défenſe d'un tel homme?

Le ſort m'a chargé de ce ſoin, répondit Philotas, et je vais m'en acquiter. Remarquons d'abord l'effet que produiſirent les paroles de Timon ſur le grand nombre d'Athéniens qui accompagnoient Alcibiade. Quelques-uns, à la vérité, l'accablèrent d'injures; mais d'autres prirent le parti d'en rire; et les plus éclairés en furent frappés comme d'un trait de lumière. Ainſi Timon prévit le danger, en avertit et ne fut point écouté. Pour le noircir encore plus, vous avez cité Ariſtophane, ſans vous appercevoir que ſon témoignage ſuffit pour juſtifier l'accuſé. „C'eſt ce „Timon, dit le poète, c'eſt cet homme exécrable „et iſſu des Furies, qui vomit ſans ceſſe des im-„précations contre les ſcélérats.„ Vous l'entendez, Stratonicus; Timon ne fut coupable que pour s'être déchaîné contre des hommes pervers.

Il parut dans un temps où les moeurs anciennes luttoient encore contre des paſſions liguées pour les détruire. C'eſt un moment rédoutable pour un état. C'eſt alors que dans les caractéres foibles, et jaloux de leur repos, les vertus ſont indulgentes et ſe prêtent aux circonſtances; que dans les caractères vigoureux, elles redoublent de ſévérité, et ſe rendent quelquefois odieuſes par une inflexible roideur. Timon joignoit à beaucoup d'eſprit et de probité, les lumieres de la philoſophie; mais aigri, peut être par le mal-

heur, peut-être par les progrès rapides de la corruption, il mit tant d'âpreté dans ses discours et dans ses formes, qu'il aliéna tous les esprits. Il combattoit pour la même cause que Socrate qui vivoit de son temps, que Diogène avec qui on lui trouve bien des rapports. Leur destinée a dépendu de leurs différens genres d'attaque. Diogène combat les vices avec le ridicule, et nous rions avec lui; Socrate les poursuivit avec les armes de la raison, et il lui en coûta la vie; Timon avec celle de l'humeur: il cessa d'être dangereux, et fut traité de misanthrope, expression nouvelle alors, qui acheva de le décréditer auprès de la multitude, et le perdra peut-être auprès de la postérité.

Je ne puis croire que Timon ait enveloppé tout le genre humain dans sa censure. Il aimoit les femmes. Non, repartit Stratonicus aussi-tôt; il ne connut pas l'amour, puisqu'il ne connut pas l'amitié. Rappelez-vous ce qu'il dit à cet Athénien qu'il sembloit chérir, et qui, dans un repas tête à tête avec lui, s'étant écrié: O Timon, l'agréable souper? n'en reçut que cette réponse outrageante: Oui, si vous n'en étiez pas.

Ce ne fut peut-être, dit Philotas, qu'une plaisanterie amenée par la circonstance. Ne jugez pas Timon d'après de foibles rumeurs accréditées par ses ennemis, mais d'après ces effusions de coeur que lui arrachoit l'indignation de sa vertu, et dont l'originalité ne peut jamais déplaire aux gens de goût. Car de la part d'un homme qu'entraine trop loin l'amour du bien public, les saillies de l'humeur sont piquantes, parce qu'elles dévoilent le caractère en entier. Il monta un jour à la tribune. Le peuple, surpris de cette soudaine apparition, fit un grand silence; „Athéniens, dit-il „j'ai un petit terrain; je vais y bâtir; il s'y trouve „un figuier; je dois l'arracher. Plusieurs citoyens s'y sont pendus; si la même envie prend à quel-

quelqu'un de vous, je l'avertis qu'il n'a pas un „moment à perdre.„

Stratonicus, qui ne ſavoit pas cette anecdote, en fut ſi content, qu'il ſe déſiſta de ſon accuſation. Cependant on recueillit les avis, et l'on décida que, par l'amertume de ſon zèle, Timon perdit l'occaſion de contribuer au ſalut de la morale que néanmoins une vertu intraitable eſt moins dangereuſe qu'une lâche complaiſance, et que ſi la plupart des Athéniens avoient eu pour les ſcélérats la même horreur que Timon, la république ſubſiſteroit encore dans ſon ancienne ſplendeur.

HIPPOCRATE.

Hippocrate naquit dans l'île de Cos, la première année de la 80e. olympiade, (l'an 460 avant J. C). Il étoit de la famille des Aſclépiades, qui, depuis pluſieurs ſiècles, conſerve la doctrine d'Eſculape, auquel elle rapporte ſon origine. Elle a formé trois écoles, établies l'une à Rhodes, la ſeconde à Cnide, et la troiſième à Cos. Il reçut de ſon père Héraclide les élémens des ſciences; et convaincu bientôt que, pour connoître l'eſſence de chaque corps en particulier, il faudroit remonter aux principes conſtitutifs de l'univers, il s'appliqua tellement à la phyſique générale, qu'il tient un rang honorable parmi ceux qui s'y ſont le plus diſtingués.

Les intérêts de la médecine ſe trouvoient alors entre les mains de deux claſſes d'hommes qui travailloient à l'inſu l'une de l'autre, à lui ménager un triomphe éclatant. D'un côté, les philoſophes ne pouvoient s'occuper du ſyſtème général de la nature, ſans laiſſer tomber quelques regards ſur le corps humain, ſans aſſigner à certaines cauſes, les viciſſitudes qu'il éprouve ſouvent; d'un autre coté, les deſcendans d'Eſculape traitoient

les maladies suivant des règles confirmées par de nombreuses guérisons, et leurs trois écoles se félicitoient à l'envi de plusieurs excellentes découvertes. Les philosophes discutoient, les Asclépiades agissoient. Hippocrate, enrichi des connoissances des uns et des autres, conçut une de ces grandes et importantes idées qui servent d'époque à l'histoire du génie; ce fut d'éclairer l'expérience par le raisonnement, et de rectifier la théorie par la pratique. Dans cette théorie néanmoins, il n'admit que les principes rélatifs aux divers phénomènes que présente le corps humain, considéré dans les rapports de maladie et de santé.

A la faveur de cette méthode, l'art élevé à la dignité de la science, marcha d'un pas plus ferme dans la route qu'il venoit de s'ouvrir; et Hippocrate acheva paisiblement une révolution qui a changé la face de la médecine. Je ne m'étendrai ni sur les heureux essais de ses nouveaux remèdes, ni sur les prodiges qu'ils opérèrent dans tous les lieux honorés de sa présence, et sur tout en Thessalie, où, après un long séjour, il mourut peu de temps avant mon arrivée dans la Grèce. Mais je dirai que ni l'amour du gain, ni le desir de la célébrité, ne l'avoient conduit en des climats éloignés. D'après tout ce qu'on m'a rapporté de lui, je n'ai apperçu dans son ame, qu'un sentiment, l'amour du bien; et dans le cours de sa longue vie qu'un seul fait, le soulagement des malades.

Il a laissé plusieurs ouvrages. Les uns ne sont que les journaux des maladies qu'il avoit suivies, les autres contiennent les résultats de son expérience, et de celle des siècles antérieurs; d'autres enfin traitent des devoirs du médecin et de plusieurs parties de la médecine ou de la physique; tous doivent être médités avec attention, parce que l'auteur se contente souvent d'y jeter les semences de sa doctrine, et que son style est toujours concis:

concis: mais il dit beaucoup de choſes en peu de mots, ne s'écarte jamais de ſon but, et pendant qu'il y court, il laiſſe ſur ſa route des traces de lumière plus ou moins apperçues, ſuivant que le lecteur eſt plus ou moins éclairé. C'étoit la méthode des anciens philoſophes, plus jaloux d'indiquer des idées neuves, que de s'appeſantir ſur les idées communes.

Ce grand homme s'eſt peint dans ſes écrits. Rien de ſi touchant que cette candeur avec laquelle il rend compte de ſes malheurs et de ſes fautes. Ici vous lirez les liſtes des malades qu'il avoit traités pendant une épidémie, et dont la plupart étoient morts entre ſes bras. Là vous le verrez auprès d'un Theſſalien bleſſé d'un coup de pierre à la tête. Il ne s'apperçut pas d'abord qu'il falloit recourir à la voie du trépan. Des ſignes funeſtes l'avertirent enfin de ſa mépriſe. L'opération fut faite le quinzième jour, et le malade mourut le lendemain. C'eſt de lui même que nous tenons ces aveux; c'eſt lui qui, ſupérieur à toute eſpèce d'amour propre, voulut que ſes erreurs mêmes fuſſent des leçons.

Des gens qui par l'excellence de leur mérite, étoient faits pour reconnoître la ſupériorité du ſien, m'ont ſouvent aſſuré que les médecins le regardoient toujours comme le premier et le plus habile de leurs législateurs, et que ſa doctrine, adoptée de toutes les nations opèrera encore des milliers de guériſons, après des milliers d'années. Si la prédiction s'accomplit, les plus vaſtes empires ne pourront pas diſputer à la petite île de Cos la gloire d'avoir produit l'homme le plus utile à l'humanité; et aux yeux des ſages, les noms des plus grands conquérans s'abaiſſeront devant celui d'Hippocrate.

POLYCRATE.

POLYCRATE.

Samos, pendant quelque temps, avoit su maintenir sa liberté contre les efforts des Perses et des puissances de la Grèce, jaloux de la réunir à leur domaine ; mais on vit plus d'une fois des divisions s'élever dans son sein, et se terminer, après de longues secousses, par l'établissement de la tyrannie. C'est ce qui arriva du temps de Polycrate.

Il reçut de la nature de grands talens, et de son père Eacès de grandes richesses. Ce dernier avoit usurpé le pouvoir souverain, et son fils résolut de s'en revêtir à son tour. Il communiqua ses vues a ses deux frères, qui crurent entrer dans la conspiration comme ses associés, et n'en furent que les instrumens. Le jour où l'on célèbre la fête de Junon, leurs partisans s'étant placés aux postes assignés, les uns fondirent sur les Samiens assemblés autour du temple de la déesse, et en massacrèrent un grand nombre ; les autres s'emparèrent de la citadelle, et s'y maintinrent à la faveur de quelques troupes, envoyées par Lygdamis, tyran de Naxos. L'île fut divisée entre les trois frères, et bientôt après tomba, sans reserve, entre les mains de Polycrate, qui condamna l'un d'eux à la mort et l'autre à l'exil.

Employer, pour retenir le peuple dans la soumission, tantôt la voie des fêtes et des spectacles, tantôt celle de la violence et de la cruauté; le distraire du sentiment de ses maux, en le conduisant à des conquêtes brillantes ; de celui de ses forces, en l'assujétissant à des travaux pénibles ; s'emparer des revenus de l'état, quelquefois des possessions des particuliers; s'entourer de satellites et d'un corps de troupes étrangères; se renfermer au besoin dans une forte citadelle; savoir tromper les hommes et se jouer des sermens les plus sacrés; tels furent les principes qui dirigèrent Polycrate après son élévation. On pourroit

roit intituler l'hiſtoire de ſon règne: L'art de gouverner, à l'uſage des tyrans.

Ses richeſſes le mirent en état d'armer 100 galères, qui lui aſſurèrent l'empire de la mer, et lui ſoumirent pluſieurs îles voiſines, et quelques villes du continent. Ses généraux avoient un ordre ſecret de lui apporter les dépouilles, non ſeulement de ſes ennemis, mais encore de ſes amis, qui enſuite les demandoient et les recevoient de ſes mains comme un gage de ſa tendreſſe ou de ſa généroſité.

Pendant la paix, les habitans de l'île, les priſonniers de guerre, enſemble ou ſéparément, ajoutoient de nouveaux ouvrages aux fortifications de la capitale, creuſoient des foſſés autour de ſes murailles, élévoient dans ſon intérieur les monumens qui décorent Samos, et qu'exécutèrent des artiſtes que Polycrate avoit à grands frais attirés dans ſes états.

Egalement attentif à favoriſer les lettres, il réunit auprès de ſa perſonne ceux qui les cultivoient, et dans ſa bibliothèque les plus belles productions de l'eſprit humain. On vit alors un contraſte frappant entre la philoſophie et la poéſie. Pendant que Pythagore, incapable de ſoutenir l'aſpect d'un deſpote barbare, fuyoit loin de ſa patrie opprimée, Anacréon amenoit à Samos les grâces et les plaiſirs. Il obtint ſans peine l'amitié de Polycrate, et le célébra ſur ſa lyre, avec la même ardeur que s'il eût chanté le plus vertueux des princes.

Polycrate voulant multiplier dans ſes états les plus belles eſpèces d'animaux domeſtiques, fit venir des chiens d'Epire et de Lacédémone, des cochons de Sicile, des chèvres de Scyros et de Naxos, de brebis de Milet et d'Athènes; mais comme il ne faiſoit le bien que par oſtentation, il introduiſoit en même temps parmi ſes ſujets le luxe et les vices des Aſiatiques. Il ſavoit qu'à

Sar-

Sardes, capitale de la Lydie, des femmes distinguées par leur beauté, et rassemblées dans un même lieu, étoient destinées à raffiner sur les délices de la table, et sur les différens genres de volupté; Samos vit former dans ses murs un pareil établissement, et *les fleurs* de cette ville furent aussi fameuses que celles des Lydiens. Car c'est de ce nom qu'on appeloit ces sociétés où la jeunesse de l'un et de l'autre sexe, donnant et recevant des leçons d'intempérance, passoit les jours et les nuits dans les fêtes et dans la débauche. La corruption s'étendit parmi les autres citoyens, et devint funeste à leurs descendans.

Cependant plusieurs habitans de l'île ayant murmuré contre ces dangereuses innovations, Polycrate les fit embarquer sur une flotte qui devoit se joindre aux troupes que Cambyte roi de Perse menoit en Egypte. Il s'étoit flatté qu'ils périroient dans le combat, ou que du moins Cambyse les retiendroit pour toujours dans son armée. Instruits de ses desseins, ils résolurent de le prévenir et de délivrer leur patrie d'une servitude honteuse. Au lieu de se rendre en Egypte, ils retournèrent à Samos, et furent repoussés; quelque temps après, ils reparurent avec des troupes de Lacédémone et de Corinthe, et cette tentative ne réussit pas mieux que la première.

Polycrate sembloit n'avoir plus de voeux à former; toutes les années de son règne, presque toutes ses entreprises, avoient été marquées par des succès. Ses peuples s'accoutumoient au joug: ils se croyoient heureux de ses victoires, de son faste et des superbes édifices élevés par ses soins à leurs dépens; tant d'images de grandeur les attachant à leur souverain, leur faisoint oublier le meurtre de son frère, le vice de son usurpation, ses cruautés et ses parjures. Lui-même ne se souvenoit plus des sages avis d'Amasis roi d'Egypte, avec qui des liaisons d'hospitalité l'avoient uni

pen-

pendant quelque temps. „Vos prospérités m'é-„pouvantent, mandoit il un jour à Polycrate. „Je souhaite à ceux qui m'intéressent, une mé-„lange de biens et de maux; car une divinité ja-„louse ne souffre pas qu'un mortel jouisse d'une „félicité inaltérable. Tâchez de vous ménager des „peines et des revers pour les opposer aux faveurs „opiniâtres de la fortune.„ Polycrate, alarmé de ces réflexions, résolut d'affermir son bonheur par un sacrifice qui lui coûteroit quelques momens de chagrin. Il portoit à son doigt une émeraude montée en or, sur laquelle Théodore, dont j'ai déjà parlé, avoit représenté je ne sais quel sujet, ouvrage d'autant plus précieux, que l'art de graver les pierres étoit encore dans son enfance parmi les Grecs. Il s'embarqua sur une galère, s'éloigna des côtes, jeta l'anneau dans la mer, et quelques jours après, le reçut de la main d'un de ses officiers qui l'avoit trouvé dans le sein d'un poisson. Il se hâta d'en instruire Amasis, qui dès cet instant rompit tout commerce avec lui.

Les craintes d'Amasis furent enfin réalisées. Pendant que Polycrate méditoit la conquête de l'Ionie et des îles de la mer Egée, le Satrape d'une province voisine de ses états, et soumise au roi de Perse, parvint à l'attirer dans son gouvernement, et après l'avoir fait expirer dans des tourmens horribles, ordonna d'attacher son corps a une croix élevée sur le mont Mycale, en face de Samos. (Vers l'an 522 avant J. C.)

ENTRETIEN SUR L'INSTITUT DE PYTHAGORE.

Au retour d'un petit voyage que nous avions fait sur la côte de l'Asie, nous trouvâmes à Samos un de nos amis occupé des préparatifs d'une fête. Sa femme étoit accouchée quelques jours aupara-

auparavant: il venoit de donner un nom à son fils. En ces occasions les Grecs sont dans l'usage d'inviter leurs amis à souper. L'assemblée fut nombreuse et choisie. J'étois à l'un des bouts de la table, entre un Athénien qui parloit beaucoup, et un citoyen de Samos qui ne disoit rien *).

Parmi les autres convives, la conversation fut très bruyante; dans notre coin d'abord vague et sans objet, ensuite plus soutenue et plus sérieuse. On parla, je ne sais à quel propos, du monde, de la société. Après quelques lieux communs, on interrogea le Samien qui répondit: Je me contenterai de vous rapporter le sentiment de Pythagore; il comparoit la scène du monde à celle des jeux Olympiques, où les uns vont pour combattre, les autres pour commercer, et d'autres simplement pour voir. Ainsi les ambitieux et les conquérans sont nos lutteurs; la plupart des hommes échangent leur temps et leurs travaux contre les biens de la fortune; les sages, tranquilles spectateurs, examinent tout et se taisent.

A ces mots je le considérai avec plus d'attention. Il avoit l'air serein et le maintien grave. Il étoit vêtu d'une robe dont la blancheur égaloit la propreté. Je lui offris successivement du vin, du poisson, d'un morceau de boeuf, d'un plat de fèves. Il refusa tout: il ne buvoit que de l'eau, et ne mangeoit que des herbes. L'Athénien me dit à l'oreille: C'est un rigide Pythagoricien; et tout à coup élevant la voix. Nous avons tort, dit-il, de manger de ces poissons, car dans l'origine nous habitions comme eux le sein des mers; oui nos premiers pères ont été poissons: on n'en sauroit douter; le philosophe Anaximandre l'a dit. Le dogme de la métempsychose me donne des scrupu-

*) Les Athéniens étoient alors maîtres de l'île de Samos.

scrupules sur l'usage de la viande. En mangeant de ce boeuf je suis peut-être antropophage. Quant aux fèves, c'est la substance qui participe le plus de la matière animée, dont nos ames sont des parcelles. Prenez les fleurs de cette plante, quand elles commencent à noircir, mettez les dans un vase que vous enfouirez dans la terre, quatre-vingt dix jours après, ôtez le couverle, et vous trouverez au fond du vase une tête d'enfant. Pythagore en fit l'expérience.

Il partit alors des éclats de rire aux dépens de mon voisin, qui continuoit à garder le silence. On vous serre de près, lui dis je: Je le vois bien, me dit-il, mais je ne répondrai point: repousser sérieusement les ridicules est un ridicule de plus. Mais je ne cours aucun risque avec vous. Instruit par votre ami des motifs qui vous ont fait entreprendre de si longs voyages, je sais que vous aimez la vérité, et je ne refuserai pas de vous la dire. J'acceptai ses offres et nous eûmes après le souper l'entretien suivant.

Pythagore, me dit le Samien, n'a rien ou presque rien écrit. Les ouvrages qu'on lui attribue, son tous ou presque tous de ses disciples. Ce sont eux qui ont chargé la règle de plusieurs nouvelles pratiques. Vous entendez dire, et l'on dira encore plus dans la suite, que Pythagore attachoit un mérite infini à l'abstinence des fèves. Il est certain néanmoins qu'il faisoit un très grand usage de ce légume dans ses repas. C'est ce que dans ma jeunesse j'appris de Xénophile, et de plusieurs vieillards contemporains de Pythagore. Il les permettoit, parce qu'il les croyoit salutaires; ses disciples les condamnèrent, parce qu'elles produisent des flatuosités et d'autres effets nuisibles à la santé. Leur avis, conforme à celui des plus grands médecins, à prévalu.

Pythagore n'a non plus interdit l'usage du vin. Il en condamnoit l'excès; il conseilloit de s'en

abſtenir, et permettoit à ſes diſciples d'en boire à ſouper, mais en petite quantité. On leur ſervoit quelquefois une portion des animaux offerts en ſacrifice, excepté du boeuf et du bélier. Luis même ne refuſoit pas d'en goûter, quoiqu'il ſe contentât pour l'ordinaire d'un peu de miel et de quelques légumes. Il défendoit certains poiſſons par des raiſons inutiles à rapporter. D'ailleurs il préféroit le régime végétal à tous les autres; et la défenſe abſolue de la viande ne concernoit que ceux de ſes diſciples qui aſpiroient à une plus grande perfection.

Anacharſis. Mais la permiſſion qu'il laiſſoit aux autres, comment la concilier avec ſon ſyſtème ſur la tranſmigration des ames? car enfin, comme le diſoit tantôt cet Athénien, vous riſquez tous les jours de manger votre père ou votre mère.

Le Samien. Je pourrois vous répondre qu'on ne fait paroître ſur nos tables que la chair des victimes, et que nous n'immolons que les animaux qui ne ſont pas deſtinés à recevoir nos ames, mais j'ai une meilleure ſolution à vous donner. Pythagore et ſes premiers diſciples ne croyoient pas à la métempſychoſe.

Anachaſis. Comment?

Le Samien. Timée de Locres, l'un des plus anciens et des plus célèbres d'entre eux, en a fait l'aveu. Il dit que la crainte de lois humaines ne faiſant pas aſſez d'impreſſion ſur la multitude, il faut l'effrayer par des punitions imaginaires, et lui annoncer que les coupables, transformés après leur mort en des bêtes viles ou féroces, épuiſeront tous les malheurs attachés à leur nouvelle condition.

Anacharſis. Vous renverſez toutes mes idées. Pythagore ne rejetoit il pas les ſacrifices ſanglans? Ne défendoit-il pas de tuer des animaux? Pourquoi ce vif intérêt pour leur conſervation, ſi ce c'eſt

c'eſt qu'il leur ſuppoſoit une ame ſemblable à la nôtre?

Le Samien. Le principe de cet intérêt étoit la juſtice. De quel droit, en effet, oſons-nous arracher la vie à des êtres qui ont reçu comme nous ce préſent du ciel? Pythagore ſentit cependant, qu'on ne pouvoit déraciner tout-à coup des abus conſacrés par une longue ſuite de ſiècles. Il s'abſtint des ſacrifices ſanglans. La première claſſe de ſes diſciples s'en abſtint auſſi. Les autres, obligés de conſerver encore des relations avec les hommes, eurent la liberté de ſacrifier un petit nombre d'animaux, et de goûter plutôt que de manger de leur chair.

Ce fut une condeſcendance que le reſpect de l'uſage et de la religion ſembloit juſtifier. A cela près, nous vivons en communauté de biens avec les animaux doux et paiſibles. Il nous eſt défendu de leur porter le moindre préjudice. Nous avons, à l'exemple de notre fondateur, un véritable éloignement pour les profeſſions qui ſont deſtinées à leur donner la mort. On ne ſait que trop par l'expérience, que l'effuſion fréquente du ſang fait contracter à l'ame une ſorte de férocité. La chaſſe nous eſt interdite. Nous renonçons à des plaiſirs, mais nous ſommes plus humains, plus doux, plus compâtiſſans que les autres hommes: j'ajoute, beaucoup plus maltraités. On n'a rien épargné pour détruire une congrégation pieuſe et ſavante qui, renonçant à toutes les douceurs de la vie, s'étoit dévouée ſans reſerve au bonheur des ſociétés.

Anacharſis. Je connois mal votre inſtitut; oſerois-je vous prier de m'en donner une juſte idée?

Le Samien. Vous ſavez qu'au retour de ſes voyages, Pythagore fixa ſon ſéjour en Italie; qu'à ſes exhortations, les nations Grecques établies dans cette fertile contrée, mirent leurs armes à

ſes pieds, et leurs intérêts entre ſes mains; que devenu leur arbitre, il leur apprit à vivre en paix avec elles-mêmes et avec les autres; que les hommes et les femmes ſe ſoumirent avec une egale ardeur aux plus rudes ſacrifices; que de toutes les parties de la Grèce, de l'Italie et de la Sicile, on vit accourir un nombre infine de diſciples; qu'il parut à la cour des tyrans ſans les flatter, et les obligea de deſcendre du trône ſans regret; et qu'à l'aſpect de tant de changemens les peuples s'écrièrent qu'un dieu avoit paru ſur la terre, pour la délivrer des maux qui l'affligent.

Anacharſis. Mais lui, ou ſes diſciples, n'ont ils pas employé le menſonge pour entretenir cette illuſion? Rappelez-vous tous ces prodiges qu'on lui attribue, à ſa voix la mer calmée, l'orage diſſipé, la peſte ſuſpendant ſes fureurs; et puis cet aigle qu'il appelle du haut du ciel, et qui vient ſe répoſer ſur ſa main, et cette ourſe qui, docile à ſes ordres, n'attaque plus les animaux timides.

Le Samien. Ces récits extraordinaires m'ont toujours paru dénués de fondement. Je ne vois nulle part que Pythagore ſe ſoit arrogé le droit de commander à la nature.

Anacharſis. Vous conviendrez du moins, qu'il prétendoit lire dans l'avenir, et avoir reçu ſes dogmes de la prêtreſſe de Delphes.

Le Samien. Il croyoit en effet à la divination; et cette erreur, ſi c'en eſt une, lui fut commune avec les ſages de ſon temps, avec ceux d'un temps poſtérieur, avec Socrate lui-même. Il diſoit que ſa doctrine émanoit de l'oracle d'Apollon. Si c'eſt un crime, il faut accuſer d'impoſture Minos, Lycurgue, preſque tous les législateurs qui, pour donner plus d'autorité à leurs lois, ont feint que les dieux mêmes les leur avoient dictées.

Anacharſis. Permettez que j'inſiſte: on ne renonce pas facilement à d'anciens prejugés. Pourquoi

quoi sa philosophie est-elle entourée de cette triple enceinte de ténèbres? comment se fait il qu'un homme qui eut assez de modestie pour préférer au titre de sage, celui d'ami de la sagesse, n'eût pas assez de franchise pour annoncer hautement la vérité?

Le Samien. Ces secrets qui vous étonnent, vous en trouverez de semblables dans les mystères d'Eleusis et de Samothrace, chez les prêtres Egyptiens, parmi toutes les sociétés religieuses. Que dis je? nos philosophes n'ont-ils pas une doctrine exclusivement réservée à ceux de leurs élèves dont ils ont éprouvé la circonspection? Les yeux de la multitude étoient autrefois trop foibles pour supporter la lumière; et aujourd'hui même, qui oseroit, au milieu d'Athènes, s'expliquer librement sur la nature des dieux, et sur les vices du gouvernement populaire? Il est donc des vérités que le sage doit garder comme en dépôt, et ne laisser, pour ainsi dire, tomber que goutte à goûtte.

Anacharsis. Mais celles qu'on doit répandre à pleines mains, les vérités de la morale, par exemple, vous les couvrez d'enveloppes presque impénétrables. Lorsqu'au lieu de m'exhorter à fuir l'oisiveté, à ne pas irriter un homme en colère, vous me défendez de m'asseoir sur un boisseau, ou d'attiser le feu avec une épée, il est évident que vous ajoutez à la peine de pratiquer vos leçons celle de les entendre.

Le Samien. Et c'est cette peine qui les grave dans l'esprit. On conserve avec plus de soin ce qui coûte beaucoup à acquérir. Les symboles piquent la curiosité, donnent un air de nouveauté à des maximes usées; et comme ils se présentent plus souvent à nos sens que les autres signes de nos pensées, ils ajoutent du credit aux lois qu'ils renferment. Aussi le militaire ne peut être Assis

auprès de son feu, et le laboureur regarder son boisseau sans se rappeler la défense et le précepte

Anacharsis. Vous aimez tellement le mystère, qu'un des premiers disciples de Pythagore encourut l'indignation des autres, pour avoir publié la solution d'un problème de géométrie.

Le Samien. On croit alors généralement persuadé que science, ainsi que la pudeur, doit se couvrir d'un voile qui donne plus d'attraits aux trésors qu'il recèle, plus d'autorité à celui qui les possède. Pythagore profita sans doute de ce préjugé, et j'avouerai même, si vous voulez, qu'à l'imitation de quelques législateurs, il employa de pieuses fraudes pour s'accréditer auprès de la multitude; car je me défie également des éloges outrés qu'on lui donne, et des accusations odieuses dont on le noircit. Ce qui assure sa gloire, c'est qu'il conçut un grand projet: celui d'une congrégation, qui toujours subsistante, et toujours dépositaire des sciences et des mœurs, seroit l'organe de la vérité et de la vertu, quand les hommes seroient en état d'entendre l'une, et de pratiquer l'autre.

Un grand nombre d'élèves embrassèrent le nouvel institut. Il les rassembla dans un édifice immense, où ils vivoient en commun; et distribués en différentes classes. Les uns passoient leur vie dans la méditation des choses célestes; les autres cultivoient les sciences, et sur-tout la géométrie et l'astronomie; d'autres enfin, nommés économes ou politiques, étoient chargés de l'entretien de la maison, et des affaires qui la concernoient.

On n'étoit pas facilement admis au nombre des novices. Pythagore examinoit le caractère du postulant, ses habitudes, sa démarche, ses discours, son silence, l'impression que les objets faisoient sur lui, la manière dont il s'étoit conduit envers ses parens et ses amis. Dès qu'il étoit agréé,

agréé, il dépoſoit tout ſon bien entre les mains des économes.

Les épreuves du noviciat duroient pluſieurs années. On les abrégeoit en faveur de ceux qui parvenoient plus vîte à la perfection. Pendant trois ans entiers, le novice ne jouiſſoit dans la ſociété d'aucun égard, d'aucune conſidération, il étoit comme dévoué au mépris Enſuite, condamné pendant 5 ans au ſilence, il apprenoit à dompter ſa curioſité, à ſe détacher du monde, à ne s'occuper que de Dieu ſeul.

Quand on étoit content de ſes progrès, on l'admettoit à la doctrine ſacrée; s'il trompoit l'eſpérance de ſes maîtres, on le renvoyoit, en lui reſtituant ſon bien conſidérablement augmenté; dès ce moment il étoit comme effacé du nombre des vivans, on lui dreſſoit un tombeau dans l'intérieur de la maiſon, et ceux de la ſociété refuſoient de le reconnoître, ſi, par haſard il s'offroit à leurs yeux. La même peine étoit décernée contre ceux qui communiquoient aux profanes la doctrine ſacrée.

Les aſſociés ordinaires pouvoient, avec la permiſſion, ou plutôt avec un ordre du chef, rentrer dans le monde, y remplir des emplois, y vaquer à leurs affaires domeſtiques, ſans renoncer à leurs premiers engagemens.

Des externes, hommes et femmes, étoient agrégés aux différentes maiſons. Ils y paſſoient quelquefois des journées entières, et aſſiſtoient à différens exercices.

Enfin des hommes vertueux, la plupart établis en des endroits éloignés, s'affilioient à l'ordre, s'intéreſſoient à ſes progrès, ſe pénétroient de ſon eſprit, et pratiquoient la règle.

Les diſciples qui vivoient en commun, ſe levoient de très grand matin. Leur reveil étoit ſuivi de deux examens; l'un de ce qu'ils avoient dit ou fait la veille, l'autre de ce qu'ils devoient faire

dans la journée: le premier pour exercer leur mémoire, le second pour régler leur conduite. Après avoir passé une robe blanche et extrêmement propre, ils prenoient leur lyre, et chantoient des cantiques sacrés, jusqu'au moment où le soleil se montrant à l'horizon, ils se prosternoient devant lui, et alloient chacun en particulier se promener dans des bosquets rians, ou des solitudes agréables. L'aspect et le repos de ces beaux lieux mettoient leur ame dans une assiette tranquille, et la disposoient aux savantes conversations qui les attendoient à leur retour. Elles se tenoient presque toujours dans un temple, et rouloient sur les sciences exactes ou sur la morale. Des professeurs habiles en expliquoient les élémens, et conduisoient les élèves à la plus haute théorie. Aux exercices de l'esprit, succédoient ceux du corps, tels que la course et la lutte; et ces combats paisibles se livroient dans les bois ou dans les jardins.

A dîner, on leur servoit du pain et du miel, rarement du vin. Ceux qui aspiroient à la perfection, ne prenoient souvent que du pain et de l'eau. En sortant de table, ils retournoient à la promenade. Revenus à la maison, ils entroient dans le bain, au sortir duquel ils se distribuoient en différentes pièces, où l'on avoit dressé des tables, chaque de dix couverts. On leur servoit du vin, du pain, des légumes cuits ou crus, quelquefois des portions d'animaux immolés, rarement du poisson. Le souper, qui devoit finir avant le coucher du soleil, commençoit par l'hommage de l'encens et de divers parfums qu'ils offroient aux dieux.

J'oubliois de vous dire qu'en certains jours de l'année, on leur présentoit un repas excellent et somptueux, qu'ils en repaissoient pendant quelque temps leurs yeux, qu'ils l'envoyoient ensuite aux esclaves, sortoient de table, et se passoient même de leur nourriture ordinaire.

Le

Le souper étoit suivi de nouvelles libations et d'une lecture que le plus jeune étoit obligé de faire, que le plus ancien avoit le droit de choisir. Ce dernier avant de les congédier, leur rappeloit ces préceptes importans: „Ne cessez d'honorer „les dieux, les genies et les héros; de respecter „ceux dont vous avez reçu le jour ou des bien„faits, et de voler au secours des lois violées.„ Pour leur inspirer de plus en plus l'esprit de douceur et d'équité: „Gardez vous, ajoutoit-il, d'ar„racher l'arbre ou la plante dont l'homme retire „de l'utilité, et de tuer l'animal dont il n'a point „à se plaindre„

Retirés chez eux, ils se citoient à leur propre tribunal, repassoient en détail, et se reprochoient les fautes de commission et d'omission. Après cet examen, dont la constante pratique pourroit seule nous corriger de nos défauts, ils reprenoient leurs lyres, et chantoient des hymes en l'honneur des dieux. Le matin, à leur lever, ils employoient l'harmonie, pour dissiper les vapeurs du sommeil; le soir pour calmer le trouble des sens. Leur mort étoit paisible. On renfermoit leurs corps, comme on fait encore, dans des cercueils garnis de feuilles de myrtes, d'olivier et de peuplier; et leurs funérailles étoient accompagnées de cérémonies, qu'il ne nous est pas permis de révéler.

Pendant toute leur vie, deux sentimens, ou plutôt un sentiment unique, devoit les animer, l'union intime avec les dieux, la plus parfaite union avec les hommes. Leur principale obligation étoit de s'occuper de la divinité, de se tenir toujours en sa présence, de se régler en tout sur sa volonté. De là ce respect qui ne leur permettoit pas de mêler son nom dans leurs sermens, cette pureté de mœurs qui les rendoit dignes de ses regards. De là découloient encore les sentimens qui les unissoient entre eux et avec les au-

tres hommes. Jamais on ne connut, on ne sentit l'amitié comme Pythagore. Ce fut lui qui dit le premier ce mot, le plus beau, le plus consolant de tous: *Mon ami est un autre moi-même.* En effet, quand je suis avec mon ami, je ne suis pas seul, et nous ne sommes pas deux.

Il apprenoit à ses disciples à s'oublier eux mêmes, à se sacrifier mutuellement leurs opinions, à ne pas blesser l'amitié par la défiance, par les mensonges même legers, par des plaisanteries hors de propos, par des protestations inutiles.

Ils apprenoient encore à s'alarmer du moindre refroidissement. Lorsque dans ces entretiens où s'agitoient des questions de philosophie, il leur échappoit quelque expression d'aigreur, ils ne laissoient pas coucher le soleil sans s'être donné la main en signe de reconciliation. Un d'eux, en pareille occasion, courut chez son ami, et lui dit: Oublions notre colère, et soyez le juge de notre différend. J'y consens volontiers, reprit le dernier; mais je dois rougir de ce qu'étant plus âgé que vous, je ne vous ai prévenu.

Ils apprenoient à vaincre ces inégalités d'humeur qui fatiguent et découragent l'amitié. Sentoient-ils bouillonner leur sang au fond de leur coeur? prévoyoient-ils un moment de tristesse ou de dégoût? ils s'écartoient au loin, et calmoient ce trouble involontaire, ou par la réflexion, ou par des chants appropriés aux différentes affections de l'ame.

C'est à leur éducations qu'ils devoient cette docilité d'esprit, cette facilité de moeurs qui les rapprochoient les uns des autres. Pendant leur jeunesse, on s'étoit fait un devoir de ne point aigrir leur caractère; des instituteurs respectables et indulgens les ramenoient par des corrections douces, faites à propos et en particulier, qui avoient plus l'air de la représentation que du reproche.

Pytha-

Pythagore, qui régnoit sur tout le corps avec la tendresse d'un père, mais avec l'autorité d'un monarque, vivoit avec eux comme avec ses amis; il les soignoit dans leurs maladies, et les consoloit dans leurs peines. C'étoit par ses attentions autant que par ses lumières, qu'il dominoit sur leur esprit, au point que ses moindres paroles étoient pour eux des oracles, et qu'ils ne répondoient souvent aux objections que par ces mots: *C'est lui qui l'a dit.* Ce fut encore par là qu'il sut imprimer dans le coeur desses disciples, cette amitié rare et sublime qui a passé en proverbe.

Les enfans de cette grande famille, dispersée en plusieurs climats, sans s'être jamais vus, se reconnoissent à certains signes, et se traitoient au premier abord comme s'ils s'étoient toujours connus. Leurs intérêts se trouvoient tellement mêlés ensemble, que plusieurs d'entre eux ont passé les mers, et risqué leur fortune, pour établir celle de l'un de leurs frères, tombé dans la détresse ou dans l'indigence.

Voulez vous exemple touchant de leur confiance mutuelle? Un des nôtres, voyageant à pied, s'égare dans un désert, arrive épuisé de fatigue dans une auberge où il tombe malade. Sur le point d'expirer, hors d'état de reconnoître les soins qu'uon prend de lui, il trace d'une main tremblante quelques marques symboliques sur une tablette qu'il ordonne d'exposer près du grand chemin. Long-temps après sa mort, le hasard amène dans ces lieux écartés, un autre disciple de Pytagore. Instruit par les caractères énigmatiques offerts à ses yeux, de l'infortune du premier voyageur il s'arrête, rembourse avec usure les frais de l'aubergiste, et continue sa route.

Anacharsis. Je n'en suis pas surpris. Voici ce qu'on me racontoit à Thèbes.

Un

Un jour, en sortant du temple de Junon, un disciple de Pythagore, nommé Lysis, rencontra sous le portique un de ses confrères, Euryphémus de Syracuse, qui, l'ayant prié de l'attendre un moment, alla se prosterner devant la statue de la déesse. Après une longue méditation, dans laquelle il s'engagea sans s'en appercevoir, il sortit par une autre porte. Le lendemain, le jour étoit assez avancé, lorsqu'il se rendit à l'assemblée des disciples. Ils étoient inquiets de l'absence de Lysis; Euryphémus se souvint alors de la promesse qu'il en avoit tirée; il courut à lui, le trouva sous le vestibule, et tranquillement assis sur la même pierre où il l'avoit laissé la veille.

Le Samien. On n'est point étonné de cette constance, quand on connoit l'esprit de notre congrégation. Il est rigide et sans ménagement. Loin d'apporter la moindre restriction aux lois de riguer il fait consister la perfection à convertir les conseils en préceptes.

Anacharsis. Mais vous en avez de minutieux et de frivoles qui rapetissent les ames; par exemple de n'oser croiser la jambe gauche sur la droite, ni vous faire les ongles les jours de fêtes, ni employer pour vos cercueils le bois de cyprès.

Le Samien. Eh! ne nous jugez point d'après cette foule d'obfervances, la plupart ajoutées à la règle par des rigoristes qui vouloient réformer la réforme, quelques-unes tenant à des vérités d'un ordre supérieur, toutes prescrites pour nous exercer à la patience et aux autres vertus &c. Quant à Pythagore, il se contentoit de desirer que les hommes fussent tous libres et heureux.

Anacharsis. Mais pouvoit-il se flatter qu'ils le desireroient aussi vivement que lui, et que la moindre secousse ne détruiroit pas l'édifice des lois et des vertus?

Le Samien. Il étoit beau du moins d'en jeter les fondemens, et les premiers succès lui firent espérer

eſpérer qu'il pourroit l'élever juſqu'à une certaine hauteur. Je vous ai parlé de la révolution que ſon arrivée en Italie cauſa d'abord dans les moeurs. Elle ſe ſeroit étendue par degrés, ſi des hommes puiſſans, mais ſouillés de crimes, n'avoient eu la ſotte ambition d'entrer dans la congrégation. Ils en furent exclus, et ce refus occaſionna ſa ruine. La calomnie ſe ſouleva dès qu'elle ſe vit ſoutenue. Nous devînmes odieux à la multitude, en défendant d'accorder les magiſtratures par la voie du ſort; aux riches en ne les faiſant accorder qu'au mérite. Nos paroles furent transformées en maximes ſéditieuſes, nos aſſemblées en conſeils de conſpirateurs Pythagore, banni de Crotone, ne trouva point d'aſyle chez des peuples qui lui devoient leur félicité. Sa mort n'éteignit point la perſécution. Pluſieurs de ſes diſciples, réunis dans une maiſon, furent dévoués aux flammes, et périrent preſque tous. Les autres s'étant diſperſés, les habitans de Crotone, qui avoient reconnu leur innocence, les rappelèrent quelque temps après; mais une guerre étant ſurvenue, ils ſe ſignalèrent dans un combat et terminèrent une vie innocente par une mort glorieuſe.

Quoiqu'après ces malheureux evénements, le corps fut menacé d'une diſſolution prochaine, on continua pendant quelque temps à nommer un chef pour le gouverner. Diodore qui fut un des derniers, ennemi de la propreté que Pythagore nous avoit ſi fort recommandée, affecta des moeurs plus auſtères, un extérieur plus négligé, des vêtemens plus groſſiers. Il eut des partiſans et l'on diſtingua dans l'ordre ceux de l'ancien régime et ceux du nouveau.

Maintenant, réduits à un petit nombre, ſéparés les uns des autres, n'excitant ni envie ni pitié, nous pratiquons en ſecret les préceptes de notre fondateur. Jugez du pouvoir qu'ils eurent à la naiſſance de l'inſtitut, par celui qu'ils ont encore.

C'eſt

C'eſt nous qui avions formé Epaminondas; et Phocion s'eſt formé ſur nos exemples.

Je n'ai pas beſoin de vous rappeler que cette congrégation a produit une foule de législateurs, de géomètres, d'aſtronomes, de naturaliſtes, d'hommes célèbres dans tous les genres; que c'eſt elle qui a éclairé la Grèce, et que les philoſophes modernes ont puiſé dans nos auteurs la plupart des découvertes qui brillent dans leurs ouvrages.

La gloire de Pythagore s'en eſt accrue; partout il obtient un rang diſtingué parmi les ſages; dans quelques villes d'Italie, on lui décerne des honneurs divins. Il en avoit joui pendant ſa vie, vous n'en ſerez pas ſurpris. Voyez comme les nations, et même les philoſophes, parlent des législateurs et des précepteurs du genre humain. Ce ne ſont point des hommes, mais des dieux, des ames d'un degré ſupérieur, qui, deſcendues du ciel dans le tartare que nous habitons, ont daigné ſe revêtir d'un corps humain, et partager nos maux pour établir parmi nous les lois et la philoſophie.

Anacharſis. Cependant, il faut l'avouer, ces génies bienfaiſans n'ont eu que des ſuccès paſſagers; et puiſque leur réforme n'a pu ni s'étendre ni ſe perpétuer, j'en conclus que les hommes ſeront toujours également injuſtes et vicieux.

Le Samien. A moins, comme diſoit Socrate, que le ciel ne s'explique plus clairement, et que dieu, touché de leur ignorance, ne leur envoie quelqu'un qui leur apporte, ſa parole, et leur revèle ſes volontés.

CHAPITRE LII.

Suite de la Bibliothèque.

De retour de mon voyage, je menai chez Euclide le jeune Lysis fils d'Apollodore. Nous entrâmes dans une des pièces de la bibliothèque; elle ne contenoit que des ouvrages de poésie et de morale, les uns en très grande quantité, les autres en très petit nombre. Lysis parut etonné de cette disproportion; Euclide lui dit: Il faut peu de livres pour instruire les hommes; il en faut beaucoup pour les amuser. Nos devoirs sont bornés; les plaisirs de l'esprit et du coeur ne sauroient l'être; l'imagination qui sert à les alimenter, est aussi libérale que féconde, tandis que la raison, pauvre et stérile, ne nous communique que les foibles lumières dont nous avons besoin; et comme nous agissons plus d'après nos sensations que d'après nos réflexions, les talens de l'imagination auront toujours plus d'attraits pour nous, que les conseils de la raison sa rivale.

Cette faculté brillante s'occupe moins du réel que du possible, plus étendu que le réel; souvent même, elle préfère au possible des fictions auxquelles on ne peut assigner des limites. Sa voix peuple les déserts, anime les êtres les plus insensibles, transporte d'un objet à l'autre les qualités et les couleurs qui servoient à les distinguer: et par une suite de métamorphoses, nous entraîne dans le séjour des enchantemens, dans ce monde idéal où les poètes, oubliant la terre, s'oubliant eux mêmes, n'ont plus de commerce qu'avec des intelligences d'un ordre supérieur.

C'est

C'eſt là qu'ils cueillent leurs vers dans les jardins des Muſes, que les ruiſſeaux paiſibles roulent en leur faveur des flots de lait et de miel, qu'Apollon deſcend des cieux pour leur remettre ſa lyre, qu'un ſouffle divin éteignant tout à coup leur raiſon, les jette dans les convulſions du délire, et les force de parler le langage des dieux dont ils ne ſont plus que les organes.

La chaleur qui doit animer toutes les productions de l'eſprit, ſe développe dans la poéſie, avec plus ou moins d'intenſité, ſuivant que le ſujet exige plus ou moins de mouvement, ſuivant que l'auteur poſſede plus ou moins ce talent ſublime qui ſe prête aiſément aux caracteres des paſſions, ou ce ſentiment profond, qui tout-à-coup s'allume dans ſon coeur, et ſe communique rapidement aux nôtres

Lyſis fit alors quelques queſtions dont on jugera par les réponſes d'Euclide. La poéſie, nous dit ce dernier, a ſa marche et ſa langue particuliere. Dans l'épopée et la tragédie, elle imite une grande action dont elle lie toutes les parties à ſon gré, altérant les faits connus, y en ajoutant d'autres qui augmentent l'intérêt, les relevant tantôt au moyen des incidens merveilleux, tantôt par les charmes variés de la diction, ou par la beauté des penſées et des ſentimens. Souvent la fable, c'eſt à dire la manière de diſpoſer l'action, coûte plus, et fait plus d'honneur au poète, que la compoſition meme des vers.

Les autres genres de poéſie n'exigent pas de lui une conſtruction ſi pénible. Mais toujours doit-il montrer une ſorte d'invention, donner par des fictions neuves, un eſprit de vie à tout ce qu'il touche, nous pénétrer de ſa flamme, et ne jamais oublier que ſuivant Simonide, la poéſie eſt une peinture parlante, comme la peinture eſt une poéſie muette.

Il

Il suit de là que le vers seul ne constitue pas le poète. L'histoire d'Hérodote mise en vers ne seroit qu'une histoire, puisqu'on n'y trouveroit ni fable, ni fictions.

J'ai dit que la poésie avoit une langue particulière. Dans les partages qui se sont faits entre elle et la prose, elle est convenue de ne se montrer qu'avec une parure très riche, ou du moins très élégante, et l'on a remis entre ses mains toutes les couleurs de la nature avec l'obligation d'en user sans cesse, et l'espérance du pardon, si elle en abuse quelquefois.

Elle a réuni à son domaine quantité de mots interdits à la prose, d'autres qu'elle alonge ou raccourcit, soit par l'addition, soit par le retranchement d'une lettre ou d'une syllabe. Elle a le pouvoir d'en produire de nouveaux, et le privilège presque exclusif d'employer ceux qui ne sont plus en usage, ou qui ne le sont que dans un pays étranger, d'en identifier plusieurs dans un seul, de les disposer dans un ordre inconnu jusqu'alors, et de prendre toutes les licences qui distinguent l'élocution poétique du langage ordinaire.

Les facilités accordées au génie, s'étendent sur tous les instrumens qui secondent ses opérations. De là ces formes nombreuses que les vers ont reçues de ses mains, et qui toutes ont un caractère indiqué par la nature. Le vers héroïque marche avec une majesté imposante: on l'a destiné à l'épopée; l'iambe revient souvent dans la conversation: la poésie dramatique l'emploie avec succès. D'autres formes s'assortissent mieux aux chants accompagnés de danses; elles se sont appliquées sans effort aux odes et aux hymnes. C'est ainsi que les poètes ont multiplié les moyens de plaire.

Euclide, en finissant, nous montra les ouvrages qui ont paru en différens temps sous les noms d'Orphée, de Musée, de Thamyris, de Linus,

d'Anthès, de Pamphus, d'Olen, d'Abaris, d'Epiménide &c. Les uns ne contiennent que des hymnes sacrés, ou des chants plaintifs; les autres traitent des sacrifices, des oracles des expiations et des enchantemens. Dans quelques-uns, et surtout dans le cycle épique, qui est un recueil de traditions fabuleuses où les auteurs tragiques ont souvent puisé les sujets de leurs pièces, on a décrit les généalogies des dieux, le combat des Titans, l'expédition des Argonautes, les guerre de Thèbes et de Troie. Tels furent les principaux objets qui occupèrent les gens de lettres pendant plusieurs siècles. Comme la plupart de ces ouvrages n'appartiennent pas à ceux dont ils portent les noms, Euclide avoit négligé de les disposer dans un certain ordre.

Venoient ensuite ceux d'Hésiode et d'Homère. Ce dernier étoit escorte d'un corps redoutable d'interprètes et de commentateurs.

A l'exemple d'Homère, plusieurs poétes entreprirent de chanter la guerre de Troie. Tels furent entre autres Arctinus, Stésichore, Sacadas, Leschès. Ces auteurs ne connurent jamais la nature de l'épopée; ils étoient placés à la suite d'Homère, et se perdoient dans ses rayons, comme les étoiles se perdent dans ceux du soleil.

Euclide avoit tâche de réunir toutes les tragédies, comédies et satyres, que depuis près de 200 ans on a représentées sur les théâtres de la Grèce et de la Sicile. Il en possédoit environ 3000. Quelle haute idée ne donnoit elle pas de la littérature des Grecs et de la fécondité de leur génie? Je comptai souvent plus de 100 pièces qui venoient de la même main.

Les mimes ne furent dans l'origine que des farces obscènes ou satyriques qu'on représentoit sur le théâtre. Leur nom s'est transmis ensuite à de petits poèmes qui mettent sous les yeux du lecteur des aventures particulieres. Ils se rapprochent

chent de la comédie par leur objet; ils en diffèrent par le défaut d'intrigue, quelques-uns par une extrême licence. Il en eſt où il règne une plaiſanterie exquiſe et décente. Parmi les mimes qu'avoit raſſemblés Euclide, je trouvai ceux de Xénarque et ceux de Sophron de Syracuſe; ces derniers faiſoient les délices de Platon, qui, les ayant reçus de Sicile, les fit connoître aux Athéniens. Le jour de ſa mort, on les trouva ſous le chevet de ſon lit *).

Avant la découverte de l'art dramatique, nous dit encore Euclide, les poètes, à qui la nature avoit accordé une ame ſenſible, et refuſe le talent de l'épopée, tantôt retraçoient dans leurs tableaux, les déſaſtres d'une nation, ou les infortunes d'un perſonnage de l'antiquité; tantôt déploroient la mort d'un parent ou d'un ami, et ſoulageoient leur douleur en s'y livrant. Leurs chants plaintifs, preſque toujours accompagnés de la flûte, furent connus ſous le nom d'élégies ou de lamentations.

Ce genre de poéſie procéde par une marche regulièrement irréguliere; je veux dire que le vers de ſix pieds, et celui de cinq, s'y ſuccèdent alternativement. Le ſtyle en doit être ſimple, parce qu'un coeur véritablement affligé, n'a plus de prétention; il faut que les expreſſions en ſoient quelquesfois brûlantes comme la cendre qui couvre un feu devorant; mais que dans le récit, elles n'éclatent point en imprécations et en déſeſpoir. Rien de ſi intéreſſent que l'extrême douceur jointe à l'extrême ſouffrance.

L'élégie peut ſoulager nos maux quand nous ſommes dans l'infortune; elle doit nous inſpirer

*) On peut préſumer que quelques-uns de poémes qu'on appeloit mimes, étoient dans le goût des contes de La Fontaine.

du courage quand nous ſommes près d'y tomber. Elle prend alors un ton plus vigoureux, et employant les images les plus fortes, elle nous fait rougir de notre lâcheté, et envier les larmes répandues aux funerailles d'un héros mort pour le ſervice de la patrie.

Laſſe enfin de gémir ſur les calamités trop réelels de l'humanité, l'élégie ſe chargea d'exprimer les tourmens de l'amour. Pluſieurs poètes lui durent un éclat qui réjaillit ſur leurs maîtreſſes. Les charmes de Nanno furent célébrés par Minnerme de Colophon, qui tient un des premiers rangs parmi nos poètes; ceux de Battis le ſont tous les jours par Philétas de Cos, qui, jeune encore, s'eſt fait une uſte réputation. On dit que ſon corps eſt ſi grêle et ſi foible, que pour ſe ſoutenir contre la violence du vent, il eſt obligé d'attacher à ſa chauſſure des ſemelles de plomb ou des boules de ce métal. Les habitans de Cos, fiers de ſes ſuccès, lui ont conſacré ſous un platane une ſtatue de bronze.

Je portai ma main ſur un volume intitulé la *Lydienne*. Elle eſt, me dit Euclide, d'Antimaque de Colophon, qui vivoit dans le ſiècle dernier. C'eſt le même qui nous a donné le poème ſi connu de la Thébaïde; il étoit éperdument amoureux de la belle Chryſéis. Il la ſuivit en Lydie où elle avoit reçu le jour; elle y mourut entre ſes bras. De retour dans ſa patrie, il ne trouva d'autre remède à ſon affliction, que de la répandre dans ſes écrits et de donner à cette élégie le nom qu'elle porte.

Je connois ſa Thébaïde, répondis-je; quoique la diſpoſition n'en ſoit pas heureuſe, et qu'on y retrouve de temps en temps des vers d'Homère transcrits preſque ſyllabe pour ſyllabe, je conviens qu'à bien des égards l'auteur mérite des éloges. Cependant l'enflure, la force, et j'oſe dire la ſéchereſſe du ſtyle, me font préſumer qu'il n'avoit

voit ni assez d'agrément dans l'esprit, ni assez de sensibilité dans l'ame, pour nous intéresser à la mort de Chryséis. Mais je vais m'en éclaircir. Je lus en effet la *Lydienne* pendant qu'Euclide montroit à Lysis, les élégies d'Archiloque, de Simonide, de Clonas, d'Ion &c. Ma lecture achevée: je ne me suis pas trompé, repris je. Antimaque a mis de la pompe dans sa douleur. Sans s'appercevoir qu'on est consolé quand on cherche à se consoler par des exemples, il compare ses maux à ceux des anciens héros de la Grèce, et décrit longuement les travaux pénibles qu'éprouvèrent les Argonautes dans leur expédition. —

Plusieurs tablettes étoient chargées d'hymnes en l'honneur des dieux, d'odes pour les vainqueurs aux jeux de la Grèce, d'éclogues, de chansons, et de quantité de pièces fugitives.

L'éclogue, nous dit Euclide, doit peindre les douceurs de la vie pastorale; des bergers assis sur le gazon, aux-bords d'un ruisseau, sur le penchant d'une colline, à l'ombre d'un arbre antique, tantôt accordent leurs chalumeaux au murmure des eaux et du zéphir, tantôt chantent leurs amours, leurs démêlés innocens, leurs troupeaux et les objets ravissans qui les environnent.

Ce genre de poèsie n'a fait aucun progrès parmi nous. C'est en Sicile qu'on doit en chercher l'origine. C'est là, du moins à ce qu'on dit, qu'entre les montagnes couronnées de chênes superbes, se prolonge un vallon où la nature a prodigué ses trésors. Le berger Daphois y naquit au milieu d'un bosquet de lauriers, et les dieux s'empressèrent à le combler de leurs faveurs. Les nymphes de ces lieux prirent soin de son enfance; il reçut de Vénus les grâces et la beauté, de Mercure le talent de la persuasion; Pan dirigea ses doigts sur la flûte à sept tuyaux, et les Muses réglèrent les accens de sa voix touchante, Bientôt rassemblant autour de lui les bergers de la contrée,

il leur apprit à s'eſtimer heureux de leur ſort. Les roſeaux furent convertis en inſtrumens ſonores. Il établit des concours, où deux jeunes émules ſe diſputoient le prix du chant et de la muſique inſtrumentale. Les échos animés à leurs voix, ne firent plus entendre que les expreſſions d'un bonheur tranquille et durable. Daphnis ne jouit pas long-temps du ſpectacle de ſes bienfaits. Victime de l'amour, il mourut à la fleur de ſon age, mais juſqu'à nos jours ſes élèves n'ont ceſſé de célébrer ſon nom, et de déplorer les tourmens qui terminèrent ſa vie Le poème paſtoral, dont on prétend qu'il conçut le première idée, fut perfectionné dans la ſuite par deux poètes de Sicile, Stéſichore d'Himère et Diomus de Syracuſe.

Je conçois dit Lyſis, que cet art a du produire de jolis payſages, mais étrangement enlaidis par les figures ignobles qu'on y repréſente. Quel intérêt peuvent inſpirer des pâtres groſſiers et occupés de fonctions viles? Il fut un temps, répondit Euclide, où le ſoin de troupeaux n'étoit pas confié à des eſclaves. Les propriétaires s'en chargeoient eux mêmes, parce qu'on ne connoiſſoit pas alors d'autres richeſſes. Ce fait eſt atteſté par la tradition, qui nous apprend que l'homme fut paſteur avant d'être agricole; il l'eſt par le récit des poètes, qui malgré leurs écarts, nous ont ſouvent conſervé le ſouvenir des moeurs antiques. Le berger Endymion fut aimé de Diane; Paris conduiſoit ſur le mont Ida les troupeaux du roi Priam ſon père, Apollon gardoit ceux du roi Admète.

Un poète peut donc, ſans bleſſer les règles de la convenance, remonter à ces ſiècles réculés et nous conduire dans ces retraites écartées où couloient ſans remords leurs jours, des particuliers qui, ayant reçu de leurs pères une fortune proportionnée à leurs beſoins, ſe livroient à des

jeux

jeux paisibles, et perpétuoient, pour ainsi dire, leur enfance jusqu'à la fin de leur vie.

Il peut donner à ses personnages une émulation qui tiendra les ames en activité; ils penseront moins qu'ils ne sentiront; leur langage sera toujours simple, naif, figuré, plus ou moins relevé, suivant la différence des états, qui, sous le régime pastoral, se régloit sur la nature des possessions. On mettoit alors au premier rang des biens, les vaches, ensuite les brebis, les chèvres et les porcs. Mais comme le poète ne doit prêter à ses bergers que des passions douces, et des vices legers, il n'aura qu'un petit nombre de scènes à nous offrir; et les spectateurs se dégoûteront d'une uniformité aussi fatigante que celle d'une mer toujours tranquille, et d'un ciel toujours serein.

Faute de mouvement et de variété, l'éclogue ne flattera jamais autant notre goût que cette poésie où le coeur se déploie dans l'instant du plaisir, dans celui de la peine. Je parle des chansons, dont vous connoissez les différentes espèces. Je les ai divisées en deux classes. L'une contient les chansons de table; l'autre celles qui sont particulières à certaines professions, telles que les chansons des moissonneurs, des vendangeurs, des épluchеuses, des meûniers, des ouvriers en laine, des tisserands, des nourrices &c.

L'ivresse du vin, de l'amour, de l'amitié, de la joie, du patriotisme, caractérisent les premieres. Elles exigent un talent particulier; il ne faut point de préceptes à ceux qui l'ont reçu de la nature; ils seroient inutiles aux autres. Pindare a fait des chansons à boire; mais on chantera toujours celles d'Anacréon et d'Alcée. Dans la seconde espèce de chansons, le récit des travaux est adouci par le souvenir de certaines circonstances, ou par celui des avantages qu'ils procurent.

Combien la poésie doit se plaire dans un pays où la nature et les institutions forcent sans cesse

des imaginations vives et brillantes à se répandre avec profusion? Car ce n'est pas seulement aux succès de l'épopée et de l'art dramatique que les Grecs accordent des statues, et l'hommage plus précieux encore d'une estime réfléchie. Des couronnes éclatantes sont réservées pour toutes les espèces de poésie lyrique. Point de ville qui dans le courant de l'année, ne solennise quantité de fêtes en l'honneur de ses dieux; point de fête qui ne soit embellie par des cantiques nouveaux; point de cantique qui ne soit chanté en présence de tous les habitans, et par des choeurs de jeunes gens tirés des principales familles. Quel motif d'émulation pour le poète! Quelle distinction encore, lorsqu'en célébrant les victoires des athletes, il mérite lui-même la reconnoissance de leur patrie! Transportons le sur un plus beau théâtre. Qu'il soit destiné à terminer par ses chants les fêtes d'Olympie ou des autres grandes solennités de la Grèce; quel moment que celui ou vingt, trente milliers de spectateurs, ravis de ses accords, poussent jusqu'au ciel des cris d'admirations et de joie! Non le plus grand potentat de la terre ne sauroit accorder au génie une récompense de si haute valeur. —

Je ne vous lirai point, continua Euclide, la liste fastidieuse de tous les auteurs qui ont réussi dans la poèsie lyrique; mais je vous en citerai les principaux. Ce sont parmi les hommes Stésichore, Ibycus, Alcée, Alcman, Simonide, Bacchylide, Anacréon et Pindare; parmi les femmes, car plusieurs d'entre elles se sont exercées avec succès dans un genre si susceptible d'agrémens, Sapho, Erinne, Téléfille, Praxille, Myrtis et Corinne.

Avant que d'aller plus loin, je dois faire mention d'un poème où souvent éclate cet enthousiasme dont nous avons parlé. Ce sont des hymnes en l'honneur de Bacchus, connus sous le nom de

de dithyrambes. Il faut être dans une sorte de délire quand on les compose; il faut y être quand on les chante, car ils sont destinés à diriger les danses vives et turbulentes, le plus souvent exécutées en rond.

Ce poème se reconnoit aisément aux propriétés qui le distinguent des autres. Pour peindre à-la-fois les qualités et les rapports d'un objet, on s'y permet souvent de réunir plusieurs mots en un seul, et il en résulte des expressions quelquefois si volumineuses, qu'elles fatiguent l'oreille; si bruyantes quelles ébranlent l'imagination. Des métaphores, qui semblent n'avoir aucun rapport entre elles, s'y succèdent sans se suivre, l'auteur qui ne marche que par des saillies impétueuses, entrevoit la liaison des pensées, et néglige de la marquer. Tantôt il s'affranchit des règles de l'art; tantôt il emploie les différentes mesure de vers et les diverses espéces de modulation.

Ici le même poète, qui pour célébrer Apollon avoit mis son esprit dans une assiette tranquille, s'agite avec violence, lorsqu'il entame l'éloge de Bacchus; et si son imagination tarde à s'exalter, il la secoue par l'usage immodéré du vin. Frappé de cette liqueur, comme d'un coup de tonnerre, disoit Archiloque, je vais entrer dans la carrière.

Euclide avoit rassemblé les dithyrambes de ce dernier poète, ceux d'Arion, de Lasus, de Pindare, de Melanippide, de Philoxène, de Timothée, de Téleses, de Polyidès, d'Ion, et de beaucoup d'autres dont la plupart on vécu de nos jours. Car ce genre qui tend au sublime, a un singulier attrait pour les poètes médiocres; et comme tout le monde cherche maintenant à se mettre au dessus de son état, chaque auteur veut de même s'élever au dessus de son talent.

Je vis ensuite un recueil d'impromptus, d'énigmes, d'acrostiches, de toutes sortes de griphes (*espèce de logogriphes,*) et d'autres productions

aussi

auſſi puériles que laborieuſes. Lyſis paſſionné pour la poéſie, craignoit toujours qu'on ne la mît au rang des amuſemens frivoles; et s'étant apperçu qu'Euclide avoit déclaré plus d'une fois, qu'un poète ne doit pas ſe flatter du ſuccès, lorſqu'il n'a pas le talent de plaire, il s'écria dans un moment d'impatience: C'eſt la poéſie qui a civiliſé les hommes, qui inſtruiſit mon enfance, qui tempère la rigueur des préceptes, qui rend la vertu plus aimable en lui prêtant ſes graces, qui élève mon ame dans l'épopée, l'attendrit au théâtre, la remplit d'un ſaint reſpect dans nos cérémonies, l'invite à la joie pendant nos répas, lui inſpire une noble ardeur en préſence de l'ennemi: et quand même ſes fictions ſe borneroient à calmer l'activité inquiète de notre imagination, ne ſeroit-ce pas un bien réel de nous ménager quelquel plaiſirs innocens au milieu de tant de maux dont j'entends ſans ceſſe parler.

Euclide ſourit de ce tranſport, et pour l'exciter encore, il repliqua: Je ſais que Platon s'eſt occupé de votre éducation: auriez-vous oublié qu'il regardoit ces fictions poétiques comme des tableaux infidèles et dangereux, qui, en dégradant les dieux et les héros, n'offrent à notre imitation que des phantômes de vertus.

Si j'étois capable de l'oublier, reprit Lyſis, ſes écrits me le rappelleroient bientôt; mais je dois l'avouer, quelquefois je me crois entraîné par la force de ſes raiſons, et je ne le ſuis que par la poéſie de ſon ſtyle; d'autres fois le voyant tourner contre l'imagination les armes puiſſantes qu'elle avoit miſes entre ſes mains, je ſuis tenté de l'accuſer d'ingratitude et de perfidie. Ne penſez-vous pas, me dit-il enſuite, que le premier et le principal objet des poètes eſt, de nous inſtruire de nos devoirs par l'attrait du plaiſir? Je lui répondis: Depuis que vivant parmi des hommes éclairés, j'ai étudié la conduite de ceux qui aſpi-

aſpirent à la célébrité, je n'examine plus que le ſecond motif de leurs actions; le premier eſt preſque toujours l'intérêt ou la vanité. Mais ſans entrer dans ces diſcuſſions, je vous dirai ſimplement ce que je penſe: les poètes veulent plaire, la poèſie peut être utile.

(Nous paſſâmes alors aux livres de Morale.) La Morale, nous dit Euclide n'étoit autrefois qu'un tiſſu de maximes. Pythagore et ſes premiers diſciples, toujours attentifs à remonter aux cauſes, la lièrent à des principes trop élevés au deſſus des eſprits vulgaires; elle devint alors une ſcience; et l'homme fut connu, du moins autant qu'il peut l'être. Il ne le fut plus, lorſque les ſophiſtes étendirent leurs doutes ſur les vérités les plus utiles. Socrate, perſuadé que nous ſommes faits plutôt pour agir que pour penſer, s'attacha moins à la théorie qu'à la pratique. Il rejeta les notions abſtraites, et ſous ce point de vue on peut dire qu'il fit deſcendre la philoſophie ſur la terre; ſes diſciples développèrent ſa doctrine, et quelques-uns l'altérent par des idées ſi ſublimes, qu'ils firent remonter la morale dans le ciel. L'école de Pythagore crut devoir renoncer quelque fois à ſon langage myſtérieux, pour nous éclairer ſur nos paſſions et ſur nos devoirs. C'eſt ce que Theagès; Métopus et Archytas exécutèrent avec ſuccès.

Différens traités ſortis de leurs mains ſe trouvoient placés dans la bibliothèque d'Euclide, avant les livres qu'Ariſtote a compoſés ſur les moeurs; En parlant de l'éducation des Athéniens, j'ai tâché d'expoſer la doctrine de ce dernier, qui eſt parfaitement conforme à celle des premiers.

Lyſis demanda, ſi les philoſophes ſe partageoient ſur certains points de morale. Quelquefois, répondit Euclide; en voici des exemples.

On établit pour principe qu'une action, pour être vertueuse ou vicieuse, doit être volontaire; il est question ensuite d'examiner si nous agissons sans contrainte. Des auteurs excusent les crimes de l'amour et de la colère, parce que suivant eux, ces passions sont plus fortes que nous; ils pourroient citer en faveur de leur opinion cet étrange jugement prononcé dans un de nos tribunaux. Un fils qui avoit frappé son père, fut traduit en justice, et dit pour sa défense, que son père avoit frappé le sien; les juges, persuadés que la violence du caractère étoit héréditaire dans cette famille, n'osèrent condamner le coupable. Mais d'autres philosophes plus éclairés s'élèvent contre de pareilles décisions: Aucune passion, disent-ils, ne sauroit nous entrainer malgré nous-mêmes; toute force qui nous contraint est extérieure, et nous est étrangère.

Est-il permis de se venger de son ennemi? Sans doute répondent quelques-uns; car il est conforme à la justice de repousser l'outrage par l'outrage. Cependant une vertu pure trouve plus de grandeur à l'oublier. C'est elle qui a dicté ces maximes que vous trouverez dans plusieurs auteurs: Ne dites pas du mal de vos ennemis; loin de chercher à leur nuire, tâchez de convertir leur haine en amitié. Quelqu'un disoit à Diogène. Je veux me venger; apprenez-moi par quels moyens. En devenant plus vertueux répondit-il.

Ce conseil, Socrate en fit un précepte rigoureux. C'est de la hauteur où la sagesse humaine peut atteindre, qu'il crioit aux hommes: „Il ne „vous est jamais permis de rendre le mal pour le „mal.„

Certains peuples permettent le suicide; mais Pythagore et Socrate, dont l'autorité est supérieure

rieure à celle de ces peuples, soutiennent que personne n'est en droit de quitter le poste que les dieux lui ont assigné dans la vie.

De tout temps, on a donné des éloges à la probité, à la pureté des moeurs, à la bienfaisence; de tout temps on s'est élevé contre l'homicide, l'adultère, le parjure, et toutes les espèces de vices. Les écrivains les plus corrompus sont forcés d'annoncer une saine doctrine, et les plus hardis, de rejeter les conséquences qu'on tire de leurs principes. Aucun d'eux n'oseroit soutenir, qu'il vaut mieux commettre une injustice que de la souffrir.

CHAPITRE LIII.

ET DERNIER.

Nouvelles entreprises de Philippe; bataille de Chéronée; portrait d'Alexandre.

La Grèce s'étoit élevée au plus haut point de sa gloire; il falloit qu'elle descendit au terme d'humiliation fixé par cette destinée qui agite sans cesse la balance des empires. Le déclin, annoncé depuis long-temps, fut très marqué pendant mon séjour en Perse, et très rapide quelques années après. Je cours au dénouement de cette grande révolution; j'abrégerai le récit des faits, et me contenterai quelquefois d'extraire le journal de mon voyage.

SOUS L'ARCHONTE NICOMAQUE.

(*Depuis le* 30 *Juin de l'an* 341 *jusqu'au* 19 *Juillet de l'an* 340 *avant J. C*).

Philippe avoit formé de nouveau le dessein de s'emparer de l'île d'Eubée par ses intrigues, et de la ville de Mégare par les armes des Béotiens ses alliés. Maître de ces deux postes, il l'eût été bientôt d'Athènes. Phocion a fait une seconde expédition en Eubée, et en a chassé les tyrans établis par Philippe; il a marché ensuite au secours des Mégariens, a fait échouer les projets des Béotiens, et mis la place hors d'insulte.

Si Philippe pouvoit assujétir les villes Grecques qui bornent ses états du côté de l'Hellespont et de

de la Propontide, il disposeroit du commerce des blés que les Athéniens tirent du Pont-Euxin, et qui sont absolument nécessaires à leur subsistance. Dans cette vue il avoit attaqué la forte place de Périnthe. Les assiégés ont fait une résistance digne des plus grands éloges. Ils attendoient du secours de la part du roi de Perse; ils en ont reçu de la part des Byzantins. Philipp irrité contre ces derniers, a levé le siège de Périnthe, et s'est placé sous les murs de Byzance, qui tout de suite a fait partir des députés pour Athènes: Ils ont obtenu des vaisseaux et des soldats commandés par Charès.

SOUS L'ARCHONTE THÉOPHRASTE.

(*Depuis le* 19 *Juillet de l'an* 340 *jusqu'au* 8 *Juillet de l'an* 339 *avant J. C*).

Le 16 d'Anthestérion (*26 Fevr. 339*). On a nommé aujourd'hui quatre députés pour l'assemblée des Amphictyons qui doit se tenir au printems prochain à Delphes.

Le. . . Il s'est tenu ici une assemblée générale. Les Athéniens, allarmés du siège de Byzance, venoient de recevoir une lettre de Philippe qui les accusoit d'avoir enfreint plusieurs articles du traité de paix et d'alliance qu'ils signèrent il y a sept ans. Démosthène a pris la parole, et d'après son conseil, vainement combattu par Phocion, le peuple a ordonné de briser la colonne où se trouve inscrit ce traité, d'équiper des vaisseaux, et de se préparer à la guerre.

On avoit appris, quelques jours auparavant, que ceux de Byzance aimoint mieux se passer du secours des Athéniens, que de recevoir dans leurs murs des troupes commandées par un général aussi détesté que Charès. Le peuple a nommé Phocion pour le remplacer.

Le

Le 30 d'Elephébolion (10 Avril 339). Dans la dernière assemblée des Amphictyons, un citoyen d'Amphissa, capitale des Locriens Ozole, située à 60 stades de Delphes, vomissoit des injures atroces contre les Athéniens, et proposoit de les condamner à une amende de 50 talens (270,000 livres), pour avoir autrefois suspendu au temple des boucliers dorés, monumens de leurs victoires contre les Mèdes et les Thébains. Eschine voulant détourner cette accusation, fit voir que les habitans d'Amphissa, s'étant emparés du port de Cirrha et de la contrée voisine, pays originairement consacré au temple, avoient encouru la peine portée contre les sacrilèges. Le lendemain les députés de la ligue Amphictyonique, suivis d'un grand nombre de Delphiens, descendirent dans la plaine, brûlèrent les maisons, et comblèrent en partie le port. Ceux d'Amphissa, étant accourus en armes, poursuivirent les agresseurs jusqu'aux portes de Delphes.

Les Amphictyons indignés, méditent une vengeance éclatante. Elle sera prononcée dans la diète des Thermopyles, qui s'assemble pour l'ordinaire en automne, mais on la tiendra plus tôt cette année.

On ne s'attendoit point à cette guerre. On soupeonne Philippe de l'avoir suscitée; quelques uns accusent Eschine d'avoir agi de concert avec ce prince.

Le. . . *) Phocion campoit sous murs de Byzance. Sur la reputation de sa vertu, les magistrats de la ville introduisirent ses troupes dans la place. Leur discipline et leur valeur rassurèrent les habitans, et contraignirent Philippe à lever

*) Vers le mois de Mai ou de Juin 339.

ver le siège. Pour couvrir la honte de sa retraite, il dit que sa gloire le forçoit à venger une offense qu'il venoit de recevoir d'une tribu de Scythes. Mais avant de partir, il eut soin de renouveler la paix avec les Athéniens, qui tout de suite oublièrent les decrets et les préparatifs qu'ils avoient fait contre lui.

SOUS L'ARCHONTE LISIMACHIDE.

(*Depuis le* 8 *Juillet de l'an* 339, *jusqu'au* 28 *Juin de l'an* 338 *avant J. C.*).

Le. . . Dans la diète tenue aux Thermopyles, les Amphictyons ont ordonné de marcher contre ceux d'Amphissa, et ont nommé Cottyphe général de la ligue. Les Athéniens et les Thébains, qui désapprouvent cette guerre, n'avoient point envoyé de députés à l'assemblée. Philippe est encore en Scythie, et n'en reviendra pas sitôt; mais on présume que du fond de ces régions éloignées, il a dirigé les opérations de la diète.

Les malheureux habitans d'Amphissa, vaincus dans un premier combat, s'étoient soumis à des conditions humiliantes; loin de les remplir, ils avoient, dans une seconde bataille, repoussé l'armée de la ligue, et blessé même le général. C'étoit peu de temps avant la dernière assemblée des Amphictyons: elle s'est tenue à Delphes. Des Thessaliens vendus à Philippe, on fait si bien par leur manoeuvres, qu'elle lui a confié le soin de venger les outrages faits au temple de Delphes. Il dut à la première guerre sacrée, d'être admis au rang des Amphictyons; celle ci le placera pour jamais à la tête d'une confédération à laquelle on ne pourra résister, sans se rendre coupable d'impiété. Les Thébains ne peuvent plus lui disputer l'entrée des Thermopyles. Ils commencent

néanmoins à pénétrer ſes vues, et comme il ſe défie de leurs intentions, il a ordonné aux peuples du Péloponèſe, qui font partie du corps Amphictyonique, de ſe réunir au mois de boédromion, avec leurs armes et de proviſions pour 40 jours.

Le mécontentement eſt général dans la Grèce. Sparte garde un profond ſilence; Athènes eſt incertaine et tremblante; elle voudroit et n'oſe pas ſe joindre aux prétendus ſacrilèges.

Le 25 d'Elaphébolion (27 Mars 338). Le danger devient tous les jours plus preſſant; les alarmes croiſſent à proportion. Ces Athéniens, qui l'année dernière reſolurent de rompre le traité de paix qu'ils avoient avec Philippe, lui envoient des Ambaſſadeurs, pour l'engager à maintenir ce traité juſqu'au mois de Thargélion. Il veut bien ſouſcrire à leur demande, et ſigner une trève; mais à condition qu'ils n'écouteront plus les funeſtes conſeils de leurs orateurs.

Le 13 de Scirophorion (12 Juin 338). Philippe avoit paſſé les Thermopyles, et pénétré dans la Phocide. Les peuples voiſins étoient ſaiſis de frayeur; cependant, comme il proteſtoit qu'il n'en vouloit qu'aux Locriens, on commençoit à ſe raſſurer. Tout à coup il eſt tombé ſur Elatée; c'eſt une de ces villes qu'il eut ſoin d'épargner en terminant la guerre des Phocéens. Il compte s'y établir, s'y fortifier; peut-être même a-t-il continué ſa route: ſi les Thébains, ſes alliés, ne l'arrêtent pas, nous le verrons dans deux jours ſous les murs d'Athènes.

La nouvelle de la priſe d'Elatée eſt arrivée aujourd'hui. Les Prytanes étoient à ſouper; ils ſe lèvent auſſitôt; il s'agit de convoquer l'aſſemblée pour demain. Les uns mandent les généraux et le

le trompette ; les autres courent à la place publique, en délogent les marchands et brûlent les boutiques. La ville eſt pleine de tumulte ; un mortel effroi glace tous les eſprits.

Le 16 de Scirophorion (*13 Juin* 338). Pendant la nuit, les généraux ont couru de tous côtes, et la trompette a retenti dans toutes les rues. Au point du jour, les Sénateurs ſe ſont aſſemblés, ſans rien conclure ; le peuple les attendoit avec impatience dans la place. Les Pryranes ont annoncé la nouvelle ; le courier l'a confirmee ; les généraux les orateurs étoient préſens. Le héraut s'eſt avancé et a demandé ſi quelqu'un vouloit monter à la tribune : il s'eſt fait un ſilence effrayant. Le héraut a répété pluſieurs fois les mêmes paroles. Le ſilence cõntinuoit, et les regards ſe tournoient avec inquiétude ſur Démosthène ; il s'eſt levé : „Si Philippe, a-t il dit, étoit d'intelli„gence avec les Thébains, il ſeroit déjà ſur les „frontières de l'Attique ; il ne s'eſt emparé d'une „place ſi voiſine de leurs états, que pour réunir „en ſa faveur les deux factions qui les diviſent, „en inſpirant de la confiance à ſes partiſans, et „de la crainte à ſes ennemis. Pour prévenir cette „réunion, Athènes doit oublier aujourd'hui tous „les ſujets de haine qu'elle a depuis long temps „contre Thèbes ſa rivale, lui montrer le péril qui „la menace, lui montrer une armeé prête à mar„cher à ſon ſecours, s'unir s'il eſt poſſible avec „elle, par une alliance et des ſermens qui garan„tiſſent le ſalut des deux républiques, et celui de „la Grèce entière.„

Enſuite il a propoſé un décret dont voici les principaux articles. „Apres avoir imploré l'aſſis„tance des dieux protecteurs de l'Attique, on équi„pera 200 vaiſſeaux, les généraux conduiront les „troupes à Eleuſis ; des députés iront dans toutes les villes de la Grece ; ils ſe rendront à l'instant-même

chez les Thébains, pour les exhorter à défendre „leur liberté, leur offrir des armes, des troupes „de l'argent, et leur repréſenter que ſi Athènes „a cru juſqu'ici qu'il étoit de ſa gloire de lui diſ„puter la prééminence, elle penſe maintenant qu'il „ſeroit honteux pour elle, pour les Thébains, „pour tous les Grecs, de ſubir le joug d'une „puiſſance étrangère.„

Ce décret a paſſé ſans la moindre oppoſition; on a nommé cinq députés, parmi leſquels ſont Démoſthène et l'orateur Hypéride: il vont partir inceſſamment.

Le. . . Nos députes trouvèrent à Thèbes les députés des alliées de cette ville. Ces derniers, après avoir comblé Philippe d'éloges et les Athéniens de reproches, repréſentèrent aux Thébains, qu'en reconnoiſſance des obligations qu'ils avoient à ce prince, ils devoient lui ouvrir un paſſage dans leurs états, et même tomber avec-lui ſur l'Attique. On leur faiſoit enviſager cette alternative, ou que les dépouilles des Athéniens ſeroient tranſportées à Thèbes, ou que celles des Thébains deviendroient le partage des Macédoniens. Ces raiſons, ces menaces furent expoſées avec beaucoup de force, par un des plus célèbres orateurs de ce ſiècle, Python de Byzance, qui parloit au nom de Philippe; mais Démoſthène répondit avec tant de ſupériorité, que les Thébains n'hèſitèrent pas à recevoir dans leurs murs l'armée des Athéniens, commandée par Charès et Stratoclès. Le projet d'unir les Athéniens avec les Thébains eſt regardé comme un trait de génie; le ſuccès comme le triomphe de l'éloquence.

Le. . . En attendant des circonſtances plus favorables, Philippe prit le parti d'executer le décret des Amphyctions, et d'attaquer la ville d'Amphiſſa; mais pour en approcher, il falloit forcer un defilé que défendoient Charès et Proxène, le premier avec un détachement de Thébains et d'Athéniens, le ſecond avec un corps d'auxiliaires que les Amphiſſiens venoient de prendre à leur ſolde. Après quelques vaines tentatives, Philippe fit tomber entre leurs mains une lettre, dans laquelle il marquoit à Parménion que les troubles tout à-coup élevés dans la Thrace, exigeoient ſa préſence, et l'obligeoient de renvoyer à un autre temps le ſiège d'Amphiſſa. Ce ſtratagème réuſſit. Charès et Proxène abandonnèrent le défilé; le roi s'en ſaiſit auſſitôt, battit les Amphiſſiens et s'empara de leur ville.

Le. . . *) Il paroit que Philippe veut terminer la guerre; il doit nous envoyer des Ambaſſadeurs. Les chefs des Thébains ont entamé des négociations avec lui, et ſont même près de conclure. Ils nous ont communiqué ſes propoſitions, et nous exhortent à les accepter. Beaucoup de gens ici opinent à ſuivre leur conſeil; mais Démoſthène, qui croit avoir humilié Philippe, voudroit l'abattre et l'écraſer. Dans l'aſſemblée d'aujourd'hui il s'eſt ouvertement déclaré pour la continuation de la guerre, et ſon avis a prévalu contre Phocion qui étoit d'un avis contraire. Au ſortir de l'aſſemblée il eſt parti pour la Béotie.

Le. . . **) Démoſthène a forcé les Thébains et les Béotiens à rompre toute négociation avec Philippe. Plus d'eſpérance de paix.

Le. .

*) Dans les premiers jours de Juillet de l'an 338 avant J. C.

**) Vers le même temps.

Le. . . Philippe s'eſt avancé à la tête de 30,000 hommes de pied et de 2000 chevaux au moins, juſqu'à Chéronée en Béotie: il n'eſt plus qu'à 700 ſtades d'Athènes (26 lieues 1150 toiſes).

Démoſthène eſt par-tout, il fait tout, il imprime un mouvement rapide aux diètes des Béotiens, aux conſeils des généraux: jamais l'éloquence n'opéra de ſi grandes choſes; elle a excité dans toutes les ames l'ardeur de l'enthouſiaſme, et la ſoif des combats. A ſa voix impétueuſe, on voit s'avancer vers la Béotie les bataillons nombreux des Athéniens, des Corinthiens, des Leucadiens et de pluſieurs autres peuples. La Grèce étonnée s'eſt levée, pour ainſi dire, en pieds, les yeux fixés ſur la Beotie, dans l'attente cruelle de l'événement qui va décider de ſon ſort. Athènes paſſe à chaque inſtant par toutes les convulſions de l'eſpérance et de la terreur. Phocion eſt tranquille. Hélas! je ne ſaurois l'être; Philotas eſt à l'armée. On dit qu'elle eſt plus forte que celle de Philippe.

La bataille eſt perdue. Philotas eſt mort; je n'ai plus d'amis; il n'y a plus de Grèce. Je retourne en Scythie.

Mon journal finit ici; je n'eus pas la force de le continuer; mon deſſein étoit de partir à l'inſtant; mais je ne pus réſiſter aux prières de la ſoeur de Philotas et d'Apollodore ſon époux; je paſſai encore un an avec eux et nous pleurames enſemble.

Je vais maintenant me rappeler quelques circonſtances de la bataille. Elle ſe donna le 7 du mois de métageitnion (le 3 Août de l'an 338 avant J. C).

Jamais

Jamais les Athéniens et les Thébains ne montrèrent plus de courage. Les premiers avoient même enfoncé la phalange Macédonienne; mais leurs généraux ne surent pas profiter de leur avantage. Philippe, qui s'en apperçut, dit froidement que les Athéniens ne savoient pas vaincre; et il rétablit l'ordre dans son armée. Il commandoit l'aile droite, Alexandre son fils l'aile gauche. L'un et l'autre montrèrent la plus grande valeur. Démosthène fut des premiers à prendre la fuite. Du côté des Athéniens, plus de mille hommes périrent d'une mort glorieuse; plus de deux mille furent prisonniers. La perte des Thébains est à peu près égale.

Le roi laissa d'abord éclater une joie indécente. Après un repas où ses amis, à son exemple, se livrèrent aux plus grands excès, il alla sur le champ de bataille, n'eut pas de honte d'insulter ces braves guerriers qu'il voyoit étendu à ses pieds, et se mit à déclamer, en battant la mesure, le décret que Démosthène avoit dressé pour susciter contre lui les peuples de la Grèce.

L'orateur Démade, quoique chargé de fers, lui dit: „Philippe vous jouez le rôle de Ther„site, et vous pourriez jouer celui d'Agamemnon.„ Ces mots le firent rentrer en lui-même. Il jeta la couronne de fleurs qui ceignoit sa tête, remit Démade en liberte, et rendit justice à la valeur des vaincus.

La ville de Thèbes qui avoit oublié ses bienfaits, fut traitée avec plus de rigueur. Il laissa une garnison dans la citadelle; quelques uns des principaux habitans furent bannis, d'autres mis à mort. Cet exemple de sévérité qu'il crut nécessaire, éteignit sa vengeance, et le vainqueur n'exerça plus que des actes de modération. On lui conseil-

ſeilloit de s'aſſurer des plus fortes places de la Grèce; il dit qu'il aimoit mieux une longue reputation de clémence, que l'éclat paſſager de la domination. On vouloit qu'il ſévît du moins contre ces Athéniens qui lui avoient cauſé de ſi vives alarmes; il répondit: „Aux dieux ne plaiſe „que je détruiſe le théâtre de la gloire, moi qui „ne travaille que pour elle„ Il leur permit de retirer leurs morts, et leurs priſonniers; ces derniers, enhardis par ſes bontés, ſe conduiſirent avec l'indiſcrétion et la légéreté qu'on reproche à leur nation. Ils demandèrent hautement leurs bagages et ſe plaignirent des officiers Macédoniens. Philippe eut la complaiſance de ſe prêter à leurs voeux, et ne put s'empêcher de dire en riant: „Ne ſemble-t-il pas que nous les ayons vaincus „au jeu des oſſelets? Quelque temps après, et pendant que les Athéniens ſe préparoient à ſoutenir un ſiège, Alexandre vint, accompagné d'Antipater, leur offrir un traité de paix et d'alliance.

Je vis alors cet Alexandre, qui depuis a rempli la terre d'admiration et de deuil. Il avoit dix huit ans, et s'étoit déjà ſignalé dans pluſieurs combats. A la bataille de Chéronée, il avoit enfoncé et mis en fuite l'aile droite de l'armée ennemie. Cette victoire ajoutoit un nouvel éclat aux charmes de ſa figure. Il a les traits réguliers, le teint beau et vermeil, le nez aquilin, les yeux grands, pleins de feu, les cheveux blonds et bouclés, la tête haute, mais un peu penchée vers l'épaule gauche, la taille moyenne, fine et dégagée, le corps bien proportionné et fortifié par un exercice continuel. On dit qu'il eſt très léger à la courſe, et très recherché dans ſa parure. Il entra dans Athènes ſur un cheval ſuperbe qu'on nommoit Bucéphale, que perſonne n'avoit pu dompter juſqu'à lui, et qui avoit coûté 13 talens. (70200 livres).

Bien-

Bientôt on ne s'entretint que d'Alexandre. La douleur où j'étois plongé ne me permit pas de le suivre de près. J'interrogeai dans la suite un Athénien qui avoit long-temps séjourné en Macédoine; il me dit:

Ce prince a beaucoup d'esprit et de talens, un desir insatiable de s'instruire, et du goût pour les arts, qu'il protège sans s'y connoître: Il a de l'agrément dans la conversation, de la douceur et de la fidélité dans le commerce de l'amitié, une grande élévation dans les sentimens et dans les idées. La nature lui donna le germe de toutes les vertus, et Aristote lui en développa les principes. Mais au milieu de tant d'avantages, règne une passion funeste pour lui, et peut-être pour le genre humain, c'est une envie excessive de dominer qui le tourmente jour et nuit. Elle s'annonce tellement dans ses regards, dans son maintien, dans ses paroles et ses moindres actions, qu'en l'approchant on est comme saisi de respect et de crainte. Il voudroit être l'unique souverain de l'univers, et le seul dépositaire des connoissances humaines. L'ambition et toutes ces qualités brillantes qu'on admire dans Philippe, se trouvent dans son fils avec cette différence, que chez l'un elles sont mêlées avec des qualités qui les tempèrent, et que chez l'autre la fermeté dégénère en obstination, l'amour de la gloire en phrénésie, le courage en fureur. Car toutes ses volontés ont l'inflexibilité du destin, et se soulèvent contre les obstacles, de même qu'un torrent s'élance en mugissant au dessus d'un rocher qui s'oppose à son cours.

Philippe emploie différens moyens pour aller à ses fins; Alexandre ne connoît que son épée. Philippe ne rougit pas de disputer aux jeux Olympiques la victoire à de simples particuliers,

Alexandre ne voudroit y trouver pour adverſaires que des rois. Il ſemble qu'un ſentiment ſecret avertit ſans ceſſe le premier qu'il n'eſt parvenu à cette haute élévation qu'à force de travaux, et le ſecond qu'il eſt né dans le ſein de la grandeur.

Jaloux de ſon père; il voudra le ſurpaſſer; émule d'Achille, il tâchera de l'égaler. Achille eſt á ſes yeux le plus grand des héros; et Homère le plus grand des poëtes, parce qu'il a immortaliſé Achille. Pluſieurs traits de reſſemblance rapprochent Alexandre du modèle qu'il a choiſi. C'eſt la même violence dans le caractère, la même impétuoſité dans les combats, la même ſenſibilité dans l'ame. Il diſoit un jour qu'Achille fut le plus heureux des mortels, puiſqu'il eut un ami tel que Patrocle, eut un panégyriſte tel qu'Homère.

La négociation d'Alexandre ne traina pas en longueur. Les Athéniens acceptèrent la paix. Les conditions en furent très douces. Philippe leur rendit même l'île de Samos, qu'il avoit priſe quelque temps auparavant. Il exigea ſeulement que leurs députés ſe rendiſſent à la diète qu'il alloit convoquer a Corinthe, pour l'intérêt général de la Grèce.

SOUS L'ARCHONTE PHRYNICHUS.

(Depuis le 17 Juillet de l'an 337, juſqu'au 7 Juillet de l'an 335 avant J. C).

Les Lacédémoniens refuſèrent de paroître à la diète de Corinthe. Philippe s'en plaignit avec hauteur, et reçut pour toute réponſe ces mots: „Si tu te crois plus grand après ta victoire, meſure ton ombre, elle n'a pas augmenté d'une ligne.„ Phi-

„Philippe irrité repliqua. Si j'entre dans la La-„conie, je vous en chasserai tous.„ Ils lui répondirent; „Si.„

Un objet plus important l'empêcha d'effectuer ses menaces. Les députés de presque toute la Grèce étant assemblés, ce prince leur proposa d'abord d'éteindre toutes les dissentions qui jusqu'alors avoient divisé les Grecs, et d'établir un conseil permanent, chargé de veiller au maintien de la paix universelle. Ensuite il leur représenta qu'il étoit temps de venger la Grèce des outrages qu'elle avoit éprouvés autrefois de la part des Perses, et de porter la guerre dans les états du Grand-Roi. Ces deux propositions furent reçues avec applaudissement, et Philippe fut élu tout d'une voix Généralissime de l'armeè des Grecs, avec les pouvoirs les plus amples; en méme temps on régla le contingent des troupes que chaque ville pourroit fournir. Elles se montoient à 200,000 hommes de pied, 15,000 de cavalerie, sans y comprendre les soldats de la Macédoine, et ceux des nations barbares soumises à ses lois. Après ces résolutions, il retourna dans ses états pour se préparer à cette glorieuse expedition.

Ce fut alors qu'expira la liberté de la Grèce; ce pays si fécond en grands hommes, sera pour long temps asservi aux rois de Macédonie. Ce fut alors aussi que je m'arrachai d'Athènes, malgré les nouveaux efforts qu'on fit pour me retenir. Je revins en Scythie, dépouillé des préjugés qui m'en avoient rendu le séjour odieux. Accueilli d'une nation établie sur les bords du Boristhène, je cultive un petit bien qui avoit appartenu au sage Anacharsis, un de mes aïeux. J'y goûte le calme de la solitude, j'ajouterois toutes les douceurs de l'amitié, si le coeur pouvoit reparer ses pertes

tes. Dans ma jeuneſſe, je cherchai le bonheur chez les nations éclairées; dans un âge plus avancé, j'ai trouvé le repos chez un peuple qui ne connoît que les biens de la nature.

FIN de dernier Chapitre.

TABLES D'APPROXIMATION,

pour les distances des lieux, et la valeur des monnoies.

Rapport du pied Grec au Pied de Roi (et au pied du Rhin).

Le pied de Roi se divise en douze pouces, et chaque pouce en douze lignes. Si on suppose, chaque ligne divisée en dix parties, nous aurons pour le pied Grec 1360 de ces parties qui donnent 11 pouces 4 lignes. (Le pied de Rhin à 1390 de ces parties).

Pieds Grecs.	pieds de roi.	pouces.	lignes.
1	—	11	4.
2	1	10	8.
3	2	10	—
4	3	9	4
5	4	8	8
6	5	8	—
7	6	7	4
8	7	6	8
9	8	6	—
10	9	5	4
15	14	2	—
20	18	10	8
30	28	4	—
40	37	9	4
50	47	2	8
100	94	5	4
500	472	2	8

*Rapport des Stades avec les lieues et les toises françoises *).*

stades	lieues	toises
1	—	$94\frac{1}{2}$
2	—	189
3	—	$283\frac{1}{2}$
4	—	378
5	—	$472\frac{1}{2}$
6	—	567
7	—	$661\frac{1}{2}$
8	—	756
9	—	$850\frac{1}{2}$
10	—	945
20	—	1890
30	1	335
40	1	1280
50	1	2225
100	3	1950
500	18	2250
1000	87	2000

Evaluation des monnoies d'Athènes.

Le talent valoit - - 600 drachmes.
La mine - - - 100 drachmes.
Le tétradrachme - - 4 drachmes.
La drachme se divisoit en six oboles.

On

*) Six pieds de Roi font une toise, et 2500 toises une lieue françoise. Mais il faut remarquer que ce sont de grandes lieues, *d'une bonne heure de chemin* dont trois à peu près font deux communes lieues d'Allemagne qui contienent 3626 toises ou environ 39 stades chacune.

On ne peut fixer d'une manière précise la valeur de la drachme. Tout ce qu'on peut faire, c'est d'en approcher. Pour y parvenir j'ai fait examiner le poids et le titre, et voici le résultat de mes recherches.

Drachmes.			livres.	sols.
une drachme valoit			-	18*)
obole, 6me. partie de la drachme.				3
2	drachmes		1	16
3			2	14
4			3	12
5			4	10
6			5	8
7			6	6
8			7	4
9			8	2
10			9	—
20			18	—
30			27	—
40			36	—
50			45	—
100	drachm.	ou 1 mine	90	—
200	—	ou 2 mines	180	—
300	—	ou 3 mines	270	—
400	—	ou 4 mines	360	—
500	—	ou 5 mines	450	—
600	—	ou 6 mines	540	—
700	—	ou 7 mines	630	—
800	—	ou 8 mines	720	—
900	—	ou 9 mines	810	—
1000	—	ou 10 mines	900	—
6000	—	ou 60 mines composent le talent.		

talens

*) Vingt sols font une livre qui vaut $27\frac{1}{2}$ creches ou $6\frac{1}{9}$ gros de Saxe. Six livres valent un gros écu (Laubthaler), et 24 livres un louis neuf, ou 11 florins.

talens	livres
1	5,400
2	10,800
3	16,200
4	21,600
5	27,000
6	32,400
7	37,800
8	43,200
9	48,600
10	54,000
20	108,000
30	162,000
40	216 000
50	270,000
60	324-000
70	378,000
80	432,000
90	486,000
100	540,000
200	1,080,000
300	1,620,000
400	2,160-000
500	2,700,000
600	3,240,000
700	3,780,000
800	4,320,000
900	4,800,000
1000	5,400,000
5000	27,000 000
10000	54,000,000

DF 28 B2 1804

Barthélemy, Jean Jacques
Abrégé du Voyage du jeun
Anacharisis en Grèce

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY